

3 1761 08170922 2



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

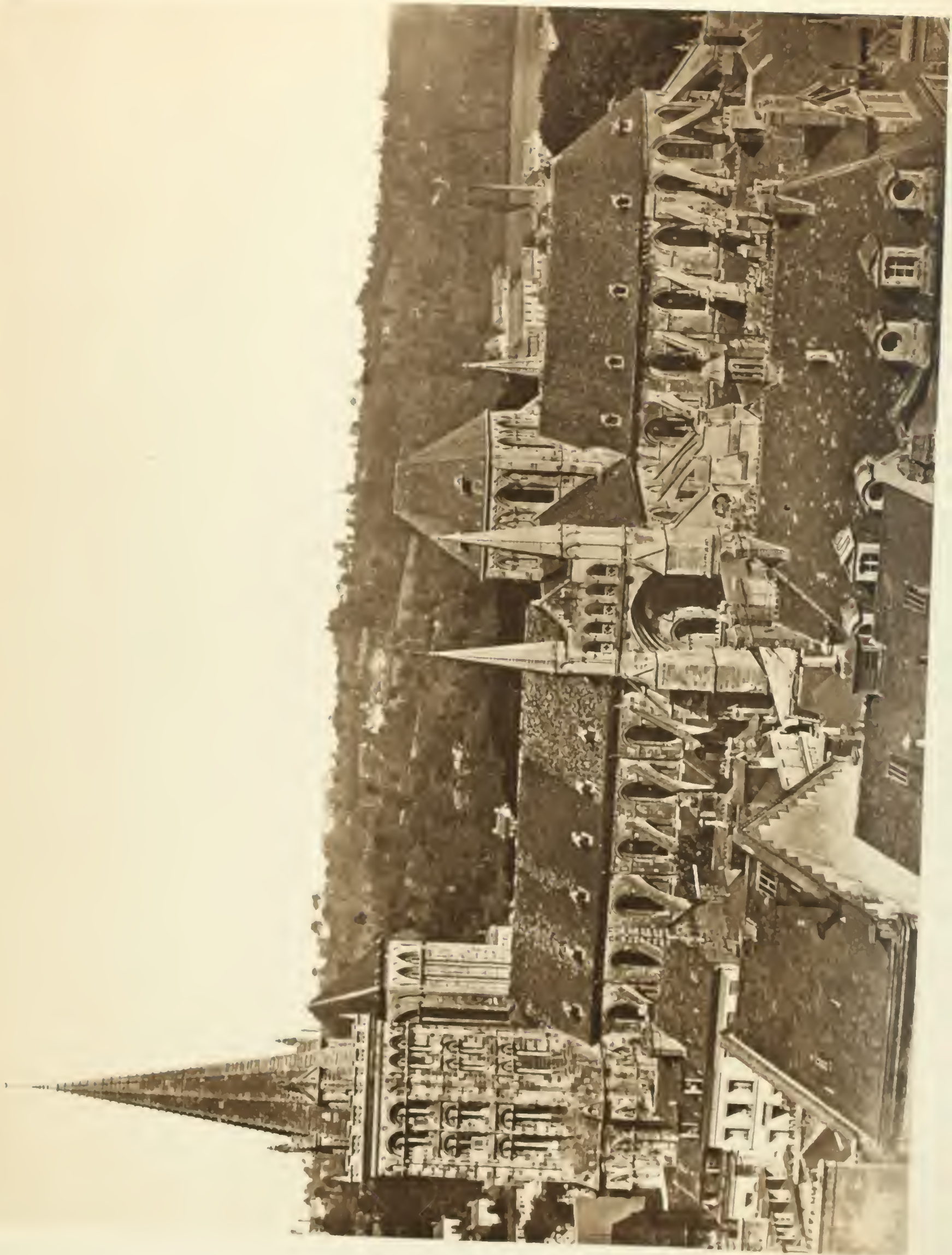
<http://www.archive.org/details/lacathedralestp00hard>

LA
CATHÉDRALE S^T-PIERRE
DE LISIEUX

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

- 25 Exemplaires de grand luxe, avec lettrines enluminées à la main
au monastère des Bénédictines de Lisieux.
- 180 Exemplaires sur papier « Normandy Velum » crème.
- 295 Exemplaires sur papier « Normandy Velum » blanc à la forme.

Tous droits réservés
Copyright by V. Hardy, 1997



Arca
H

ABBÉ V. HARDY

VICAIRE A LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE
ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE

LA

CATHÉDRALE

S^T-PIERRE DE LISIEUX



504021
21 2 52

PARIS

IMPRIMERIE FRAZIER-SOYE

1917

PENDANT LA GRANDE GUERRE
UN MAÎTRE-TYPOGRAPHE PARISIEN,
GLORIEUX BLESSÉ DE LA BATAILLE DE LA MARNE
IMPRIMA CE VOLUME DE LUXE
POUR AIDER AU RÉLEVEMENT DE L'ART DU LIVRE
EN FRANCE

NOMBRE D'ILLUSTRATIONS
SONT L'ŒUVRE D'UN MUTILÉ, LE PEINTRE ROBERT SALLES.

PARMI LES AUTRES DESSINATEURS,
NEUF SE TROUVENT AUX ARMÉES

Le Mans, le 15 août 1917

A SON ÉMINENCE LE CARDINAL AMETTE

Archeveque de Paris, ancien eveque de Bayeux.

A SA GRANDEUR MONSEIGNEUR LEMONNIER

qui me nomma vicaire a Lisieux.

A MONSIEUR LE CHANOINE HUGONIN

Archipretre de Lisieux.

A tous ceux qui, dans le passé ont aimé la cathédrale

Saint-Pierre.

A tous ceux qui, dans le présent l'étudient et l'admirent,

Je dédie la pensée de ces pages.

V. H.



Mon cher Abbé.

J'ai lu votre Cathédrale de Saint-Pierre de Lisieux.

Vous êtes prêtre. Pour vous donc une église est avant tout la maison de Dieu; son sanctuaire est l'endroit le plus aimé par suite de la présence de Notre-Seigneur au tabernacle. Depuis sept ans cette cathédrale a été le lieu béni où vous avez accompli les actes les plus importants de votre ministère sacerdotal, et entretenu la piété de votre âme. Elle vous est donc bien chère. Je ne m'étonne pas que vous ayez voulu en écrire la monographie.

Je pense que plus d'une fois, dans vos méditations solitaires, vous avez évoqué les souvenirs du passé, & revu en imagination les cérémonies religieuses qui ont été célébrées, les cortèges qui se sont développés dans cet édifice qui leur prêtait son cadre magnifique. Que de personnages célèbres y ont été solennellement reçus! Que d'artisans lexoviens y sont venus abriter leurs confréries dans ses chapelles! Que de traditions chrétiennes s'y sont conservées pendant des siècles! Vous avez esquissé cette histoire religieuse de la cathédrale tant aimée par vous.

Mais ce monument, s'il est un acte de foi, est aussi l'expression d'une idée esthétique. Vous avez observé, étudié ce côté humain & artistique de Saint-Pierre. Vous avez senti & compris ce que ses colonnes, ses piliers, ses voûtes, ses lignes harmonieuses disent au visiteur instruit qui analyse tous ces éléments de la cathédrale, comme le botaniste observe & décrit les organes

variés de la fleur. De votre plume sont alors sortis les chapitres savants auxquels des hommes compétents ont donné leur suffrage. Puissez-vous communiquer à tous vos lecteurs cet esprit d'observation scientifique qui prépare l'âme à un enthousiasme plus conscient & plus profond, à une admiration plus raisonnée de l'ensemble.

La cathédrale Saint-Pierre est l'ornement par excellence de Lisieux. Toutes les générations de la cité ont travaillé, depuis plus de sept cents ans, à la bâtir, à la compléter, à l'orner, à la reconstruire après les ravages du temps ou des hommes. Vous avez voulu raconter cette histoire. Et tout d'abord vous avez rendu hommage au grand évêque Arnoul à qui revient la principale part dans la conception & l'entreprise de l'œuvre. Je souhaite avec vous qu'on ne gâte plus jamais cette merveille sous prétexte de l'embellir & qu'on lui conserve sa belle unité dans la construction & dans la décoration.

Personne ne pourrait se flatter d'avoir résolu tous les problèmes d'histoire & d'archéologie que soulève l'étude d'une telle œuvre. Vous avez dit le dernier mot sur beaucoup de questions, & l'on ne pourra plus écrire sur cette cathédrale sans vous citer. Quelle gloire pour vous d'avoir attaché votre nom à ces pierres séculaires!

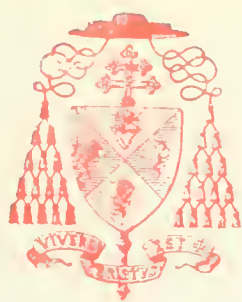
Ces quelques lignes disent insuffisamment les satisfactions que m'a procurées la lecture de votre travail; elles vous apportent du moins les félicitations de votre évêque, & les remerciements qu'il adresse à tous vos collaborateurs érudits, historiens, artistes, dessinateurs, photographes... Vous avez fait tous ensemble une belle œuvre. Puisse mon témoignage être, aux amis des cathédrales, aux admirateurs des monuments normands, aux chercheurs des traditions du passé, une invitation à faire avec vous à la cathédrale de Saint-Pierre de Lisieux une visite qu'ils ne termineront pas sans vous avoir remercié de leur avoir préparé des heures si délicieuses.

Je vous prie d'agréer, mon cher Abbé, l'assurance de mes sentiments dévoués en N.-S.

+ Thomas, Ev. de Bayeux et Lisieux

Bayeux, le 22 février 1917.

ARCHEVÊCHÉ
DE
PARIS



Paris, le 27 juin 1917.

Cher Monsieur l'abbé,

J'ai reçu hier les bonnes feuilles du bel ouvrage que vous publiez sur la chère Cathédrale de Lisieux.

Dès que cet ouvrage a été annoncé, je me suis inscrit parmi les souscripteurs. Je serai heureux de le posséder & de pouvoir ainsi mieux connaître l'histoire & les beautés de cette Cathédrale de Saint-Pierre que je ne me lassais pas de voir & d'admirer.

Je joins mes bien sincères félicitations à celles que vous avez reçues de Monseigneur Lemonnier pour ce remarquable travail, si merveilleusement illustré.

Recevez, cher Monsieur l'abbé, l'assurance de mes affectueux & dévoués sentiments,

Léon - Ev. Card. Guette
Arch. de Paris

UN MOT DE M. MAURICE BARRÈS

A L'AUTEUR

Tandis que les envahisseurs s'acharnent pour anéantir nos monuments & pis encore, notre esprit, il est juste, beau, nécessaire, que ceux qui ne peuvent combattre expliquent & glorifient l'esprit de nos monuments, de notre terre & de notre nation.

Dans la chaire, dans les livres, dans les journaux, dans la rue, il faut que la pensée française s'oppose à la pensée allemande, avant-courrière des armées germano-turco-bulgares.

Devant les soldats de la Germanie marchent une philosophie, une morale, une esthétique, qui nous ont envahis depuis des années. Soyez félicité & remercié, M. le premier vicaire, d'honorer & d'expliquer au fort de la bataille les vieilles pierres de la cathédrale de Lisieux, l'un de ces monuments qui, jaillis du cœur de nos pères, expriment pour l'éternité nos espérances & nos forces.

C'est le devoir de tous & d'abord des prêtres d'aider les Français à comprendre & à aimer la valeur incomparable des églises de France. J'approuve les amis qui ont empêché M. l'abbé Hardy d'ajourner jusqu'après la guerre la publication de ce livre qu'il avait commencé de préparer avant 1914. & je me réjouis que l'écrivain & les artistes aient trouvé dans M. Odend'hal, imprimeur d'art, le plus digne metteur en œuvre.

Terriblement blessé pendant la bataille de la Marne, M. Odend'hal, qui porte la médaille militaire & la croix de guerre, veut continuer de servir la France. Ses amis en 1915 lui conseillent d'abandonner son labeur & l'industrie du Livre, mais lui, dans une pensée patriotique, voulut sur ce nouveau champ d'action continuer sa lutte contre l'envahisseur. Il s'est donné pour

tache d'aider les éditeurs français à ravir aux Allemands leurs clients américains & anglais. & déjà ce sont les souscriptions de nos alliés qui ont permis la belle exécution du présent ouvrage.

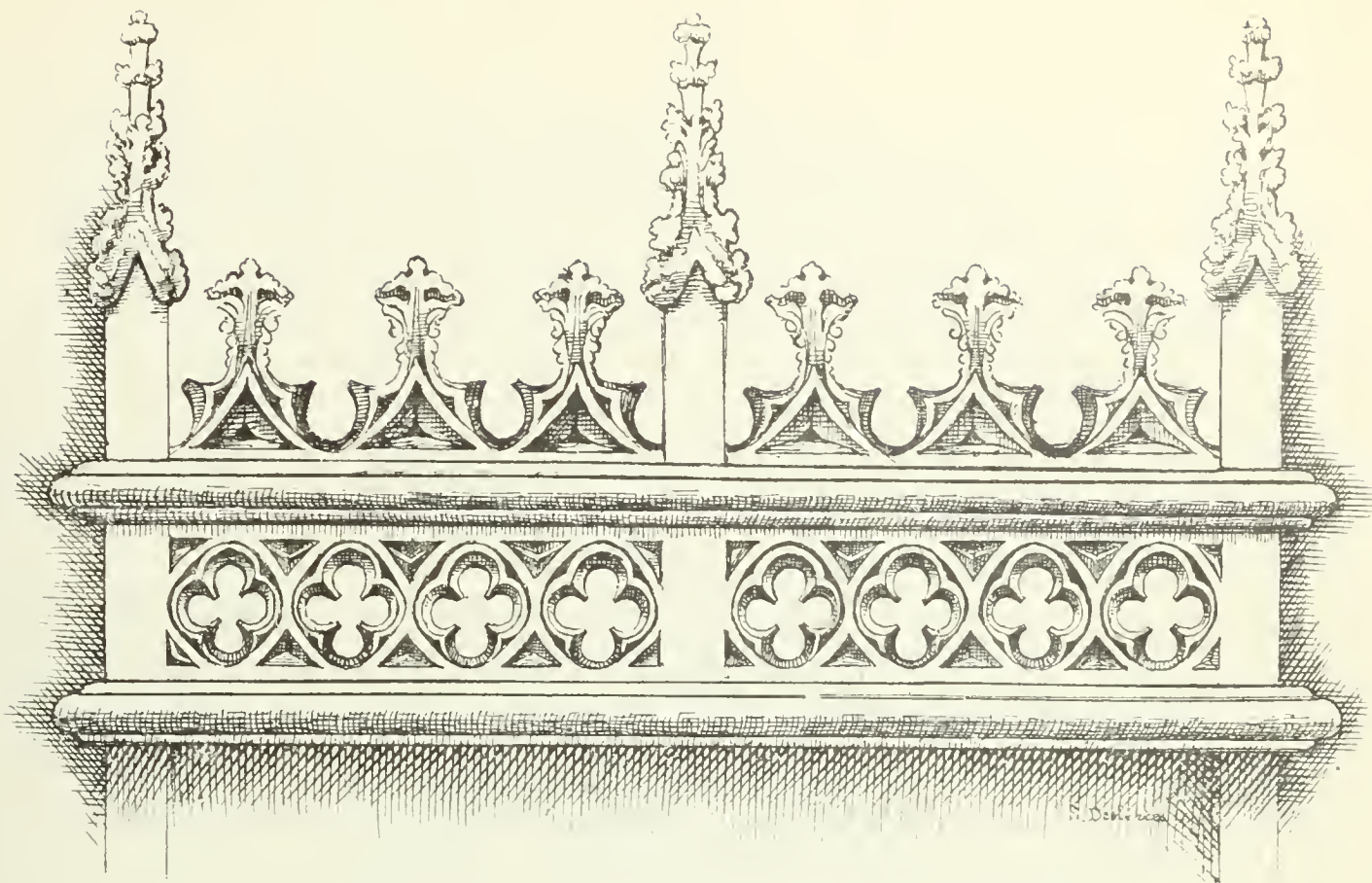
Les lecteurs apprendront avec une profonde sympathie qu'en même temps que l'imprimeur de ce livre est un grand blessé de la Marne, les collaborateurs & les artistes principaux de la partie illustrée sont des mutilés ou des mobilisés. & quant à ceux qui n'ont plus l'âge d'être soldats, ils ont pris une part active aux œuvres de la guerre.

M. Robert Salles vient d'être amputé de la jambe gauche. La plupart de ses dessins que nous admirons ont été crayonnés sur un lit d'hôpital. Le docteur de Sapincourt, médecin chef d'hôpitaux militaires, est revenu du front pour cause de maladie. M. L. Desportes est administrateur de l'hôpital auxiliaire 15. MM. R. Bigot, l'architecte Duroy, Geo Lefèvre, Pasquet, Pol Pitt, Caron, le lieutenant Renault sont des mobilisés.

Quel témoignage, sur le cœur & l'intelligence de la France, qu'un tel livre, que de tels hommes! Nos héros groupés autour de la plus haute pensée traditionnelle de la patrie! Je ne m'étonne pas que les Américains aient déjà voulu s'assurer les plus beaux tirages de cette Cathédrale de Lisieux.

Barres

de l'Académie française



AU LECTEUR

C'est une belle œuvre que Saint-Pierre de Lisieux, mais les siècles lui ont donné un visage sévère. Les pierres de sa façade, ses arcs-boutants, ses tours ont pris la couleur du brouillard & du ciel d'hiver. Depuis plus d'un siècle, les chanoines ont quitté les stalles du chœur & cessé de réciter les prières de la liturgie. Ne voyant que les restes de son ancienne gloire, beaucoup de Lexoviens ne comprennent plus guère la haute valeur esthétique de l'édifice. Parmi les visiteurs, d'aucuns s'étonnent que les araignées y puissent ourdir en paix leurs toiles épaisses & envelopper, comme d'une housse, piliers, arcatures & voûtes. D'autres regrettent de voir la poussière s'abattre sans trêve sur l'appui des fenêtres, sur les grilles des chapelles, les enfeux ou les vieilles boiseries.

Voir une cathédrale, ce n'est pas seulement la traverser en quelques instants, juger plus ou moins sévèrement son entretien, surprendre l'effort destructeur des révolutions politiques ou des révolutions de goût. Voir une cathédrale, ce n'est même pas déchiffrer attentivement sur la pierre tombale un nom effacé, admirer un chapiteau, un détail de sculpture, un effet imprévu de lignes, se distraire un instant des fantaisies d'un imagier anonyme : mais considérer cette cathédrale comme un être vivant, rechercher son âge, la situer dans sa lignée historique, la comparer avec les édifices similaires, rassembler les souvenirs qu'elle évoque.

Par manie d'histoire & d'archéologie, ayant longtemps fureté dans le passé de la Cathédrale Saint-Pierre, ayant connu la joie de la regarder à loisir, il nous a paru opportun de livrer au public quelques-unes des réflexions qu'elle nous inspira dans ces flâneries répétées. Déjà en décembre 1913, à la Salle Patria, devant un auditoire aussi nombreux que sympathique, nous avons eu l'occasion d'étudier les beautés architecturales de Saint-Pierre. La conférence d'hier, retouchée & notablement augmentée, est devenue le livre d'aujourd'hui.

Le présent travail n'est qu'une simple esquisse. C'est la condition nécessaire d'une monographie définitive d'exiger l'effort de plusieurs générations. Rien que pour pénétrer le secret des multiples documents déposés aux Archives du Calvados, il faudrait une existence entière... Souligner les problèmes soulevés par la cathédrale au double point de vue historique & archéologique : présenter et discuter les textes qui concernent l'histoire de sa construction ; rappeler les pages les plus belles & les plus émouvantes de sa vie d'autrefois ; telles furent nos préoccupations en écrivant cette modeste étude.

M. Labaye a bien voulu rédiger la partie consacrée à la chapelle de la Vierge. Le visiteur, désireux d'être renseigné sur le passé de la cathédrale Saint-Pierre, trouvera toujours, dans le distingué Secrétaire de la Société historique de Lisieux, un guide aussi aimable que compétent.

M. Etienne Deville s'est chargé d'étudier les trop rares verrières échappées aux fâcheuses restaurations des xvii^e et xviii^e siècles.

Absolument convaincu que le meilleur moyen de parler à l'esprit est souvent de parler aux yeux, nous n'avons rien négligé pour fleurir notre texte d'images très variées.

La documentation photographique n'utilise que des clichés harmonieux & irréprochables.

Les aquarelles, fusains, gouaches, lithographies qui égaiant le volume sont signés des meilleurs artistes normands. L'un d'eux nous écrivait récemment : « L'architecture de la cathédrale de Lisieux est si riche qu'elle appauvrit les illustrateurs qui la reproduisent. » Nous avons le ferme espoir que le public d'élite, auquel nous nous adressons, sera vite persuadé du contraire. Devant les beautés de Saint-Pierre, les âmes de nos collaborateurs ont profondément vibré. Leurs travaux révèlent la justesse de leur vision & la diversité de leur tempérament. Cette diversité même n'est pas sans charme. Heureux les artistes capables de fixer ainsi dans une belle forme l'émotion pieuse de tant de générations qui, sans arrêt, vinrent prier dans la vieille Cathédrale !

Il est d'usage que les avant-propos s'achèvent sur des remerciements. J'éprouve un vif plaisir à suivre cette respectable tradition. M. le docteur Coutan & M. Louis Régnier ont revu les pages descriptives avec une obligeance et un empressement qu'il m'est très agréable de reconnaître.

Comment oublierais-je M. Charles Puchot & M. Remy du Vivier qui m'ont gracieusement introduit dans leurs magnifiques bibliothèques ? M. l'abbé Masselin, M. Sauvage, conservateur de la Bibliothèque municipale de Caen, M. G. Huard, élève de l'école des Chartes, M. Moisy, président de la Société historique de Lisieux, nous ont présenté de judicieuses observations sur l'âge de la cathédrale & les textes qui intéressent son passé.

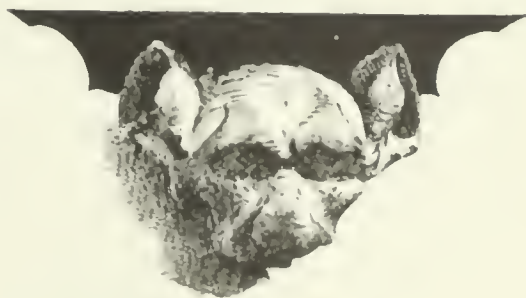
Mon ami M. Boutey, M. Albert Vuafart, directeur de la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie à Paris, MM. Montasfier & Odend'hal, directeurs de la célèbre imprimerie Frazier-Soye, ont secondé avec autant d'affabilité que de compétence nos efforts pour donner à ce livre une ordonnance & une présentation vraiment artistiques.

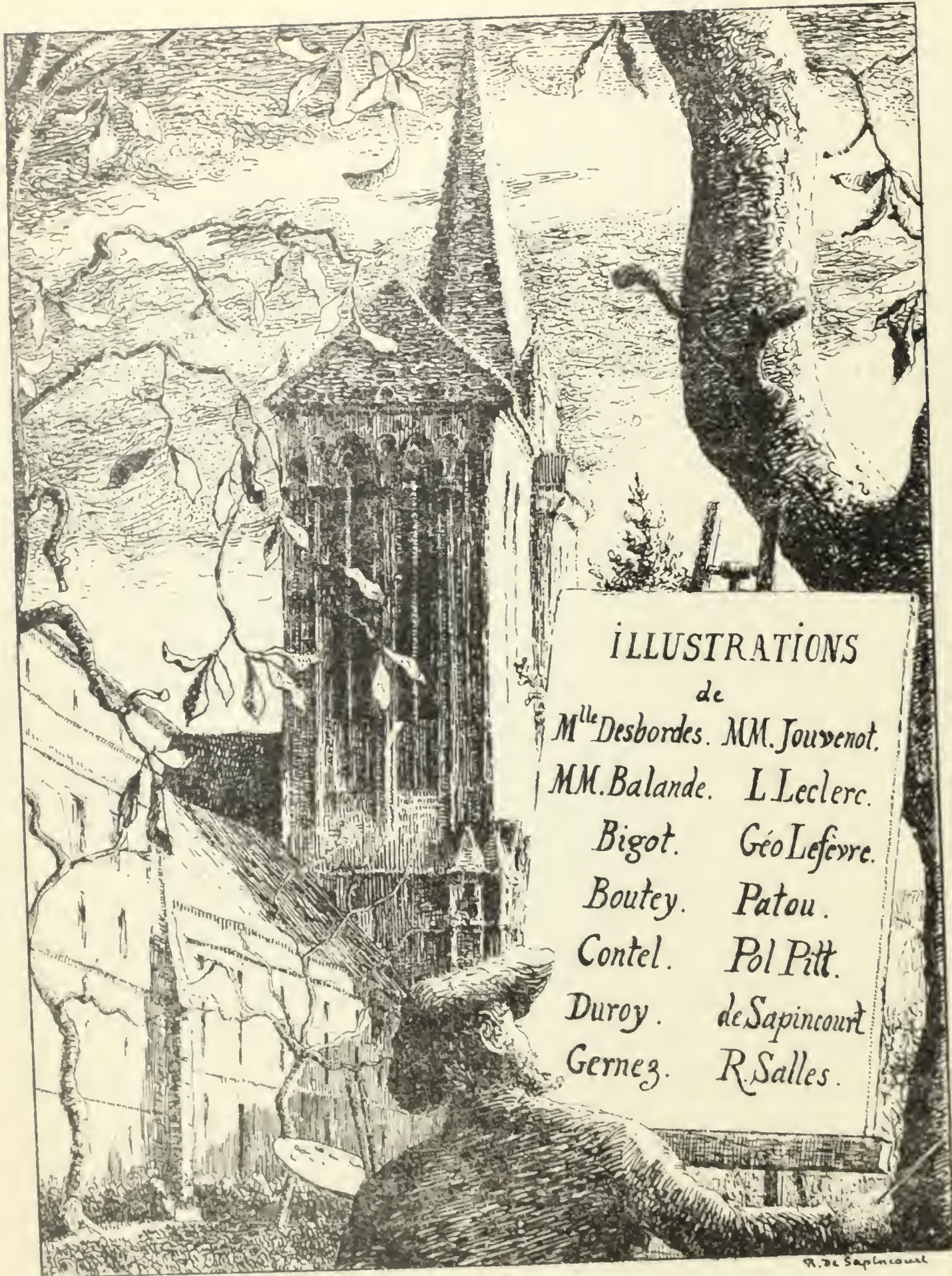
M. André Marty, dont les procédés de reproduction saisissent si fidèlement les demi-teintes, nous a procuré une incomparable série de phototypies dont les connaisseurs apprécieront la sincérité & la valeur documentaire.

A tous ceux qui me prêtèrent leur concours bienveillant & dévoué j'adresse l'expression de ma profonde gratitude.

Je me reprocherais enfin de ne pas reconnaître la part lointaine & cependant décisive qui revient, dans ce travail, à mon oncle M. l'abbé V. Barbot & à M. le chanoine Dubosq, supérieur du Grand Séminaire de Bayeux, qui, au seuil de la jeunesse, m'initiaient l'un & l'autre à la science archéologique.

Lisieux, le 25 décembre 1916.





ILLUSTRATIONS
 de
 M^{lle} Desbordes. MM. Jouvenot.
 MM. Balande. L. Leclerc.
 Bigot. Géo Lefevre.
 Boutey. Patou.
 Contel. Pol Pitt.
 Duroy. de Sapincourt
 Gernez. R. Salles.

R. de Sapincourt

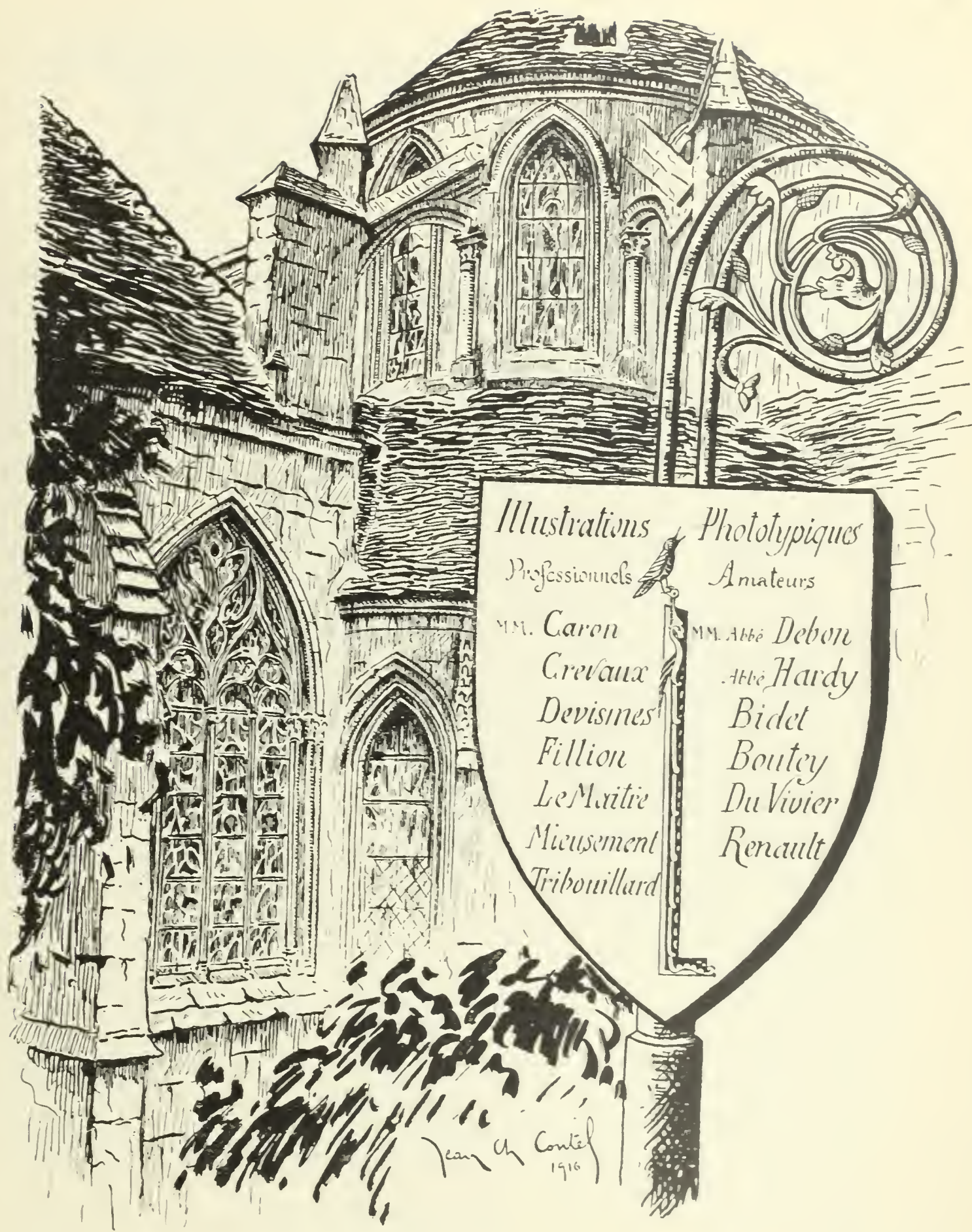




St. Paul

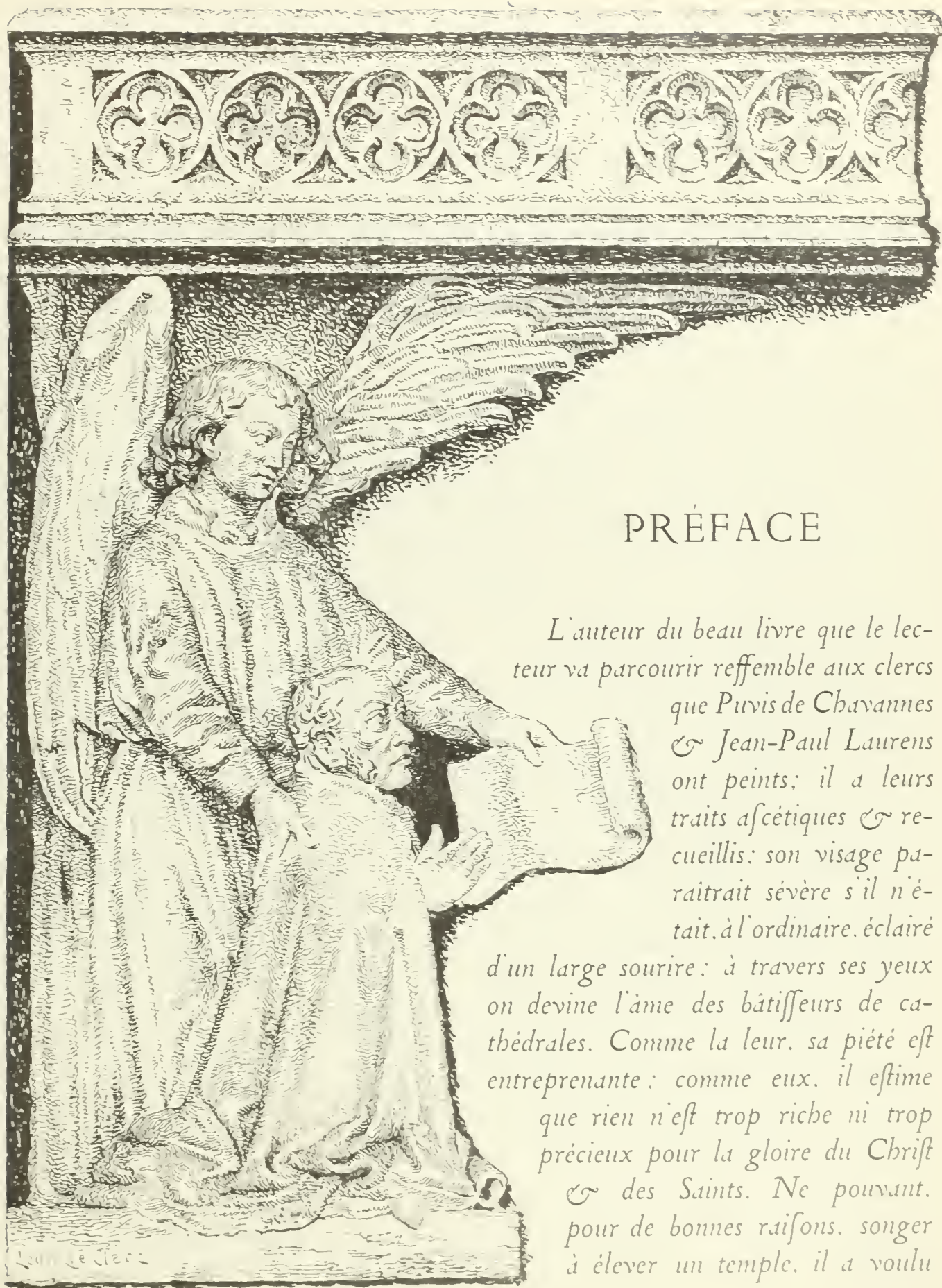
1850

Admission	100
Expenses	50
Profit	50
Costs	100
Net	50
Total	150



<i>Illustrations</i>	<i>Phototypiques</i>
<i>Professionnels</i>	<i>Amateurs</i>
<i>M. Caron</i>	<i>M. Abbé Debon</i>
<i>Crevaux</i>	<i>Abbé Hardy</i>
<i>Devismes</i>	<i>Bidel</i>
<i>Fillion</i>	<i>Boutey</i>
<i>Le Maître</i>	<i>Du Vivier</i>
<i>Mieusement</i>	<i>Renault</i>
<i>Tribouillard</i>	

Jean Ch. Couëté
1916



PRÉFACE

L'auteur du beau livre que le lecteur va parcourir reffemble aux clercs que Puvis de Chavannes & Jean-Paul Laurens ont peints; il a leurs traits ascétiques & recueillis: son visage paraîtrait sévère s'il n'était, à l'ordinaire, éclairé d'un large sourire: à travers ses yeux on devine l'âme des bâtisseurs de cathédrales. Comme la leur, sa piété est entreprenante: comme eux, il estime que rien n'est trop riche ni trop précieux pour la gloire du Christ & des Saints. Ne pouvant, pour de bonnes raisons, songer à élever un temple, il a voulu

faire un livre qui raconterait la vaste & severe église ou, jeune pretre, il a connu ses plus graves & ses plus chères émotions.

Avec un désintéressement absolu, il souhaitait seulement que son livre fût une œuvre belle, destinée à un petit nombre. Mais, ayant rencontré un de ces maîtres dont le talent rappelle celui des grands imprimeurs de la Renaissance, c'est un véritable objet d'art, digne des Plantin-Moretus, que M. l'abbé Hardy a vu sortir des presses de la maison Frazier-Soye.

Son étude de la cathédrale Saint-Pierre de Lisieux s'est faite lentement, au cours des longues heures passées sous les hautes voûtes. Chaque pilier, chaque ogive, chaque détail lui est familier. Il a vu, au cours des années, le soleil promener sur chaque dalle l'ombre enluminée des vitraux &, sans effort, il a pu décrire son église, ayant vécu dans ses murs comme ceux qui les ont élevés.

L'ouvrage de M. l'abbé Hardy, conçu dans un calme claustral, a été exécuté durant les jours tragiques. Il préparait l'impression de la « Cathédrale de Lisieux » pendant que la cathédrale de Reims, incendiée par les Huns ressuscités, fumait encore & son livre voit le jour pendant que, sur le vieil occident, l'aube éclaire chaque fois des morts & des ruines nouvelles.

Est-il inopportun, en ces temps où un délire de cruauté secoue le monde, d'évoquer la période lointaine où, dans une éclaircie de paix, la France se couvrit d'un blanc manteau d'églises? Non, certainement.

Elles paraissent si grandes, aujourd'hui, celles dont les voûtes éventrées par les obus laissent voir le ciel infini; leurs tours écroulées font un geste de protestation si tragique, semblables au moignon sanglant du mutilé que l'agresseur frappe encore! Celles qui restent intactes ne sont que plus précieuses. Il est temps de les préserver, d'en conserver l'image, d'en apprendre l'histoire obscure & de l'enseigner à ceux qui, près d'elles, ont passé trop indifférents.

Le livre de l'abbé Hardy arrive à son heure.

Il a voulu prendre ses collaborateurs parmi ceux qui vivent autour de lui: quelques-uns ont un nom qui honore leur petite patrie; d'autres, plus modestes, n'avaient pas prévu l'importance & le luxe de l'œuvre rêvée par leur savant vicaire.

En particulier, il lui eût été facile, parmi les historiens & les archéologues de Normandie sans aller même bien loin de sa demeure de trouver des savants & des lettrés qui eussent pris grand plaisir à signer la préface de

« *La Cathédrale de Saint-Pierre de Lisieux* ». Il s'est montré bien téméraire en tenant à ce qu'elle soit écrite par un ignoré justifiant de tous les titres du monde pour le demeurer toujours.

L'auteur a pensé que des collaborateurs nés ou vivant près des grandes tours de Saint-Pierre & comprenant son austère beauté composeraient à la belle cathédrale un hymne ayant un accent local dont les dissonances pourraient se résoudre en une harmonie originale & satisfaisante. M. Maurice Barrès n'a-t-il pas dit : « Les églises sont la voix, le chant de notre terre, une voix sortie du sol où elles s'appuient. »

Il est certaines villes de France où l'on se sent plus près du passé. Lisieux est de celles-là. Certains jours, ou plutôt certaines nuits claires, quand les taches apportées par les temps modernes s'estompent ou s'effacent, il est facile de s'y croire aux temps moyennâgeux. Comment ne pas songer à nos lointains ancêtres en frôlant leurs demeures, en voyant les silhouettes tourmentées de leurs toits, les ruelles où ils circulaient, les perspectives familières que le temps a respectées.

C'est une des curiosités instinctives, mais, hélas ! jamais satisfaites, que de connaître l'intime pensée de ceux qui, aux premiers temps de l'occupation normande, vivaient sur le coin de terre où nous habitons : de ceux qui ont vu la cité nouvelle s'élever sur les ruines de l'oppidum gallo-romain qu'ils avaient saccagé. Comment la race de ces conquérants barbares s'est-elle fondue dans le sang vieilli des anciens habitants ?

Les documents écrits sur ces époques reculées n'existent pas, nous sommes réduits à consulter les pierres pour nous instruire. En les interrogeant, on leur trouve un langage. Elles portent, comme nous, leur acte de naissance, leur âge, leurs rides. Elles parlent. Leur agencement raconte un peu leurs aventures.

C'est avec elles que nous avons maintes fois conversé & c'est à travers leurs signes que nous avons cherché, en ne nous dissimulant pas le risque de multiples erreurs, quelques renseignements sur les transformations de notre petit pays.

A travers la ville d'aujourd'hui l'observateur retrouve, sans trop d'effort, l'antique cité. Le tracé de son enceinte se devine grâce aux substructions qui affleurent le sol ou se rencontrent encore dans les caves

Ici, le *prætorium*, transformé plus tard en forteresse & en basilique romane, formait le côté nord tout entier de la ville: à l'est, la muraille suivait une ligne tracée entre notre boulevard & la rue de la Paix: au midi, elle descendait entre la rue d'Ouville & le boulevard, jusqu'au canal.

Le quatrième côté du quadrilatère suivait la rive droite du cours d'eau: il allait ensuite rejoindre le palais du préteur, à l'endroit où nous voyons encore, sous la tour Sud de la cathédrale, un fragment de cette construction en petit appareil.

C'est dans ce cadre étroit, qui pouvait contenir au plus 500 maisons & 2.500 à 3.000 habitants, que l'évêque Arnoul, entre les années 1142 & 1175, entreprit de rebâtir le palais à demi dévasté de ses prédécesseurs & d'édifier, sur l'emplacement agrandi des églises antérieures, le magnifique monument objet de ce livre.

M. l'abbé Hardy a écrit, en traits rapides, l'histoire du grand évêque qui illustra Lisieux, la Normandie & la France. Il fut un de ces hommes qui sont comme l'ossature de la société de leur temps. On ne pourrait trouver de physionomie plus expressive pour synthétiser l'Evêque dans le haut moyen âge. Tantôt conseiller des rois, tantôt persécuté par eux, il devient le banquier des uns après avoir été dépouillé par les autres. Il est constamment mêlé à leurs entreprises, à leurs succès, à leurs querelles, quand il n'est pas occupé à célébrer leur mariage.

Appelé maintes fois à Rome par chacun des huit papes qui ont régné sous son épiscopat, il rend à l'un d'eux & à l'Eglise un service qui suffirait à la gloire de son nom: il rallie les rois de France & d'Angleterre au pape Alexandre & parvient, par là même, à évincer l'anti-pape Victor.

Sa vie cependant s'achève tristement, dans la persécution & la douleur.

Quelle a pu être son influence sur les Lexoviens de cette époque?

Imaginez qu'aujourd'hui même, dans une ville de 3.000 habitants, le souverain séjourne durant de longues années. Il y est mêlé à tous les grands événements qui agitent l'Europe: il y reçoit les princes les plus puissants, les évêques, les abbés les plus renommés: une activité intense règne autour de lui. Le peuple, essentiellement pieux & mystique, sur lequel s'exerce sa double autorité de pontife & de comte, n'a pu suivre qu'avec une passion intense & filiale ses succès, ses préoccupations, ses devoirs. Il est certain que

la vie économique de la région en a été transformée & que l'activité intellectuelle de notre ville s'en est développée.

Nous envisagerions peut-être toutes ces vicissitudes avec l'esprit frondeur que nous nous sommes façonné. Mais l'âme du xii^e siècle est plus grave; elle est imprégnée d'une foi respectueuse & profonde: elle vit constamment sous l'œil de Dieu. Les devoirs religieux priment tous les autres, il n'est pas de joies plus vives que celles de la piété: il n'est pas de fête qui ne soit celle du culte. L'Eglise dirige le monde occidental d'une main puissante, souveraine: elle a porté partout, dans l'organisation, son esprit d'ordre, sa discipline, sa hiérarchie, comme elle a imposé ses dogmes dans les consciences. Elle n'empêche pas nos aïeux de compter nombre de paillards rebelles & de pécheurs endurcis. Grands & petits sont loin d'être policés, & les vices inhérents à la nature humaine se manifestent avec une violence avérée. L'Eglise parvient cependant à toucher même les révoltés, & c'est une erreur grave de croire que le peuple supportait mal la domination ecclésiastique. L'Eglise n'était pas oppressive: elle se sentait forte, elle se montrait indulgente. Quand on voit son œuvre bienfaisante, éducatrice, dans les premiers siècles de la société féodale, on comprend qu'elle ait rallié la foule des faibles, excité leur confiance & leur foi.

Pour nos pères, la construction de la cathédrale Saint-Pierre fut un événement considérable qui les tint en haleine pendant quarante ans, peut-être pendant soixante.

Les textes qui pourraient nous enseigner leur état d'esprit sont rares: l'histoire intime de ces temps s'est écrite par induction. Les grands travaux de cette période n'ont pu s'exécuter, avec l'ensemble & la persévérance qui étaient indispensables, sans une exaltation extraordinaire du sentiment religieux. A notre époque nous retrouvons cet enthousiasme dans les grands pèlerinages, comme ceux de Lourdes; mais il ne dure que quelques jours, alors qu'il a soutenu, pendant près d'un siècle, les constructeurs de nos grandes basiliques.

Voici un document curieux qui nous apprend comment on travaillait à l'édification des cathédrales. C'est une lettre de Haimon, abbé de Saint-Pierre-sur-Dives, petite ville du diocèse de Lisieux. Ce document écrit entre 1140 & 1150, par conséquent au moment où l'on entreprend les travaux de Saint-Pierre, laisse entendre que, tour à tour, les députations des paroisses

environnantes & même lointaines viennent contribuer à l'œuvre. On a choisi la période où les récoltes ne retiennent pas au logis, & comme il s'agit d'un acte pieux auquel sont attribués de célestes faveurs, chacun veut y contribuer. Aussi le convoi entraîne-t-il toute la famille : vieux & jeunes, valides & malades. On circule en cortège, trompettes & bannières en tête, dans les chars primitifs aux roues de bois, à travers les chemins peu praticables de notre région accidentée.

Haimon, écrit : " Quand le convoi s'arrête en chemin, on n'entend pas
" autre chose que l'aveu des fautes et la demande suppliante du pardon
" faite à Dieu.

" Là, à la prédication de la paix, les haines s'apaisent, la discorde cesse,
" les dettes sont remises et l'unité des cœurs rétablie. Si quelqu'un est
" assez endurci pour ne pas pardonner à celui qui lui a fait tort, ou pour
" ne pas obéir aux pieux avertissements des prêtres du Christ, aussitôt son
" offrande est rejetée du char comme impure et lui-même est séparé, avec
" grande honte, de la société des vrais fidèles.

" Là, à la prière des fidèles, on voit des malades, des infirmes se lever
" du char sur lequel ils avaient été couchés; on voit des muets ouvrir leurs
" lèvres et louer Dieu et des possédés s'apaiser.

" On voit des prêtres, préposés à chacun des chars, exhorter à la pénitence, à la confession, aux cris de repentir, au ferme propos. On voit
" des fidèles de tout âge prosternés à terre, invoquer la mère de Dieu et
" faire entendre ses louanges.

" Mais les trompettes retentissent, les bannières sont hissées et portées
" en tête du cortège. Le peuple fidèle reprend sa marche et avec une telle
" vivacité que rien ne le retarde, ni les chemins des montagnes, ni la profondeur des gués...

" On arrive à l'église en construction. Autour d'elle, on dispose les
" chars, comme un campement des ouvriers de Dieu et, toute la nuit suivante, une veillée religieuse a lieu, consacrée aux hymnes et aux cantiques.

" Alors chaque char est éclairé de cierges et de torches. Sur chaque
" char sont placés des malades et des infirmes pour le soulagement desquels
" on apporte les reliques des saints.

" Les prêtres et les clercs font des processions solennelles, suivis d'un

« peuple recueilli, et tous implorèrent la miséricorde de Dieu et de Notre-Dame pour la guérison de leurs frères. »

Rien ne permet de croire que ce tableau n'est pas exact & sincère : la vivacité de ses traits nous fait mesurer la puissance du levier mystérieux & divin qui a lancé dans les airs les voûtes & les flèches de nos cathédrales.

A quels travaux employait-on la foule exaltée qui venait en aide aux maîtres de l'œuvre ? En général, ces ouvriers volontaires travaillaient comme manœuvres. Les déblaiements, le nivellement, les fouilles des fondations furent considérables à Lisieux, où l'immense église est construite sur le flanc de la colline. L'extraction des matériaux fut une tâche qui imposa de rudes fatigues. Les carrières de Saint-Hippolyte d'où on les a tirés, étaient à 3 kilomètres du chantier & leurs galeries représentent un vaste réseau dont il est difficile aujourd'hui de reconnaître les détours. C'est une montagne de pierres qui en sortit & que l'on transporta avec des moyens rudimentaires.

Les ouvriers de métier étaient en petit nombre. Les tailleurs de pierre habiles & les charpentiers y dominaient. Saint-Pierre n'offrant que peu de sculptures, on n'employa que peu d'artistes pour orner ses vastes nefs.

La cathédrale d'Arnoul est restée intacte depuis près de sept siècles. Les successeurs du grand évêque y ajoutèrent diverses parties sans troubler la conception primitive de l'œuvre. Celui qui constate cette rare conservation éprouve le regret infini de ne pouvoir accoler le nom de l'architecte qui a conçu le plan de la basilique au nom du prélat qui en a inspiré & surveillé l'exécution. Toutefois, il faut penser que l'artiste a goûté une joie que ne connut pas l'évêque, son projet a été si scrupuleusement respecté qu'il devait être là pour en diriger les travaux jusqu'à leur achèvement. Peu de ses rivaux connurent une telle satisfaction.

Le critérium de la beauté c'est la durée de son influence. L'architecture ogivale française & normande, pendant près de quatre cents ans, inspira toutes les branches de l'art dans le monde occidental. Si, pendant un certain nombre d'années, le désir de céder à un goût nouveau préoccupa les artistes, leurs œuvres n'eurent qu'un succès fugitif & pour toujours endormi. L'admiration du peuple resta toujours fidèle à l'architecture du moyen âge parce qu'elle était faite pour le peuple.

Le culte du passé nous est revenu : c'est un grand bien puisque c'est un

acte de justice. Ceux qui méprisaient, au siècle dernier, le style de nos cathédrales tenaient en médiocre estime les hommes & les idées qui l'avaient fait fleurir. Au point de vue historique & philosophique ils se trompaient. Aujourd'hui, parmi les archéologues & les historiens, ceux qui sont peu enclins à la mystique reconnaissent les immenses services rendus par l'Eglise à l'humanité : les autres ne passent jamais sans émotion devant les monuments modestes ou superbes dans lesquels des générations sans nombre sont venues pour prier dans les larmes ou dans la joie. Auprès de ces témoins de pierre, que les épaules ou les genoux ont polis, il est impossible de ne pas songer à la vanité des choses, à la pauvreté d'une organisation sans idéal, à la consolation infinie que le Christ apporte à ceux qui souffrent. Aussi, nous aimons nos cathédrales, non seulement pour l'impressionnante splendeur de leur forme, mais encore pour la divine leçon de morale qu'elles professent.

Tous ceux qui ont collaboré au livre de M. l'abbé Hardy sont de cet avis. Ce sont ces sentiments qui ont guidé l'habile crayon de Robert Salles, lexovien d'origine & l'un de nos meilleurs peintres normands, chez qui le désir d'être exact & sincère ne paralyse pas les belles qualités d'imagination. La cathédrale qui l'a vu naître lui aura fourni prétexte à une série de ses plus heureuses compositions.

L'amour des choses anciennes est une vieille passion chez l'excellent peintre & dessinateur, M. Léon Le Clerc, le créateur du musée du Vieux Honfleur, le collectionneur avisé des objets d'art populaire. Lui aussi a rôdé pendant de longues heures autour de la cathédrale de Lisieux, comparant sa haute masse à la fine élégance de Sainte-Catherine, chef-d'œuvre des charpentiers honfleurais du xv^e siècle.

Près de lui, épris des mêmes beautés, M. Raymond Bigot, le robuste sculpteur descendant des buchiers qui furent la gloire de notre région, a voulu tracer pour Saint-Pierre quelques notes où ses hiboux préférés profilent leur nocturne silhouette.

M. Géo Lefevre est son émule, M. Patou fut leur professeur. Il fut aussi celui du jeune Contel qui a trouvé le rare bonheur d'être original à 20 ans ! Original et puissant aussi, M. Gernez qui, très moderne, a regardé avec raison & succès, nos vieux graveurs sur bois. D'autres, pleins de talent & de notoriété, sont devenus des collaborateurs de M. Hardy parce que

Lisieux exerça sur eux son invincible attraction, tels : MM. Balande. Duroy, Jouvenot. Des modestes, comme M. Boutey. M^{lles} Desbordes & Caron, comme la religieuse-infirmière qui trouve le temps de peindre en soignant les blessés de l'hôpital 15, ont dû céder aussi aux demandes pressantes de l'auteur & consentir à ce qu'il publie dans son ouvrage luxueux des œuvres qui ne lui étaient pas destinées. MM. Pasquet & Pol Pitt, petits-fils des artistes qui stigmatisèrent sur les modillons de nos cathédrales les ridicules de tous les temps, ont laissé leur satirique crayon pour ajouter une page pleine d'art au livre de leur abbé. De plus loin qu'eux encore est venu le D^r de Sapincourt dont les dessins seront remarqués dans l'œuvre commune ; en effet, pour les exécuter, il quitta, quelques heures, la salle de pansements et la table d'opération où il soignait les blessés de la grande guerre.

Les autres collaborateurs de M. l'abbé Hardy ont entendu rendre également hommage à la beauté de l'église ; ils en ont vu, comme les peintres, les lignes superbes, sa couleur toujours changeante, toujours émouvante, mais avec la forme extérieure de l'œuvre gothique — nous devons dire plus exactement française — ils ont considéré le séjour de prière & de charité, l'école du devoir & du sacrifice qu'abritent les murailles archi-centenaires. On peut le dire de M. Labaye, pour qui la cathédrale semble une seconde demeure qu'il surveille & défend avec des soins d'héritier. On peut le dire de M. Etienne Deville qui, ayant vécu de longues années au milieu d'objets d'art sans prix, revenu dans la terre natale, se plaît à décrire ce que le génie a fait de plus riche & de plus beau.

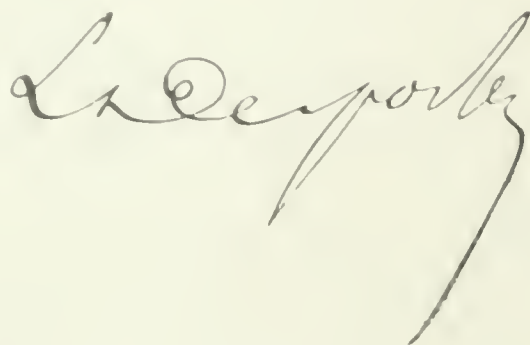
Chacun d'eux a le droit d'être félicité : mais peut-être ont-ils savouré mieux que les louanges la joie d'avoir contribué à l'œuvre de M. l'abbé Hardy.

Pour lui, auteur à la fois modeste & magnifique de la cathédrale lexovienne, il s'est assuré, je le lui affirme, la reconnaissance très profonde de ses concitoyens. C'est peu & c'est beaucoup. L'auguste verbe : « In propria venit » ne lui sera pas appliqué.

D'autres éloges lui sont venus de plus haut : les félicitations qui figurent en tête de ce beau livre & que lui adressent le grand cardinal & le saint évêque, successeurs d'Arnoul, celles de l'illustre écrivain qui a signé « La grande pitié des Eglises de France », la lettre flatteuse de M. C. Enlart, qui le félicite très vivement d'avoir mené à bien, en pleine guerre, une

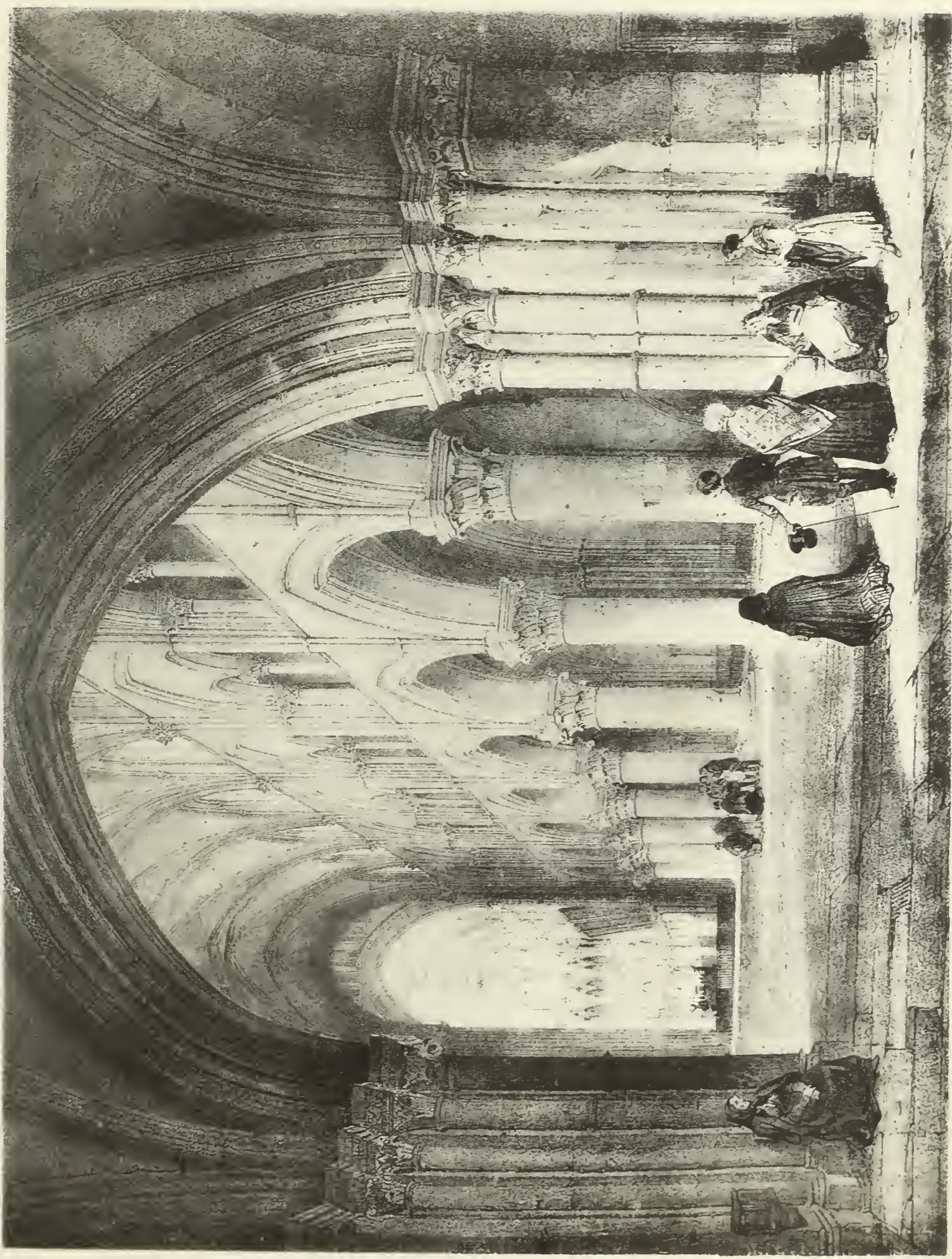
publication qui semble devoir faire tant d'honneur à l'érudition & à l'édition françaises : celle de M. R. de Lasteyrie, membre de l'Institut, qui l'assure de la reconnaissance de tous les amis de nos vieux monuments, ont récompensé de son labeur M. l'abbé Hardy.

Mais les confidents de sa pensée savent pourtant qu'il n'a ni cherché, ni voulu ce succès. Il n'a rêvé, en décrivant l'œuvre des grands & lointains devanciers, que d'ajouter, en quelques pages, un geste filial & pieux au grand geste d'adoration qu'ont fait, au Dieu crucifié, les bâtisseurs de Saint-Pierre-de-Lisieux.

A handwritten signature in cursive script, reading "L. de Lasteyrie". The signature is written in dark ink and is positioned to the right of the main text block.

Lisieux, Octobre 1917.

184

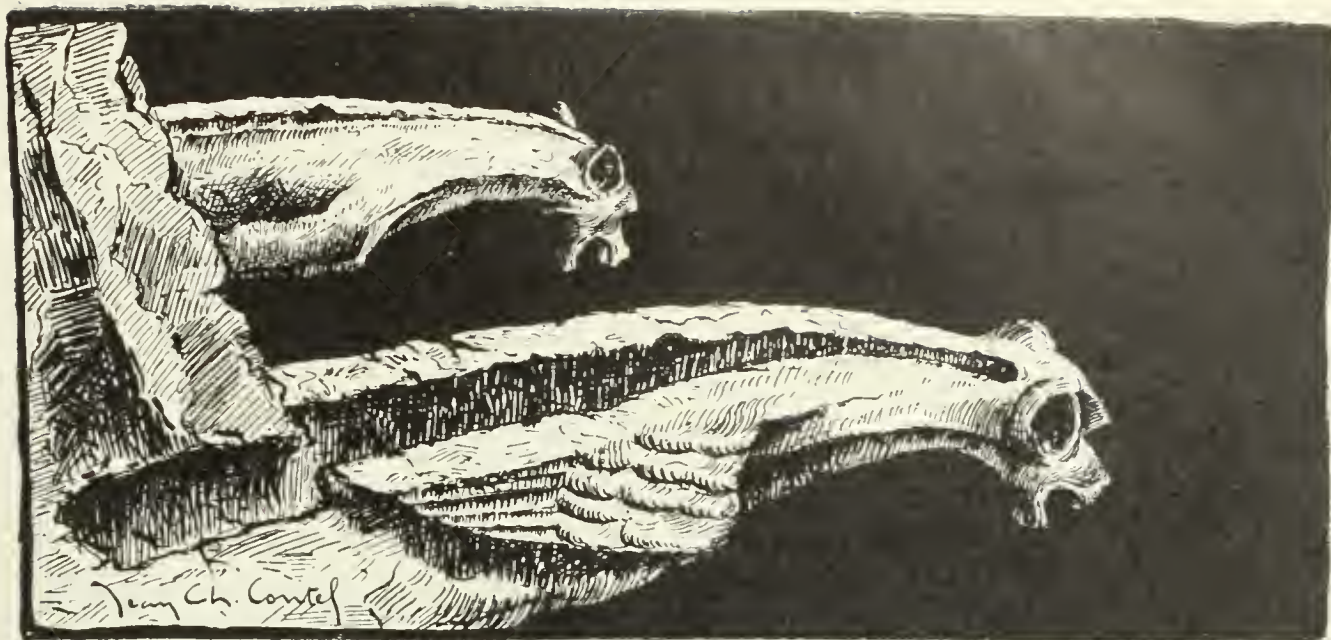


LA CATHÉDRALE, SES TABLEAUX, SON AUTEL (Lithographie d'après Chapuy).



Cliché Devismes.

VUE EXTÉRIEURE DE LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE (Lithographie d'après Chapuy).



INTRODUCTION

ASPECT GÉNÉRAL DE LA CATHÉDRALE SES HISTORIENS

DOINT D'ORNEMENTS savamment ouvragés, point de contreforts aux fines dentelures, aucune recherche, aucune exubérance dans les formes, mais à l'extérieur des tours massives et robustes, une abside géométrique, des fenestrages sévères et sobres, un caractère de gravité méditative qui cadre admirablement avec le tempérament normand; à l'intérieur des lignes stables où le regard s'arrête avec plaisir; d'un bout à l'autre une réserve, une simplicité harmonieuse qui vous pénètrent, vous enveloppent dès le premier contact : telle est dans son ensemble la cathédrale Saint-Pierre de Lisieux.

Il serait téméraire d'affirmer que la cathédrale lexovienne est de toutes les églises normandes celle qui a le plus de vigueur, de goût épuré et de caractère. La cathédrale de Rouen, en dépit de quelques inégalités, présente une silhouette plus variée et plus séduisante, des sculptures plus somptueuses. Elle intéresse davantage les peintres et les sculpteurs. Saint-Pierre de Lisieux

intéresse plutôt les architectes et les admirateurs de la sobre pureté des lignes encore chargées d'archaïsme. Autant la nef de Notre-Dame de Bayeux est riante et gaie, autant celle de Lisieux semble sévère, grave, presque rigide dans sa majestueuse unité. Sans être la plus savante et la plus riche des églises de la province, la cathédrale Saint-Pierre compte cependant parmi les plus attiques et les plus attachantes. Après l'avoir visitée avec une érudite curiosité, un maître comme Viollet-le-Duc pouvait dire : « Savez-vous qu'à Lisieux vous possédez l'une des cathédrales les plus précieuses pour l'histoire de l'architecture du moyen âge. » L'élève préféré du grand gothifant, M. de Baudot, dans son magistral ouvrage sur la *Sculpture française*, n'a pas été moins enthousiaste : « Pour suivre le mouvement du style de transition, il faut, écrit-il, étudier Lisieux¹. »

Étudier Lisieux. Chaque année, à la belle saison, de nombreux touristes, des architectes distingués, des archéologues de tous pays viennent interroger les vieilles pierres, leur demander leur âge et leurs antécédents historiques. Et nombreux sont ceux qui, après avoir exploré la vie organique et puissante de la vieille cathédrale, s'efforcent d'en souligner la valeur esthétique.

À cet égard les archéologues d'Angleterre méritent une mention spéciale. Détail piquant, le touriste amateur de gravures vraiment originales et vivantes doit s'adresser à quelque librairie anglaise, le chercheur avide de reconstituer l'aspect revêtu par la cathédrale aux diverses périodes de sa longue histoire, doit de toute nécessité ouvrir les études de Cotman, du Carel, Galli-Knight, Turner, Taylor's et John Ruskin².

Bien que les écrivains américains aient peu étudié les églises normandes, l'un d'eux Porter's, dans son livre sur l'architecture du moyen âge, a con-

1. De Baudot : *La Sculpture française au Moyen Âge et à la Renaissance*, p. 10.

2. Voir la Bibliographie à la fin du volume.

« Eglise cathédrale Saint-Pierre, the reconstruction was begun in 1050, but which was destroyed in 1130 by a fire. Some debris is preserved in the present edifice, commenced by Bishop Arnoult. When the bishop died in 1181, the nave, the two arms of the transept, the lantern and a large part of the main facade had been constructed and the church was entirely finished when his successor, Jourdain de Hommet, died in 1218. Eight years after the edifice was damaged by fire. The necessary restorations were carried out by William of Pont-de-l'Arche, who at the same time undertook other works of embellishment, notably the construction of the two lateral chapels of the chevet. It was perhaps this same bishop who erected the western towers, of which however only the Northern survives, the Southern, as is known from an. » — *Porter's Medieval Architecture*.

facré à la cathédrale de Lisieux les lignes suivantes : « La reconstruction de l'église cathédrale Saint-Pierre a été commencée en 1050, mais elle fut endommagée en 1136 par un incendie. Quelques débris ont été conservés dans l'édifice actuel commencé par l'évêque Arnoul. A la mort du prélat, en 1181, la nef, les deux bras du transept, la lanterne et une grande partie de la façade principale étaient achevés. L'église était complètement finie en 1218, à la mort de Jourdain du Hommet, l'un des successeurs d'Arnoul. Huit ans plus tard l'édifice était ruiné par le feu. Les restaurations nécessaires étaient faites par Guillaume du Pont-de-l'Arche qui, à la même époque, avait entrepris d'autres travaux d'embellissement, principalement la construction de deux chapelles latérales du chevet. Le même évêque a peut-être édifié les tours occidentales. La tour du Sud, comme l'indique une ancienne inscription, fut rebâtie en 1579. Les chapelles qui bordent la nef et la chapelle de la Vierge appartiennent au xv^e siècle. »



Fig. 1. — Alexandre Piel.

Affurément les Anglais et les Américains n'ont pas été seuls à explorer les beautés de notre cathédrale. Avant Viollet-le-Duc, avant M. de Baudot, déjà cités l'un et l'autre, il se trouva dans Lisieux même un architecte patient et laborieux qui entreprit de révéler à ses contemporains la suprême perfection et les richesses ignorées des églises gothiques en général et de Saint-Pierre en particulier. Ce fut l'architecte Piel (fig. 1). Non content de se pencher affectueusement sur la vieille cathédrale pour la bien comprendre, dans ses chroniques d'art il essaie de faire partager à sa génération un peu de l'exaltation sereine qui rayonne du respectable édifice. Au retour

d'un long voyage en Allemagne. Piel constate avec une vive satisfaction que les cathédrales d'outre-Rhin sont postérieures aux nôtres et sont loin d'être aussi mesurées et aussi expressives. Longtemps avant Emile Mâle, l'artiste lexovien avait observé que les Allemands n'ont pas le tact exquis des races supérieures, l'instinct infailible du moment où il faut s'arrêter. Et il en profite pour opposer la discrète ornementation de Saint-Pierre aux décorations heurtées des églises de Munich et de Wurtzbourg¹.

A côté de Piel, dont les notes sur la cathédrale sont trop brèves², il convient de citer M. l'abbé Farolet. Ce prêtre cultivé, amateur éclairé des choses d'art, desservait la paroisse Saint-Pierre en 1840, au moment où l'église fut classée monument historique. M. l'abbé Farolet « savait son église par cœur ». Plein d'attention pour elle, son zèle sacerdotal souffrait de la voir pauvre, dénuée, vide du mobilier qui lui fit jadis une si gracieuse parure. D'ordinaire, la moindre démarche près des autorités coûtait beaucoup à sa timidité naturelle, mais quand il s'agissait de sa chère cathédrale, il se découvrait une bravoure à toute épreuve. Au moment du classement, M. Farolet publia un aperçu historique et un discours de la plus grande utilité à tous ceux qui voudront étudier la cathédrale avec attention et exactitude³.

Parmi les meilleurs historiens de Saint-Pierre il faut également indiquer M. H. de Formeville⁴. Son étude sur l'ancien évêché-comté de Lisieux l'a fréquemment amené à parler de la cathédrale et de sa vie passée. Le dépouillement méthodique de nombreuses chartes échappées au pillage révolutionnaire et déposées aux archives du Calvados, ses relations avec les témoins de la splendeur d'avant 1789, lui ont permis d'écrire des pages très précieuses, surtout au point de vue anecdotique. Si la documentation des ouvrages de M. de Formeville ne laisse guère à désirer, leur rédaction est trop touffue et trop embarrassée. L'insuffisance de la table rend ses volumes difficilement consultables.

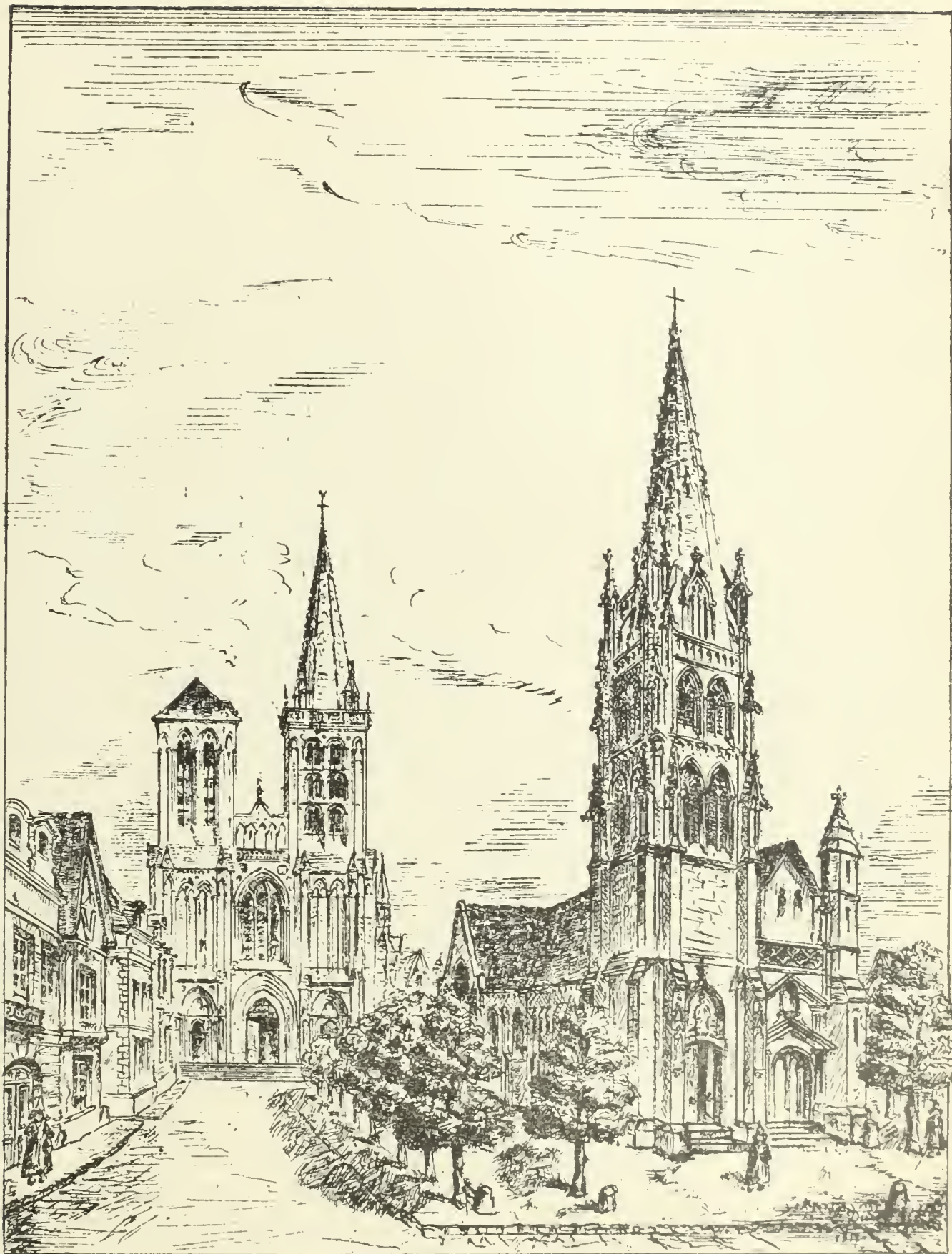
1. Voy. *Reliquie*, dans Teyssier, *Notice biographique sur L.-A. Piel*, Paris, 1843, in-8, p. 137 et suiv.

2. Alexandre Piel : *Miscellanées*, Lisieux, 1866, in-8, p. 100 à 103.

3. M. Farolet : *Discours et Notes sur l'ancienne Cathédrale de Lisieux*, Lisieux, 1840, in-8^o de 32 pages.

4. H. de Formeville : *Histoire de l'ancien Évêché de Lisieux*, Lisieux, 1873, 2 vol. in-8^o.





Dessin de M. Duroy, architecte à Caen.

LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE ET L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN

M. Arthème Pannier, dans de nombreux articles parus dans le journal *Le Normand*, de 1867 à 1870, a successivement examiné, en archéologue, les parties principales de l'église Saint-Pierre et assigné à chacune d'elles une date parfois contestable. Le style de M. Pannier est attrayant, quoique un peu diffus. L'avocat qu'il était n'a peut-être pas suffisamment oublié ses artifices de rhétorique en plaidant devant le public lexovien la cause de la cathédrale. En définitive, M. Charles Vasseur a été le premier à traiter le sujet d'une façon enfin digne de lui. Familier avec les vieilles écritures, sachant regarder et pénétrer les formes architecturales, il a publié, en 1881, une étude de premier ordre dont les historiens de la cathédrale seront désormais tributaires. C'est un simple avant-projet, un croquis, mais combien consciencieux et fidèle¹. Ce travail déjà très fouillé doit être complété par la brève description insérée par M. de Caumont dans sa *Statistique monumentale du Calvados*². « Je travaille, disait-il, pour ceux qui ne savent rien, pour ceux qui n'ont pas épelé dans les grands livres. »

M. Louis Serbat³ secrétaire général de la Société française d'Archéologie et chroniqueur du *Bulletin Monumental*, travaille au contraire pour les érudits et les savants. M. Serbat ne s'est pas contenté de visiter à la hâte Saint-Pierre de Lisieux ; il y est revenu plusieurs fois. Le mémoire qu'il a rédigé pour les membres du Congrès archéologique tenu à Caen, en 1908, doit être signalé comme un modèle de description raisonnée et scientifique. Avec un sens critique remarquable, l'auteur a su résoudre des problèmes délicats soulevés par les remaniements successifs subis par la cathédrale à travers les phases de sa longue destinée. Son travail n'a qu'un seul défaut : celui de n'être point accessible au grand public. Il faut du courage et de la persévérance pour s'engager dans ce dédale de réflexions toutes hérissées de termes abstraits et techniques. D'une lecture extrêmement aride, l'étude archéologique de M. Serbat offre une remarquable précision documentaire. La voie lui avait été ouverte par M. E. Lambin, le baron de Béthune et l'abbé Marie, ancien vicaire de Saint-Jacques de Lisieux. Le premier de ces érudits

1. Ch. Vasseur : *Etudes historiques et archéologiques sur la Cathédrale de Lisieux*, Caen, Le Blanc-Hardel, 1881, in-8° de 83 pages.

2. *Statistique monumentale du Calvados*, t. V, Caen, 1867, pp. 200-239.

3. Congrès archéologique de 1908, t. I, pp. 300-318.

glisse très rapidement sur la description architecturale, mais s'attarde plus longuement sur la grammaire ornementale. Avec une compétence indiscutable, il désigne par leur nom les feuilles ou les fruits que la main des sculpteurs gothiques accrocha aux chapiteaux des piliers ou aux tympanes des portails¹.

Le baron de Béthune, un archéologue belge, dans le *Bulletin de la Gilde de Saint-Thomas et de Saint-Luc*, a entrepris, en 1895, une description archéologique de la cathédrale lexovienne remplie de remarques judicieuses².

M. l'abbé Marie, dans la *Normandie Monumentale*, a résumé la plupart des travaux précédents, non sans y mêler quelques réflexions originales. Son esquisse se lit avec autant d'intérêt que de plaisir, mais elle est incomplète, faute d'études préliminaires approfondies. C'est l'œuvre d'un lettré qui, pour ne pas compliquer les difficultés de sa tâche, s'est fié aveuglément aux documents de seconde main³.

Enfin, nous aurions mauvaise grâce à ne point rappeler que les membres des deux groupements locaux : « Le Vieux Lisieux » et « La Société Historique de Lisieux » ne cessent de rechercher, de conserver et d'interpréter les souvenirs qui intéressent la cathédrale Saint-Pierre. Tous les archéologues, architectes, historiens ou touristes dont nous venons de rappeler les noms et les travaux, s'accordent à glorifier la mesure, la réserve délicate, l'aisance et la puissante harmonie de Saint-Pierre. Qu'il y ait entre eux des divergences dans les dates assignées aux diverses parties de la cathédrale, dans la description d'un portail ou d'une chapelle, dans l'interprétation d'un haut-relief ou d'une effigie funéraire, nul ne saurait s'en étonner. Mais dès qu'il s'agit de se prononcer sur la valeur artistique du monument, toute cette pléiade d'érudits redevient unanime. La vieille cathédrale recueille ainsi « cet achèvement de beauté que donne aux plus parfaits chefs-d'œuvre l'adhésion émue des âmes humaines ». Seul, Louis Dubois s'est inscrit en faux contre l'assentiment général. Dans son second volume de l'*Histoire de Lisieux*⁴, il s'efforce de dénigrer le style de la cathédrale. Rebelle de parti pris à toutes

1. Emile Lambin : *Revue de l'Art chrétien*, 4^e série, t. VII, 1890, pp. 448-452.

2. *Bulletin de la Gilde de Saint-Thomas et de Saint-Luc*, t. IX, 2^e partie, 1895, pp. 640-650.

3. Abbé Marie : *L'Eglise Saint-Pierre de Lisieux*, dans la *Normandie Monumentale*, Calvados, t. II, p. 91.

4. L. Dubois : *Histoire de Lisieux*, Lisieux, 1845, 2 vol. in-8°, t. II, p. 203.

les œuvres non « classiques », à cette heure où Mérimée, Piel, Lassus mènent une campagne de réhabilitation en faveur de l'organisme gothique, Louis Dubois critique amèrement le thème décoratif de nos anciens architectes. « Au lieu des belles proportions de l'art grec, de la pureté et de la simplicité de l'ornementation, de la facilité de saisir l'ensemble au premier regard, il (l'art gothique) surabonde de recherches, et s'il présente des détails parfois charmants, ils sont trop multipliés et trop confus. On ne saurait nier, au surplus, que son ampleur a quelque chose d'auguste et son antiquité a quelque chose de vénérable. Au reste, cette architecture sarrazine, qu'on a mal à propos appelée gothique, n'eut jamais, quoi qu'on en ait dit, une expression de sentiment religieux : c'était tout simplement la reminiscence de l'architecture orientale rapportée par les croisés, trop souvent mêlée avec la barbarie de l'art dans son enfance : tels sont les ogives et les contreforts, les clochetons et les gargouilles : tels sont les personnages trapus, rabougris et ratatinés, en opposition avec les colonnades effilées comme de gigantesques roseaux ; telles sont les moqueries parfois fort lestes, dans quelques parties fort inconvenantes. »

De telles remarques sont frivoles et ne méritent pas de discussion de détail. L'intelligence de l'historien doit être assez souple, assez accueillante pour suivre le goût français dans ses inclinations successives. Il n'y a que les petits esprits pour séparer dans leur admiration l'art classique et l'art médiéval. Avant de porter un jugement sévère sur les artistes de la France d'autrefois, ne faut-il pas commencer par se rendre compte de leurs préoccupations esthétiques et des difficultés théoriques qu'ils avaient à résoudre ?



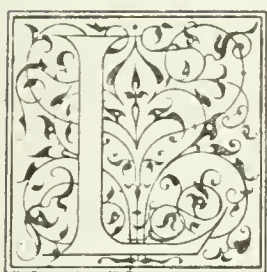


ASPECT EXTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE AVANT 1789 (Dessin de R. Sallès).



CHAPITRE PREMIER

LA CATHÉDRALE ROMANE



L'ÉGLISE DE LISIEUX n'a pas, comme celle de Lyon, l'honneur de se rattacher aux temps apostoliques. Selon toutes vraisemblances, la hiérarchie ecclésiastique n'y fut parfaitement organisée qu'à la fin du IV^e siècle. Vers 385, Théodose, scinda la seconde Lyonnaise et distribua les cités qui relevaient d'elle entre les métropoles de Rouen et de Tours¹. Lisieux fut placé sous la dépendance de Rouen. Saint Victrice (380 à 409) et saint Martin n'ont sans doute pas été étrangers à l'organisation définitive du diocèse de Lisieux. Evidemment le christianisme peut y avoir pénétré auparavant, « si l'on en croit la tradition, saint Taurin prêcha le nom de Jésus-Christ à Thiberville et en plusieurs autres lieux du pays Lieuvin... Quelques-uns croient que la première église de Lisieux, fondée au plus tard au commen-

1. Th. Mommsen. *Mémoires sur les provinces romaines*, trad. E. Picot, dans *Revue archéologique*, nouv. série, t. XIII, 1866, p. 377; t. XIV, 1866, p. 369; t. XV, 1867, p. 1. — « L'Église de Lisieux ne paraît pas plus ancienne que 270, on n'en connaît pas le premier apôtre. » Longueval, *Histoire de l'Église gallicane*. — L'église de Lisieux existait avant la fin du VI^e siècle, voy. Dom Chamard, *L'Établissement du Christianisme et les Origines des Églises de France*, Paris, 1873, p. 91, dans *Revue des Questions historiques*, t. XIV, 1873, p. 359.

cement du iv^e siècle, a été originairement dédiée à la Sainte-Vierge. Je ne scay pas sur quoy cette opinion particulière peut être appuyée ¹ ».

Une autre tradition non moins immémoriale, assure que le premier temple chrétien fut dédié à saint Aignan, mort en 453. Une chapelle de ce nom servit au culte jusqu'en février 1792 ². Située dans la rue Pont-Mortain, elle dépendait de la messe capitulaire. A l'aube du moyen âge, les chanoines y célébraient leurs offices liturgiques. Bien plus, il paraîtrait que les premiers chrétiens de Lisieux avaient leur cimetière dans les terrains avoisinant la chapelle. Or, en 1863 et 1864, pendant la construction des maisons n^{os} 14 et 25, en bordure de la rue Pont-Mortain, les maçons ont rencontré plusieurs rangées de squelettes. Des briques romaines, quelques débris de vases en terre de Samos, retrouvés près des ossements, permettent de supposer qu'il y avait là une nécropole gallo-romaine. Aucune médaille, aucune monnaie, aucun emblème chrétien n'ont été recueillis, et c'est dommage pour l'histoire des origines chrétiennes du pays d'Auge.

Thibaud reste le premier évêque de Lisieux connu des érudits et des chercheurs (538-549) ³. L'obscurité la plus profonde enveloppe la mémoire des prédécesseurs de ce prélat. Ils avaient sans doute accompli leur tâche pastorale sans bruit et sans éclat.

Un bénédictin de l'abbaye de Fleury [Saint-Benoit-sur-Loire], qui vivait à la fin du xi^e siècle et étayait d'ordinaire son exposition de preuves puisées dans les chartes ou les chroniques, le moine Aimoin, raconte qu'Etherius, évêque de Lisieux (560-577), employa un clerc de l'église du Mans à l'instruction des écoliers de son diocèse, convaincu qu'il était de sa compétence dans les lettres et l'enseignement ⁴.

Dès cette époque, l'école était une dépendance obligée de l'église épiscopale. La construction des édifices cultuels précédait toujours la création des

1. *Vie des saints Patrons du diocèse de Lisieux*, in-12, Lisieux, Duroncercy, p. 204 et p. 54-55. *Bulletin monumental*, 1860, p. 400.

2. Inventaire de la chapelle Saint-Aignan et adjudication des objets cultuels. Arch. du Calvados, 6 et 9 février 1792.

3. *Gallia Christiana*, t. II, 1750, *Ecclesia Lexoviensis*, p. 703, col. 1, Noël Deshayes, éd. Formeville, t. II, p. 2.

4. Grégoire de Tours, *Historie ecclesiasticæ Francorum*, livre VI, chap. xxxvi, édit. Guadet et Taranne, t. II, p. 476.

établissements scolaires. Aussi il n'est pas exagéré d'affirmer que Lisieux fut de bonne heure pourvu d'une basilique. Ces sortes de sanctuaires n'étaient pas voûtés. Ils avaient un plafond ou une charpente apparente, à travers laquelle on voyait le toit. Cette église dura sans doute jusqu'aux invasions normandes (ix^e siècle). A l'heure de la marée, les barques danoises jetaient l'ancre sur les grèves de la Manche, ou remontaient rapidement les fleuves côtiers. Que de paroisses furent alors ruinées. Habitué à contempler la plantureuse vallée de la Touques, il nous est difficile d'imaginer ce qu'elle était après le passage des hommes du Nord. Les Normands, nos pères, furent d'abord nos persécuteurs. Le chroniqueur de l'abbaye d'Ouche ne le cache pas. « Le diocèse de Lisieux, remarque-t-il, fut autant exposé à la fureur des Normands que les autres; ces pillards saccagèrent la ville épiscopale, massacrèrent les habitants, brûlèrent les maisons et les églises, tout ce qu'il y avait d'écrits et de documents relatifs au gouvernement civil et ecclésiastique périt dans cet incendie ¹. »

Les Normands étaient cruels et rapaces et s'en glorifiaient. S'il est vrai qu'un Normand d'un peu d'instruction et de religion était alors « merveille introuvable », il est à croire que l'école d'Etherius et la basilique disparurent dans cette tourmente ².

A peine les malheurs des ix^e et x^e siècles ont-ils pris fin, qu'un magnifique renouveau de vie religieuse se produit dans toute la chrétienté. Chaque cité importante veut à tout prix édifier une cathédrale pour abriter la méditation pieuse des âmes. Un témoin de ce mouvement spontané de foi et d'art, Raoul Glabert, pouvait écrire dans sa chronique : « la terre semble dépouiller sa vieillesse et se parer d'un blanc manteau d'églises nouvelles ³ ». »

Encouragés par l'évêque Herbert (1026 à 1050), les Lexoviens apportent leur peine, leur corvée et leur aumône pour la construction d'une nouvelle cathédrale. Large et spacieuse, elle devait l'être pour recevoir les flots pressés des fidèles.

Pour aller plus vite en besogne, Herbert aurait utilisé pour la réédifi-

1. Orderic Vital. *Hist. ecclés.*, lib. VI, édit. Le Prévost, t. III, p. 83.

2. Dumoulin. *Histoire générale de Normandie*, 1636, livre I, p. 11.

3. *Baronius, Annales*, t. XI, p. 18. — *Rodulfi Glabri, Historiarum*, lib. III, cap. 3, édit. M. Prou.

cation de son église épiscopale, de nombreux matériaux provenant des anciennes fortifications de la ville¹. D'un style sévère et puissant, cette église avait demandé des sommes importantes. Malgré la générosité de ses diocésains, le prélat dut recourir à des expédients pour solder les dépenses. S'adressant aux chanoines de Chartres possesseurs de bénéfices dans son diocèse, Herbert leur demanda de payer le droit de visite. Apparemment ses réclamations restèrent vaines².

L'évêque Hugues d'Eu (1050-1077) succéda à Herbert. Allié aux grandes familles de Normandie, petit-fils de Richard I^{er}, le nouvel élu devait contribuer largement à l'embellissement et à la décoration de la cathédrale romane. Probablement, en 1055, Hugues célébra la dédicace solennelle du nouveau sanctuaire au milieu d'un concours immense de fidèles et en présence des membres du concile provincial assemblé à Lisieux pour juger et destituer Mauger archevêque de Rouen.

Jean I^{er} (1107-1141) fit quelques additions au plan primitif de la cathédrale d'Herbert. Autour du domaine épiscopal, il réunit les établissements qui devaient particulièrement intéresser le peuple, comme les écoles, le prétoire, des maisons pour les chanoines, pour les clercs et serviteurs.

La cathédrale était devenue le cœur de la cité. Mais ses jours étaient comptés. En 1130, le jour de la fête de l'archange saint Michel, Geoffroy, comte d'Anjou, fit assiéger la ville de Lisieux. La lutte fut acharnée. Quelques chevaliers normands sortirent pour ravitailler la garnison commandée par Alain de Dinan. Redoutant l'arrivée du comte d'Anjou, Geoffroy, les gardiens de Lisieux mirent eux-mêmes le feu à la ville qu'ils devaient protéger. La cité « brûla avec toutes ses richesses », et les Angevins s'enfuirent sans livrer d'assaut. La cathédrale d'Herbert disparut-elle dans ce désastre ? ou fut-elle simplement abimée, noircie par la fumée ? La pénurie de documents ne permet pas de résoudre cette question avec certitude³.

1. Orderic Vital. *Hist. eccl.*, éd. Le Prévost, t. II, p. 300. — *Gallia Christiana*, éd. Palmé, t. XI, col. 768-769.

2. Bouquet. *Rerum Gallicarum Scriptores*, t. X, p. 408. — Noël Deshays, éd. Formeville, t. II, p. 18 et 19. — H. Le Court. *Les Possessions du chapitre de Chartres au pays d'Auge*, Vannes, 1901, in-8°.

3. Orderic Vital. *Hist. eccl.*, éd. Le Prévost, lib. XIII, t. V, p. 60. — *Gallia Christiana*, éd. Palmé, t. XI, col. 774.



ORDINATION D'ORDERIC VITAL (Gouache de Léon Leclerc).



SCEAU DE L'ÉVÊQUE ARNOUL



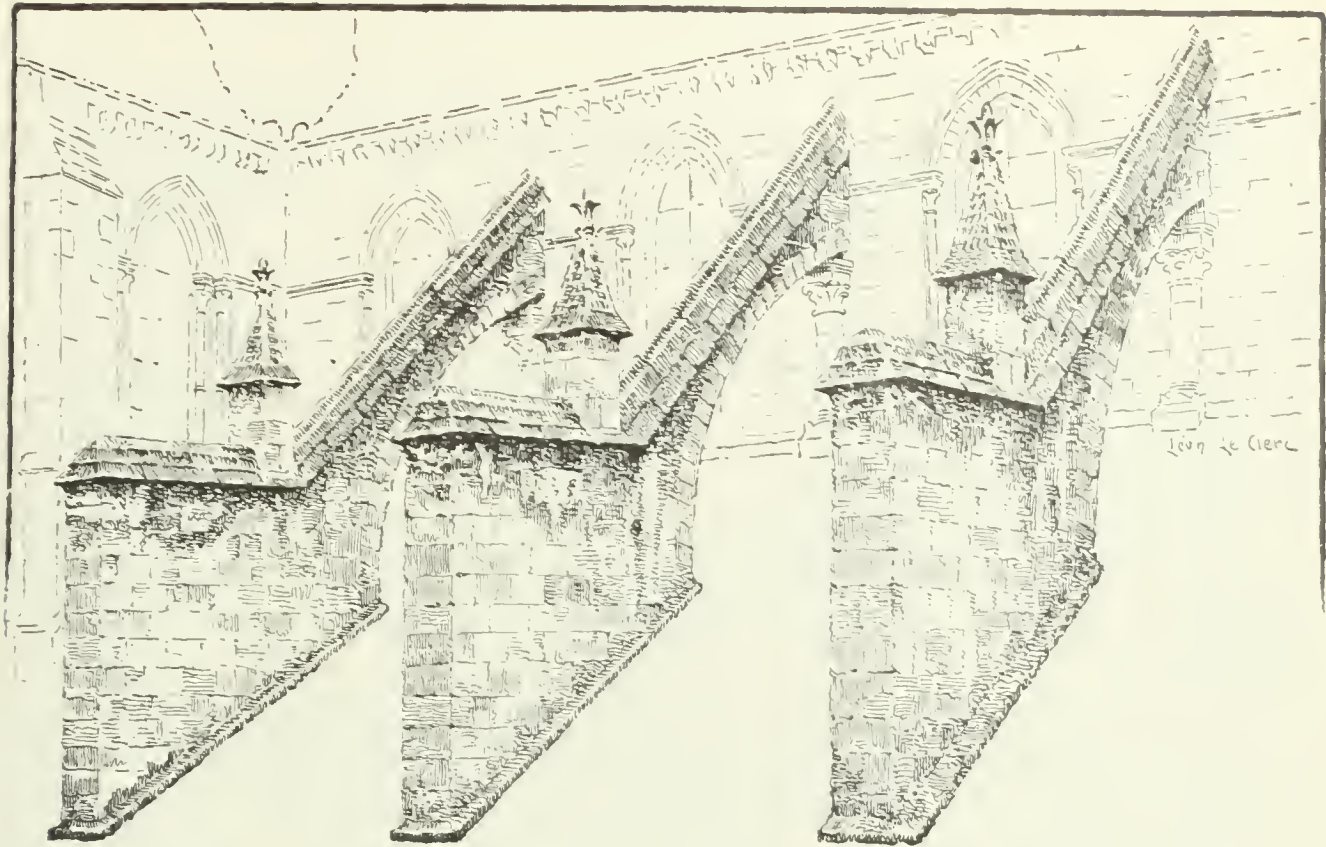
PORTRAIT DE MARIN BOURGEOIS

C'est dans la cathédrale romane que le grand historien normand Orderic Vital reçut le sous-diaconat. Lui-même nous a raconté ce grand événement de sa vie monastique. Un peintre d'Honfleur, M. Léon Leclerc, vient de nous en donner une curieuse restitution.

Au printemps de 1091, Orderic quitte l'abbaye de Saint-Evroul et laisse entr'ouverts, sur le large pupitre de chêne, les manuscrits sur velin où ses maîtres lui apprennent à travailler. En compagnie de plusieurs religieux et de Serlon, l'abbé du monastère, le jeune homme vint jusqu'à la cité épiscopale. Le 15 mars, dans la matinée, l'évêque Gilbert Maminot, revêtu d'une chasuble aux plis larges et ondoyants, la crosse en main, entouré de quelques clercs, adresse la parole aux ordinants... Orderic s'agenouille avec ferveur sur les dalles du sanctuaire et reçoit pieusement l'ordination des mains de l'évêque¹. De cette antique basilique, où le savant chroniqueur normand prit à 16 ans les engagements les plus solennels, que reste-t-il à l'heure présente? Peu de choses sans doute. Les deux piliers massifs qui servent d'encadrement intérieur à la porte principale pourraient être des vestiges de cette église du XI^e siècle. Les moulures de ces piliers sont rudimentaires, les joints très larges et d'un mortier extrêmement résistant. Sur l'une des assises est gravée une croix à branches égales qui ressemble beaucoup à une croix de consécration. Quelques archéologues estiment que les deux arcades cintrées du croisillon Nord pourraient se rattacher à la même époque.

En 1864, en creusant les tranchées du calorifère, dans le bas de la nef, les ouvriers découvrirent le sol de la basilique d'Herbert et une partie de son pavage. C'était une mosaïque assez fruste, composée de petits cubes de marbre de Carrare, de porphyre, d'ophite et de pierres de diverses couleurs réunies par un ciment d'une dureté très grande. Pour composer un tel pavage les artisans du XI^e siècle avaient sans doute utilisé des débris de constructions gallo-romaines. Il convient de remarquer que le pavage de la basilique lexovienne ressemblait presque complètement à celui de l'église élevée par Childebert I^{er} sur l'emplacement actuel de Notre-Dame-de-Paris.

1. Orderic Vital, éd. Le Prévost, livre V, t. II, p. 31. et livre XIII, t. V, p. 136.



CHAPITRE II

LA CATHÉDRALE GOTHIQUE

ÉTUDE DESCRIPTIVE



AVANT D'ABORDER la description sommaire de la cathédrale, il semble opportun de donner une idée claire et précise des caractères essentiels du style ogival auquel elle appartient. Tout d'abord il convient de s'entendre sur le sens du mot ogive. Ce n'est pas l'arc brisé ou en tiers point. Au moyen âge, le mot ogive désigne toujours et uniquement les nervures diagonales placées sous les voûtes¹.

En réalité, trois éléments principaux distinguent l'architecture gothique

1. *Comptes de la Fabrique de la Cathédrale* : Du lundi 1^{er} décembre au 6, les maçons travaillent à tailler de la pierre des ogives de la voûte, par Jean Britoms, 1507.

de l'architecture romane : la voûte sur croisée d'ogives, l'emploi des arcs-boutants, l'ornementation naturaliste. Avec un faible effort le constructeur de la belle époque ogivale cherche à obtenir un effet considérable. Une trouvaille ingénieuse, la croisée d'ogives, marque le point de départ de l'architecture nouvelle.

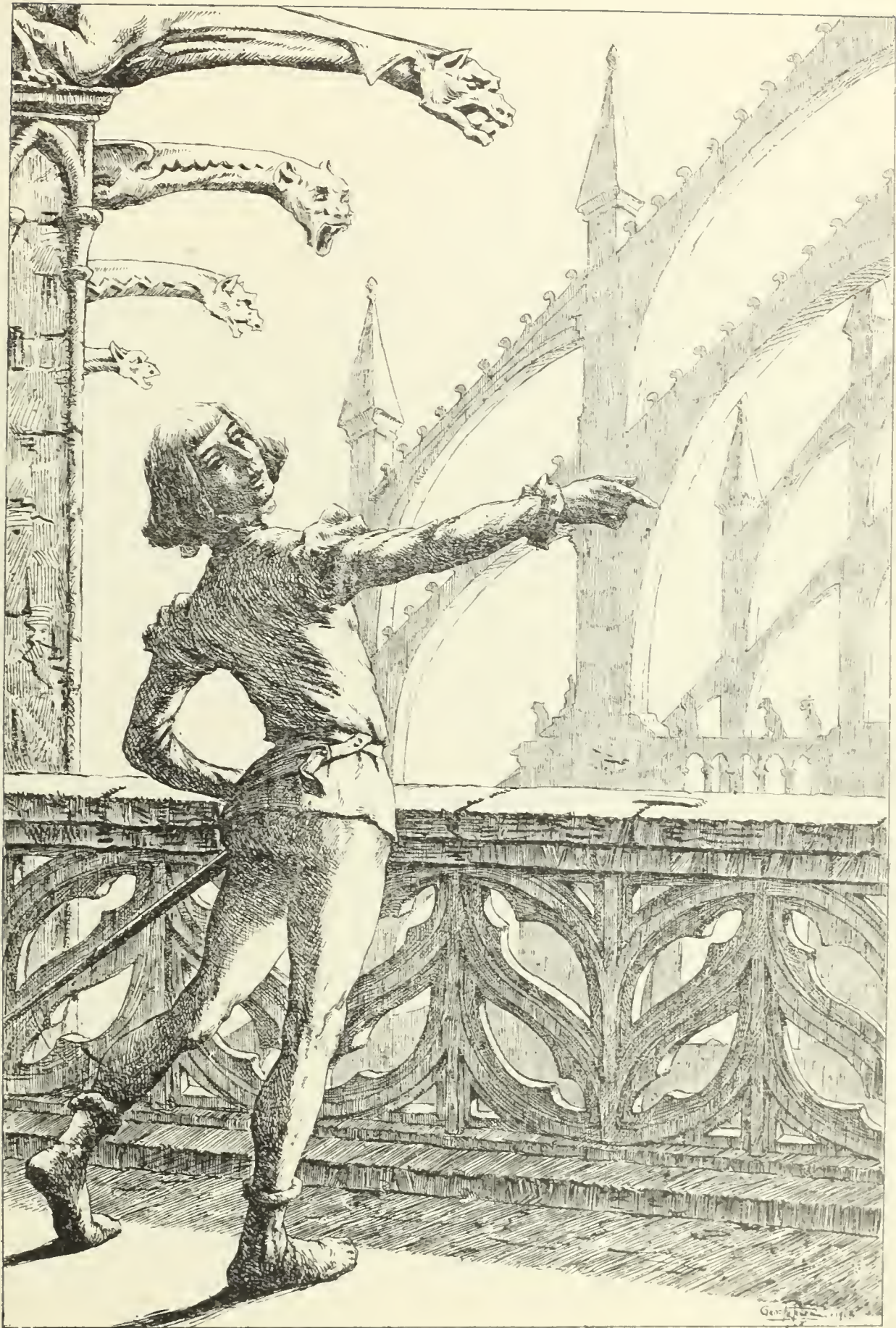
En une page très remarquée des historiens de l'art, un écrivain normand, Mlle Louise Pillion, a merveilleusement analysé le système de l'architecture gothique :

« C'est en France qu'il faut suivre l'effort, tenace et divers en ses manifestations, des architectes du moyen âge pour arriver à voûter en pierre d'une façon durable, élégante et logique, le plan notablement enrichi de la basilique romaine.

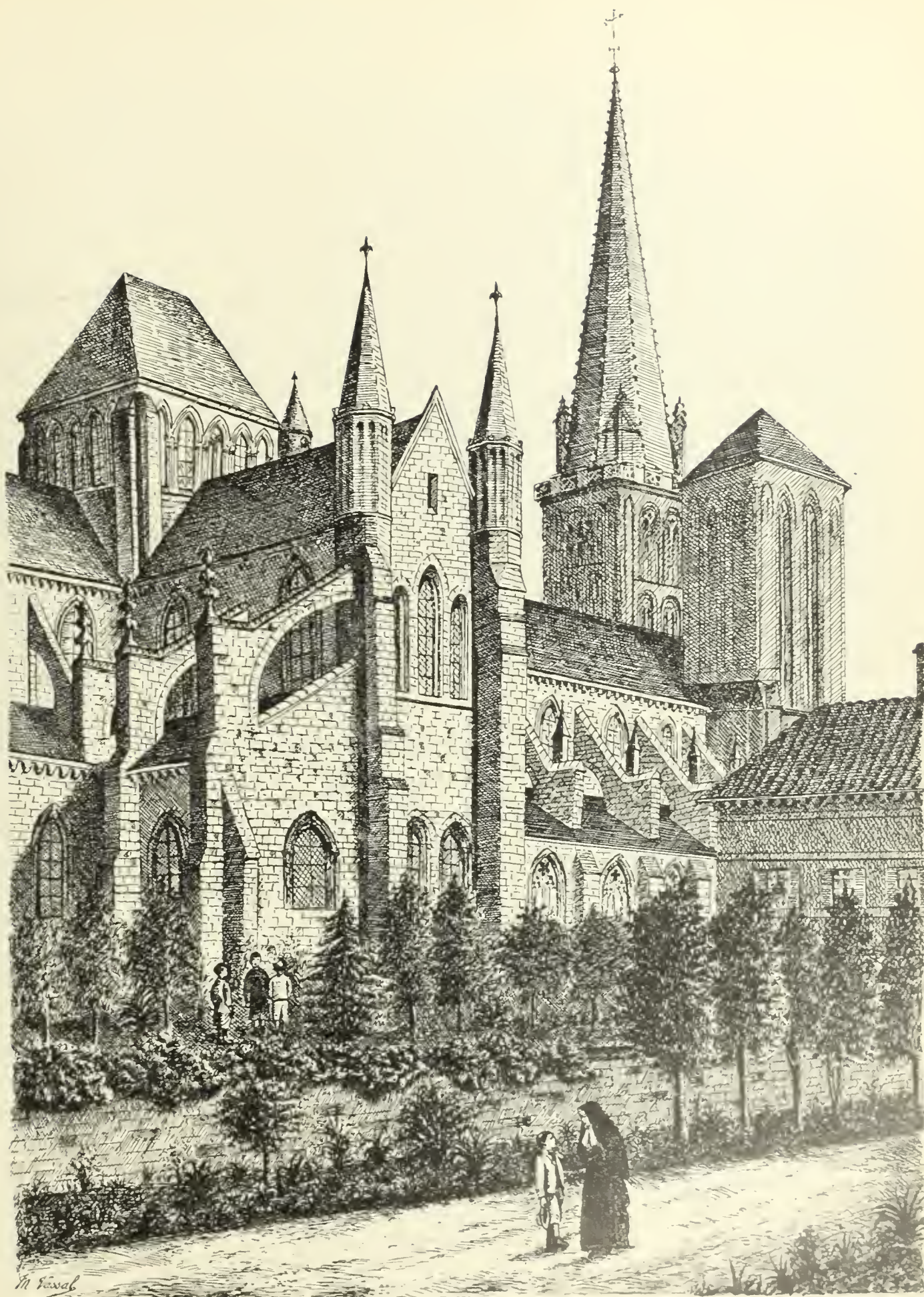
« Du jour où cet effort commence, il n'est plus possible d'y marquer des temps d'arrêt, d'y établir des divisions arbitraires : il ne s'interrompt que lorsqu'il aura trouvé la solution définitive du problème. Cette solution réside dans la croisée d'ogives, armature légère et solide, élastique et résistante qui permet de répartir et de diviser, au gré du constructeur, les poussées qu'exerce sur les supports verticaux d'un édifice la masse bombée d'une voûte de pierre.

« Dans les compartiments formés par cette armature, les quartiers de voûte sont bâtis indépendants les uns des autres : aux points où les ogives ont localisé les poussées, des piliers les reçoivent. Le surplus de force active qui, s'exerçant latéralement, tendrait à faire basculer les supports est, à son tour, recueilli, comme capté au dehors de l'édifice par l'arc-boutant, et est transmis au contrefort qui stabilise définitivement tout le système. Ainsi est constituée une sorte de membrure qui a l'activité latente et comme la flexibilité des articulations d'un corps vivant. Les murs, dans un édifice de ce type, restent utiles en tant que la clôture, ils ne sont plus indispensables pour l'équilibre et la solidité ; aussi la tendance constante de l'architecture nouvelle sera-t-elle de les ajouter, de les « tréforer » de fenêtres, jusqu'à n'en faire plus que d'immenses cloisons vitrées¹. »

1. Mlle Pillion : *Les Sculpteurs français du XIII^e siècle*, Collection *Les Maîtres de l'Art*, Paris, s. d., pp. 12 et 13.



L'ARCHITECTURE GOTHIQUE (Dessin de Géo Lefèvre).



LE CHEVET DU CROISILLON NORD ET LES TOURS (Dessin de M. Vassal).



L'aperçu dont le lecteur vient de prendre connaissance n'est-il pas un chef-d'œuvre de clarté et de science archéologique ?

A la même époque qui vit les maîtres d'œuvre poser leur voûte sur des arceaux entrecroisés, les sculpteurs et les tailleurs d'images s'attachèrent à imiter la vie réelle. Ils pensèrent avec raison que les plantes, les feuilles et les jolies fleurs qu'ils rencontraient chaque jour sur leur chemin offraient assez de noblesse pour orner la maison de Dieu. Au lieu de représenter des plantes factices, des volutes empruntées à l'art antique, ou les feuilles d'acanthé, ces fidèles observateurs de la nature accrochent aux chapiteaux les feuilles élargies du nénuphar, celles du chêne, les pétales de la rose ou la fougère enroulée sur elle-même. A mesure que leur talent s'affouplit, les sculpteurs s'attachent à imiter des végétations plus complexes. Après avoir détaillé et reproduit les végétaux et les animaux, ils s'efforcent d'interpréter les formes vivantes du corps humain. La raideur hiératique et la gaucherie de la statuaire romane s'effacent peu à peu et laissent le champ libre à des créations d'une beauté supérieure. Le modelé s'accroît, les physionomies s'animent, expriment un caractère et des sentiments. Les gestes deviennent moins embarrassés et plus naturels.

Dans un ouvrage récemment écrit pour présenter au public la synthèse de l'art normand, M. le chanoine Porée assure que dans notre vieille province la statuaire n'est pas inférieure à l'architecture.

« On a volontiers reconnu aux Normands la qualité de grands bâtisseurs, mais généralement on leur refuse celle de sculpteurs et de statuaires. Cette dernière assertion ne nous paraît pas justifiée. A Lisieux, certains chapiteaux de la nef, les portes de la façade, les deux enfeux du transept Nord révèlent un goût délicat¹. »

L'étude de la cathédrale lexovienne, de ses sculptures sur pierre et sur bois, nous permettra de souligner la vérité de cette appréciation.

L'EXTÉRIEUR

Dédiée à l'apôtre saint Pierre, la cathédrale actuelle représente une croix latine. Elle est orientée du levant au couchant, selon l'usage des

1. Chanoine Porée. *L'Art Normand*, Paris, Fontemoing, in 8°, p. 20.

architectes du moyen âge. Le plan de l'édifice comprend : une nef de huit travées accompagnée de bas-côtés en liaison avec une série de chapelles; un carré de transept couronné par une tour quadrangulaire; deux croisillons voutés de trois croisées d'ogives et bordés à l'est de collatéraux; un chœur composé de quatre travées droites et d'un chevet demi-circulaire. Sur le déambulatoire s'ouvrent trois chapelles rayonnantes; celle du centre, dédiée à la Vierge, est de plus vastes dimensions que les autres. Quatre portes principales donnent accès dans l'intérieur de l'édifice, une au croisillon Sud, trois à la grande façade. Il serait à souhaiter que le portail du bas-côté Sud fût à nouveau livré à la libre circulation des fidèles, et le porche correspondant débarrassé des objets peu séduisants qui l'encombrent depuis une dizaine d'années.

Les dimensions principales sont les suivantes :

Largeur totale, hors œuvre du grand portail aux contreforts extérieurs de la chapelle Notre-Dame : 110 mètres.

Largeur de la nef d'axe en axe des maitres piliers : 8 m. 65.

Largeur du chœur, d'axe en axe des piles monocylindriques : 8 m. 20.

Hauteur de la grande nef sous clef : 19 m. 95.

Hauteur sous la lanterne : 29 m. 90.

Si l'on compare ces dimensions à celles des églises normandes les plus voisines, on constate que la cathédrale de Bayeux a 102 mètres de longueur totale et 10 mètres de largeur. Saint-Etienne de Caen mesure 115 mètres de longueur sur 11 m. 40 de largeur d'axe en axe des piliers.

La pierre calcaire, dont la cathédrale Saint-Pierre est construite, provient presque entièrement des vastes carrières des Loges, humble hameau situé dans la jolie vallée baignée par la Touques, à une faible distance de Saint-Martin-de-la-Lieue, sur la route de Lisieux à Livarot. Les pierres les plus résistantes et les plus fines ont été choisies de préférence pour les socles des larges piles, les pierres tendres ont été réservées pour les parties sculptées. En général, les pierres utilisées par les maitres maçons sont friables, faciles à tailler, promptes à s'effriter sous l'action du vent, de la pluie et de la

gelée. Aussi, à l'heure présente, divers meneaux de fenestrages et certaines corniches extérieures sont-ils très endommagés.

FAÇADE OCCIDENTALE.

Cette façade s'élève sur un perron de dix-huit degrés refait en 1866. Le palier est large : l'agencement des marches disposées en angle vif, sans entraver la circulation, rend au clergé les plus appréciables services dans les grandes solennités. Le jour de la première communion, rien n'est reposant comme de voir les fillettes, enveloppées dans leur voile blanc, descendre lentement les degrés de granit, dont les teintes commencent à s'harmoniser avec les couleurs rembrunies de la façade.

La façade se distingue par son ample et noble simplicité. Quatre contreforts surmontés d'un fronton triangulaire et décorés d'arcatures, de niches et de dais, en marquent les divisions verticales. Ces niches abritaient des statues. La porte centrale, tracée en arc brisé, a perdu sa riche décoration, son linteau et son trumeau, auquel s'adossait peut-être une statue. Un bas-relief, représentant probablement le Jugement dernier, recouvrait le tympan à trois lobes, sensiblement plus bas que la grifaille actuelle.


Il est facile de se rendre compte de la dimension précise des anciennes baies, car les deux petites portes ont été encadrées dans la porte moderne. Leurs ferrures ont été respectées. Dans l'embrasure de la porte restent quelques socles de colonnes recouverts de fleurs de lys et de feuillages de vigne. Ces sculptures sont à comparer avec celles des chapiteaux du porche intérieur. Le 30 novembre 1808 la foudre endommagea cette partie de l'édifice. Pour rendre le portail « plus propre », les marguilliers et le curé, M. Blondel, décidèrent de faire enlever les fragments de sculptures restés soit dans les voussures, soit sur le tympan. Les parties lisses reçurent un



Fig. 2. Vue de la Cathédrale d'après un calendrier de 1852.

décor dans le goût de l'époque, c'est-à-dire des peintures rouge, brun et vert du plus pitoyable effet. L'étroit pilier qui séparait les deux vantaux de la porte fut supprimé, soit que la foudre l'eût endommagé, soit qu'il gênât le passage du dais dans les processions.

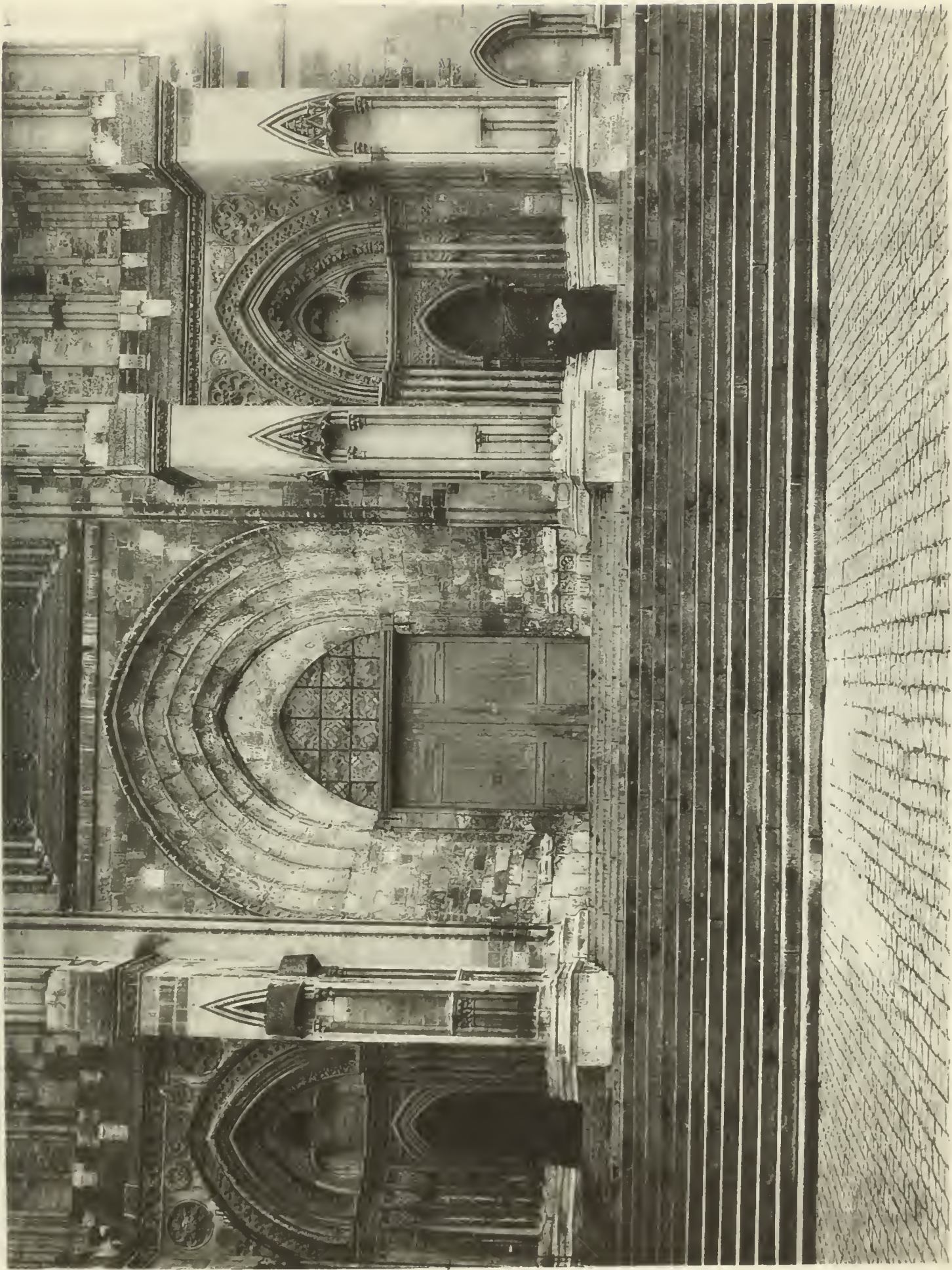
Il est intéressant de savoir que parmi les sculptures du portail figuraient les signes du zodiaque et les quatre Évangélistes. Dans une lettre qu'il écrit à dom Bernard de Montfaucon, religieux de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, un bénédictin de l'abbaye du Bec, dom Prosper Tassin, s'exprime ainsi : « Je me souviens d'avoir remarqué au portail de l'église cathédrale de Lisieux les quatre Évangélistes qui ont les têtes des quatre animaux, sous la figure desquels on croit que l'Écriture nous les désigne. Saint Jean, par exemple, a une tête d'aigle, etc. S'il estoit question d'églises et d'églises anciennes, votre révérence sçait qu'on n'en trouve point de plus magnifique qu'en Normandie¹. »

Vraisemblablement les Évangélistes entouraient un Christ en majesté sculpté sur le tympan. Avant les outrageantes et inguérissables mutilations de la Révolution, l'un des portails de Saint-Taurin d'Evreux offrait au regard un thème décoratif analogue. Le bénédictin normand, Louis Le Monnier, signale le fait en ces termes : « Au-dessous de plusieurs cintres ornez de beaucoup de figures est un Sauveur beaucoup plus grand que le naturel, assis, qui donne la bénédiction d'une main et de la gauche tient une grande croix au haut d'un bâton, son auréole est comme une croix patée ; ce Sauveur est accompagné de cette disposition  des quatre Évangélistes de grandeur humaine, assis, qui tiennent chacun un pupitre et qui regardent le Sauveur, mais ces quatre Évangélistes ont sur des corps humains des têtes le premier d'un homme, le second a la tête d'aigle, le troisième d'un lion et le quatrième d'un bœuf². »

L'état de lieux dressé le 20 février 1784, peu après le décès de Mgr de Condorcet, laisse supposer qu'il n'y eut jamais de statues entre les colon-

1. Lettre du 18 juillet 1720. *Revue Bénédictine*, année 1911, p. 200. — Georges Huard. *Quelques Lettres de Bénédictins normands*, dans *Baiocana*, 1912, pp. 264-283. Les signes du zodiaque, comme à Chartres, devaient remplir l'une des voussures.

2. *Lettre de Fr. Louis Le Monnier à Montfaucon*, 24 septembre 1720. Bibliothèque Nationale Ms fr. 17, 709, F^o 174.



FAÇADE OCCIDENTALE

Photo Fillion.

nettes du grand portail : « Nous avons remarqué, dit l'architecte diocésain, qu'il manque au grand portail huit colonnes de pierre avec leurs bases, dont quatre de 7 pouces de diamètre sur huit pieds de haut, non compris les chapiteaux. Les quatre autres de 4 pouces de diamètre ¹. » Comme les deux portes voisines, celle du milieu avait ses voussures supportées par un double rang de colonnettes entièrement dégagées. Le portail occidental de Notre-Dame des Andelys et de l'église d'Eu permettent de se faire une juste idée de l'ébrasement du portail quand il était dans toute sa splendeur.

La statue de grandeur naturelle adossée naguère au trumeau représentait probablement le patron de la cathédrale : saint Pierre. Le 12 septembre 1560 « l'ymagier Estienne reçut une légère rétribution pour avoir fait une main à l'ymaige saint Pierre du portail de l'église ² ».

Au-dessus de la porte que nous venons de décrire s'ouvre sous une profonde archivolte portée par six colonnettes une immense fenêtre à trois meneaux feuillagés. Le même parti architectural se retrouve à Sens et à Noyon, à Saint-Pierre-sur-Dives, ainsi qu'aux cathédrales de Bayeux et de Coutances. A Lisieux, le tracé du remplage et sa décoration tourmentée laissent supposer une reprise du ^{xvi}^e siècle. En 1849, l'architecte des Monuments historiques fit démolir et reconstruire entièrement la fenêtre. M. Danjoy a dû la rétablir telle qu'elle existait lors des travaux et non d'après sa forme primitive.

Depuis 1776 une horloge, dont le cadran est bien visible sur les gravures anciennes, dominait la fenêtre ³. Œuvre d'Andrieu, de Bonneville-la-Louvet, cette horloge existe encore. En 1842 elle fut cédée par la fabrique à la ville de Lisieux à charge par le Conseil municipal de veiller à son entretien. « La commune fera conduire l'horloge avec une grande régularité ⁴ de sorte qu'elle marche constamment et qu'elle sonne les heures, les demies, les quarts et demi-quarts. »

Depuis 1852, une galerie fort simple relie les deux tours. C'est de ce

1. *Procès-verbal des Domaines de l'Evêché Le Lisieux 1784*, pièce appartenant à la Bibliothèque de Lisieux.

2. Abel Doynard : *Comptes 1559-1560*. Archives du Calvados.

3. L'Horloge, dans journal *Le Normand*, 9 juillet 1870.

4. *Délibérations de la Fabrique de Saint-Pierre de Lisieux*, 3 avril 1842.

balcon, protégé par une balustrade trilobée, que les enfants de la maîtrise Saint-Pierre chantent à Pâques fleuries, au retour de la procession, la douce et grave mélodie du *Gloria Laus*¹. La terrasse située entre les tours sert de point d'attache à deux gargouilles au long cou. Elles représentent des monstres hybrides. L'expression de ces chimères est vraiment curieuse. Si elles n'étaient retenues par leurs lourdes ailes de pierre, il semble qu'elles s'élanceraient, prendraient leur vol et emporteraient bien loin la proie qu'elles tiennent sous leurs griffes puissantes.

Un ange sonnante de la trompette sert d'amortissement au gâble.

Les deux portes latérales encadrent bien le portail principal. Elles présentent, d'ailleurs, le même aspect général. Les touristes et les archéologues s'arrêtent plus volontiers devant la porte du bas-côté Sud (fig. 3).



Fig. 3 — Détail du portail du bas-côté Sud

Cette belle ouverture est entourée de trois archivoltes à reflets, reposant sur des colonnettes dégagées. Dans la voussure médiane courent des feuillages ajourés du plus gracieux effet. Deux remarquables figurines les soutiennent. Au

sommet de la dernière archivolte, deux oiseaux, étudiés d'après nature, becquètent des raisins. On les croirait vivants.

Aux chapiteaux des colonnettes formant claire-voie s'accrochent des feuillages nerveux et fins. Sous l'arc trilobé du tympan, se dressait une statue dont le dais seul a été épargné.

Au dire de Ruskin : « l'entrée sud-ouest de la Cathédrale de Lisieux est une des portes les plus originales et les plus intéressantes de la Nor-

1. « A Lisieux, c'est au-dessus du portail de l'église, entre les deux tours, en un endroit de là vulgairement appelé « Gloria Las » que les enfants de chœur et les musiciens chantent le *Gloria Laus*. » Dom Claude du Vert : *Explication des cérémonies de l'Eglise*, 2^e édition, Paris, 1700, tome II, p. 07. *Compte d'Abel Doynard 1550*. « travaux du côté du Gloria Laus. »

mandie. » Le couronnement du portail avec ses rofaces, trèfles, quatre-feuilles gravés, fournit à l'archéologue anglais l'occasion d'un dessin schématique vraiment suggestif et de remarques non moins intéressantes sur les principes décoratifs affectionnés des Normands : pénétrations des moulures, intersection d'arcs brisés, emploi des médaillons géométriques. J. Ruskin reproche à l'architecte de Lisieux d'avoir ajusté avec trop peu de correction les motifs sculptés avant la pose. L'ordonnance du portail en souffre un peu, encore que « la composition tout entière se présente d'une façon exquisément pittoresque et riche d'étranges effets de clair et obscur, « the whole disposition exquisitely picturesque and full of strange play of light and shade¹. »

La porte latérale du bas-côté Nord est moins heureusement encadrée par les contreforts à cause de la proximité de l'ancien palais épiscopal. En 1842 et 1843 le portail nord fut presque entièrement renouvelé à cause de l'imprudence des maçons qui, en travaillant à l'ancien évêché, sectionnèrent par mégarde le soubassement. Presque toute la sculpture a été refaite à cette époque.

L'architecte M. Danjoy a cependant laissé quelques vestiges de l'ornementation ancienne afin de permettre la comparaison entre la sculpture primitive et la nouvelle. Plusieurs chapiteaux finement ouvragés représentent des oisillons voletant sur la feuillée, des souris grignotant des grappes de raisin, des boucs rongant l'extrémité des branchages, une grenouille se balançant sur une plante d'une belle fraîcheur.

Est-il besoin de faire remarquer que l'influence normande a laissé une profonde empreinte sur toute la façade, dans les médaillons trèflés ou quadrilobés, dans le tracé excessivement pointu des arcs brisés, dans la disposition en claire-voie des colonnettes des ébrasements, dans la dimension amplifiée et les gorges feuillagées de la grande fenêtre, dans la multiplicité des arcatures purement décoratives, tous détails qui, visiblement, procèdent de l'école régionale. A la cathédrale de Séz, à l'abbaye d'Ardennes, près Caen, à Ussy, au portail Saint-Jean de Notre-Dame de Rouen, le plan et

1. John Ruskin : *The Seven Lamps of Architecture*, in-8°, London : G. Routhledge et Sons Limited, New-York : E.-P. Dutton et C°, pp. 97 et 98.

les formes ornementales ne sont-ils pas interprétés d'une façon presque identique ?

LES TOURS.

La façade est surmontée de deux clochers d'inégale élévation et d'inégale beauté. Le corps carré des tours, sensiblement plus large que les bases, déborde partiellement sur le pignon central. Autant la tour du Nord est élégante, autant sa voisine paraît sévère et lourde. L'une date de la belle époque gothique, du XIII^e siècle, et l'autre malgré son aspect roman ne remonte qu'au XVI^e siècle. Dans la magnifique conférence qu'il a consacrée aux clochers de façade et aux tours lanternes du Calvados, M. Eugène Lefèvre-Pontalis a fait observer que « l'ancien évêché de Lisieux avec ses tristes flèches recouvertes d'ardoises ne possède que trois tours remarquables, celles de sa cathédrale¹ ».

La Tour du Nord se dresse à quarante mètres au-dessus du niveau de la place Thiers. Cette superbe tour aux lignes impeccables est un pur chef-d'œuvre d'élégance, de simplicité et d'harmonie. Elle s'appuie sur un socle en glacis recouvert d'imbrications. Sur chaque face du corps carré s'ouvrent deux lancettes refendues en deux ouvertures secondaires par une fine colonnette aux chapiteaux épanouis en crochets végétales. Suivant l'habitude des architectes normands, l'allongement de ces baies géminées est très considérable. Elles sont encadrées d'arcatures en tiers-point. Une suite de quatre-feuilles gravés tapissent les écoinçons. Des colonnes d'angles viennent adoucir les arêtes du corps-carré. Cette disposition a des analogues dans quelques édifices de la région, notamment à Saint-Pierre-sur-Dives, à la cathédrale de Bayeux (clocheton du transept), à Bazenville, Bernières et Ifs.

Des losanges curvilignes ornent le bandeau qui supporte la toiture à quatre pans. Tout porte à croire que le clocher Nord n'a jamais reçu de couronnement en pierre. La légende s'est efforcée de donner à cette anomalie une explication. Cette légende, rédigée au XVI^e siècle et remise en vogue vers 1840, a pu satisfaire l'imagination populaire, toujours avide de détails pittoresques. En réalité elle est dénuée de toute vraisemblance².

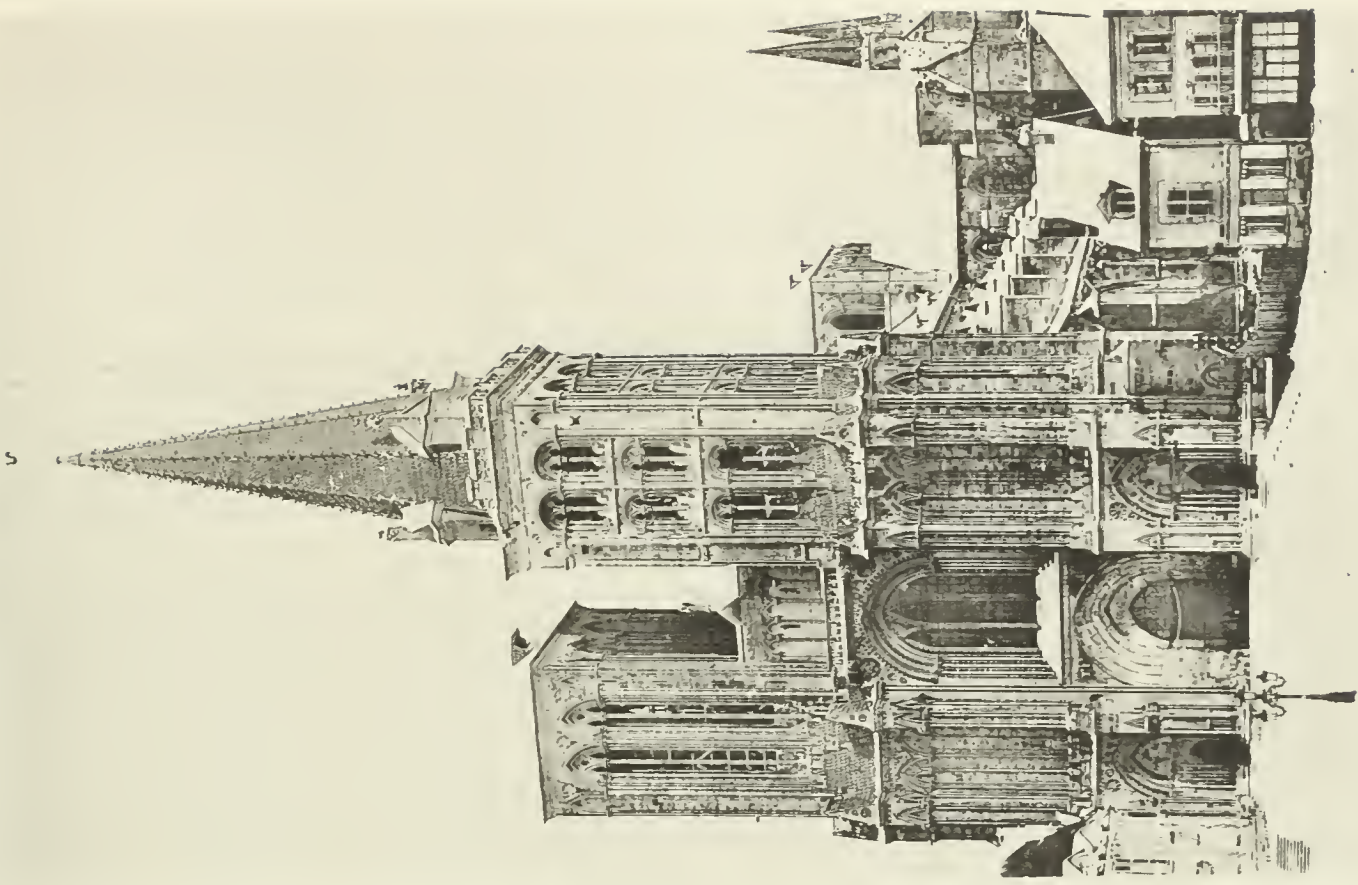
1. *Congrès Archéologique de 1908*, t. II, p. 052.

2. *Almanach de Lisieux*.

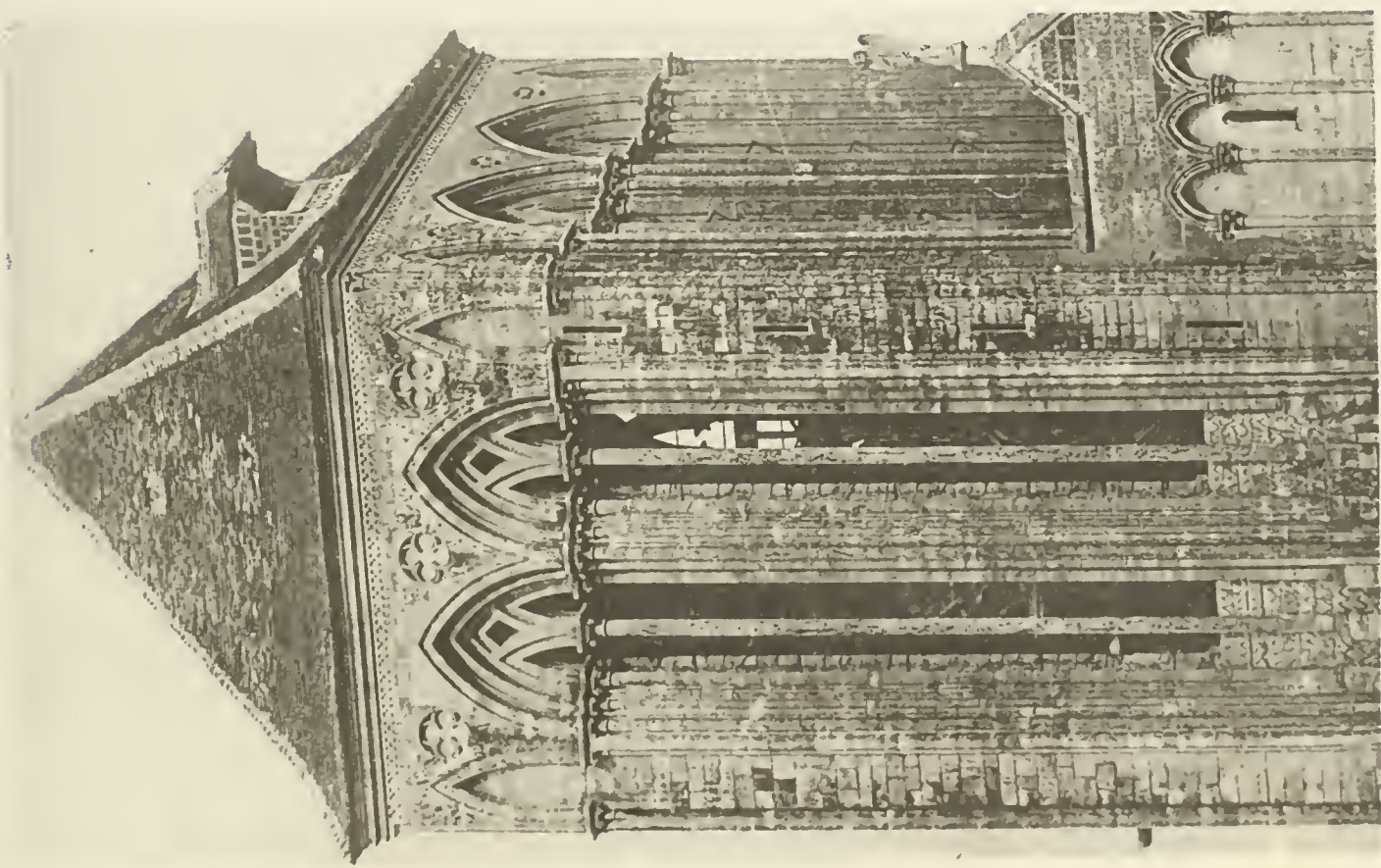


Cl. des Monuments historiques.

PORTAIL DU BAS-COTÉ SUD



LA CATHÉDRALE SOUS LA NEIGE



LA TOUR DU NORD

La partie de la tour Nord enclavée dans l'ancien palais épiscopal offre un intérêt archéologique exceptionnel. En effet, de ce côté, le second étage de la tour comporte une décoration d'une richesse surprenante. La cathédrale servait de mur de fond à une vaste salle gothique où l'évêque de Lisieux recevait ses hôtes de marque et son nombreux clergé dans les circonstances solennelles¹. A en juger par les vestiges respectés par le temps et les hommes, la salle gothique surpassait en beauté les parties les plus ornées de la cathédrale elle-même. Des arcatures décoratives d'un joli travail s'alignent tout le long de la muraille. Des rosaces profondément fouillées remplissent les tympanes. Les archivoltes, très moulurées, comportent une série de gorges bien accusées. Les chapiteaux revêtent leur corbeille de feuillages traités au naturel. Le bandeau fleuri qui réunit les arcatures semble soulevé par un vent assez vif. Parmi les feuilles qui frissonnent se détache une tête d'homme. Évidemment, toutes les sculptures furent exécutées avant la pose, car certains médaillons n'ont point trouvé la place exacte qui leur convenait. Sachant parfaitement que les invités des évêques arrêteraient volontiers leurs regards sur le mur de fond de la salle gothique, le maître d'œuvre du XIII^e siècle mit tout son talent à l'embellir. Les dévôts de la cathédrale, désireux de juger par eux-mêmes l'ornementation végétale qui nous occupe, devront gagner les greniers du Palais de Justice. La visite achevée, une autre surprise les attend, à condition de s'aventurer jusque sous les combles de l'aile établie en bordure de la place Thiers. Un escalier de trois ou quatre marches y donne accès. Sous cet escalier règnent encore des arcatures décoratives toutes pénétrées de la tradition normande. A quelle construction appartiennent ces membres d'architecture ? Est-ce à la cathédrale ? Est-ce au palais épiscopal ? Nous laissons à de plus habiles que nous le soin de résoudre ce problème troublant (fig. 4).

La Tour du Sud. Une maçonnerie ancienne renforcée par des cordons de briques très larges sert en partie de soubassement à la tour du Sud. Quelques pierres dures et résistantes protègent et encadrent cette substruction gallo-romaine, la désignant à l'attention des visiteurs.

Viollet-le-Duc a remarqué que plusieurs cathédrales furent édifiées sur

1. Archives du Calvados. *Comptes de la Fabrique*, par J. Britons, 28 avril au 3 mai 1505.

l'emplacement des bâtiments dépendant à l'origine du domaine public romain. Cette observation ne s'applique-t-elle pas à l'église Saint-Pierre? Les patientes investigations de MM. Bouet, A. de la Porte, de Formeville, H. et A. Moisy, A. Pannier, Ch. Vasseur et Raymond Lantier ont établi d'une façon certaine que le Lisieux d'aujourd'hui était habité au IV^e siècle.

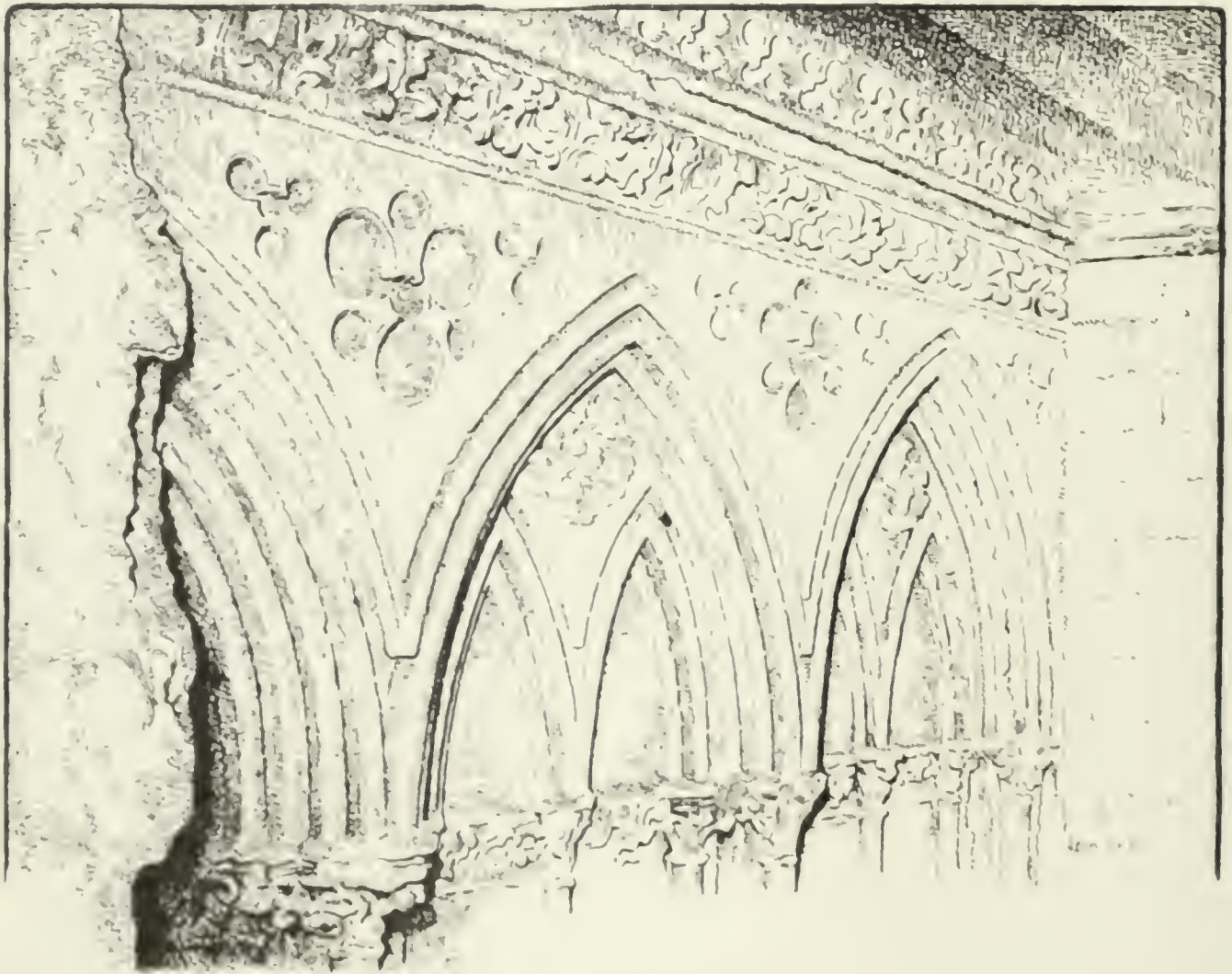


Fig 4 Arcatures de la salle gothique

L'emplacement sur lequel se dresse la cathédrale semble bien avoir fait partie de l'enceinte militaire gallo-romaine. Les murs retrouvés au moment de la construction de la Banque de France et de l'Hôtel des Postes confirment pleinement cette supposition¹.

1. R. Lantier : Lisieux gallo-romain dans *Etudes Lexoviennes*, I, 1915, Caen, Jouan, in-4°, pp. 94 et 95. — Ch. Vasseur : *Bulletin Monumental*, t. XXVI, 1880, pp. 314-322.

Il est vraisemblable que primitivement les corps carrés des clochers présentaient la même silhouette élégante, les mêmes baies allongées, le même remplage. L'élançement démesuré des grandes ouvertures aura donné des inquiétudes pour la solidité de la tour Sud. Au ^{xvi}^e siècle, l'architecte de la cathédrale aura recoupé les fenestrages du ^{xiii}^e siècle par trois baies en plein cintre séparées par des meneaux imbriqués. Ces traverses jouent le rôle d'étrésillons; larges et puissantes, elles sont capables de résister au poids énorme que le maître d'œuvre voulut leur imposer. Ce n'est là qu'une hypothèse, mais bien plausible et proposée par des archéologues distingués, spécialement par MM. Lefèvre-Pontalis et Serbat¹. La décoration des écoinçons des baies supérieures, les colonnes d'angle, les longues arcatures d'encadrement confirment cette ingénieuse explication et semblent indiquer que la tour Sud fût bâtie sur le modèle de sa voisine. L'histoire locale nous apprend d'ailleurs qu'en 1367 et plus tard, en 1485, la tour méridionale menaçait ruine. La pierre s'effritait, certains désordres s'étaient produits dans la construction, des cassures, puis des lézardes sérieuses apparaissaient autour des longues baies du ^{xiii}^e siècle. Vers la fin d'octobre 1485, maçons et charpentiers préparèrent un système assez complexe d'étrésillonnements destiné à enrayer la poussée latérale des murs. A cet effet, « l'horlogier et serrurier » de Saint-Jacques entoure les quatre angles de la tour de vigoureux cercles en fer. La poussée verticale de la pyramide est neutralisée à l'aide d'énormes piles de bois disposées sous la partie supérieure des fenêtres. Malgré cette armature tant intérieure qu'extérieure, l'évêque Etienne Blosset de Carrouges et le chapitre de la cathédrale ont encore des inquiétudes. Le soutènement leur paraît insuffisant, une consultation d'hommes compétents est décidée. Le 24 mai 1487 trois charpentiers de renom : Jehan le Meneschier, Jehan le Saulnier, Thomas Leportiers, après avoir examiné la « haulte tour », réclament en effet de nouvelles mesures de sécurité, sinon, en cas de catastrophe, les cloches pourraient être totalement brisées.

A la suite de ces recommandations, une épaisse voûte de bois fut jetée

1. M. de la Rocque, architecte de la Cathédrale, estimait au contraire que la tour du Sud avait dès l'origine des baies en plein cintre sur chaque face. Cette opinion est partagée par plusieurs érudits lexoviens bien au courant des discussions historiques et archéologiques soulevées par l'étude de la cathédrale Saint-Pierre.

sur le beffroi. Au cas où le clocher viendrait à s'écrouler, la magnifique sonnerie resterait indemne. Les événements devaient montrer la haute sagesse de cette prévision des charpentiers lexoviens.

Le 16 mars 1553, veille de la fête Saint-Patrice, vers quatre heures de l'après-midi, « *la grande tour de pierre en forme de pyramide estoit tombée et avoit ruiné, gasté et démoly partie de la dicte église* ». Un témoin oculaire, Pierre Levesque, nous a détaillé les cruelles conséquences de la chute du clocher Sud. Si le récit n'est pas très coloré, il a du moins le mérite de la précision. Au jour le jour le diligent fabriquier de Saint-Pierre marque consciencieusement l'état de la dépense.

Dans sa chute, la flèche Sud endommagea gravement plusieurs édifices voisins. L'habitation d'Adrien Lehoux fût même complètement ensevelie sous les décombres. Conscients de leurs responsabilités, les chanoines s'empresèrent de lui procurer une autre maison.

Les porches, les trois premières travées de la nef, les verrières et les voûtes de plusieurs chapelles, les couvertures et quelques arcs-boutants subirent de fâcheux dommages. Des débris de toute sorte jonchaient le parvis et le dallage du vaisseau central. Des morceaux de griffaille, des débris de médaillons et de bordures, des plombs tordus par le choc craquaient à tout instant sous les pas.

Huit jours après cette « grande et importable ruine » c'était Pâques, la plus triomphale de toutes les fêtes. En ce beau jour, la plupart des Lexoviens tenaient à assister à l'office pontifical. Aussi Messieurs du chapitre se hâtèrent-ils de faire déblayer l'intérieur de « leur église ». André Gosset, maître-maçon, et une équipe de manœuvres se mirent résolument à l'œuvre. Les solennités pascales terminées, les charpentiers, maçons, couvreurs, verriers commencèrent les réparations indispensables. Les arcs-boutants du côté du palais épiscopal furent consolidés. On restaura les verrières des chapelles Saint-Denis et Saint-Michel. Dans la dernière semaine de juin les travaux de déblaiement étaient terminés. Il n'avait pas fallu moins de douze cents livres pour les accomplir.¹

A l'approche de l'hiver il importait de mettre à l'abri des intempéries

1. *Compte de G. Levesque, 1^{er} novembre 1553 à même jour 1554.*



le corps carré de la tour. Une charpente en bois et une couverture de chaume y pourvurent ; même pendant les plus mauvais jours, les ouvriers travaillèrent avec persévérance, arrivant très tôt, repartant très tard. Le 7 novembre, le comptable de la fabrique verse au cirier « par dix livres de chandelle pour éclairer aux machons ». Tous ces travaux demandaient du temps et beaucoup d'argent. Or, la fabrique était pauvre. En 1385, l'évêque Guillaume d'Estouteville lui avait fieffé environ quatre-vingt-dix livres de rente. Maigres ressources pour entretenir un édifice aussi vaste que Saint-Pierre. Depuis 1367 il y avait bien à l'entrée du chœur un tronc destiné à recevoir les offrandes volontaires des fidèles : dans les années heureuses ce tronc pouvait produire environ quatre livres de revenu, somme assez modique. Les donations, les droits sur les sépultures et les inscriptions funéraires ne pouvaient non plus fournir de bien larges subsides. Le principal bailleur de fonds, c'était l'évêque. Il est curieux de constater que le chapitre, si jaloux et si fier de ses prérogatives dans la cathédrale, n'était jamais pressé de la réparer quand elle menaçait ruine. Très au courant de ses droits, il feignait d'ignorer ses devoirs.

Par acte passé le 21 décembre 1555 devant Michel Lailier et Olivier Carrey, tabellions, l'évêque Jacques d'Annebault consacre son fief de la Gouyère, situé à Bonneville-la-Louvet, à la réfection de la tour¹. Le souverain pontife Paul IV daigna stimuler les libéralités des Lexoviens par des indulgences. Ces pardons et jubilés, de 1555 à 1559, produisirent environ six cents livres². Des quêtes générales eurent lieu, la fabrique reçut quelques legs ; enfin, après de longues hésitations, le chapitre consentit également à contribuer aux réparations en abandonnant les légères redevances que, de temps immémorial, chaque église et chaque paroisse lui versaient à l'époque de la Pentecôte.

Avant de reconstruire un clocher, il convenait d'abord de réparer les dégâts survenus dans les voûtes. Tel fut l'avis unanime de l'évêque et des chanoines. Les dévastations des Protestants devaient retarder jusqu'en 1579 la réfection de la flèche. Pendant vingt-deux années, les maçons s'y

1. Acte original. Archives départementales. *Fabrique de la Cathédrale*, 1^{re} liasse.

2. *Comptes de Pierre Levesque et d'Abel Doynard* (1555 à 1557).

employèrent assez irrégulièrement. Il est vrai que chaque hiver la neige et le froid obligeaient les ouvriers à l'inactivité. En 1588, les sculpteurs travaillèrent la rangée de quatre-feuilles ajourés qui sert de balustrade au clocher. Les panneaux de pierre pleine, intercalés entre les quatre-feuilles, reçurent une décoration héraldique. Au début du XIX^e siècle des personnes âgées nommaient encore cette balustrade : la galerie des armoiries. Pour l'exécution de ce travail d'art, le chapitre de Saint-Pierre se mit en rapport avec une célébrité lexovienne, Marin Bourgeois, dont l'attachante physionomie, « l'industrie et savoir en l'art de peinture » ont été récemment mis en relief par M. Georges Huard¹. Quels blasons précis le peintre esquissait-il sur la balustrade crénelée ? Il est bien difficile de le savoir.

Quatre lourds clochetons, d'une forme inusitée, contournent la flèche, dont les arêtes sont agrémentées de crochets et les huit pans recouverts d'imbrications de faible relief.

En 1901 et 1902 d'importants travaux de restauration ont été exécutés sur cette partie de la cathédrale, sous la direction éclairée de M. de La Rocque, architecte des Monuments historiques. La symétrie de l'échafaudage établi pour la circonstance, sa quasi-élégance, sa légèreté, ont été admirées des connaisseurs.

Pour perpétuer le souvenir de cette récente restauration, une plaque commémorative a été placée dans la corniche de la tour Sud (façade ouest). Sur cette plaque en plomb a été gravée l'inscription suivante :

« La tour Sud de l'église cathédrale Saint-Pierre a été restaurée en 1901 et 1902.

« M. Henry Chéron, étant maire :

« M. l'abbé Ducellier, curé-doyen de Saint-Pierre :

« M. Simon, président du Conseil de fabrique :

« M. de La Rocque, architecte en chef des Monuments historiques :

« M. Lucas, architecte inspecteur :

« M. Prévost, entrepreneur. »

1. *Bulletin Société Historique Lisieux*, 1913, n° 29, pp. 5 à 37.

LES MURS LATÉRAUX, ARCS-BOUTANTS et CONTREFORTS.

Construits en moyen appareil, les murs de la cathédrale Saint-Pierre n'ont guère d'autre ornement que les légères colonnettes à bagues encadrant les fenêtres. Le tailloir de chaque chapiteau se prolonge en cordon. La toiture s'appuie sur une corniche consistant en une tablette saillante portée par des corbeaux de faible dimension. Des modillons à têtes étranges esquissent de plaisantes grimaces ou bien encore semblent faire de prodigieux efforts pour empêcher la corniche de s'abîmer dans le vide. Comme à Laon et à Noyon, la décoration romane aux formes circulaires se retrouve dans ces encorbellements, spécialement dans les annelets. Le long du déambulatoire, du chevet et des chapelles, les corbeaux sculptés font place à une mouluration horizontale.

Pour neutraliser la poussée latérale développée par les croisées d'ogives, des étais obliques aux reins puissamment maçonnés viennent épauler les arcs doubleaux des voûtes. Les arcs-boutants prennent leur point d'appui d'une part sur de solides contreforts et d'autre part sur une colonne à demi engagée dans les murs, indice certain de leur ancienneté. La poussée des voûtes est ainsi progressivement transmise au sol comme par une cascade de pierre. Afin de rendre impossible le glissement des assises supérieures des contreforts, les architectes du *xix^e* siècle les ont chargées le long de la nef de petites piles surmontées de flèches et autour du chœur et du chevet d'un pinacle fleuroné (fig. 5). La plupart des glacis des arcs-boutants sont tapissés d'imbrications. De chaque côté de l'église, à la naissance de la courbe de l'abside, s'élèvent des contreforts plus épais. Ils abritent un escalier. Cette particularité est, selon Viollet-le-Duc, l'une des caractéristiques des cathédrales de Normandie¹. Si la charpente des bas-côtés est sans intérêt, la charpente de la nef et des croisillons est remarquable : elle est composée de chevrons portant ferme. Primitivement, des tuiles diversement

1. Deux tourelles d'escalier analogues s'observent à la Trinité de Fécamp, à l'Abbatiale d'Eu, à Saint-Georges de Boscherville, à l'Abbaye-aux-Dames à Caen, à N.-D. de Rouen, à Saint-Etienne de Caen. Aux cathédrales de Bayeux et Coutances, les tourelles sont au nombre de quatre.

nuancées recouvraient la toiture de la cathédrale. Quand, par un beau soleil, on fait l'ascension de la tour Sud, il n'est pas rare d'apercevoir des scintillements imprévus et charmants : ce sont d'anciennes tuiles

vernissées qui provoquent les mille jeux de la lumière. Lorsque toute la couverture était ainsi colorée, c'était une vraie fête des yeux. Les verts, les bleus profonds, les rouges de pourpre s'harmonisaient si joliment !



Fig. 5 — Pinaele fleuronné du chœur

LE

PORTAIL DU PARADIS.

Le porche latéral du croisillon Sud s'appelle « portail du Paradis », sans doute parce qu'il s'ouvre sur la petite rue de ce nom. Il fut certainement élevé dans le dernier tiers du XII^e siècle comme il est aisé de s'en convaincre par l'examen attentif de la sculpture. Quoique assez défiguré par des refaçons et des remaniements di-

vers, ce très sévère morceau d'architecture s'impose à l'attention des archéologues. Quand un habile photographe essaie de reproduire le portail du croisillon Sud, à son grand étonnement, l'image obtenue subit toujours une déformation fort prononcée. Elle est inévitable ; elle tient au monument lui-même. Édifié sur un terrain mouvant, à proximité de l'enceinte

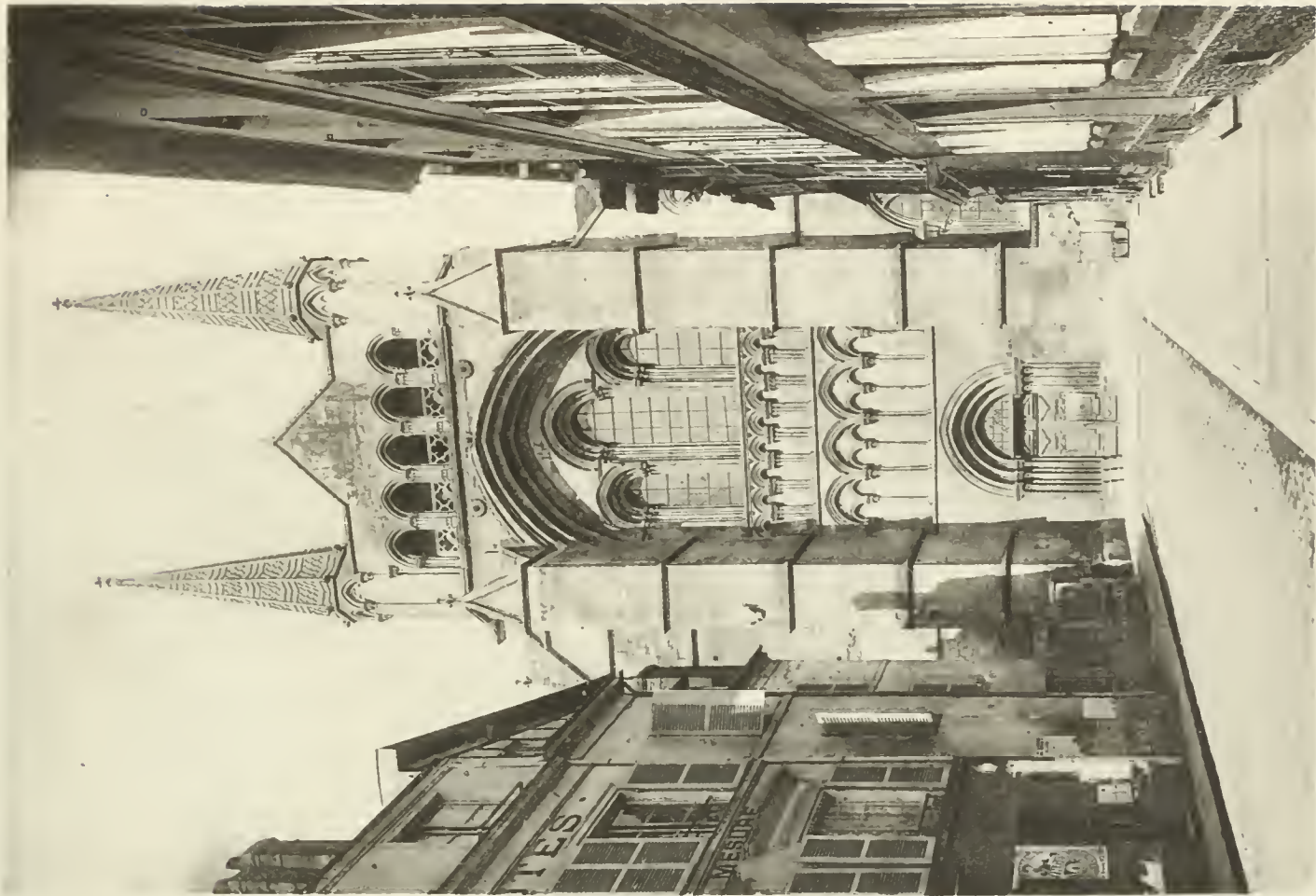
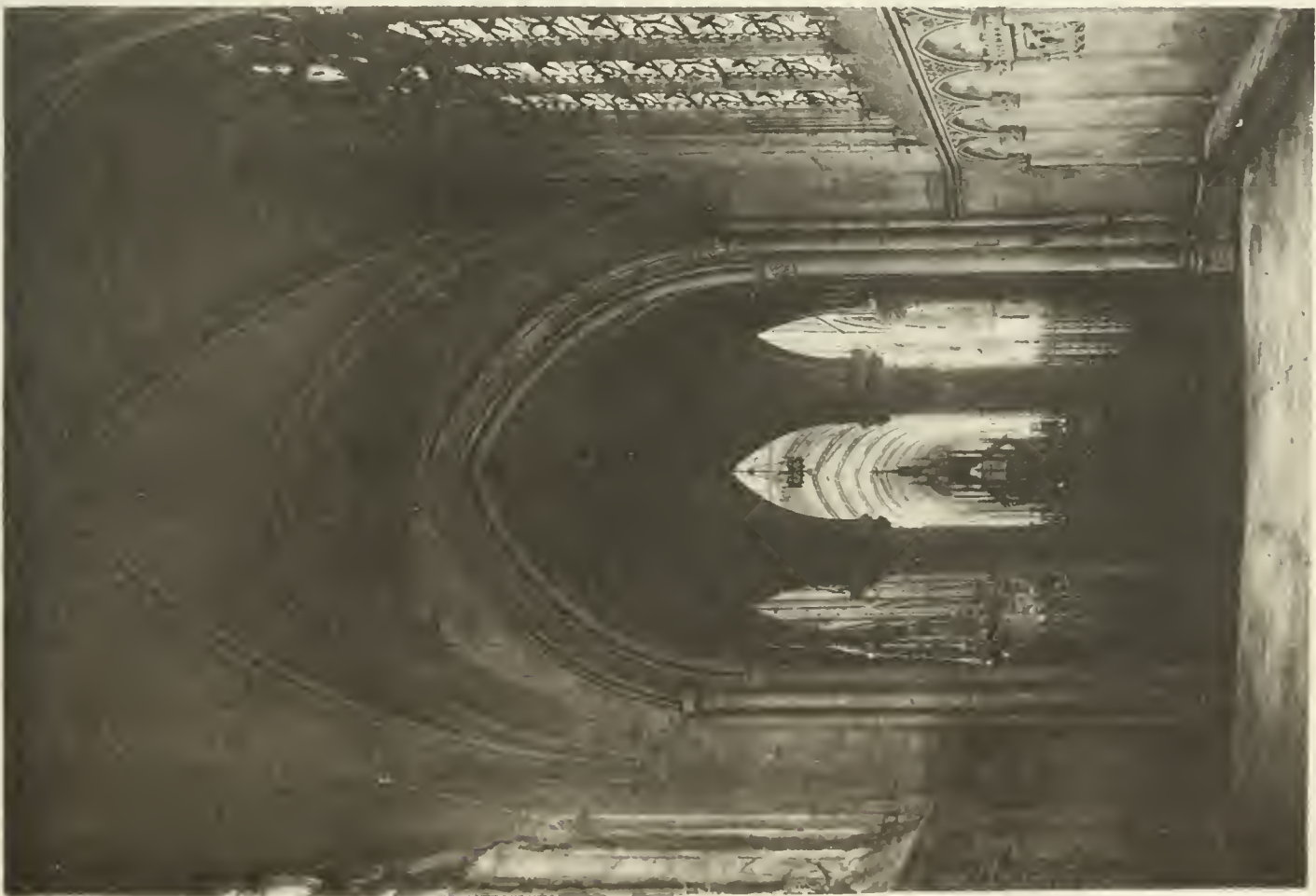


Photo Tribouillard.

LE PORTAIL DU PARADIS



ARRIERE-CHŒUR DE LA CATHÉDRALE

militaire, cette façade a perdu son équilibre et s'est écartée de l'aplomb que lui donna le maître primitif.

Tout au bas de la façade s'ouvre une porte entourée de trois archivoltes à moulures toriques. Trois colonnettes saillantes et trois fûts en délit remplissent l'ébrasement. Des crochets ornent les chapiteaux. Au-dessus de la porte, court une double rangée d'arcatures dont l'archivolte supérieure est refouillée de palmettes exquises. Des bandeaux peu saillants et de profils assez sobres servent de ligne de démarcation entre les deux zones décoratives. Le premier registre comporte d'élégantes lancettes géminées; le second rappelle davantage les procédés de la période romane. L'heureux avancement des arcatures donne de la légèreté à la façade et remplit agréablement l'austère nudité du mur. Malheureusement les contreforts d'angle massifs et largement empattés projettent trop d'ombre sur l'ensemble de la décoration et alourdissent la silhouette générale du portail.

Pendant la guerre de Cent ans, des fortifications protégées par des fossés profonds avaient été creusés autour de la cathédrale et du manoir épiscopal. En cas d'alerte, les habitants de Lisieux et des faubourgs venaient chercher abri et protection dans cette enceinte flanquée de tours et de casemates¹. Les fossés passant trop près du portail méridional provoquèrent un fléchissement dans les fondations. La façade surplombait de 3 centimètres par mètre sur la place Saint-Pierre (c'est-à-dire sur l'emplacement actuel de la rue du Paradis). Pour enrayer cette effrayante poussée du croisillon sud, l'architecte commença par combler les vastes fossés défensifs. Une grande quantité de terres apportée en toute hâte vint consolider le soubassement du portail. Il en résulta un notable exhaussement du sol extérieur. Au lieu de monter pour entrer dans l'église de ce côté, il fallut désormais descendre plusieurs degrés. Non content de cette surélévation donnée au sol, Guillemot de Samaison, maître maçon de l'église Saint-Jacques, de 1488 à 1506, résolut d'épauler la façade à l'aide de vigoureux éperons. C'était le seul moyen de la préserver d'une ruine certaine. Un tel expédient, s'il assurait la stabilité de la masse, devait fatalement compromettre l'harmonie des

1. « Ou quel chafel le peuple de la ville de Lisieux et d'environ a accoustumé soy retraire et avoir son refuge en cas de nécessité et de péril. » (*Cart. de Thomas Basin*, F^o 6.)

lignes d'architecture. En 1909, lorsque le ministère des Beaux-Arts a renouvelé cette partie de l'église, en démolissant l'extrême pointe des contreforts, les maçons ont retrouvé non seulement les amorces de la galerie primitive mais encore plusieurs arcatures aveugles (fig. 6) du XII^e siècle et l'arc de décharge de la même époque. Sa décoration rappelle les derniers reflets de l'art roman (fig. 7).



Fig. 6 Arcature aveugle, croisillon sud

En 1841 et 1842, M. Danjoy a pris la précaution de soulager les éperons du XV^e siècle à l'aide d'armatures en fer d'un poids supérieur à deux mille kilogrammes. De puissantes pièces de ce métal pénètrent dans l'intérieur des voûtes et attirent la façade vers l'intérieur pour l'empêcher de s'échapper brusquement dans le vide. Malgré ces mesures de sécurité, malgré les récents travaux de 1909, un mouvement de désagrégation lente s'opère encore du côté du portail du Paradis. Pour le constater, il suffit de regarder attentive-

ment les murs intérieurs à la naissance du triforium, proche l'entrée du déambulatoire, une cassure de plusieurs centimètres de longueur est bien apparente. Depuis 1911 elle ne cesse de s'agrandir.

La façade méridionale de Saint-Pierre pourrait être comparée avec le chevet droit de Laon, soutenu par de robustes contreforts surmontés de pinacles, percé à la partie inférieure par trois hautes lancettes. L'ordonnance générale se ressemble singulièrement. Cependant, à Lisieux, il n'y a pas de rose dans la décoration.

LE CHEVET DU CROISILLON NORD.

Plein de force et d'énergie austère, contrebuté par des contreforts d'angle assez saillants, le chevet du croisillon nord n'a point de portail. Trois hautes fenêtres en tiers-point dominant un soubassement très élevé dont les murs sont percés de deux baies également en tiers-point. Deux flèches octogonales, dont les assises présentent des arcatures dépourvues de colon-

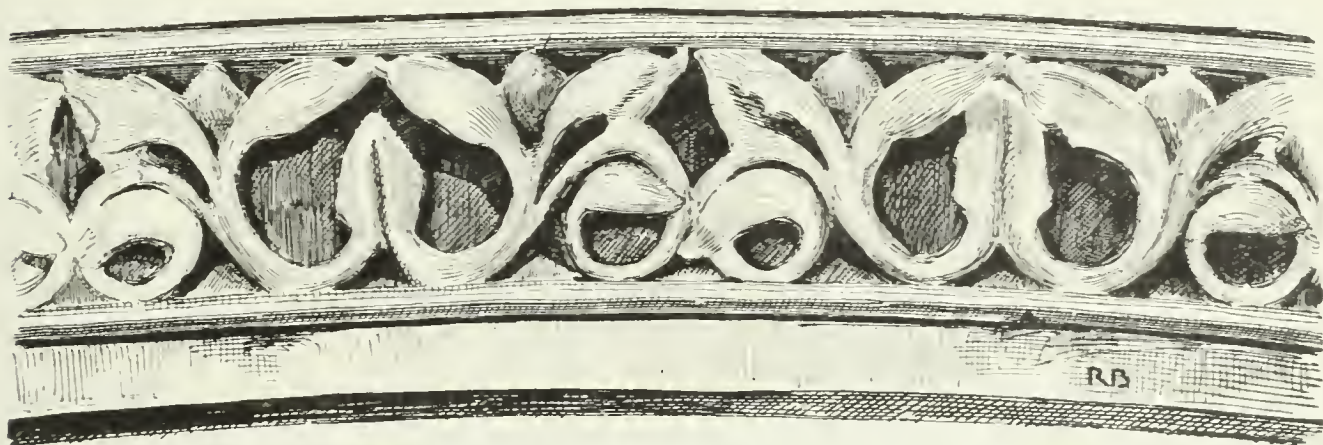


Fig. 7 Arc de décharge, croisillon sud.

nettes, couronnent les épais contreforts. Malgré sa nudité sévère, le chevet nord s'harmonise agréablement avec l'ossature de l'église et donne à sa silhouette extérieure une note grave qui rappelle la technique romane. M^{lle} Vassal nous a dessiné très joliment ce coin de la cathédrale trop peu remarqué des visiteurs.

LA TOUR LANterne.

Aux XII^e et XIII^e siècles les constructeurs normands ont montré un goût décidé pour les tours centrales. Ils aimaient ces hauts clochers, dont la masse se profilait au point d'intersection des transepts. En passant du roman au style nouveau, les architectes ne voulurent point renoncer à leurs tours-lanternes, dont la carrure puissante produisait des oppositions intéressantes, des jeux de ligne et des jeux de lumières remarquables, en évitant que les

faces latérales des églises ne se dressent comme les murs d'une maison ordinaire, brusquement et sans variété. M. Lefèvre-Pontalis estime que la tour-lanterne de la cathédrale de Lisieux n'était pas prévue à l'origine¹. L'examen du monument rend cette hypothèse plausible. A l'intérieur plusieurs colonnes d'angle ne supportent aucune charge, aucune poussée verticale de la voûte. La tour centrale a pu être ajoutée à la partie française de la cathédrale par le constructeur du début du XIII^e siècle, soucieux d'imprimer à son travail un accent local et bien normand.

Flanquée de contreforts à ressauts, la tour-lanterne est ajourée de deux fenêtres en arcs brisés sur chacune de ses faces. Aux angles, une longue colonnette à bagues monte jusqu'à la corniche. Une tourelle ronde, décorée à sa partie supérieure d'étroites arcatures sans colonnettes, se dresse à l'angle nord-ouest. Sa flèche couverte d'ardoises est amortie par un fleuron. Un double rang de bâtons brisés sert de corniche à la tour. Des quatre-feuilles gravés occupent les écoinçons formés par les fenêtres et les arcatures aveugles qui les séparent.

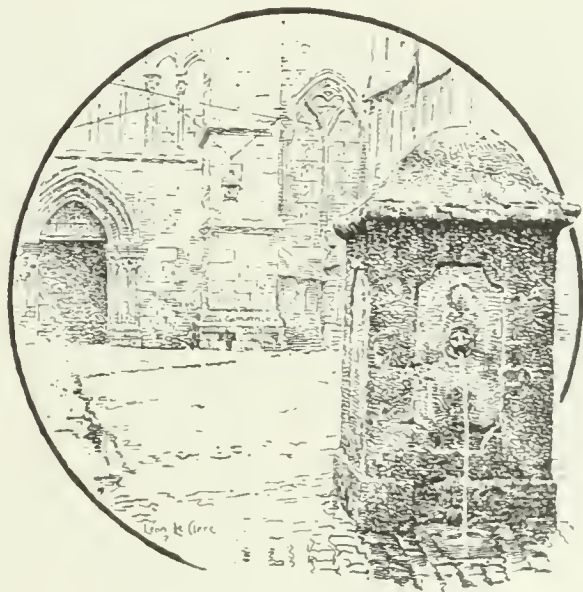
Une simple toiture à quatre pans, en charpente couverte d'ardoises, remplace la svelte pyramide en bois revêtu de plomb dont l'élégante silhouette pointait bien haut par-dessus les allées et les manoirs humblement réunis au pied de la cathédrale. Au déclin du XVIII^e siècle, une seule cloche surnommée la « cloche des chanoines » séjournait encore dans la tour-lanterne. Elle était destinée à convoquer les réunions capitulaires.

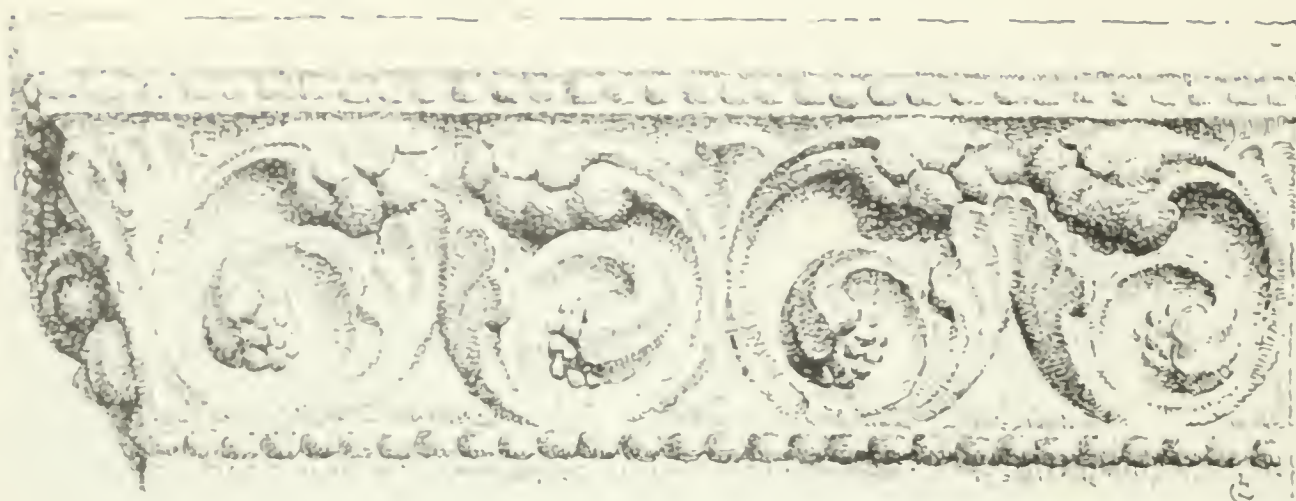
Sous l'épiscopat de Thomas Basin, au XV^e siècle, les murs extérieurs de la tour centrale furent complètement restaurés. Les comptes du fabriquier, Guillaume Guérout² (1451-1452), apportent à ce sujet d'intéressantes précisions. La face nord était particulièrement délabrée. Quarante-huit jours de travail suffirent à l'appareilleur Bérout pour remettre à neuf la base de la tour. Comment ne pas admirer la conscience de ce maître-ouvrier ? Redoutant que la démolition des murailles ébranlées n'occasionne de graves dommages aux croisées d'ogives du croisillon nord, l'entrepreneur recommande à ses manœuvres de disposer sur les voûtes des nattes usagées et des

1. *Congrès Archéologique de Caen, 1909*, t. II, p. 075.

2. *Comptes de Guérout, Archives du Calvados, et Quicherat, Thomas Basin*, t. IV, p. 109.

claires « afin que les pierres et le grougin et le mortier qui cherroient de haut de ladite lanterne en machonnant ne fissent pas si grant dommage à la tieulle comme ils eussent peu faire ». En 1869, l'architecte chargé par le gouvernement impérial de restaurer la tour centrale, M. Millet, a découvert à la base du contrefort sur lequel s'appuie le premier l'arc-boutant du chœur (côté nord), une pierre sculptée offrant les armoiries de Thomas Basin, nouvelle preuve indéniable du zèle mis par ce prélat à employer pour la réparation de sa cathédrale la part qui lui revint dans la succession de son prédécesseur Pasquier de Vaux.





L'INTÉRIEUR

LE NARTHEX



POUR APPRÉCIER comme il convient l'austère beauté de la cathédrale Saint-Pierre, il est préférable d'entrer par le grand portail. Quand le regard s'arrête sur les gros piliers de la nef, l'effet est considérable. La longue série des puissants supports fait penser à une rangée de colonnes antiques. Comme ces piles s'appuient fortement sur le sol ! On sent qu'elles sont faites pour porter et qu'elles résisteront indéfiniment au poids énorme que le maître d'œuvre voulut leur imposer. Parmi les grands édifices de la première époque gothique, la nef de Lisieux se distingue par son harmonieuse unité, son style impeccable et un peu nu, et par la simplicité de ses lignes. Clarté et force, plus de profondeur que d'envolée, telle nous paraît être l'impression d'ensemble.

La nef est d'une médiocre largeur, mais ce défaut ajoute à l'idée de profondeur qu'elle suggère dès le premier coup d'œil.

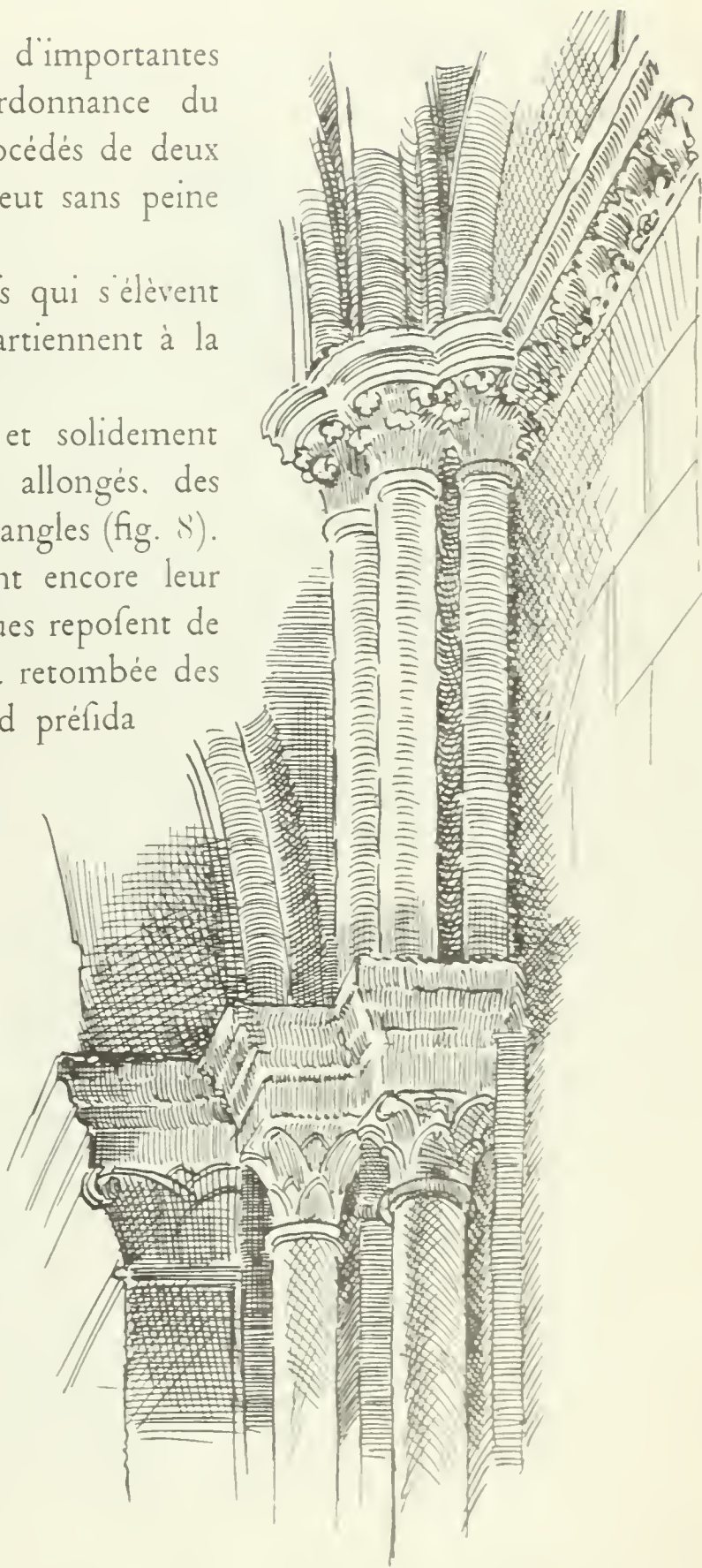
Suivant une tradition assez fréquemment suivie par les architectes romans, une sorte de vestibule, presque une petite église précède la grande église. Un narthex d'une travée s'observait pareillement à Saint-Evroul, abbaye bénédictine de l'ancien diocèse de Lisieux. A la cathédrale Saint-Pierre, le porche intérieur reflète fidèlement les diverses vicissitudes subies par la construction.

Au moment où les tours s'élevaient, d'importantes retouches furent pratiquées dans l'ordonnance du narthex. Malgré l'enchevêtrement des procédés de deux écoles d'architecture, le visiteur exercé peut sans peine apercevoir les reprises en sous-œuvre.

Evidemment les deux larges massifs qui s'élèvent de chaque côté de la grande porte appartiennent à la cathédrale du ^xⁱ siècle.

La muraille ouest a été exhaussée et solidement renforcée, les pieds-droits sensiblement allongés, des faisceaux de colonnettes établis dans les angles (fig. 8). Plusieurs colonnes du ^{xii}^e siècle gardent encore leur fonction primitive : mais sur leurs abagues reposent de nouveaux supports destinés à recevoir la retombée des croisées d'ogives. Un architecte normand présida sans doute à ces refaçons. Le profil arrondi des bases et des chapiteaux, la disposition circulaire des colonnes rassemblées par des gorges profondes, l'acuité surprenante des arcs-brifés, la prédominance de la sculpture végétale, dénotent, à n'en point douter, l'architecture de la province. L'ordonnateur précédent préférait les tailloirs rectangulaires, les profils et les courbes d'arcatures en vogue dans le domaine royal.

La voûte médiane du porche intérieur, écrasée en 1553 par la chute du clocher sud, s'orne d'une mouluration Renaissance. Au point d'intersection de branches d'ogives, se détachent les armoiries du chapitre : deux clefs en sautoir cantonnées de quatre étoiles.



Robert Sallis
L. S. 1916

Fig. 8. Support du narthex allongé au ^{xiii}^e siècle.

La tribune occupée par l'orgue et les deux salles contiguës furent recouvertes de croisées d'ogives, au ^{xiii}^e siècle. Le profil des nervures l'indique clairement (fig. 9).

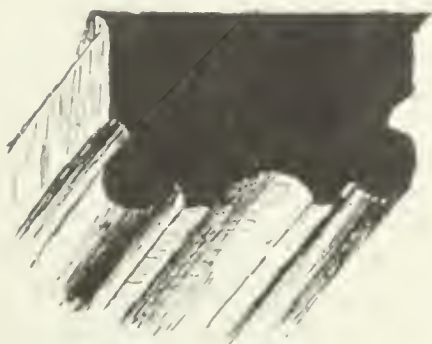


Fig. 9 — Profil du doubleau du bas de la nef

La porte qui s'ouvre sur l'escalier des orgues est encadrée par une archivolt terminée par des culots normands¹. Nous en avons remarqué de semblables dans la salle capitulaire de Saint-Pierre-sur-Dives et dans les chapelles du chevet à Saint-Etienne de Caen.

La grande arcade qui met le porche en communication avec le vaisseau central a traversé la période révolutionnaire sans éprouver de trop graves préjudices. Cependant quelques supports ont subi des mutilations qui paraissent avoir été intentionnelles et remontent sans doute à ces temps si troublés. C'est certainement l'un des plus jolis coins de Saint-Pierre. Lorsque Viollet-le-Duc visita la cathédrale, nous savons qu'il s'arrêta avec complaisance devant l'arcade centrale pour en admirer l'heureux agencement et l'ornementation délicate. Dans son Dictionnaire raisonné d'Architecture, en deux mots explicatifs, il a voulu en caractériser la sculpture. Un dessin de M. Sauvageot illustre son texte (fig. 10). L'un des chapiteaux du narthex présente des feuillages combinés avec des figurines. Ne serait-il pas une réplique savante d'un chapiteau du triforium de la nef pareillement orné d'une tête d'homme ? Dans la sculpture, on trouve des feuilles d'acanthé. Les fines et multiples découpures de cette plante conventionnelle, la forme des fruits, le repliement des folioles entourées par un galon perlé, tout indique que le sculpteur achève de s'affranchir des derniers souvenirs romans. Les légers rinceaux qui courent le long des archivoltés, les deux têtes couronnées qui servent de som-



Fig. 10 — Chapiteaux feuillages du narthex

1. Un culot normand se peut définir : un cul-de-lampe dont la partie inférieure en forme de cône renversé se coude à angle droit pour pénétrer dans le mur.



CUL-DE-LAMPE DU BAS-COTÉ SUD (Dessin de Robert Sallès).

miers témoignent d'une observation pénétrante des formes: sans être très animées, ces figures n'en ont pas moins une grande beauté et une noblesse remarquable. M. Patou, professeur de sculpture au collège de Lisieux, a mis toute son habileté à les reproduire (fig. 11). Naguère le musée du Trocadéro a fait mouler ces têtes ainsi que trois ou quatre chapiteaux feuillagés. Sur les catalogues, le conservateur date ces morceaux de sculpture du début du XIII^e siècle. Ils pourraient être un peu plus anciens. Dans la façade occidentale de la cathédrale de Sens, élevée vers 1175 à 1180, nous avons remarqué des chapiteaux et des rinceaux très ressemblants avec ceux du narthex de Saint-Pierre.

Avant de s'éloigner du porche, il importe de donner un moment d'attention à deux culs-de-lampe situés près de l'entrée de chaque collatéral. Au nord c'est un homme avec une sorte de bonnet de docteur en guise de coiffure. Au sud, c'est aussi une tête humaine, un bel ovale. Les boucles des cheveux et de la barbe sont détachées et frisées. Le front large, les yeux profondément enfoncés sous l'arcade sourcilière, le plissement des lèvres, la physionomie pensive donnent à cette sculpture beaucoup de noblesse. Il y a sur les traits un air de tristesse et de gravité qui intéresse. Nous ignorons quels personnages historiques ou religieux, idéalisés ou réels, l'imagier de la cathédrale a voulu représenter.



Fig. 11. — Rinceau et figurine du narthex

LA NEF

Au lieu de se hausser brusquement, d'un seul élan, vers le sommet des voûtes, les lignes ascendantes, encore timides dans leur mouvement, sont

coupées d'atfises horizontales où elles s'appuient. Il faut plusieurs arrêts, plusieurs départs avant que les supports inférieurs atteignent les nervures qu'ils doivent soulager et soutenir.

En élévation, la nef comprend trois zones : les arcades du rez-de-chaussée, le triforium, les fenêtres ou claire-voie. Les huit travées de la nef, larges chacune de 1 m. 10, étant de même structure, il suffit de décrire une seule d'entre elles pour avoir une idée de l'ensemble.

Les arcades du rez-de-chaussée, tracées en arc-brisé, s'appuient sur de robustes piles cylindriques uniformément les mêmes. Pareille disposition se retrouve à Notre-Dame-de-Louviers. Un tel soubassement est encore roman. Le système gothique n'est très apparent qu'au second étage.

Les bases de ces vigoureux supports portent sur un socle carré aux angles abattus : elles sont munies d'agrafes ou empattements. L'une des piles présente même une griffe de lion parfaitement imitée¹. Depuis 1687 le socle est enfoui dans le sol à une profondeur de quarante à cinquante centimètres.

Le fût de chaque colonne monocylindrique est en pierre calcaire grossière, la base en pierre plus dure et plus fine. Depuis le piédestal jusqu'à l'astragale, la hauteur des supports atteint 1 m. 53 à raison de 3 m. 20 de circonférence. Sur deux piles se voient encore des traces de peintures funéraires ; beaucoup de défunts, en effet, ne pouvant prétendre à l'honneur de la statue tombale, devaient se contenter d'une inscription relevée d'une simple peinture.

L'ornementation des chapiteaux consiste en deux et parfois trois rangées de feuillages dérivés de la classique feuille d'acanthe. L'arum, le nénuphar, la vigne et la fougère y figurent ; leur pointe se termine en forme de volute retournée. En général la sculpture n'offre qu'un relief peu sensible ; mais elle reste vigoureuse et ample. Deux chapiteaux rappellent ceux du déambulatoire de Saint-Rémi de Reims élevé vers 1170-1190. Suivant une opinion émise par Viollet-le-Duc, les sculptures, au moyen âge, étaient exécutées avant la pose ; parfois les artistes se bornaient à les épanneler, à les dégrossir, en tenant compte des divers ornements qu'elles devaient recevoir dans la suite.

1. *Mouluration des bases* : deux boudins séparés par une gorge ou scotie entre deux minces filets. Au lieu d'être rond, le tore inférieur est aplati. C'est le type général des bases au XII^e siècle.

Un bon nombre de chapiteaux de la nef pourraient n'être que de sommaires ébauches. Des archéologues expérimentés, notamment MM. Vasseur, Pannier et Serbat soutiennent cette hypothèse; mais d'autres archéologues, en particulier M. le docteur Coutan, estiment la décoration des chapiteaux achevée. La surface de pierre semble trop plate, trop mince pour permettre un refouillement ultérieur. Les tailloirs des chapiteaux ont leurs pans coupés¹.

La hauteur des grandes arcades donnerait davantage l'impression d'élanement si le maître de l'œuvre ne les avait encadrées par un large plat dessiné par une moulure².

Il est permis de regretter cet enjolivement. Ce n'est plus la suprême élégance de l'arc brisé aux lignes si pures et si simples de Laon, Notre-Dame-de-Paris, Saint-Yved de Braine et Longpont. Les nervures de la voûte centrale retombent sur des colonnettes qui s'appuient sur le tailloir des grosses colonnes cylindriques : parti adopté dans les nefs de Laon, Notre-Dame-de-Paris, et dans de nombreuses églises de l'Île-de-France. Le besoin de légèreté, qui est un des caractères essentiels de l'art gothique, commence à se manifester à Lisieux; l'architecte, en effet, a réduit à trois le nombre des colonnettes baguees reposant sur le tailloir. La colonne des arcs formerets appuie déjà sur le triforium.

Difons sans plus tarder que les voûtes de la nef, comme d'ailleurs celles du chœur et des croisillons, sont des croisées d'ogives simples sur plan barlong ou rectangulaire. Des croisées d'ogives sur plan carré se voient dans les bas-côtés de la nef, dans les croisillons et les trois premières travées du déambulatoire, car la quatrième travée est presque rectangulaire. Les travées tournantes sont appareillées sur plan trapèze. Cette énumération peut sembler un peu aride, mais elle est indispensable pour mettre en relief les difficultés rencontrées par les maîtres de l'œuvre dans le voûtement des diverses parties de la cathédrale. Dans les travées du déambulatoire, l'architecte s'est trouvé en

1. Profil des tailloirs : de haut en bas, un filet, des doucines superposées (S peu allongé) et un bandeau. Ce profil fut très en vogue dans la région parisienne vers 1100.

2. La courbe intérieure des grandes arcades comporte un large méplat entouré d'un tore entre deux cavets. Le tailloir des colonnes qui répondent aux ogives n'est pas placé de biais. La mouluration des arcs doubleaux et des ogives présente un léger bandeau entre deux tores et deux cavets. Les formerets ont un boudin dégagé par un canal.

face d'un problème difficile à résoudre. En effet, dans le rond-point, l'espace à couvrir devenait irrégulier, plus large vers l'extérieur que vers l'intérieur. Instruit par l'expérience, l'architecte a triomphalement utilisé toutes les ressources que présente l'ogive. Les quatre compartiments de la voûte s'inscrivent dans des triangles inégaux qui, repliés d'un côté, ouverts de l'autre, suivent fidèlement la courbe du déambulatoire. L'épaisseur des arcs doubleaux trahit leur ancienneté. Ils ont la forme brisée qui pousse moins au vide que le plein cintre. Les arcs-ogives sont d'un diamètre plus faible.

De légers feuillages garnissent les clefs de voûte, sauf dans les quatre premières travées remaniées de 1550 à 1559. Le sommet des nervures fut remis à neuf avec de la pierre blanche prise dans les carrières d'Hermival¹. La réparation de chaque croisée d'ogives revenait à environ quatre-vingts livres. Les entrepreneurs d'aujourd'hui seraient sans doute très embarrassés pour travailler à si bon compte.

LE TRIFORIUM

Les anciens textes du moyen âge entendent par ce terme tout ouvrage percé d'une série de jours ou d'arcades. Les archéologues contemporains réservent ce mot pour désigner la série d'arcatures décoratives, qui, dans une église gothique, court entre les arches du rez-de-chaussée et les fenêtres. Certaines cathédrales, par exemple Laon et Noyon, possèdent à la fois des tribunes et un triforium. A Lisieux le triforium offre simplement l'apparence d'une tribune.

A chaque travée, il se compose d'une arcature en tiers-point subdivisée en deux lancettes. Le tympan et les baies ont été aveuglés assez tardivement. Le mur de remplissage est un peu épais et très fruste. Un architecte du moyen âge eût apporté plus d'attention et plus de soin à une cloison ainsi comprise. Primitivement les baies pouvaient servir soit à faciliter la circulation de l'air sous les combles des collatéraux, soit à permettre les réparations des parties hautes du monument et le placement des tapisseries et des tentures dans les cérémonies solennelles. Il suffit de monter sur les bas-côtés et d'ou-

1. Comptes de Levesque et Doynard (1555-1559). Archives du Calvados.



Photo Lemaitre.

LA NEF DE LA CATHÉDRALE

vrir la porte d'une baie pour remarquer qu'à une époque antérieure la colonne principale destinée à recevoir les deux arcs secondaires était accompagnée de deux minces colonnettes. Dans les chapiteaux du triforium, le sculpteur a imité de préférence des feuilles de chêne, d'acanthé et de vigne¹. Ce sont les feuilles enroulées du commencement du printemps, des jeunes pousses aux lignes encore simples, des bourgeons prêts à briser leur frêle enveloppe. Le triforium de Saint-Pierre-de-Lisieux peut être comparé avec le triforium édifié par Guillaume de Sens au-dessus du chœur de la cathédrale de Cantorbéry vers 1175. Le triforium de la cathédrale anglaise est cependant plus complexe. Au lieu d'une archivolté unique, l'encadrement des arcatures comprend deux archivoltés et deux colonnettes en guise d'appui. Le triforium de la cathédrale de Sens se rapproche également de celui de Lisieux.

L'étage supérieur de la nef ou claire-voie est très simple. Chaque travée comprend deux fenestrages en tiers-point dont l'ébrasement rappelle le style parisien. Chaque fenêtre n'offre qu'une seule verrière. Il se pourrait qu'à l'origine ces baies eussent été plus petites et traitées comme celles des croisillons. L'archivolte des fenêtres porte sur des colonnettes annelées. Quel dommage qu'en 1688 la suppression des vitraux anciens ait privé la cathédrale de cette lumière discrète et voilée si propice à la méditation et au recueillement. Les clartés crues ne conviennent guère aux édifices du moyen âge. Une certaine pénombre leur donne, au contraire, un caractère de mystérieuse poésie... Au xvii^e siècle « les gens de goût » n'étaient point de cet avis. Grands ennemis des vitraux obscurs, les chanoines de Lisieux achetèrent dans les verreries de Beaumont-le-Roger et de Conches les verres blancs nécessaires à une large distribution de lumière dans la nef. Le ton rembruni des murailles disparut sous un épais badigeon d'une éclatante blancheur. Les moulures et les sculptures les plus finement ouvragées furent

1. La présence de la vigne dans la décoration de Saint-Pierre n'a rien qui puisse nous étonner, car certaines parties du pays normand étaient très anciennement couvertes de vignobles. Ex. : Cesny-aux-Vignes. Dès le vi^e siècle, l'évêque de Lisieux, Etherius donna des terres et des vignes au clerc chargé d'instruire les enfants de la cité épiscopale. Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, liv. VI, ch. xxxvi, éd. de la Soc. de l'Hist. de France, t. II, p. 470. — L. Delisle, *Etudes sur la condition de la Classe agricole et l'état de l'Agriculture en Normandie au moyen âge*, p. 418 et suiv.

littéralement empâtées par ce revêtement à la mode. Dans la pensée du chapitre, ce dispendieux placage devait dissimuler les rides et la vétusté de la cathédrale, la parer de nouvelles grâces, lui donner des aspects singulièrement rajeunis. Avec cette exubérance de décor, l'édifice a bien failli perdre pour toujours son harmonieuse beauté. Tout l'effort réparateur du dernier siècle n'a pas encore suffi à lui restituer sa couleur et sa physionomie d'autrefois. On a crié au vandalisme à propos des travaux exécutés au xvii^e siècle dans la nef de la cathédrale. Le mot est un peu gros pour qualifier une transformation, d'ailleurs fâcheuse, mais inspirée par une admiration excessive du style classique. Ne soyons pas trop sévères pour les architectes des xvii^e et xviii^e siècles; ne les excommunions pas trop vite. La grande coupable fut la mode. A travers les âges, elle a commis tant de fautes.

D'abord peu favorable aux déplorables entreprises de son chapitre, Mgr Léonor II de Matignon finit par le suivre dans ses errements et ses innovations. C'est en 1687 que fut commencé, grâce à la générosité mal comprise du prélat, le renouvellement du dallage. Jusqu'à cette époque, si funeste, la cathédrale était presque entièrement pavée de pierres tombales. Les morts eux-mêmes s'associaient aux vivants dans un même élan de ferveur. Les générations disparues, les mains jointes sur leurs dalles funèbres, entretenaient dans les générations nouvelles l'idée de la prière et de la confiance en Dieu. Près de ces tombeaux, le passé et le présent s'unissaient dans un même sentiment d'amour.

Or, en 1687, pendant de longues semaines, tandis que fidèle à sa consigne, le veilleur prêchait à tous le respect des défunts en psalmodiant à travers la ville endormie :

Réveillez-vous, gens qui dormez,

Priez Dieu pour les trépassés,

les équipes de maçons relevaient les tombes historiées et les transportaient, non sans quelque fracas, dans la chapelle absidale et le pourtour du chœur. Le menu peuple n'aime guère ceux qui dérangent ses habitudes et les œuvres des ancêtres. Il ne manqua point de déplorer amèrement l'éloignement des gisants couchés sur leurs tombeaux. Toujours sensible à leurs muettes oraisons, il se plaisait à prier à leurs côtés.

Un chroniqueur de l'époque nous laisse deviner l'écho des plaintes et des critiques formulées par l'opinion publique : « En cette année 1687, Mgr l'Evêque a fait réparer de neuf toute l'église cathédrale, et pour cet effet, on a ôté toutes les tombes qui étaient dans la nef et dans les ailes : les unes étaient de belle pierre et les autres de cuivre. Elles ont été transportées derrière le chœur et dans la chapelle de Notre-Dame : mais une bonne quantité de ces belles tombes ont été cassées par l'imprudence des ouvriers. L'on a trouvé vis-à-vis la chaire à prêcher, un puits fort profond, que l'on a laissé en son même état, après l'avoir couvert d'une grande pierre. L'on a pareillement ôté les tombes de pierre et de cuivre de plusieurs évêques qui étaient dans le chœur, même un tombeau élevé en bosse contre une des murailles des ailes de la nef, dans lequel on a trouvé les ossements d'un enfant qui apparemment était de qualité. Le commun s'est scandalisé de ce qu'on a ainsi ôté tous les tombeaux en ce que cela ôte la mémoire de plusieurs personnes dignes de considération¹. »

Ce puits, dont parle l'auteur du *Mémorial*, c'était évidemment le puits de l'œuvre. Son utilité fut par la suite appréciée soit en cas d'incendie, soit en cas de guerre. C'est ainsi qu'au xiv^e et xv^e siècles, quand les Anglais ou même les bandes de pillards français étaient signalés dans le pays d'Auge, à la moindre alerte, les Lexoviens venaient chercher abri dans la citadelle épiscopale et dans l'église Saint-Pierre. Le chanoine lexovien, Jean Le Prévost, nous l'apprend dans son ouvrage sur la charité de Thiberville. Le menu peuple habitait alors la cathédrale, il y allumait du feu pour ses besoins, il en dégradait à l'occasion les colonnes et les murailles². A partir de 1407, la construction d'une enceinte fortifiée rendit la cathédrale inutile comme place de refuge en temps de guerre : l'édifice jouissait pourtant encore du droit d'asile. Au mois de septembre 1436, le recteur des écoles de la ville, Jacques Anquetil, accusé de vouloir préparer la reddition de Lisieux en faveur du roi de France, pour éviter les poursuites, se réfugia dans Saint-Pierre : poursuivi, arrêté, il fut finalement condamné à mort comme traître à la patrie... Sans prendre parti sur le fond du débat, l'évêque Pierre Cauchon

1. *Mémorial de ce qui s'est passé de plus remarquable à Lisieux depuis l'an 1676 à 1717*, petit in-4°. *Bulletin, Société historique de Lisieux*, 1875, n° 6.

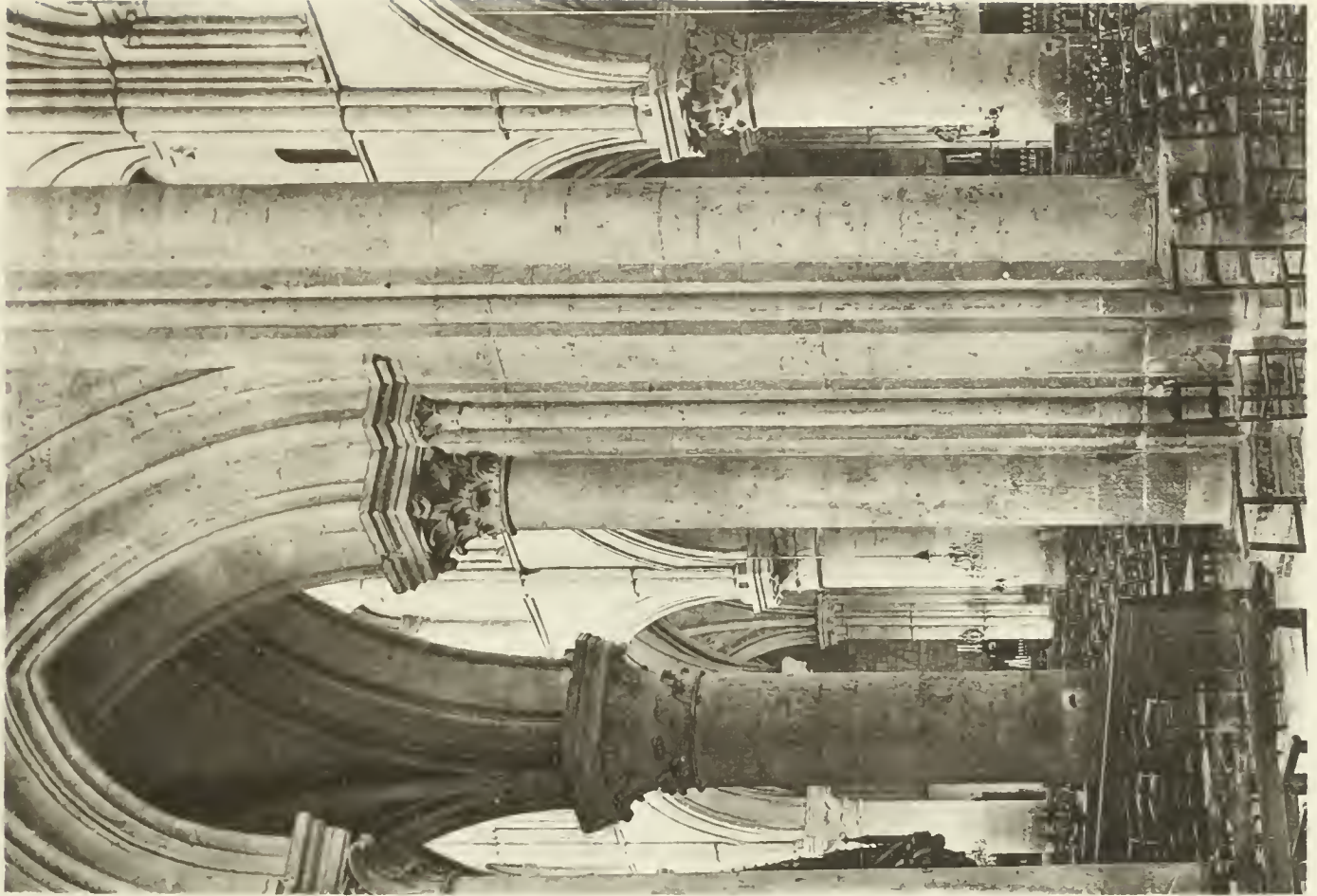
2. *Vie des SS. Patrons du Diocèse de Lisieux*, p. 187.

et son chapitre revendiquèrent pour la cathédrale le droit d'asile. Gain de cause leur resta.

Plus d'une fois pendant les guerres, la nef servit à recueillir les blessés, les malades ou même les soldats de passage notamment en 1815 et en 1870. Des personnes qui en décembre 1870 ont vu arriver par milliers les soldats nous ont dépeint leur affreux dénuement. La plupart étaient si soucieux, si accablés par la fatigue et la faim ! c'était pitié de les voir gravir les degrés du parvis. Un froid rigoureux venait encore ajouter sa terrible morsure à leurs souffrances physiques. Une neige abondante couvrait le sol. Douce comme une aieule, la cathédrale eût voulu être tiède comme un nid pour offrir un refuge guérisseur à ces pauvres victimes du devoir. Ne connaît-elle pas les misères humaines, elle qui les vit passer toutes ? Malgré la tristesse de l'heure, la maison de Dieu dut tressaillir de fierté en devenant, pour quelques nuits, la maison des héros malheureux... En 1815, sa peine avait dû être plus douloureuse encore : elle devait ouvrir toutes grandes ses portes, non pas devant les fils de France, mais devant les orgueilleux soldats du général prussien Blücher.

LES COLLATÉRAUX

Les collatéraux ou bas-côtés qui bordent la nef sont d'une médiocre hauteur. Le dallage est un peu plus élevé dans le collatéral Nord que dans l'autre bas-côté. Les voûtes appareillées sur plan carré n'ont pas la même élégance que dans la nef (fig. 12). Si la coupe des ogives est aussi pure, les colonnettes et les nervures ne sont pas toujours disposées avec une rigoureuse régularité. Les constructeurs du moyen âge étaient loin d'être aussi « rationalistes » que les archéologues de notre temps. Quand la réalisation de leur plan leur semblait trop difficile, dût la symétrie en souffrir légèrement, les architectes recouraient à des expédients. Un support de plus qu'il ne fallait avait-il été édifié, le maître de l'œuvre le laissait tout de même en place ; au contraire, un point d'appui faisait-il défaut, aussitôt une pièce sur lit horizontal placée en saillie sur le nu des murailles venait recevoir la charge. A chaque extrémité des collatéraux, des corbeaux ornés de grotesques ont été ajoutés pour recevoir la retombée des ogives, certains supports,



Cl. Bidet.

LE BAS-COTÉ SUD ET LA NEF



DÉTAIL DU NARTHEX



Collection de l'Auteur.

ENTRÉE DU BAS-COTÉ NORD



quoique inutilisés, ont été maintenus dans les angles. Pour se rendre compte de l'aspect primitif des collatéraux, le visiteur devra se placer au bas de la nef, face à la statue de saint Pierre. Au XIII^e siècle, les bas-côtés étaient fermés par un mur simplement ajouré de fenestration en arcs brisés semblables aux deux fenêtres aveugles les plus rapprochées de la sacristie des enfants de chœur.

L'alignement des robustes piles cylindriques de la nef donne beaucoup de profondeur à ce coin de la cathédrale. Toutefois dans le bas-côté Nord l'escalier de la chaire et le vaste buffet de l'orgue de chœur nuisent un peu à la rectitude de la perspective. Malgré les nombreuses chaises qui l'encombrent, le collatéral Sud garde toute sa poésie, surtout en été, lorsque dans la fraîcheur de l'aurore, les vitraux du XV^e siècle l'enveloppent de leurs chaudes colorations (fig. 13).

La cathédrale ne renfermait à l'origine qu'un petit nombre d'autels : mais aux XIII^e et XIV^e siècles, les pieuses libéralités en faveur des vivants et des morts s'étant multipliées, le plan primitif de l'église dut subir de sensibles modifications. Tout le long des collatéraux, les murs gouttereaux disparurent. Les contreforts furent prolongés vers l'extérieur et toute une série de chapelles latérales s'élevèrent après coup entre les culées des arcs-boutants. Au sud, l'emplacement original des contreforts est nettement visible sur les murs de séparation des chapelles saint Joseph et Notre-Dame-de-la-Salette. A en juger par la disposition des baies et le caractère des remplages, les chapelles du collatéral Nord paraissent avoir été ouvertes avant les chapelles du sud. M. Arthème Pannier, s'appuyant sur les fouilles pratiquées dans la première et la troisième chapelle, était porté à dater de la fin du XIII^e siècle

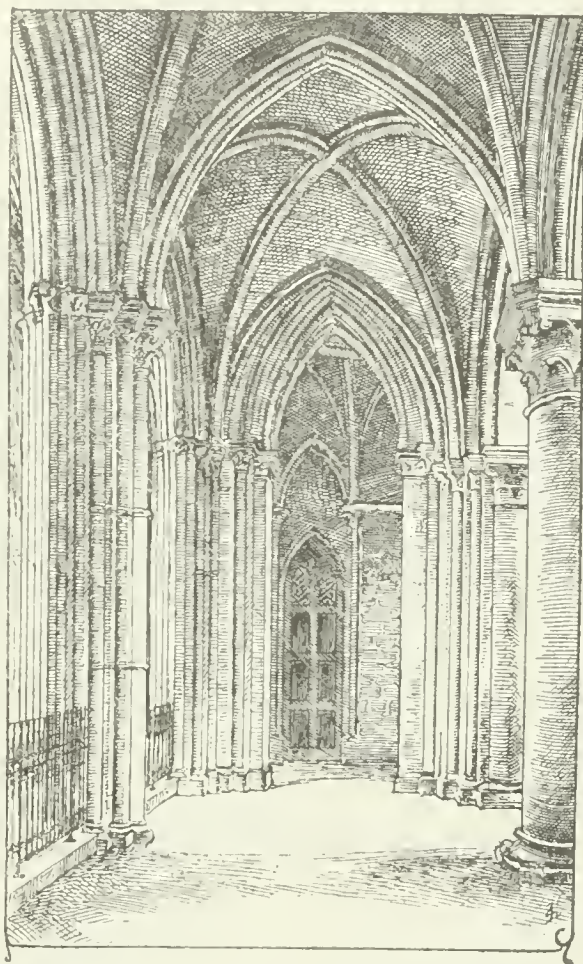


Fig. 12. — Collatéral Sud et narthex.

la série des chapelles du collatéral Nord. Nous les croyons du début du XIV^e siècle. En effet, à l'étude de M^e Delarue, notaire à Lisieux, nous avons lu un texte de 1390 qui mentionne les six chapelles du bas-côté Nord. Roger



FIG. 13 — Aspect général du collatéral Sud

de Jumièges se charge de remplacer leurs verrières. Il est permis de croire que les vitraux primitifs avaient duré quelque espace de temps avant de tomber en miettes¹.

Toutes les chapelles, de dimensions à peu près identiques, s'ouvrent sur les collatéraux par une haute arcade pratiquée entre les colonnettes annelées qui servent de support aux voûtes des bas-côtés. Une fenêtre en tiers-point déverse la lumière dans chaque chapelle. Au nord, trois meneaux garnis de fines colonnettes et reliés par des arcs trilobés divisent le vitrail en quatre panneaux. Dans les baies à tracerie rayonnante, le meneau central sert de

point d'appui à deux arcs brisés qui encadrent six quatre-feuilles et à une grande roface à cinq lobes. Au XV^e siècle, quatre fenêtres ont eu leur tympan renouvelé dans le style ogival dit flamboyant. Les remplages prennent un caractère anguleux et prismatique qui n'est pas sans quelque sécheresse. Les

1. Voir le texte de Roger de Jumièges au chapitre des Vitraux.

pétales des trèfles se terminent en une pointe aiguë et se contournent comme des flammes ondulant sous l'emprise du vent.

Les quatre premières chapelles du collatéral Sud accusent une retouche et un élargissement du xv^e siècle. Les profils prismatiques des meneaux, les rosaces en ellipse ou en forme de cœur correspondent bien avec cette période. Les chapelles de ce côté possèdent encore leur décoration primitive: arcade destinée à recevoir l'autel et élégantes piscines trilobées à double cuvette, dont les trois archivolttes d'encadrement retombent sur de minces colonnettes terminées par des chapiteaux feuillagés. Dans le collatéral Nord, les arcades ont été agrandies pour permettre le placement de tableaux.



Fig. 14 Chapiteaux du collatéral Nord.

Dans ses pénétrantes observations sur la flore des grandes cathédrales françaises, M. Lambin assure que l'ornementation de Saint-Pierre de Lisieux est celle des xiii^e et xiv^e siècles pour la suite des chapelles des collatéraux de la nef. On y voit se développer la chélidoine, la renoncule, le liseron, le rosier sauvage, du lierre, du chêne et de la vigne. Ces feuillages ne sont pas plissés, ondulés, nervés en creux comme ceux du milieu du xiv^e siècle: c'est touffu, simple et charmant (fig. 14).

Dans les collatéraux, les chapiteaux des colonnettes annelées sont traités avec un art délicat, le tailloir est carré. Les feuillages se collent à la corbeille moins intimement que dans la nef. L'églantier et le liseron sont imités avec une saisissante fidélité.

LE TRANSEPT

Quatre arcs en tiers-point limitent le carré du transept et le mettent en communication avec les croisillons, la nef et le chœur. Aux quatre angles de la croisée s'élèvent d'énormes piliers composés. Sous la lanterne, mieux encore qu'au bas du porche, la vieille cathédrale prend une allure décorative et monumentale admirable. La croisée et les bras du transept furent édifiés par l'architecte de la nef. Seule la lanterne date du xiii^e siècle.

Les colonnes d'angles ont été ajoutées après coup en encorbellement¹. Elles ne partent point du sol même, mais simplement du sommet des grandes arcades de soutènement. A l'entrée du chœur, les faisceaux de supports s'arrêtent au niveau d'une console feuillagée. Pareille disposition avait été également adoptée à la cathédrale de Noyon et à Saint-Yved de Braine. Le triforium de la lanterne de Lisieux n'est pas identique dans toute sa hauteur. Les tailloirs des chapiteaux rappellent encore le style parisien, tandis que



FIG. 15. Arcatures aveugles de la lanterne

les bases et les tailloirs des colonnes d'angles sont devenues circulaires (fig. 15).

Les archivoltes et la série de médaillons ornant chaque groupe de lancettes dénotent plutôt le style normand. La claire-voie porte une empreinte régionale indiscutable, les profils des nervures et la présence de gorges profondes dans les encadrements des fenestrages en sont un indice certain. Bref, si la claire-voie est une œuvre normande, la partie inférieure de la tour-lanterne flotte entre deux styles et a subi l'influence de deux écoles distinctes. La claire-voie se compose de deux fenêtres sur chacune des quatre faces. Sur leur appui passe une galerie de circulation. La voûte est établie sur huit ner-

1. A Noyon-le-Vineux, l'architecte du chœur n'ayant pas prévu la lanterne de la croisée a, comme à Lisieux, ajouté des supports dans les angles, du côté de l'orient.



Photo Boutey.

INTÉRIEUR DE LA TOUR-LANTERNE



Cl. V. Hardy.

LE TRIFORIUM DU CHŒUR



LE DÉAMBULATOIRE DU NORD



vures rayonnant autour d'une clef circulaire. La clef avait été ainsi disposée pour livrer passage à la cloche abritée par la flèche en charpente.

Au cours des âges, de notables travaux de restauration ont été entrepris à la croisée et dans les deux croifillons. Les derniers en date sont de 1869 et 1870. M. Arthème Pannier les résume ainsi :

« La lanterne du XIII^e siècle a été consolidée et complètement restaurée à l'intérieur. Les larges crevasses, que l'on apercevait de chaque côté des grandes arcades ogivales sur lesquelles repose cette tour ont nécessité la fermeture des huit baies aveugles de la galerie placée à la base de la lanterne, et dont l'ombre mettait parfaitement en relief les parties saillantes. Tout le poids de la masse architecturale portait sur la partie centrale du mur qu'il a fallu fortifier et équilibrer en bouchant ces ouvertures. Cette tour, qui était autrefois surmontée d'une pyramide en bois très élancée et probablement travaillée à jour, fut réparée au



Fig. 16. — Th. Basin, d'après un vitrail de Caudebec-en-Caux.

xv^e siècle, à l'intérieur, par les soins de Thomas Basin, l'un des prélats les plus distingués et les plus zélés de l'ancien évêché de Lisieux '... » (Fig. 16).

1. *Almanach de Lisieux*, 1871, p. 136.

Nous avons précédemment donné une idée de ces travaux extérieurs: il reste à préciser et à détailler les réfections intérieures, commencées en 1505 sous l'épiscopat du cardinal Jean IV Le Veneur et décidées sous son prédécesseur Etienne Blosset de Carrouges.

C'était en novembre 1504. Un prêtre de Lisieux chargé par le « chapitre de quérir des maîtres-maçons pour veoir et visiter leuvre de l'église », se rendit à Evreux et à Rouen. Ses démarches aboutirent. Quelques jours plus tard, l'appareilleur de la cathédrale d'Évreux, André Cossart, arrivait à Lisieux. Apparemment assez simple, ce personnage descendit à l'auberge de l'Écu-de-France. L'architecte de la cathédrale de Rouen, M^e Jacques Leroux devait être plus conscient de son titre et de sa compétence : son fils l'accompagnait, tous deux s'installèrent confortablement en « l'ostellerie Notre-Dame. » Le chapitre s'en aperçut à ses dépens. Au lieu de trois écus d'or, l'expert rouennais s'en fit octroyer quatre, sans compter les frais de voyage et de séjour. Avant de repartir, les architectes établirent un rapport consultatif et un devis.

Le 3 février 1505, deux maçons, Thomas Legrand et Pierre Turgis commencèrent de tailler avec précaution de larges blocs de pierre blanche provenant des carrières de la Bove et des Loges. Denis Gosset vint les aider le 1^{er} mars. Les charpentiers travaillent de leur côté. Ils apportent de nombreuses poutres, les réunissent, les assemblent. L'échafaudage devait être massif, car le bois fut employé avec profusion. Sachant qu'un échafaudage solidement combiné fait gagner du temps aux ouvriers, Guillemot de Samaison, « maître principal de l'œuvre de maçonnerie », exerce une surveillance attentive sur les charpentiers, leur donne à l'occasion d'utiles conseils et quand il le faut ne craint pas de mettre lui-même la main à l'œuvre, par exemple pour « lever et dresser l'establie sise et situé de soubz l'arche du pupitre ». Ainsi furent évitées bien des pertes de temps et bien des dépenses inutiles. En peu de jours, de puissantes arcades de bois s'élevèrent sous les voûtes du croisillon Sud. Elles formaient comme un cintrage provisoire destiné à soulager et à soutenir la maçonnerie « en danger de cheoir. »

Le 7 avril, au matin, les maçons prennent possession des échafaudages. Un simple manœuvre leur apporte les matériaux au fur et à mesure des

besoins. L'arc d'entrée du chœur, les piliers qui reçoivent sa retombée, le triforium et la claire-voie de la tour-lanterne, les voûtes du croisillon Sud et de son collatéral sont successivement remis en état par l'atelier de « maître Goffet. » Au début, ces artisans étaient assez inexpérimentés, aussi Guillemot de Samaifon, dont la science toute pratique n'était pas faite de formules inertes, leur donnait des leçons, besognant de ses mains, soit pour tracer les épures à grandeur d'exécution, soit pour agencer avec précision les pierres de taille, les doubleaux et les arcs-ogives. Il ne fallut pas moins de quinze mois pour mener à bien les réparations prévues et indiquées par les experts consultés. Le 9 avril 1506, Laurent Boullaye peintre décorateur recevait 7 sols 6 deniers « pour un écusson aux armes de Monsieur de Lifieux garni de feuillage de tous costés en la clef de voulte de la croisée nouvellement édifiée¹. » La réparation des verrières de la lanterne et du croisillon Sud, l'élargissement de plusieurs d'entre elles avaient été confiés à Thomas Doenart « verrinier de la paroisse de Saint-Jacques. » Ce détail est intéressant, car il permet de remarquer que les baies de la tour-lanterne furent agrandies au cours des travaux de restauration.

LES CROISILLONS

Les deux croisillons, très saillants, donnent de l'ampleur à la cathédrale. Leur construction se rattache à la première campagne de travaux, et trois croisées d'ogives les recouvrent. Les nervures, ogives et doubleaux, retombent sur des faisceaux de fûts maintenus par des tenons en forme de bague. Du côté occidental, les retombées des voûtes s'arrêtent sur de larges consoles ; du côté oriental, elles sont reçues par les tailloirs des grosses colonnes du rez-de-chaussée. Ces piles sont traitées comme celles de la nef, mais leur base et leur socle sont complètement à découvert².

Les arcs formerets descendent seulement jusqu'à la base des fenêtres hautes, leurs moulures y forment des pénétrations coudées. En bas, dans le mur occidental de chaque croisillon, une baie en tiers-point a été aveuglée.

1. Comptes du fabriquier, 9 avril 1506.

2. *Profil des ogives* : un tore entre deux cavets. — *Profil des doubleaux* : une gorge entre deux boudins.

au nord par la dernière chapelle, bâtie après coup ; au sud, par la construction de la salle capitulaire dont la porte d'entrée subsiste encore.

A l'est le triforium se présente à la façon d'une tribune. Au moment de la restauration du transept, l'architecte n'ayant pu restituer avec certitude la physionomie primitive de cet étage, s'est contenté de substituer à l'ancien blocage, élevé entre les baies, une simple cloison en bois. Si l'avenir apporte des données moins précaires, il sera ainsi plus aisé de les mettre à exécution.

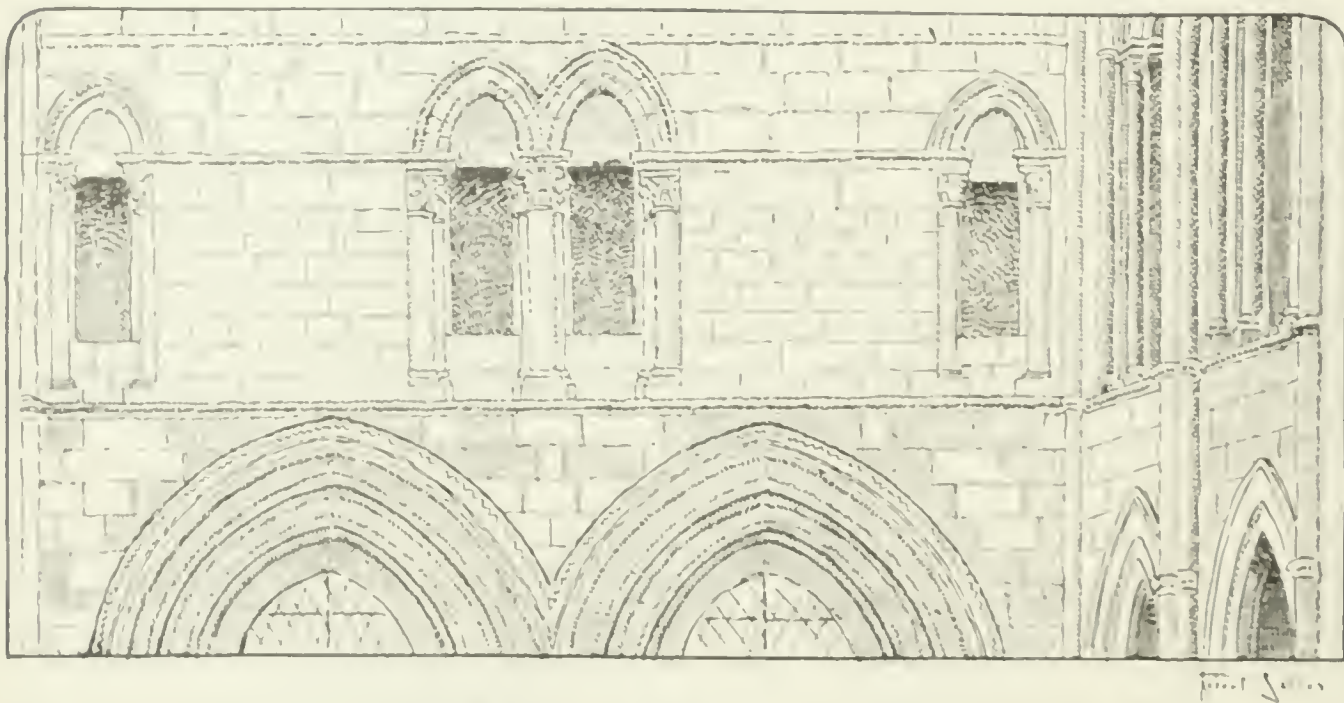


Fig. 17. Triforium du croisillon Nord

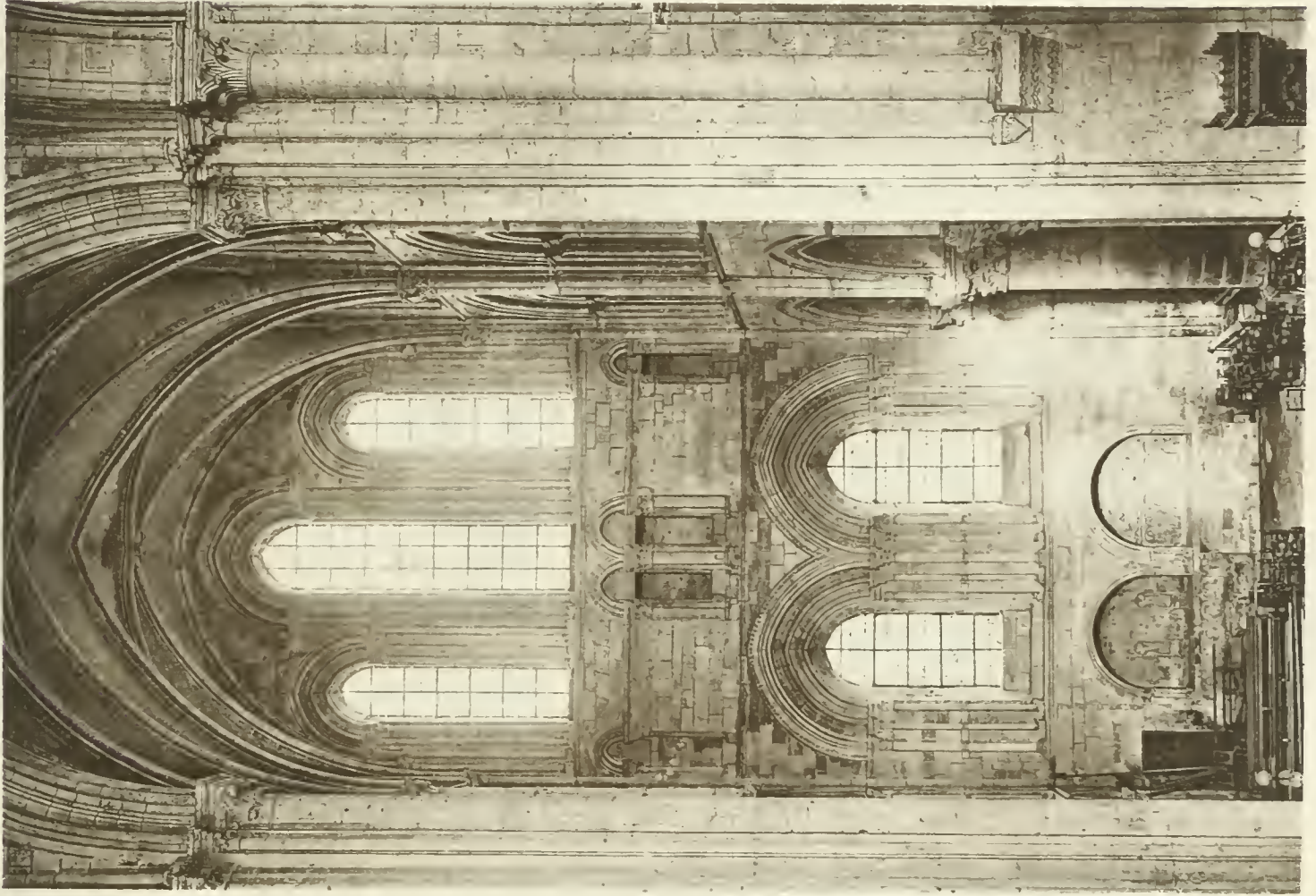
A l'ouest, le triforium ne manque pas d'originalité (fig. 17). C'est une galerie fort resserrée, éclairée par des arcatures percées de baies rectangulaires analogues à celles qui forment la galerie intérieure de la tour Sud. Une voûte en berceau surmonte le triforium occidental dans les deux croisillons.

CROISILLON NORD

Le mur du fond appelle de nombreuses observations. Décorer avec goût une surface nue aussi vaste n'était point chose facile. Il est merveilleux de voir avec quelle aisance le maître de l'œuvre a surmonté la difficulté. Un

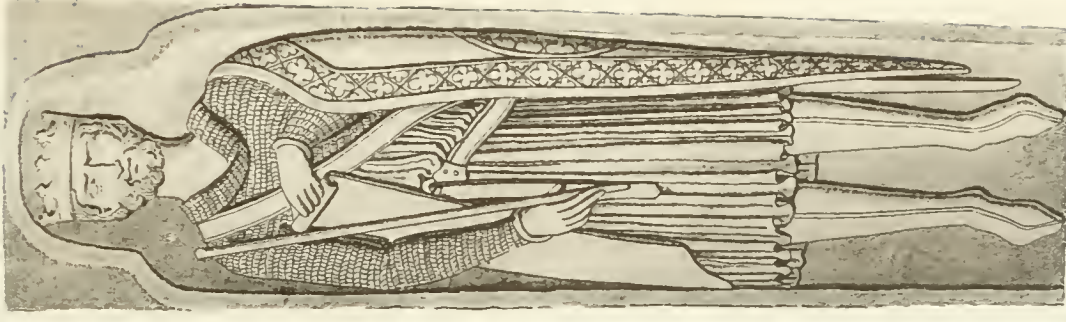


GUERRIER ARMÉ



Cl. Fillion.

LE CROISILLON NORD ET SES ENFEUX



Dessin de Villemin.

GUERRIER ARMÉ



Carrière (ancien) Tombeau dans l'église St-Pierre (juin 1877)

N° 5232



Cl. des Monuments historiques.

MÉDAILLONS CIRCULAIRES DÉCORANT LE SOUBASSEMENT D'UN ENFEU DU CROISSILLON NORD



long cordon marque la division des quatre étages. Aucune sécheresse, aucune monotonie dans la disposition des membres d'architecture. Le tracé, la forme des arcs, leur emplacement varie à chaque étage. De grandes lignes, un heureux arrangement de la décoration, l'union intelligente du beau et de l'utile, voilà ce qui donne à l'extrémité du croisillon un magnifique aspect monumental. Tous ceux qui voudront contempler le mur terminal en se plaçant près de la porte du Paradis, sont certains de goûter une satisfaction artistique très réelle et très complète.

La claire-voie supérieure comprend trois fenêtres en arc brisé, celle du milieu plus élancée que les autres. Vient ensuite le triforium, puis deux fenestrages largement ébrafés. Leurs archivoltas retombent de chaque côté sur trois colonnettes, dont les chapiteaux présentent de jolis feuillages. L'un des supports est commun aux deux baies. Au-dessous de ces fenêtres accolées s'élève le soubassement avec deux arcades extrêmement remarquées des archéologues.

Prévoyant que les tombeaux de grande taille peuvent gêner l'exercice du culte et la circulation des fidèles, l'un des architectes de la cathédrale a fait creuser dans le soubassement deux niches funéraires d'une profondeur de 80 centimètres. Naguère, ce genre de niches s'appelait « arcosolium », en français on dit un enfeu. A l'époque romane, cette forme de mausolée devint particulièrement à la mode dans les provinces de l'ouest de la France. Les deux enfeux de Saint-Pierre-de-Lisieux ont vivement piqué la curiosité des artistes, et il faut bien avouer que, jusqu'à présent, les interprétations diffèrent profondément.

Le monument de gauche consiste en une niche avec soubassement imitant un sarcophage. Ce soubassement est enclavé dans le mur, de telle sorte qu'on pourrait croire qu'il y fut déposé au moment de la construction de l'église. Cependant, une étude plus attentive de la disposition des pierres permet d'affirmer que le sarcophage n'a été placé là que dans un but de conservation à une date moins lointaine. Cinq médaillons affreusement mutilés ornent le devant du tombeau. Un riche bandeau circulaire composé de palmettes, d'S accolés et de feuillages conventionnels encadre cinq têtes d'inspiration purement païenne. La tête du milieu se présente de face. Elle a la chevelure partagée en deux parties égales par une raie assez profonde.

Deux épis de froment forment couronne sur le sommet de la tête. Les quatre autres têtes d'accompagnement sont vues de profil, trois d'entre elles portent des diadèmes rehaussés de fines pierreries (fig. 18). Au premier



Fig. 18 Croisillon Nord : figurines d'un enseu.

aspect, deux figures ont une allure féminine, mais la disposition des cheveux indique des jeunes hommes. Dans les écoinçons que laissent entre eux les médaillons, se détachent des acanthes. Enfin, une ligne de perles espacées sert de bordure

à la partie inférieure de la pierre tombale. Les sculptures des cinq figurines révèlent un tailleur d'images sûr de lui et de son outil (fig. 19). L'Anglais Turner a été l'un des premiers à étudier ces morceaux de sculpture. A son avis « l'étude des têtes, des couronnes, la disposition des rinceaux de feuillage permettent de considérer ce sarcophage comme une production de la période carolingienne, encore qu'elle puisse être d'une date antérieure ». L'historien

de Lisieux, Louis Dubois, connaissait le passage précité de Turner, mais il l'a traduit avec une complète inexactitude¹. En effet, si Turner attribue à l'époque des Carolingiens les médaillons en ronde bosse, il date du XII^e ou XIII^e



Fig. 19 Croisillon Nord : figurines d'un enseu.

siècles les deux statues en armes enchâssées dans le fond de la niche funéraire. En 1873, M. de Formeville proposa une interprétation différente de l'opinion émise par Turner² : « Nous pensons tout simplement

1. L. Dubois, *Histoire de Lisieux* t. II, p. 202.

2. De Formeville, *Histoire de l'ancien évêché-comte de Lisieux*, t. I, p. cxvij.

que les médaillons sont l'œuvre des artistes capricieux du xvi^e siècle. Qu'on les compare, en effet, à ceux qui décoraient l'intérieur de la belle maison de la rue aux Fèvres et à quelques autres de cette époque, on y reconnaîtra aisément un caractère frappant d'analogie ou même d'identité : c'est bien le même mélange de coiffure romaine et du moyen âge et la même ornementation sur les encadrements. Cette pierre, dont rien au surplus ne justifie l'incrustation dans le mur en cet endroit, puisqu'elle n'a même pas les dimensions de l'arcade sous laquelle elle se trouve, nous paraît avoir été placée là dans un but unique de conservation. » En 1908¹, le chroniqueur si apprécié des lecteurs du *Bulletin Monumental* a repris l'explication donnée par M. de Formeville. « Ces têtes, écrit-il, d'une belle sculpture paraissent à première vue appartenir, ainsi que leurs encadrements, au xii^e siècle, mais un examen attentif des détails prouve que ce travail n'est pas antérieur au xvii^e siècle. » A notre demande, plusieurs sculpteurs, très experts dans leur art, ont examiné avec attention les détails et l'ensemble du sarcophage et les ont comparés avec des travaux du xvi^e siècle, particulièrement avec les médaillons du manoir François I^{er} à Lisieux et du manoir des Gens-d'Armes à Caen. En réalité, de sérieuses différences existent entre les deux séries de sculptures, et les analogies paraissent assez lointaines. Leur conclusion a été que le travail est bien antérieur à la Renaissance. Dans les médaillons de cette dernière époque, les épaules sont souvent entièrement dessinées et presque toujours elles sont au moins indiquées ; dans le monument funéraire, aucune esquisse des épaules, tout le fond du médaillon est occupé par le visage et le cou, les coiffures diffèrent complètement ; dans les médaillons Renaissance, elles ont plus d'importance.

Au point de vue du fini de l'œuvre, à la cathédrale de Lisieux, la sculpture des bandeaux circulaires est encore collante, peu détachée ; dans les manoirs elle a un relief plus accentué. Les traits des figures sont délicats, plus fouillés dans le mausolée que dans les panneaux Renaissance. Enfin, dans l'enfeu, les écoinçons ont des palmettes autrement anguleuses. Pour résumer d'un mot notre impression : les bas-reliefs avec lesquels nous venons de faire connaissance pourraient être une œuvre de transition créée

1. *Congrès archéologique*, 1908, t. I, p. 310.

par un artiste imprégné de la tradition romane et utilisant les données gallo-romaines et byzantines. Nous sommes convaincus qu'il avait sous les yeux une collection de fines et précieuses médailles anciennes. Il est intéressant de remarquer l'encadrement circulaire qui rayonne autour de la première figure à droite. Il rappelle à s'y méprendre certains rinceaux de l'église Sancta-Maria-in-Valle à Cividale, en Frioul, œuvre inspirée par la Renaissance byzantine du x^e siècle et utilisée par le maître de l'œuvre au début du xii^e siècle¹.

Dans le fond de la niche on a placé deux statues malheureusement brisées. Villemin les a dessinées au xviii^e siècle avec peu d'exactitude : au bas de son esquisse on lit cette légende : « Guerriers armés dans la nef de la cathédrale de Lisieux². »

En 1817, John Cotmann a exécuté un dessin plus consciencieux et plus complet. Les deux chevaliers portent une tunique d'étoffe sans manche, recouverte d'un vêtement de mailles d'acier. Un long bouclier protège l'épaule gauche. Un ceinturon retient le fourreau d'une épée effilée vers la pointe. L'un des chevaliers tient d'une main une palme, de l'autre une banderole à inscription ou phylactère. L'autre chevalier tient également une palme de la main droite, mais son bras gauche disparaît sous l'armure. Le sculpteur a mis sous les pieds des deux combattants un lion comme symbole de bravoure et de fier courage. Le costume de guerre, l'attitude des défunts laisse deviner le génie de ce grand xiii^e siècle qui a ennobli la vie et embelli la mort. Quel dommage qu'il ne nous soit pas possible de savoir le nom de ces personnages contemporains des croisades !

Le *second enfeu* consiste également en une niche circulaire. Deux courtes colonnettes posées sur les extrémités du soubassement supportent une archivolte moulurée. Les chapiteaux, du même style que les sculptures des fenestrages et du triforium du transept, annoncent la fin du xii^e siècle.

Tout au bas de la niche six anges couronnés, placés en regard l'un de l'autre, portent en main des palmes ou des phylactères. Leur tête est abritée par une arcade cintrée aux écoinçons garnis de quatre-feuilles. Assis sur des

1. R. de Lasteyrie, *L'Architecture religieuse en France à l'époque romane*, Paris 1912, in-8, p. 36.

2. *Monuments français inédits pour servir à l'histoire des arts*, t. I^{er}, pl. 67.



Gaut. Ballois

LE CROISSILLON NORD ET SON COLLATÉRAL, tableau de Gaston Balande.

cippes assez simples, les anges portent des palmes et des phylactères, dont les inscriptions ont disparu. Ce cortège d'anges n'exista pas toujours comme décoration de l'enseu, c'est une sculpture rapportée. Le haut du tympan représente la présentation d'un défunt au tribunal de Dieu. Deux anges, revêtus de longues tuniques finement drapées, tiennent avec précaution l'âme du défunt enveloppée dans un long linceul et symbolisée par un personnage nu (fig. 20). Au XIII^e siècle, l'iconographie du tombeau présentait volontiers l'âme des justes sous les traits d'un personnage non vêtu, apparemment parce que les bons n'avaient rien à cacher au regard divin. Les méchants,

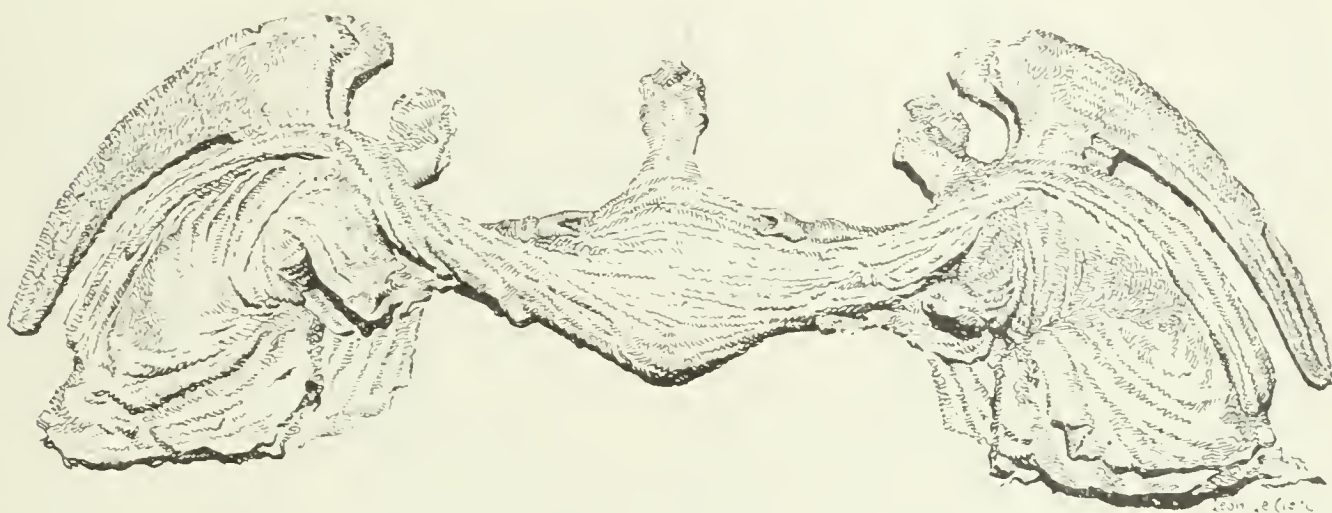


Fig. 20. — La présentation d'un défunt au tribunal de Dieu.

justement effrayés à la vue de leurs laideurs morales, s'efforçaient de les dissimuler sous d'amples vêtements. Pour mieux exprimer son espoir en la bonté miséricordieuse du Suprême Justicier, le sculpteur de la cathédrale Saint-Pierre confie aux anges le mort qu'il veut honorer. A travers les nuées du ciel, les deux messagers emportent doucement leur précieux fardeau jusqu'au Paradis, lieu du repos et de la gloire des élus. Les ailes des anges aux plumes délicatement fouillées, leur fine chevelure, le relief des personnages, dont les corps s'infléchissent avec grâce, l'heureux agencement de leurs mains, les lignes merveilleusement souples du linceul dont les extrémités se recourbent avec une surprenante légèreté, la très belle disposition de chaque groupe tout laisse pressentir un travail du XIII^e siècle.

L'enfeu que nous venons de décrire pourrait renfermer les restes de l'enfant dont parle le *Mémorial* : « L'on a ôté même un tombeau élevé en bosse contre une des murailles des ailes de la nef, dans lequel on a trouvé des ossements d'un enfant qui apparemment était de qualité. »

En avant de l'enfeu, il faut signaler une statue tombale du XII^e siècle. Découverte en juillet 1845 dans la cour de l'Hôtel-de-Ville, elle était engagée dans les parois d'un réservoir à eau. La municipalité de Lisieux, persuadée que ce gisant provenait de la cathédrale, le rendit à sa destination première.

Taillée dans une pierre grisâtre, analogue au marbre de Vieux, la statue offre 2 m. 15 de longueur sur 0 m. 90 de largeur au sommet. Le gisant foule aux pieds un dragon ailé. Il porte le costume pontifical : chasuble large et ondoyante, aube à parements rehaussés de galons, tunique, étole. La main droite se dresse pour bénir. La main gauche tient une crosse très fruste. Le corps a huit fois et demi la longueur de la tête, ce qui fait paraître les bras extrêmement courts. La tête est découverte, les cheveux grossièrement contournés, le visage grêle, les mains paraissent d'une maigreur ascétique. Le défunt présente la crosse tournée en dehors pour indiquer sa juridiction, c'est donc bien l'effigie d'un évêque. M. de Formeville suppose qu'il s'agit de Jean I^{er}, évêque de Lisieux décédé en 1141 et inhumé dans la cathédrale du côté du septentrion¹. Le style de la statue, la raideur et la gaucherie des membres, le manque de mouvement et de souplesse dans les draperies indiquent la facture romane².

Avant de quitter l'extrémité du croisillon Nord, il convient de se souvenir que les fonts baptismaux s'y trouvaient avant la Révolution. La cathédrale était paroisse pour les serviteurs et les gens du chapitre; c'est là que leurs enfants recevaient le baptême. Leur entrée dans l'église s'effectuait par la porte située près du mur de fond. L'ancienne cuve baptismale, datant du XVII^e ou XVIII^e siècle, est reléguée dans un coin de la cathédrale sous le

1. D^r Billon, dans *Bulletin mon.*, t. XIII, 1848, p. 100.

2. La statue tombale conservée à Saint-Pierre doit être d'autant plus remarquable que selon Emile Mâle : « C'est dans les dernières années du XII^e siècle, suivant toutes les vraisemblances, que l'on vit pour la première fois une statue couchée sur un tombeau. » Emile Mâle. *L'Art religieux en France à la fin du moyen âge*, p. 429.

narthex. Elle était pourtant plus esthétique que l'étroite cuve de marbre qui la remplace.

Au xvii^e siècle, les enfeux et, sans doute, les autels de Saint-Gilles et de Saint-Ouen reçurent une décoration à la mode. Les sculptures de chaque tombeau et les parties lisses furent peintes à la colle de même que les boudins d'encadrement et les colonnettes. Il en reste encore des traces imperceptibles, le rouge-brun et le vert dominaient.

LE COLLATÉRAL DU CROISILLON NORD

L'existence d'un bas-côté oriental au transept constitue l'une des plus curieuses particularités architecturales de la cathédrale Saint-Pierre.

Une disposition presque identique se retrouve à Longues. Beauport, Laufanne. L'abbatiale de Saint-Denis, à l'époque de Suger¹, comportait également un bas-côté oriental, disposition tout à fait exceptionnelle en France, mais fréquente en Angleterre (Lincoln, Rochester, Durham, Hereford, Lichfield, Salisbury, Peterborough). Le bas-côté de chaque croisillon à Lisieux est voûté de trois croisées d'ogives sur plan carré. Deux chapelles ont été ménagées le long du mur oriental. Les autels manquent des qualités même du style qu'ils prétendent imiter. Les maîtres d'autrefois, s'ils revenaient, les renieraient. Ces pastiches sont loin d'offrir les élégances correctes et pures du cadre qu'ils doivent embellir. Les statues placées au-dessus de ces autels paraissent si étriquées et si grêles ! Pour être juste, il faut ajouter qu'elles étaient destinées à orner le grand autel où des statues en bronze doré sont venues les remplacer. Près du palier de l'autel le plus rapproché du déambulatoire, en 1909 chacun pouvait contempler une pierre tumulaire de 1564. Aujourd'hui elle n'est plus guère visible. C'était la tombe de Foulques Costard, chanoine de la cathédrale. Le défunt avait les mains jointes, la tête recouverte d'une aumusse, une chappe sur les épaules. Des pilastres cannelés et chargés de rinceaux feuillagés supportaient une riche arcade d'encadrement. L'inscription gravée en lettres gothiques était bien lisible. M. Arthème Pannier nous l'a conservée :

1. Viollet-le-Duc : *Dict.*, t. IX, p. 228.

*Icy est la sépulture de vénb^{le} et discrète personne
M^e Foulqs Costard en son vivant p^{b^{re}} chanoine de céans
licencié en droict canon et bachelier en théologie
lequel décéda le VIII^e jour de Novembre mil VccLXIII
Requiescat in Pace.*

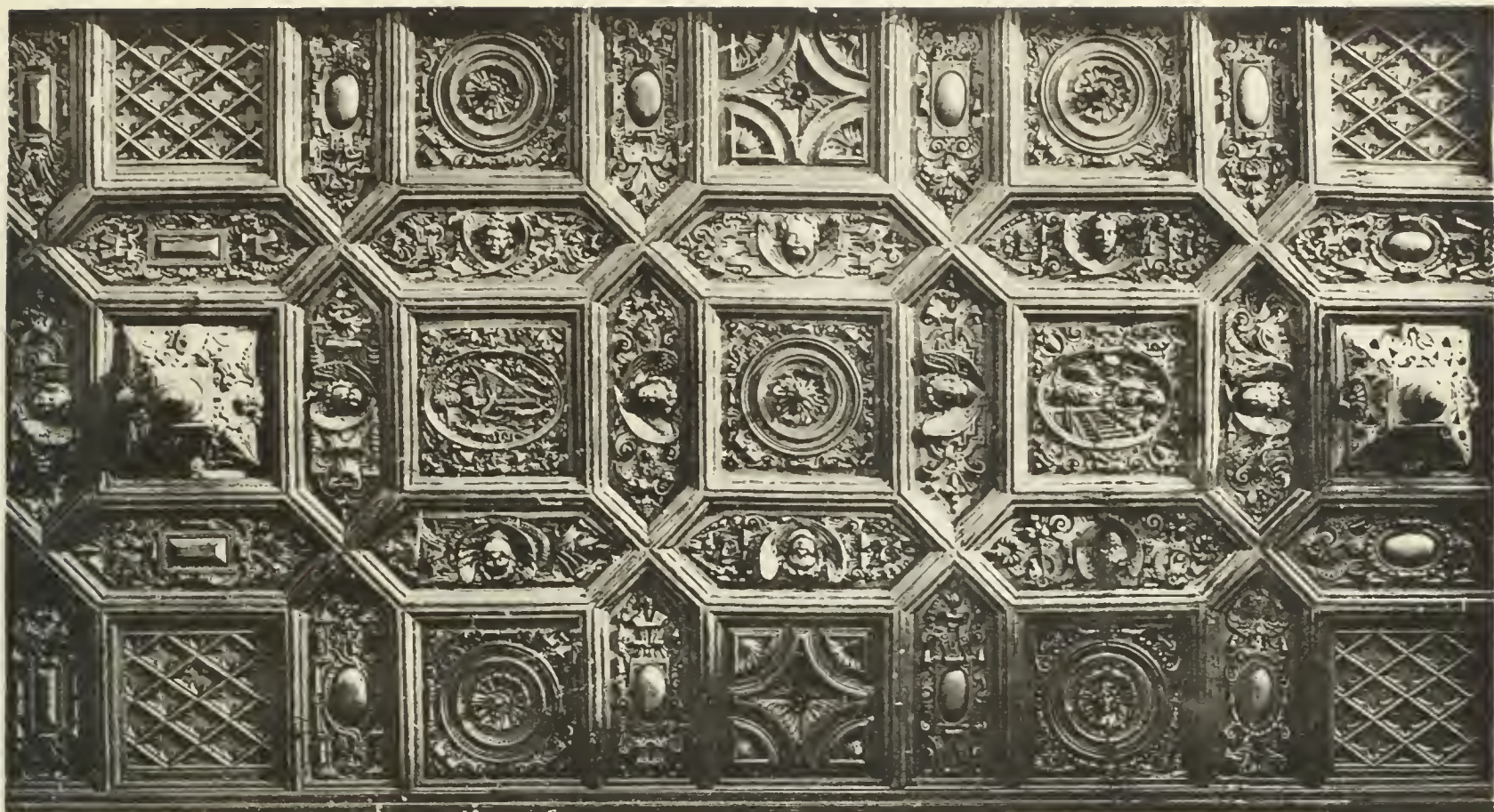
« Amen ».

LE CROISILLON SUD

Le bas-côté oriental du croisillon Sud offre tous les caractères remarquables dans le croisillon Nord. Seul le mur du fond diffère. La fenêtre géminée fut agrandie et divisée par un meneau au xvi^e siècle. Le soubassement du mur renferme un enfeu voûté de deux jolies croisées d'ogives. Malheureusement le coffre reste nu, la pierre tombale a été bûchée. Cependant en la regardant avec précaution, il est encore possible de distinguer la place des mains, la forme de la crosse, les contours d'une ample chasuble et même quelques traces d'un animal symbolique. C'était évidemment la sépulture d'un évêque de Lisieux. L'ordonnance du mausolée indique le treizième siècle. L'un des médaillons sculptés sur le tympan de l'arcature extérieure représente un moine à la besace entr'ouverte. Sur sa tête se remarque un bonnet de bouffon. L'artiste aura voulu faire une charge. Sa verve se sera égayée aux dépens de quelque docte personnage de son entourage (fig. 21). Il n'y eut jamais de censeurs moins sévères que les clercs du moyen âge; ils ne se scandalisaient guère des saillies de la gaité populaire et laissaient pénétrer dans la cathédrale les motifs décoratifs les plus fantaisistes, même les plus facétieux. Quand les bons chanoines de Lisieux aperçurent le curieux motif exécuté par l'imagier de leur église, ils furent sans doute les premiers à sourire de son badinage inoffensif.

Le mur de fond du croisillon proprement dit a son rez-de-chaussée

1. Il est question de ce chanoine dans un obituaire de la cathédrale appartenant à la Bibliothèque Nationale (xvi^e siècle, fonds latin nouv. acq., n^o 1775). Au 7^e feuillet de ce précieux manuscrit, M. Foulques Costard est porté domicilié dans la maison canoniale du titre de Sainte-Barbe située sur la rue aux Chanoines, non loin de l'emplacement actuel de la Banque de France.



PLAFOND DE BOIS SCULPTÉ PROVENANT DE L'ANCIENNE TRIBUNE DES MUSICIENS



Gouache de Léon Leclerc.

GROUPE D'ANGES, BAS-RELIEF PIERRE, ENFEU DU CROISILLON NORD



marqué par un tambour dont le dessus possède un riche plafond Renaissance. A la fin du xvi^e siècle, peut-être à partir de 1578, dans les grandes cérémonies religieuses, l'orchestre de la cathédrale venait se placer sur une tribune élevée à l'extrémité du transept. La galerie de service ayant été fermée par Guillemot de Samaison, « la tribune des musiciens » permettait de passer d'un côté du transept à l'autre à la hauteur du triforium. Le plafond de la tribune reposait sur une énorme traverse de bois s'appuyant d'un côté sur le mur occidental et de l'autre côté sur les deux premières colonnes, ce qui explique les entailles profondes qu'elles présentent au regard. L'escalier de la bibliothèque du chapitre desservait cette tribune. En 1866 elle fut démontée, diminuée et recomposée par les soins de M. Larcher, menuisier, et Lemainier, sculpteur, à la grande joie de nombreux artistes.

Le centre du plafond est formé de cinq grands panneaux octogones encadrant des caissons garnis de rofaces, de clefs pendantes sculptées à jour et de scènes religieuses. L'une d'elles représente David pinçant de la harpe, l'autre glorifie sainte Cécile, patronne des musiciens. La vierge romaine promène ses doigts sur un clavier d'orgue; un ange se tient à ses côtés, comme pour diriger son jeu et lui inspirer de délicates et prenantes mélodies. Quatre losanges ornés de têtes d'anges, ou de fines arabesques entourent les médaillons de fond. Des moulures, d'élégants pendentifs, des dessins courants servent de bordure au plafond soutenu par deux colonnes corinthiennes en beau bois de chêne décoré de cannelures et de branches



Fig. 21. — Médaillon sculpté, enfeu du croifillon Sud.

de lierre. Des trophées d'instruments de musique et des figures allégoriques et mythologiques sont disposés sur la frise d'entablement. Pris à part, le plafond est une pièce de menuiserie remarquable par son assemblage, son tracé géométrique et sa très riche décoration. Malheureusement il est fort mal éclairé et puis ne trouble-t-il pas un peu l'harmonie de la cathédrale, en dérobant aux regards la porte dite du Paradis, dont l'ordonnance intérieure et la fine sculpture passent trop inaperçues? Par ailleurs, ce serait dommage de supprimer un aussi curieux morceau de sculpture sur bois; tous ceux qui s'occupent d'archéologie savent avec quelle prudente réserve on doit toucher aux anciennes boiseries, aux vieux panneaux à caissons dont très peu sont parvenus jusqu'à nous. Considérant la tribune des musiciens comme une adjonction disparate, en 1853, M. l'abbé Cagniard fort de l'autorisation préfectorale, résolut de la supprimer. De violents blâmes et d'acribes protestations s'élevèrent de toutes parts contre cet enlèvement inattendu. Se faisant l'écho de ces critiques, le *Bulletin monumental* écrivait : « La société française doit, en regrettant les actes de vandalisme, ménager ceux qui s'en rendent coupables lorsqu'ils peuvent prétexter l'ignorance. Mais ici M. le curé de Saint-Pierre de Lisieux a agi en connaissance de cause¹. » Celui-ci ne se laissait pas émouvoir par ces plaintes amères, c'était un cœur d'or mais une volonté décidée. Dans une difficulté, il s'arrangeait toujours pour avoir le dernier mot. Pourtant après treize années de résistance M. le curé de Saint-Pierre se laissa convaincre et la tribune Sainte-Cécile, rajeunie et transformée, reparut dans la cathédrale. Vu de cet endroit élevé, l'église prend un aspect grandiose, le chœur réserve aux regards une bien jolie perspective, le transept se montre dans toute sa beauté, la lanterne surgit comme une apparition vivante et joyeuse.

Au-dessus du plafond à caissons, la muraille est tapissée d'arcatures geminées encadrées deux à deux par une arcature plus grande. La retombée de l'archivolte supérieure se fait soit sur des têtes humaines d'aspect bizarre, soit sur des têtes d'animaux.

Le triforium est aveugle et formé de baies rectangulaires séparées par une large maçonnerie entourée d'un arc brisé. Avant la restauration du xv^e siècle cette galerie permettait de contourner le croisillon tout entier.

1. *Bulletin monumental*, t. XIX, 1853, p. 354-355.

A l'étage supérieur, l'architecture est presque identique à celle du croisillon Nord. Trois hautes fenêtres à lancettes l'ajourent. Comme M. Serbat l'a remarqué avec justesse, le fenestrage du milieu est plus élevé, sans que son arc soit surhaussé, il en résulte que les chapiteaux des colonnettes ne sont pas au niveau des chapiteaux des baies latérales. La fenêtre située à l'angle occidental du tambour a été mutilée au moment de la construction de la tribune des musiciens.

A droite de la porte des chanoines, qui fut d'abord une porte donnant sur l'extérieur, subsiste un curieux bas-relief inscrit sous une arcature trilobée. C'est un groupe funéraire.

Un arc en accolade à rampants feuillagés et fleurronnés surmonte le trilobe. De légers contreforts amortis par des pinacles superposés mettent en valeur le groupe sculpté. Une série d'arcatures à remplages relie les pinacles au fleuron.

La Vierge est assise sous le lobe droit. Son manteau retenu par une agrafe tombe jusqu'à terre en se creusant de plis horizontaux. Une longue chevelure ondule sur les épaules de Notre-Dame, un magnifique diadème entoure son front. La physionomie ouverte, les joues pleines, le regard droit, tout contribue à rendre la Vierge plus aimable que majestueuse (fig. 22). Ce n'est pas une reine solennelle et froide, c'est une mère aimante et gracieuse. Debout sur les genoux de Marie, l'enfant Jésus se penche avec infiniment de bienveillance vers un ecclésiastique, très fervent dans son agenouillement. La figure du Sauveur s'anime, ses yeux s'illuminent, ses lèvres se détendent, il va sourire. Un accueil enthousiaste sera certainement réservé au chanoine qui, mains jointes, l'aumusse sur le bras, la tonsure bien marquée, vient de présenter sa supplique avec moult révérence. Devant le Juge Suprême, l'ecclésiastique n'est pas un isolé. Le patron de sa maison canoniale, saint Sébastien assiste à cette décisive entrevue. Pour rendre la scène plus pathétique, le sculpteur présente le martyr attaché à un arbre. Un arc à la main, un



Fig. 22 — Groupe funéraire, croisillon Sud

paquet de flèches à la ceinture, le bourreau le suit. Anachronisme charmant : cet exécuteur des hautes œuvres porte la coiffure, le pourpoint et le haut-de-chausse de la seconde moitié du xv^e siècle. Les larges plis des étoffes, la figure fine et expressive de l'enfant Jésus, le commencement de réalisme qui s'affirme dans le geste protecteur de saint Sébastien, les profils prismatiques des arcatures, les feuillages recroquevillés, froissés et très détaillés, permettent de rattacher le bas-relief à l'art du temps de Charles VII ou de Louis XI.



Fig. 23 Groupe funéraire du croisillon Sud, détail.

Dans le lobe supérieur, un ange aux ailes étendues emporte au ciel l'âme du défunt symbolisée par un frêle enfant en prière (fig. 23). Une inscription obituaire, gravée sur une plaque de marbre, était jadis apposée au-dessous du groupe : elle a disparu, mais la place qu'elle occupait est nettement apparente. Le bas-relief est donc bien une

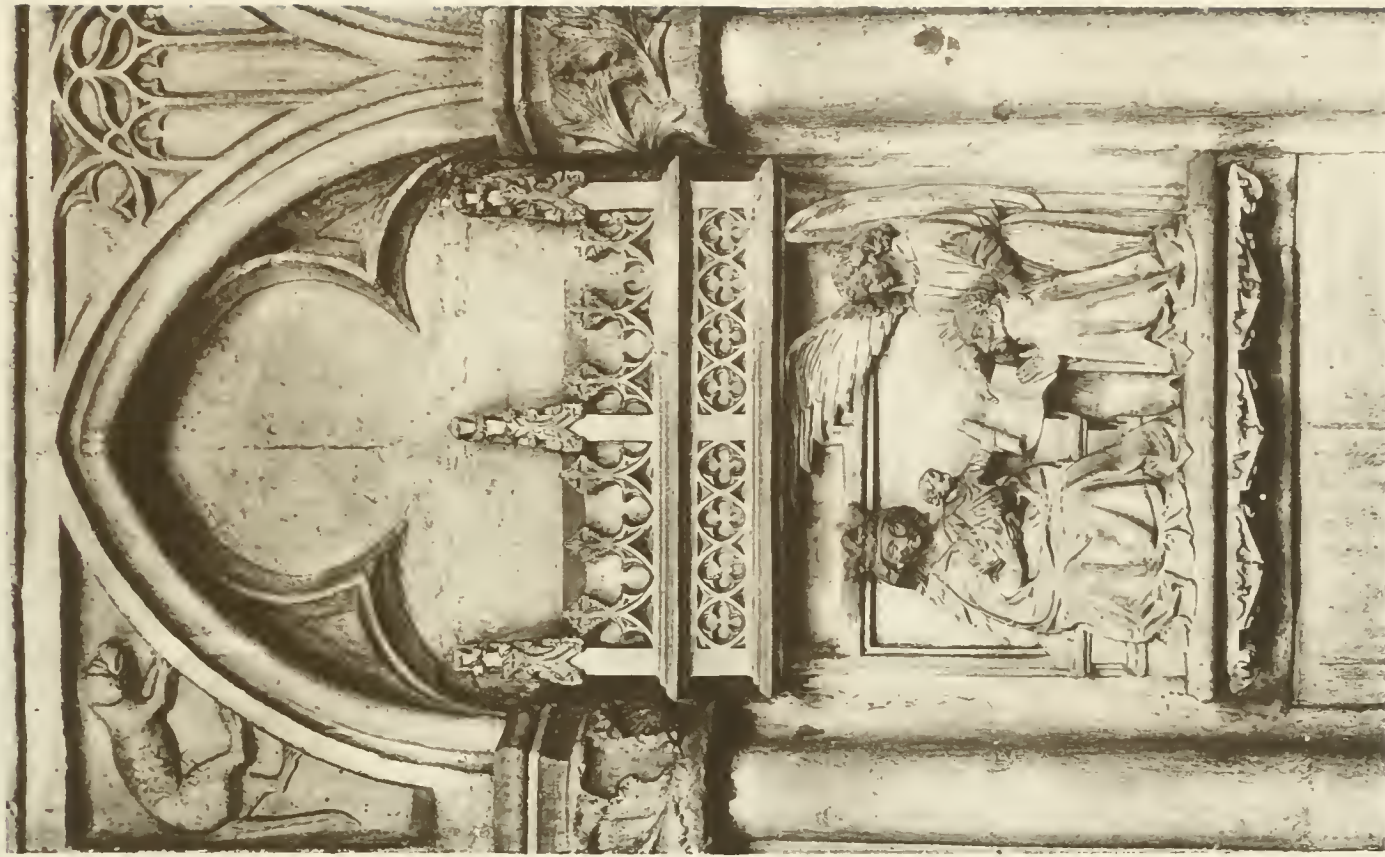
représentation funéraire. C'était le tombeau d'un chanoine du titre de Saint-Sébastien. Des sculptures funéraires analogues se rencontrent à Eu, à Moyaux, et à Pierrefitte-en-Auge. Il suffit d'ouvrir le recueil de Gagnières pour en retrouver de nombreux exemples.

LE CHŒUR

Dans la construction des églises, au moyen âge, l'usage habituel était d'élever tout d'abord le chœur. A Lisieux, le maître de l'œuvre commença les travaux par la nef, qui se trouve être la partie la plus ancienne de l'édifice. Moins étroit et mieux proportionné que la nef, le chœur présente une légère déviation de l'axe et une déformation sensible due sans doute au mouvement de la construction. Dès 1367, l'édifice avait joué principalement dans la région du transept et du chœur. Grâce à l'élasticité des formules



MONUMENT FUNÉRAIRE D'UN CHANOINE
DU TITRE DE SAINT-SÉBASTIEN
(CROISILLON SUD)



Cl. Bidet-Desportes.
MONUMENT FUNÉRAIRE D'UN CHANOINE
DU TITRE DE SAINT-MICHEL
(CHAPELLE NOTRE-DAME)



gothiques, le tassement n'a pu rompre à l'équilibre. L'adroite opposition des membres d'architecture a pleinement réussi à empêcher un glissement fatal des parties hautes.

Le chœur de Saint-Pierre comprend quatre travées droites et une abside demi-circulaire comme à Bayeux, Saint-Etienne de Caen, Senlis, Noyon, Nantes et Notre-Dame-de-Paris.

Au rez-de-chaussée, les huit supports de la partie droite sont des colonnes cylindriques, avec bases et chapiteaux octogones traités comme dans les croisillons. Les deux rangs d'acanthes de chaque corbeille correspondent à deux assises. Une seconde astragale accentue davantage cette division. Le même procédé se remarque également dans la nef, le transept, et se retrouve à Saint-Quentin, Soissons, Longpont, Braisne, Reims et Chartres. Au moment de la restauration moderne du chœur, dans les travées supérieures, des feuillages à crochets furent substitués aux larges feuilles côtelées précédemment appliquées aux corbeilles anciennes.

Si l'étage inférieur du chœur proprement dit rappelle le style de la nef et des croisillons, par les mêmes procédés d'appareil, des profils semblables et d'identiques ornements, les étages supérieurs présentent diverses modifications. Elles sont plus nombreuses et plus apparentes dans le voisinage immédiat du chevet. A mesure que l'œuvre se développe, elle renouvelle ses moyens d'expression. Dès la seconde travée les fenêtres hautes présentent une mouluration plus complexe. A la troisième travée, le triforium diffère sensiblement (fig. 24). Les supports s'affinent, s'isolent de la muraille, et finissent sur un tailloir octogonal. La sculpture des chapiteaux s'épanouit en crochets; la mouluration intérieure des archivoltés n'offre plus de claveaux à fond plat, mais des boudins parallèles dégagés par des gorges. Enfin le tympan est percé d'un trèfle accolé de trois fleurons. Ces caractéristiques nouvelles se voient également à la quatrième travée et d'autres divergences encore. En effet, les trois supports de la voûte portent sur des socles circulaires et se terminent par des tailloirs arrondis. Le fût cesse d'être entouré par des bagues. La clef de voûte devient plus large et plus ornée.

D'où viennent ces différences d'ornementation dans le chœur? Les opinions sont partagées. La plupart des archéologues avec M. Charles Vasseur, estiment que les deux dernières travées ne furent pas prévues par le premier

constructeur. Primitivement le chœur s'arrêtait après l'orgue d'accompagnement. Il suffit pour s'en convaincre d'examiner les chapiteaux des grosses colonnes qui limitent la seconde travée. Les tailloirs affectent un tracé curviligne. La courbe de l'ancien hémicycle commençait au droit des troisièmes colonnes. Une autre preuve de l'allongement du chœur serait fournie par l'existence d'une piscine retrouvée naguère dans l'entre-colonnement. Cet édicule masqué par les bancs du déambulatoire Sud recevait l'eau provenant des ablutions et indiquerait la position occupée par l'autel primitif. L'or-



Fig. 24 — Triforium du chœur

donnance des deux premières travées du déambulatoire confirmerait cette hypothèse. Elles sont complètement différentes des autres travées et beaucoup plus françaises que normandes.

En 1908, M. Louis Serbat, dans le guide du Congrès de Caen, a mis en doute les conclusions de ses devanciers. A son avis, les différences dans l'élévation des étages n'indiquent ni un allongement du chœur ni deux campagnes distinctes dans sa construction, mais seulement une certaine lenteur dans les travaux, un simple repentir en cours d'exécution. La reprise n'a eu lieu qu'à la naissance du chevet. En effet, à l'extérieur, les quatre travées droites sont presque identiques d'en bas jusqu'en haut.

A défaut de textes, seules des fouilles consciencieuses pourraient apporter

des renseignements décisifs sur l'étendue du chœur primitif. Mais il est permis de constater que l'influence locale se fait sentir dans les parties hautes des trois dernières travées du chœur.

L'archéologue peut y surprendre les tendances qui sépareront l'école gothique de l'Île-de-France de l'école gothique normande. La mouluration se complique, les profils deviennent parallèles, la décoration symétrique, les tailloirs s'arrondissent, certains boudins se coudent. En résumé un nouvel architecte vient de prendre la direction des travaux tout en s'inspirant des traditions de la province, il essaie de ménager une transition entre son œuvre et celle de son prédécesseur.

La partie droite du chœur est voûtée sur croisée d'ogives de plan barlong. Chaque voûtain appareillé en petits moellons, noyés dans un mortier extrêmement résistant, offre une épaisseur d'environ vingt-cinq centimètres.

LE SANCTUAIRE

La partie tournante du chœur sert de sanctuaire à la cathédrale Saint-Pierre ; pour les très jolies et savantes choses, c'est le constructeur du chevet qui sait les secrets. Là, toute force est active, l'architecture s'affine, s'allège. Aucun tâtonnement, aucune hésitation, le maître de l'œuvre domine les procédés gothiques. Prévoyant exactement les points de poussée des voûtes, il leur oppose des arcs-boutants disposés avec beaucoup d'art. Ainsi la pression oblique devient verticale, une longue colonnette effilée la transmet au tailloir des piles du rez-de-chaussée, tandis que les nervures du déambulatoire maintiennent l'équilibre en faisant contrepoids. Dans le triforium, la succession des vides et des pleins calculés avec une grande habileté, produit de belles oppositions de lumière, des ombres profondes et des clairs vigoureux. La décoration, les profils, la composition générale, indiquent une œuvre normande. D'ailleurs en élévation et pour divers détails, le chevet de Saint-Pierre de Lisieux a été souvent comparé avec ceux de Saint-Etienne de Caen et de Notre-Dame de Bayeux. De réelles ressemblances se remarquent dans les trois édifices. Arcades suraiguës, moulures formées de boudins parallèles et de gorges profondes, nervures en pénétration les unes dans les autres,

tailloirs ronds; autant de caractéristiques qui se retrouvent à Caen, à Bayeux et à Lisieux. Le chevet de l'Abbaye-aux-Hommes marque les débuts de l'école gothique de Normandie. Les chœurs de Bayeux et de Lisieux en marquent l'apogée. Le premier avec ses écoinçons couverts de rameaux fleuris, avec sa voûte rehaussée de peintures, éblouit le regard par la splendeur de son décor; le second attire par sa noble simplicité. Là-bas c'est déjà la jolieffe dans les détails, ici c'est la pureté de la composition générale, une beauté presque sévère mais d'une douce attirance. Avant la Révolution, le menu peuple, en parlant des deux diocèses et des deux cathédrales, disait : « Lisieux le noble et Bayeux le riche. » Il y a dans cette appréciation une nuance qui convient parfaitement au style des deux monuments.

Au chevet de Saint-Pierre, les piliers du sanctuaire au nombre de six s'appuient sur un soubassement demi-circulaire. Moins épaisses que les colonnes de la partie droite du chœur, ces piles comprennent deux gros supports établis l'un derrière l'autre, flanqués sur les côtés de deux minces colonnettes. La corbeille s'orne de feuillages et de nombreux crochets disposés en alternance. Le tailloir est commun aux quatre fûts. A cause du rétrécissement survenu dans l'entre-colonnement, les sept arcades du chevet offrent un tracé d'une extrême acuité¹.

Un cordon mouluré marque l'étage du triforium, jolie galerie de circulation formée d'un arc en tiers-point partagé en deux lancettes. Le tympan également paré d'ajours, les fûts très finement arrondis, les chapiteaux à tailloirs octogones, donnent au triforium une légèreté et une élégance incontestables. Un mur plein cache les combles.

Quand l'archéologue visite cette galerie, il lui est facile de remarquer que l'alignement de la partie tournante du chœur s'avance de quelques centimètres sur la partie droite. L'architecte du chevet a voulu ainsi nettement délimiter son œuvre.

Au-dessus de la galerie du triforium court un bandeau de quatre-feuilles découpés comme à l'emporte-pièce. L'éclairage est donné par des fenestrages en arc-brisé tangents aux formerets et entourés des boudins parallèles. Un passage de service traverse les embrasures des fenêtres et permet

1. Profil des arcades du chevet : cinq tores parallèles dégagés par des gorges.



Photo M. H.

LE TRIFORIUM ET LES VOUTES DU CHŒUR

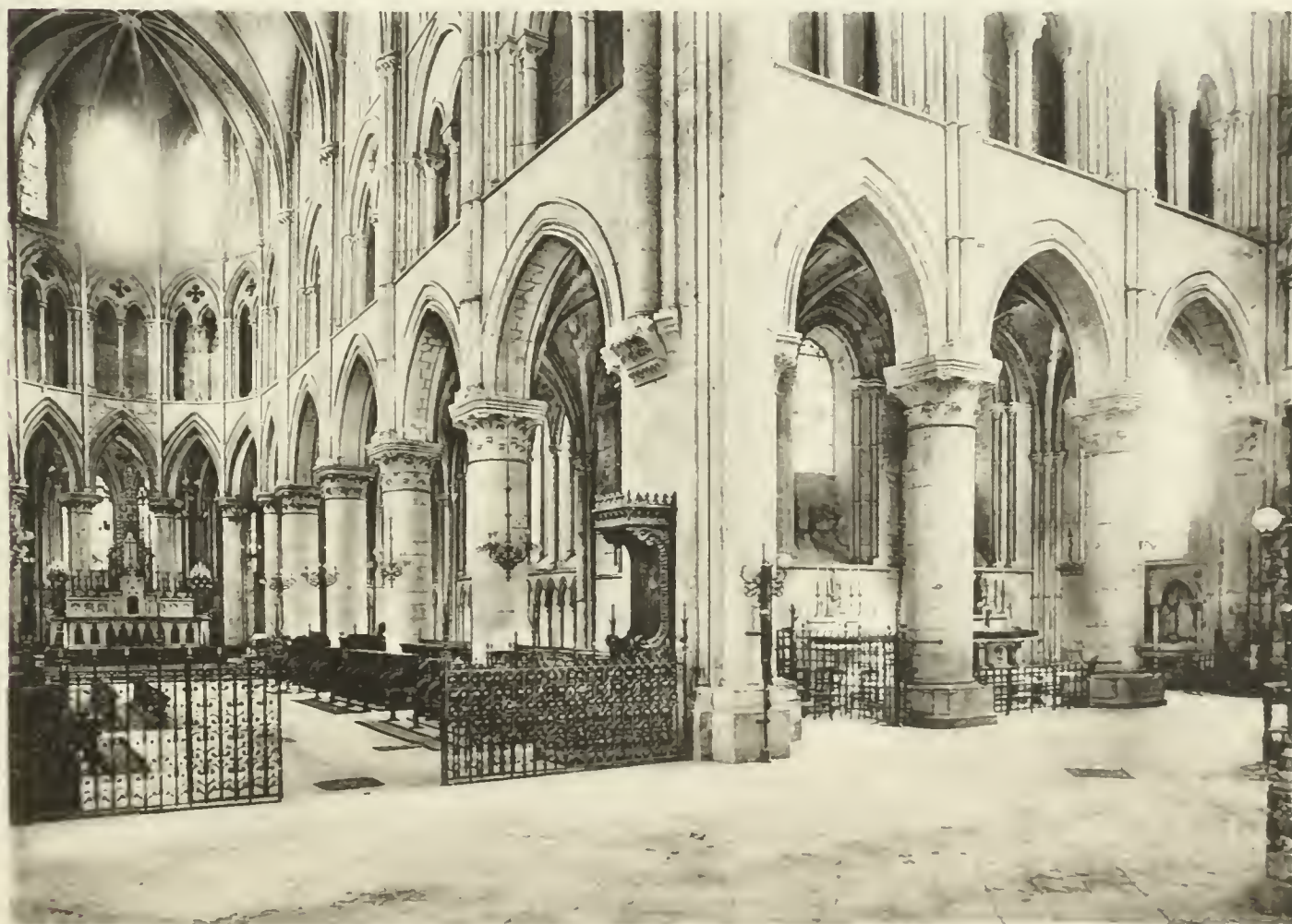


Photo Boutey.

ANGLE DU CHŒUR ET DU CROISILLON SUD



de circuler autour de la claire-voie¹. Les huit nervures de la voûte retombent sur de sveltes colonnettes qui partent des tailloirs des supports du rez-de-chaussée. Les arcs diagonaux se rejoignent à la clef de voûte ornée des armoiries du chapitre. Toutefois quatre petites branches d'ogives, au lieu de s'arrêter à la clef, convergent vers le doubleau comme à Bayeux. Les compartiments de voûte sont construits en petit appareil taillé avec la plus grande symétrie. La clef pendante de la quatrième travée droite du chœur indique une reprise du xvi^e siècle. Les voûtes du sanctuaire furent sans doute remaniées dans la même campagne.

DÉAMBULATOIRE

Il s'ouvre de chaque côté du chœur par un grand arc, dont l'archivolte intérieure reste plate (fig. 25). La travée tangente au croisillon en forme le prolongement. Elle est un peu plus large que celui-ci. La seconde travée, close latéralement par un mur assez simple, est percée d'une porte. Celle du collatéral Nord donne accès dans l'enclos de la cathédrale, celle du collatéral Sud conduit à la sacristie.

Dans les deux premières travées du déambulatoire, les supports, chapiteaux, tailloirs, les nervures des voûtes sont traités comme dans les collatéraux de la nef. A partir de la troisième travée, le style porte l'empreinte d'influences normandes indiscutables.

Les supports de la voûte perdent leurs bagues. Doubleaux et ogives d'un profil plus léger reposent d'un côté sur les tailloirs des chapiteaux des

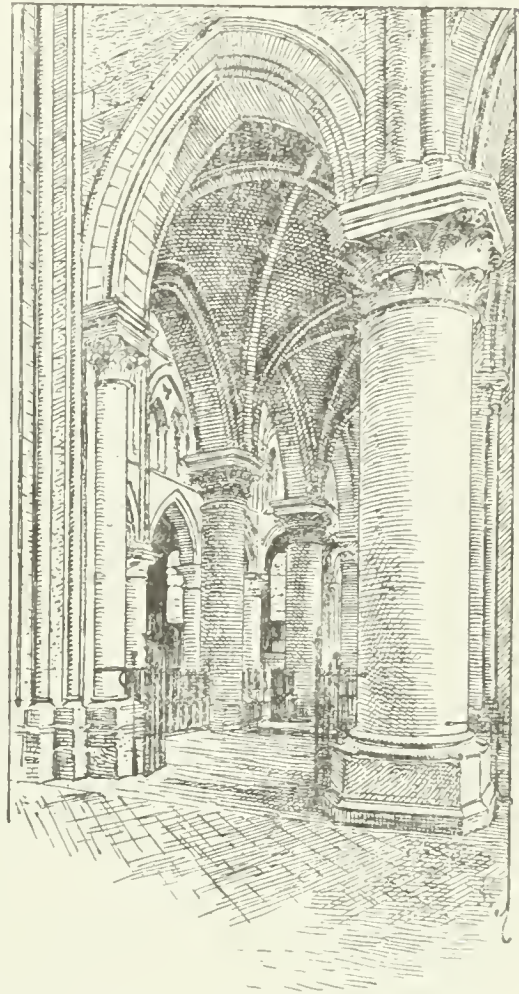


Fig. 25. — Entrée du déambulatoire.

1. Profil des nervures du chevet : un tore entre deux cavets. — Profil des doubleaux du chœur : deux boudins séparés par un canal. — Profil des ogives : un boudin entre deux cavets.

piliers du chœur et, du côté des murs latéraux, sur un faisceau non plus de trois colonnes, mais de cinq supports réunis par des gorges très accentuées. Les chapiteaux ont des crochets et des feuillages disposés avec beaucoup d'art. Le tailloir, de forme arrondie, est commun au faisceau des cinq colonnettes. Les bases et les socles sont circulaires.

D'un banc de pierre, où les anciens Lexoviens pouvaient s'asseoir dans les grandes fêtes liturgiques, partent des arcatures décoratives d'un profil bien normand. Les architectes de la cathédrale de Bayeux et de Norrey ont fait appel au même procédé de décoration dans le déambulatoire, en l'enrichissant de jolis motifs. A Bayeux, les arcatures sont couronnées par un bandeau de feuillage : à Norrey le ciseau du sculpteur, fouillant profondément la pierre, a représenté le triomphe de l'Eucharistie. A Lisieux, la décoration du soubassement reste très sobre. Au-dessus d'un bandeau mouluré, de belles fenêtres géminées, à double remplage, montent jusqu'à la voûte. Les écoinçons sont garnis d'une roface feuillagée, d'un trèfle ou d'un quatre-feuille fleuroné. Ces médaillons gravés, ces rofaces en relief, sont à rapprocher des motifs analogues des porches latéraux et de la salle gothique de l'ancien palais épiscopal.

L'ordonnance de la claire-voie du déambulatoire de Bayeux et du chœur de Coutances rappelle les fenestrages de Lisieux, mais dans cette dernière cathédrale aucun passage n'a été pratiqué au niveau des baies.

Dans la partie tournante du déambulatoire de Saint-Pierre, chaque travée de voûte ayant la forme d'un trapèze, l'architecte en prit le centre et, à l'aide d'ogives d'inégale longueur, réunit le point ainsi obtenu aux quatre angles.

En 1869, M. Millet, architecte des monuments historiques et M. Belot, entrepreneur, restaurèrent très adroitement les collatéraux du chœur. De nombreux bancs en gradins obstruaient le déambulatoire. Les colonnettes du soubassement avaient été affreusement mutilées pour placer ces bancs de bois blanc. Après avoir débadigeonné cette partie de l'église d'une main experte, les ouvriers rétablirent les fûts et les chapiteaux détruits, remirent en état les arcatures avec tant d'attention qu'il est presque impossible de distinguer les traces des anciennes dégradations.

Les deux petites portes situées près des chapelles absidales conduisent

l'une à la tour Saint-Ursin¹ et l'autre à la tour Saint-Martin, tourelles établies à la naissance du chevet, comme à Saint-Étienne de Caen, Bayeux et Coutances.

Au XIII^e siècle, les architectes gothiques se plaifiaient à faire rayonner autour du chœur une ligne continue d'absidioles. Contrairement à cet usage généralement respecté, à Lisieux, sur la partie tournante du déambulatoire s'ouvrent trois chapelles espacées, réunies entre elles par un soubassement circulaire. Une disposition analogue, legs de la tradition romane, fut également adoptée par les maîtres d'œuvres de Rouen, Bourges, Saint-Julien du Mans, et dans les églises picardes de Saint-Sauve, de Montreuil-sur-Mer, Notre-Dame-de-Saint-Omer. Au XIII^e siècle, la chapelle Notre-Dame était loin d'être aussi profonde et spacieuse. Après la mort de Jeanne d'Arc, Pierre Cauchon « alla passer les dernières années de sa vie, oublié et meurtri, dans son évêché de Lisieux. Il y employa ses loifirs et le fruit de ses peines à élever une chapelle en l'honneur de la Vierge, qui est un des plus exquis monuments de l'époque, car cet homme énergique avait, comme Louis XI, le goût fin et sûr². » M. Lahaye donnera dans cet ouvrage la description détaillée de cette chapelle, véritable bijou d'architecture flamboyante.

Les deux autres chapelles absidales sont contemporaines du sanctuaire et aussi habilement conçues qu'élégantes d'aspect. Édifiées sur plan semi-circulaire, elles ne deviennent pas polygonales au niveau de l'appui des fenestrages. Sachant par expérience que les baies ouvertes dans un mur cylindrique poussent au vide, et que la taille des meneaux sur un plan courbe présente de sérieuses difficultés, le constructeur n'a point pratiqué de fenêtres géminées dans les absidioles.

Trois fenêtres simples en arc brisé éclairent chaque chapelle, dont le soubassement est orné d'un côté par une jolie piscine, de l'autre par un sacraire où le chapelain déposait jadis les vases sacrés après la messe matinale.

La voûte comprend six branches d'ogives, deux d'entre elles, dépassant la clef, viennent rejoindre le doubleau d'entrée. Comme à la cathédrale de

1. Comptes de 1573.

2. G. Hanotaux, *Jeanne-d'Arc*, Paris, 1911, p. 278.

Bayeux, dans la mouluration se remarquent des tores rainés entre deux gorges. Les cinq colonnettes qui encadrent les trois chapelles de l'abside sont réunies par des gorges profondes.

Avant la Révolution, la chapelle située à l'extrémité du collatéral Sud avait pour titulaire « Monsieur Saint-Ursin ». C'est là que le Jeudi-Saint, après l'office liturgique, l'évêque de Lisieux, accompagné d'un nombreux clergé, venait déposer la réserve eucharistique sur un reposoir entouré de tentures, de fleurs et de cierges. Chaque jour, des pèlerins y venaient réclamer la protection de l'illustre guérisseur des fiévreux. Un long tableau à l'air vieillot, dont M. Robert Salles nous a fait un curieux dessin, permettait aux clients de « Monsieur Saint-Ursin » de se rendre compte des grâces spéciales dont Lisieux lui était redevable.

La chapelle édifiée à l'extrémité du collatéral Nord avait jadis pour titulaire saint Martin, dont le souvenir intéressait vivement les Normands d'autrefois.

Ainsi qu'un paysan qui défriche les landes,

L'histoire impitoyable arrache les légendes.

François Coppée avait bien raison de jeter cette plainte à tous les échos, la légende n'est pas l'ennemie de l'histoire, elle la complète, l'agrément, lui donne une teinte plus douce et attirante. Les vieilles histoires, comme les vieilles mélodies, comme les vieilles images, nous livrent un peu de l'âme de nos aïeux et nous révèlent tant de détails inédits sur leurs habitudes religieuses.

Il y a de cela de longues années... Une jeune fille de Lisieux¹ devint subitement aveugle. Confiante en la protection de saint Martin, elle entreprend le pèlerinage de Tours. Ses parents l'accompagnaient. Durant plusieurs jours, la pieuse pèlerine prie avec un indicible espoir. La guérison ne vient pas. Impatients de revoir le pays d'Auge, les parents de la jeune fille insistent pour reprendre le chemin du retour. Mais, avant de s'éloigner, l'aveugle revient encore une fois implorer le vieil archevêque.

1. *Vie des Saints Patrons*, p. 210. — Grégoire de Tours, *Les Livres des Miracles*, lib. II, ch. LIV, édit. Bordier, Soc. hist. de France, Paris, 1860, pp. 180-181.



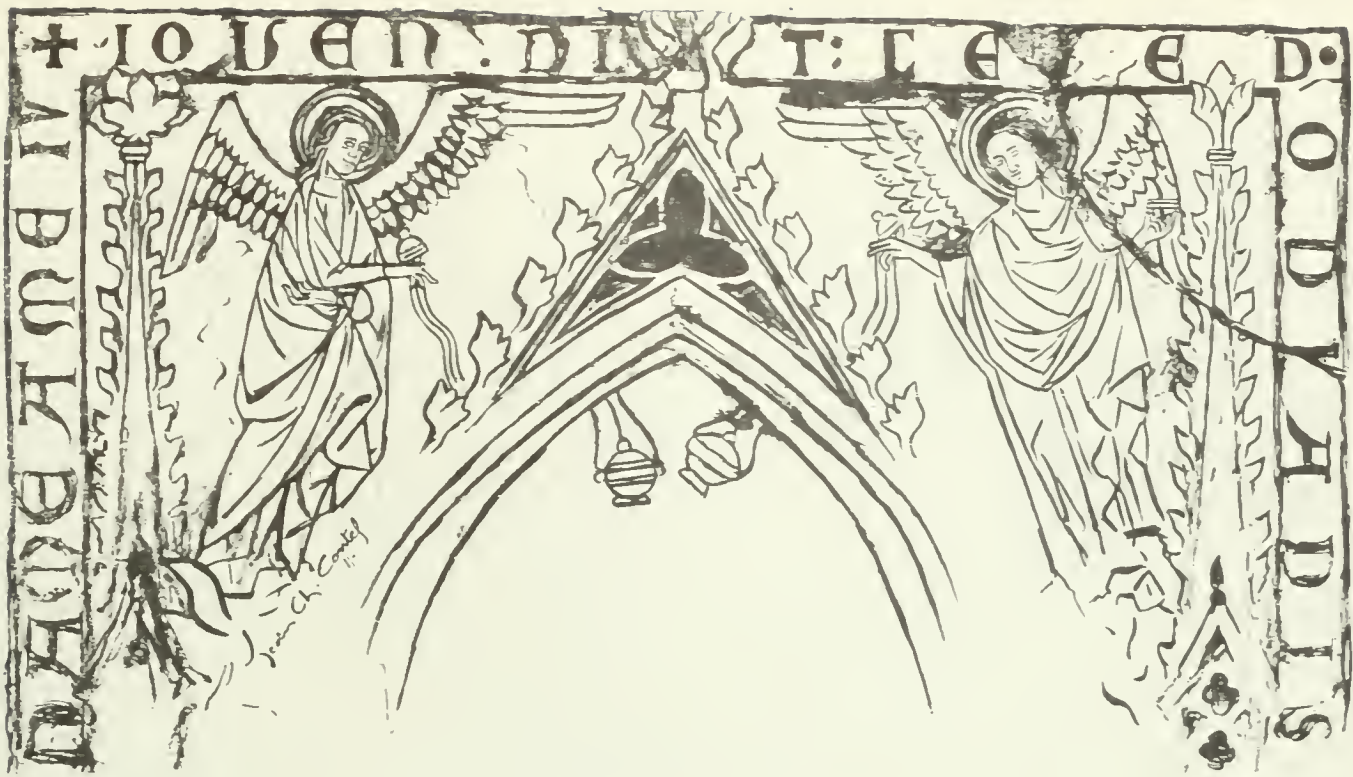
Collection photographique de l'Auteur.

LES COLONNES DU CHŒUR, COTÉ NORD

Agenouillée près du tombeau du grand thaumaturge, elle se confie à Lui. Tout à coup, une inspiration lui vient : si elle approchait de ses paupières le voile précieux qui recouvre le tombeau. Elle le fit sans aucun résultat... Il ne lui reste plus qu'à regagner Lisieux... Pendant la traversée de la Loire, au lieu de se laisser abattre par la cruauté de l'heure, au lieu de se plaindre et de murmurer, elle continue de prier saint Martin. A genoux dans la frêle embarcation qui glisse doucement sur les eaux tranquilles, elle ne cesse de répéter cette parole d'espoir : « Que vous êtes bon ! Comment vous remercier dignement. Bienheureux confesseur, sans doute je n'ai pas eu la joie de regarder votre tombe, mais au moins je vous suis reconnaissante d'avoir pu la toucher de mes mains. » De grosses larmes glissaient sur son visage. Elle veut les essuyer et soudain ses yeux s'ouvrent à nouveau à la lumière... Vite elle retourne à Tours. Elle joint les mains avec ferveur... Elle ouvre les lèvres pour chanter son cantique d'actions de grâces. « Plusieurs entendirent les acclamations qu'elle fit à la louange du saint ; puis, ayant achevé son oraison, elle se retira avec grande joie. » On peut sans trop d'effort comprendre avec quel charme les Lexoviens du moyen âge ouïrent cette merveilleuse histoire. L'humble fidèle, qui ne connaissait au monde que son clocher et sa rue tortueuse, trouvait dans ce récit tout ce qu'il aimait : un pèlerinage heureux, des épisodes délicieux, un miracle.







DÉTAIL DES CHAPELLES

CHAPELLES DU COLLATÉRAL NORD

CHAPELLE SAINT-VIVIEN (CHAPELLE NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANDE)



NOUS COMMENÇONS par la plus voisine de la façade, aujourd'hui dédiée à Notre-Dame-de-la-Délivrande. Avant la Révolution elle était sous le vocable de saint Vivien. A l'entrée de la chapelle chacun peut lire cette inscription peinte sur une vulgaire plaque de tôle noire : « *Chapelle de Notre-Dame de-la-Délivrande, Confrérie canoniquement érigée dans l'ancienne église de Saint-Germain de Liseux et régulièrement transférée dans l'église de Saint-Pierre avec concession d'indulgences.* » Dans l'église Saint-Germain, vendue à l'encan et démolie en 1798, du côté de l'Épître, entre le troisième et le quatrième pilier, juste derrière la chaire, existait une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-la-Délivrande. C'était là devant une Vierge en bois doré, que les pieuses Lexoviennes venaient égrener leur chapelet ou faire brûler quelques cierges en souvenir de leurs défunts. Le 2 juillet, les 15 et 22 août, l'affluence était considérable. En 1750, le clergé de Saint-Germain constatant avec

joie la grande dévotion des fidèles pour Notre-Dame-de-la-Délivrande, demanda au pape Clément XIII d'ériger en confrérie cette pieuse association. Le Souverain Pontife accueillit favorablement cette requête et enrichit la confrérie de nombreux privilèges.

En 1809, un vicaire de Saint-Pierre obtint de Mgr Brault la permission de rétablir dans la cathédrale la confrérie disparue. Jusqu'en 1890 nombreuses furent les inscriptions sur les registres d'admission, nombreuses aussi les ressources. En 1854, la confrérie offrait à la fabrique de Saint-Pierre la garniture de soie rouge qui recouvre le siège principal du banc-d'œuvre lorsque Mgr l'évêque de Bayeux vient présider une grande fête dans sa seconde cathédrale. Quelques années plus tard, M. l'abbé Cagniard, toujours soucieux de rehausser l'éclat des offices liturgiques, demanda à la confrérie, pour le suisse de Saint-Pierre, vieux grognard de la garde, un costume de drap rouge tout chamarré d'or.

En 1854, au moment de l'établissement du calorifère, les ouvriers mirent à découvert l'ancien pavage de la chapelle de la Délivrande composé de carreaux de terre cuite émaillée, offrant un joli dessin jaune sur fond rouge. Provenant de la fabrique du Pré-d'Auge, ce dallage formait une série de rosaces de l'effet le plus gracieux.

A la même date, deux caveaux superposés furent également trouvés dans la même chapelle. M. Arthème Pannier, témoin de cette trouvaille, l'a signalée à l'attention des lecteurs du journal *Le Normand* en ces termes : « L'une des pierres qui recouvraient le caveau supérieur offrait une inscription en grande partie effacée et un écusson qui paraissait remonter au XIII^e siècle. Le caveau inférieur était fortement scellé et recouvert d'une large pierre. Dans les terres qu'on a retirées de cette chapelle, dont le sol a été exhausé de 30 centimètres environ, on a recueilli avec de nombreux fragments de pavés émaillés, une belle pièce de monnaie, grand module (argent et cuivre), offrant d'un côté un quatre-feuilles dont les lobes sont occupés par quatre lions rampants, et le champ par deux L accolés avec légende :

LUDOVICUS, DEI : GRA : COMES ET DNS : FLANDRIE

Cette pièce que nous attribuons à Louis I^{er} (1322) ou à Louis II (1346), comtes de Flandre, se rapporte parfaitement à l'époque de la construction



des chapelles qui bordent les bas-côtés de la nef lesquelles datent, comme on sait, du XIV^e siècle¹. »

Il convient de remarquer que la chapelle de Notre-Dame-de-la-Délivrande, ou plus exactement Notre-Dame-de-Délivrande, n'a rien de commun avec Notre-Dame-de-la-Délivrande près de Douvres. A Saint-Ouen de Rouen et à Notre-Dame de Louviers, la Vierge était invoquée sous la même appellation qu'à Lisieux.

CHAPELLE SAINT-MANDÉ (CHAPELLE DE L'ENFANT-JÉSUS)

Cette chapelle était autrefois dédiée à saint Mandé. Une statue de l'Enfant-Jésus remarquable par sa polychromie criarde et son insignifiance, a été adossée à l'arcade d'entrée, au grand détriment des lignes. Le mur septentrional est décoré d'une statue de sainte Germaine, d'une médiocrité déconcertante. Créée avec la principale préoccupation d'un moulage facile, par son attitude, son manque d'expression, elle a un air de famille avec les articles de mauvais goût qui déshonorent certaines vitrines du quartier Saint-Sulpice, à Paris. De 1885 à 1895 toute une série de statues sans caractère s'est glissée dans la cathédrale. Ceux qui aiment la beauté de la maison de Dieu peuvent regretter cet envahissement de la laideur. Selon la juste observation de Mgr Baunard : « Il ne faut pas faire rire de ce que nous devons faire vénérer et aimer². »

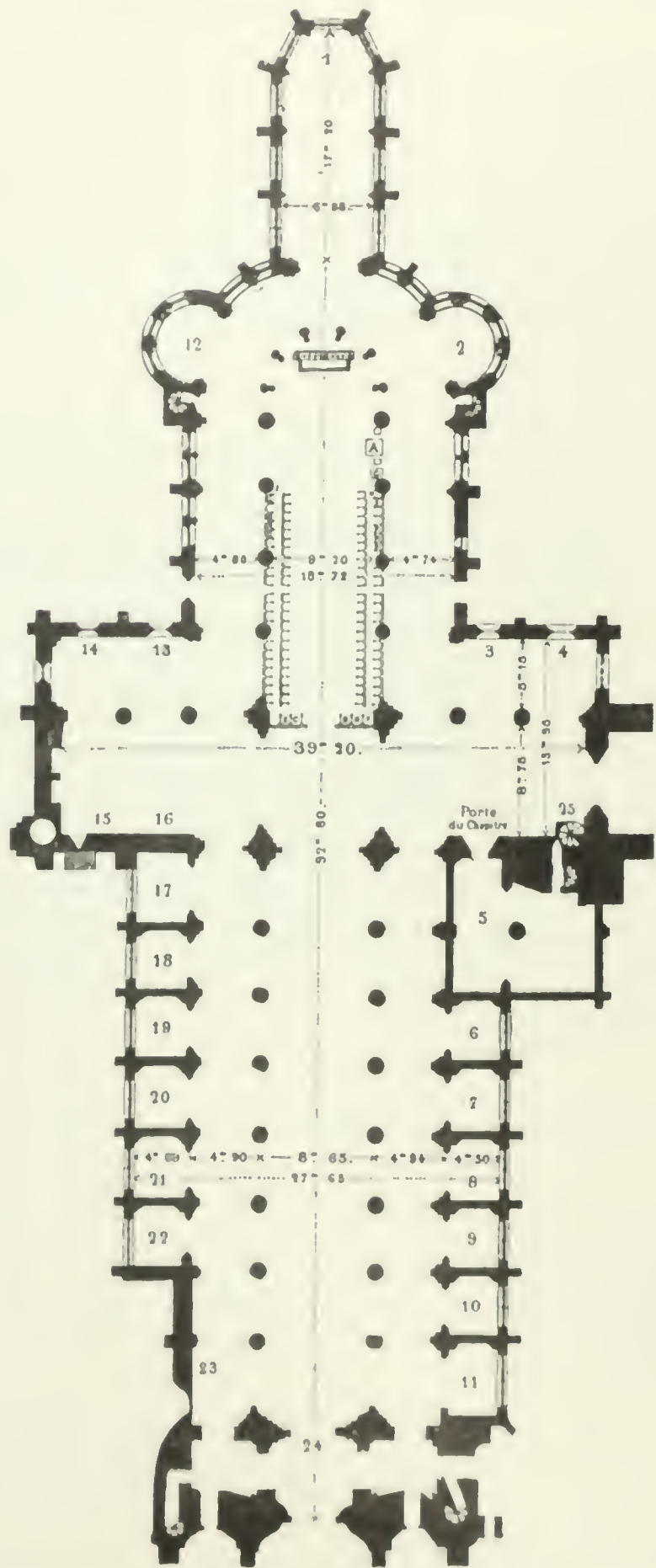
CHAPELLE SAINTE-AGNÈS (CHAPELLE NOTRE-DAME-DE-LOURDES)

Anciennement sous le vocable de sainte Agnès, la chapelle de Notre-Dame-de-Lourdes renferme une piscine trilobée assez riche de sculpture et d'une composition charmante. L'arc-brisé qui encadre cet édicule est lui-même enveloppé par un fronton triangulaire à rampants garnis de crochets et d'un fleuron.

Une pierre tombale dans le style du XIII^e siècle se trouve encastrée dans les pavés de la chapelle. Au point de vue iconographique, cette tombe est

1. Journal *Le Normand*, 14 sept. 1867.

2. Mgr Baunard. *Un siècle de l'Eglise de France*, Paris 1902, p. 255.



Plan de la Cathedrale de Lisieux

LÉGENDE DÉTAILLÉE DU PLAN DE LA CATHÉDRALE

TITRE DES CHAPELLES¹

- | | |
|---|---|
| 1. <i>Notre-Dame.</i> | 13. <i>Saint Jean-Baptiste</i> (1 ^{re} et 2 ^e portion). |
| 2. <i>Saint Ursin.</i> | 14. <i>Saint Etienne</i> (1 ^{re} et 2 ^e portion). |
| 3. <i>Saint André.</i> | 15. <i>Ste Croix</i> , 2 ^e portion ou <i>St Gilles-St Leu</i> . |
| 4. <i>Saint Jean l'Évangéliste.</i> | 16. <i>Saint Ouen.</i> |
| 5. <i>La salle capitulaire.</i> | 17. <i>Saint Nicolas.</i> |
| 6. <i>Ste Catherine et Ste Croix</i> (1 ^{re} portion). | 18. <i>Saint Léonard.</i> |
| 7. <i>Saint Thomas-le-Martyr.</i> | 19. <i>Saint Maur.</i> |
| 8. <i>Sainte Madeleine et Saint Gatien.</i> | 20. <i>Sainte Agnès.</i> |
| 9. <i>Saint Augustin.</i> | 21. <i>Saint Mandé.</i> |
| 10. <i>Saint Laurent.</i> | 22. <i>Saint Vivien.</i> |
| 11. <i>Saint Denis et Saint Taurin.</i> | 23. <i>Tous les Saints.</i> |
| 12. <i>St Martin, St Romain et St Sébastien.</i> | 24. <i>Saint Michel</i> (dans la tribune). |
-

SIÈGES DES MEMBRES DU CHAPITRE

- | | |
|---|--|
| A <i>L'Evêque.</i> | L <i>L'archidiacre de Gacé.</i> |
| B <i>Le haut-doyen.</i> | M <i>Le premier sous-chantre.</i> |
| C <i>Le grand-chantre.</i> | N <i>Le deuxième sous-chantre.</i> |
| D <i>Le scolaste.</i> | O <i>Le vicaire de Rays ou Retz.</i> |
| E <i>L'archidiacre du Lieuvain.</i> | P <i>Le premier vicaire.</i> |
| F <i>L'archidiacre d'Auge.</i> | Q <i>Le quatrième vicaire.</i> |
| G <i>Le chanoine de semaine.</i> | R <i>Le deuxième vicaire.</i> |
| H <i>Le trésorier.</i> | |
| I <i>Le chèvequier.</i> | |
| K <i>L'archidiacre de Pont-Audemer.</i> | <i>Les chanoines, dans les hautes stalles
par rang d'ancienneté.</i> |

1. Pour la liste des chapelles consulter : *Obituaire de la Cathédrale*, Bibliothèque nationale, Ms latin. Nouv. acq. 1778.

typique, car elle exprime, avec une scrupuleuse fidélité, les traditions du moyen âge sur la mort. Pour l'artisan de ce monument funéraire, le trépas n'est pas seulement un grand mystère, il est surtout une immense espérance. C'est à dessein, dans une pensée mystique, que le graveur abrita la tête de l'ecclésiastique défunt sous une sorte de dais ou arcade surmontée d'un gâble ajouré par un trèfle et garni de têtes de feuillages. De légers contreforts finement dentelés donnent du relief à la figure où plane une noblesse, une sérénité qui ne sont déjà plus de ce monde. Sommes-nous en présence d'un élu? L'artiste l'espère, et c'est pourquoi, non content de mettre au-dessus de la tête du mort un dais sculpté comme en possèdent les saints des portails, il a placé dans les écoinçons deux anges thuriféraires. Les deux serviteurs de Dieu balancent des encensoirs devant le défunt en signe de vénération, comme ils font devant les martyrs et les confesseurs de la foi. Enfin les pieds de l'ecclésiastique reposent sur un dragon. Ce support symbolique est malheureusement caché au regard par le confessionnal. Dans la pensée des théologiens du XIII^e siècle, au seuil de l'éternité, le chrétien devient une image du Christ; comme le Sauveur ne doit-il pas fouler aux pieds le monstre infernal, l'éternel séducteur, le péché et tous les bas instincts de la nature humaine?

De l'inscription, il ne reste que quelques mots. M. Charles Vasseur proposa naguère la lecture suivante :

JOUEN DIC : LE NEVOU (Neveu)
JADIS D. (Doyen)
EN PARADIS : ET : EN : REPOS : SEIT (Soit) MISE
(N) DAME : AMEN.

L'invocation de la Vierge, sur laquelle l'inscription se termine, permet de supposer que la tombe était précédemment placée dans la chapelle absidale. Depuis 1868, époque où M. Vasseur étudiait l'épigraphie religieuse de la cathédrale, plusieurs mots et divers ornements gravés au trait ont beaucoup souffert par endroits. Qui sait? Dans quelques années, cette pierre tombale sera peut-être complètement effacée. Aussi nous avons demandé à Jean Contel de prendre une empreinte de la partie supérieure du tombeau de Jouen ou Jean



LA CATHÉDRALE VUE DU NARTHEX (Bois gravé de Gernez).

Leneveu, ancien doyen du chapitre de Lisieux. Nous savons que cet ecclésiastique a tenu une grande place dans l'histoire locale. Dans les luttes entre l'évêque et le chapitre, son rôle fut considérable. En vertu de l'autorité temporelle qu'il tenait de son titre de comte de Lisieux, l'évêque possédait en principe les pouvoirs les plus étendus dans son fief. Mais en réalité le chapitre de la cathédrale en était arrivé à exercer un contrôle immédiat sur l'organisation de la ville et de la banlieue. En maintes circonstances, le doyen avait étendu avec adresse les privilèges du chapitre dont il était l'élu. C'était en son nom et sous son autorité que les affaires se traitaient. Quand un prélat énergique protestait contre ses empiètements, le doyen produisait des cartulaires anciens et des actes plus ou moins authentiques, établissant sa prétendue indépendance spirituelle et temporelle. C'est ce qui arriva sous Guillaume d'Asnières, en 1290: Jean Leneveu défendit avec vigueur les prérogatives du chapitre et prétendit exercer librement sa juridiction à Lisieux et aux alentours. L'évêque d'Avranches, Raoul de Thiéville, et Jean de Bernières, évêque de Séez, après avoir examiné le différend, reconnurent que le doyen était juge ordinaire dans la ville de Lisieux et sa banlieue. M. de Formeville rapporte ce jugement et, dans la liste des hauts-doyens, il assigne à Jean Leneveu le XII^e rang. La *Gallia Christiana* lui consacre quelques lignes : « Jean III Neveu figure en 1287 sur les chartes de l'abbaye du Bec. Il eut avec l'évêque Guillaume une querelle judiciaire à propos de la juridiction à exercer dans la ville et banlieue de Lisieux. L'évêque d'Avranches Raoul, et l'évêque de Séez, en octobre 1290, servirent d'arbitres pour trancher le débat. En 1293, Jean était encore à la tête du chapitre et le nécrologe mentionne son décès à la date du 24 avril¹. »

CHAPELLE SAINT-MAUR (CHAPELLE DU SACRÉ-CŒUR)

Saint Maur fut d'abord le patron de cette chapelle. Elle est éclairée par un fenestrage dont le remplage rayonnant n'a subi aucun remaniement essentiel : le vitrail ancien a seul disparu. Le tableau formant retable

1. De Formeville, t. I, p. CLXXXVIII et p. CCCXLVIII. *Gallia Christiana*, t. XI, édition Palmé, t. VI, col. 810.

a été peint par Mlle Godard, professeur de peinture à Lisieux. L'apparition du Sacré-Cœur à la bienheureuse Marguerite-Marie en est le thème. En avril 1869, l'enlèvement provisoire du précédent tableau a permis d'entrevoir une peinture murale du xvi^e siècle fort altérée par le temps. Cette curieuse fresque représentait l'Arbre de Jessé. Le confessionnal de la chapelle du Sacré-Cœur, d'excellent style Louis XIV, offre une porte sculptée à jour d'un très beau travail. Les rinceaux formés de feuillages fantaisistes dénotent une parfaite sûreté d'exécution.

CHAPELLE SAINT-LEONARD (CHAPELLE DE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES)

CHAPELLE SAINT-NICOLAS

(CHAPELLE SAINT-FRANÇOIS-DE-SALES-SAINTE-FRANÇOIS-XAVIER)

La première de ces chapelles était primitivement sous le vocable de saint Léonard, la seconde avait pour protecteur saint Nicolas. Les reliques de ce saint évêque étaient au nombre de celles que les calvinistes ravirent en 1562. L'abbé Piel¹ se plaint avec raison de ce que les anciens titres des chapelles de la cathédrale, à l'exception de celui de la Vierge, aient disparu. « Il semble pourtant qu'il était facile d'établir dans ces chapelles les dévotions bien respectables assurément que l'on y trouve aujourd'hui, sans en chasser des saints habitués depuis des siècles à y recevoir les hommages des fidèles. N'était-il pas possible d'établir le culte du Sacré-Cœur, par exemple, dans la chapelle Saint-Maur; la dévotion à Notre-Dame-de-Lourdes dans la chapelle de Sainte-Agnès, et ainsi des autres, sans changer le vocable de ces chapelles? »

Nous aurions mauvaise grâce à ne point observer que si le souvenir des anciens patrons des chapelles a été sacrifié au moment des restaurations, par contre, on a eu l'heureuse idée de reconstituer dans les vitraux qui ornent le tympan de chaque fenêtre une intéressante suite d'armoiries des évêques de Lisieux. Les érudits et les artistes ne peuvent manquer d'applaudir à cette initiative.

1. *Inventaire historique des actes transcrits aux Infirmités ecclésiastiques de l'ancien diocèse de Lisieux*, t. I, p. LVIII.

CHAPELLES DU COLLATÉRAL SUD

CHAPELLE NOTRE-DAME-DE-GRACE

CHAPELLE DE L'ANGE GARDIEN

Sans cachet artistique, ces chapelles ne datent que du début du siècle passé. Elles occupent l'emplacement de la salle capitulaire dont, en superficie, elles représentent à peu près la moitié.

CHAPELLE SAINTE-CATHERINE (CHAPELLE NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL SECOURS)

Anciennement elle avait pour patronne sainte Catherine. Le titulaire de cette chapelle était nommé par le seigneur de Combray, de la paroisse de Fauguernon : toutes les autres chapelles étaient à la nomination du chanoine de semaine. L'évêque avait rarement besoin d'intervenir dans la collation du bénéfice. Après avoir promis obéissance au chapitre dans la salle de ses réunions, chaque nouveau chapelain venait prendre place dans une stalle du chœur, restait quelques instants en adoration devant le Saint-Sacrement, puis, pénétrant dans la chapelle qui lui était destinée, il baisait respectueusement l'autel et se mettait à genoux sur le palier pour réciter une prière.

Dans le tympan de la verrière, le peintre a représenté dans le registre supérieur : les armes de l'abbaye de Notre-Dame-de-Bernay et de Notre-Dame-du-Pré à Lisieux. Dans le registre inférieur, figurent les armoiries de Notre-Dame-de-Grestain et de l'abbaye de Saint-Évroul. Les côtés sont occupés par les blasons de l'abbaye de Saint-Pierre de Préaux et Notre-Dame de Cormeilles. Ces six monastères vivaient sous le règle de Saint-Benoît. Seule, l'abbaye royale de Saint-Désir a survécu à la tourmente révolutionnaire. Des autres monastères, il ne reste guère que des débris de murailles, quelques arceaux romans ou gothiques enfouis dans l'herbe haute et le lierre. N'était-ce pas faire œuvre pie que d'inscrire le nom de ces abbayes sur un vitrail de la cathédrale, où, joignant les mains, baissant les yeux, ces travailleurs infatigables passaient lentement quand venait l'époque des ordinations ?

CHAPELLE SAINT-THOMAS LE MARTYR (CHAPELLE SAINTE-ANNE).

C'est à Saint-Thomas de Cantorbéry que cette chapelle fut d'abord dédiée. « Dès que l'on eut connaissance à Lisieux des miracles et de la canonisation de saint Thomas, Arnoul, qui était encore évêque, consacra dans son église cathédrale, sous l'invocation de ce saint martyr, un autel et chapelle qui est encore aujourd'hui un titre de bénéfice¹. » Ainsi s'exprime l'auteur de la *Vie des Saints Patrons du diocèse de Lisieux*. Les chapelles latérales de Saint-Pierre étant postérieures aux constructions d'Arnoul, il est manifeste que la chapelle Saint-Thomas Becket se trouvait à l'origine dans une autre partie de l'église, sans doute dans l'un des croisillons.

L'arcade destinée à recevoir l'autel prend naissance sur deux sommiers ornés de sculptures refaites sur d'anciens motifs, aujourd'hui en possession du musée d'art populaire : « Le vieux Lisieux ». La copie a été particulièrement fidèle. Un autel moderne en argent repoussé au marteau a été placé sous l'arcade en 1857 par les soins de M. l'abbé Hospice Farolet. Le dessin en fut donné par M. Danjoy, architecte chargé de la restauration de l'église². L'exécution, confiée à M. Chevalier, orfèvre à Paris, revint à 2.000 francs. Cet autel semble beaucoup plus heureux comme style que les autels en pierre des autres chapelles. Le tombeau, surtout, quoique très simple de forme, est traité avec un soin et un goût parfaits. Sur la face du mur oriental, du côté de l'Évangile, une sorte de niche encadrée dans une arcade triflée a été creusée pour servir de sacraire. C'est dans cette sorte d'armoire fermée par un seul vantail que les vases sacrés étaient mis en sécurité.

CHAPELLE SAINTE-MADELEINE ET SAINT-GATIEN (CHAPELLE SAINTE-CÉCILE)

Anciennement dédiée à Sainte-Madeleine et à Saint-Gatien, la chapelle Sainte-Cécile offre dans le tympan de la fenêtre qui l'éclaire de beaux fragments de vitraux, dont les tons harmonieux font contraste avec les verrières modernes.

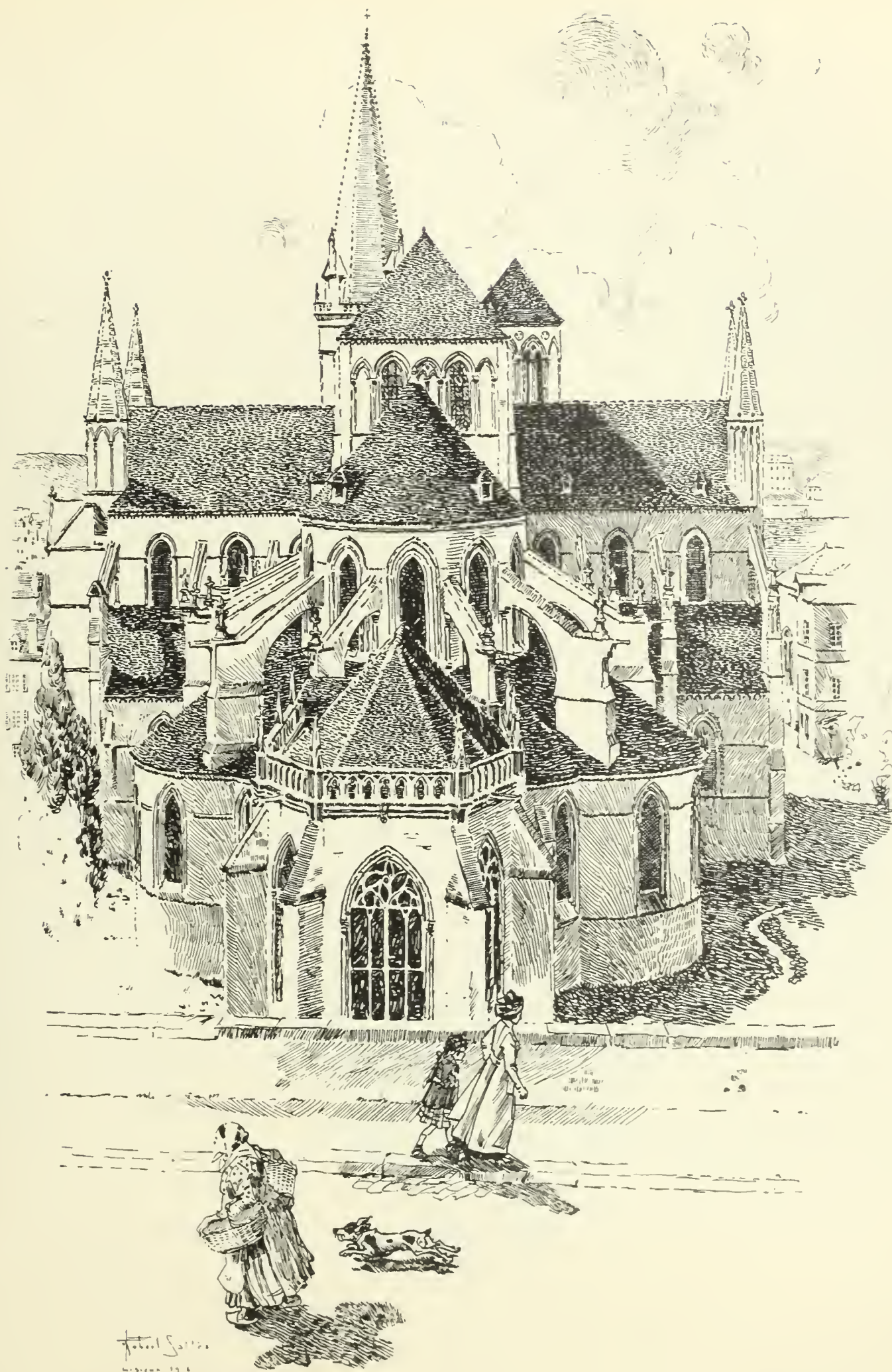
1. *Vie des saints Patrons*, p. 100.

2. Certains érudits ayant peine à admettre que l'autel soit en argent, nous avons demandé à un bijoutier d'étudier la question. Sa conclusion a été que l'autel est réellement en argent pur de tout alliage.



Collection photographique de l'Auteur.

LE DÉAMBULATOIRE, COTÉ NORD



CHAPELLE SAINT-AUGUSTIN (CHAPELLE SAINT-JOSEPH).

Autrefois chapelle Saint-Augustin.

Les trois chapelles les plus rapprochées du portail ont eu leurs voûtes refaites après la chute de la longue tour, par conséquent vers 1553. Les clefs pendantes et les arcs d'ogives indiquent nettement cette refaçon par leurs profils et leur structure. Quand le pavage a été placé, les ouvriers ont découvert un puits voûté en berceau, d'une profondeur d'un mètre environ.

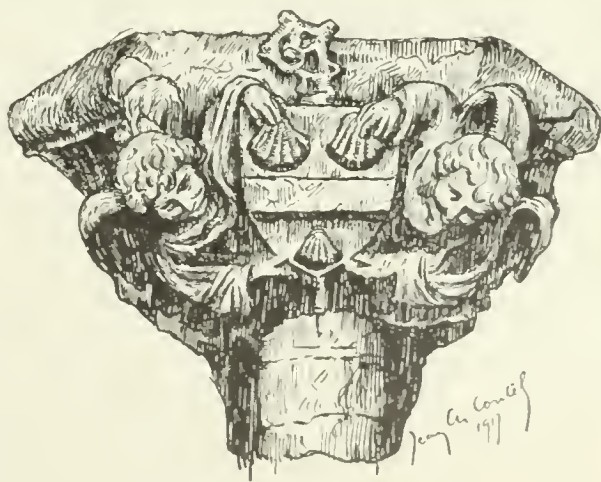
CHAPELLE SAINT-LAURENT (CHAPELLE NOTRE-DAME DE LA SALETTE).

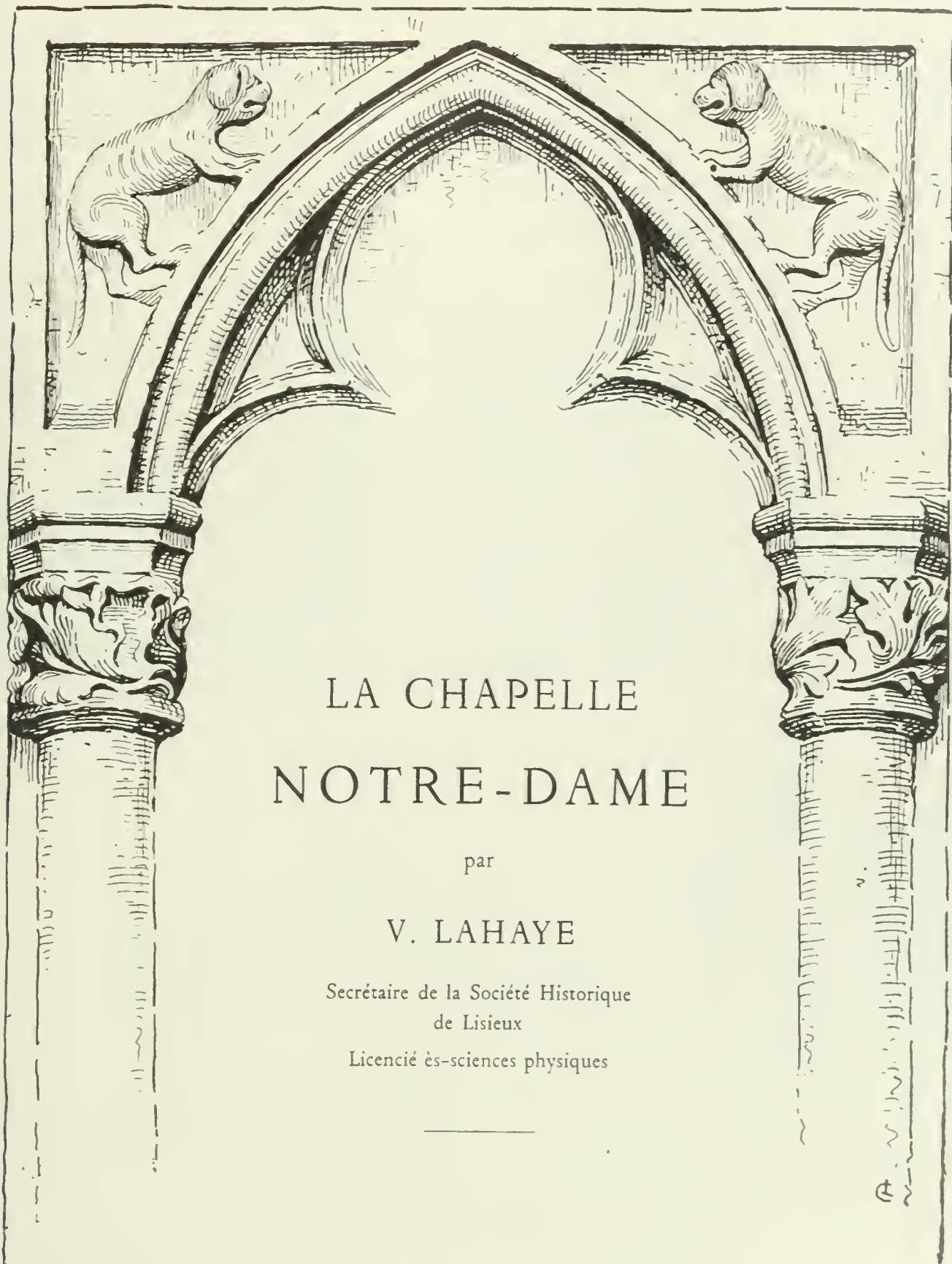
L'ancienne chapelle Saint-Laurent conserve, elle aussi, une portion de vitrail du xv^e siècle représentant le mystère de la Pentecôte.

CHAPELLE SAINT-MICHEL

La chapelle de Saint-Michel était autrefois au-dessus du grand portail près des orgues. L'usage de placer des chapelles dans les tours était fréquent au moyen âge.

Celle de Saint-Michel se trouvait toujours dans un lieu élevé. Actuellement, la chapelle de l'Archange renferme les fonts baptismaux. Avant la Révolution, elle était sous le vocable de saint Denis et saint Taurin.





LA CHAPELLE
NOTRE-DAME

par

V. LAHAYE

Secrétaire de la Société Historique
de Lisieux

Licencié ès-sciences physiques



Cl. Tribouillard.
JEANNE D'ARC, par Ch. Desvergues.



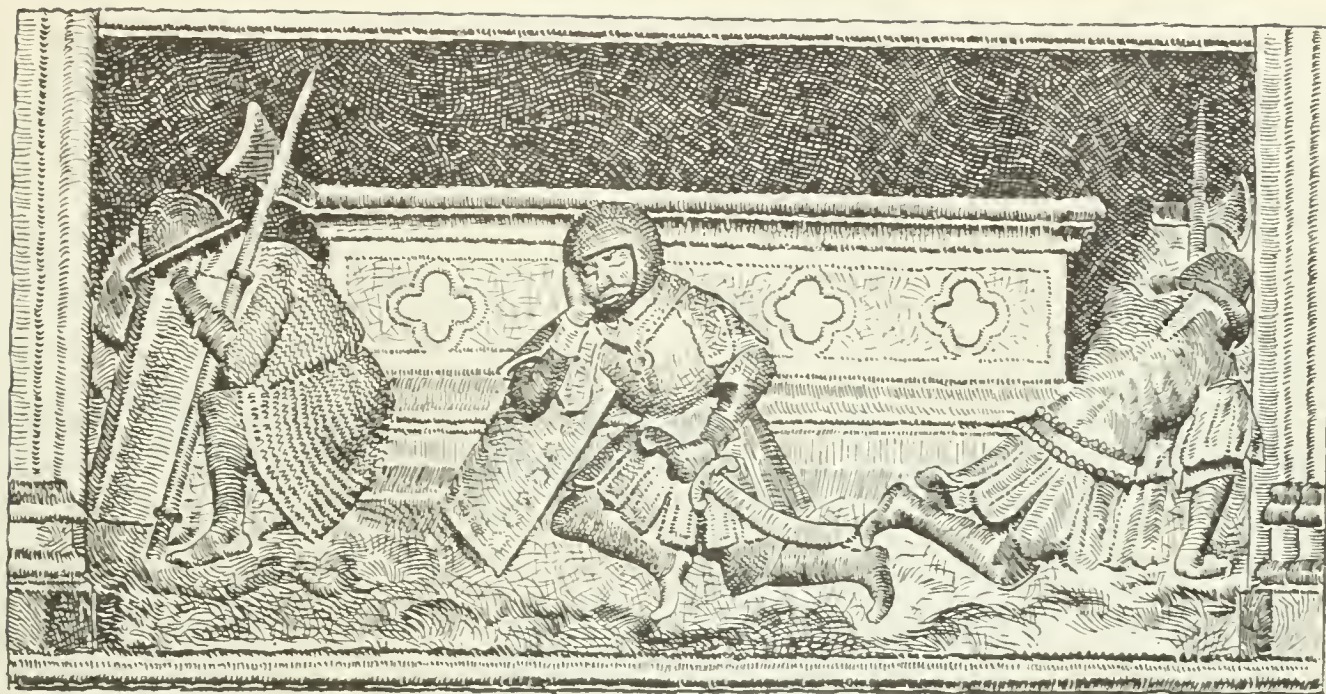
Cl. Lemaitre.

L'INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE NOTRE-DAME



Cl. Carot

L'EXTÉRIEUR DE LA CHAPELLE NOTRE-DAME



CHAPITRE III

LA CHAPELLE NOTRE-DAME



LA CHAPELLE qui orne l'abside de la Cathédrale fut édiflée sous l'épiscopat et par les soins de Pierre Cauchon, évêque de Lisieux, de 1432 à 1442.

Il en existait une autre auparavant à la même place, probablement dans le même genre que les deux autres chapelles du déambulatoire¹.

L'ancienne chapelle ayant été ruinée par les faits de guerre, Nicolas de Savigny, doyen du chapitre, voulut contribuer aux dépenses de la reconstruction et légua pour cet effet 60 livres. « *Legavit 60 libras ad construen-*

1. Voir la Charte de novembre 1233 publiée en fin de volume dans les Documents annexes; — les Registres de Guillaume Guérart, tabellion du roi et de l'évêque, acte du 14 août 1390 (étude de M^e Delarue, notaire à Lisieux); — l'accord du 17 novembre 1433 entre Pierre Cauchon et son chapitre (Bibliothèque de l'abbé Loir).

dam capellam B. M. bellorum tempestate funditus eversam et a Petro episcopo cum magnis sumptibus œdificatam. » (*Gallia Christiana*, t. XI.)

Il n'apparaît nulle part, soit dans les titres anciens, soit dans la chapelle elle-même, que Pierre Cauchon ait voulu élever ce monument en expiation de la sentence inique qu'il avait prononcée contre Jeanne d'Arc.

Cependant d'aucuns ont prétendu que Pierre Cauchon avait fait élever cette chapelle en expiation de son injuste sentence. Cette légende du repentir a pris naissance au xviii^e siècle et elle s'est propagée çà et là jusqu'à nos jours sans examen et sans preuves. Elle apparaît dans un manuscrit, écrit sous l'épiscopat de Mgr de Brancas, vers 1730. Ce manuscrit, qui reproduit surtout les armoiries des évêques de Lisieux, et qui contient quelques erreurs, est attribué à un curé de Beuvron-en-Auge. On y lit, au sujet de Pierre Cauchon : « *Petrus Cauchon, Campanus, antea Bellocensis Epûs. Quartum Vicarium instituit, missam qua quotidie hora oct. a pueris cantatus fundavit. Obiit 15 déc. 1442. Jacet in parte dextra altaris Capell. B. M. quam extruit pœnitentia ductus sententiæ mortis quam contra Joannam puellam Aurelianensem dixerat.* »

Par contre, Noël Deshayes, curé de Campigny, qui écrivait, au milieu du xviii^e siècle, une *Histoire des Evêques de Lisieux*, dit que le repentir de Pierre Cauchon n'est prouvé par aucun titre.

Les historiens et les érudits s'accordent généralement à penser que Pierre Cauchon n'a pas donné de preuves réelles de son repentir. Toute sa vie il fut l'homme des Anglais, il eut toujours l'âme anglaise, et, comme les Anglais de son temps, il ne songea pas au repentir¹.

Cette chapelle se compose de trois travées complétées par une abside à pans coupés. Elle mesure dans œuvre 17 m. 20 de longueur sur 6 m. 88 de large. Elle est éclairée par neuf grandes fenêtres flamboyantes partagées en quatre baies par un meneau central et quatre meneaux secondaires. Les tympanes offrent des tracerics élégantes et variées.

Sur un banc établi devant ces trois travées s'élèvent les colonnes des voûtes et celle des arcatures qui décorent tout le soubassement. Ces arcatures sont trilobées et les écoinçons remplis de sculptures assez bizarres (fig. 20).

1. Ch. Engelhard, *Pierre Cauchon, son prétendu repentir*.

Elles reposent sur des colonnettes à chapiteaux feuillagés. Les colonnes des voûtes groupées en faisceaux sont appliquées contre le trumeau des fenêtres et reçoivent les arceaux d'une voûte d'arête.

La clef de voûte qui est au-dessus du sanctuaire contient l'écuffon de Pierre Cauchon. L'autre clef de voûte en-deçà du sanctuaire présente les armoiries du Chapitre.

L'un des faisceaux de colonnettes du côté nord est interrompu par une niche qui abritait anciennement une statue de la Sainte-Vierge. Le soubassement de cette niche porte encore les armoiries de Pierre Cauchon.

Il n'y a pas d'arcatures dans le bas du chevet, mais du côté sud se trouve une très jolie piscine.

Les deux grands bas-reliefs que l'on remarque du côté nord représentent



Fig. 26. — Écoinçons des arcatures trilobées de la chapelle absidale.

le Crucifiement et la Résurrection de Notre-Seigneur. Ils proviennent de l'ancien jubé en pierre des Loges, élevé à l'entrée du chœur au commencement du *xiv*^e siècle et détruit en 1689 par Léonor II de Matignon.

Sur les murs latéraux se trouvent six curieux bas-reliefs — trois de chaque côté — qui ont été souvent mal interprétés. Nous en avons proposé naguère une explication qui a été reconnue comme très rationnelle et vraiment définitive¹. Cette interprétation est la suivante :

Ces bas-reliefs ont les caractères du *xv*^e siècle et ils apparaissent comme échelonnés dans la deuxième moitié de ce *xv*^e siècle. Celui qui se trouve du côté méridional, le plus avancé vers l'autel, est évidemment le plus riche et le dernier en date (fig. 27).

Les ornements et les encadrements diffèrent suivant l'époque de l'exécution.

1. *Bulletin de la Société Historique de Lisieux*. Année 1913, n^o 21, p. 38-39.

Immédiatement au-dessous de ces bas-reliefs, on remarque l'emplacement occupé autrefois par des plaques de cuivre maintenues par des crampons (dont quelques-uns sont encore apparents) et sur lesquelles se



Fig. 27 — Chapelle Notre-Dame — couronnement d'un bas-relief

trouvaient très probablement des inscriptions relatives à des personnages inhumés plus bas.

Tous sont composés de la même manière : un chanoine à genoux, et derrière lequel est son protecteur, adresse une supplique à l'Enfant-Jésus porté par la

Sainte Vierge ou à Notre-Seigneur étendu mort sur les genoux de sa mère. Ces chanoines et leurs protecteurs sont tournés vers l'autel. Il en résulte que les dispositions des bas-reliefs de droite sont symétriques de celles des tableaux de gauche, ce qui semble bien indiquer aussi que ces bas-reliefs ont été faits pour être accrochés là où ils sont (fig. 28).

Pierre Cauchon fut inhumé dans cette chapelle et son tombeau fut un peu monumental.

Il semblerait que les chanoines d'alors tinrent à honneur d'être inhumés, eux aussi, dans cette nouvelle chapelle. Les bas-reliefs qui nous occupent sont des petits monuments funéraires élevés à la mémoire de ces chanoines. Dans chacun d'eux, nous voyons, en



Fig. 28 — Un chanoine du titre de Sainte Catherine présente une supplique à l'Enfant-Jésus

effet, un chanoine à genoux ayant pour protecteur un saint personnage reconnaissable à son attribut : saint Paul avec son glaive, saint Jacques avec son bâton de pèlerin, sainte Catherine avec sa roue, un ange avec ses ailes, etc. Ce chanoine présente une supplique, évidemment en faveur de son âme.



MONUMENTS FUNÉRAIRES DE LA CHAPELLE NOTRE-DAME



MONUMENT FUNÉRAIRE D'UN CHANOINE DU TITRE DE SAINT-JACQUES (Chapelle N.-D.).



Photos Boutey.

MONUMENT FUNÉRAIRE D'UN CHANOINE DU TITRE DE SAINT-PAUL (Chapelle N.-D.).



MONUMENT FUNÉRAIRE D'UN CHANOINE, CHAPELLE NOTRE-DAME



FRAGMENTS DE L'ANCIEN JUBÉ, CHAPELLE NOTRE-DAME



Photo du Vivier.

STATUE TOMBALE, CROISILLON NORD

Et ces saints protecteurs ne sont autres que les saints patrons des maisons canoniales dont les chanoines étaient titulaires. Il y avait, en effet, des maisons canoniales des titres de Saint-Paul, de Sainte-Catherine, de Saint-Michel, Saint-Martin, de Sain-Ursin, de Saint-Jacques, etc. Un septième bas-relief semblable aux précédents se trouve dans le transept méridional de la Cathédrale près de la porte de l'ancienne salle capitulaire. Il vient corroborer nos explications d'une façon plus réaliste, car ici l'âme du défunt est matérialisée sous la forme d'un enfant sans sexe tenu par un ange. Ce bas-relief doit s'interpréter ainsi : *Un chanoine, patronné par saint Sébastien, présente une supplique à l'Enfant-Jésus, en faveur de son âme, portée par un ange.*

L'autel en pierre qui décore le sanctuaire a été exécuté en 1852, d'après les dessins de M. Bouet. C'est une des compositions les plus savantes et les plus gracieuses de cet artiste. Il représente d'un côté les mystères joyeux et de l'autre les mystères douloureux de la Sainte Vierge.

En voici une description remarquable publiée par M. Arthème Pannier, dans les journaux de Lisieux, en 1852, lors de l'érection :

« Cet autel étale aux yeux tout le luxe d'ornementation de la dernière période ogivale, et présente les mêmes caractères architectoniques. Il est composé de deux parties distinctes, le tombeau et le retable.

« Du côté de l'épître est représentée la vie douloureuse de la Sainte Vierge, et du côté de l'évangile sa vie glorieuse et triomphante.

« La face du tombeau est divisée en trois compartiments, décorés chacun d'un médaillon symbolique. La couronne qui orne le médaillon du milieu est formée de lis et d'épines; l'artiste a sans doute voulu figurer par ces lis et ces épines étroitement enlacés les angoisses de Marie, la plus pure de toutes les Vierges. La couronne du médaillon de droite est composée d'épines : elle est l'emblème de la douleur et de la souffrance. La couronne de roses qui décore le médaillon de gauche est l'emblème de la gloire et du triomphe. Le médaillon du milieu porte le monogramme de Marie, surmonté d'une couronne ducale; celui de droite représente une étoile rayonnante, avec cette inscription : *Quasi stella matutina*. Le médaillon de gauche est décoré d'un palmier autour duquel s'enroule un phylactère portant cette inscription : *Quasi palma exaltata sum*.

« Tous ces médaillons sont sculptés avec une grande délicatesse et parfaitement fouillés. Ils sont séparés par deux niches surmontées de dais à jour. Celle de droite contient la statue du prophète Isaïe tenant dans ses mains une banderole sur laquelle on lit : *Ecce Virgo concipiet*. Dans la niche de gauche est la statue du roi David, avec cette inscription : *Gloriosa dicta sunt de te*. Sur chaque angle est placée une niche beaucoup plus large que celles dont nous venons de parler, et qui est partagée en deux par une légère colonnette : la niche de droite contient un groupe de statues représentant la Visitation : le vieillard Siméon tient dans ses bras l'Enfant-Jésus. Dans la niche de gauche se trouve un autre groupe figurant l'Annonciation : l'ange Gabriel tient de la main droite une branche de lis, et de l'autre un phylactère portant cette inscription : *Ave, gratiâ plena*.

« Le gradin qui relie le tombeau au retable représente des lis et des épines entrelacés avec beaucoup d'art, et qui se détachent parfaitement du fond.

« Le retable de l'autel, non moins riche que le tombeau, est décoré de trois niches surmontées de dais à jour, sculptées avec une extrême délicatesse et un fini admirable. Ces niches reposent sur un large stylobate dans lequel est pris le tabernacle, de forme octogone. La niche du milieu, un peu plus large que les deux autres, contient la statue de la Sainte Vierge tenant dans ses bras l'Enfant-Jésus. La pose de la Sainte Vierge est admirable de grâce et de majesté : sa robe et son manteau sont sculptés de mains de maître. L'artiste a scrupuleusement suivi les règles de la statuaire au xv^e siècle.

« Les deux autres niches contiennent un ange. Celui de droite est vêtu d'une dalmatique à manches avec amict brodé, et tient dans ses mains le glaive de la douleur ; celui de gauche porte une longue robe recouverte d'un manteau : il tient de la main droite la palme du triomphe, et de l'autre une couronne. Entre ces niches règne une charmante galerie travaillée à jour, et formée de fenêtres flamboyantes surmontées de gables, lesquels sont terminés par d'élégants panaches. Devant cette galerie se déploie une jolie draperie attachée à des pilastres gothiques sur lesquels se détachent deux riches médaillons : celui de droite est formé d'une couronne d'épines au centre de laquelle sont figurés sept glaives entrelacés de manière à former le monogramme de Marie ; l'autre médaillon représente une couronne de roses, avec le

monogramme de Marie composé de sept palmes. Sur le riche cordon qui termine le stylobate, et qui est entièrement composé de feuilles de varech, se détachent deux banderoles correspondant à chaque médaillon; celle de droite porte pour inscription : *Pertransibit gladius*. Sur celle de gauche on lit : *Veni coronaberis.* »

Les vitraux qui garnissent les trois fenêtres de l'abside sont modernes. Les sujets qu'ils représentent sont relatifs à la vie glorieuse et à la vie douloureuse de la mère du Sauveur.

Ces trois verrières, faites en 1855 dans la fabrique du Mans, dirigée par M. Luffon, ont été placées en 1856 dans la Chapelle Notre-Dame.

L'une (côté de l'Évangile) représente l'Annonciation, la Visitation, la Nativité et l'Adoration des Mages.

Une autre (côté de l'Épître) retrace les scènes douloureuses de la vie de la Sainte Vierge.

Celle du fond est consacrée à l'Assomption et au couronnement de la Vierge.

« Mgr Cauchon mourut subitement dans la maison du doyenné de Saint-Cande, à Rouen, appelé l'hôtel de Lisieux, le 18 décembre 1442. Son corps fut transporté et inhumé à Lisieux dans la chapelle de la Vierge, qu'il avait fait bâtir. On y voit son tombeau en marbre noir sur lequel est sa statue en marbre blanc (Noël Deshayes).

Tumulatus est Lexovii in æde Cathedralis Sti Petri prope altare a latere evangelii in qua vicarium quartum instituerat, dotaveratque et sacellum Bæ Mariæ Virginis ædificaverat, ubi sub tumulo e marmore nigro quiescit (Gallia Christ., t. XI).

Le *Mémorial de ce qui s'est passé de plus remarquable à Lisieux depuis 1676 jusqu'en 1717*, dit : « En décembre 1705, on a réparé l'autel de la chapelle Notre-Dame dans la cathédrale de Lisieux, ce qui obligea d'ôter encore une ancienne et mémorable antiquité de cette chapelle : c'était le tombeau de M^e Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, et depuis de Lisieux, inhumé en cette chapelle, comme ayant fait faire la dépense pour l'augmentation d'icelle. Ce tombeau était orné d'une voûte de pierre de Caen, qui le couvrait, et d'une grille de fer très solide. De tout cecy il n'est resté que le seul tombeau, en l'état qu'on le voit encore à présent. »

(Sur le mur avoisinant ce qui restait du tombeau, on plaça deux bas-reliefs provenant du jubé construit au xiv^e siècle et démoli en 1689 ainsi qu'il a été dit plus haut. Ces deux bas-reliefs furent remontés tout près de l'autel lors des réparations qu'on fit à la chapelle vers 1878.)

Le tombeau de Pierre Cauchon se trouvait donc près de l'autel de la chapelle, du côté de l'Évangile. En 1705, on ne détruisit que la voûte en pierre de Caen et la grille de fer. La statue tombale dut rester intacte, puisque le *Mémorial* et Noël Deshayes, qui écrivait en 1754, en parlent dans les termes ci-dessus.

Ce fut, sans doute, entre les années 1754 et 1783 que ce tombeau fut complètement détruit. Car à la mort de Mgr de Condorcet, en 1783, on trouve dans les registres des sépultures de la Cathédrale, tenus par le chapitre, que « Mgr de Condorcet fut inhumé dans le caveau de M^e Pierre Cauchon. » Sur le caveau on plaça une table de marbre¹ avec cette inscription : « 1783, Jacques-Marie de Condorcet, évêque et comte de Lisieux. »

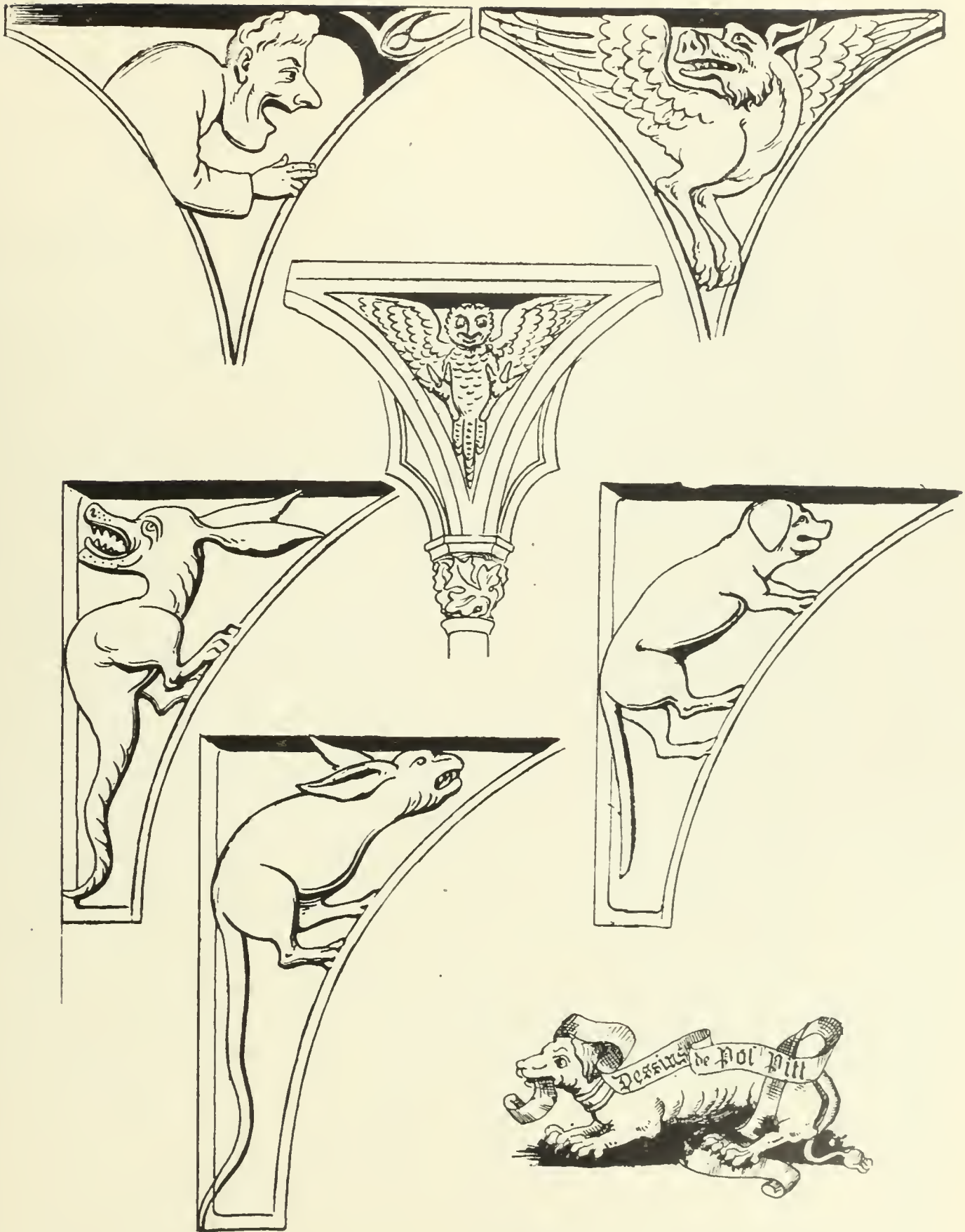
Que devinrent alors les cendres de Pierre Cauchon ? Il est possible que le cercueil de Mgr de Condorcet fut placé au-dessus du corps de Pierre Cauchon. Nous avons, en effet, dans la Cathédrale un exemple de deux caveaux superposés : ceux d'Étienne Blosset de Carrouges et du Cardinal Le Veneur (l'oncle et le neveu).

Pendant la Révolution, en 1793, le tombeau de Mgr de Condorcet fut ouvert et profané. Le corps du vieil évêque fut porté au cimetière du Champ-Remouleux et jeté dans une fosse commune.

Qui sait ? les violateurs n'eurent peut-être pas l'idée d'aller au-dessous du corps de Mgr de Condorcet. Si Pierre Cauchon y est resté, ils l'y ont peut-être laissé, et alors il y reposerait encore aujourd'hui. Une petite fouille pourrait nous renseigner.

Quoi qu'il en soit, lorsque le tombeau de Pierre Cauchon fut enlevé, nous avons lieu de penser que la statue tombale fut affreusement mutilée et que les morceaux servirent à boucher la première fenêtre du collatéral du croisillon Nord, probablement pour l'installation, en cet endroit, d'un autel avec retable.

1. Cette plaque de marbre se trouve aujourd'hui au Musée de la Ville.



CURIEUX ÉCOINÇONS DE LA CHAPELLE NOTRE-DAME

En octobre 1869, on a rouvert cette fenêtre, et on a retrouvé les nombreux fragments de marbre de Carrare, qui avaient été employés comme blocage. Ces fragments, avec leurs gracieux ornements, le style avancé des draperies qui sont fort belles et les rofaces délicatement sculptées, révèlent l'œuvre d'un artiste du xv^e siècle. Ils ont été rassemblés et maintenus au moyen de plâtre. Malheureusement la tête et les mains manquent. Cette statue est bien celle d'un évêque ainsi que l'atteste le vêtement sacerdotal composé d'une tunique et d'une dalmatique, posées l'une sur l'autre, et d'une chasuble relevée sur les bras. Les dessins qui couvrent la chasuble sont formés de rofaces polylobées, autrefois garnies de cabochons imitant les pierres précieuses. Le personnage représenté couché porte le manipule sur le bras gauche; l'étole apparaît entre la tunique et la dalmatique, qui est bordée d'une belle frange. On remarque également une trace longitudinale que recouvrait une crosse disparue et qui avait été fixée par un crampon de cuivre sur le devant de l'épaule gauche.



Fig. 29 — Tombeau de Pierre Cauchon, d'après Gaignières.

Parmi les évêques inhumés dans la cathédrale, il n'y en a que deux dont le tombeau fut surmonté de leur effigie en marbre blanc : Guillaume d'Estouville, mort en 1414, et Pierre Cauchon (fig. 29).

Or, il y a, à la Bibliothèque Nationale (collection Gaignières), un dessin qui représente avec détails, l'effigie du tombeau de Pierre Cauchon. Un artiste a reproduit fidèlement ce dessin, directement sur les cartons de Gaignières. En le comparant avec la statue reconstituée, on reconnaît entre les deux une très grande similitude.

Les morceaux rassemblés de cette statue reposent actuellement dans une chapelle collatérale du croisillon Nord de la Cathédrale.

Sur l'emplacement du tombeau de Cauchon, M. l'archiprêtre Ducellier fit placer en 1912 une statue de la bienheureuse Jeanne d'Arc, trop mouvementée, trop moderne, œuvre du sculpteur orléanais Ch. Desvergnès. Cette statue fut bénite, le 25 août 1912, par S. E. le cardinal Amette en présence de Mgr Lemonnier et d'une assistance considérable. Le cardinal, qui a toujours le sens de l'à-propos, fit allusion, dans son discours, à ces paroles du Psalmiste, pour les appliquer à Jeanne d'Arc : "*Donec ponam inimicos tuos, scabellum pedum tuorum.*"

Auparavant, le 24 octobre 1900, Mgr Touchet avait donné dans la cathédrale un inoubliable panégyrique de Jeanne d'Arc à l'occasion de la béatification de l'héroïne.

Du côté sud, et faisant pendant à celui de Pierre Cauchon, se trouvait autrefois le cénotaphe d'Antoine Raguier, évêque de Lisieux, mort en 1482. Cet évêque y était représenté à genoux, tourné vers l'autel; son épithaphe était au-dessus de son buste.

Au milieu de cette même travée on déposa en 1680 le corps de Léonor I^{er} de Matignon, mais il fut plus tard reporté à Thorigny. Cet emplacement servit ensuite pour la sépulture de Mgr de Brancas, en 1760.

Guillaume de Hautemer, maréchal de Fervaques, avait été également inhumé dans cette chapelle en 1613, entre les tombeaux de Pierre Cauchon et d'Antoine Raguier.

Beaucoup de chanoines, dont on ignore les noms, eurent aussi leurs sépultures dans cette chapelle. Les pierres tombales ont été saccagées ou détruites; les inscriptions tumulaires sont disparues.



CHAPITRE IV

L'AGE DE LA CATHÉDRALE



LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE semble mettre une certaine coquetterie à cacher son âge : celui qui connaîtrait à fond la vie mouvementée de l'évêque de Lisieux, Arnoul, pourrait sans doute la dater d'une façon assez certaine.

Beaucoup de maîtres de l'archéologie savent-ils la place privilégiée occupée par la forte personnalité d'Arnoul dans l'œuvre politique, littéraire et artistique du xii^e siècle¹ ?

Esquisser le portrait de ce prélat n'est pas chose facile, car si la plupart des historiens lui sont très favorables, quelques-uns le dénigrent à plaisir, à cause de son rôle mystérieux dans l'affaire de Thomas Becket².

Normand d'origine, aimable, généreux, disert, plein de la lecture des livres saints, parfaitement au courant des questions juridiques, humaniste à ses heures, Arnoul ne s'avance qu'à coup sûr, ne se livre que rarement. Il sait attendre, intriguer, négocier, arriver à ses fins à force de tact et de diplomatie. Esprit prompt et prudent, par la souplesse de son caractère il s'efforce de dissiper les malentendus et les complications.

1. Fleury, *Histoire ecclésiastique*, Paris, 1721, t. XV, pp. 87, 142, 188, 195, 441. — Dom Ceillier, *Hist. gén. des auteurs*, t. XIV, pp. 751-758.

2. Dom L'Huillier, *Saint Thomas de Cantorbéry*, t. I, 1891, pp. 72-74.

Sa science s'impose aux plus savants, sa dialectique aux plus éloquents. Il voyage beaucoup, prodigue ses conseils aux rois, aux papes, comme aux simples laïques. En un temps où l'influence de la religion chrétienne pénètre les lois et les institutions, rien n'échappe à son incroyable activité.

Que l'on s'imagine un érudit qui serait un poète, un homme d'action qui ne dédaignerait pas d'être un amateur éclairé des œuvres d'art, un constructeur qui aurait le secret de recueillir de fortes sommes, un voyageur qui, en chevauchant sur les chemins de France et d'Angleterre, de Palestine et d'Italie, saurait faire ample moisson d'idées et d'initiatives : ce sont là les principaux traits de la physionomie d'Arnoul, d'après sa correspondance et les écrits de ses contemporains. Comme le disait très justement Mgr Touchet dans son panégyrique d'Orderic Vital : « Conseiller et modérateur, autant qu'il put, du plus violent des souverains (Henri II d'Angleterre), Arnoul apparaît en définitive comme un homme d'église distingué et un véritable homme d'État¹. »

Le sceau d'Arnoul compte parmi les plus beaux. Il le représente debout, revêtu d'une chasuble magnifiquement drapée. La tête, très fine, porte la mitre. La main gauche s'appuie sur une crosse élégante, tandis que la droite se lève avec gravité pour bénir. Autour du sceau se lisent ces mots : « *Arnulfus Dei gratia lexoviensis episcop.* »

Parmi les défenseurs de l'évêque de Lisieux, il est intéressant de relever les noms de saint Bernard et de Pierre-le-Vénéral abbé de Cluny, deux personnages qui, par leur génie, honorèrent le plus l'Église aux environs de 1150.

Le souci des affaires publiques ne fit point oublier à l'évêque Arnoul les intérêts de ses diocésains. La réparation, puis la réédification de sa cathédrale sur un plan plus vaste restent la pensée dominante et l'occupation de son long épiscopat (1141-1181). Il suffit de parcourir attentivement sa correspondance pour comprendre qu'il a été l'ordonnateur par excellence et le fidèle bailleur de fonds de ce grand œuvre. Au moins quatre lettres de ce docte prélat permettent de préciser son rôle de bâtisseur. Ce sont les premiers renseignements positifs qui permettent de fixer approximativement l'âge de la cathédrale Saint-Pierre.

La première lettre à étudier remonte à 1143, car elle est adressée au

1. Mgr Touchet, *Orderic Vital*, Paris 1912, pp. 11-12.



DÉTAIL D'UN MONUMENT FUNÉRAIRE DE LA CHAPELLE ABSIDALE

pape Célestin II, ancien élève d'Abélard, qui n'a régné que cinq mois, du 27 septembre 1143 au 8 mars 1144. Il était renommé par sa science et son caractère pacifique et conciliant. Aussi Arnoul avait-il chaudement plaidé sa cause en Normandie et en Angleterre. Quelle joie ç'eût été pour l'évêque de Lisieux de se rendre près du nouveau pape pour lui offrir ses hommages et ses vœux. Malheureusement, de graves empêchements le retiennent dans son diocèse. « *Je serais, écrit-il, venu vous visiter, si je n'étais vivement occupé à me concilier de plus en plus les faveurs du nouveau prince (Geoffroy d'Anjou), à réparer les ruines de notre église et de notre demeure, à prendre soin des funérailles de mes proches. A cause de cela, je n'ai eu ni le temps, ni la joie, ni les moyens d'aller vers vous* ¹. »

Des historiens normands, notamment MM. Vasseur², Ch. Bréard³, A. Pannier⁴, M. Farolet⁵, l'abbé Marie⁶, interprètent la formule : « *Resarciendas ecclesiæ et domus nostræ ruinas* » dans le sens d'une reconstruction et non pas d'une simple réparation. A les en croire, Arnoul (fig. 30), en montant sur le siège épiscopal de Lisieux, n'eut à prendre possession que d'une cathédrale en ruines et d'un palais en cendres : car, en 1136, Geoffroy, comte d'Anjou, avait incendié Lisieux et la cathédrale. Les ravages du feu furent-ils aussi sérieux que l'affirment ces chercheurs ? Il semble que non. En effet, si la cathédrale avait été aussi abîmée, comment en 1141, le 21 mai, Rotrou, évêque d'Évreux, Renoul, abbé de Saint-Évroul, les abbés bénédictins du diocèse de Lisieux et de nombreux fidèles eussent-ils pu inhumer l'évêque Jean I^{er} dans « la basilique de Saint-Pierre

1. « Venissem autem ad vos, nisi circa confirmandam mihi recentem novi principis gratiam, et resarciendas ecclesiæ et domus nostræ ruinas et curanda germanorum funera gravius occuparer. Quibus causis, nec tempus adhuc, nec alacritatem habui nec expensas. Veniam autem, Deo volente, quantocius, ut oculis meis vultus vestri serenitas illucescat, et ariditatem meam quasi uberius de proximo novæ benedictionis riget ubertas, quia modicum id quod sum, totus sum sanctitatis vestræ sanctæque Romanæ Ecclesiæ devotissimus servus. » *Lettres d'Arnoul*, édition Giles, Oxford, 1844, in-8°, p. 83. — *Patr. lat.*, t. CCI, col. 19. En 1141, Geoffroy Plantagenet avait énergiquement combattu l'élection d'Arnoul au siège de Lisieux et saisi le temporel de l'évêché ; ce qui avait occasionné de nombreux soucis au nouvel évêque.

2. *Etudes sur la Cathédrale de Lisieux*, Caen, 1881, pp. 20-25.

3. *L'Abbaye de Grestain*, Rouen, 1904, p. 54.

4. Dans journal *Le Normand*.

5. *Notes pour servir à l'Histoire de la Cathédrale de Lisieux*, Lisieux, 1840, pp. 21-24.

6. Dans *La Normandie monumentale*.

au pied de l'autel Saint-Michel. » S'appuyant sur un fait célèbre : le mariage de la reine Aliénor d'Aquitaine avec le jeune Henri Plantagenet, célébré à Lisieux le 18 mai 1152, on prétend qu'à cette date l'évêque

Arnoul avait achevé le gros œuvre de sa cathédrale. Cet argument nous semble très faible, car la basilique romane qui, en 1141, avait servi aux obsèques de l'évêque de Lisieux, dix ans plus tard, pouvait tout aussi bien être utilisée pour le mariage royal.

Il nous paraît difficile de s'appuyer sur ces souvenirs historiques pour interpréter le texte d'Arnoul et établir que le distingué prélat, dès le début de son épiscopat, fit réédifier une cathédrale toute gothique d'inspiration et d'exécution. A notre avis, la première en date des lettres d'Arnoul ne vise qu'une simple restauration de la cathédrale romane.

Cependant, une autre lettre de l'évêque de Lisieux adressée à son confrère de Noyon indique que dans le troisième quart du XII^e siècle Arnoul s'occupait de la construction d'une nouvelle cathédrale. « Certains prêtres de votre diocèse sont venus vers Nous,



Fig. 30 — L'évêque Arnoul

Nous avons cru devoir les retenir pour constituer des associations et faire des quêtes pour la reconstruction de notre église, parce qu'ils avaient la réputation d'être habiles et bien préparés pour ce genre d'opérations. Mais après avoir parcouru le diocèse et séjourné quelque temps chez Nous, presque tous se sont enfuis clandestinement, comme après une défaite. Ils m'ont laissé avec une dette de plus de 30 livres à payer à leurs créanciers. J'ai soldé cette dette pour tenir jusqu'au bout ma promesse. Bien plus, ces quêteurs ont également dérobé soixante-dix pièces d'or au prêtre R., le

1. Orderic Vital, *Hist. ecclés.*, éd. Le Prévost, t. V, p. 133; édit. Guizot, t. IV, p. 534.

porteur de la présente lettre. Pourtant ils avaient prêté serment, la main sur l'Évangile, de nous servir fidèlement durant tout leur mandat. Très Cher, à cause de cela, nous vous demandons bien instamment de nous donner une juste satisfaction et de reprendre comme ils le méritent ces vils criminels. Ce n'est pas tant la question d'argent qui nous inquiète que la punition de leur mauvaise foi et de l'affront qu'ils nous ont causé¹. »

Quand les ressources devenaient insuffisantes, les évêques bâtisseurs songeaient à intéresser à leurs constructions non seulement leur diocèse mais les provinces voisines. C'est ainsi que Thibaut, évêque de Senlis, envoya des quêteurs dans les villes du domaine royal, avec des lettres de recommandation de Louis VII. Ils revinrent en 1156 ou 1157². L'évêque de Lisieux recourut au même expédient. Les collecteurs s'enfuirent inopinément avec une partie de leurs recettes. Arnoul s'en plaint à Beudoïn, évêque de Noyon, et demande à son confrère de prendre des mesures coercitives contre ces escrocs. Au dire des Bénédictins qui rédigèrent la *Gallia Christiana*, la lettre de l'évêque Arnoul daterait de 1174 environ et s'adresserait à Beudoïn III (1167-1174) : « Arnoul, évêque de Lisieux, écrivit à Beudoïn au sujet du préjudice que lui avaient causé certains prêtres de Noyon. Après avoir recueilli de l'argent, ils prirent la fuite³. » M. Charles Vasseur a fait remarquer très justement que la lettre de l'évêque Arnoul pouvait aussi avoir été adressée à Beudoïn II, évêque de Noyon de 1148 à 1167. C'est un point d'histoire difficile à débrouiller. Il convient toute-

1. « Venerunt ad nos sacerdotes quidam de episcopatu vestro, quos ad fraternitates constituendas, et faciendas collectas ad reedificationem Ecclesiæ nostræ, quia periti et instructi super hujusmodi officio dicebantur, duximus retinendos. Cum autem perlustrato episcopatu apud nos aliquandiu resedissent, omnes fere quasi facto agmine fuga clandestina discesserunt. Me quidem in summa majore XXX librarum; suis fidejussorio nomine obligatum creditoribus relinquentes, quas ego nimirum omnes servata promissionis meæ veritate persolvi. Sed et latori præsentium R. Sacerdoti nostro eadem fraude LXX solidos abstulerunt, cum ipsi, nobis tactis sacrosanctis Evangeliiis juramentum corporale, se fidem bonam nobis servaturos in tota executione negotii præstitissent. Super quo charissimam nobis fraternitatem vestram obnixius exoramus, non tam sane recuperationem pecuniæ, quam viadictam tantæ fraudis et injuriæ persequentes, ut nobis justitia vestra satisfieri faciat, et tantum crimen animadversione debitâ corrigatis. » *Arnulphi Epist. LIX ad Baldewinum Novionensem episcopum* dans Migne, *Patrologie latine*, t. CCI, col. 90.

2. M. Aubert, *Monographie de la Cathédrale de Senlis*, Senlis, 1910, in-4, p. 11.

3. (1174) « Ad eum scripsit Arnulfus Lexoviensis episcopus, de fraude sibi facta a quibusdam presbyteris diocesis Noviomensis, qui corrasa pecunia, fuga postea se subtraxerant. » *Gallia Christiana*, t. IX, col. 1004.

fois d'observer qu'en 1174 le gros œuvre de la cathédrale de Noyon était achevé, par conséquent, à cette date, les quêteurs de ce diocèse devaient



Fig. 31 — Lisieux et sa cathédrale d'après les *Plans et profils de Normandie*

être libérés de leur mission. Il se pourrait qu'à ce moment ces « spécialistes » aient cherché d'un autre côté l'emploi de leurs talents. C'est une simple probabilité, une conjecture vraisemblable. De ce texte ne retenons qu'une chose, en 1174, Arnoul travaillait activement à réédifier une église cathédrale.

Instruit par l'expérience, l'évêque de Lisieux, un peu plus tard, s'adressa pour le ministère de quêteur, non plus à des étrangers, mais à ses diocésains. Une troisième lettre apporte à cet égard de curieux détails. Si les quêteurs furent plus honnêtes, leur tâche ne laissa pas d'être terriblement difficile. Arnoul le déclare lui-même d'une façon piquante. S'adressant au pape Alexandre III il dénonce en ces termes l'accueil déplorable réservé à ses envoyés par les moines de Grestain, abbaye bénédictine du diocèse de Lisieux, supprimée en 1775 : « Nous ne pouvons ni n'osons passer le fait sous silence, un de nos prêtres et un sous-diacre, que nous avons envoyés organiser des associations, en vue de la réédification de notre église que nous faisons reconstruire de fond en comble, franchirent un jour, à l'heure du diner, la grande porte du dit monastère pour demander l'aumône. Un des moines les plus importants, à savoir le prieur de la maison et le portier, les assaillirent avec la dernière violence, les injurièrent copieusement et puis (ce que je ne puis dire sans honte et sans amertume) les roulèrent dans la boue¹. »

1. Interim, quod silentio preterire non possumus nec audemus, quidam sacerdos noster et subdiaconus, qui a nobis ob constituendas fraternitates ad reedificationem ecclesie nostrae quam a fundamentis incepimus mittebantur, novissimas fores praedictae domus hora prandii causa requi-

Irrité d'une telle conduite, l'évêque Arnoul demanda aux moines une réparation; mais l'abbé Guillaume Huband ou d'Exeter ne leur permit pas de s'humilier de la sorte. Au contraire, il était le premier à leur donner l'exemple de la rébellion¹. La lettre que nous étudions montre que vers 1179 Arnoul travaillait encore à la construction de sa cathédrale. Cette lettre ne peut se placer avant 1179, puisqu'elle dénonce l'abbé Guillaume élu en cette année même². D'autre part, elle ne peut être postérieure à 1181, époque de la mort d'Alexandre III, décédé en exil à Civita-Castellana, le 30 août³. Quoique publiée dès 1863 par Fr. Hiverani, dans son *Spicilegium*, imprimé à Florence, la lettre d'Arnoul n'était pas connue de M. Vassey et M. Serbat ne l'a pas non plus utilisée, bien que M. René Poupardin l'ait de nouveau réimprimée en 1902 dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXIII. Si MM. Pannier et Marie, avaient eu sous les yeux le texte dont il s'agit, ils auraient certes modifié leur opinion sur l'âge de la cathédrale Saint-Pierre, qui n'est peut-être pas aussi ancienne qu'ils se l'imaginaient.

Cependant, *une quatrième lettre d'Arnoul* établit que la cathédrale lui a coûté fort cher à construire. Au déclin de sa vie, le chapitre de Lisieux l'accuse de dilapidations. L'évêque, dans un mémoire adressé au pape Lucius III (1^{er} septembre 1181 — 25 novembre 1185), réduit à néant l'accusation de ses chanoines en détaillant les nombreuses largesses dont ces messieurs lui sont redevables. La réponse d'Arnoul, écrite avec âpreté, montre toute sa puissance de dialectique et jette une lumière nouvelle sur son rôle de bâtisseur.

« *Les chanoines m'accusent d'avoir dilapidé mon église, moi qui lui ai acquis plus de 1.200 livres de revenu à perpétuité; qui en ai porté 500 dans le trésor; qui en ai employé 10.000 en bâtiments qui subsistent:*

rendæ caritatis ingressi sunt ipsique a monacho quodam majore, scilicet procuratore domus, et a portario violente manus illatæ sunt, gravibusque affecti injuriis in luto (quod sine rubore et amaritudine dicere non possumus) convoluti. » 18 *Lettres d'Arnoul*, éditées par René Poupardin, Paris, 1902, p. 9.

1. Bréard, *Abbaye de Grestain*, pp. 44 à 56.

2. *Gallia Christiana*, t. XI, col. 842. — *Neustria Pia*, pp. 528-34. — *Monasticon Anglic.*, VI, II, 1090. — Canel, *Essai sur l'arrondissement de Pont-Audemer*, t. II, p. 458. — Le Prévoist, *Mémoires et Notes pour servir à l'Histoire du département de l'Eure*, Evreux 1862, t. I, p. 460.

3. F. Mourret, *La Chrétienté*, Paris, 1916, p. 425.

moi qui ai renouvelé la cathédrale, en partie à mes frais, et à l'aide des acquets que j'ai faits, qui ai augmenté de 600 livres la menſe canoniale, qui en ai ajouté plus de 500 à la menſe épiscopale. Il eſt vrai qu'à mon avènement j'ai pris dans le tréſor 17 marcs, parce que j'étais dans l'obligation de retirer des mains du comte d'Anjou les biens de ma menſe, qu'il retenait depuis 27 mois, ſous prétexte que je m'étais fait ſacrer ſans ſon aſſentiment. En cette affaire, je n'ai agi qu'avec l'agrément du pape Innocent, de glorieuſe mémoire, et après avoir verſé 900 livres de mes propres deniers. Pour l'expédition de Jérusalem, dans laquelle je fus engagé par ordre du pape Eugène, j'ai vendu, avec ſon agrément, un calice d'or peſant 34 onces. Le Souverain Pontife m'avait donné la permiſſion, ſ'il en était beſoin, pour la croiſade. Je paſſe ſous ſilence — pour éviter tout ſoupiçon de vanité — la manière libérale avec laquelle j'ai toujours exercé l'hospitalité, le grand nombre de dons que j'ai faits, et qui de l'aveu de ceux qui en bénéficièrent, ſurpaſſent ce qu'on pouvait attendre d'un homme dont la fortune était auſſi précaire que la mienne. Les témoins ne manquent pas pour attester au beſoin ce que j'avance. J'ai ſupplié mes juges d'établir une compensation entre ce que j'avais pris et ce que j'avais donné. Ma requête n'a pas été priſe en conſidération. J'ai été condamné à payer aux chanoines 100 livres pour être employées aux beſoins de la cathédrale. Bien plus, ces juges impitoyables m'ont retenu ma propre chapelle, ſoit une chaſuble, avec tunique et dalmatique, que j'avais acquiſes récemment. C'eſt ainſi que les chanoines m'ont laiffé ſans argent et ſans vêtements liturgiques. Mis au courant de ces procédés indignes, vous avez caſſé leur ſentence et, comme votre correſpondance le laiffait entendre, vous m'avez arraché à leur haine implacable. Je prie Votre Sainteté de maintenir ſon jugement et de me faire reſtituer ce qui m'a été injuſtement enlevé, afin que ces objets puiſſent revenir aux frères (les chanoines de Saint-Victor de Paris), au milieu deſquels je me ſuis retiré. Les chanoines ſe moquent de mon infortune, après s'être attribué arbitrairement ce que je deſtinaiſ à des bonnes œuvres, ils ſe réjouiffent méchamment de m'avoir forcé à partir comme le dernier des pauvres. Que Votre Bonté continue ce qu'elle a ſi bien commencé, pour que le Chapitre ne puiſſe ſ'égayer aux dépens de mes malheurs. »

1. « Propoſuerunt itaque me bona Eccleſie dilapidaffe profuſius, cum me mille ducentas libras et eo amplius perpetuas acquiſiſſe conſtaret, et theſauro etiam intuliſſe quin-gen-

Arnoul dans sa lettre prouve par des chiffres que les chanoines, auxquels il avait fait beaucoup de bien, n'avaient aucun sujet de se plaindre et que dans ses largesses il n'a pas oublié la cathédrale. Pour la rebâtir, non seulement il a ouvert sa bourse toute grande, mais encore il a fait l'usage le plus légitime et le plus noble des profits de sa diplomatie. Soit du côté du roi d'Angleterre, Henri II, soit du côté de Louis VII, roi de France, l'évêque de Lisieux a reçu l'or à pleines mains. C'était la récompense obligée des services exceptionnels qu'il a rendus aux deux souverains. Entre les Français et les Anglais, le prélat parut toujours prêt à servir d'intermédiaire, en bons termes avec les uns et les autres; attristé de les voir en lutte, que

tas, et duodecim millia librarum exstantibus ædificiis impendisse : ipsamque Ecclesiam Episcopalem ex parte sumptibus meis, et acquisitionibus innovatam : ad Communiam quoque Canonicorum sexcentas libras annuas et perpetuas acquisivi, atque mensam Episcopalem quingentis libris, et eo amplius, annuis et perpetuis augmentavi. De ipso autem thesauro ut nihil subtraham, decem et septem marcas in initio meæ promotionis assumpsi, quia bona omnia Episcopalia redimere de manu comitis Andegavensis angebar, quæ ipse mihi per duos annos et tres menses abstulerat, quia electus canonicè sine ipsius designatione fueram consecratus. Quod ego quidem de permissione Domini mei gloriosæ memoriæ Pape Innocencii feci, cum ego prius de meo nongentas libras in eam causam et amplius expendissem. In expeditione quoque Jerosolymitana ad quam me Sanctus Pater Eugenius Papa destinavit invitam, mandato ipsius calicem aureum trigenta et quatuor unciarum expendi, cum ipse mihi, si amplius oporteret, mea causa assumere concecisset. Praeterea, ne forte jactantia videatur, quanta interim fuerit hospitalitatis effusio, quam etiam frequens donorum caritas illustrabat, adeo ut ab homine mediocritatis meae vix tanta posset largitas exspectari, quod ab his qui viderunt, et his qui experti sunt, publico passim testimonio confirmatur. Supplicavi iudicibus ut eorum quæ apposita sunt et detracta, quantitate perspecta, rationem compensationis admitterent, si tamen æstimandum videretur quod in tam pias et necessarias causas expensum fuerat, et postea plusquam septuagies septies restitutum. Non sum exauditus in aliquo, quia ora eorum et corda novi metus, et antiquæ simultatis obstinatio cluserat : neque jam latens odium, sed prorupta in omnibus audacia videbatur. Condemnaverunt me itaque in centum libras donendas canonicis, quas in utilitates Ecclesiæ et legitimos sumptus expenderant, mihi que de Capellâ prorsus novâ quam mihi paraveram, casulam, dalmaticam, tunicam, abstulerunt : sicque me privatum pecuniâ et sacris spoliatum vestibus emiserunt. Quod sane cum ad vestram audientiam pervenisset, sententiam eorum Apostolicâ severitate quassastis, et me sicut ex litteris vestris intelligi potest ab ipsorum voluistis pervicaciâ liberari. Rogo itaque ut vestra in decreto suo sententia perseveret, suumque litteræ vestræ consequantur effectum, mihi que quod ex injustâ causa sublatum est, restitui faciatis, ut ad fratres (Canonicos Regg. SS. Victoris Paris. innuit) ad quos concessi, pervenire possit quod iis ab initio fuerat destinatum. Infultant illi siquidem, suoque quod ad pias causas deputatum fuerat, distribuunt arbitrato, et me quasi nudum et inopem exiisse improba congratulatione lætentur. Faciat itaque vestra misericordia quod coepistis, et quod a vobis quasi decretum est districtâ severitate præcipite consummari, ne de nostris gaudeat simplex vel imperita malicia detrimentis. » — D'Achéry, *Spicilegium*, édit. de 1723, t. III, p. 512 : — Migne, *Patr. lat.*, t. CCI, col. 101 : — *Hist. littér.*, t. XVI, p. 329 ; *Almanach de Lisieux*, 1871, p. 149.

de démarches n'a-t-il pas tenté pour les concilier ! Cette remarque n'est pas une digression, au lieu de nous éloigner de notre sujet, elle nous permet de le creuser davantage et d'expliquer aux archéologues comment l'évêque Arnoul, en pleine Normandie, a pu bâtir un édifice dans le style français. L'influence parisienne, regardée généralement comme une conséquence de l'annexion de la Normandie au domaine royal, à Lisieux, se peut expliquer par les relations d'Arnoul avec les moines et les évêques bâtisseurs de l'Île-de-France, de la Champagne et même de la Bourgogne. Arnoul voyagea beaucoup pour les affaires de l'Église, de la France et de l'Angleterre. Un homme comme lui ne pouvait voyager sans observer et sans apprendre. En parcourant le domaine royal, comment n'aurait-il pas regardé, admiré et étudié attentivement les églises et les cathédrales qui, de toutes parts, sur-



Fig. 32 — Corniche à modillon du bas côté Sud

gissaient sur le territoire de Louis VII ? Le nouveau système de bâtir, l'art gothique, si supérieur aux systèmes antérieurs, n'a-t-il pas reçu ses applications les plus caractérisées à l'abbatiale de Saint-Denis, à Notre-Dame de Senlis, à Noyon, à Saint-Étienne de Sens, à Laon, à Notre-Dame de Paris, à Vézelay, à

Saint-Rémy de Reims. Or, Arnoul connaissait ces édifices, ou tout au moins les abbés ou les prélats qui en furent les inspireurs et les utiles ordonnateurs. Plus qu'à tout autre évêque il lui devenait aisé de recruter dans ses chantiers un nombreux personnel de maîtres et de compagnons. Suger et Louis VII lui devaient de la reconnaissance. En Orient, pendant la seconde croisade, n'avait-il pas aidé de ses deniers le souverain, dont la situation financière n'était guère enviable¹. A peine de retour de la

1. Suger : *Lettre LII*, dans *Patr. lat.*, t. CLXXXVI, col. 1375.



ARCATURES DU NARTHEX (Dessin de G. Patou).



LE CHEVET DE LA CATHÉDRALE (Dessin de R. Bigot).

Terre-Sainte, l'évêque de Lisieux aide l'abbé Suger à éviter à la dynastie capétienne les rigueurs de Geoffroy, comte d'Anjou¹. En 1160, Arnoul sert de témoin dans le traité de paix conclu entre Louis VII et Henri II d'Angleterre². En 1165, le prélat présente ses vœux et souhaits de prospérité à Louis VII, à l'occasion de la naissance de son fils Philippe-Auguste, en des termes qui ne laissent aucun doute sur la cordialité de leurs rapports³. Enfin, en 1173, Arnoul tente vainement d'apaiser le conflit survenu entre Henri II, le roi de France, la reine Aliénor et les princes anglais Richard et Geoffroy⁴. Pour ces services, et pour d'autres encore, l'évêque de Lisieux recueillit évidemment de fructueux présents. Le roi Henri II, « qui encouragea les artistes de la pierre, autant que les historiens et les poètes », ne dut pas oublier non plus ses intimes, quand ils servaient sa politique aussi adroitement qu'Arnoul. L'intelligence des affaires, le sens pratique, la perspicacité du prélat normand lui épargnèrent d'ailleurs de très graves déconvenues. Non seulement Arnoul assiste au mariage d'Henri avec Aliénor d'Aquitaine, mais deux ans plus tard, en 1154, le 20 décembre, il prend part à la cérémonie solennelle du sacre royal, dans l'église de Westminster⁵.

En avril 1160, Arnoul parvient à décider le souverain anglais à se rallier à la cause du pape Alexandre III⁶. Le 11 mars 1162, l'évêque de Lisieux assiste à la translation des corps de Richard I^{er} et Richard II, ducs de Normandie, à Fécamp⁷. Mais c'est surtout après la rupture de Henri II avec l'archevêque de Cantorbéry qu'il déploie toute son activité. Durant ce douloureux conflit, que n'a-t-il point tenté pour inviter les deux adversaires à ne pas troubler la paix!

1. Suger : *Lettres CLXVII et CLXVIII*, dans Migne, *Patr. lat.*, t. CLXXXVI, col. 1427-1429.

2. Bréquigny, dans *Mémoires de l'Acad. des Inscript.*, t. XLIII ; — *Soc. libre de l'Eure*, t. X, 1839, p. 172.

3. André Duchesne : *Historiæ Francorum*, t. IV, p. 649.

4. A. Luchaire : dans Lavisse, *Histoire de France*, t. III, p. 325.

5. *Chronique de Robert de Torigni*, édit. L. Delisle pour la Société de l'Histoire de Normandie, Rouen, 1872, t. I, p. 290.

6. Fleury : *Hist. ecclésiast.*, Paris, 1721, t. XV, p. 88-89.

7. *Chronique de Robert de Torigni*, t. I, p. 336-337.

C'est ainsi qu'Arnoul, en 1161, fait à quatre reprises différentes le voyage de Sens (alors que la cathédrale Saint-Étienne était en pleine construction) pour demander au pape Alexandre III d'apaiser le différend entre Thomas Becket et Henri « que ses heureux succès ont rendu si délicat, qu'il prend pour injure un manque de complaisance »¹. Enfin au moment même où Henri Plantagenet, après le meurtre tragique de son ancien chancelier, allait encourir les censures du Souverain Pontife, Arnoul, dans une lettre mémorable², plaida si bien la cause du roi, qu'il désarma contre tout espoir la Cour de Rome³. Pour les besoins de sa politique, le roi d'Angleterre était très large, ce qui permet de croire qu'Arnoul fut amplement dédommagé de ses peines et de ses difficiles missions. Du reste, Jean de Salisbury nous dit sans ambages que l'évêque de Lisieux, dans ses négociations, savait en imposer par ses dehors séduisants et surtout par des prodigalités étonnantes. Arnoul, en fin diplomate, savait au moment opportun, donner aux barons ou même aux ecclésiastiques autre chose que de bonnes paroles⁴. C'est un argument auquel certaines natures résistent difficilement.

De l'exposé historique qui précède, il résulte qu'à tous égards Arnoul nous apparaît dans une situation privilégiée pour mener à bien la construction d'une cathédrale nouvelle. Lui-même nous affirme que ce ne fut pas le moindre de ses soucis. Son témoignage n'a pas paru concluant à l'historien de Lisieux, Louis Dubois. Quant aux travaux de l'évêque Arnoul : « Il est certain, écrit-il, qu'ils se bornèrent à la construction de son palais épiscopal, et à quelques réparations de la cathédrale. S'il en était autrement, Orderic Vital en aurait parlé avec détail. Ce ne fut qu'au commencement du XIII^e siècle, que l'évêque Jourdain du Houmet fit faire de grands travaux à ce bel édifice »⁵. Louis Dubois, qui a donné au public une traduction de l'histoire ecclésiastique du moine de Saint-Evroul, devait savoir mieux que personne, qu'en 1111, la vieillesse et les infirmités forcèrent Orderic Vital

1. Dom L'Huillier : *Saint Thomas de Cantorbéry*, Paris, 1891, t. I, p. 200.

2. Arnoul : *Lettre à Thomas Becket*, dans d'Achèry, *Spicilegium*, t. II, p. 485.

3. Arnoul : *Lettre XI^e*, dans Migne, *Patr. lat.*, t. CCI, col. 83.

4. J.-C. Robertson : *Materials for the history of Thomas Becket*, t. V, p. 95.

5. L. Dubois : *Histoire de Lisieux*, t. II, p. 200.

à mettre un terme à ses travaux de chroniqueur. A la dernière page de son récit le laborieux bénédictin s'en explique en ces termes :

« Voilà que fatigué par la vieillesse et les infirmités, j'éprouve le désir de terminer ce livre.... Voilà que la chaire de Lisieux est privée d'évêque par la mort de son prélat (Jean I^{er}, 1107-1141) et je ne sais quand il aura un successeur ni quel il pourra être¹. » Comment Orderic Vital pouvait-il parler des travaux d'un prélat qui n'était pas encore élu canoniquement quand il cesse d'écrire? L'objection de Louis Dubois ne mérite par conséquent aucune attention, elle montre avec quelle désinvolture il a écrit l'histoire. Au cours des recherches qu'il nous a été donné de faire, pendant la préparation de cette monographie, plus d'une fois nous avons pu constater la faiblesse de documentation et surtout l'extrême partialité de cet érudit.

Avant de révoquer en doute le rétablissement de l'église Saint-Pierre par Arnoul, Louis Dubois n'avait qu'à parcourir la *Gallia Christiana*² ou même les notes historiques de M. Farolet³. Dans ces deux ouvrages, qu'il possédait certainement, il eût pris connaissance d'un passage de Robert de Torigni bien propre à éclaircir la question. Contemporain d'Arnoul, « le plus exact des anciens historiens de Normandie⁴ » connaissait personnellement l'évêque de Lisieux pour l'avoir rencontré à Tours, à Fécamp, à Caen, et ailleurs encore. Le portrait qu'il nous a laissé d'Arnoul n'est pas flatté, au contraire. A ses yeux, l'évêque de Lisieux n'était qu'un politique dans le mauvais sens du mot (*vir admodum callidus*⁵).

Comme d'autre part Robert du Mont fut lui-même un grand constructeur, son appréciation sur les travaux d'Arnoul n'en a que plus de poids et de valeur. L'abbé du mont Saint-Michel s'exprime ainsi dans le supplément qu'il a joint à la chronique de Sigebert, moine de Gemblours : « *Arnoul, évêque de Lisieux, après avoir gouverné pendant quarante années le même diocèse, et après avoir travaillé à rebâtir sa cathédrale et de magnifiques demeures, renonça à l'épiscopat, et vint terminer ses jours à Paris dans une très*

1. Orderic Vital : *Hist. ecclésiast.*, lib. XIII, édit. Le Prévost, t. V, p. 133.

2. *Gallia Christiana*, t. XI, col. 778.

3. Farolet : *Notes*, p. 23.

4. *Chronique de Robert de Torigni*, édit. Delisle, t. II, p. 11.

5. *Ibid.*, t. I, p. 224.

*belle maison qu'il s'était fait édifier à l'abbaye de Saint-Victor*¹. » Après ce témoignage péremptoire, il semble impossible de ne pas admettre que l'évêque Arnoul a réellement poursuivi la reconstruction d'une cathédrale.

Au moment où nous écrivions ces lignes, M. Georges Huard communiquait à la Société des antiquaires de Normandie un passage des « Miracles de saint Thomas », de Guillaume de Cantorbéry, où celui-ci raconte que des ouvriers qui travaillaient aux fondations de l'église neuve d'Arnoul furent victimes d'un éboulement et ne durent leur salut qu'à l'intercession du martyr de Cantorbéry. Ce fut le 20 décembre 1170 que Thomas Becket succomba sous les coups de quatre chevaliers normands en recommandant sa cause et celle de l'église à Dieu, à la Vierge et à saint Denys, patron de la douce France.

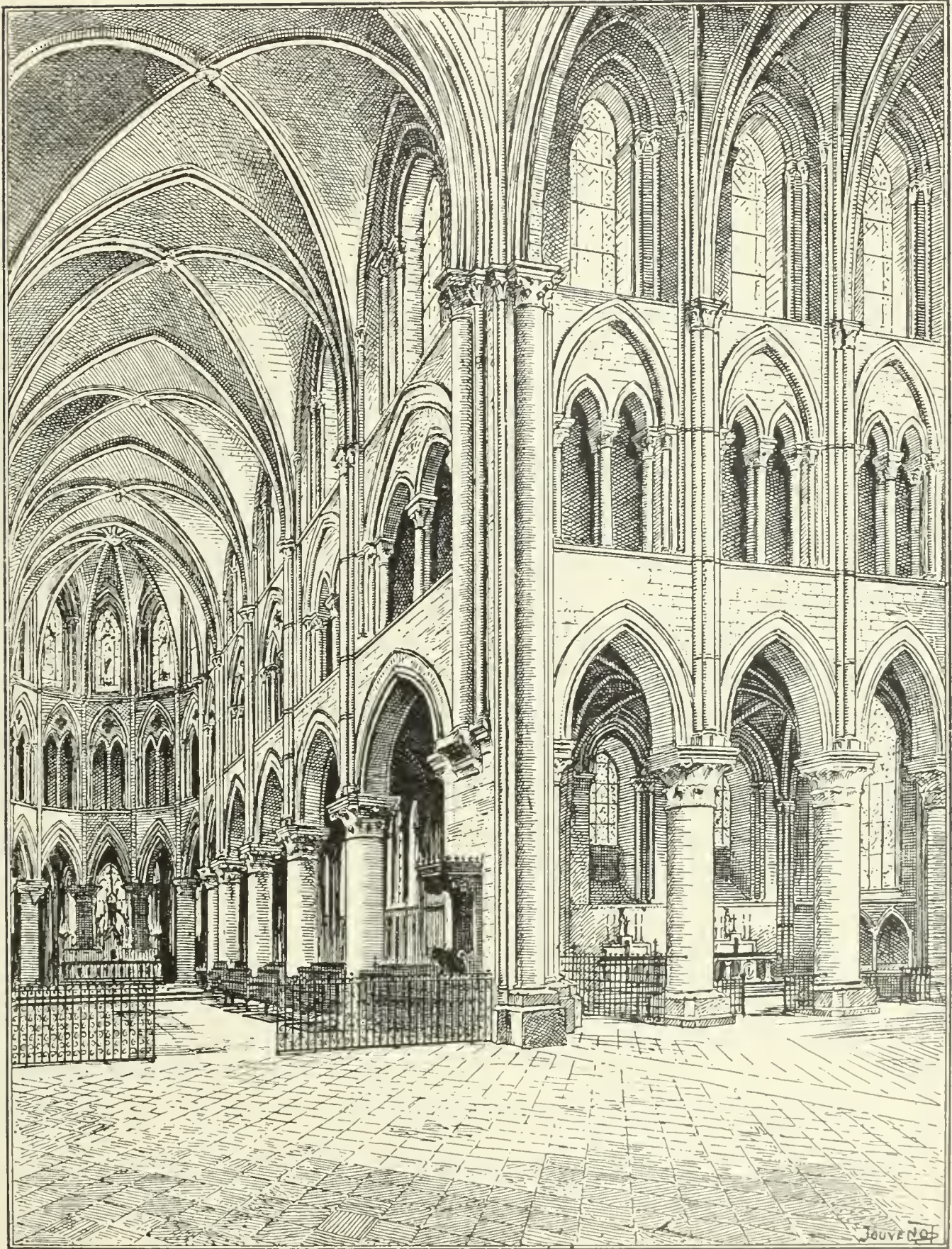
*Les mains mist à sun vis, à Dampnedeu se rent,
Al martir Saint-Denis, cui dulce France apent,
E as sainz de l'Yglise se commande erraument,
La cause seinte Yglise et la sue ensement*².

Le texte que le lecteur va parcourir ne peut être antérieur au martyre du vaillant archevêque, canonisé solennellement le 21 février 1173, dans la cathédrale de Segni, en présence du Sacré-Collège, par le pape Alexandre III.

« Il est dans le cours des choses, comme chacun peut le remarquer, que le malheur atteigne les bons, alors que les méchants sont dans la prospérité. Dans la ville épiscopale de Lisieux, un habitant de la ville du nom de Roger, occupé avec deux compagnons à creuser des fondations pour la réédification

1. *Chr. R. de T.*, t. II, p. 107. « Arnulfus, Luxoviensis episcopus, cum per XL annos eandem ecclesiam rexisset, et in ædificando ecclesiam et pulcherrimas domos laborasset, renunciavit episcopatu, et perrexit Parisius, suos dies dimidiaturus apud Sanctum Victorem in domibus pulcherrimis, quas ibi ad opus suum construxerat. » Suivant Benoit de Peterborough (I, 278) Arnoul abandonna son évêché par suite de la disgrâce qu'il avait encourue en 1173 pour avoir pris le parti de sa famille hostile à Henri II et liée à ses deux fils rebelles. Noël Deshayes pense qu'il s'était brouillé avec le souverain anglais pour une question de juridiction féodale. D'après la *Gallia Christiana*, c'est précisément à cette date que l'évêque de Lisieux fait quêter pour sa cathédrale, n'ayant plus rien à espérer du roi d'Angleterre.

2. Garnier de Pont-Sainte-Maxence, édit. Hippeau, Paris, 1850, p. 104.



LE CHŒUR ET LE CROISILLON SUD (Dessin de Jouvenot).

de l'ancienne église, alors qu'il se trouvait à environ 20 pieds, au-dessous du niveau du sol, se vit soudainement précipité sous l'amas de terre accumulée au haut de l'excavation et qui avait glissé sur lui; l'un de ses compagnons du nom de Robert, voyant le péril et voulant y échapper, fut arrêté et à demi enfoui. S'efforçant de se protéger, en se servant de ses bras comme de rames, il ne réussit qu'à déterminer un nouveau glissement de la terre qui le recouvrit tout entier, sauf le haut du corps. De là, il tendait les mains et cherchait des yeux comment l'on pourrait lui venir en aide. Roger était, sous ses pieds, écrasé par la masse, et tout ce qu'il put faire ce fut d'invoquer le saint martyr Thomas en faisant vœu de se rendre à son pèlerinage. Il le priait de cœur, non des lèvres, car la terre lui entraît dans la bouche quand il l'ouvrait, et il était d'autant plus attentif à sa prière, qu'il ne pouvait la faire de vive voix. La mort le pressait tellement qu'il ne pouvait à peine se rendre compte de son état. Cependant, ses deux frères se tenaient près de la fosse, suppliant de leurs vœux, de leurs larmes et de leurs plaintes saint Thomas, le conjurant de ne pas permettre qu'ils perdissent leur frère. Le bon saint, exauçant leurs justes prières, arracha à la terre celui qui y était enfoui, en sorte que cela put être attribué tout à la fois à son intervention et à celle des saints patrons de l'église de Liseux. En effet, feu de bonne mémoire, l'évêque de Liseux (Arnoul) qui était présent, demandant à Robert dont la tête sortait de la terre ce qu'il pouvait être advenu de Roger, et Robert affirmant que, sous une telle masse, personne ne saurait échapper à la mort, l'évêque attristé se prosterna en prières devant les saints patrons de son Eglise. Sous leur inspiration, la foule, se saisissant d'outils, retira la terre accumulée et ouvrit la fosse, voulant avoir Roger sinon vivant du moins mort, afin qu'un cadavre ne souillât point les fondements de l'église. Enfin, Roger apparut, la tête frappée d'un triple coup de hoyau et, à l'admiration de l'assistance, rendu fort sur l'heure par le secours des saints, il put lui-même monter rapidement les échelons de l'échelle. Mais, parvenu au haut, sauvé de l'enfouissement, il succomba à l'oppression et ne put bouger. L'aide des Saints l'avait soutenu, abandonné à lui-même, il resta faible et sans forces, à ce point que si on ne l'eût porté, il n'eût pu assister à la cérémonie d'action de grâces, à laquelle était accourue toute la cité¹. »

1. De Juvene Luxoviensi terrea oppresso. — « Mala vicina bonis esse, et adversa prosperis intervenire ex vario rerum eventu quivis advertit. Civitate Luxoviis Rogerius quidam, ejusdem

Le texte de Guillaume de Cantorbéry ne prouve pas nécessairement qu'il faille fixer la date initiale des travaux d'Arnoul à 1171 au plus tôt. En effet, dans ce passage, il peut être question des fondations du transept évidemment construit après la nef. Même après lecture d'un aussi curieux document, il est possible de soutenir que l'évêque de Lisieux n'a pas attendu le déclin de son épiscopat pour démolir l'église romane et la remplacer par une construction plus en rapport avec les préoccupations esthétiques de son temps.

Dans son *Histoire de Normandie*, imprimée à Rouen en 1704, Masseville, après avoir donné quelques renseignements sur nombre de « *Temples élevez pour la gloire de Dieu dans le douzième siècle* », consacre à l'église cathédrale de Lisieux cette brève notice : « *Vers 1200, l'église de Notre-Dame de Lisieux fut augmentée et achevée, vers la fin de ce siècle, par Jour-*

civitatis inquilinus, dum in reedificatione veteris ecclesie humum effoderet cum duobus aliis, quasque viginti duobus pedibus in viscera terræ penetraret, ruit ex improvise humus egesta de summitate fossæ, et cum quidem penitus obruit, alium vero quendam, Robertum nomine, præconsiderantem casum et fugientem intercipit. Qui cum sepultus ex parte contra casum niteretur, remigio brachiorum sibi subveniens, rursus desuper moles abrupta devolvitur, et quamvis non penitus totum, totum tamen a vertice deorsum penitus abscondit. Hincque manus prætendebat, et visum non effugerat quomodo subvenire poterat. Qui vero subitus pedes ejus interreptus est, cum tanta mole pressus anxietur, quod solum potuit, cum invocatione sanctorum martyri Thomæ se voto peregrinationis astrinxit, orans corde, non ore. Si quando autem os aperiret, humus insiliebat, et attentius ei orandum erat, qui orare non vocabat. Quem et mors tanta pulsabat angustia ut vix adverteret quid ex se fieret. Sed et duo fratres ejus astabant, votu, fletu et planctu martyrem Thomam sollicitius interpellantes ne in fratre fraternaliter nomen amitterent. Quorum justam petitionem pius pater exaudiens, sic obrutum extumulare procuravit ut et sibi sanctisque Luxoviensis ecclesie patronis extumulatio communiter ascribi posset. Si quidem eo cujus vertex eminebat effosso, cum interrogaret super obruto veneranda memoriae Luxoviensis episcopus, qui et ipse præfens erat, et acciperet neminem tanta pressum ruina posse morti subduci, tristis se ante patronas ecclesie suæ projecit in oratione. Quibus inspirantibus populus accensus arreptis utensibus molem injectam dissipavit, sepulchrum dissecit, volens si non vivum vel mortuum extrahere ne fundamentum fumus præveniret. Tandem sepultus apparuit, ter ligone capite percussus. Qui munere sanctorum mutuato ad horam vigore celerrime non sine circumstantium admiratione scalam ascendit. Sed cum superis restitutus ruinosa molis injurias evasisset, non protinus molestias oppressionis evasit, nam se penitus dimovere non potuit. Quippe sanctorum fretus auxilio prævaluit et roboratus est; dimissus sibi, defecit et debilitatus est in tantum ut, nisi deportatus fuisset, gratiarum actionibus, ad quas tota civitas accita cucurrit, non interfuisset. » — *Miracula S. Thomæ Cantuariensis, auctore Willelmo Cantuariensi*, lib. III, 2, dans Robertson, *Materials for the history of Thomas Becket*, London, 1875, t. I, pp. 250-257.

*dain du Hommet son Evêque*¹. » Le texte de l'historien du xviii^e siècle renferme deux légères inexactitudes : le prélat dont il signale l'activité artistique a occupé le siège épiscopal de Lisieux non pas au déclin du xii^e siècle, mais au début du xiii^e siècle (1202-1218). De plus, la cathédrale lexovienne ne fut pas dédiée à la Vierge, mais au prince des Apôtres, à saint Pierre.

En 1881, M. Charles Vasseur a eu la bonne fortune de retrouver, dans les archives de l'Hospice de Lisieux, le texte suivant : « Extrait d'un petit traité intitulé : *Ordo et Series episcoporum Lexoviensium*, ce qui en suit, page 57. »

« 22. — *Jordanus de Humeto ob præclara gesta, virtutes et eleemosine (sic?) magni nomen consecutus, electus anno 1181 Ecclesiam reædificavit, 10 clericos in ecclesia instituit, 1208. Contra Albigenses dimicat, 1212, cum episcopo Rigonensi (sic). Multa beneficia et decimas Capitulo Lexoviensium 1215 largitur. Domum-Dei dotat; dicat et perficit ecclesiam 1219. Moritur in expeditione Hierosolimitana v. 1220, ibique de morte per mortem defere (sic) triumphat². »*

Nombreuses sont les erreurs contenues dans le texte de l'*Ordo et Series*. Jourdain du Hommet n'a pas été élu évêque de Lisieux en 1181, mais en 1201. Il n'est pas mort en 1220, mais en 1218. Il n'a donc pu consacrer une église en 1219. D'autre part, à s'en tenir au contexte, est-ce de la cathédrale Saint-Pierre ou de l'église de l'Hôtel-Dieu (ancienne église des Mathurins) dont il s'agit? Les deux interprétations se peuvent soutenir avec autant de vraisemblance. Quoi qu'il en soit de ces interprétations, il semble que Jourdain du Hommet s'intéressa à sa cathédrale. En effet, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire des évêques de Lisieux*, Noël Deshayes, curé de Campigny, s'exprime ainsi, en 1754 :

« On dit que cet évêque, qui se distingua toujours par sa générosité, rebâtit, ou du moins répara l'église cathédrale³. » Les bénédictins, qui, en 1759, rédigèrent l'histoire du diocèse de Lisieux, dans la *Gallia Christiana*, en utilisant les documents que les chanoines avaient mis à leur disposition, pré-

1. Masseville : *Histoire de Normandie*, Rouen, 1704, t. II, p. 208.

2. Ch. Vasseur : *Etudes sur la Cathédrale de Lisieux*, Caen, 1881, p. 20-27.

3. Formeville : *Histoire de l'ancien Evêché de Lisieux*, t. II, p. 92.

cifent un peu le rôle de Jourdain du Hommet : « *En 1215, le prélat concéda la somme de cent livres tournois à douze clercs du chœur de son église, à charge pour eux de chanter chaque jour toutes les heures canonicales?...* » Dans la *Chronique de Normandie* se lisent ces mots : *Jourdain, évêque de Lisieux, mourut au-delà des mers et y fut inhumé, après avoir gouverné, augmenté et enrichi son église durant près de 17 ans¹.* »

Récemment, M. l'abbé Masselin a bien voulu nous communiquer un passage ou plus exactement une annotation marginale d'un manuscrit du chapitre de Bayeux (ms 118, f^o 84), sur Jourdain du Hommet. C'est un martyrologe d'Ufuard provenant de l'abbaye de Mondaye dont le prélat fut le fondateur et le zélé protecteur. Un religieux de ce monastère, pour perpétuer le souvenir des largesses de l'évêque à l'égard du diocèse de Lisieux, a inscrit dans la marge du livre liturgique cette mention qui paraît bien une simple réédition de la *Chronique de Normandie* : « *L'an 1217, beaucoup de nobles partirent pour la croisade de Terre Sainte (la cinquième). L'évêque de Lisieux, Jourdain, prit part à l'expédition. En 1218, il mourut au-delà des mers et y fut inhumé, lui qui avait beaucoup agrandi et enrichi l'église de Lisieux pendant près de 17 ans².* » Les nombreuses donations consenties au chapitre de la cathédrale, par le distingué prélat³, permettent de supposer que lorsque Guillaume du Pont-de-l'Arche, en 1218, monta sur le siège épiscopal, il trouva le chœur achevé. Le nouvel évêque gouvernait le diocèse depuis huit ans quand un incendie vint encore exercer ses ravages sur la cathédrale.

1. « Centum libras Turonenses duodecim clericis chori assignavit, anno 1215, qui omnes horas canonicas per singulos dies decantarent. » *Gallia Christ.*, t. XI, col. 781.

2. « In *Chronico Normannia* : Obiit Jordanus Lexov., episcopus in partibus transmarinis, ibique sepultus est, qui ecclesiam Lexoviensem rexit fere annis, 17, et multum accrevit et ditavit eandem. » *Gallia Christ.*, t. XI, col. 782.

3. « Anno Domini M CC XVII, multi nobilium, ut in Jerusalem irent pro peregrinatione, hoc tempore cruce signati, mare transierunt, in qua expeditione Jordanus episcopus Lexoviensis perrexit. Anno M CC XVIII, obiit predictus Jordanus Lexoviensis episcopus in partibus transmarinis ibique sepultus est, qui ecclesiam Lexoviensem rexit fere annis XVII et multum acrevit et ditavit eandem. Anno M CC XXI Guillelmus de Ponte de l'Arche consecratur et fit episcopus Lexoviensis... Anno M CC LXVII, obiit Fulco Dastum, venerabilis episcopus Lexoviensis et sepelitur cathedrali sancti Petri Lexoviensis ante majus altare cui successit Guido de Merula, archidiaconus Constantiensis. »

4. Formeville, t. II, pp. 90 à 93.



D'après les frères Sainte-Marthe¹, le feu prit à l'église Saint-Pierre en 1224. Dom Brice, bénédictin de Saint-Germain-des-Prés, le Rituel de 1661, et l'*Ancienne Chronique de Normandie* ne datent avec raison cet événement que de 1226. Quelle fut l'étendue du désastre? Certains archéologues prenant à la lettre le texte de la *Gallia Christiana* : « *Igne combusta est Lexoviensis Ecclesia*² » prétendent que tous les travaux d'Arnoul et de Jourdain furent anéantis par ce sinistre³.

Il y a lieu de revenir sur un jugement aussi péremptoire.

A Noyon et à Rouen, les incendies mentionnés par les chroniqueurs furent partiels et pourtant les textes sont aussi absolus que pour le désastre survenu à Lisieux en 1226.

L'opinion de Gally-Knight reprise récemment par MM. Gonse et Enlart ne cadre guère avec l'étude archéologique du monument. Si le rétablissement intégral de la cathédrale avait eu lieu après 1226, comment expliquer la différence de style entre l'abside et la nef? De plus, une église aussi vaste que Saint-Pierre ne se reconstruit pas en quelques années. Si l'évêque Guillaume du Pont-de-l'Arche avait eu les soucis d'une réédification complète, aurait-il pu, dès 1233, s'occuper d'embellissements et doter la chapelle Notre-Dame⁴ tandis que son frère s'intéressait à la chapelle Saint-Ursin, deux morceaux d'architecture très avancés de style? La *Gallia Christiana* nous apprend qu'à la même date l'évêque de Lisieux fondait dans sa cathédrale les chapelles de Saint-Ouen, de Saint-Gilles et de Saint-Leu⁵. C'est donc bien au XII^e et au XIII^e siècle qu'on doit les travaux essentiels de Saint-Pierre de Lisieux et comme l'ossature de l'œuvre. Il ne restait aux siècles suivants qu'à parfaire cette œuvre, à la reprendre dans le détail, à consolider les parties les moins résistantes. Quand en 1250, le 21 janvier, l'archevêque franciscain Eudes Rigaud fit sa visite à l'évêque de Lisieux, son suffragant, le chapitre le reçut avec tous les honneurs dus à son rang dans la cathé-

1. *Gallia Christiana*, Ant., t. II, in Episc. Lexov.

2. *Gallia Christiana*, t. XI, col. 782.

3. Gally-Knight, *Relation d'un Voyage archéologique fait en Normandie en 1833*, London, in-8°, p. 31.

4. Voir à la fin du volume une charte de 1233 déposée au Archives du Calvados.

5. « Fundavit an. 1233 capellam SS Audoëni, Egidii et Lupi, ejus vero frater dotavit capellam sancti Ursini in ecclesia Lexoviensi. » *Gallia Christiana*, t. XI, col. 782.

drale magnifiquement ornée. Lui-même, dans le *Registre des Visites*, nous a minutieusement conservé les résultats de l'enquête à laquelle il soumit le chapitre. Il apprit que l'évêque avait été plus d'une année sans prêcher, ni officier dans sa cathédrale. Si, alors, elle avait été en reconstruction, n'eût-il pas mentionné le fait comme une circonstance atténuante?

Le jour de l'Épiphanie, de 1258, l'archevêque de Rouen préside une procession faite dans la cathédrale Saint-Pierre et adresse la parole aux chanoines et aux fidèles. Dix ans plus tard, le 4 janvier 1268, le pieux conseiller de saint Louis revient de nouveau à la cathédrale de Lisieux. Reçu solennellement sous le narthex, il adresse un discours latin aux chanoines, chapelains et clercs de la cathédrale. Cette fois, les renseignements qu'il recueille sur la situation matérielle et spirituelle de l'église lui donnent toute satisfaction¹.

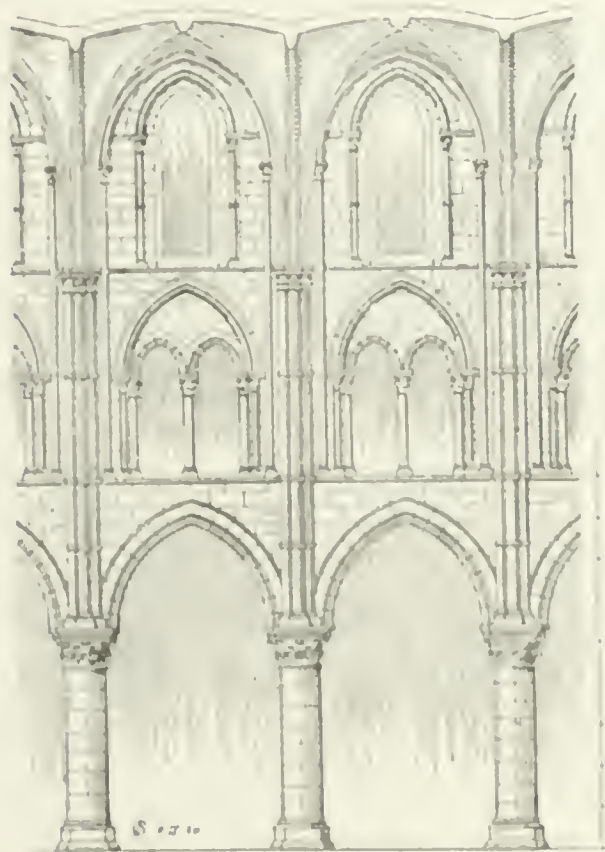


Fig. 37. — Travée de Saint Pierre de Lisieux
Coupe longitudinale

CONFRONTATION DE LA CATHÉDRALE AVEC DES ÉDIFICES SIMILAIRES

L'église dont parlent les textes que nous venons d'indiquer et d'interpréter est-elle réellement celle que nous avons sous les yeux? L'inspection archéologique du monument, son étude directe, à pied-d'œuvre, sa confrontation avec des édifices similaires à peu près contemporains et à date certaine pourront vraisemblablement nous apporter d'utiles précisions. En archéologie, l'observation directe complète les données historiques et les met en valeur.

L'étude descriptive de Saint-Pierre de Lisieux nous a révélé que si la cathédrale appartient toute entière au style ogival, elle a du moins subi l'in-

1. Voir à la fin du volume les passages essentiels du registre d'Eudes Rigaud.

fluence de deux écoles d'architecture. L'*École française* domine dans le narthex, la nef et ses collatéraux, les croisillons, mais son empreinte s'atténue de plus en plus dans le chœur et le déambulatoire. L'*École normande* l'emporte nettement dans les deux dernières travées droites du déambulatoire et sa partie tournante. Les chapelles espacées, le chevet en hémicycle, les parties hautes du chœur, la tour-lanterne et la façade occidentale se rattachent évidemment à l'école de la province. Or, c'est seulement au début du XIII^e siècle que les architectes normands ont commencé d'imprimer au style gothique un caractère local bien tranché (arcs très aigus, colonnettes et moulures multipliées, emploi du cul-de-lampe coudé, double remplage des fenêtres, tailloirs circulaires, emploi des gorges et des chanfreins creux, médaillons tréflés ou quadrilobés, sculpture décorative toujours un peu symétrique). Les parties de Saint-Pierre où ces détails architectoniques se remarquent nous paraissent antérieures à 1233. Le chœur de Saint-Etienne de Caen, construit vers 1200 par maître Guillaume, ne serait-il pas l'antécédent exact, le prototype du chevet de l'église de Saint-Pierre de Lisieux ? Le chœur de Notre-Dame de Bayeux, élevé sous le pontificat de Robert des Ablèges (1206-1231), paraît postérieur au chevet de la cathédrale-sœur. En effet le gothique bayeufain est plus svelte, plus orné, moins calme, moins pondéré que le style si pur de la cathédrale de Lisieux.

Que la partie normande de la vieille basilique lexovienne se rattache au treizième siècle, presque tous les archéologues expérimentés en conviennent. La partie française est au contraire d'une datation beaucoup plus difficile.

La comparaison de Saint-Pierre avec Noyon, Sens, Paris, Laon et Chartres semble devoir nous renseigner approximativement sur la vraie date de notre cathédrale.

D'abord il est incontestable que Lisieux dans ses portions françaises

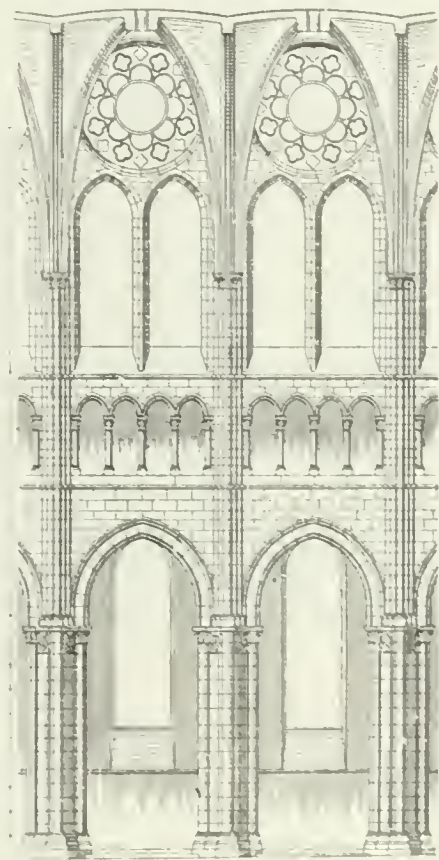


Fig. 31 Travée de Chartres

précède Chartres (fig. 34). Ce fut le vendredi 10 juin 1104, que survint le sinistre qui occasionna la ruine de la basilique romane. Il faut lire dans Huysmans le récit de l'élan prodigieux de zèle et d'enthousiasme qui

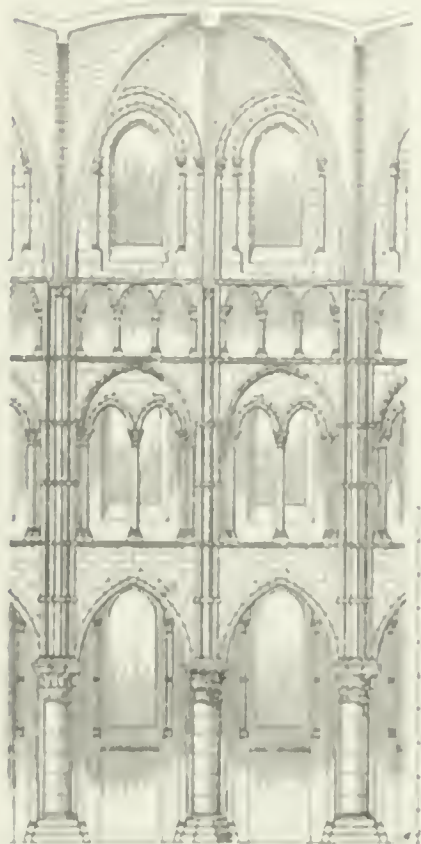


Fig. 35 — Travée de Noyon

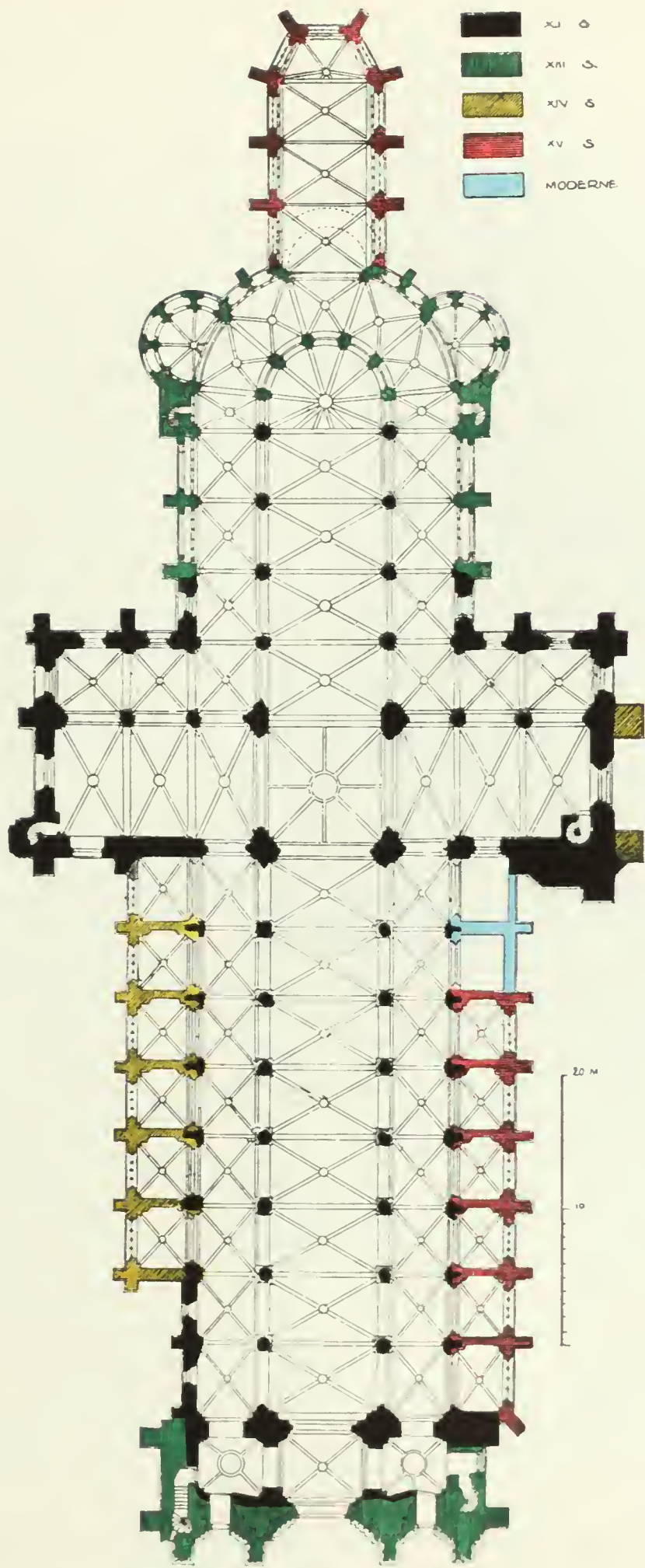
suivit la destruction du sanctuaire dédié à la Vierge noire. Tous travaillèrent au nouvel édifice. Selon la jolie réflexion d'Emile Mâle : le peuple offrit ce qu'il avait, ses bras robustes. Il s'attela aux chars, porta les pierres sur ses épaules. Le bourgeois donna son argent, le baron sa terre, l'architecte son génie. Dès 1108, le chœur était consacré. En élévation, Chartres et Lisieux comportent trois étages et des voûtes d'ogives sur plan barlong. A Chartres les supports sont déjà quadrilobés, par conséquent plus franchement gothiques. Chaque colonnette a sa fonction bien prévue. Dans les bases, la scotie est davantage creusée, les chapiteaux offrent des corbeilles plus riches et plus variées. Le triforium, d'une élégance remarquable, n'a nullement l'apparence d'une tribune. Enfin à l'étage supérieur, presque tout l'espace compris entre le triforium et le sommet des formerets est ajouré par des fenêtres géminées

et une rosace à huit lobes. Quand on étudie attentivement les lignes générales, les profils et la grammaire ornementale des deux édifices, la conclusion s'impose : Chartres, dans la lignée des cathédrales, apparut après la construction de Lisieux.

Si la cathédrale de Lisieux précède Chartres, elle suit Noyon et Sens.

Dans l'étude si consciencieuse qu'il a consacrée à Noyon, M. Eugène Lefèvre-Pontalis conclut que le chevet actuel de la cathédrale devait être à peu près terminé le 25 juin 1157. L'évêque Baudouin III (1107-1174) vit sans doute l'achèvement du transept et la construction des deux dernières

1. René Merlet : *La Cathédrale de Chartres*, Paris, 1909, in-8°. — Abbé Clerval : *Chartres, sa Cathédrale*, 1905, in-8°. — Bulteau et Brou : *Monographie de la Cathédrale*, Chartres, 1887-1890, 3 vol. in-8°.



PLAN DE LA CATHÉDRALE DE LISIEUX

travées de la nef. Quand Etienne de Nemours monta sur le siège de Noyon en 1188, la nef et les bas-côtés se trouvaient presque édifiés¹.

En élévation, la travée de Noyon (fig. 35) comprend quatre membres. Nous y trouvons un étage de plus qu'à Saint-Pierre de Lisieux. Tribunes et triforium voîsinent et sont superposés. Les arcs-boutants se cachent et n'osent avouer franchement leur présence. Tandis qu'à Lisieux les supports consistent uniformément en une grosse pile ronde, dans la cathédrale de l'Ile-de-France, les voûtes reposent sur des piliers alternés. Cette disposition si particulière était nécessitée par l'emploi des voûtes sexpartites. Le plein cintre reste encore affocié à l'arc brisé. Les nervures des voûtes du chœur présentent des pointes de diamant, des perles ou de petites fleurs entre deux boudins. Ce genre de décoration des ogives ne se retrouve pas à Lisieux.

Seul le profil des bases du déambulatoire rappelle un peu les bases des croisillons de Saint-Pierre. Dans le chœur et le transept de Noyon les bagues relient les faisceaux de colonnes et des annelets se remarquent aux corniches extérieures : l'intrados des arcs reste plat. Malgré ces affinités, Lisieux dans la généalogie des cathédrales se classe après Noyon. On peut même supposer que l'architecte de l'église normande connaissait l'édifice que nous venons d'étudier. M. Anthyme Saint-Paul estime qu'il connaissait également la cathédrale de Sens :

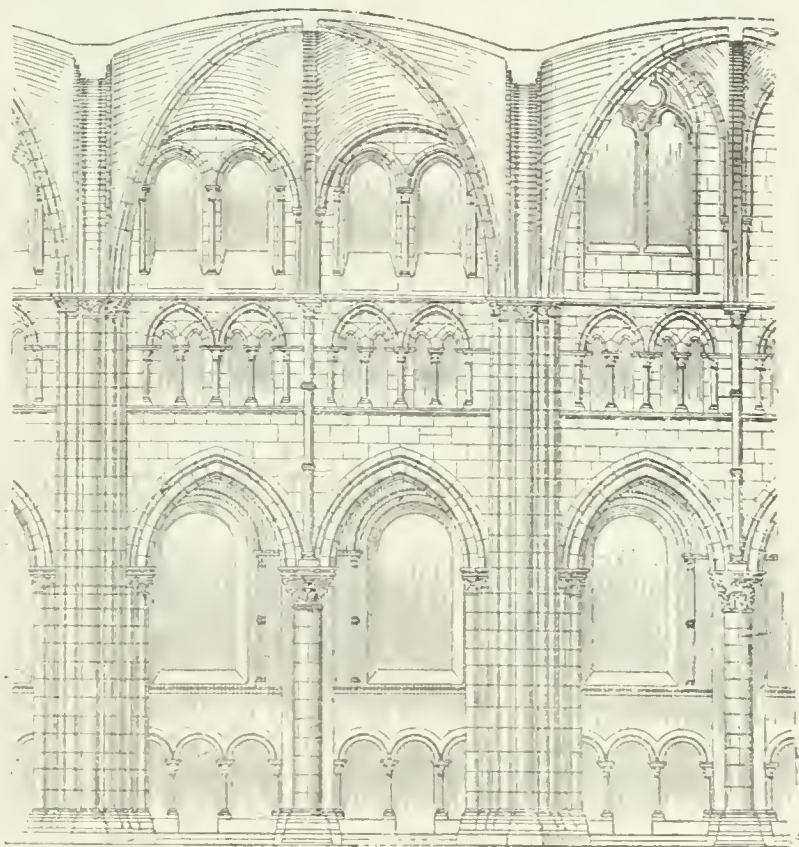


Fig. 36. Travée de Sens.

« La cathédrale de Sens (fig. 36), malgré son infériorité comparativement à Saint-Denis, est

1. Lefèvre-Pontalis : *Histoire de la Cathédrale de Noyon*, Noyon, 1902, in-8°, pp. 21-20.

déjà gothique, elle aussi et, gloire exceptionnelle, la première en date des cathédrales gothiques. Le chœur de Saint-Germain-des-Prés, consacré en 1103, relève, pour moitié, de l'influence de Sens, qui semble se retrouver aussi aux plans des cathédrales de Rouen et de Lisieux¹ ». D'après M. E. Lambin « certaines ressemblances qui existent entre Saint-Pierre de Lisieux et les cathédrales de Sens et de Cantorbéry, construites vers la même époque par Guillaume de Sens, permettent de penser que cet architecte a pu donner le plan de la cathédrale normande². »

Dès 1867, l'avocat lexovien Arthème Pannier écrivait : « Le nom de l'architecte qui a élevé ce magnifique édifice (Lisieux) n'est pas connu. La similitude de caractères qui existe entre certaines parties de l'église Saint-Pierre et les cathédrales de Sens et de Cantorbéry, construites vers le même temps par Guillaume de Sens, nous portent à attribuer à cet habile architecte une large part dans la construction de notre cathédrale³. »

Qu'au point de vue du plan et de l'ordonnance des travées la cathédrale Saint-Etienne puisse être considérée comme le prototype de Saint-Pierre de Lisieux, nous n'en sommes point surpris; mais les analogies entre les deux monuments nous paraissent trop lointaines, trop peu accentuées, pour en conclure à l'identité d'architecte. En tous cas, les lignes générales de Lisieux, le profil des nervures, la disposition des supports et des voûtes indiquent une œuvre postérieure à Sens et antérieure au chevet de Cantorbéry où la sculpture est plus avancée et la mouluration plus compliquée. La cathédrale de Sens, commencée dans le second quart du XII^e siècle, était presque achevée en 1168⁴. Ce fut en 1175 que le chapitre de Cantorbéry demanda à l'architecte Guillaume de reconstruire la cathédrale incendiée. A Sens, si l'ordonnance des travées ne comprend, comme à Lisieux, que les arches du rez-de-chaussée, le triforium et les fenêtres, les voûtes du vaisseau central sont sexpartites et les piles alternativement fortes et faibles. Le triforium présente des ressemblances intimes avec celui de Lisieux. La voûte actuelle est plus bombée qu'à Saint-Pierre et elle l'était bien davantage avant le relèvement

1. Anthyme Saint-Paul : *Histoire monumentale de la France*, Paris, 1911, p. 145.

2. Emile Lambin dans *Revue de l'Art chrétien*, 1896, 6^e livraison, p. 1.

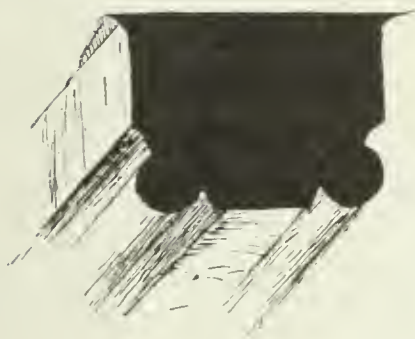
3. *Statistique monumentale du Calvados*, t. V, pp. 203-204.

4. *Guide archéologique du Congrès d'Avallon*, 1907, in-8°, pp. 200-224.

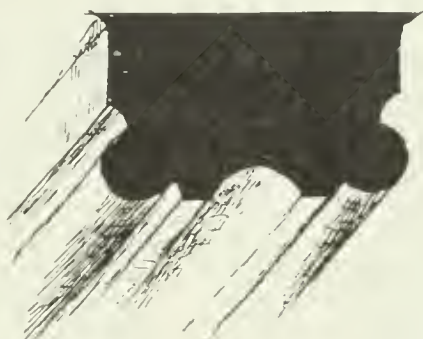
des formerets. Les arcs ogives sont en plein cintre. Le profil des grandes arcades offre un large méplat accosté de deux tores; les gros chapiteaux s'ornent de feuilles d'acanthé largement traitées. La travée d'entre les clochers est rectangulaire et rappelle les nervures de Lisieux. Or, cette travée

Lisieux

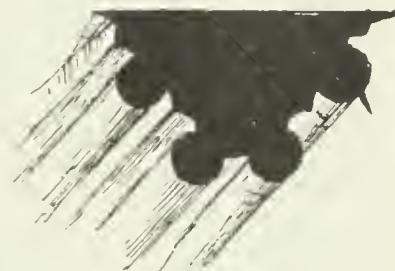
Doubleau Nef



Sommier de la Nef
Dessus de l'Orgue



Doubleau du Chœur.



Lisieux.

Laon.



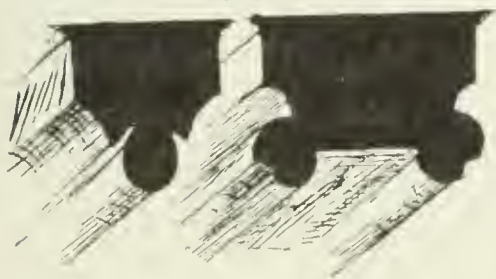
Ogives des collatérales



Ogives de la Nef.



Noyon.



Chartres.

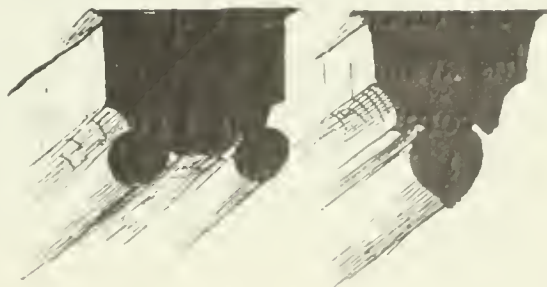


Fig. 37. — Profils de Saint-Pierre de Lisieux et des cathédrales de la même période.

était achevée en 1180. Naguère cette date nous fut confirmée de vive voix par M. le chanoine E. Chartraire, dont les études sur la cathédrale Saint-Étienne font autorité. Puisque les plus sérieuses analogies entre les deux monuments se rencontrent surtout dans la partie de la basilique sénonaise édifiée entre 1108 et 1180, il est permis de supposer que les chantiers de Lisieux étaient en pleine activité durant cet espace de temps.

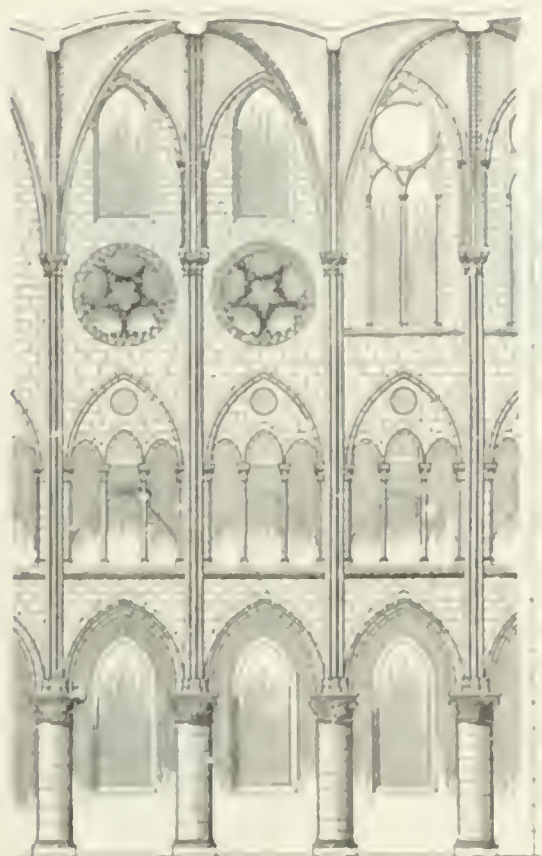


Fig. 38 — Travee de Notre Dame de Paris

Tandis que les maîtres d'œuvre de Sens et de Lisieux suppriment les tribunes, soit parce qu'elles prennent trop sur la hauteur des collatéraux, soit parce qu'elles augmentent considérablement les charges des piliers du soubassement, à Notre-Dame de Paris l'architecte conserve aux tribunes leur ampleur (fig. 38). Le plan des supports monocylindriques rappelle les piles de la nef et des croisillons de Saint-Pierre de Lisieux. Les voûtes sont sexpartites, mais au lieu de renforcer, comme à Sens, de deux en deux les piliers qui bordent le vaisseau central, l'architecte a trouvé une solution plus élégante : ce sont les supports des bas-côtés qui ont été renforcés alternativement à l'aide de douze colonnettes. Le profil des nervures est plus léger qu'à Lisieux : c'est une baguette centrale entre deux boudins

qu'il est facile d'inscrire dans un épannelage rectangulaire. Les fenêtres se composent de deux arcs brisés surmontés d'une rose décorative. L'arc en plein cintre ne sert que pour les voûtes. Les arcs-boutants sont d'un style plus avancé que ceux de Lisieux. Chacun sait que Notre-Dame de Paris fut commencée en 1103, consacrée en 1182 : en 1190, il ne manquait plus à la nef que deux travées. De l'avis d'un grand nombre d'archéologues la cathédrale de Laon serait le « brouillon » de celle de Paris et de Lisieux¹.

¹ Abel Fabre : *Pages d'Art chrétien*, pp. 80-90.



1



2



3



4

1. SCULPTURES DU NARTHEX. — 2, 3, 4. CHAPITEAUX DU CHŒUR



PILES DU CHŒUR ET DE LA NEF



PILES DE LA NEF — ASPECT PRIMITIF DU COLLATÉRAL NORD DE LA NEF
ENTRÉE DU DÉAMBULATOIRE SUD

M. le chanoine Porée, dans son livre sur l'art normand, partage cette manière de voir : « Il n'est pas étonnant que la Normandie s'attarde, jusqu'après le milieu du XII^e siècle, au roman qu'elle affectionne et qu'elle pratique avec maîtrise. Le style gothique est alors importé, tout formé, par des maçons de l'Île-de-France à Rouen (tour Saint-Romain) et du pays de Laon à Lisieux (nef de la cathédrale) ¹. » Il est manifeste qu'une parenté étroite existe entre les deux édifices. Toutefois, à Lisieux, l'imitation n'est pas servile. L'arc brisé a toutes les préférences de l'architecte. Pour éviter une certaine confusion dans les membrures de la voûte il abandonne les voûtes sexpartites, mais garde certains motifs décoratifs encore teintés de roman, par exemple les modillons et les annelets dans les corniches, la flore large et grasse des chapiteaux, le fond plat des arcs brisés, les griffes des socles, les bagues le long des colonnettes.

La travée de Lisieux n'est qu'une réplique du parti architectural adopté dans le transept de Laon élevé avant 1174 ².

Le cloître de la cathédrale de Laon, édifié après cette date, offre les caractéristiques même de Lisieux (fûts monocylindriques, socles bas, carrés, à griffes, chapiteaux généralement à deux rangs de feuilles larges, tailloir carré, intrados plat à boudins dégagés sur les angles par des cavets).

Pour quiconque s'efforce de démêler les liens qui unissent les grandes églises françaises, il est évident qu'au moment où la nef, les collatéraux, les croisillons et les deux premières travées du chœur de Saint-Pierre se construisaient, le système gothique achevait sa longue et lente évolution. Il se trouvait en pleine possession de ses éléments essentiels : voûtes à poussées

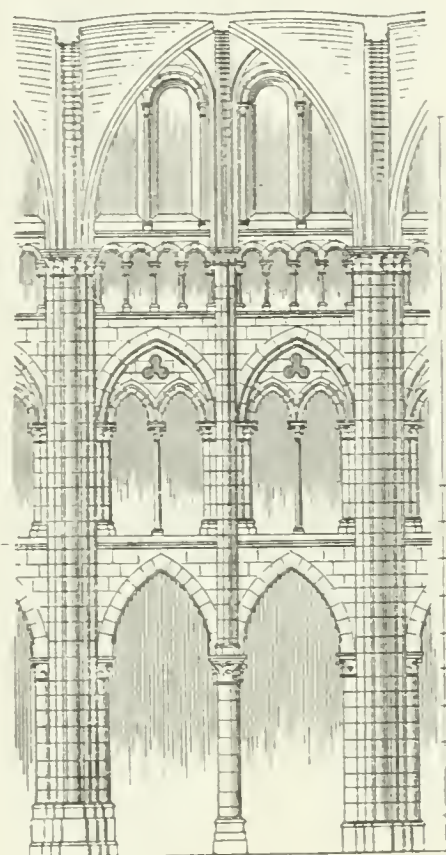


Fig. 39. — Travée de Laon.

1. *L'Art normand*, p. 56.

2. Abbé Bouxin : *La Cathédrale de Laon*, in-8°, Laon, 1902. — *Congrès arch. de Reims*, t. I, Paris, 1912, pp. 162 à 219.

localisées sur des points précis : clefs au même niveau par l'emploi raisonné des arcs brisés; application ouverte des arcs-boutants pour maintenir l'équilibre, autant de particularités qui ne permettent guère de placer la date initiale de la reconstruction avant 1160 à 1170.

Ni timide, ni hésitant, le style de la cathédrale de Lisieux n'a pas toutefois les raffinements d'élégance, l'allègement aérien, l'heureux mélange de logique et d'audace du gothique plus épanoui du XIII^e siècle. Contenue, nullement préoccupée du détail, ne cédant jamais aux sollicitations dangereuses du pittoresque, l'architecture de Lisieux ne se permet aucune outrance ni aucune hardiesse d'expression. Elle respire l'effort et non la joie de vivre. Il ne se peut rien de plus calme et de plus grave que la nef. Pour qui l'a examinée de près, elle manque cependant de largeur, ses supports sont robustes comme des tours, ses doubleaux offrent une épaisseur relativement considérable, son triforium a l'aspect mystérieux d'une tribune. Au lieu de ces verrières qui éblouissent le regard, le maître d'œuvre n'a percé que des fenêtres d'assez médiocre largeur, nulle part il n'a utilisé cette jolie trouvaille de l'art national : la rose, si répandue dans les églises de la

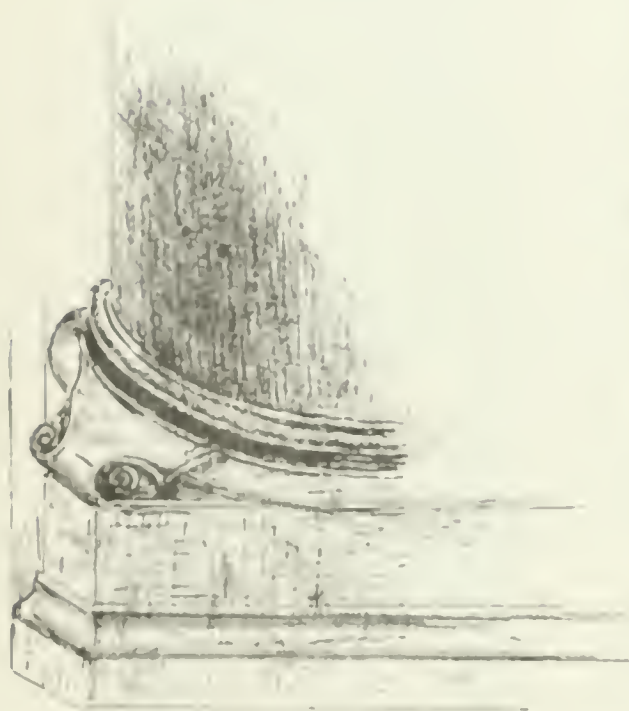


Fig. 1. — Lisieux. Vase du crochillon S.

région parisienne. Pour toutes ces raisons d'ordre technique, nous ne pouvons avec C. Enlart¹, Gonse², Jean Bertot³, L. Dubois, rajeunir Saint-Pierre de Lisieux et reporter sa construction en plein XIII^e siècle. M. le chanoine Porée nous paraît beaucoup plus près de la vérité quand il écrit :

1. Enlart : *Histoire de l'Art*, t. II, 1^{re} partie, Paris, 1900, p. 25. « Parmi les principaux monuments normands, on peut citer la cathédrale de Lisieux, dont l'abside fut rebâtie de 1220 à 1235, et le reste sans doute aussi vers le même temps, bien qu'on ait une date de construction de 1160 à 1188 qui paraît trop ancienne pour l'édifice actuel. »

2. Gonse : *L'Art gothique*, p. 207. « Chronologiquement, Saint-Pierre de Lisieux serait, après la cathédrale de Rouen du XII^e siècle, le plus ancien édifice gothique de Normandie. Les documents nous apprennent, en effet, qu'elle fut construite de 1141 à 1182; mais il ne reste

« La période gothique proprement dite a doté la Normandie de monuments d'une beauté supérieure. Le premier en date est la cathédrale de Lisieux. Construite dans sa majeure partie de 1160 à 1190, elle offre par la sévère ordonnance de ses colonnes et la belle sculpture de quelques chapiteaux, une certaine analogie avec sa contemporaine la cathédrale de Laon. Nous ferons remarquer que le rond-point de l'abside, de style normand, a été rebâti à la suite d'un incendie, entre les années 1226 et 1235. Le grand portail et la tour-lanterne sont également de ces dernières dates. » (*L'Art normand*, p. 16).

Du rapide exposé qui précède, il résulte que dans sa partie française la cathédrale Saint-Pierre date au plus tôt du dernier tiers du XII^e siècle. Dans sa partie normande, elle appartient au premier tiers du XIII^e siècle. Il est probable que les parties hautes du chœur étaient terminées en 1218. Il est certain qu'en 1233 le chevet et les chapelles espacées existaient. La tour centrale a suivi de près l'achèvement du chœur. La tour Nord a précédé les sculptures des portails de la façade occidentale. Le cours du XIV^e siècle vit s'élever les chapelles de la nef entre les contreforts. Les six chapelles du collatéral Nord existaient avant 1390. La chapelle de la Vierge, reconstruite sous l'épiscopat de Pierre Cauchon, était achevée en 1444 : « juxte d'un côté aux murs de la closture de la chapelle Nostre-Dame de nouvel édifiée. » (*Cartulaire de Thomas Basin*, fol. 39. verso. Acte du 22 juillet 1444.)

de l'édifice primitif, qui fut agrandi et presque totalement reconstruit de 1218 à 1233, que quelques admirables chapiteaux. Celui que nous voyons aujourd'hui offre des morceaux d'un style riche et élégant qui se rapprochent assez de Laon. »

3. J. Bertot : *Livre du Millénaire de Normandie*, p. 146. « A Lisieux, il nous faudrait voir la cathédrale du XIII^e siècle d'aspect grave et de lignes un peu guindées (?), caractéristique du XIII^e siècle normand. »

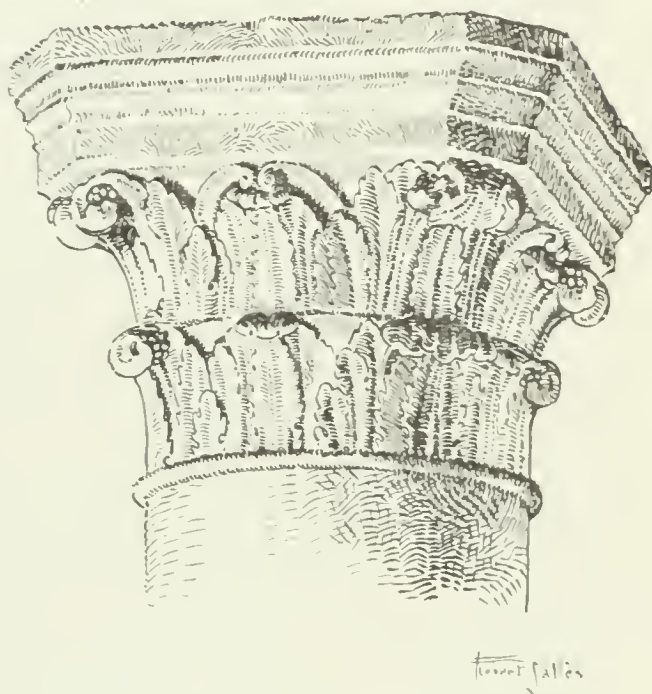
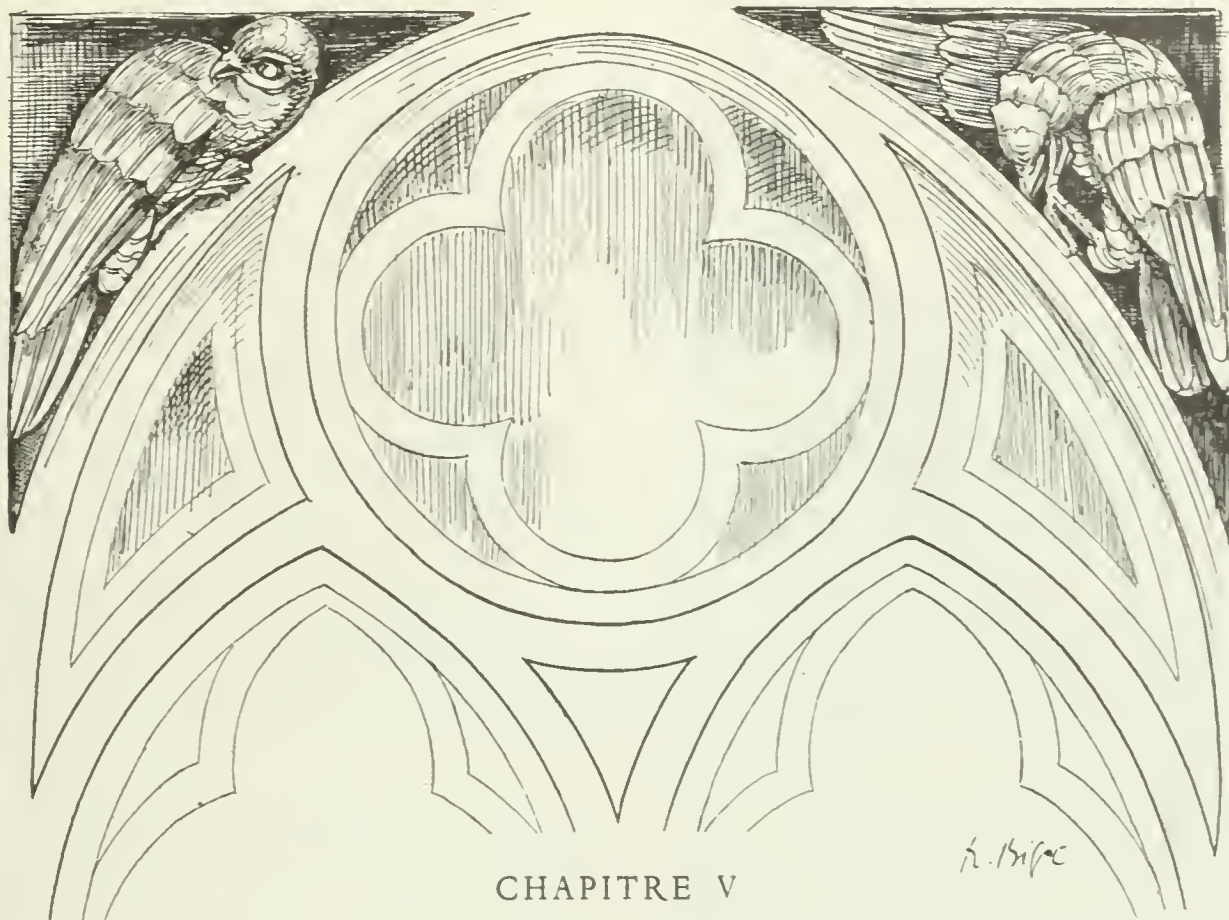


Fig. 41. — Lisieux : chapiteau de la nef.



Photo Boutey.

GROUPE DE STALLES DU XIV. SIÈCLE



CHAPITRE V

LE MOBILIER



MAINTENANT que nous avons décrit sommairement l'architecture intérieure et extérieure de la cathédrale Saint-Pierre, il semble nécessaire de présenter quelques remarques sur son mobilier, c'est-à-dire sur ses sculptures sur bois, ses tableaux et ses verrières.

LES STALLES

Les stalles sont incontestablement la parure artistique la plus précieuse de l'église Saint-Pierre¹. Malgré les germes de destruction que le bois porte en

1. Voy. de Caumont, *Statistique monumentale du Calvados*, t. V, p. 238. — *Guide de Lisieux*, 1870, p. 24. — L. Régnier, *Notre-Dame d'Ecouis*, Paris, 1913, p. 113. — Chanoine

lui-même, malgré les outrages du temps et des hommes, soixante stalles s'alignent encore le long du chœur. Douze ont disparu. Patiemment assemblées par des huchiers anonymes, magnifiquement polies par un long frottement, hautes et basses stalles, à cause de leur valeur esthétique, ont été mises au nombre des monuments historiques. Les stalles de la cathédrale de Rouen offrent des misericordes plus variées et plus originales : celles de Bayeux avec leurs riches baldaquins et leurs lions si majestueux ont une décoration plus luxuriante, mais celles de Lisieux avec leurs figurines, leurs écoinçons, leurs fenestrages intéressent vivement les connaisseurs. La composition toujours claire et sobre s'adapte admirablement à la surface à décorer : la précision des sculptures dénote l'observation directe de la nature. Les gestes pris sur le vif plaisent par leur justesse et expriment fidèlement les sentiments des personnages. Enfin l'ancienneté même des boiseries, leur teinte d'ébène charment les amateurs les plus avertis.

La plupart des archéologues, notamment M. Charles Vasseur et M. le chanoine Porée attribuent les stalles de Saint-Pierre de Lisieux aux premières années du ^{xiv}^e siècle. M. Louis Serbat les date de la fin de ce même siècle. Dans sa monographie de N.-D. d'Ecouis, M. Louis Régnier propose une date un peu différente. « Les stalles d'Ecouis, écrit-t-il, doivent être rangées parmi les plus anciennes qui existent en France à l'heure actuelle : ce sont, en tout cas, les plus anciennes de la Normandie, car celles de la cathédrale de Lisieux, que certains archéologues ont attribuées aux premières années du ^{xiv}^e siècle, sont d'un style plus avancé, et les détails de leur ornementation ne permettent pas de les croire antérieures au règne de Charles V. » D'après M. Régnier, les stalles de Saint-Pierre se pourraient donc placer entre 1360 et 1380. Les colonnettes à pans coupés, les bases à renflement, les feuilles d'érable desséchées et recroquevillées des chapiteaux autorisent une telle opinion. Mais, d'autre part, le modelé des visages, les plis simples et calmes des vêtements, les coiffures à bandeaux rappellent les habitudes des sculpteurs de la première moitié du ^{xiv}^e siècle. De plus, il convient de remarquer qu'en Normandie l'emploi de la base à plinthe renflée se rencontre

Porée, *L'Art normand*, Paris, 1913, p. 22. — *Congrès archéologique*, 1908, p. 313. — Mallet, *Cours d'archéologie*, t. II, p. 226. — Goussier, *L'Art gothique*, p. 448. — Didron, *Annales archéologiques*, t. XXIII, p. 113. — *Revue illustrée du Calvados*, 1914, p. 100.

fréquemment entre 1320 et 1350. Enfin, à dater de 1346 et surtout de 1356 à 1386, les invasions anglaises défolèrent Lisieux: les réparations les plus urgentes étaient négligées par l'évêque et le chapitre, tandis que sous l'épiscopat de Guy II de Harcourt, 1303 à 1336, et jusqu'en 1346 le temporel de l'évêché fut sans cesse amplifié par de nouvelles donations. Il est donc permis de supposer que les stalles de la cathédrale lexovienne se rapportent à cette période. Le caractère archaïque de certaines coiffures, la chasuble de l'évêque, les dalmatiques des diacres, plusieurs détails très fréquents dans le costume féminin de la première moitié du *xiv^e* siècle, l'arrangement des cheveux, les chaussures déjà pointues, l'élégance harmonieuse et mesurée des silhouettes, autant de détails qui autorisent une telle datation.

Lorsque Cl. Sauvageot, en 1863, étudiait dans les *Annales archéologiques* de Didron, les stalles de Lisieux, elles étaient couvertes d'une peinture jaunâtre de l'aspect le plus défagréable, ce qui empêcha le distingué visiteur de les apprécier à leur juste valeur. Séduit par l'élégance, la finesse, la belle exécution des stalles de Notre-Dame de la Roche (Seine-et-Oise) Sauvageot écrivait : « Bien qu'elles soient, en tous points, de beaucoup inférieures à celles de Notre-Dame de la Roche, nous n'avons pas hésité à les graver (fig. 42).

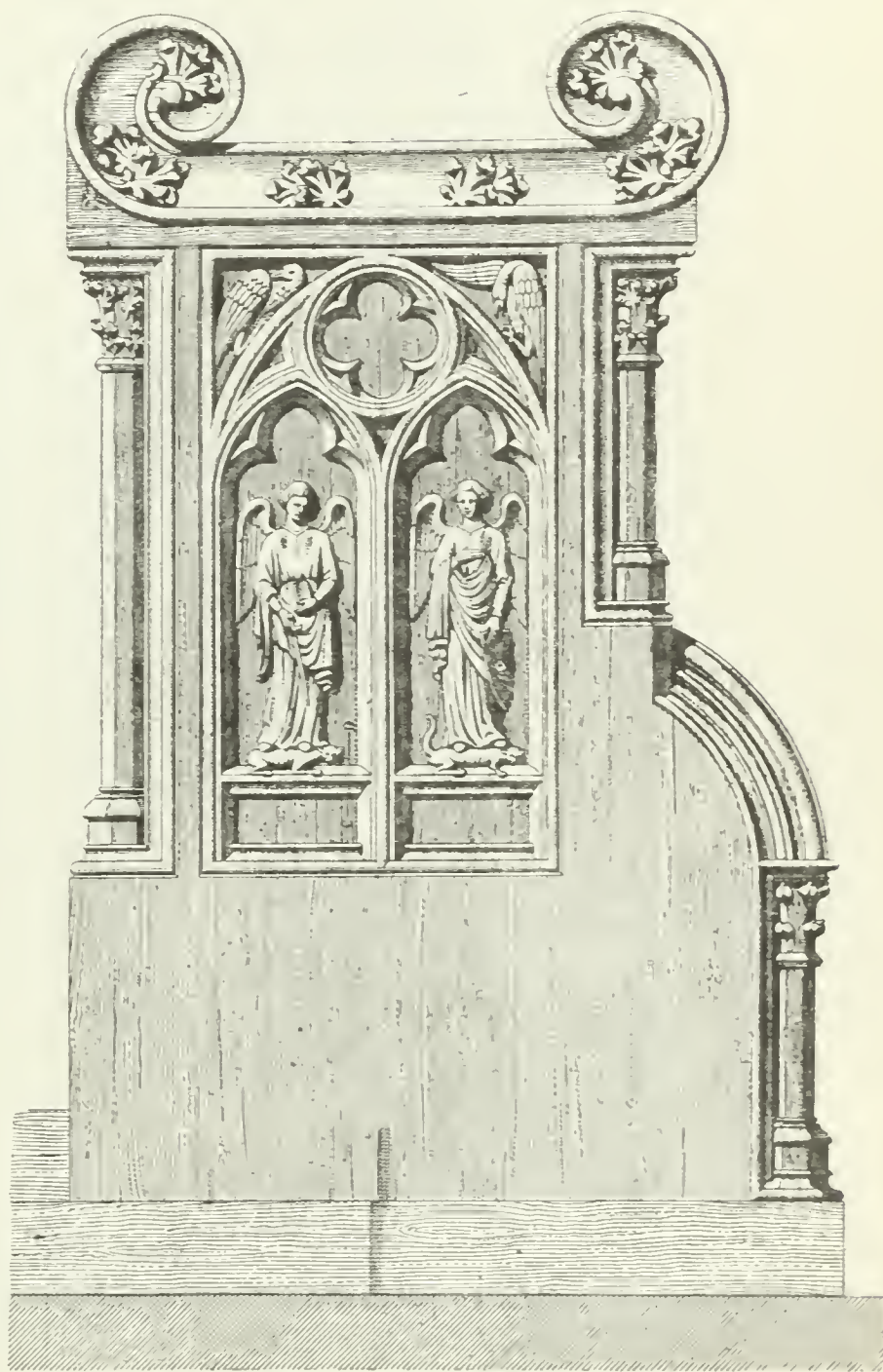


Fig. 42. — L'une des stalles de Lisieux, dessin de Sauvageot.

Ce sont à proprement parler les mêmes stalles, mais avec la finesse et l'énergie en moins: les formes sont alourdies et amollies, l'architecture de la menuiserie n'y est plus si bien raisonnée, et l'on n'y retrouve plus d'aussi heureuses proportions. Cependant, hâtons-nous de le dire, on reconnaît encore, par place, un certain entrain dans l'exécution; elles ne sont pas complètement dénuées de mérite: les figures sculptées dans les fenestrages des panneaux de clôture possèdent, par exemple, un assez bon caractère. L'habileté, la tournure, la main puissante du XIII^e siècle s'y retrouveraient encore au besoin ». Aujourd'hui qu'elles sont débarrassées de leur détestable badigeon, les stalles peuvent être mieux jugées. De ci, de là, dans les frises feuillagées, dans l'assemblage et le décor des parclofes apparaissent des négligences qui provoquent l'étonnement des hommes du métier. Parmi les miséricordes, d'aucunes décèlent une facture peu raffinée, il en est de grossièrement traitées. Mais M. Sauvageot ignorait sans doute qu'en 1562 deux huchiers lexoviens travaillèrent pendant six mois à refaire les patiences et les couronnements mutilés par les protestants. Quoique l'art n'ait point gagné à cette restauration, il paraît opportun de transcrire le texte qui la concerne.

« Le mardi xxvij^e jour d'avril mil V^e LXII, alleu faict par Mess^{rs} du
 « Chap. à Jehan Bullet et son fils pour bien et deument repareoir lesd. chaires
 « à chacun vij^s pour jour compris les despends.

« Le dernier jour dud. moys, payé à Girot Heulte pour avoir mis en
 « bougons le boys de la planchette qui estoit au coupeau de la grosse tour
 « pour faire des sièges pour lesd. chaires et y a vacqué p. deux jours co-
 « prins les despens x^s. »

(Le travail dure jusqu'au 10 octobre).

Le xvij^e jour dud. moys, Bullet et son fils pour avoir refaict les armures de derrière le maitre autel, faict des huysfets et récolté le chapier estant en ce lyeu pour deux jours : xxiiij^s.

« Il a esté prins du boys de l'église tant po' les chaires du chœur que pour le banc de reliques le nombre de vij membreures et huit ens.

« Tout total : 118^s - 18^l1^s7^d - 4^l16^s10^d1. »

1. Comptes d'Abel Doynart, fabriquer, de Touffant, 1561 pour un an.



LA CHARITÉ, PANNEAU DE STALLE (Dessin de R. Bigot).



Dessins de R. Bigot.

SAINT-MICHEL — LE MENDIANT ET SA BIENFAITRICE, PANNEAUX DES STALLES

Lors de la démolition du jubé gothique, en 1689, les stalles furent déplacées et rapprochées du sanctuaire. Sous Louis XV les chanoines, voulant plus d'aîses et moins de courants d'air, complétèrent leurs sièges par une clôture en chêne. Très riche, au point de vue sculptural, cette magnifique boiserie s'harmonisait péniblement avec le style de la cathédrale. Sous le premier Empire, elle fut disposée contre les murs latéraux de la chapelle de la Vierge. En 1883, quand la chapelle retrouva son ancien aspect,



Fig. 43. — Aspect des stalles avant 1789.

les panneaux sculptés furent cédés à Mme Herbet, par la ville de Lisieux, moyennant 3.000 francs. Dans le château de Combray, la bibliothèque a été lambrissée avec ces revêtements Louis XV. C'est merveille de voir quel heureux parti les architectes en ont tiré. Que n'a-t-on décoré avec ces panneaux si finement ouvragés la sacristie de Saint-Pierre en utilisant comme plafond l'ancienne tribune des musiciens, quel bel aspect elle aurait présenté aux regards!

Il semble qu'avant le xvii^e siècle, les stalles de Lisieux ne possédaient point de dossiers. Avant les retouches de 1881 à 1883, aucune entaille, aucune

trace n'en révélait l'existence. C'est M. Naples, architecte des monuments historiques, qui a dirigé les récentes restaurations des stalles. Le 12 septembre 1884, son successeur M. Sainte-Anne Louzier précisait ainsi les dépenses occasionnées par le déplacement et les réfections partielles :

Menuiserie	10.010 fr. 28
Serrurerie	4.598 fr. 80
Sculpture	1.725 fr. 00
	<hr/>
Travaux	17.240 fr. 08
Honoraires de l'Architecte	802 fr. 00
Honoraires de l'Inspecteur	431 fr. 00

« Je vous prie de considérer, écrit-il à M. Simon, président de la fabrique, que les stalles sont devenues magnifiques et que le chœur a pris un aspect charmant qui justifierait un nouveau sacrifice de la fabrique.

« Le mobilier du chœur pour être complet devrait être augmenté de deux stalles avec dais et d'une clôture en fer analogue à celle du transept. Monsieur le curé Rohée en a exprimé le désir et je suis heureux de me trouver en communion d'idée avec lui... Je crois qu'il faudrait compter sur une dépense de cinq mille francs. »

M. Hoffmann, menuisier, Corbel, sculpteur, Moutier, serrurier, furent les principaux artisans de la restauration des stalles. Tous les trois habitaient Saint-Germain-en-Laye.

Les deux stalles à baldaquins, œuvre de M. Hauffaire, de Reims, furent disposées à l'entrée du chœur en 1888. Le 7 juillet, M. Sainte-Anne Louzier écrit à M. Simon : « J'ai profité d'un voyage dans la Marne pour m'arrêter à Reims afin de voir où en était l'exécution des stalles. Elles sont en bonne voie. Je crois que vous serez satisfait. »

La satisfaction des Lexoviens n'a pas été aussi grande que l'espérait l'architecte des Beaux-Arts. La sécheresse de la sculpture, l'aspect mesquin des dais ont provoqué de nombreuses critiques de la part d'excellents juges.

DÉTAIL DES STALLES

LES MISÉRICORDES

La plupart des miséricordes sont décorées de têtes de chiens de toutes tailles et de toutes races. Nous en avons compté quarante-quatre. Parmi ces chiens de bois, quelques-uns n'offrent pas d'intérêt. Taillés à coups de hache, au xvi^e siècle, leur allure manque de vérité et de réalisme. Par contre, sur les miséricordes non remaniées, le visiteur attentif remarque vite certains chiens vraiment typiques. Ici, c'est une fine levrette, là un chien de chasse aux longues oreilles rabattues, plus loin un gros bouledogue à mâchoires proéminentes,

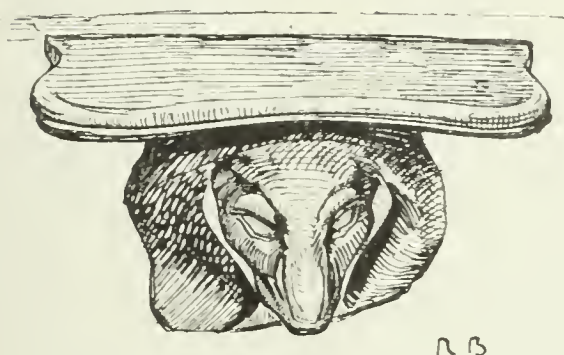


Fig. 44. - Miséricorde de stalle.

ou encore un chien de garde à l'air rébarbatif et morose. Il serait impossible de cataloguer et d'identifier toutes ces bêtes : « c'est un mélange curieux d'animaux sans espèce définie, têtes de chiens à oreilles de bovidés, ou inversement. » Les sculpteurs anonymes du xiv^e siècle esquissèrent avec bonhomie ces silhouettes fantaisistes, ne se souciant pas outre mesure de la ressemblance et du symbolisme. Ingénieux et spirituels, ils laissèrent volontiers libre cours à leur verve, sans s'inquiéter d'exprimer une pensée. La tentative d'explication proposée par M. Cl. Sauvageot nous semble bien hypothétique. « Nous avons vu là, écrit-il (dans les stalles de Lifieux) des têtes de chiens, de loups et de moutons, touchant rapprochement entre les gardiens, les assassins et les victimes. » A vrai dire, nous ne rencontrons dans les stalles qu'une seule tête de mouton : en admettant que la reproduction du loup y figure également, il ne faut



Fig. 45. - Miséricorde de stalle

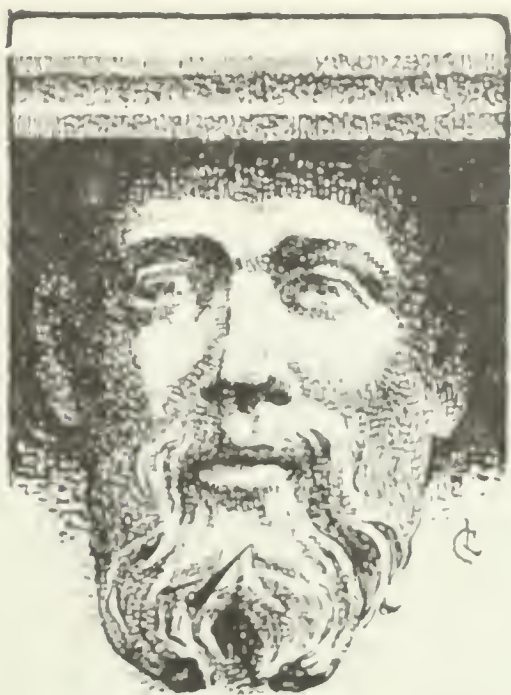


Fig. 46 — L'Imagier des stalles (?)

draît guère y voir autre chose qu'une fantaisie de sculpteur, fantaisie sans portée, ni intention symbolique.

Deux têtes de bélier, cinq grotesques, sept têtes d'anges aux ailes diversement éployées complètent la décoration des miséricordes. Enfin, sur l'une des tablettes, le sculpteur a esquissé un portrait d'homme, aux traits individuels et fins. Ne serait-ce pas sa propre effigie ? (fig. 46.) Dans cette œuvre, l'« imagier » a mis certainement un peu de son cœur... La rare fermeté du dessin, le visage singulièrement expressif et personnel, intelligent, presque malicieux, flattent le goût le plus raffiné. La bouche

aux lèvres un peu fortes, les pommettes saillantes, la division de la barbe en mèches légèrement bouclées, tous ces détails donnent à la physionomie beaucoup de caractère.

LES PARCLOSES

Les parclofes, c'est-à-dire les panneaux de bois qui séparent les stalles entre elles, présentent au regard de jolies découpures et des fenestrages intéressants.

La raideur de certaines sculptures, la négligence de quelques drapés laissent deviner plusieurs mains.

Chaque fenestrage comporte une arcature en tiers-point recoupée par deux trilobes. Un quatre-feuilles occupe le tympan, des plantes et des animaux variés remplissent les écoinçons produits par le fenestrage et son cadre rectangulaire.

Les colonnettes des parclofes, de forme octogonale, présentent des feuilles d'érable. Sur le couronnement à double volute de chaque parclofe s'observe une frise de feuilles de vigne.

Sur l'une des parclofes le tailleur d'images a représenté deux anges

aux ailes fermées : saint Gabriel ? (fig. 47) et saint Michel terrassant le dragon. L'artiste a sans doute voulu traduire la doctrine enseignée par la liturgie lexovienne. Aux premières vêpres de la fête Saint-Michel les fidèles glorifiaient l'archange en ces termes suggestifs :

*Inter omnes fulguranti
Ense victor emicat,
Qui draconis insolentem
Contudit ferociam
De polo trusit rebellum
In profunda tartara.*

La main gauche du glorieux archange s'appuie sur un écu orné d'une tête de lion, de l'autre main il s'apprête à plonger son épée dans la gueule de l'Eternel Ennemi.

L'autre ange, armé d'un glaive, un eucologe en main, écrase sous ses pieds un animal fabuleux. Pour les Lexoviens d'avant la Révolution, l'épopée de saint Michel n'allait pas sans celle de saint Gabriel. Héros de la même lutte, ils avaient tous les deux arraché les Israélites à l'emprise du Démon, au moment du retour à Jérusalem¹. Unis dans le combat, ils pouvaient être unis dans l'iconographie. Les écoinçons de la parclofse servent d'abri à deux oi-

1. *Vie des Saints Patrons du diocèse de Lisieux*, p. 59.



Fig. 47. — Ange des stalles de la cathédrale Saint-Pierre.

R. B. 60

seaux de proie, à la pose vraiment esthétique. L'un d'eux est endormi et l'autre s'occupe activement de sa toilette. La pose ingénieuse des volatiles, la joliesse de leur plumage ont inspiré à M. Raymond Bigot un dessin délicatement ouvré. C'est merveille comme l'animalier moderne a su recopier avec exactitude l'œuvre des huchiers normands, ses devanciers.

La stalle qui sert de pendant à celle que nous venons d'étudier n'a subi aucun remaniement au cours des âges. Toute la parclose est d'un seul morceau. Les figurines, taillées dans la masse du bois, sont consacrées l'une à la glorification de saint Pierre, l'autre à un personnage impossible à identifier.

Le prince des Apôtres porte une clef, en mémoire du pouvoir que lui donna le Christ de lier et de délier. Il a les cheveux crépus, les pieds nus et la longue tunique flottante. Une femme voilée, à la physionomie pensive, se tient aux côtés de saint Pierre. Entre ses mains se voit un livre à fermoir. La tête ovale s'encadre joliment dans les boucles soyeuses des cheveux. Les draperies, sans recherche, enveloppent judicieusement les diverses parties du corps.

Des musles de lions, à la crinière largement étendue, au regard perçant, occupent les écoinçons.

Les Apôtres sont représentés sur les autres fenestrages. La nudité des pieds permet de les distinguer, plusieurs d'entre eux portent l'épée pour symboliser leur mort violente.

Saint Paul, saint André, saint Jacques avec son bâton de pèlerin se peuvent identifier. Il est difficile de mettre un nom sur les autres, car leurs emblèmes ont été détruits en 1562 ou en 1793, au moment des guerres de religion ou pendant la Révolution. Le diacre saint Laurent avec son gril, et saint Étienne avec les pierres qu'il tient entre ses mains, se distinguent assez aisément. Enfin un évêque majestueusement drapé dans une chasuble aux plis calmes et riches, esquisse un geste de bénédiction. Ne serait-ce pas saint Urfin ? Dans la liturgie lexovienne il tenait une si large place que le clergé de la cathédrale aura désiré le voir figurer sur les stalles près des diacres et des Apôtres. Dans un livre d'heures du xv^e siècle¹,

1. Manuscrit sur velin du xv^e siècle, derniers feuillets, propriété de M^{lle} du Campart.

dans les litanies des saints, nous le voyons invoqué immédiatement après les disciples de la première heure. Dans des eucologes plus récents, aux prières pour la recommandation de l'âme, Monsieur saint Urfin est imploré aussitôt après saint Etienne et saint Laurent².

Dans les écoinçons de la stalle qui nous occupe, et dans trois autres, le tailleur d'images a sculpté des rats aux oreilles allongées (fig. 48). Ces rongeurs se replient, s'amincissent le long des panneaux de bois, ils se pelotonnent sans bruit, de peur d'éveiller l'attention. Ils étudient fiévreusement les alentours, à la piste de la moindre alerte. Avec une science surprenante, le sculpteur du moyen âge s'est appliqué à rendre les gestes familiers de ces animaux, qu'il avait vu trotter dans les recoins de son atelier.

Deux scènes pleines de saveur et de vérité glorifient la charité chrétienne, scènes graves, mais très humaines et vraiment vécues. Pauvre de tout, riche seulement

d'espoir, un mutilé demande l'aumône à une grande dame qu'il vient de rencontrer dans quelque ruelle tortueuse. Appuyé sur ses deux béquilles, l'estropié regarde la noble châtelaine avec une fervente insistance. Oh ! l'acuité de ce regard interrogateur ! Bonne, sensible, accueillante, la jeune femme donne gracieusement avec un charme simple qui rehausse le bienfait. Le plus noble geste qui soit c'est d'ouvrir la main toute grande, telle est l'idée du sculpteur. Qui ne la comprendrait en regardant les deux tableaux qu'il a légués à la cathédrale ?

Dans la scène qui sert de pendant à la première, la main du boiteux

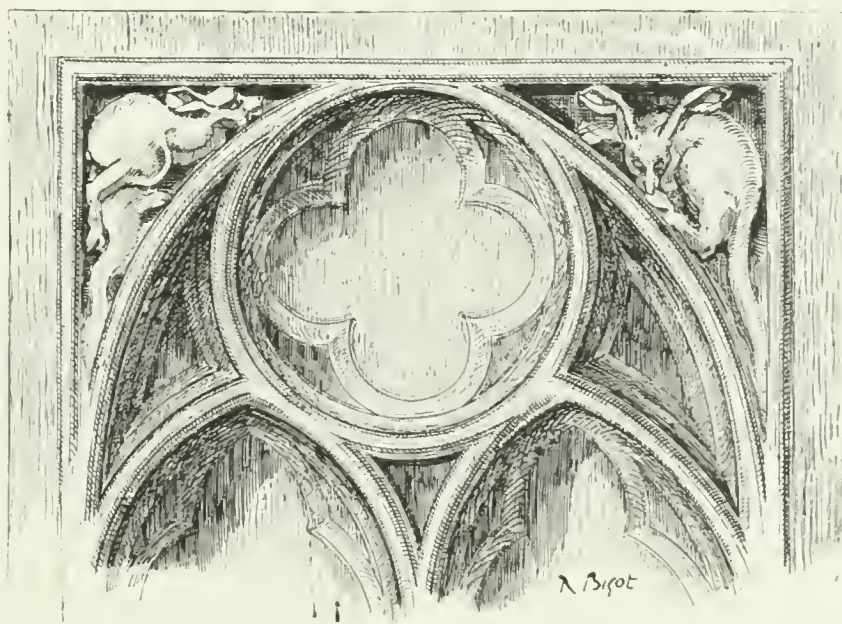


Fig. 48. -- Ecoinçons d'une parclose : les rats.

2. *Heures de Lisieux*, p. XLVI, chez Du Ronceray, à Lisieux, 1753.

se lève en un geste suppliant. Aucune exagération dans le pathétique : la riche Lexovienne écoute avec bienveillance les doléances de l'infortuné. Elle va entr'ouvrir son aumônière et répondre généreusement à la demande. A considérer ces compositions des huchiers, nous pouvons savoir comment s'habillaient les Lexoviennes du *xiv^e* siècle. Elles nous apparaissent revêtues de longues robes sensiblement échancrées sur la poitrine. Les manches s'arrêtent à l'avant-bras, s'élargissent et pendent comme aujourd'hui les robes des religieuses. Une coiffure assez simple ou encore un mince bandeau retient les cheveux. Le costume est complété par des chaussures poin-



Fig. 10 Couronnement d'une stalle

tues, et par une ceinture où s'attache l'aumônière d'étoffe avec cordelière de laine. Comme elle est élégante et sobre, la mise de ces dames ! Aucun ornement inutile, ni bijoux, ni affiquets, presque pas de festons. L'attitude des personnages, le léger fléchissement des corps, indique bien qu'ils ne sont point emprisonnés dans des vêtements ajustés. Le sculpteur a compris que la beauté d'une chasuble, d'une dalmatique, d'une robe, se trouve essentiellement dans le drapé. Parmi ses contemporains, la richesse d'un vêtement tenait à la richesse des plis et à la souplesse de l'étoffe.

LA CHAIRE ÉPISCOPALE

Le cardinal Leveueur (1505-1539) avait donné à la cathédrale de Lisieux une chaire épiscopale en pierre de Vernon, regardée « comme une

des plus belles qui fussent dans le royaume¹. » Sur les instances du chapitre, Léonor II de Matignon la fit enlever et remplacer par une chaire en bois. Un peu plus tard, le prélat « se repentit d'avoir suivi l'avis de ceux qui lui avaient conseillé de détruire ce beau monument de la générosité de Mgr Leveneur. » Avant la Révolution la chaire de l'évêque se trouvait près du sanctuaire, du côté de l'Épître, à l'endroit où se voient présentement les affreux fauteuils des conseillers paroissiaux.

Le 25 mars 1903, Mgr Amette a inauguré un nouveau trône épiscopal offert à la cathédrale Saint-Pierre par Mme Herbet, née Fournet, veuve de M. E. Herbet, directeur des Affaires Etrangères à Paris. M. d'Espouy, professeur des Beaux-Arts, donna les dessins de cette œuvre fantaisiste, en s'inspirant des trônes épiscopaux du Midi de la France, particulièrement des trônes du xvi^e siècle. L'exécution du trône fut confiée à la maison Noirot-Biais.

LA CHAIRE A PRÊCHER

La chaire en bois de chêne qui décore aujourd'hui l'église Saint-Pierre fut exécutée en 1854 par M. Chevalier, menuisier à Rouen, et M. Delahaye, sculpteur, d'après les dessins de M. Didron et Darcel architecte à Paris². D'ordonnance un peu lourde, elle prétend rappeler le style du xiii^e siècle. Trop haute, elle dérobe aux regards l'une des grosses piles de la nef. Pourquoi ne pas l'avoir laissée dans l'entre-colonnement, là, même, où se dressait la chaire précédente ?

Le tribune hexagonale est soutenue par douze colonnettes surmontées de six consoles ornées de crochets et de rofaces. Les panneaux qui sont répartis sur les quatre faces de la tribune représentent les Évangélistes. Saint Mathieu a pour attribut l'homme. Le lion désigne saint Marc. Le veau symbolise saint Luc. L'aigle enfin est la figure de saint Jean. Autour d'une chaire, les mêmes animaux expriment les vertus que le chrétien doit pratiquer pour être sauvé : la sagesse, le sacrifice, le courage, le détachement des

1. Noël Deshayes, édition Formeville, p. 215 et 279. — *Mémorial Lexovien, Bulletin de la Société historique de Lisieux*, n° 6, p. 14.

2. *Journal Le Normand*, 6 oct. 1854.

richesses. Un Christ en majeste occupe le fond de la chaire. Des cinq bas-reliefs c'est le plus heureux comme modelé.

L'abat-voix se termine par une niche qui abrite une statue de saint



*Le Vray Portrait de l'illustre et Reverendissime Seigneur
Monsieur Philippe de Caspary Evêque et Comte de Lisieux
par M. de la Roche de la Roche, Sculpteur.*

Fig. V.

Pierre tenait d'une main les clefs du Paradis et de l'autre l'Évangélaire. Les deux plus grands orateurs qui soient montés dans cette chaire sont : Mgr Touchet le 24 octobre 1669 et le Père Monfabré le 3 décembre 1868. Dans la lettre d'invitation qu'il adressait, le 25 novembre à ses paroissiens.

M. Cagniard faifait l'éloge de l'éloquent dominicain en ces termes : « Son éloquence, le feu sacré dont son cœur est rempli, le défir ardent de faire briller les victoires et les conquêtes de la religion, tout se réunit en lui pour le rendre tour à tour tendre, véhément et quelquefois sublime. Il vous ravira par la beauté de son style, la richesse de son savoir et sa profonde connaissance de l'art oratoire. Au reste, tout Paris le connaît, et l'immense cathédrale de Notre-Dame est trop étroite quand il monte dans la chaire, il y a dans l'auditoire plus d'hommes que de femmes. » A Lisieux la cathédrale fut également trop étroite; mais, dans la foule, il y eut tout de même plus de femmes que d'hommes.

L'ancienne chaire de style Louis XIII était surmontée d'un abat-voix en sapin d'une affligeante laideur. Avec ses balustres et ses anges cariatides, seule la tribune offrait quelque valeur esthétique. La tradition lexovienne veut que Bossuet, invité par Mgr de Cospéan (fig. 50), y ait prononcé un discours. C'est en raison de ce souvenir historique que la tribune de cette chaire a été transformée en tombeau d'autel et utilisée comme telle dans la chapelle de l'Ange gardien¹.

LE JUBÉ

Conformément aux anciennes traditions, au xiv^e siècle, le chœur de Saint-Pierre était clos par un riche jubé gothique. Chacun sait qu'on ne compte plus guère en France que quelques rares jubés dont les plus ouvragés sont le jubé de l'église de Brou, celui de la cathédrale d'Albi, celui de Saint-Etienne-du-Mont et de Saint-Urbain de Troyes.

A Lisieux, le jubé était une sorte de tribune transversale solidement encastrée dans les massifs situés à droite et à gauche de l'entrée du chœur. La plate-forme devait être assez large, car le mercredi des cendres et le jeudi saint, l'évêque accompagné d'un nombreux clergé y prononçait l'absolution en faveur des pénitents humblement agenouillés sous la lanterne². Dans les fêtes solennelles, l'Épître et l'Évangile étaient chantés du haut du jubé. Durant l'office canonial, certains passages des livres saints s'y lisaient. C'est même parce que le lecteur demandait, avant de commencer, la béné-

1. *Le Normand*, 14 sept. 1867.

2. *Cerem. Lexov.*, MDCCXLVII, in-12 Lexoviis Apud Duroncerey, pp. 188 et 208.

diction du célébrant par ces paroles : *jube domne, benedicere*, que ce charmant monument avait reçu le nom de *Jubé*. Deux lutrins de cuivre soutenus par une colonne en bois sculpté supportaient l'évangélaire ou le lectionnaire¹.

En 1562, les protestants brisèrent une partie des hauts reliefs et les figurines qui formaient le plus bel ornement du jubé. En 1577 et 1578, d'importantes réparations s'y accomplissent sous la direction d'un peintre de la ville, Pierre Hesbert. « Le xv^e jour d'octobre payé à Pierre Hesbert, peintre, pour avoyr racoustré et refait les ymages du pulpytre, ci..... 22^l 10^s 2. »

Dans les comptes de Jacques Mignot pour l'année 1578 nous lisons : « Payé à un ung nommé Pierre Hesbert peintre, sur l'alleu quil avoyt faict avec meffieurs du chappitre pour paindre et remestre en coulleur le pulpytre et les ymages d'icelluy..... 67^l. »

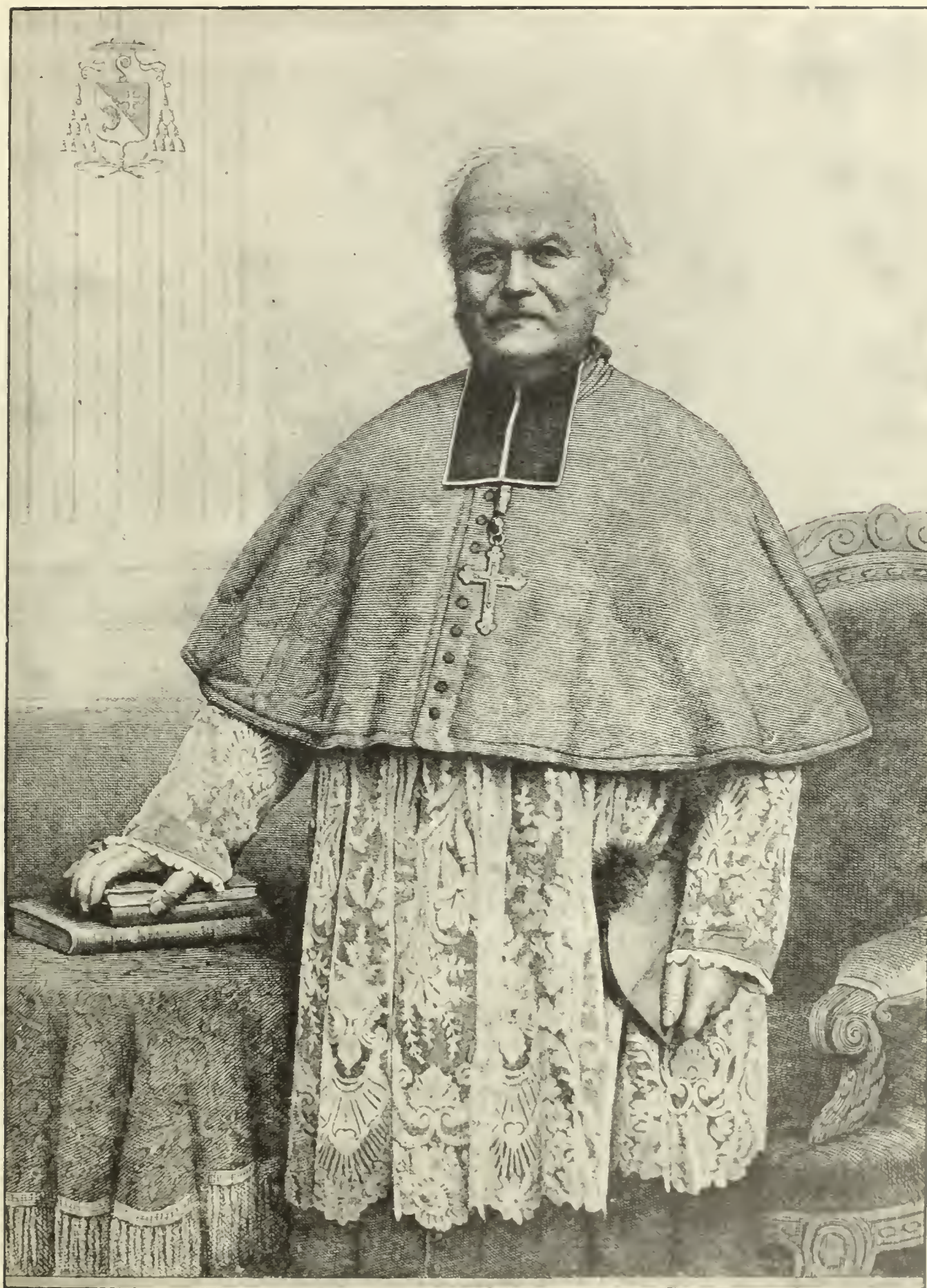
Dans les cérémonies funèbres importantes, par exemple le jour de l'inhumation de l'évêque, le jubé disparaissait sous une immense tenture noire rehaussée d'armoiries³.

Le jubé avait le grave inconvénient d'arrêter les regards des fidèles. Quelles que fussent sa richesse et son élégance, il gênait le passage et empêchait le visiteur de jouir de la perspective du chœur, c'est ce qui explique qu'en 1689 le chapitre réclama son enlèvement. « En l'an 1689, le jubé de l'église cathédrale qui avançait environ de trois pieds dans la croisée de l'église et qui était bâti de la pierre des Loges, fort industrieusement, mais à l'antique, auquel étoient représentés les mystères de notre foy, comme la salutation de la Vierge, l'Annonciation, la naissance du Sauveur du monde, la Circoncision, l'Adoration des roys, la Passion et la Résurrection de Jésus-Christ, tout ce beau travail a été démoli par Mond. Seig. évêque (Léonor II de Matignon). Cet ouvrage subsistait depuis près de 400 ans; mais, comme toutes ces figures étoient faites à l'antique et que le jubé occupoit ladite croisée de l'église et en ôtoit l'architecture, on y mist à la place celuy qu'on y voit aujourd'hui qui a été fait en la ville de Caen par le s. Brasnu, maitre

1. Comptes de 1573.

2. Comptes de 1577 et 1578.

3. *Mémorial*, édition de la Société Historique de Lisieux, p. 6.



MONSEIGNEUR HUGONIN, ÉVÊQUE DE BAYEUX ET LISIEUX

sculpteur. L'ancien jubé était estimé à plus de six mille livres, et le nouveau n'a coûté que 1800 livres¹. »

Du jubé en bois on n'a malheureusement conservé que le souvenir. Du jubé en pierre, nous n'avons plus que deux panneaux décorant actuellement les murs de la chapelle Notre-Dame. L'un représente le crucifiement de Jésus et l'autre sa glorieuse résurrection.

Le 25 août 1792, deux députés de la société de la liberté et de l'égalité adressèrent une pétition au conseil général du district de Lisieux pour demander la démolition du jubé et de la chaire épiscopale. Le bureau municipal eut le bon sens de n'y point prêter attention. Mais quelques jours plus tard, le 17 septembre, les deux zélés patriotes s'introduisent dans la salle des séances, et le plus entreprenant réclame la parole pour établir : « qu'il existait encore dans différents endroits de cette ville et notamment dans la ci-devant cathédrale, différents monuments et armoiries qui annoncent encore l'ancien régime et le despotisme, pourquoi ils demandent à l'assemblée d'en faire faire la suppression sans aucune perte de temps ainsi que la chaire ci-devant épiscopale et du jubé.

« L'assemblée a arrêté que, dès demain il sera mis des ouvriers pour supprimer tous les monuments et armoiries qui pourraient exister dans cette ville ainsi que lesdites chaire et jubé, afin qu'il ne reste aucun vestige de l'ancien régime². » La délibération ne fut pas vaine. Le lendemain, 19 septembre, le chœur de la cathédrale n'avait plus de clôture ; désormais les patriotes pourraient suivre attentivement et librement les cérémonies du culte !

Depuis 1864 le chœur est fermé par une grille en fer forgé, dans le style du XIII^e siècle, exécutée dans les ateliers de M. Evraert, ferronnier d'art à Paris. Des rosaces, pommes de pin, palmettes, d'une exécution irréprochable terminent les enroulements et les rinceaux. Les grilles qui entourent le sanctuaire ont été façonnées par le même artiste en 1865. La clôture primitive du sanctuaire, d'une hauteur de 1 m. 80, était en pierre sculptée. Sacrifiée par les chanoines du XVII^e siècle, elle fut remplacée par des grilles en fer forgé et embouti démolies pendant la Révolution³.

1. *Mémorial*, édition de la Société Historique de Lisieux, pp. 13-14.

2. *Délibération du Conseil général de la commune de Lisieux*, année 1792.

3. *Journal Le Normand*, 16 avril 1864 et 16 juillet 1865.

LE GRAND AUTEL

C'est le 28 mai 1890 que Mgr Hugonin consacra l'autel actuel. Le Christ en bronze ne fut placé que le 7 juillet 1891. Cet intéressant morceau de sculpture, œuvre, comme l'autel, d'un artiste rémois, M. Hauslaire, disparaît trop au regard. Les colonnettes du tombeau le masquent presque entièrement. De bons juges reprochent à l'autel de ne point s'harmoniser avec l'architecture du chevet de la cathédrale. Le clergé peut regretter également la disposition inusitée et dangereuse du palier et des degrés à angles droits. Au contraire, les simples fidèles, dans les offices du soir, ne cessent de s'extasier devant les nombreuses ampoules électriques, dont les clartés légères mettent des transparences neigeuses sur les vitraux de l'abside. A vrai dire, l'autel soulève certaines critiques justifiées; cependant ses divers éléments : table, gradin et tabernacle dépassent de beaucoup les créations simili-gothiques exposées dans la collection commerciale du quartier Saint-Sulpice à Paris. Les maîtres d'autrefois, s'ils revenaient, seraient sans doute indulgents pour l'inspirateur de cette œuvre, M. Saint-Anne Louzier. Plusieurs détails de composition et de sculpture les intéresseraient, mais ils répudieraient comme un morceau adventice le long édicule de bois doré qui domine le tabernacle. Maigre et grêle, sous prétexte d'élançement, ce baldaquin à jour n'offre pas une liaison suffisante avec le corps même de l'autel.

L'autel primitif, au lieu d'être au fond de la courbure du chœur, se trouvait à l'entrée du sanctuaire actuel. Un chappier et deux armoires étaient disposés derrière l'autel.

Dans les cérémonies liturgiques, le banc de pierre qui dessine le rond-point servait de siège aux clercs. Un parement de soie recouvrait le devant de l'autel et de belles courtines frangées de laine l'entouraient. Six anges de cuivre complétaient la décoration. L'ancien autel majeur de la cathédrale d'Arras, dont Viollet-le-Duc a donné un joli dessin dans son Dictionnaire, permet de se faire une juste idée de l'ancien autel de Lisieux.

De plusieurs passages des comptes du fabriquier de la cathédrale¹, il

1. Comptes de 1561, 1572, 1578, 1577, 1561.

refftort que la réserve eucharistique était suspendue à une croffe de métal. Les hosties se déposaient dans une coupe précieuse ou pyxide, enveloppée d'un pavillon d'étoffe. Une chaînette, recouverte de feuilles d'or et montée sur une poulie, permettait d'élever ou d'abaisser le ciboire au gré des besoins. Le contre-autel servait de point d'attache à la hampe et à la croffe de suspension ; il servait également de support au tabernacle de *la Fierde*. La Fierde, c'était la châsse qui contenait les reliques de saint Ursin, patron de la ville de Lisieux. Chaque soir, au moment de la fermeture de la cathédrale, le trésorier du chapitre mettait à l'abri les reliques et les bijoux d'or et d'argent dans le coffre-fort de la salle capitulaire. Le 31 octobre 1512, « vigile de Toussaintz », il advint que le trésorier, messire Nicolas d'Harcourt, négligea cette précaution. La nuit même, un nommé Jean Lafnier, aidé de quelques complices et recéleurs, pénétra dans le chœur de Saint-Pierre, et enleva la plupart des reliques et objets d'art situés soit sur l'autel, soit sur l'estrade élevée immédiatement en arrière. Une bulle de Léon X, datée de Rome, le 28 mai 1517, énumère les objets « prins et dérobez ». C'était d'abord une croix d'or, haute de 33 centimètres et de même largeur, enrichie du bois de la vraie croix et de pierres précieuses d'une valeur inestimable. Une topaze était enchâssée aux pieds du Christ. Parmi les objets disparus, il faut signaler une statue et quelques cheveux de la Vierge ; une image en vermeil représentant saint Pierre. L'apôtre tenait en main un reliquaire avec cette inscription : *De vestibus Domini Nostri Jesu Christi et Sancti Petri*. Les malfaiteurs avaient également emporté un archevêque tenant une côte de saint Ursin avec deux anges d'encadrement, des calices, patènes, pixydes, deux couvertures d'évangélistes et quantité d'autres richesses artistiques.

Après de nombreuses démarches infructueuses, le voleur fut découvert, condamné « à être attaché d'une chesne par le corps d'une actache et estre fait du feu à l'entour d'icelle. » En réparation du dommage et pour les frais de procédure, le roi Louis XII, sur les biens de Jean Lafnier, devait verser 6.000 livres tournois au chapitre de la cathédrale¹.

1. H. de Formeville, t. II, pp. 208-209. — L. Dubois, t. I, p. 145. — *Cartulaire de Thomas Basin*, fol. 96-97. — R.-N. Sauvage, *Un vol de reliques à Saint-Pierre de Lisieux en 1512*, dans *Bulletin de la Société Historique de Lisieux*, n° 18, année 1910.

ORGUES

Les grandes orgues de Saint-Pierre comptent parmi les plus harmonieuses de Normandie. Sur la boiserie se lit l'inscription suivante :

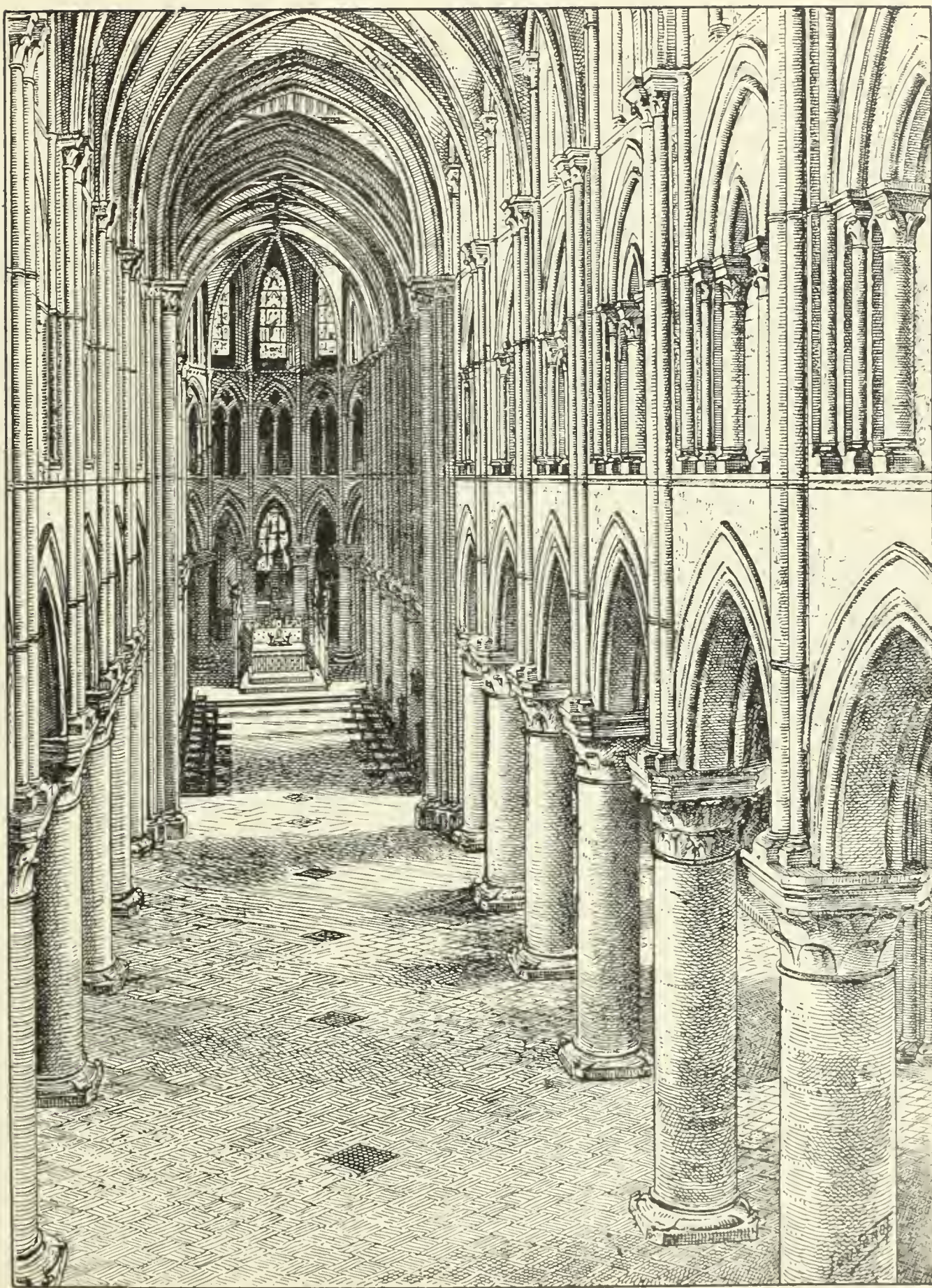
CET ORGUE
A ÉTÉ DONNÉ EN L'AN 1871
PAR M. JEAN-LAMBERT FOURNET,
MANUFACTURIER,
ANCIEN MAIRE DE LISIEUX,
MEMBRE DU CONSEIL GÉNÉRAL DU CALVADOS,
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
BIENFAITEUR INSIGNE
DE CETTE ÉGLISE
ET DES PAUVRES DE LA VILLE.

Construit par M. A. Cavallé-Coll, le grand orgue fut béni, le 23 novembre 1871, par Mgr Hugonin et solennellement inauguré par Guilmant, organiste de la Trinité à Paris. Au dire du savant praticien, l'orgue « est un des chefs-d'œuvre de la facture moderne, mais il n'est pas suffisamment avancé sur la nef. » Si les musiciens critiquent la place de l'orgue, les architectes et les archéologues la regrettent également, parce qu'il masque les arcades et le fenestrage du fond de la cathédrale. M. de la Rocque, architecte en chef des monuments historiques, aurait préféré de beaucoup placer l'orgue dans l'un des croisillons, de la sorte ses accords rempliraient plus sûrement toutes les parties de l'église.

Le mardi 25 novembre 1871, à 3 heures, eut lieu un récital d'orgue avec la collaboration des artistes dont les noms suivent :

M. Dupaigne, artiste à Paris.
M. Henri Tournillon, organiste de la cathédrale d'Orléans.
M. Aloys Klein, organiste de la cathédrale de Rouen.
M. Fleury, organiste de Bon-Secours, à Rouen.
M. J. Marie, organiste de Saint-Sauveur, à Caen.
MM. A. Carlez et A. Decq, organistes à Saint-Jacques de Lisieux.
M. P. Beretta, titulaire de l'orgue de Saint-Pierre de Lisieux.

Endommagé par la foudre en 1887, l'orgue a été restauré l'année suivante, aux frais de la famille Duchesne-Fournet, par la maison Cavallé-Coll.



LA CATHÉDRALE ET SON ANCIEN AUTEL (Dessin de Jouenot).

En mai 1898, le conseil de fabrique de Saint-Pierre ayant décidé de consulter M. A. Guilmant, professeur au Conservatoire et organiste de la Trinité à Paris, sur l'opportunité de certains perfectionnements susceptibles d'augmenter la puissance et les ressources du grand orgue, le maître proposa diverses modifications : l'addition de nouveaux jeux, le renforcement des anciens jeux, les deux claviers, positif et récit, seraient munis de machines pneumatiques, afin de porter le nombre des pédales de combinaison à 17. L'instrument aurait ainsi quarante-neuf jeux complets, dont :

1 jeu de 32 pédales.	1 jeu de 2 2/3 pédales.
8 jeux de 16 pédales.	2 jeux de 2 pédales.
23 jeux de 8 pédales.	1 jeu de 1 1/3 pédales.
10 jeux de 4 pédales.	3 jeux de mutation.

Le montant de ces travaux se serait élevé à 18.000 francs.

Madame Herbet, en 1907, a voulu continuer les traditions de générosité de son père : grâce à ses bienveillantes largesses, l'orgue de Saint-Pierre restera longtemps entre les mains d'un musicien de valeur. Une inscription latine gravée sur une plaque de marbre blanc, fixée sur l'un des pieds-droits du porche, évoque, en termes délicats, l'initiative charitable de l'insigne bienfaitrice de Lisieux.

L'ancien orgue, démoli en 1793, était remarquable par sa force et par la beauté de ses jeux, dont quelques-uns « imitaient, à s'y méprendre, la voix humaine ». Le dernier organiste, M. Darrey, commença ses fonctions en 1774 sous l'épiscopat de Mgr de Condorcet.

L'ORGUE DU CHŒUR

Dès 1562, il y avait un orgue de chœur, car après les dévastations et les troubles survenus dans leur église, Messieurs du chapitre chargèrent Jehan Gaillard, serrurier, de fournir « troys crampons de fer pour tenir deux pierres du bordage du pipitre soubz les petites orgues rompus par les Huguenots ».

L'orgue d'accompagnement qui se voit actuellement dans le chœur a été inauguré, le 17 novembre 1901, par M. A. Garcin, organiste du grand orgue, avec le gracieux concours de M. Christin, ténor solo de l'église de la

Trinité, de la Société orphéonique et de la maîtrise de Saint-Pierre sous la direction de M. Trembloy. Si la boiserie n'offre aucun intérêt, l'instrument lui-même rallie tous les suffrages. En France, comme orgue d'accompagnement, seul celui de Saint-Sulpice, à Paris, le dépasse en puissance. Le titulaire, M. Joseph Mauger, en explique ainsi la composition et les ressources musicales : « L'orgue du chœur, don de Mme Osmont, a été construit par la maison Cavaillé-Coll. Il renferme 25 jeux. Il possède de jolis jeux de fonds et des mixtures bien timbrées. Parmi les jeux d'anches, le basson de 16 est remarquable. Les anches et les mixtures sont enfermées dans la boîte expressive. Ses claviers sont très perfectionnés; une machine pneumatique actionne le clavier du grand orgue.

« Il joint à ses nombreuses ressources des qualités de douceur et d'éclat qui permettent à l'exécutant de produire des effets très variés et d'interpréter, aussi bien que sur un instrument plus important, n'importe quelle musique des maîtres : Bach, César Franck, Widor, Vierne, etc... »

Le grand orgue et l'orgue du chœur ajoutent une gloire de plus à la renommée de la cathédrale.

L'orgue est par excellence l'instrument sacré du culte et de la liturgie. Il est non seulement une parure architecturale, mais il est avant tout la voix géante, évocatrice du passé, lorsqu'il chante les douces et pénétrantes mélodies grégoriennes, perpétuelle et vivante prière de nos aïeux.

Si la majesté des voûtes d'une belle cathédrale nous invite au recueillement, l'orgue, par les harmonies puissantes qui jaillissent de ses tuyaux et qui se répandent dans les nefs, exalte lui aussi la grandeur infinie du Créateur.

LES CLOCHES

L'ANCIENNE SONNERIE

Jusqu'à la Révolution, la tour Nord abrita deux majestueux bourdons. Le plus puissant, Saint-Pierre, pesait douze mille livres, et son diamètre dépassait 2 mètres¹. Le second bourdon, Saint-Ursin, pesait neuf mille

1. Pour se renseigner sur l'ancienne sonnerie consulter : *Le Devis et Estimation* fourni par Pierre Fontaine, architecte juré-expert au bailliage de Pontoise en 1784 après la mort de Mgr de Condorcet, in-fol. (Lisieux, Bibliothèque municipale.)

livres. La sonorité de ces cloches avait un tel moelleux, une telle ampleur, que Lifieux s'appelait couramment à la fin du moyen âge la ville sonnante.

Le clocher Sud renfermait huit cloches en accord avec les bourdons.

La plus lourde, Sainte-Cécile, s'appelait vulgairement l'Echauguette (mot qui signifie guet de troupe et par extension éveil, surveillance). En cas d'incendie ou de grave danger, le guetteur de nuit devait la mettre en branle pour donner l'alarme. Offerte en 1285 par Guy Guyardon, refondue le 4 juin 1490, elle pesait 3.836 livres. Sur ses parois d'airain se détachait en caractères gothiques une inscription dont l'empreinte a été recueillie par M. l'abbé Loir :

† ANNO...DNI. M^{mo} . DUCET^{mo} . QUITO . GUIDO . GUIARDON . DAT .
 CUJUS . SONUS . ARCE . REDUNDAT .
 EJUS . SPIRAMEN .
 PACE . QUIESCAT .
 AMEN .
 AUCTA . FUI . DE . BONIS . PIE . RECORDAC^{ois} . GUILLI . LEX .
 QUOND PSULIS . DIGNISSIMI . ANNO . DNI . MO^o . QUADRINGEN^{mo} :
 NONAGESIMO iii^{to} . JUNII

« L'an du Seigneur 1285, Guy Guyardon donna cette cloche dont le son retentit avec éclat du haut du clocher. Que son âme repose en paix. Le 4 juin, de l'an de grâce 1490, j'ai été augmentée grâce aux libéralités de Guillaume, de pieuse mémoire, autrefois évêque de Lifieux. »

La deuxième cloche s'appelait Notre-Dame. D'un poids de 1.250 kilos, elle était fêlée, en 1784 à la mort de Mgr de Condorcet. Déjà, en 1562, le chapitre de la cathédrale avait payé 36 sols « à Thoynet Mallays, maréchal pour avoir reforché les bateaulx de la cloche Notre-Dame et Saint-Jehan rompus par les Huguenots¹ ».

La troisième cloche se nommait Saint-Patrice; la quatrième Saint-Paul : elle sonnait chaque soir pour indiquer le moment d'éteindre feu et lumière. Cette série de cloches occupait la partie basse du beffroi. Dans l'étage supérieur se trouvaient les quatre autres.

La cinquième avait nom Marie. La sixième, Saint-Cande fut offerte, bénite et nommée en 1565 par Jehan Le Hennuyer, évêque et comte de Lifieux².

1. Comptes du fabriquier de 1562.

2. Comptes du fabriquier de 1564.

Elle sortait des ateliers de Jean Aubert, fondeur de Lisieux, très apprécié pour la sonorité parfaite, la justesse et la richesse de vibrations de ses cloches. En 1686, l'illustre praticien avait fourni une octave d'une grande puissance pour la tour Saint-Romain à Rouen.

La septième s'appelait Saint-Bertivin; la huitième, Saint-Sébastien. L'acuité et la clarté de son timbre l'avait fait surnommer la cloche d'argent. Déplacée en 1565, elle avait été refondue deux fois en 1685¹.

LA SONNERIE ACTUELLE

Depuis le 5 juin 1855, le clocher Nord abrite cinq cloches, dont trois seulement ont été fondues par la maison Bollée du Mans.

La grosse cloche, MARIE-IMMACULÉE, pèse 2.445 kilos et offre 1 m. 62 de diamètre. Offerte par Madame Delaunay, elle eut pour parrain M. Jean-Lambert Fournet, industriel à Lisieux, et pour marraine Madame Adrien Gillottin. La décoration de cette cloche est vraiment artistique.

De légers rinceaux entourent sa partie inférieure, sur une face on voit l'effigie de la Vierge Immaculée, sur l'autre un Christ en croix et les écussons de Mgr Robin et de la cathédrale Saint-Pierre.

Une banderole porte pour légende : « AMOR MEUS, JESUS CHRISTUS ».

Sur la seconde cloche, SAINT-PIERRE, est gravée l'inscription suivante :

« L'an 1827, j'ai été bénite et nommée Saint-Pierre par M. l'abbé Eustache le Jeune de Créqui, grand vicaire et chanoine honoraire de Bayeux, et par Madame Napoline-Julienne-Joséphine de Caffarelli Bejouen, assistés de M. Jacques Blondel, curé de Saint-Pierre de Lisieux.

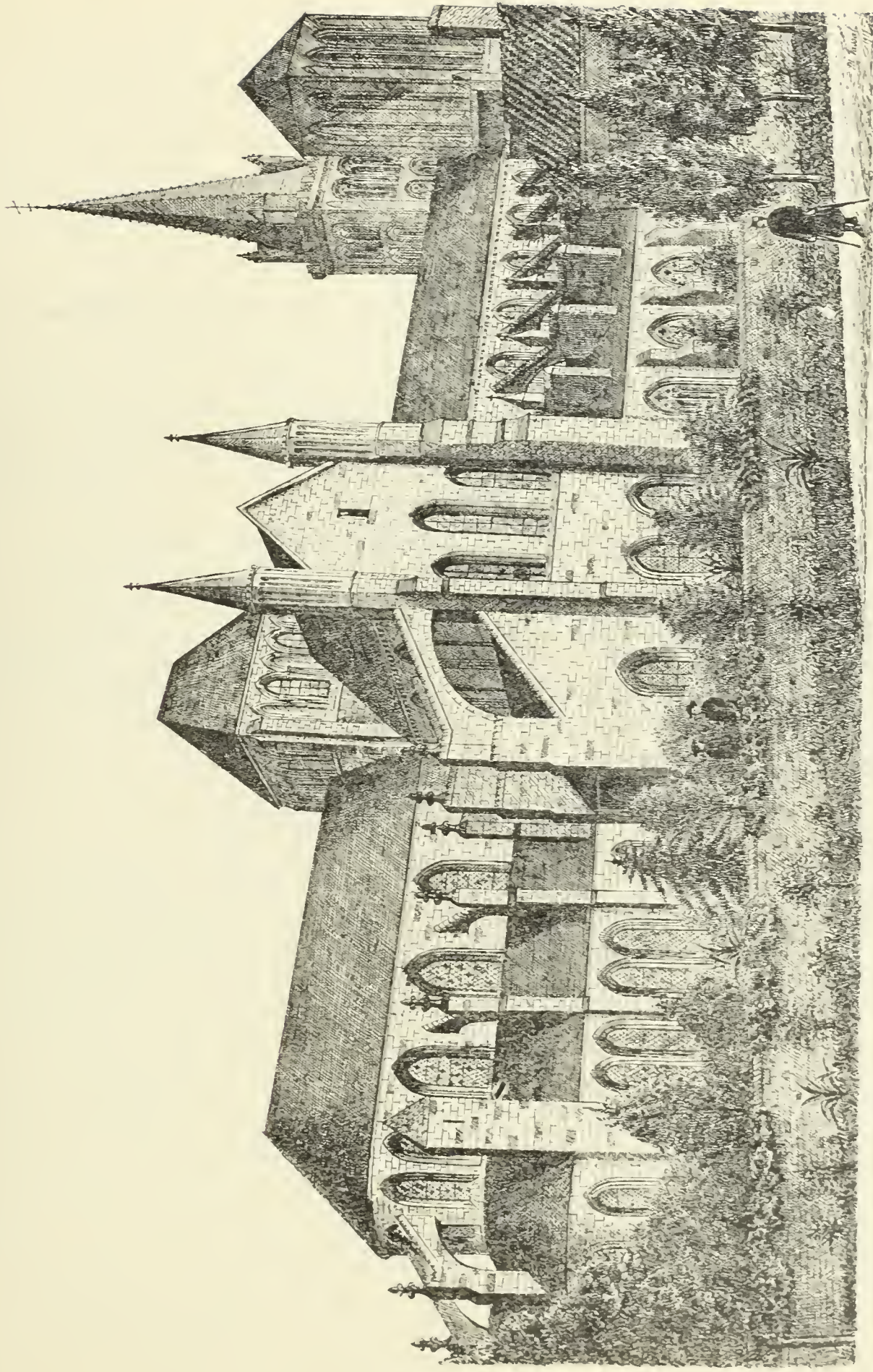
« J.-Baptiste Burel, fondeur à Bernay. »

Le poids de cette cloche est de 1.431 kilos.

La troisième cloche, d'un poids de 1.150 kilos, d'un diamètre de 1 m. 28, porte pour légende : « VOX DOMINI IN VIRTUTE ». M. Fauque, maire de Lisieux, et Madame Médéric Lefrançois, née Bourfin, l'ont nommée SAINT-URSIN.

Cette cloche remplace une cloche fondue en 1818.

1. D^r Billon, *Campanologie*, Caen, Le Blanc-Hardel, in-8°, pp. 77-81. — *Journal Le Normand*, 2 juin 1855. — *Le Progrès Lexovien*, 24 mai 1896.



VUE GÉNÉRALE DE LA CATHÉDRALE, COTÉ NORD (Dessin de M. Vassal).

La quatrième cloche pèse 750 kilos et s'appelle SAINT-PAUL.

Refondue en septembre 1860, elle eut pour parrain M. Jules Delarue, docteur en droit, et pour marraine Delphine-Adèle Samfon, épouse de Jean-Alfred Fleuriot, docteur en médecine de la Faculté de Paris. Au bas de la cloche se lit cette jolie devise :

VOX EGO SUM VITÆ ET MORTIS, VOX SEMPER LAUDIS ET SALUTIS

« Je suis la voix de la vie et de la mort, la voix de la louange perpétuelle et du salut. »

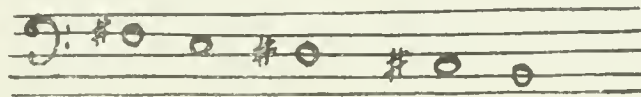
La cinquième cloche ne pèse que 650 kilos, son diamètre est de 1 m. 04 et son nom SAINT-GERMAIN, parce qu'elle annonce l'angélus matinal. Sur ses parois d'airain, le fondeur a gravé en relief un beau crucifix avec ces mots :

DE MANE VIGILO AD TE

Elle porte l'inscription suivante :

« J'ai été nommée SAINT-GERMAIN (en souvenir de l'église de ce nom détruite en 1798) par Léonor Perrier, chevalier de la Légion d'honneur, et par Céline Fournet, épouse de Auguste Duchefne. »

Les cloches forment une quinte juste qui donne les notes :



La sonnerie reste le plus beau souvenir que M. l'abbé Cagniard ait laissé à la cathédrale. « Les évêques, ses prédécesseurs », n'étaient pas plus magnifiques dans leur générosité. Balancées avec une lente régularité, les cinq cloches de Saint-Pierre produisent des mélodies rythmiques vraiment expressives. Au matin d'une grande fête, comme leur tumulte est joyeux!

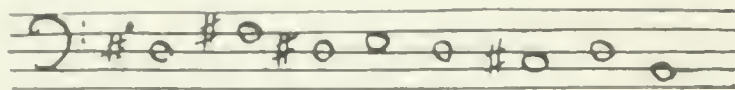
Lorsqu'en octobre 1909, Mgr Touchet daigna accepter de glorifier Jeanne d'Arc dans la cathédrale Saint-Pierre, le 23, à la nuit tombante, il ne put cacher sa prenante satisfaction d'entendre à nouveau la voix musicale de ces cloches, dont la sonorité douce et pleine l'avait charmé dans sa jeunesse. Le lendemain, le puissant orateur, dans une envolée superbe, lançait à toutes les cloches de France l'invite de sonner éperduement le triomphe de la Vierge martyre.

Là où le Juge dormait son dernier sommeil, quel contentement pour

l'évêque d'Orléans d'our les cloches normandes développer leurs brillants accords en l'honneur de la Victime. Il est aisé de comprendre pourquoi, en cette minute, l'éloquent prélat se fit ouvrir toutes grandes les fenêtres de la modeste salle où il était assis. Ce soir-là, les cloches de Saint-Pierre devaient enchanter son âme...

Le carillon funèbre est plus impressionnant encore. Quand revient le mois de novembre et que, dans l'apaisement du soir de la Toussaint, les cinq cloches jettent des notes endeuillées au large du ciel, leurs appels mélancoliques, leur solennelle et pénétrante poésie font tressaillir d'un singulier frisson les plus oublieux comme les plus croyants.

Thème de la sonnerie funèbre des premières classes :



Indépendamment des cloches, il faut encore mentionner les trois timbres de l'horloge. Le plus gros, qui sonne les heures, pèse 600 kilogrammes. Sa forme est hémisphérique. Sur son bord, se lisent les mots suivants :

Sumptibus fabricæ anno 1775

I. Cavillier, fondeur.

TRÉSOR

Le trésor, dispersé à l'aventure dans la haute sacristie, renferme quelques objets de valeur. Nous nous bornerons à signaler un vitrail du XII^e ou XIII^e siècle représentant un Christ en majesté ; un portrait de Léonor I^{er} de Matignon, avec son cadre Louis XIV ; le bréviaire de Mgr de Condorcet ; deux curieuses statues en bois doré du XVII^e siècle, sainte Ursule et Notre-Dame-de-Lieffe.

L'ancien trésor a complètement disparu. Il était fort riche, surtout au XVI^e siècle. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir plusieurs intéressants documents de l'époque : une lettre de Louis XII du 20 septembre 1513, une bulle de Léon X, datée de Rouen le 28 mai 1517, un monitoire de l'Official de Lisieux du 13 mars 1518 ; enfin « l'Extraict des articles

donnés contre ceux qui pillèrent l'église Saint-Pierre de Lisieux l'an 1562 ». La plus belle pièce du trésor était la châsse de saint Ursin, pesant 500 marcs d'argent, enrichie de pierres précieuses, et des statues en argent des douze apôtres.

Dans sa livraison du 15 juillet 1910, *Baiocana* a publié un inventaire du trésor de Saint-Pierre, au xvii^e siècle, provenant de la bibliothèque de M. l'abbé Loir.

L'état du recensement des effets mobiliers de la cathédrale, dressé par ordre du directoire du département du Calvados en décembre 1790, permet de constater qu'à la veille de la Révolution le trésor de la cathédrale était bien diminué. A cause du malheur des temps, les chanoines du xviii^e siècle avaient aliéné diverses pièces d'orfèvrerie à « un prix raisonnable¹ ».

Le reliquaire de saint Ursin lui-même ne possédait plus ses parures anciennes. Après avoir énuméré la plus grande partie de l'argenterie, les commissaires du district s'expriment ainsi : « Plus un grand reliquaire de saint Ursin, dont pesée a été faite par le sieur Courdemanche, et qui s'est trouvé d'un poids net de 22 marcs, déduction faite par estimation d'un marc pour les Reliques qu'il contient, d'une plaque de cuivre servant à soutenir les dites Reliques et quelques petits médaillons de verre attachés au dit Reliquaire, plus un médaillon d'or orné de plusieurs pierres fines et d'un camée également attaché au dit Reliquaire, et dont le dit sieur Courdemanche a évalué l'or au poids d'environ une once. »

Le jeudi 5 juillet 1731, Mgr de Brancas déposa dans une châsse soutenue par un ange une partie des reliques de saint Ursin. « Le surplus des Saintes Reliques, demeuré dans l'ancienne châsse de bois doré, a été placé dans la chapelle Saint-Ursin, au côté de l'Evangile². »

LES TOMBEAUX

Divers fragments retrouvés çà et là, pendant les restaurations du chœur de Saint-Pierre, peuvent donner une idée des tombeaux dont les plus riches se dressaient de chaque côté du maître-autel.

1. *Délibération du Chapitre*, 15 mai 1720.

2. *Délibération du Chapitre*, 5 juillet 1731.

TOMBEAU DU CARDINAL D'ESTOUTEVILLE (1382-1414)

Le 1 août 1874, en soulevant les larges dalles du déambulatoire, entre les deux dernières piles du chœur, près le sanctuaire, du côté de l'Évangile, des maçons aperçurent un caveau. Cinq marches assez rapides en permettaient l'accès. M. Augustin Delaporte y pénétra. Quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver des débris de cercueil, un squelette, et plus de deux cents morceaux de marbre de diverses nuances. C'était la tombe du cardinal d'Estouteville car, sur fond bleu, en lettres gothiques, se détachait ce mot : ESTOUTEVILLE.

Une autre inscription deux fois tracée à la pierre noire était ainsi libellée : « Tombeau de M. d'Estouteville, ouvert en l'an 1689. »

Trois descriptions¹ nous permettent de nous faire une idée assez exacte du mausolée. C'était un sarcophage en marbre de Carrare sur lequel la statue du prélat, en habits pontificaux, était couchée. Sur l'une des faces, figurait l'écusson du cardinal, tenu par un ange. Ce précieux fragment retrouvé vers 1860, dans une maison de la ville, fut dessiné à cette époque par M. Bouet, inspecteur des monuments du Calvados. Mgr d'Estouteville mourut au château de Courtonne le 21 décembre 1414. Noël Deshays raconte qu'au pied de son mausolée, en marbre blanc, il y avait « un autel sur lequel les deux demi-douze livres qu'il avait fondés étaient obligés de dire tous les jours la messe pour le repos de son âme ».

Endommagé en 1562 par les calvinistes, rapetissé en 1689, le tombeau du prélat, en août 1723, « fut transféré près l'autel de Sainte-Cécile, dans la muraille du côté de l'évêché laquelle, pour cet effet, sera peu creusée à moins de frais possible ». Le fabriquier ne dépensa que 15 livres 9 sous pour la confection d'un piédestal. Le 26 juin 1724, son registre accuse un léger supplément : « Payé à Jacques Fougé 22 sous, pour avoir peint le mausolée de Mgr d'Estouteville, qui a été transporté du chœur devant Sainte-Cécile. » Des érudits se sont demandé si la statue en marbre qui achève

1. Jean Schopper, dans *Bulletin Archeologique*, t. XVII, 1860, pp. 307-309. — *Bulletin des Antiquaires de Normandie*, t. III, p. 413. — Noël Deshays, p. 155. — *Almanach de Lisieux*, 1874, p. 154 à 162, art. de M. l'abbé Loir. — *Mémorial*, édition Société Historique, p. 14.

de se détériorer dans le croissillon Nord ne serait pas la statue funéraire du cardinal d'Estouteville. Elle ne peut être que la sienne ou celle de Pierre Cauchon.

TOMBEAU DE FOULQUES D'ASTIN (1250-1267)

Du même côté que le tombeau du cardinal d'Estouteville, mais un peu plus près de la courbure de l'abside, s'élevait la sépulture de Foulques d'Astin. C'était un tombeau en bronze. Jean Schopper, dans ses documents relatifs à l'art du moyen âge, lui consacre ces lignes : « Fulco, évêque, tombeau en l'église de Lisieux, cuivre dont le champ est tout fleurdelysé et comparty en losanges. Et ce peut être celui qui a fait bastir la chapelle du Palais, parce que les vitres en sont fleurdelysées et chastellies, qui est le siècle de saint Louis et de sa mère ¹. »

En 1689, le tombeau de ce prélat, fut rapproché du fond de l'abside et embelli.

TOMBEAU DE GUY D'HARCOURT (1303-1336)

Le tombeau de Guy d'Harcourt était placé auprès du maître-autel, du côté de l'Épître; point de gisant, une table de marbre noir. Un fragment de ce mausolée, retrouvé vers 1865, montre que la pierre tombale était décorée d'arcatures reposant sur de fines colonnettes. Noël Deshays, le consciencieux historien des évêques de Lisieux, nous apprend que Mgr d'Harcourt avait édifié son tombeau de son vivant, sur le modèle de celui de son père et de sa mère placé dans l'église Notre-Dame-du-Parc près du château d'Harcourt ².

TOMBEAU DE GUY DU MERLE (1267-1285)

En février 1865, à l'entrée du chœur, près du lutrin, en creusant les galeries du calorifère, les ouvriers terrassiers mirent à découvert un caveau sépulcral renfermant le corps assez bien conservé d'un évêque. A côté des ossements et des restes d'ornements pontificaux, était posée une très belle

1. *Bulletin Archéologique*, loc. cit.

2. N. Deshays, p. 122.

croffe de cuivre, décorée de pommes de pin et d'une volute terminée par une tête de dauphin. La main droite laissait voir encore l'anneau pastoral garni d'une émeraude finement ciselée. Cette sépulture devait être celle de Guy du Merle. En effet, nous savons qu'il fut enterré dans le chœur de la cathédrale, sous le banc des choristes. Ancien grand chantre de la cathédrale de Rouen, peut-être avait-il exprimé le désir de reposer sous le lutrin, en souvenir de son ancienne obédience? La croffe de Guy du Merle a été laissée en terre. Toutefois, plusieurs amateurs en ont pris des dessins. L'une de ces esquisses illustre les premières pages de notre ouvrage.

Les travaux d'installation du calorifère firent également découvrir, au milieu du chœur, une autre croffe plus petite et moins ouvragée que celle de Guy du Merle. Un fac-similé de cette croffe se trouve actuellement dans le trésor de l'ancienne fabrique Saint-Pierre. L'original en bronze a malheureusement disparu (fig. 51).

TOMBEAU D'ÉTIENNE BLOSSET DE CARROUGES (1482-1505)

et du CARDINAL LE VENEUR son neveu (1505-1539)

Les sépultures de ces deux prélats retrouvées, en février 1865, dans la troisième travée du chœur du côté de l'Épître, consistaient en deux caveaux superposés. Dans le caveau supérieur, les hommes de peine aperçurent et relevèrent une plaque de cuivre avec deux inscriptions, dont l'épithaphe du cardinal Leveneur ainsi conçue :

Cy gist et repose le corps de feu reverendissime père en Dieu Jehan Le Veneur par la grace et permission divine en son vivant Cardinal du Saint-Siège apostolique titre de Saint-Barthelemi-en-l'Isle, grand trésorier de France, évêque et comte de Lisieux abbé comendataire des abbayes de Notre-Dame du Bec-Hellouin, diocèse de Rouen Notre-Dame de Lire, diocèse d'Evreux, Saint-Pierre-de-Preaulx et Notre-Dame de Grestain diocèse de Lisieux, Notre-Dame-de-Lonlay, diocèse du Mans, du Mont-Saint-Michel, diocèse d'Avranches, (Saint-Serge d'Angiers et de Saint-Fuscien, diocèse d'Amiens, prieur comendataire (de Saint-Victor-les-Mans, de Saint-Nicolas-de-Maupas, dépendant de ladite abbaye de Lire), prieur d'Avranches dudit diocèse de Rouen dépendant de ladite abbaye du Bec aussi chancelier et lieutenant du Roy en Normandie et conservateur des privilèges de l'Université de Caen, lequel décéda le septiesme jour d'aoust l'an de grace mil V° XLVIII et a regné évêque le temps de XXXVIII ans immédiatement après feu de bonne mémoire Estienne Blosset son oncle, duquel le corps est inhumé joignant ce présent sépulchre. Leurs âmes soient en l'éternel repos et gloire de Paradis. Amen.

Au revers de l'inscription funéraire précédente, se détache une autre inscription en lettres gothiques, dont le fac-similé est reproduit à la page suivante (fig. 52).

Ces inscriptions sont actuellement la propriété du musée de la ville de Lisieux¹.

PIERRE TOMBALE DE Mgr DE MATIGNON (1677-1714)

En avant du maître-autel se trouve une pierre de marbre blanc avec cette longue épitaphe :

D. O. M.
HIC
QUIESCIT
BEATAM EXPECTANS RESURRECTIONEM
LEONORIUS DE MATIGNON
LEXOVIENSIS EPISCOPUS NOMINE SECUNDUS
ANTIQUAM AVORUM GLORIAM
PROPRIA VIRTUTE ILLUSTRAVIT
PRÆCESSORUM LAUDEM
FIDE, PIETATE, CHARITATE, VIGILANTIA
UNUS OMNIUM COMPLEXUS EST.
GREGI PASTOR BONUS
NOVITATUM OSOR,
DOCTOR ECCLESIE ET DISCIPULUS.
CLERO MAGNUM EXEMPLUM
PAUPERUM AMORE, DIVITIARUM USU.
QUÆRIS PRÆSULIS EXIMII MONUMENTUM.
URBS TOTA MONUMENTUM EST,
ERECTIS PASSIM ET DOTATIS
SEMINARIIS, NOSOCOMIIS PTOCHOTROPHIIS.
PAUPERES HÆREDES RELIQUIT,
NE QUOS VIVENS ALUERAT MORIENS DESERERET
QUANTUM DILEXERIT DECOREM DOMUS DEI,
HOC TEMPLUM, HÆC ARA, TESTANTUR.
OBIIT
ANNO M DCCXIII DIE XIV JULII
ÆTATIS ANNO LXXIII EPISCOPATUS XXXVII
VIRTUTES IMITARE.
REQUIESCAT IN PACE.

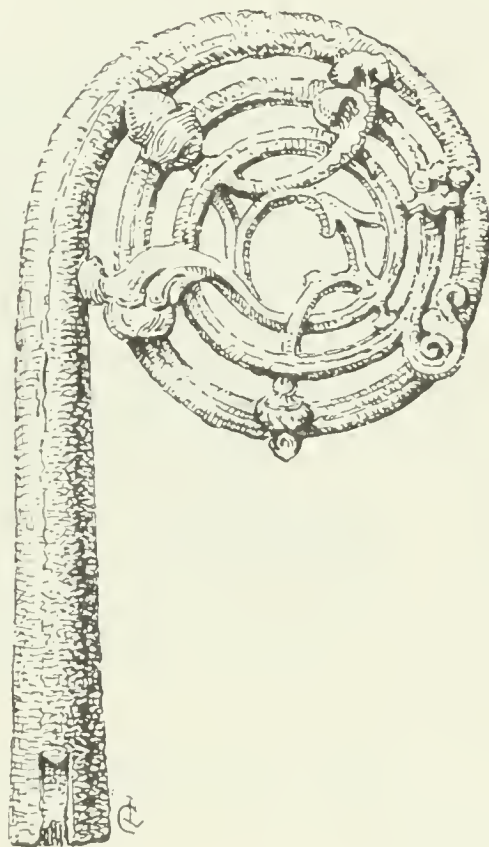


Fig. 51. Crosse épiscopale
(Trésor de la cathédrale).

La traduction de cette inscription tumulaire se peut rendre ainsi : Ici repose, dans l'attente de la résurrection glorieuse, Léonor de Matignon, évêque de Lisieux, deuxième de ce nom, qui, par ses vertus donna un nouvel éclat à l'antique renommée de ses aïeux. En lui seul, toutes les qualités de

1. F. de Mély et A. de Montaignon, *Histoire et description du musée de Lisieux*, dans *Inventory général des Richesses d'art de la France, province, monuments civils*, t. VI, 1892, p. 255.
— *Journal Le Normand*, février 1865.

ses prédécesseurs se trouvent réunies : foi, piété, charité, vigilance. Pasteur attaché à son troupeau, ennemi de la nouveauté doctrinale, docteur et fils soumis de l'Eglise, il donna à ses clercs un bel exemple de détachement des richesses et de charité envers les pauvres. Vous cherchez le monument élevé en l'honneur de cet illustre prélat : la ville entière est ce monument. Des séminaires, des hospices pour les déshérités ont été érigés en divers endroits et dotés grâce à ses libéralités. Pour ne point abandonner après sa mort ceux qu'il avait secourus pendant sa vie, il institua les pauvres pour ses légataires.

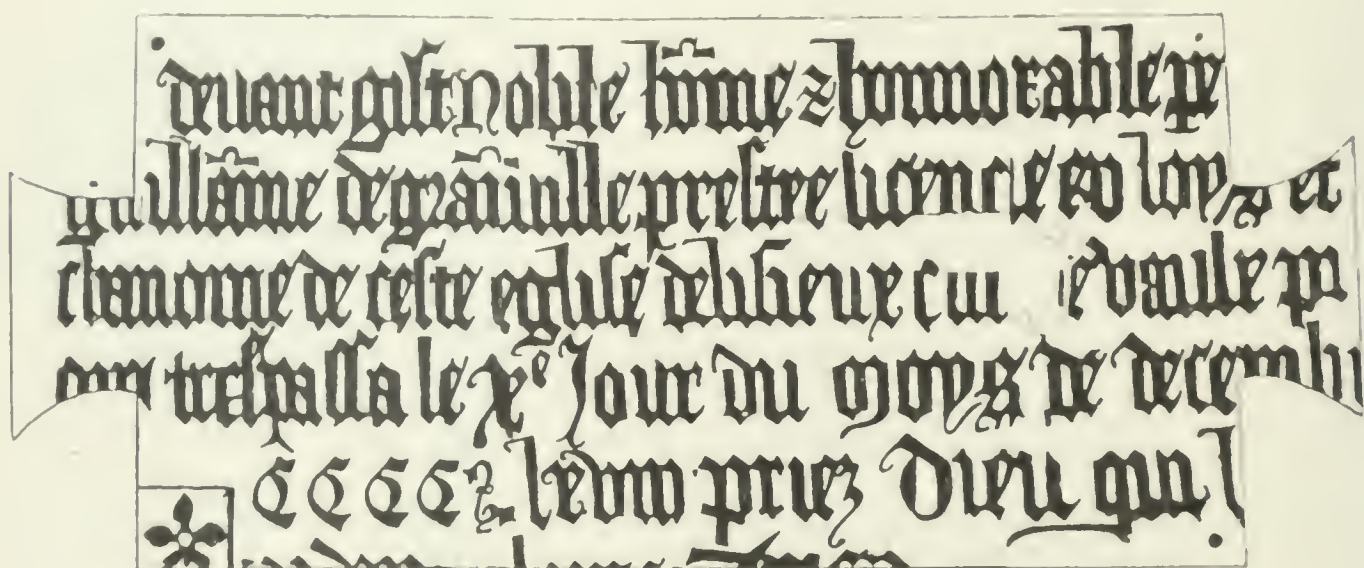


Fig. 52 — Inscription tumulaire de Guillaume de Grainville, chanoine de la cathédrale
 † 10 décembre 1468

Cette église et cet autel attestent combien il aimait à embellir la maison de Dieu.

Il mourut l'an 1714, le 14 juillet, à l'âge de 74 ans, dans la 37^e année de son épiscopat.

~ Imitez ses vertus.

Qu'il repose en paix.

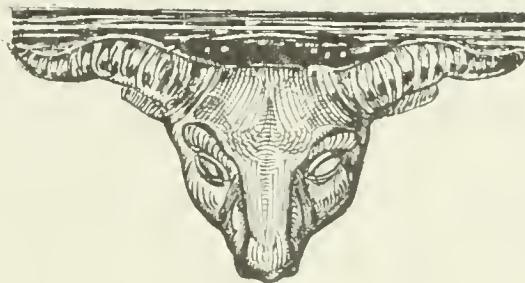
En 1793, quand les révolutionnaires retirèrent des caveaux du chœur les cercueils de plomb pour en faire des balles, ou y chercher du salpêtre, ils laissèrent Léonor II de Matignon dormir en paix son dernier sommeil. Le souvenir de ses bienfaits triompha de leur haine destructrice.

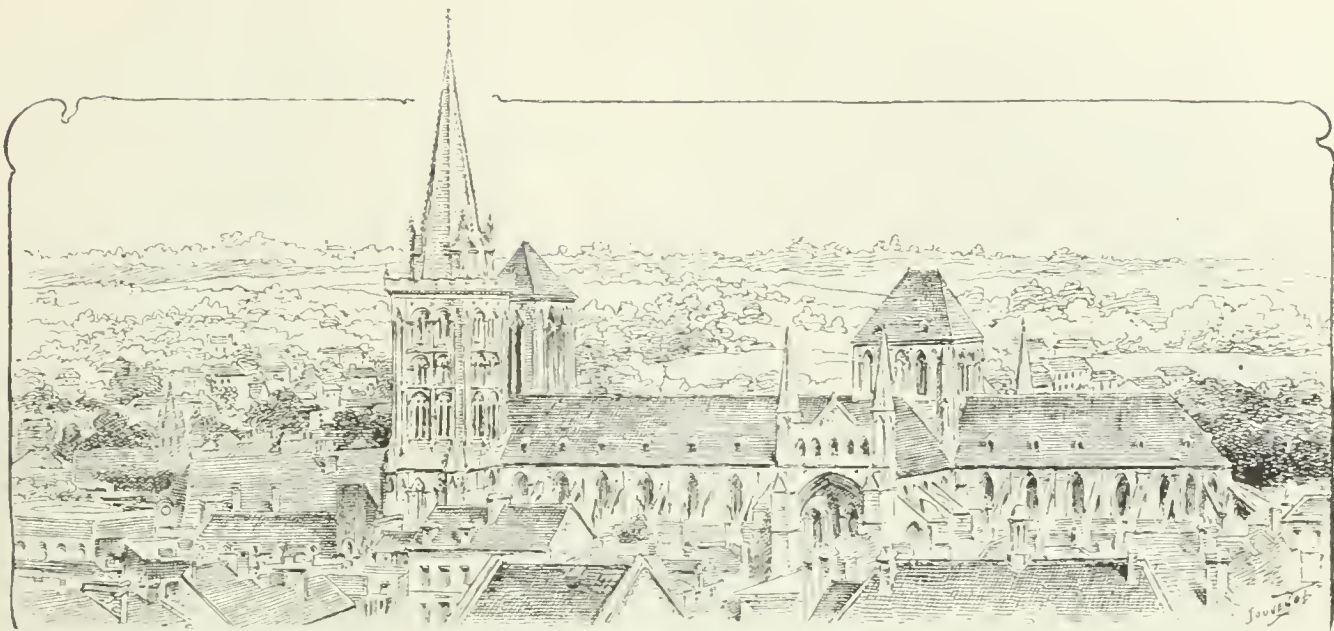
Dans la vie si laborieuse du prélat un seul épisode fait tache : le zèle funeste qu'il mit à moderniser la cathédrale Saint-Pierre. Ombre légère en comparaison de ses initiatives charitables.

Il est de ceux auxquels il sera beaucoup pardonné parce qu'ils ont beaucoup aimé.

Son dernier geste fut un geste généreux ; par testament, Léonor II de Matignon légua 50.000 livres aux pauvres et donna 20.000 livres pour édifier le maître-autel de la cathédrale.

Cet autel en marbre était accompagné de deux anges adorateurs et surmonté d'une gloire resplendissante dont les derniers rayons achèvent de se ternir dans un recoin de la sacristie. Si les chanoines du xviii^e siècle pouvaient revenir dans leur cathédrale, qu'elle ne serait pas leur surprise, eux qui, le 6 avril 1726, chargeaient le fabriquier « d'acheter de la toile pour couvrir la gloire toutes les fois qu'on baliera l'église ».





CHAPITRE VI

HISTOIRE ANECDOTIQUE DE LA CATHÉDRALE



SAINT-PIERRE DE LISIEUX n'est pas seulement un joyau d'architecture et une œuvre d'art ; elle est davantage ; elle est autre chose encore. La cathédrale a été et restera le cœur de la cité.

Jaillie de l'élan populaire, si ancienne que l'archéologue dénombre difficilement ses années, elle fut intimement mêlée à la vie du pays d'Auge dont elle évoque bien les aspects. Elle a reçu l'empreinte diverse des croyants qui passèrent sous ses portails, poursuivant à leur manière, selon leurs idées et leur goût, son laborieux relèvement ou sa décoration judicieuse. Si chaque époque y vient chercher refuge, espoir et consolation, elle y pénètre également avec des préoccupations nouvelles, lui confie des besoins ou des inquiétudes intellectuelles, que les âges précédents n'ont pas soupçonnés.

Pour l'érudit qui se plaît à regarder bien loin dans le passé et bien avant dans l'âme des générations disparues, tout un peuple d'ombres se

lève et se ranime sous les voûtes sonores de cette grande église. C'est une histoire singulièrement émouvante que la sienne.

A cause du progrès de l'archéologie et de l'histoire, l'idée que nous avons d'elle se précise, s'achève sans cesse, et c'est le plus beau résultat de ce long effort des siècles que de nous permettre, sinon de la respecter davantage, du moins de la connaître d'une manière plus concrète et plus fidèle.

Rien donc ne sera plus attachant que de demander à ce témoin de nous livrer un peu de la vie qu'il exprime.



Fig. 2. — La colline Saint-Ursin en 1724

L'entrée solennelle de l'évêque était autrefois, dans l'existence de Saint-Pierre, un événement fort considérable.

Le prélat, avant de traverser sa ville épiscopale, devait s'arrêter sous les hautes futaies de la colline Saint-Ursin, sur la route d'Évreux, à une faible distance de la porte de Paris. Par un jour lumineux de mai, quand le soleil déclinait sur les pommiers couverts de fleurs, l'auguste voyageur ne pouvait manquer d'être agréablement impressionné. Le châtelain de Saint-Denis de Mailloc, dont le rôle est d'assister l'évêque à sa descente de haquenée, saisit la bride, tient l'étrier et aussitôt enfourche la monture qui, désormais, lui appartient de plein droit.

Une transaction passée le 4 janvier 1170 reconnaît le privilège du tenancier du fief de Saint-Denis, mais l'oblige à faire l'office de maître



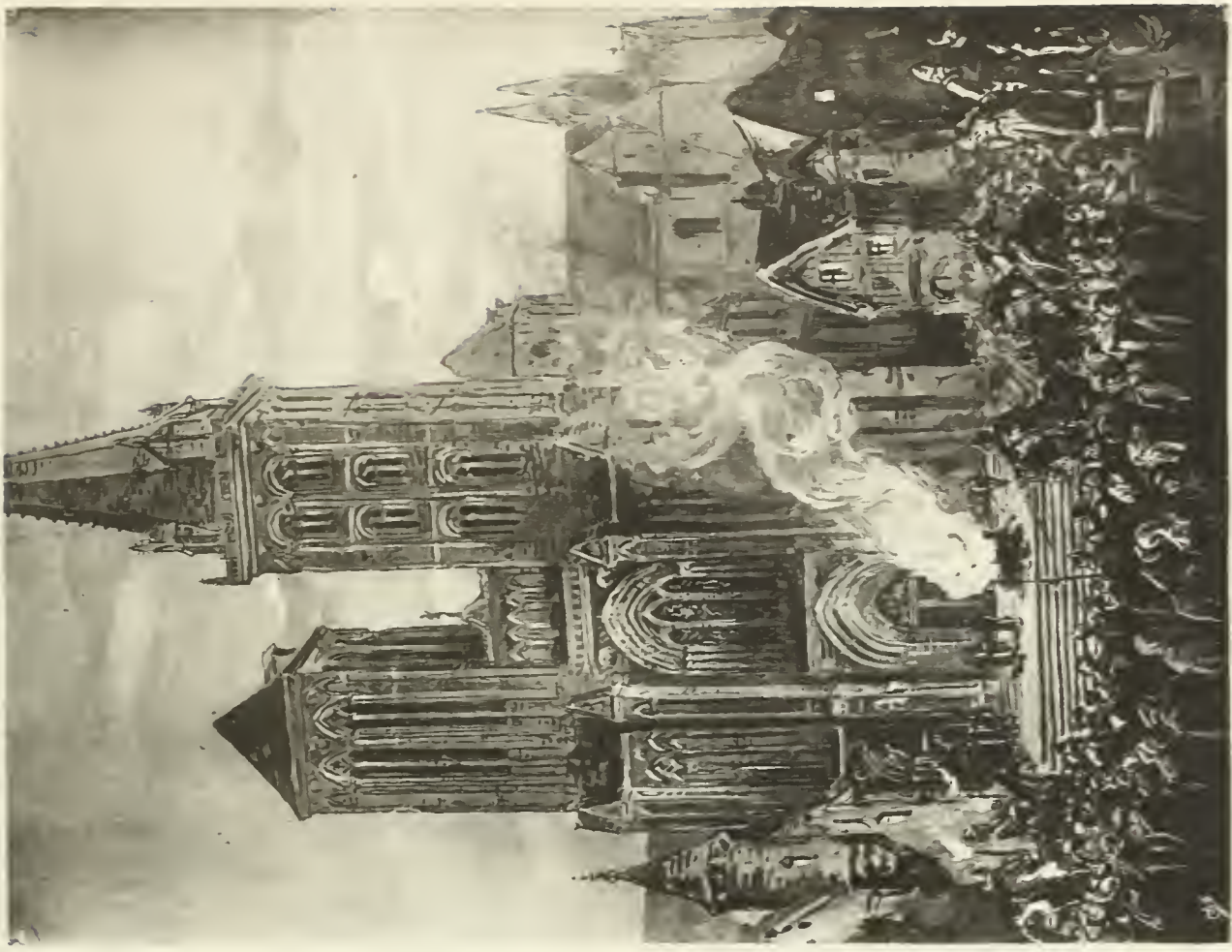
LA FAÇADE OCCIDENTALE DE LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE



L'ABSIDE DE LA CATHÉDRALE (Dessins du docteur de Sapincourt).



L'ENTRÉE DE L'ÉVÊQUE DANS SA CATHÉDRALE



Gouaches de Léon Leclerc

LE FEU DE JOIE DE LA FÊTE SAINT-PIERRE

d'hôtel au diner d'apparat donné par le nouvel évêque, lors de sa prise de possession ¹.

Au xvii^e siècle, les routes devenant spacieuses, les évêques de Lisieux préférèrent arriver en carrosse. En fin Normand, le châtelain de Saint-Denis de Mailloc se demande s'il ne pourrait pas revendiquer non plus seulement les chevaux, mais la voiture elle-même. Il y eut à ce sujet d'ardentes discussions et d'interminables procès. Après 1613, l'évêque passe la soirée et la nuit au couvent des Capucins; c'est là qu'il reçoit les dignitaires du chapitre et arrête avec eux les moindres détails de la cérémonie d'installation. Avant de regagner la ville, ces messieurs du chapitre réclament les trois chapes de drap d'or, la chasuble et les deux dalmatiques que le prélat est tenu d'offrir à sa cathédrale comme don de joyeux avènement.

Ce fut le 29 juillet 1677 que Léonor II de Matignon prit officiellement possession de son évêché. En principe, il devait s'acheminer nu-pieds

vers la cathédrale, en marchant sur des planches recouvertes d'étoffes. Pareille cérémonie n'avait rien de réjouissant, aussi l'évêque s'en fit dispenser par le chapitre, et le 27 juillet se rendit directement à son palais. La milice bourgeoise, sous les ordres du capitaine-gouverneur César d'Oraison, avait été au-devant de Mgr de Matignon jusqu'à L'Hôtellerie. Le 29 juillet, vers neuf heures du matin, un nombreux clergé se présenta



Fig. 54. — Léonor II de Matignon.

1. Archives du Calvados, n° 93, cote 73, n° 98 à 102; 74, 5 sentences de 1617, 1618, 1622, 1693, 1697.

dans la grande salle du palais épiscopal. Une foule innombrable se pressait aux abords de la cathédrale, luxueusement entourée de guirlandes de lierre, parée d'écussons aux armes du nouvel élu. Des bourgeois en armes, divisés en quatre compagnies, faisaient escorte. En rochet, l'évêque, assisté de ses archidiaques, suivit la procession. Arrivé au bas du perron de Saint-Pierre, il s'agenouilla sur un superbe prie-Dieu, couvert d'un tapis de velours violet, pour réciter sa profession de foi.

Après une première protestation de bienveillance à l'égard du chapitre, le prélat, revêtu de sa chape, mitre en tête, crosse en main, gravit les degrés du perron de pierre blanche et s'arrête une seconde fois avant de pénétrer dans l'église tendue de tapisseries. Le haut doyen, M. Nicolas Taignier-de-la-Bretesche, docteur en théologie de la Faculté de Paris, s'avance vers Mgr de Matignon, déroule avec gravité un parchemin allongé, sur lequel figure une formule de serment, dont voici l'exacte traduction :

« Moi, Léonor de Matignon, évêque et comte de Lisieux, je jure par les Saints Évangiles de Dieu, que je touche corporellement de la main, de respecter inviolablement les droits et immunités de l'Église lexovienne, les statuts du diocèse concernant dignitaires et prébendés, comme aussi les privilèges et traditions en usage dans ladite Église. »

La lecture à haute voix du serment précédent une fois achevée, la porte principale de la cathédrale s'ouvre toute grande. Le doyen du chapitre introduit le prélat dans le chœur, lui fait renouveler une fois encore sa protestation de bienveillance à l'égard du corps canonial, et, après diverses prières et cérémonies, l'installe dans la chaire épiscopale, pendant que la grande voix des orgues exhale sur la foule agenouillée le *Te Deum*, hymne de louange et de reconnaissance.

Le maître de chapelle prend ses suprêmes dispositions, inspecte l'orchestre, encourage du geste et de la voix les solistes pour assurer une exécution impeccable de la messe célébrée par M. Gosset, chanoine prébendé... Soudain, un silence impressionnant s'établit dans la cathédrale, la première bénédiction solennelle de l'évêque descend sur la foule qui s'incline respectueusement... Les cloches de la ville entière se mettent à chanter dans leurs guérites aériennes; les canons emplissent l'atmosphère de

leur grondement contus. pendant que l'orgue module de brillantes phrases musicales sur l'assistance qui, lentement, se presse vers les portes pour accompagner l'évêque jusque dans le palais¹ en partie édifié par Léonor I^{er} de Matignon.

Admirable lignée que celle des évêques de Lisieux, allant de Thibaud (538-549) à Mgr de la Ferronays, mort en exil en 1799, tandis que la cathédrale était la proie du sacrilège. Hommes de prière ou hommes d'action, âmes d'artistes et de théologiens, grands bâtisseurs, lettrés délicats, ils eurent la consolation de trouver dans leur peuple de profondes et généreuses sympathies. Soucieux d'éviter les complications et les conflits, ils cherchaient dans l'administration du diocèse le moyen de rester en bons termes avec tout le monde, et le plus curieux c'est qu'ils y parvinrent difficilement.



Fig. 55 — Léonor I^{er} de Matignon

Nobles et riches pour la plupart, les prélats remplirent souvent d'importantes fonctions auprès de la cour royale. Aussi, à partir du xvi^e siècle, Paris et plus tard Versailles les virent fréquemment. Les absents ont toujours tort.

L'occasion se présentant, le collège des chanoines ne manquait pas d'attirer doucement à lui certaines attributions épiscopales. Une à une, les prérogatives de l'évêque s'égrenaient². Il finit par n'être plus maître dans sa cathédrale. Les fêtes où il devait célébrer l'office pontifical étaient nettement déterminées, et le chapitre ne lui eût point permis d'outrepas-

1. *Mémorial*, édition Société Historique, pp. 3-4-5. — *Insinuations*, édition Piel, XI, 200 : XXXIX, 102. — *Mémoires de la Soc. des Antiq. de Normandie*, Paris, 1838, pp. 25-20-27.

2. H. de Formeville, *Notice sur les Chanoines de Lisieux*, Paris, 1806, in-8 de 24 pages.

ser ses droits. Pour ordonner ses prêtres à Saint-Pierre, l'évêque devait en référer au corps canonial pour obtenir l'autorisation. Elle était accordée, mais de fort mauvaise grâce.



Fig. 11. — Saint Ursin, patron de Lisieux.

Dans certaines circonstances, le chapitre se montrait parfois plus aimable, c'était surtout lorsqu'il avait affaire à un prélat influent à la cour, qui pouvait l'aider pécuniairement, ou le tirer d'embaras dans certaines questions épineuses.

A peine Mgr de Brancas est-il nommé évêque de Lisieux, que le chapitre s'empresse de lui offrir des lettres de vicaire capitulaire, parce qu'il était d'une famille puissante et pourrait lui rendre de nombreux services¹.

Ces diverses critiques de détails ne nous empêcheront pas de reconnaître que le chapitre de Lisieux compta parmi ses membres de remarquables personnalités.

Les dehors des hommes passent, les œuvres restent, le chapitre en a accompli de grandes. Il était très attaché à ses devoirs, savait s'adapter aux circonstances. Le pape Innocent III rend hommage à sa distinction : *« Sacrum collegium canonicorum Lexoviensium imprimis spectabile. »* Et le Parlement de Rouen, en 1644 et 1788, fait l'éloge de sa sagesse, de ses lumières et de sa conduite noble entre toutes.

A l'occasion de la Saint-Ursin, le pouvoir féodal de l'évêque passait pour deux jours entre les mains des chanoines. Deux d'entre eux, élus par leurs confrères, exerçaient, en vertu d'un usage antique, les divers droits seigneuriaux réservés à l'évêque-comte.

1. Registres, *Deliberation du Chapitre*, 31 oct. 1714.



LA CAVALCADE SAINT-URSIN (Gouache de Léon Leclerc).



LES FUNÉRAILLES DU MARÉCHAL DE FERVAQUES (Gouache de Léon Leclerc).

Le 10 juin, toutes les cloches annonçaient la fête. A 2 heures et demie les deux chanoines-comtes quittaient leurs manoirs et se rendaient à Saint-Pierre au milieu des acclamations du peuple. A la fin des vêpres, un imposant cortège s'organifait sous la haute direction du maître des cérémonies. Deux superbes chevaux blancs magnifiquement harnachés attendaient avec quelque impatience à côté du parvis.

Vêtus de leurs cappas rouges, les deux comtes passaient sous le grand portail, où leurs armoiries étaient accrochées, descendaient les degrés du perron, mettaient le pied à l'étrier et, avec une appréhension assez vive, enfourchaient leurs montures.... A cet instant le cortège se mettait en marche.

En avant les tambours et trompettes, puis vingt-cinq hommes bardés de fer et armés de pied en cap. Derrière les hommes de fer venaient les appariteurs du chapitre, tenant d'une main leur bâton d'argent et de l'autre un bouquet aux chatoyantes couleurs. Deux chapelains en surplis, avec des fleurs et des feuillages en bandoulière, s'avançaient à pas comptés, puis les deux comtes, les officiers de haute justice et enfin le peuple, se bousculant un peu, pour mieux voir, dans un brouhaha, un piétinement continu. Un peu inquiets par le pas saccadé de leurs montures, embarrassés par leurs gerbes de fleurs, ces deux messieurs amusaient fort les nombreux témoins de la « cavalcade ».

Le cortège gagnait d'abord la porte de Paris, ornée de fleurs et d'écuffons. Clefs en main, les gardiens attendaient la venue des comtes. Les murailles voisines disparaissent sous la richesse des courtepointes : les habitants du quartier ont tendu aux balcons des draperies écarlates et, d'une porte à l'autre, jeté des guirlandes enrubannées de soie rouge et mauve.

Dans la rue c'est une ondulation immense, comme du vent sur les blés. Au moment où les comtes s'approchent, deux échevins prennent les clefs de la porte de Paris et les présentent sur un couffin de velours cramoisi. Les chanoines font la révérence, reçoivent les clefs, d'un mot aimable remercient les notables et, comme signe de leur autorité féodale, laissent à la porte une garde prise parmi leurs hommes de fer.

Les roulements de tambours, les joyeuses fanfares des trompettes

reprennent à l'envi, le cortège continue sa marche, se dirigeant successivement vers les portes d'Orbec, de la chaussée et de Caen.

Après la prise de possession des quatre portes de la cité, les deux seigneurs se rendaient au faubourg Saint-Désir jusqu'à un arbre célèbre, appelé vulgairement l'Épine-du-Chapitre. Plantée au milieu de la rue, cette épine marquait les limites du fief épiscopal et le commencement du territoire, où l'abbesse de Notre-Dame-du-Pré pouvait exercer sa juridiction temporelle. A la Saint-Urfin, les deux comtes devaient contourner cette borne de verdure, pendant que les cloches de l'abbaye remplissaient l'air de leurs doux tintements.

La cavalcade n'avait plus qu'à rentrer dans la ville par la porte de Caen et à s'arrêter rue du Bouteiller, en face le collège. Les professeurs présentent leurs élèves. Les illustres visiteurs donnent congé. En guise de remerciements, les écoliers s'écrient joyeusement : « *Vivant Comites ! Vivent les chanoines-comtes !* » Et si, d'aventure, le congé paraissait insuffisant, alors les collégiens ne se gênaient pas pour crier d'une voix retentissante : « *Moriantur Comites ! A mort les chanoines-comtes !* » Cet

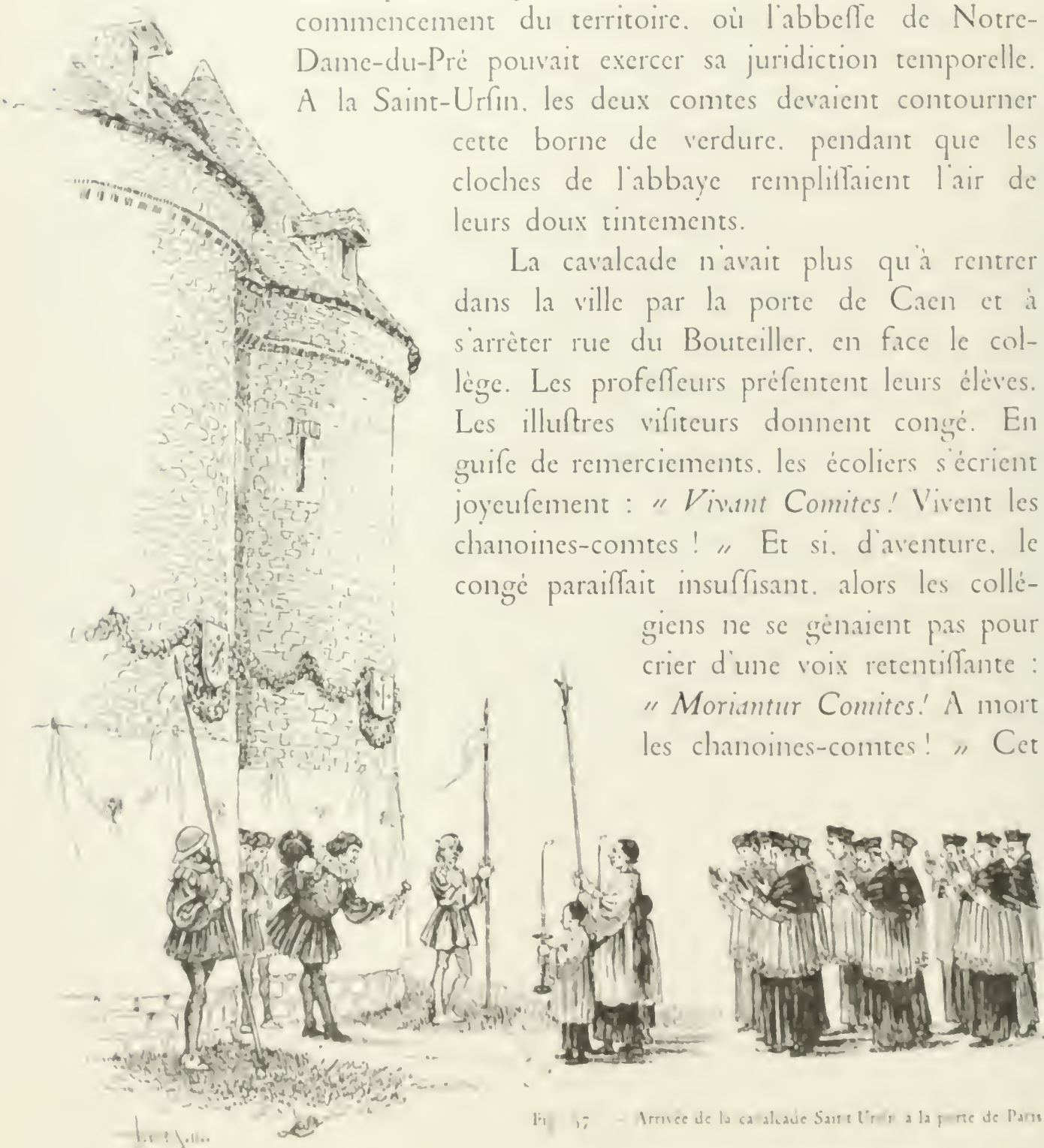


Fig. 57 — Arrivée de la cavalcade Saint-Urfin à la porte de Paris

âge est sans pitié!... Mais l'heure s'avavançait, les deux élus du chapitre se rendaient « à la cohue », c'est-à-dire au prétoire épiscopal pour la reconnaissance de leurs droits seigneuriaux, puis c'était le retour à la cathédrale.

Est-il besoin d'ajouter que cette cavalcade faifait la joie des Lexoviens de jadis. Du haut de leurs lucarnes aux pignons pointus, portant le haut bonnet normand bien joliment orné de dentelle, un mantelet coquettement posé sur leurs épaules, les Lexoviennes d'antan regardaient curieusement l'interminable défilé de la Saint-Ursin. Et l'on imagine qu'elles aimaient à détailler entre elles tout le décor extérieur de la fête, les nuances des aumusses, les moindres plis des cappas.

Pendant que les aïeules aux mains tremblantes égrènent un lourd cha-pelet, accoudées sur le rebord des fenêtres à meneaux, les jeunes dames soulignent d'un sourire l'allure trop peu martiale d'un chanoine tout courbé par l'âge, ou prennent plaisir à contempler les aspects toujours amusants et imprévus des coiffes blanches aux ailes de dentelle¹.

Quelques jours plus tard, c'était la Saint-Pierre. La veille, à l'issue des vêpres, l'évêque et les chanoines descendaient la grande nef de la cathédrale. Les uns et les autres se rangeaient en cercle près d'un bûcher géant préparé tantôt sur le parvis, tantôt au bas des degrés du perron. L'évêque, ou à son défaut le doyen du chapitre, mettait le feu aux bûches de hêtre. Et la foule d'applaudir avec enthousiasme, les tambours et les clairons de ville de sonner aux champs, cependant que d'allègres carillons annonçaient aux paroisses environnantes la réussite du feu de joie.

A la nuit close, quand se faifaient entendre les derniers crépitements des flammes, le spectacle était vraiment féerique. La cathédrale s'éclairait si joliment ! Par instants, les grandes lignes de la façade se deffinaient avec précision. Parfois les clartés discrètes de la lune venaient à leur tour se jouer au travers des flèches ajourées et caresser les courbes des arcs-boutants,

1. L. Echard, *Dictionnaire géographique*, traduit de l'anglais par M. Vosgien, chanoine de Vaucouleurs, édition de 1740, p. 319. — L. Dubois et de Formeville, *Histoire de Lisieux. Mémoire des paix des Comtes en 1667*. — Bibliothèque Loir. — *La journée d'un Lexovien en 1787*. Lisieux, E. Lerebour, 1888, in-8° de 29 pages. — *Almanach de Lisieux de 1777*, pp. 43-44, chez Mistral, imprimeur de Mgr l'Evêque. — *Les Chanoines-comtes, La Saint-Ursin* dans *Bulletin de la Société Historique de Lisieux*, n° 15, année 1903.

les pieds-droits des portails. Eblouies par le feu de joie, les chouettes qui habitent les charpentes des clochers sortent de leurs cachettes, tournoient autour des murs affombris de la haute abside, s'accrochent le long des contreforts ou des corniches extérieures... Puis, insensiblement, les flammes disparaissent, recommencent un instant leur course légère, atteignent les dernières brindilles de bois sous leur morsure et le bûcher s'évanouit.

L'ombre reprend son domaine, lentement la lune descend à l'horizon et se perd derrière les collines boisées.

Depuis longtemps déjà, les gardiens de la cité ont fermé les portes. Comme un essaim blotti dans sa ruche, la petite ville repose en paix. Nul bruit, nul écho, nul pas. Au sein de la nuit, la grande église solitaire n'est plus surveillée que par le guetteur de ville aidé d'un fidèle chien de garde, dont les services parurent indispensables à dater de 1560.

L'humble peuple qui, naguère, s'émerveillait aux « Mystères », aimait passionnément les fêtes dont nous venons d'évoquer le souvenir. Elles l'arrachaient à sa vie besogneuse et monotone.

A Lisieux, de toutes les solennités, Noël a toujours été la plus populaire, la plus attirante et la plus suivie. Fiers habitants des manoirs sculptés, soldats chercheurs d'aventures exceptionnelles, vaillants chefs de la milice bourgeoise, nobles dames aux manteaux longs coupés de bandes d'hermine, écoliers espiègles et remuants, en ces Noels de jadis combien s'agenouillèrent sur les dalles de la nef de Saint-Pierre, à l'ombre de ses larges piliers, pour implorer la bénédiction du divin Rédempteur !

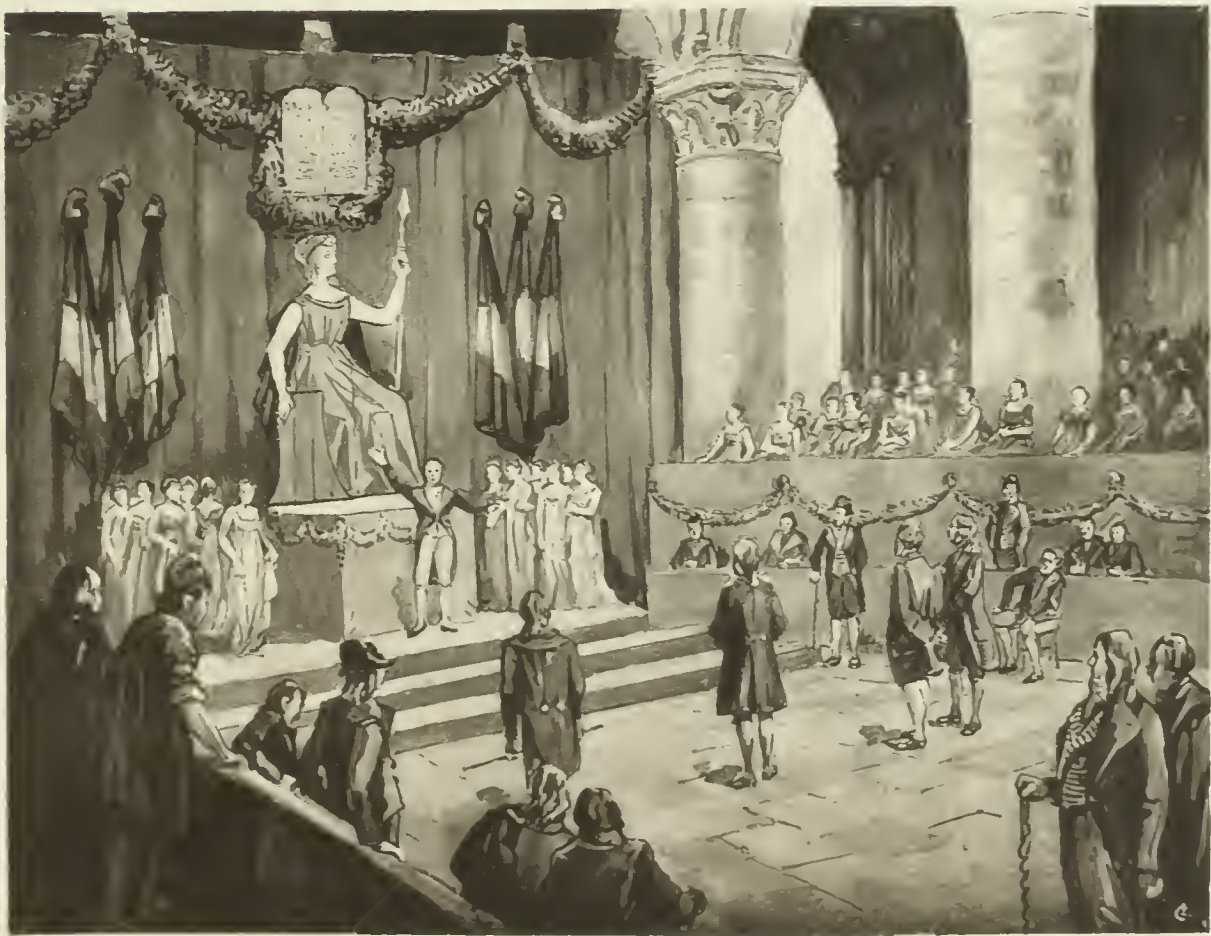
A l'office de nuit, après le chant de la généalogie, trois vicaires de la



Fig. 55 - Pinnacles fleurons de l'abside



LA NOËL AU XVIII^e SIÈCLE (Gouache de Léon Leclerc).



LA FÊTE DE LA DÉESSE RAISON (Gouache de Léon Leclerc).

cathédrale revêtus de chapes blanches, précédés d'un cortège d'enfants, défilèrent le long du chœur... Privilège insigne, car, en d'autres temps, un vicaire qui eût traversé cette partie de la cathédrale pendant l'office capitulaire eût payé fort cher sa témérité...

Debout à gauche de l'autel, l'un des chanoines attendait les trois visiteurs, leur demandait avec solennité le but de leur démarche. « Nous venons adorer notre Sauveur », répondaient les « pasteurs ». Avec la pointe de leurs bâtons à poignées d'argent, les appariteurs décrochaient le voile de laine qui dissimulait une crèche, où la Vierge, à genoux, adorait son Fils en joignant les mains. Trois fois de suite, les vicaires balançaient l'encensoir tout parfumé d'encens devant cette représentation symbolique de la Nativité de Jésus. L'encensement terminé, les « bergers » s'inclinaient respectueusement et descendaient le chœur en chantant l'alleluia, suivi des grandioses accents du *Te Deum*¹.

Arrivés près de l'aigle, les vicaires entonnaient l'*Introit* de la messe, en français, et déambulaient dans le chœur au moment du *Kyrie* et du *Gloria*. Ils étaient seuls à baiser le texte après l'Évangile et à se présenter à l'offrande. Alors leur rôle avait pris fin, il ne leur restait plus qu'à regagner le vestiaire pour y déposer les chapes aux agrafes d'orfèvrerie.

Le jour de la Pentecôte, du haut des galeries de la tour-lanterne, le sonneur laissait tomber sur la foule compacte une pluie de flammes et de fleurs d'oublies. Bien plus, un pigeon blanc aux pattes enguirlandées de rubans rouges s'échappait soudain, à la grande joie des enfants de chœur qui, sur leurs sièges espacés, épiaient sa sortie, le regardant avec satisfaction voler au ras des hautes voûtes ou dans l'intervalle des piliers².

Ainsi, par des symboles un peu naïfs, étaient représentées d'une manière très vivante et la descente de l'Esprit Saint dans les âmes des Apôtres et les lumières qu'il leur apporta. Libre aux intellectuels de sourire de ces cérémonies archaïques, elles faisaient plaisir aux ancêtres : c'était un moment de détente dans leur vie rude et difficile, un baume versé sur les plaies vives, un coin du ciel entrevu par ceux auxquels la terre n'offrait que d'insuffisantes consolations.

1. *Cérémonial Lexovien*, MDCCXLVII, pp. 177-180. — *Obituaire*, 1782, p. 105.

2. Ducange, *Verbo nebula*, 2.

Pour l'historien, il y a dans de telles scènes un souvenir des « Mystères ». Au théâtre, par exemple dans le mystère de Jean Michel, sur la Résurrection, pour figurer la Descente du Saint-Esprit, les acteurs devaient laisser choir sur les spectateurs un « grand brandon de feu artificiellement fait par eau-de-vie ». L'interrogatoire des bergers se retrouve dans plusieurs Mystères. Contempler Jésus en personne, le voir s'éveiller à la vie, recevoir les adorations des humbles et des riches, le regarder monter au calvaire et s'étendre sur la Croix douloureuse, c'était pour la foule une joie incomparable. Le clergé le savait bien, aussi ne dédaigna-t-il pas de perpétuer dans la liturgie certaines scènes plus nobles ou plus touchantes. Mais à force de vouloir devenir émouvant, à force de représenter les scènes de deuil ou d'angoisse, le théâtre religieux tomba dans un réalisme choquant.

Le 17 novembre 1548, le Parlement de Paris enjoint aux confréries de ne plus représenter « le mystère de la Passion Notre-Sauveur, ni autres mystères sacrés ». Cependant, dans les diocèses normands, plusieurs troupes continuèrent à monter diverses pièces de théâtre religieux. En août 1572, l'échevinage lexovien défendit expressément de jouer « le mystère de Madame sainte Barbe. »

L'heureux âge de ces représentations pittoresques, successivement enrichies de mille détails pathétiques, était maintenant passé. Les calvinistes travaillèrent avec persévérance à dissiper cette poésie..... Si les protestants n'avaient prononcé des paroles menaçantes que sur les légendes dramatiques et les traditions apocryphes du moyen âge, il serait aisé d'être indulgent à leur égard. Mais leur audace devait être beaucoup plus grande.

Avec la Réforme, c'est non seulement un lambeau de notre patrimoine légendaire qui s'en va, ce sont les richesses artistiques de la France qui succombent. L'effort des générations antérieures, le travail heureux des artistes chrétiens sont reniés par les calvinistes.

Dès le mois de mars 1562, à Lisieux, tout est en alarme. La rumeur publique répète de toutes parts que dans les villes où les dissidents pénètrent, leur colère se tourne aussitôt contre les églises. Une émotion bien facile à comprendre s'empare du collège des chanoines. En toute hâte, à l'exemple du chapitre de Rouen, le chapitre de Lisieux prend diverses précautions. Dix ou douze gardes devront empêcher les protestants d'interrompre le ser-

vice divin et de saccager les richesses artistiques de la cathédrale¹. Une ample provision de pierres est faite « aux voultres pour ruer contre les Huguenotz », les portes de la cathédrale et de la salle capitulaire sont consolidées à l'aide de solides barres de bois. La grande fierte aux reliques une fois enterrée dans la salle des délibérations du chapitre, le trésorier va porter les objets les plus précieux dans une fosse creusée « à costé l'estable de la fabrique », c'est-à-dire au pied de la tour Nord.

Le 29 avril, toutes mesures de précautions étant prises, les partisans de la religion nouvelle pouvaient paraître, une terrible réception leur serait ménagée ! Les défenseurs du chapitre se disent prêts à toute éventualité ; pour plus de sûreté, une clef leur ouvrira la porte de la tour Saint-Martin. En un clin-d'œil, la garde de la cathédrale pourra ainsi gagner les combles et, avec un entrain furieux cribler de coups les démolisseurs des églises.

Ce fut souvent la destinée de la maison de paix de devenir le centre des tourbillons de bataille. La première rencontre ne fut guère favorable aux catholiques. C'est le 5 mai, avant-veille de l'Ascension, le bailli et vicomte d'Evreux, dont dépendait la ville de Lisieux, pénètre dans Saint-Pierre entouré de quelques dizaines de gentilshommes dévoués à la cause protestante. L'office canonial était commencé. Force fut au chapitre de l'interrompre brusquement pour écouter les récriminations du bailli Louis d'Orbec. Les chanoines devront disperfer immédiatement la garde de la cathédrale, lui remettre armes et munitions, ou sinon c'est la mort. Les dignitaires du chapitre essaient vainement de parlementer. Armés de pistolets, de dagues et d'épées, les compagnons du bailli s'impatientent et insultent copieusement les gardes levés par le chapitre. Ceux-ci, pris de peur, s'enfuient prestement, gagnent les combles, oublient leur belle audace des jours précédents, leurs tas de cailloux amoncelés dans les vouîtes, se dérobent à leur devoir et rentrent piteusement chez eux « délaissant la garde qu'ils avaient promis faire en icelle église ».

Les partisans de la religion nouvelle savaient désormais à quoi s'en tenir sur la force de résistance des gardiens de la cathédrale ; mais les catholiques de la ville n'allaient-ils pas engager la lutte avec plus d'énergie et de fermeté ?

1. Voir l'importante bibliographie donnée par M. Sauvage dans *Etudes lexoviennes*, I, 1915, in-8°, p. 51-74.

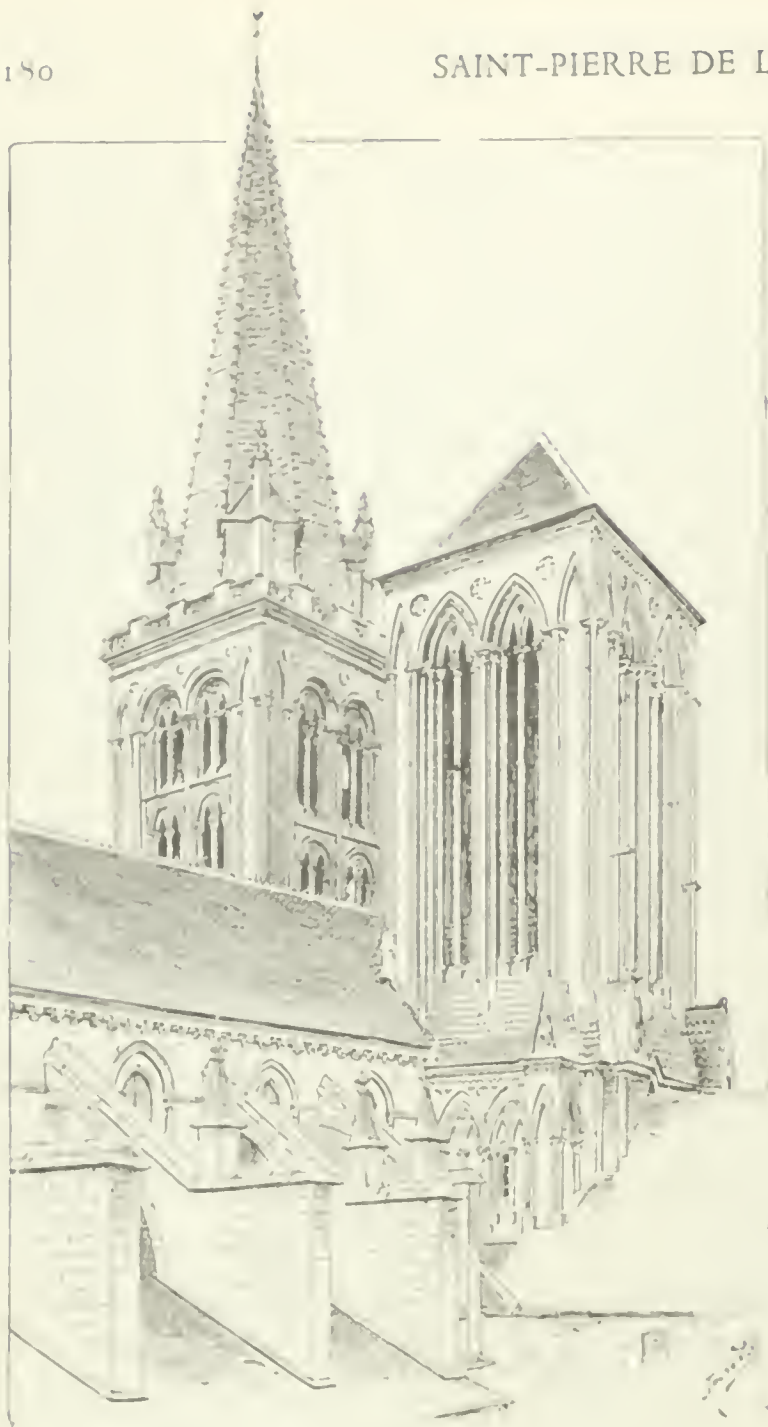


Fig. 59 La cathédrale vue de l'ancienne gendarmerie

Question bien embarrassante. On pouvait craindre une bataille dans les rues même de la cité.

Le soir de l'Ascension, le bailli d'Evreux se rend maître des portes; de la sorte, impossible de pénétrer en ville sans son ordre ou sa permission.

Le 8 mai, trois cents protestants d'Honfleur, Pont-l'Evêque et des environs d'Orbec viennent se mettre aux ordres de Louis d'Orbec. Le lendemain, entre 9 et 10 heures du matin, *« tous d'un commun accord, armés de diverses sortes d'armes, comme pistolets, hallebardes, piques, marteaux de fer et autres bâtons, comme chiens enragés entrèrent par force et violence en ladite église de Saint-Pierre et en icelle rompirent les images et autels, ravirent calices, re-*

liques et autres joyaux d'or et d'argent; brûlèrent chappes, ornements, parements, nappes et autres linges' ».

Non contents de ces méfaits, la rage iconoclaste des calvinistes s'acharne contre les chartes et titres de fondations. Indignées de ce pillage sacrilège, plusieurs vaillantes Lexoviennes s'approchent du brasier ardent où se con-

1. Extrait des articles donnés contre ceux qui pillèrent l'église Saint-Pierre de Lisieux 1502, copie donnée à la *Société Historique de Lisieux*, par Le Métayer des Planches (Arch. n° 751) et copie appartenant à M. le Dr La Néelle.



LA PRIÈRE DE L'AIEULE, de J. Boutey.

fument toutes les richesses de la cathédrale, se saisissent de nombreux ornements et s'apprêtent à les emporter dans leurs manoirs. Ce noble geste ne déplait pas aux réîtres surpris de tant de bravoure et d'énergie. Les crucifix brisés, les statues jetées à bas, les autels dépouillés n'est-ce pas un résultat suffisant? Un bourgeois de Lisieux a malheureusement aperçu la scène : homme violent, grossier, incapable d'un bon mouvement, il se jette sur les pieuses femmes, leur arrache des mains le précieux fardeau et, avec délice, précipite dans les flammes allumées au milieu du chœur les chasubles brodées de soie et d'or. Certains pavés, aujourd'hui dispersés dans le chœur, gardent encore les teintes noires de la flamme et de la fumée.

Il était réservé à la cathédrale de subir une dévastation plus complète encore. Les arquebusiers de Guillaume Paulmier criblèrent de coups le crucifix et les statues des saints. Les ciboires, les calices, les vases d'or enrichis de pierreries sont emportés pour être fondus, mis en lingot et monnayés. Le plomb des couvertures servira à fabriquer des munitions, Le pavage du chœur, une fois défoncé, les chefs protestants laissent fouiller les sépultures afin de mettre les morts à contribution. Les nouveaux barbares, ne comprenant pas l'éloquence des tombes, ouvrent les caveaux et retirent les cercueils de plomb pour s'en servir contre les vivants. Les mausolées élevés à la mémoire des évêques Blosset de Carrouges et Leveneur furent martelés par quelque soudard sans aveu. Le vandalisme huguenot n'épargna que ce qu'il ne put atteindre; les cloches Notre-Dame et Saint-Jean, les hauts dossiers et les miséricordes des stalles, l'aigle, les lutrins, les retables sculptés, le jubé, la porte occidentale du chœur, la clôture du sanctuaire et quantité d'autres objets culturels subirent de cruelles mutilations.

A l'extérieur de la cathédrale, les portes de la façade principale volèrent en éclats sous les coups répétés des marteaux de fer, l'imagerie du portail, quoique abîmée, ne disparut pas complètement dans la tourmente. En effet, un écrivain du dix-huitième siècle, le bénédictin normand dom Taffin, la signale encore à l'attention de ses confrères parisiens.

Il faut être juste et ne pas attribuer à une seule époque les actes de vandalisme que nous constatons aujourd'hui. Les agresseurs de 1562 gardèrent les clefs de la cathédrale jusqu'au 16 mai. A cette date, le gouverneur de Normandie, Henry-Robert de Lamarck, duc de Bouillon, fit

remettre entre les mains des chanoines les clefs de la grande porte occidentale.

Les « séditieux et mal sentans de la foi » n'en continuèrent pas moins leurs dégradations. Ils s'entendaient admirablement à vider les caves des chanoines. Loin de défavouer de tels excès, Guillaume de Hautemer, seigneur de Fervaques, les encourageait visiblement. Apre au gain, ambitieux, batailleur, perpétuellement en quête de profitables aventures, politique avisé, capitaine royal de Lisieux par intérim ou par ruse, Fervaques mit résolument son autorité et son crédit au service des partisans de la religion nouvelle. Dès lors la guerre religieuse tourne au brigandage : Fervaques s'installe confortablement dans la maison de l'official, supprime la pompe des cérémonies catholiques, fait main basse sur la fierte, sur les trésors du chapitre et un superbe évangélaire, l'une des plus riches pièces du patrimoine



Fig. — Le pilier de la nef. — Dessin de Mlle Caron.

artistique de la cathédrale. La doctrine des réformés pouvait être austère, à Lisieux leur vie était joyeuse : de longs diners, avec des menus somptueux, aidaient la persévérance des nouveaux convertis ! Fervaques, qui aimait les manifestations bruyantes, avait parfois d'atroces plaisanteries soit contre les dévôts de saint Urfin, soit contre les ecclésiastiques. Certains érudits ont prétendu qu'il entra à cheval dans la cathé-

drale Saint-Pierre et convertit en écurie la chapelle de la Vierge. Nous avons vainement cherché dans les documents contemporains un écho de ces douloureux sacrilèges.

Les chanoines avaient demandé du secours à Claude de Lorraine, duc d'Aumale. Fervaques quitta la ville de Lisieux au début de juillet et le 18, sans coup férir, les troupes royales y pénétrèrent et organisèrent la défense de la place en prévision d'un retour offensif des bandes iconoclastes.

Les paisibles habitants de Lisieux étaient au comble de la joie, ils fournirent de l'argent, des munitions pour le plus grand profit de la religion romaine.

Le Parlement de Rouen prépara de sérieuses représailles. La justice ne devait pas atteindre les fortes têtes du parti. Les meneurs se dérobèrent en temps opportun, laissant condamner une vingtaine de leurs compagnons de vandalisme.

Louis d'Orbec demeura bailli d'Evreux, et Fervaques, comblé d'honneurs et de dignités, ne connut jamais la mauvaise fortune. On a dit du diable qu'en devenant vieux il se fit ermite. Le maréchal de Fervaques, sur le déclin de l'âge, s'il ne devint pas ermite, ni moine, aida les Jésuites à s'installer à Caen et, avec l'assentiment de l'évêque Rouxel de Médavy, créa à Lisieux, près la côte Saint-Ursin, un couvent de capucins. Il voulait peut-être montrer à ses contemporains comment un gentilhomme normand savait se réhabiliter quand il avait failli. La crainte des châtimens éternels l'avait acheminé vers la sagesse. Le chapitre de Lisieux, oubliant les ravages de 1562, en 1613, accorda à son ancien persécuteur des obsèques grandioses et un caveau dans la chapelle Notre-Dame. Cette cérémonie extraordinaire nous est décrite dans une brochure d'une insigne rareté conservée à la Bibliothèque nationale¹. Le récit permet d'apprécier l'originalité



Fig. 61. — Rouxel de Médavy.

1. *Le Tou-Beau-Feu de la mémoire du Maréchal de Fervaques*, par P. Beaunis, édition Le Verdier, Rouen, MDCCXCII.

et la magnificence des cortèges funèbres qui se déroulèrent dans la cathédrale au début du grand siècle. Sitôt connue la mort du maréchal de Fervaques, « les crieurs de patenostres de la ville de Lisieux », assistés d'un maître des cérémonies, proclament par les rues, avec les titres du défunt, la date de son décès survenu à Rouen le 11 novembre 1613, et les jours des funérailles fixés aux 12 et 13 décembre.

Après l'annonce de la douloureuse nouvelle, les crieurs agitent leurs tintenelles en signe de deuil. Puis, le maître des cérémonies de recommencer son annonce : « Messieurs vous prierez Dieu pour l'âme du Haut et Puissant seigneur feu Messire Guillaume de Hautemer, maréchal de France... »

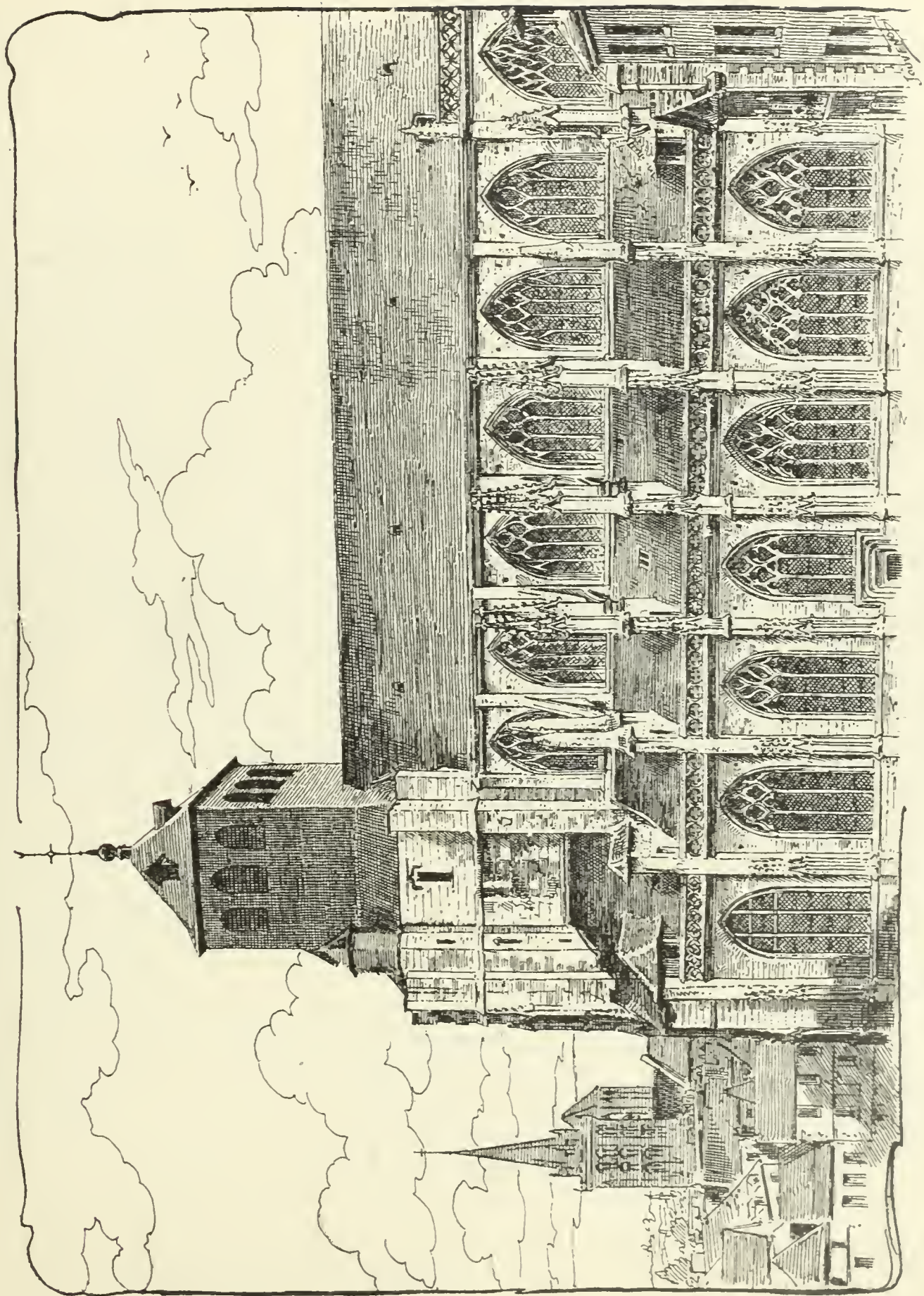


Fig. 100. — Un crieur de patenostres.

Le mardi 10 décembre, le corps est apporté en l'église Saint-Désir de Lisieux et déposé provisoirement dans une chapelle ardente. Deux jours après, dans l'après-midi, matines et laudes sont chantées avec solennité. Le lendemain, le convoi s'organise et gagne la cathédrale Saint-Pierre, lieu de la sépulture. L'évêque Rouxel de Medavy, frère de Pierre de Médavy, gendre du maréchal de Fervaques, préside la levée du corps. Les archers de la maréchaussée maintiennent l'ordre dans le cortège. De nombreux pauvres, revêtus de robes et chaperons noirs,

ouvrent la marche, rangés sur deux rangs, de chaque côté de la rue. « Après marchaient neuf charitez, et deux confrairies différentes en leurs chaperons suivirent les bons hommes estant en prières. » Suivant le rite traditionnel, le plus jeune « chariton » porte le goupillon et le bénitier ; le plus robuste porte la bannière enrichie de fines broderies. Les autres confrères, revêtus de chaperons frangés d'or, la longue torche sur l'épaule, marchent fièrement, écoutant avec une visible satisfaction le tintement des campanelles.

Lentement le défilé s'ébranle. A toutes les fenêtres s'écrasent des « contemplatifs ». Un nombre considérable d'ecclesiastiques, « les capucins en dévotion », les bourgeois, les echevins de Lisieux, le bailli vicomtal, les



L'ÉGLISE SAINT-PIERRE ET L'ÉGLISE SAINT-JACQUES (Dessin de Jouvenot).

médecins et apothicaires suivent et portent un cierge ou un bâton noir à la main. Toutes les marques d'honneur de l'illustre défunt, étendard, bannière de combat, armures, épées, décorations, bâton de maréchal, sont portés par des gentilshommes ou des pages. Le cheval de bataille caparaçonné d'étoffes rehaussées de franges d'or, de broderies et de clinquants d'argent, est conduit par six valets de pied.

Une foule extraordinaire moutonne dans la rue Grande et les ruelles transversales. Chacun observe attentivement le cortège. Voici les personnages en vue, les barons, chevaliers, comtes et ducs « accoustrés en deuil.... aucuns la larme à l'œil ». Voici Mgr de Médavy, encadré par ses porte-insignes et par le chapitre de la cathédrale. Ces « Messieurs du clergé » précèdent le cercueil soutenu par onze archers sous un dais armorié. Un chapelain portait le cœur du maréchal. Récemment, M. l'abbé Delamare l'a retrouvé dans l'église de Fervaques. Les proches parents du défunts marchaient derrière le dais funèbre...



Fig. 63. — Le Maréchal de Fervaques.

Un tel défilé devait onduler longtemps à travers la cité... La place du marché et le parvis de la cathédrale frémissent d'une animation inaccoutumée. Enfin des croix débouchent devant le palais épiscopal, environnées de chandeliers et de cierges... Les antiennes succèdent aux psaumes, les bourdons et les cloches chantent sur la dépouille du maréchal l'espoir de la résurrection immortelle. Les chants s'apaisent, la multitude se recueille. Le cercueil vient de passer près de l'église Saint-Germain, Mgr de Médavy, voyant le portail occidental de Saint-Pierre assiégé par des milliers de curieux,

fait signe d'entrer « par la porte qui est au droit du cieur et anef de la susdite église... appareillée et ornée en deuil ». Les archers déposent la bière sous un catafalque encadré de très nombreux cierges.

L'évêque de Lisieux officie, un capucin prononce l'oraison funèbre de l'illustre défunt, l'élite des assistants se présente à l'offrande. « Le service estant achevé, le cercueil fut levé en grand honneur, et porté devant l'image Notre-Dame, ou estait le préparatif, en arche voûtée, et l'autel orné pour subvenir à la réception de ce dernier honneur temporel. » Le corps est descendu dans le caveau, les colliers d'ordre, l'enfeigne, tous les insignes du commandement militaire, sont réunis autour de la chapelle ardente. Les pauvres emportent leurs cierges, les archers et « maîtres d'hôtel leurs bastons noirs », le bâton de maréchal de France, dernier hochet de la vanité humaine, est brisé en présence de toute l'assistance. Tout est fini, c'est le dernier adieu.

Le maréchal ne devait pas dormir dans les caveaux de la chapelle Notre-Dame d'un sommeil inviolé. Par une cruelle ironie des événements, celui qui naguère avait laissé profaner les tombeaux des évêques de Lisieux devint la victime des soudards qui ne respectaient ni les souvenirs du passé, ni le repos des morts.

En 1789, à Lisieux comme dans la plupart des villes, des cérémonies imposantes célèbrent l'union de la religion et de la liberté. Dès le 14 avril 1790, le district de Lisieux reçoit plein pouvoir pour administrer et aliéner à son gré le patrimoine ecclésiastique de la région. Le 21 avril, le projet Martineau supprime les chapitres des églises cathédrales et ne maintient qu'un seul évêque par département. Le 24 août, Louis XVI, trop faible pour braver l'Assemblée nationale, sanctionne les divers décrets connus sous le nom de « Constitution civile du Clergé. » Sous prétexte de renouveler l'Eglise de France, les parlementaires espéraient la détacher de Rome et l'asservir au pouvoir civil. Le 23 octobre, en pénétrant dans « leur église », les chanoines de Lisieux virent aux portes une affiche annonçant leur suppression.

Ces premiers proscrits de la hiérarchie ecclésiastique ne s'éloignèrent pas subitement. Pendant plusieurs jours encore, assis dans les stalles du chœur, revêtus du rochet et de l'hermine mouchetée de noir, les membres du chapitre continuent à glorifier Dieu par leurs prières et leurs chants.

Le maire de Lisieux, M. Le Roy, homme de loi, ne peut comprendre une telle résistance: devant la légalité tout doit céder... même un chapitre de cathédrale. Dominé par le club des Amis de la Constitution, établi depuis le 29 juillet dans le couvent des Frères Prêcheurs, le pauvre maire allait, venait, se torturant à la recherche d'un compromis. En face de l'attitude du chapitre que devenir ?

Dès le 26 octobre, hésitant, incertain, n'osant prendre de responsabilités, le maire fait part à son conseil des décrets sur la suppression de



Fig. 64. — Les chanoines de Lisieux.

l'évêché et des chanoines de Lisieux. « Le chapitre, dit-il, s'est assemblé au mépris du décret, a célébré l'office dimanche dernier et ce jour. Le procureur de la commune¹ et son substitut² regardent ce fait comme une infraction à la loi, dont l'effet principal est de retarder ou empêcher l'aliénation des biens nationaux à laquelle est attaché le salut de l'État. »

Après délibération, le conseil général de la commune décide d'en référer au conseil général du district qui, à son tour, implore les conseils du directoire du département du Calvados³. Le 13 novembre, quatre dignitaires du chapitre présentent au district de Lisieux l'état détaillé des biens, revenus et charges de leur association. A s'en tenir aux déclarations des intéressés, le chapitre de Lisieux était à l'abri du besoin, puisque, bon an, mal an, son revenu dépassait soixante mille livres, déduction faite des charges⁴ dont cer-

1. M. Yon, rue Pont-Mortain.

2. M. Le Rat, rue Porte-de-Paris.

3. Extrait des Regist. Municip., 26 oct. 1790. — *Archives départementales*.

4. Déclarations des Biens du clergé. — *Archives départementales*.

taines fondations étaient grevées. Avant le vendredi 10 novembre, les administrateurs du directoire du district de Lisieux avaient transmis au chapitre de la cathédrale Saint-Pierre l'ordonnance du département du Calvados, portant défense aux chanoines de s'assembler et continuer l'exercice du culte. Dans une protestation calme, courtoise et pleine de dignité, les membres du chapitre rappellent à l'autorité civile leur place dans la hiérarchie ecclésiastique et les objets multiples de leur existence corporative. Spécialistes de la prière, dépositaires des précieuses traditions de l'église de Lisieux, conseillers nés de l'évêque, chargés du double devoir de soulager les vivants et d'implorer pour les morts, les chanoines demandent à Messieurs les administrateurs du district la liberté de poursuivre leur ministère, dussent-ils subvenir eux-mêmes aux frais du service divin¹.

Les plaintes et réclamations du chapitre, malgré leur modération, ne trouvèrent aucun écho près des administrations publiques. Le 11 novembre, le conseil général de la commune dénonce au Comité des Recherches et supprime « comme attentatoire à l'autorité des lois » une lettre pastorale de Mgr de la Ferronnays en date du 27 octobre. Cet écrit attirait l'attention des prêtres et des laïques sur les regrettables innovations de l'Assemblée Constituante.

La délibération du conseil général prouve que le prélat était très sympathique dans son diocèse, sa charité s'y trouve nettement soulignée : mais les officiers municipaux, nullement préparés à l'exercice de l'autorité, ne peuvent comprendre qu'un évêque proteste contre la suppression de son siège et défobéisse à la Constitution. Sans s'inquiéter des récents décrets, Mgr de la Ferronnays garde sa juridiction, baptise, confirme, reçoit dans sa cathédrale l'abjuration d'un juif alsacien², confère des dispenses, visite les communautés religieuses, les encourageant à rester fidèles à leur règle et à leur volontaire immolation.

La vigilance soupçonneuse de la société populaire, l'attitude malveillante d'une partie de la population, décidèrent l'évêque de Lisieux à quitter sa ville épiscopale, ce qu'il fit sans doute dans le courant de novembre 1790.

1. Dernière délibération du chapitre de Saint-Pierre, *Bijoc.ms.*, 2^e année, 1^{re} livraison, 15 mai 1910, pp. 31-32-33.

2. Registre de l'Évêché de Lisieux, 8 oct. 1790.

Avant de porter ses regards vers la terre étrangère, le pieux prélat séjourna quelques semaines au château du Pin, propriété d'un ami très sûr, M. de Boismont, membre de l'Académie française, archidiacre de Rouen. En s'éloignant, l'évêque de Lisieux se flattait de revenir bientôt présider quelque solennité dans sa cathédrale. A brève échéance, l'apaisement se produirait sûrement, la volonté de quelques-uns ne pouvait devenir la volonté du peuple. Ainsi raisonnaient également les chanoines. Les événements allaient donner à ces prévisions un démenti cruel.

Du 14 au 18 décembre, des commissaires nommés par le directoire du département, dressent l'inventaire « des effets mobiliers de la cy-devant cathédrale Saint-Pierre ». Les ornements de la grande et petite sacristies sont recensés et les scellés apposés sur les chasubliers. Les calices, ciboires, burettes anciennes, les croix et chandeliers et toute l'argenterie de la salle capitulaire sont pareillement enfermés sous scellés.



Fig. 65. — Mgr de la Ferronnays.

Après l'inventaire du chœur et de la nef, les commissaires ferment soigneusement les portes d'entrée, montent à la bibliothèque et dressent la liste des nombreux ouvrages ou manuscrits qu'elle renferme. Pierre Vivien, âgé de trente-et-un ans, sonneur et bedeau de Saint-Pierre, et Charles Cuilié, âgé de soixante-et-un ans, presque infirme, second sonneur et souffleur d'orgue depuis une quarantaine d'années, deviennent gardiens des biens mis sous séquestre.

Trouvant portes closes, les chanoines ne peuvent plus s'assembler. Une seule ressource leur reste, celle d'implorer la clémence de l'autorité municipale. Sur l'heure, le chapitre s'empresse de recourir à cet expédient. Les

magistrats locaux reçurent avec une joie enfantine les doléances des chanoines et les transmirent sans tarder à l'autorité départementale. « Aujourd'hui, disent-ils dans leur

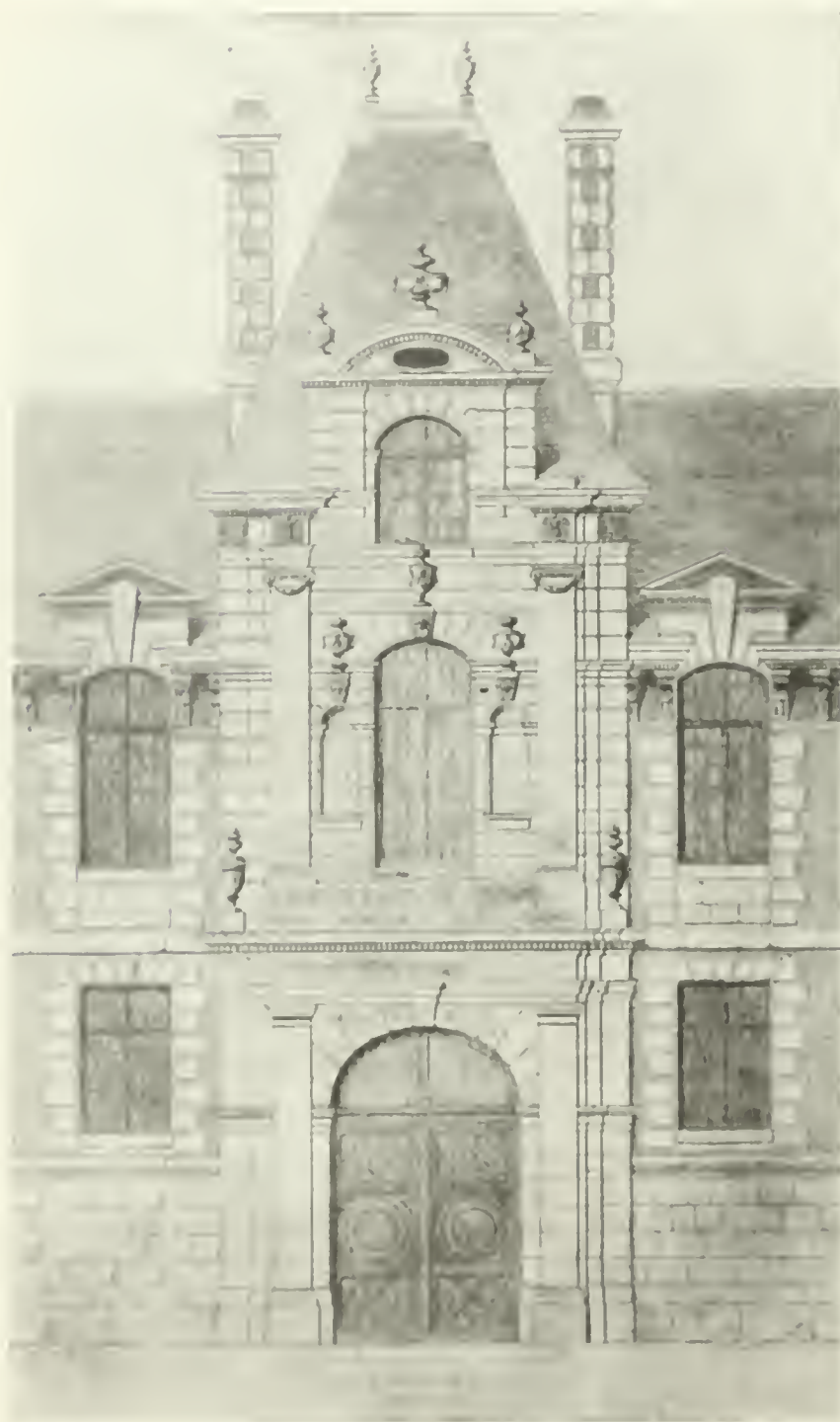


Fig. 66 — L'ancien évêché de Lisieux.

lettre de recommandation, les chanoines nous prient de leur accorder la permission de célébrer des messes basses dans les chapelles de l'église et d'y acquitter les fondations aussi à voix basse comme simples prêtres en abandonnant le costume qu'ils avaient comme cy-devant chanoines, de leur délivrer à cette fin quelques vases sacrés, linges et ornements dont ils se rendront gardiens et responsables, ainsi que l'usage de la petite sacristie, nous observant que cela se pratique ainsi dans quantité de cathédrales du royaume ».

La demande fut accordée et les chanoines virent ainsi leurs privilèges s'amoinrir et diminuer graduellement. Certains prêtres des pa-

roisses assistent avec une secrète complaisance à cette déchéance du haut clergé. Plusieurs ecclésiastiques, très pénétrés de philosophisme, applaudissent même ouvertement à ces mesures égalitaires, ne se doutant pas

que cette absence de solidarité leur apportera dans l'avenir de douloureux mécomptes¹.

Pour le chapitre de Lisieux, l'hiver se passa sans trop d'anxiété : les magnificences du culte disparues, les prières devinrent plus ferventes.

Le 20 avril 1791, le conseil général adresse ses vœux de bienvenue à l'évêque constitutionnel Claude Fauchet, en des termes où l'enflure se mêle au contentement : « Depuis longtemps nous désirions voir l'épiscopat confié à des mains pures, votre nom, mille et mille fois répété par les vrais amis de la Constitution, prouvait assez que vous étiez digne de remplir cette place éminente qui, jadis livrée à l'intrigue, ne sera désormais que la récompense de l'homme vertueux qui sait, sans hypocrisie, rendre à Dieu ce qui est à Dieu et donner l'exemple de l'obéissance aux lois de sa patrie. Votre élection, Monsieur, a été un sujet de fête pour les patriotes, et les ennemis de la Constitution en ont gémi. Ce n'est point pour vous en complimenter que nous vous écrivons, nous seuls devons nous féliciter de votre promotion. Veuillez bien nous certifier de votre acceptation. Le jour où nous en recevrons l'affurance sera, n'en doutez pas, pour nous un beau jour et nous espérons, sous la conduite d'un pasteur aussi méritant, marcher dans le sentier difficile du salut avec autant de courage et de succès que nous volons à la liberté². »

L'air imposant du nouveau venu, sa belle taille, son regard pénétrant, sa voix musicale, son geste très sûr réjouirent les partisans de l'église nouvelle. Rien ne dut être négligé pour le cérémonial au moment de son entrée solennelle à Lisieux.

Dès le 22 avril, les officiers municipaux s'inquiètent du jour et de l'heure du passage de M. Fauchet. « afin de donner à ce digne pasteur des preuves non équivoques de leur satisfaction³. »

Le 21 mai, les mêmes magistrats invitent le clergé de la ville à ne plus recommander aux prières des fidèles Mgr de La Ferronnays, sous peine

1. Inventaire du 12 décembre, 1790 in-fol. — *Archives départementales*. — Pierre de la Gorce, *Histoire de la Révolution*, t. I, p. 26.

2. Correspondance de la municipalité de Lisieux, 1791.

3. Municipalité de Lisieux, lettre à M. Dejean, membre du cercle social, Corresp., année 1791.

d'une grave infraction aux lois. Le 3 juin, M. Duprey, curé de Saint-Germain, est sommé de remettre la clef de son presbytère à la municipalité,

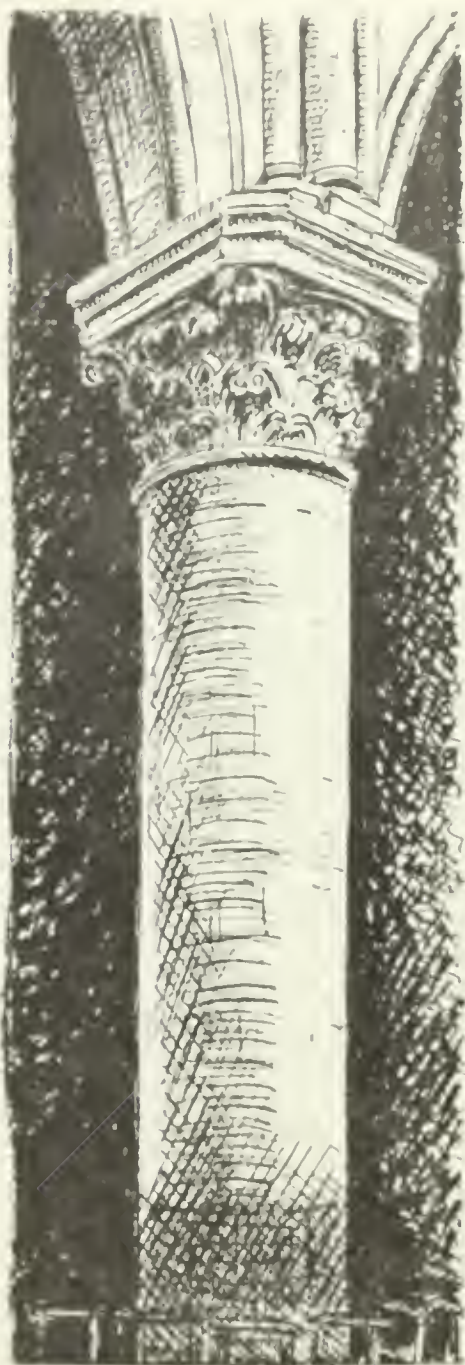


FIG. 67. — Pile de la nef
Dessin de M^l Caron

car deux jours après, M. Bunel, le curé constitutionnel, désigné par l'évêque du Calvados, doit être solennellement installé dans ses nouvelles fonctions. Le 10 juin et le 19 août, diverses maisons canoniales et plusieurs propriétés rurales appartenant à la cathédrale Saint-Pierre sont aliénées. Parmi les acheteurs figurent des négociants, des bourgeois, de simples artisans.

Les acquéreurs avaient la faculté de se libérer par annuités avec du papier monnaie devenu célèbre sous le nom d'assignats.

A la Noël, les officiers municipaux décidèrent de substituer l'église Saint-Pierre à l'église Saint-Germain comme paroisse. Celle-ci semblait beaucoup trop exigüe pour les réunions populaires. La cathédrale serait infiniment plus propice aux grands auditoires, et aux grands effets d'éloquence.

Le directoire du département du Calvados et le district ne pouvaient refuser pareille faveur: aussi, le dernier jour de décembre, toutes précautions sont prises pour que le 15 janvier 1792 le service divin se fasse non plus à Saint-Germain mais à Saint-Pierre¹.

C'était un dimanche, vers dix heures du matin, le clergé de Saint-Jacques et Saint-Désir, la garde nationale, quittent la maison commune et se rendent processionnellement à l'église Saint-Germain, coquettement assise entre le

1. Arrêté du conseil général relatif à la translation du service divin. *Archives municipales.*



VUE DE L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN, d'après un crayon de Le Cerf. Eglise démolie en 1798.

cimetière et la rue au Cerf ; sa flèche émerge agréablement au-dessus des maisons voisines, son portail à tympan sculpté, les fines dentelures de ses clochetons effilés, les arcades légères de sa façade, font de ce vaisseau un des plus élégants qu'ait élevé la fin du moyen âge sur la terre normande.

Le cortège entre dans l'église Saint-Germain, le curé sous le dais porte les divines espèces, puis la grande porte s'ouvre de nouveau pour laisser passage aux autorités et à la foule.

Le défilé est long : après avoir pris la gauche, il remonte la grand'rue, gagne la place du Marché, le parvis, et pénètre dans la cathédrale. Les fidèles s'agenouillent, le canon tonne, et pendant que le clergé en chape remplit le sanctuaire, comme pour mettre un peu de joie sous le ciel grisâtre, toutes les cloches de la ci-devant cathédrale sonnent éperdument. Durant la cérémonie, les portes de l'église désaffectée sont closes. Jamais plus elle ne reverra son hôte aimé : avant que ne s'achève la tourmente révolutionnaire, en 1798, la pioche des démolisseurs l'aura jetée bas. Le théâtre de Lisieux, Saint-Mards de Fresne, Saint-Jacques et Saint-Pierre, Auvillars et Ammeville, ont rivalisé d'ardeur pour obtenir quelques-unes des dépouilles de Saint-Germain.

Peu de jours après la prise de possession de Saint-Pierre par le clergé affermenté, deux cents affiches blanches, placardées tant à Lisieux que dans les localités environnantes, annoncent « la vente publique et à l'encan, à

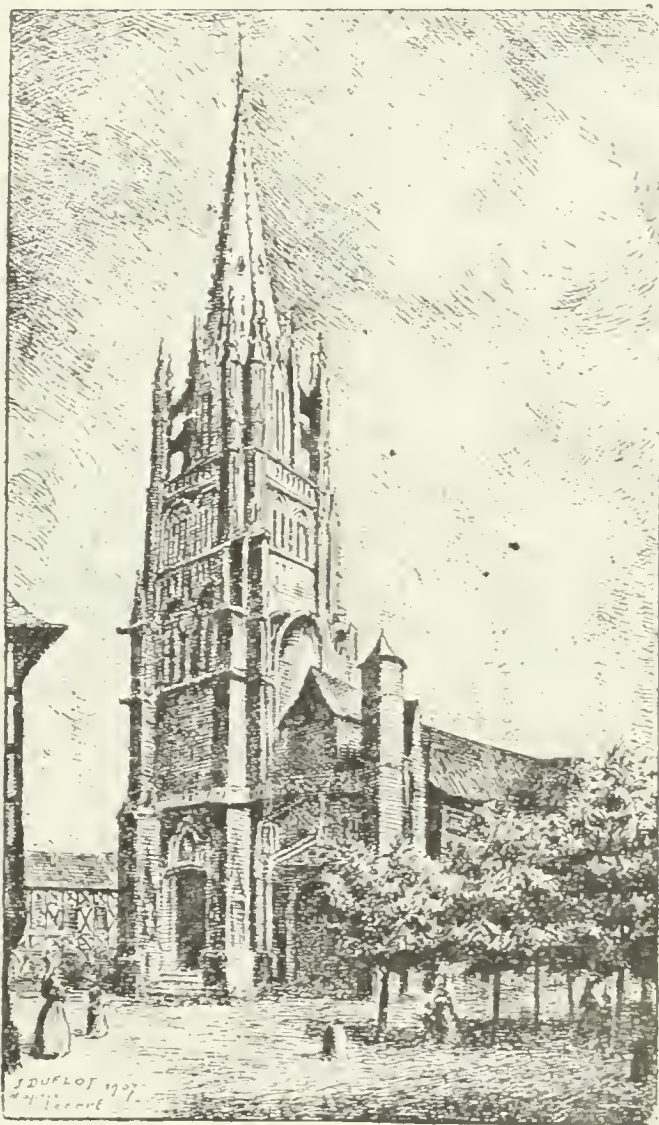


Fig. 68. — L'Église Saint-Germain

la porte de l'église Saint-Pierre, ci-devant cathédrale de Lisieux, de plusieurs meubles d'église » et d'une foule d'objets provenant de la maîtrise¹.

Dans ce temple, hier encore si riche de pièces d'orfèvrerie, de soieries, de brocarts et d'objets d'art, le clergé constitutionnel, maître et triomphant, pourrait à son aise organiser des réunions plus simples et plus fraternelles que celles de l'Église privilégiée. Un orchestre ne pouvait-il donc point

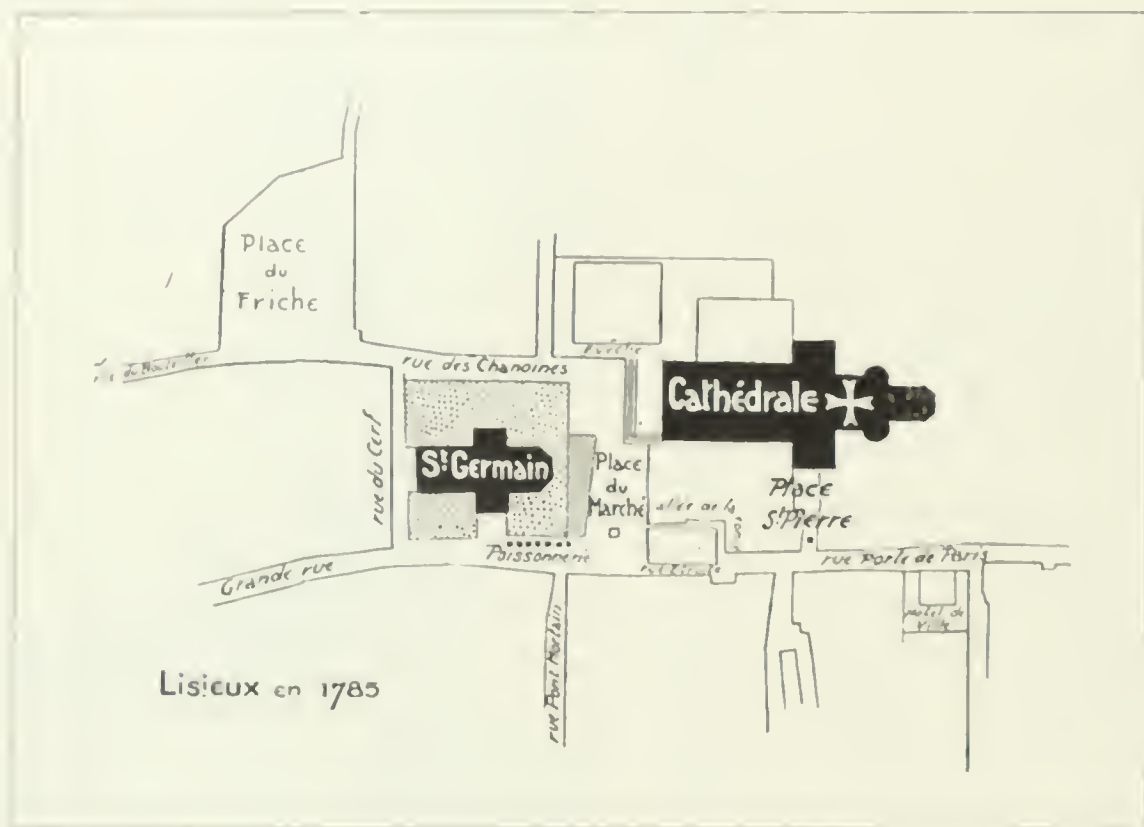


Fig. 69.

remplacer les orgues muettes ? Des faisceaux de drapeaux, de longues guirlandes entremêlées de cocardes multicolores, feraient oublier les « monuments et armoiries qui annoncent encore l'ancien régime et le despotisme². »

Le même drap mortuaire servira désormais pour tous les citoyens, tout le clergé salarié par la nation devra assister à chaque inhumation, quelle que soit la condition du défunt, « et ce pour prouver l'égalité décrétée par

1. Affiche du 1^{er} février 1792. A Lisieux, chez J. Delaunay, impr., rue Étroite. — Archives départementales.

2. Registre municipal de Lisieux, 1792. — *Délibérations et Correspondances*.

l'Assemblée nationale¹ ». L'office sera d'égale durée pour les humbles comme pour les bourgeois, et nul emblème seigneurial, aucune tenture ne sera plus accrochée aux piliers de la nef et du chœur. Pour plus de simplicité encore, le sonneur ne mettra en branle qu'une seule cloche, non seulement pour les inhumations, mais aussi pour les offices du dimanche, sauf dans les fêtes majeures où deux cloches pourront sonner.

Le 31 août, une adresse est envoyée à Mgr Fauchet, évêque du Calvados, pour solliciter de l'Assemblée nationale que « la ci-devant cathédrale soit définitivement accordée pour paroisse Saint-Germain ». Le 14 août, la Constituante avait ordonné « de détruire, sans aucun délai, les monuments, reste de la féodalité, de quelque nature qu'ils soient, existant encore dans les temples et autres lieux publics, et même à l'extérieur des maisons particulières ».

Ces prescriptions barbares furent exécutées à Lisieux avec une aveugle fidélité et une étonnante précipitation. La chaire épiscopale, le jubé, les mausolées et les armoiries qui décoraient les murailles de la cathédrale Saint-Pierre disparurent en quelques jours. Seule, l'image de l'évêque Hennuyer devait être respectée, grâce à l'initiative de la société populaire : au conseil général elle adressa la pétition suivante :

*A Messieurs les Administrateurs du Conseil général du District,
Maire, Officiers municipaux et Notables réunis,*

Messieurs,

Jean Hennuyer honora son siècle par un trait rare d'humanité, la fatale journée de la Saint-Barthélemy fut pour lui un jour de gloire, puisqu'il détourna les citoyens de cette ville de tremper leurs mains dans le sang de leurs frères. La mémoire d'un homme si grand et si humain, de ce premier ami de la liberté, doit être à jamais conservée. Son image est un dépôt sacré que les hommes libres méritent seuls de posséder, et s'il doit être retiré du lieu qu'il occupe, ce ne peut être que pour être placé au milieu d'eux.

Nous venons, en conséquence, Messieurs, vous demander au nom des

1. Délibération du Conseil municipal des 25, 30 août et 17 sept. 1792.

amis de la liberté et de l'égalité, que l'image de cet homme vertueux leur soit accordée pour être placée dans le lieu de leurs séances, en face du bureau, et que l'inscription étant au pied soit traduite en langue française pour devenir intelligible à tous les citoyens.

La fraternité avec laquelle vous nous accueillez est sur garant de la réussite de notre intéressante pétition.

Les commissaires de la Société des Amis de la liberté et de l'égalité,

Langueneur fils, Bellière, Prey.*

Les officiers municipaux accueillirent favorablement la demande du club, mais quand, le 13 septembre, les commissaires de la société entrèrent dans la cathédrale, la statue de l'évêque Hennuyer était déjà décapitée. Des patriotes trop zélés s'étaient hâtés de briser ce précieux vestige du passé.

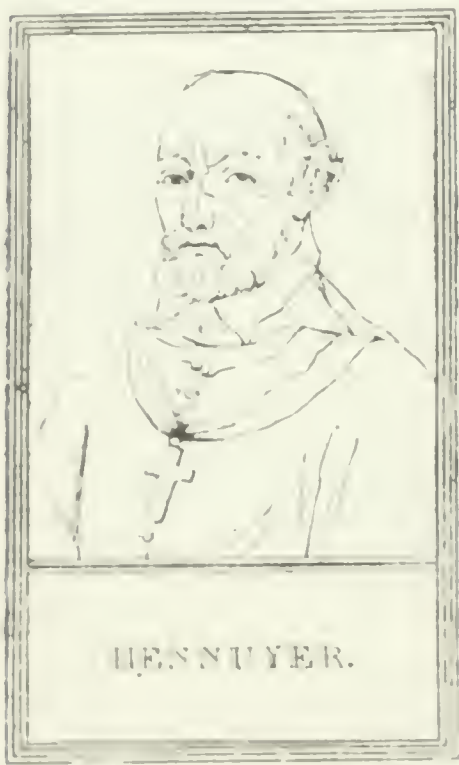


Fig. 70.

Le 17 septembre, à 10 heures du matin, les électeurs de la 2^e section se réunirent à Saint-Pierre pour la nomination des juges de paix, de leurs assesseurs et greffiers. Le lendemain, à 8 heures, les citoyens de la même section s'occupent du renouvellement de la municipalité.

Ce n'était pas la première fois que la cathédrale servait à ces assemblées électorales, maintes fois les patriotes y étaient venus soit pour des services solennels, soit pour des réunions purement civiles et politiques. La maison de Dieu, en vertu de l'égalité, n'était-elle pas la maison de tous ? Des dames, des jeunes filles de la bourgeoisie, des femmes d'aspect minable, saturées de déclamations, assistent souvent à ces rassemblements. Pendant les séances publiques, leur tricotage d'une main, l'aiguille de l'autre, elles applaudissent les harangues ou s'égaient

1. Délibération du Conseil municipal, 12 sept. 1792.

comme à la comédie. Les plus mal coiffées, les plus mal vêtues se moquaient de la police : au fond elle n'existait pas.

Les orateurs devaient parler au milieu d'interruptions incessantes et d'un bourdonnement continu. Même pendant les cérémonies religieuses, l'ordre devenait difficile. Les « vrais républicains » prirent plus d'une fois les « royalistes » en flagrant délit « d'incivisme ». Quelque fâcheux s'ingéniait à renverser un banc, un autre contrefaisait les gestes, les attitudes, le parler des orateurs. Le dimanche à la messe « la bonne compagnie » raillait les proclamations du directoire départemental ou les décrets de l'Assemblée nationale, et le peuple, au moment des prières pour la nation, chantait obstinément l'antienne liturgique en usage sous la monarchie. Les citoyens musiciens de la garde nationale finirent par s'offusquer d'une telle audace et demandèrent à la municipalité d'y mettre bon ordre. Le 28 décembre parvenait la réponse suivante :

Citoyens,

Nous ne pouvons qu'applaudir à l'observation que vous nous avez faite au sujet de l'abus qui résulte de la prière Domine salvum fac regem, que des personnes, par habitude et qui ne savent pas le latin, chantent au lieu de Domine salvum fac gentem et legem : nous sentons, comme vous, que c'est un larcin fait à la nation et à la loi qui méritent à tous égards qu'on adresse des vœux au Ciel en leur faveur et non pas pour le roy, dont le nom seul est odieux aux vrais républicains.

Pour éviter cette erreur, il est un moyen, c'est de changer l'air ancien et d'en substituer un nouveau qui soit facile. Le peuple, en l'apprenant lorsque vous le chanterez en symphonie, se familiarisera avec les mots gentem et legem, il oubliera celui de regem et tout sera dans l'ordre. Comme cela est de votre compétence, nous vous invitons de vous en occuper : votre zèle que nous connaissons nous promet que vous vous en acquitterez au plus tôt¹.

L'enlèvement des cloches devait suivre de près la suppression des armoiries et des mausolées. Mettant à profit un décret de la Convention, du

1. Lettre du 28 décembre 1792. *Correspondance de la Municipalité.*

23 février 1793, les officiers municipaux de Lisieux décidèrent d'utiliser la sonnerie de la cathédrale pour la défense de la cité et de la République. Transformées en canons, les cloches seraient beaucoup plus utiles. Le 25 février, vers huit heures du matin, commença « le déplacement des cloches inutiles ». Cinquante gardes nationaux surveillaient les abords de la cathédrale, afin d'éviter des scènes douloureuses dans la population.

Dans une lettre aux officiers municipaux d'Honfleur, le 9 mars, la municipalité lexovienne fait connaître les termes du marché relatif aux cloches :

« Les citoyens frères Perié, demeurant à Paris, ont acheté le métal de nos cloches pour le prix de 30 sols par livre et se sont obligés nous fournir 8 pièces de canon du calibre de quatre, montés sur leur affût, aux conditions que nous ferions porter nos cloches à nos frais; nous avons pris celles des communautés et couvents supprimés, de même que celles de l'église Saint-Germain qui l'a également été, nous n'en avons laissé à celle de l'église Saint-Pierre, qui sert provisoirement de paroisse au lieu et place de cette dernière, que deux moyennes et deux petites et à Saint-Jacques autant. »

Aux sept cloches de la cathédrale adressées au fondeur parisien, la municipalité ajoute, le 4 mars, une effigie d'évêque en cuivre, d'un poids de 899 livres.

Le 11 mars, les patriotes de Lisieux s'impatientent : à leur gré, les canons tardent bien d'arriver... Le maire, M. Bloche, est accablé de réclamations impérieuses, le peuple murmure, les esprits s'aigrirent et nombre de gens réclament bien haut qu'il eût été préférable de vendre les cloches à un chaudronnier bien connu à Paris, Armandie, qui le 10 février avait soumissionné l'achat des cloches pour 23 sols la livre. Le marché était évidemment moins lucratif, mais plus sûr.

Enfin, le 17 mars, des pièces de canon arrivent à Lisieux. Les efforts et les diligentes démarches du maire Jouenne de Longchamp, député de la Convention, avaient abouti à ce premier résultat. Néanmoins, à l'arrivée des voitures, les vrais républicains éprouvèrent une déception cruelle. Ils avaient beau regarder, au lieu des huit pièces de canon promises en échange des cloches, les chariots n'en contenaient que deux d'assez médiocre gros-

seur. La Convention avait gardé le surplus pour ses armées aux prises avec la coalition des grandes puissances européennes.

Non sans peine, les édiles de Lisieux expliquent à leurs concitoyens que l'intérêt particulier doit céder devant l'intérêt général, que, dans des conjonctures si graves, faire éprouver des défagrément à de véritables patriotes, ce serait provoquer les rires « des aristocrates¹ ». De telles raisons n'avaient guère d'emprise sur la « cautèle normande » des habitants du pays d'Auge.

Une seule cloche, l'Echauguette, demeura dans le beffroi de Saint-Pierre, les trois autres furent descendues, au début d'avril 1794, pour être converties en canons².

Le 23 juillet de l'année précédente, la Convention avait ordonné de ne laisser par paroisse qu'une seule cloche et de transporter les autres aux fonderies voisines. Une telle décision ne fut pas appliquée sur l'heure, pour ne point éveiller les susceptibilités de la population très attachée à ses richesses campanaires. Avant de laisser partir les onze cloches de leur carillon, les paroissiens de Saint-Jacques ne les avaient-ils pas sonnées durant plusieurs jours et plusieurs nuits ? Les habitants de Saint-Germain n'avaient-ils pas envahi l'hôtel de ville pour les replacer dans leur clocher, et permettre au célèbre carillonneur Mesnier d'exercer à nouveau son talent ?

Malgré leur civisme, les autorités locales devaient compter avec l'exaspération des consciences religieuses. Tout contribuait d'ailleurs à surexciter les colères des honnêtes gens : en octobre, les cercueils de plomb renfermés dans les caveaux de la cathédrale avaient été enlevés. Les cadavres des évêques jetés pêle-mêle au cimetière actuel. Les plombs des cercueils devaient être transformés en balles. Le corps du maréchal de Fervaques fut retrouvé dans un parfait état de conservation, enserré dans de longues et fines bandelettes de toile, que se disputèrent les femmes présentes à cette triste besogne de l'extraction des cercueils.

La profanation de la tombe du maréchal n'excita pas les mêmes répugnances que les autres exhumations. Vers 1839, le couvreur de la cathé-

1. *Correspondance de la Municipalité* du 24 février.

2. Conseil général de Lisieux. — Délibération, 17 germinal, 2^e année rép.

drale Saint-Pierre, un nommé Picot, racontait avec délices qu'au moment où le squelette du seigneur de Fervaques fut mis à découvert, un ouvrier asséna un vigoureux coup de bêche sur le crâne du cadavre en s'écriant : « Ah! gredin, tu en as fait souffrir assez d'autres¹. »

De pareilles besognes ne pouvaient manquer d'ouvrir la porte au vandalisme des sectaires de la Révolution, excités par les gazettes, les placards, les brochures et les harangues qu'ils entendaient dans les réunions publiques.

Le 27 octobre 1793, un détachement de hussards et quelques énergumènes, Picot, cabaretier, Le Maréchal, Le Roy, perruquier, et Mignot,

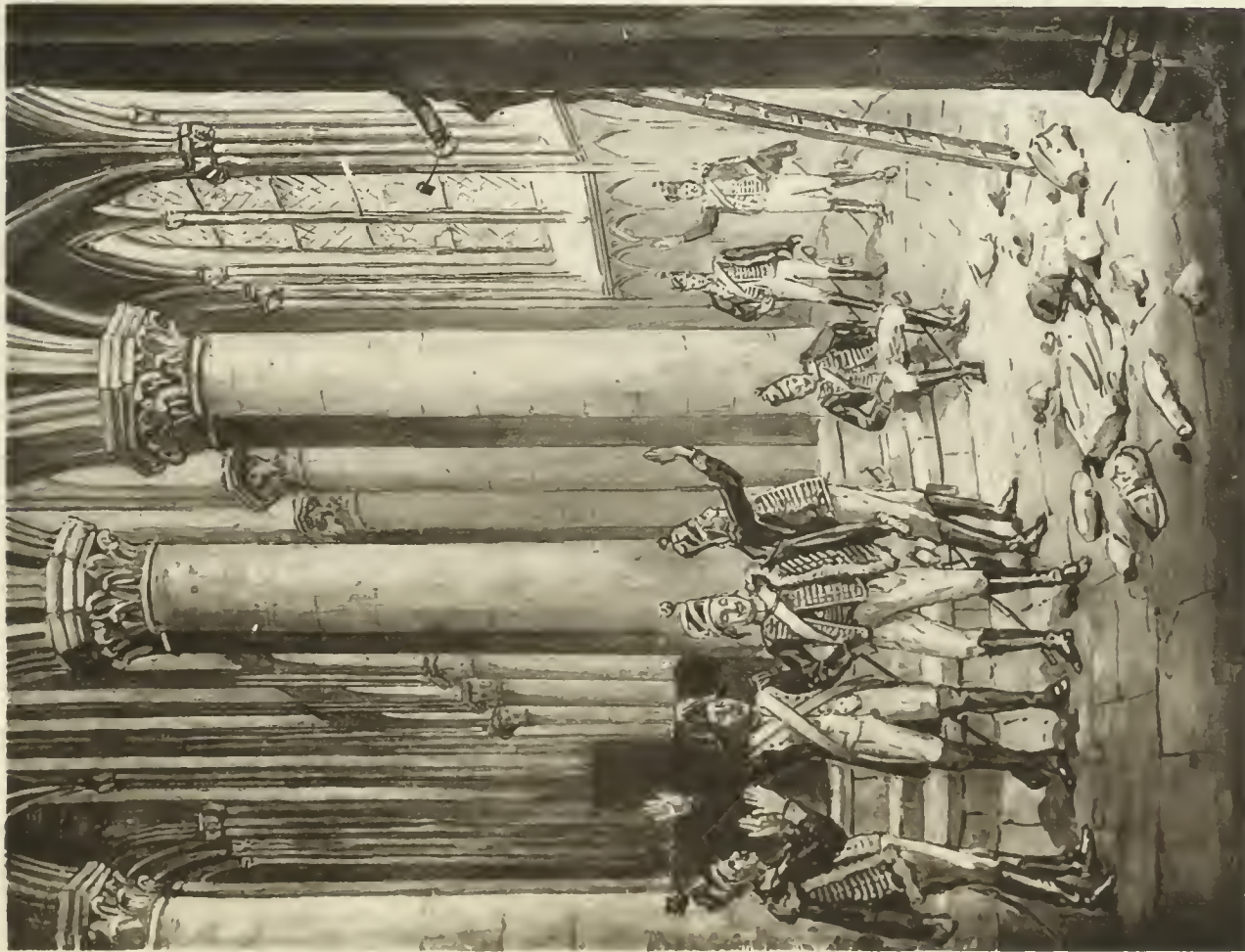


Fig. 11. — LISIEUX au XVII^e siècle

tailleur, pénétrèrent dans l'église Saint-Pierre et s'y livrent aux plus lamentables déprédations. La chapelle Sainte-Anne, située à gauche du chœur, reçoit les premiers dommages. Le citoyen Le Roy escalade prestement les grilles d'entrée, monte sur l'autel, déplace la statue de saint Germain et autres pieuses images. Prenant l'une de ces statues par la tête, le zélé démolisseur interroge ses compagnons : « Que ceux qui sont d'avis de jeter ce saint à terre lèvent la main. » Aussitôt plusieurs mains se lèvent, un bruit strident résonne sur les pavés, la statue vient de s'y abîmer.

Tambour en tête, hussards et « bourgeois » fracturant tout, brisant tout, explorent la chapelle Notre-Dame. Monsieur Saint-Urfin perd bras et

1. Notes manuscrites de MM. Loir et Puchot



LE VANDALISME RÉVOLUTIONNAIRE,

en octobre 1793.



Gouaches de Léon Leclerc.

LA REOUVERTURE DE LA CATHÉDRALE,

15 août 1802.

jambes: saint Laurent, saint Michel gisent sur les dalles affreusement mutilés. Et comme si la destruction de ces images vénérables ne suffisait pas à apaiser sa rage antireligieuse, l'un des profanateurs, voyant un afficheur de la rue aux Fèvres, Simon Vaudin, sauver un Christ de la destruction sacrilège, se saisit de l'image de Jésus crucifié, la jette par terre et lui donne un vigoureux coup de pied. Avant de quitter la cathédrale, ces hommes de désordre jettent la statue de saint François la face contre terre, la font rouler les degrés du perron, la mettent debout et la portent auprès de « l'arbre de la fraternité, planté sur la place publique ». Les hussards frappent le pauvre saint François à coups de sabre avec tant de violence que l'un de ces sabres vole en éclats.

Plusieurs Lexoviens protestèrent immédiatement contre ces attentats sacrilèges. Sur cette dénonciation, la municipalité impuissante traduisit les profanateurs devant le juge de paix non moins impuissant.

Devant le parti de la violence, le parti de la modération et de l'ordre devenait de jour en jour plus faible.

Persecuté, mais non anéanti, le catholicisme avait toujours ses fidèles. Dans la cathédrale devenue temple de la Raison « au lieu d'écouter la morale saine et républicaine », bien des personnes continuent de venir prier près de leur saint de prédilection.



Fig. 72. — Le portail du Paradis vers 1860

Pour mettre fin à ce « fanatisme trop invétéré », le 21 pluviôse an II (1^{er} février 1794), le conseil général décide « que toutes les idoles qui sont dans la ci-devant cathédrale de cette commune et qui a été choisie pour le temple de la Raison en seront retirées et pour cet effet, le conseil général a nommé pour ses commissaires les citoyens Granval, officier municipal, et Lozout, notable, lesquels sont invités de s'occuper incessamment et ce, à commencer dès le jour de demain, à retirer toutes les dites idoles, sauf au conseil général à se pourvoir aux représentants du peuple pour obtenir la dite ci-devant cathédrale définitivement pour temple de la Raison¹. »

Les maçons eurent beau ôter « les marques tant extérieures qu'intérieures du fanatisme », c'était la foi du peuple, l'habitude religieuse qu'il fallait changer, attacher du moins ailleurs, pour obtenir de réels résultats.

Proscrit de ses temples, à Lisieux comme dans beaucoup d'autres cités, le culte catholique s'exerça dans les demeures des particuliers. A la faveur des ténèbres, la messe se célèbre. Dans le grand silence nocturne, usant de ruses héroïques, quelques prêtres au milieu des fidèles agenouillés, sur un autel improvisé, font descendre le Christ miséricordieux. Certaines de ces messes silencieuses durent revêtir une solennité saisissante par la pensée qu'elles pouvaient être les dernières...

La violence peut s'acharner contre les croyances, les pratiques traditionnelles persistent. Le conseil de la commune de Lisieux peut fermer la ci-devant cathédrale le 24 décembre 1793 pour empêcher les habitants de la ville de célébrer la Noël, toutes ces mesures de rigueur ne servent qu'à raviver dans les âmes les grands souvenirs des fêtes disparues.

Le peuple sent plus qu'il ne réfléchit. Il tient aux cérémonies religieuses : au jour fixé par le calendrier catholique, les fidèles se souviennent des belles solennités d'autrefois et mettent tout en œuvre pour les célébrer encore.

Soucieuse de remplacer ce qu'elle avait détruit, la Convention multiplie les fêtes en l'honneur de la Raison. Ce culte laïque était très artificiel en regard du culte héréditaire. Tout étriqués dans leur sévère costume noir, les représentants du peuple semblaient bien petits sous les hautes voûtes édifiées par la foi des anciennes générations.

1. *Delibération du Conseil général, 21 pluviôse, 7 floreal, an II.*

Enfermées dans le cercle des banalités de commande : fanfares, illuminations, harangues enflammées, salves d'artillerie, les réjouissances de la Révolution trouvent froids les spectateurs. A Lisieux, l'ingénieur Quesnel fut le grand organisateur de ces manifestations politiques, morales et civiques. Malgré son zèle, malgré son entente du décor et de la mise en scène, le nouveau maître des cérémonies n'aboutit qu'à un échec déplorable.

Les solennités révolutionnaires firent du bruit les premiers mois, mais leur fastueuse monotonie, l'exagération de leur nombre, les expédients artificiels de leur célébration, les discréditèrent promptement dans l'opinion publique. De toutes ces fêtes, l'une des mieux réussies fut sans doute celle du 8 juin 1794, en l'honneur de l'Être suprême et de la Nature. Elle se déroula dans la nef de la cathédrale Saint-Pierre. L'entrée du chœur était fermée par un immense rideau tricolore, rehaussé de guirlandes également tricolores entremêlées de verdure. Chaque pilier reçut également une décoration de guirlandes. Au milieu de la nouvelle clôture du chœur, se détachait un tableau sur lequel se lisait la *Déclaration des Droits de l'Homme*. Au-dessus de ce cadre et sur toute la largeur du rideau, en lettres de fleurs, apparaissait l'inscription suivante :

A L'ÊTRE SUPRÊME

Sous la tour-lanterne se dressait l'autel de la Nature, aux gradins chargés de fruits et de fleurs. En face la chaire, deux estrades : l'une pour les orateurs, l'autre pour les musiciens. Une draperie émaillée de verdure et de fleurs recouvrait la porte extérieure, sur le tympan, les promoteurs du culte de la Raison avaient fixé une plaque de marbre noir avec ces mots : TEMPLE DE LA RAISON. Récemment, M. Lahaye a retrouvé cette plaque dans un recoin de l'Hôtel de ville.

Le 8 juin, à 8 heures et demie, les tambours de chaque compagnie de la garde nationale battent le rappel. Un peu après 10 heures, les citoyens et citoyennes, chefs militaires, juges, conseillers municipaux, magistrats de toute sorte entrent dans le Temple : les hommes se placent d'un côté de la nef, les femmes de l'autre, les enfants occupent l'allée centrale. Un roulement de tambour invite l'assemblée au silence. La municipalité monte sur l'estrade réservée aux orateurs. Après lecture d'un extrait du discours de Robespierre sur la fête

du jour, le maire Cœfsin proclame le décret de la Convention nationale. Les applaudissements et acclamations prévus au programme ne manquent pas. La musique de la garde nationale donne un morceau de circonstance, un enfant, au nom de la jeunesse des écoles, prononce une allocution. Un chœur de jeunes filles chante l'hymne à l'Éternel, suivi d'un discours et d'un autre hymne religieux exécuté par un groupe d'hommes. Le maire, ceint de l'écharpe tricolore, revient sur l'estrade, répète le décret de la Convention, se met en tête de la jeunesse et fait signe au cortège de quitter la ci-devant cathédrale. Telle fut la fête en l'honneur de l'Être Suprême.

Les grandes lignes de ce cérémonial servirent pour la fête de la Jeunesse, pour la fête des Époux, pour la solennité de la Reconnaissance et des Victoires, pour les fêtes de l'Agriculture et des Vieillards, pour l'anniversaire de la fondation de la République et de la mort de Louis XVI...

Une fête, à vrai dire, ne se décrète pas, elle résulte d'un idéal commun. Si, dans les années 1793 et 1794, une foule compacte, par curiosité ou par peur, se pressait dans la vieille cathédrale grande ouverte, en 1795 et 1796 l'assistance diminue sensiblement, même les fonctionnaires deviennent tièdes, des fâcheux troublent les fêtes, les musiciens ne préparent plus leurs partitions « comme cela se pratiquait dans les années précédentes où l'émulation était générale ¹. »

A Lisieux, comme dans nombre de villes, se vérifie l'appréciation de M. Ernest Lavisse : « l'Église seule en France sait créer des fêtes et les perpétuer. » Les fêtes révolutionnaires n'ont abouti qu'à un « fiasco déplorable » ².

Le 12 thermidor an II (30 juillet 1794), le conseil général alloue cent cinquante livres au citoyen Vivien pour les services qu'il fait au temple de la Raison. Il doit, en effet, balayer régulièrement l'ancienne cathédrale, la laisser visiter aux étrangers avides d'admirer ses splendeurs, prendre soin de l'horloge.

Le 2 frimaire (22 novembre 1794), le citoyen Granval est nommé commissaire pour assister au dégalonnement des ornements liturgiques. Le 10 ventôse (9 mars 1795), rassemblement du peuple dans le temple de

1. *Correspondance de la Municipalité*, 1796.

2. Joseph Fabre, *Les bourreaux de Jeanne-d'Arc*, Paris, 1915, p. 217.

l'Éternel, afin d'établir la liste des indigents. Le 11 floréal (30 avril 1795), les sections de l'Unité, de l'Égalité et de la Fraternité s'entendent « pour ensemble aller demander à la municipalité tous les renseignements nécessaires sur les dilapidations et dévastations commises dans les ci-devant églises de cette commune, s'enquérir s'il y a eu des réquisitions formelles données par Frémanger, représentant du peuple, pour les commettre ». Habilement, le conseil général évite la réunion, mais le 7 fructidor (24 septembre 1795), plusieurs membres de la section de l'Égalité réclament l'ouverture d'un édifice pour y professer le culte catholique.

Un mouvement irrésistible de l'opinion avait forcé la Convention à voter, le 30 mai 1795, le libre usage des églises non aliénées: de tous côtés, les paroisses redemandent leurs églises. Dans plusieurs, on force la main aux municipalités, les prêtres qui se cachaient réapparaissent. Le conseil de la commune, à Lisieux,

ne montra aucun empressement à favoriser un pareil mouvement. Cependant, le 28 fructidor (14 septembre 1795), l'horloge de la ci-devant cathédrale est mise en réparation. La couverture est aussi visitée. Le 22 floréal an IV (11 mai 1796), l'administration municipale, dans une lettre au département, « réclame contre l'aliénation possible de la ci-devant cathédrale Saint-Pierre », c'est le seul local convenable pour réunir les citoyens en assemblées primaires; ce motif intéressant doit le faire conserver et excepter de la vente. La conservation de l'église ci-devant Saint-Germain ne s'impose pas moins : « Cet édifice servant de magasin aux fourrages,



Fig. 73. — Vue de Lisieux, prise de la route de Pont-l'Evêque.

tant des districts de Lisieux que de Pont-l'Évêque, ne peut être vendu puisqu'il est essentiel au service public. »

Le 12 prairial an IV (31 mai 1796), la municipalité s'explique près de l'administration départementale sur les orgues : « Il nous est impossible de constater des buffets d'orgues dans notre commune, ceux qui y existaient ayant été vendus sans réserve par la ci-devant administration du district. » Le 2 vendémiaire, an IV (23 septembre 1796), la municipalité reçoit une pétition demandant une église pour l'exercice exclusif du culte catholique. La réponse est nettement défavorable. L'administration redoute que l'ouverture d'une église n'occasionne des troubles et ne dissipe la tranquillité dont jouit la cité depuis la fermeture de ces édifices religieux. Toutefois, s'apercevant que les catholiques étaient décidés à s'emparer par la force de leurs anciennes églises, dès le 27 vendémiaire an V (18 octobre 1796), l'administration municipale rendait au culte la ci-devant église de l'Abbaye.

Le 3 ventôse an V (21 février 1797), « le citoyen Gondouin choisissait l'enceinte de la ci-devant église Saint-Jacques pour y exercer le culte catholique. »

Durant ce temps, Saint-Pierre servait toujours aux fêtes civiques, de plus en plus troublées, de plus en plus affadées par l'abus de froides abstractions. Le 15 germinal an V (4 avril 1797), l'administration municipale décide de réparer la toiture de la sacristie où la pluie tombe avec abondance.

Le 8 thermidor an VI (26 juillet 1798), la musique de la garde nationale reçoit de la municipalité d'amers reproches pour son manque de zèle dans les fêtes républicaines célébrées dans Saint-Pierre. Le 27 vendémiaire an VII (18 octobre 1798), le commandant de la garde nationale est à son tour admonesté dans ces termes : « *C'est avec peine, citoyen, que l'Administration a vu, dans le lieu destiné à la réunion des citoyens que le silence n'est pas observé. En vain elle a réclamé ce silence si nécessaire, elle n'a pu l'obtenir, la malveillance y serait-elle pour quelque chose? ou les enfants sans leurs parents, se rendant dans ce lieu sans s'être pénétrés du sujet du rassemblement ordonné par la loi du 13 fructidor dernier, se sont-ils abandonnés à des jeux et à des bruits qui ne sont que pour troubler l'ordre et empêcher que les plus près de l'estrade, où se place l'Administration, n'entendent*

qu'avec beaucoup de peine la lecture des lois et actes émanés de l'autorité publique, parvenus à l'Administration pendant le cours de la décade?

C'est pour obvier à ces inconvénients que nous vous adressons la présente et vous invitons à l'avenir, et jusqu'à nouvel ordre, de donner pour consigne que tous ceux qui seront trouvés faisant du bruit dans l'enceinte destinée à la réunion des citoyens pendant la cérémonie décadaire soient contraints d'en sortir, et, en cas de refus d'obéir, qu'ils soient conduits à la salle de discipline jusqu'après la cérémonie, pour être par l'Administration pris le parti convenable. »

A partir du 13 août 1800, les fonctionnaires, les salariés du gouvernement, les autorités locales viennent seuls au temple décadaire... Deux ans plus tard, le 15 août 1802, la cathédrale Saint-Pierre était officiellement rendue au culte catholique comme simple paroisse. L'évêque de Bayeux, Monseigneur Brault, désigna, pour présider la cérémonie de réouverture, M. Eustache Le Jeune de Créquy, ancien vicaire général de Mgr de la Ferronnays.

En cette fête de l'Assomption de Notre-Dame, la cathédrale était trop petite pour la foule immense. Après le chant du *Miserere* et du *Te Deum*, M. de Créquy, tenant à la main le Saint-Sacrement, fit le tour de l'église. Précédant la procession, M. l'abbé Millet disait à la foule : « A genoux, c'est votre Dieu qui passe. » Au souvenir de leurs égarements d'hier, beau-

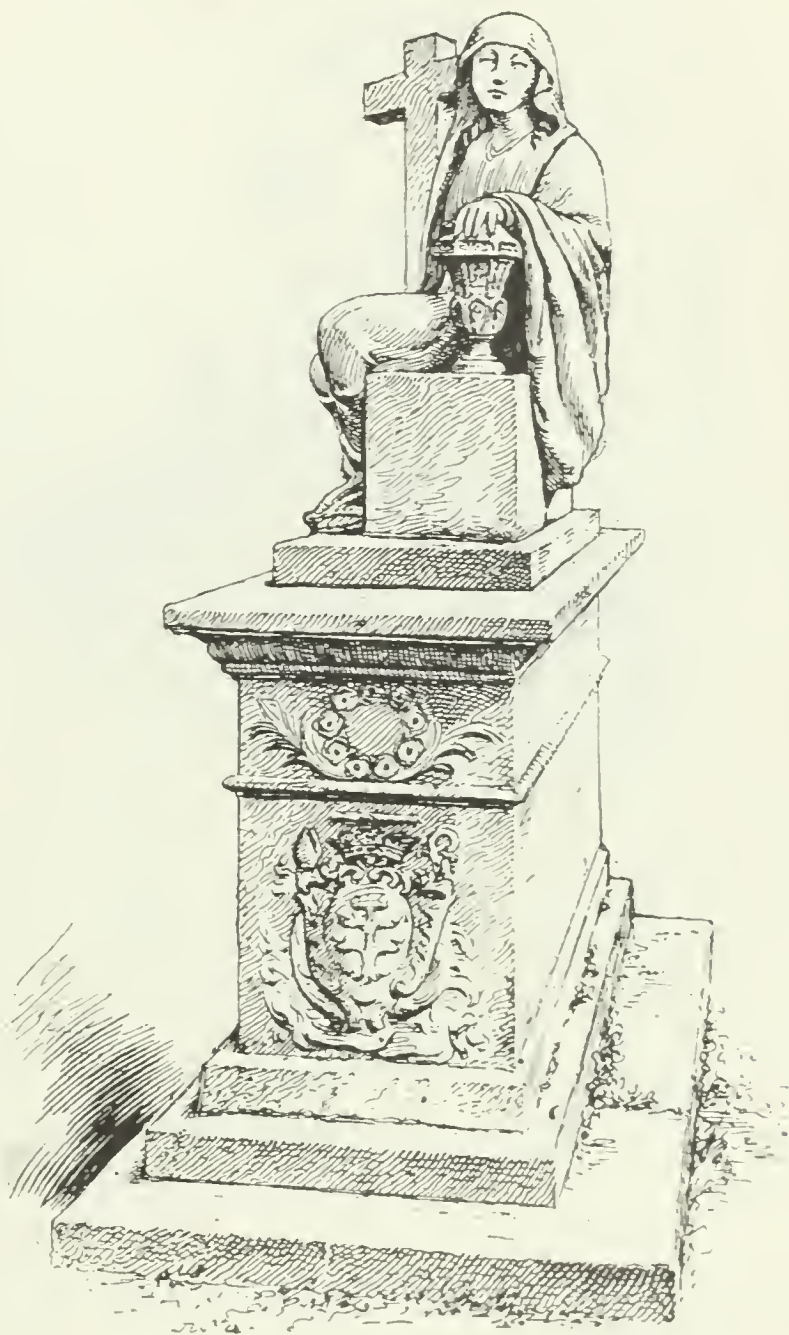


Fig. 74.

Tombeau de M. de Créquy, au cimetière de Saint-Desir de Lisieux.

coup d'assistants ne purent retenir leurs larmes. La messe fut célébrée sur un autel très rudimentaire dressé à la hâte par MM. Goron et Farcy, menuisiers.

Dans la cathédrale rendue au culte, tout est délabré, rien ne reste des objets nécessaires à la célébration des offices. C'est la grande désolation ! Le sous-sol bouleversé par endroits, des statues sans tête, des arcatures et des colonnes brisées, les tableaux lacérés, les vitraux en ruine redisent à tous les horreurs et les attentats qui s'y commirent pendant près de dix années.

L'excès du désastre provoqua le renouvellement nécessaire. Malheureusement, les gardiens du temple ne surent point aiguiller dans un sens esthétique les premiers essais de restauration. Ils coururent au plus pressé. Soucieux de panser en toute hâte les plaies béantes de la vieille cathédrale, les restau-



Fig. 11. — M. Danjoy, architecte.

rateurs du premier Empire accomplirent des travaux coûteux qui restent le désespoir des architectes contemporains.

Après 1840, MM. Piel, Danjoy, Naples, Sainte-Anne Louzier, De la Rocques, ont tour à tour repris, pierre à pierre, les assises branlantes du monument; dans le calcaire rongé par l'âge, ils ont inséré avec discrétion de la pierre neuve. Les murs ont été débarrassés du vilain badigeon qui dérobaît au regard les profils et les sculptures. Le premier de ces architectes, Piel, n'a fait qu'amorcer le travail de renouvellement, et cependant sa physionomie restera désormais inséparable de la cathédrale Saint-Pierre.

Piel aimait passionnément ce bel édifice ogival. Son plus vif désir était de créer autour du glorieux sanctuaire une atmosphère d'affection. Un de

ses amis nous l'a montré errant dans la nef, passant de longues heures à contempler les larges assises des piliers, les corbeilles des chapiteaux, les arcatures, les retombées des voûtes, observant les jeux d'ombre et de lumière et les reflets des vitraux. Mais c'était surtout pendant les offices du soir qu'il se plaisait à regarder attentivement l'édifice, quand la foule le rendait vivant, quand les ombres à peine dissipées par endroits, lui donnaient une profondeur mystérieuse. Les piliers de la nef, ceux du transept, ceux du chœur, les croisées d'ogives, à cette heure discrète, laissaient mieux deviner les pensées des créateurs de l'œuvre.

La cathédrale ne fut pas ingrate à l'égard de son ardent protecteur. Elle devait le ramener à la pratique religieuse. Et c'est là, semble-t-il, l'une des plus belles pages de son histoire à travers les âges.

Sans doute, il n'est pas nécessaire de posséder des convictions religieuses pour éprouver un plaisir de vénération devant les temples catholiques. Quoique n'admettant pas encore la vérité transcendante et divine de la religion du Christ, Maurice Barrès, dans un livre rythmé comme un poème, ne vient-il pas de plaider magnifiquement la cause des églises de France ? Piel commence par jouir de la beauté sereine de Saint-Pierre. Son âme est impressionnée, elle s'accoutume à l'ordonnance de l'édifice, et ne tarde pas à se prendre d'une ardente sympathie, puis d'une admiration croissante pour les grandes lignes inaltérées de l'œuvre. La forme ne peut se séparer de l'idée qui l'anime. Peu à peu,



Fig. 76. — Détails du grand portail.

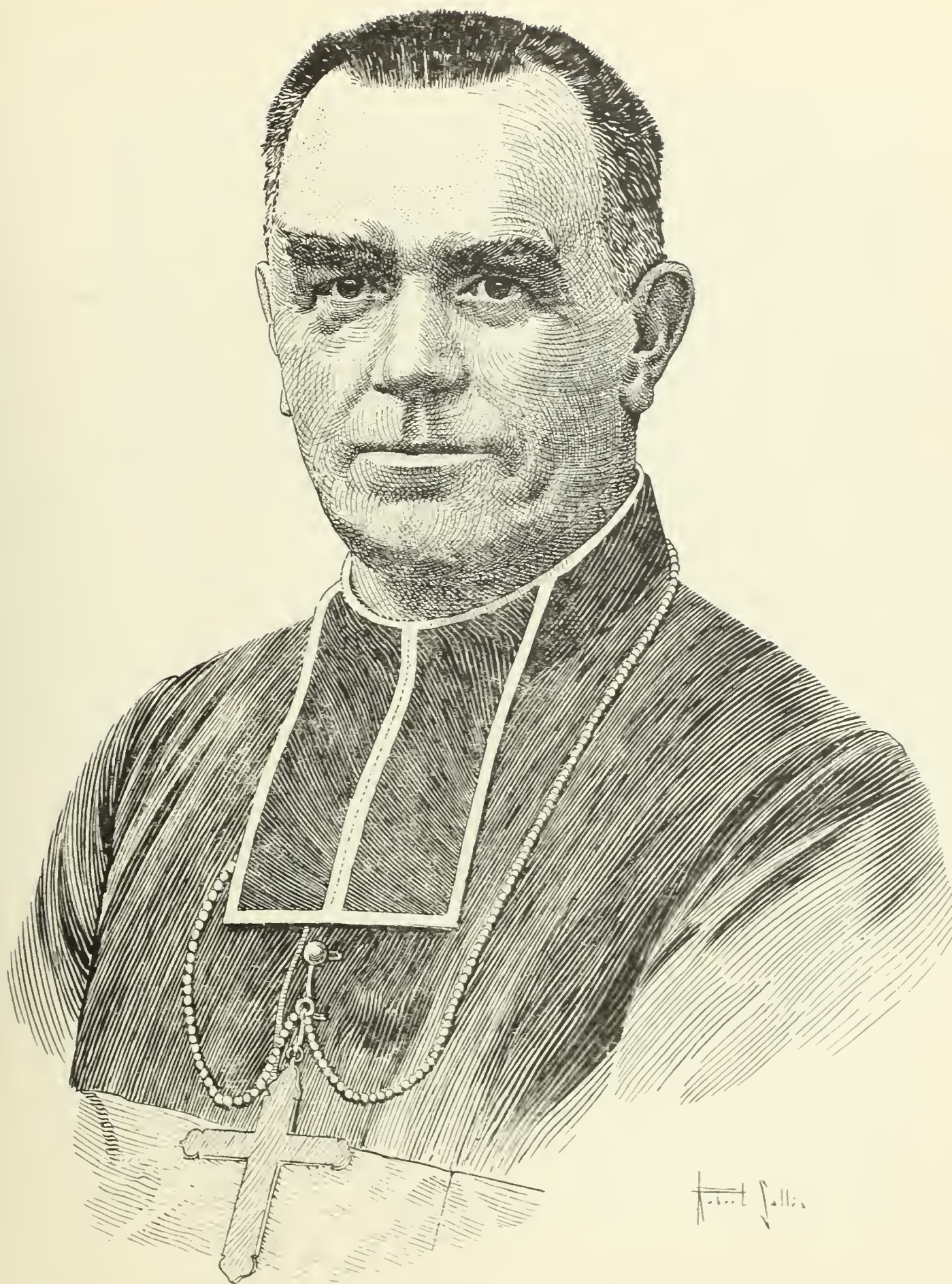
le jeune architecte comprend qu'une telle merveille d'art doit être l'expression concrète d'une idée vraiment supérieure. Dans la cathédrale, son cœur ressent un apaisement tout intime, une sécurité inexprimable. « Pour en mesurer la grandeur, écrit-il, pour en admirer la majesté, je suis obligé de lever les yeux vers le ciel et me voilà déjà dans l'attitude de la prière. »

Il y a plusieurs chemins qui mènent à la croyance, a déclaré F. Brunetiere dans un livre célèbre. Et de fait, on peut croire, pour des raisons intellectuelles, ou morales, ou historiques, ou sociales et pour d'autres motifs encore. Piel a cru pour des raisons d'ordre esthétique. C'est en dressant l'inventaire architectural de la vieille cathédrale gothique, qu'un jour il a entendu les pas et la voix qui firent tressaillir les disciples de l'Évangile. Œuvre d'art, symbole de vérité, la cathédrale devenait pour l'architecte le corps mystique du Christ dont l'âme se mêlait à son âme.

Commencée dans l'indifférence, sa vie s'acheva dans la pénitence, le silence et le recueillement d'un monastère italien tout proche de l'immense plaine de Marengo. A peine le nouveau converti avait-il revêtu la robe blanche des dominicains, que le Père Lacordaire devina sa haute valeur morale : « Dieu, écrivait-il, nous a envoyé dernièrement, dans L.-A. Piel, un jeune homme d'un rare mérite. »

A l'aube du vingtième siècle, le 6 mai 1909, Mgr Lemonnier, évêque de Bayeux, en souvenir du passé de la cathédrale, a daigné accorder aux curés successifs de Saint-Pierre le titre d'archiprêtre et aux vicaires de la paroisse, chantres et enfants de chœur, le costume en usage à la cathédrale de Bayeux.

La brillante fortune de l'une n'empêche pas l'autre d'être vivante encore. Au jour d'une belle fête, quand la cité tout entière emplit la vieille cathédrale, quand les clartés joyeuses de l'électricité soulignent puissamment l'harmonie de son architecture, quand la maîtrise exécute les plus belles créations des grands maîtres, elle présente toujours une richesse inouïe de pensées et d'émotions. Aux générations actuelles, la cathédrale montre par son exemple comment il faut s'adapter aux circonstances et, après une vie somptueuse, accepter une vie plus simple.



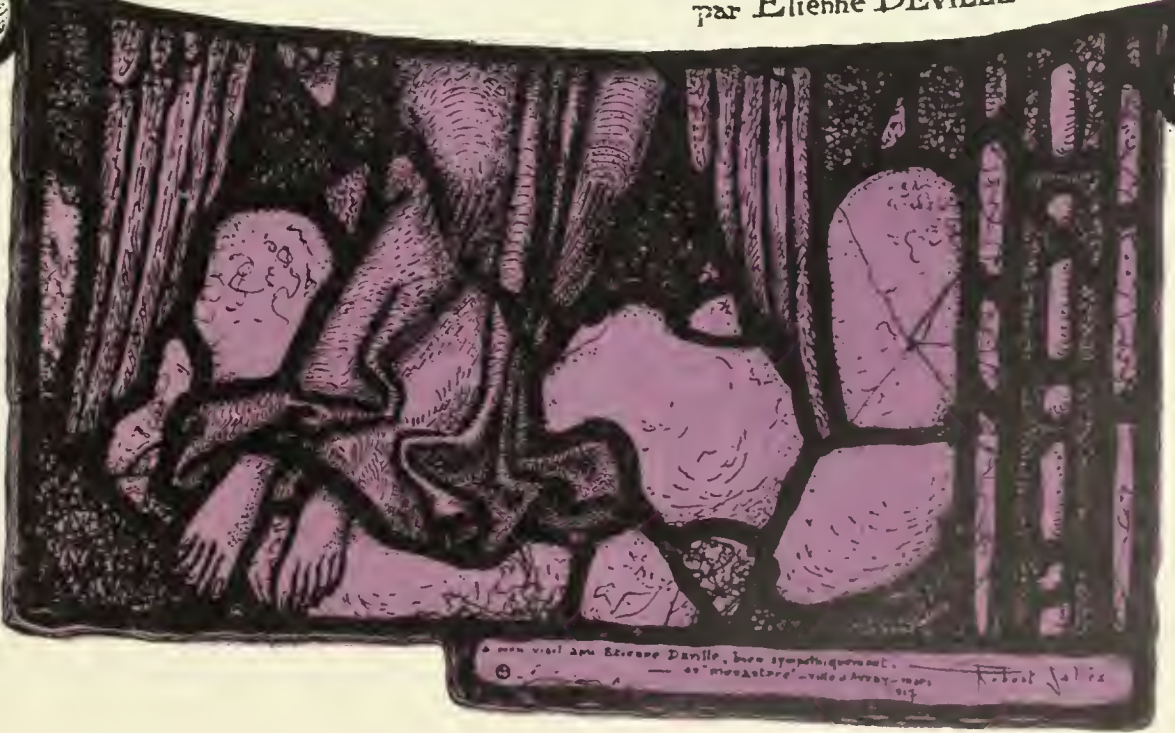
MONSEIGNEUR LEMONNIER, ÉVÊQUE DE BAYEUX ET LISIEUX



Les Vitraux

de la Cathédrale
de Lisieux

par Etienne DEVILLE



à mon vieil oncle Etienne Deville, bien sympathique et...
— es "médiateur" — vide à l'Avant-Propos —
Robert Volz



CHAPITRE VII

LES VITRAUX



ORNEMENTAL au plus haut chef, l'art somptueux du vitrail qui, pendant le moyen âge et la Renaissance, a été, en France, inséparable de l'architecture, fut la forme la plus brillante et la plus riche de la peinture monumentale. C'est un art aussi français que l'architecture dite gothique.

Léon d'Ostie¹ et le moine Théophile² sont les premiers qui aient parlé clairement de l'art du peintre verrier; le second surtout reconnaissait la supériorité des ouvriers de la Gaule « *in hoc opere peritissimi* ».

Une véritable révolution s'accomplit dans l'art chrétien lorsque la figure humaine fut transportée de la paroi dans la fenêtre et de la mosaïque ou de la fresque sur le vitrail. Ce fut alors tout un enseignement théologique en images lumineuses.

Cette profonde poésie de la lumière que nos climats ne connaissent pas, éclat des verdure éternelles, splendeurs des montagnes lointaines et de la

1. *Chronici Casinensis*, édit. Dubreuil, Paris, 1003, lib. III, cap. 10, 27.

2. *Theophili presbyteri et monachi libri III, seu diversarum artium schedula*, édit. de l'Escalopier, Paris, 1843, lib. II.

mer, tout cet enchantement dont rêve l'homme du Nord, nos artistes le mirent dans leurs vitraux. Le vitrail est l'art des pays sans soleil.

Jusqu'à l'apogée de la Renaissance, les églises de France, toujours plus légères et plus aériennes, s'enrichirent à l'envi de ces clôtures splendides qui constituaient des peintures transparentes.

La cathédrale Saint-Pierre reçut, à l'origine même de sa construction, une décoration en rapport avec son importance, notamment des vitraux peints. Il nous en reste un témoignage précieux dans un médaillon représentant le Christ assis et bénissant, qui remonte à la fin du XII^e siècle.

Deux autres fragments pour le XIII^e et quelques morceaux assez importants pour le XV^e, prouvent que notre vénérable cathédrale avait été pourvue d'une vitrerie peinte sur laquelle, malheureusement, nous ne possédons que fort peu de textes narratifs.

Il nous faut arriver à la fin du XIV^e siècle pour trouver une mention précise se rapportant aux vitraux. Nous savons en effet que le 17 janvier 1390, nouveau style, " Rogier de Jumièges¹ congnot que, pour la somme de LXVII livres tournois, dont il se tint pour content, de XXX livres et de tout le vieil verre que, il doit avoir pour cause de ce, il estoit tenu et promist verrer les VI chapelles de Saint-Pierre de Lisieux, devers le manoir Monsieur, si comme plus à plain est contenu par la cédule sur ce faite, laquelle messire Jacques Guérart a devers lui, laquelle il doit baillier, et les XXXVII livres qui demeurent à paier à ces termes : quand III fenestres premières seront verrez, XVII livres X soubz, et les autres XVII livres X soubz quant la besogne sera parfaite². "

Ce texte, dans son laconisme, ne nous permet pas de nous faire une idée très précise du genre de travail que devait exécuter Roger de Jumièges. On sait toutefois qu'il s'agit des chapelles du collatéral Nord et qu'un

1. Roger de Jumièges dut se fixer à Lisieux où il possédait un héritage pres la place aux Fruitages de la cohue de l'évêque. Cet héritage fut acquis par la suite par Richard du Boulay et son frère qui le fiefèrent, le 2 avril 1345, à Jean Piel, moyennant une rente de 4 livres 10 sols. *Cartulaire de Thomas Basin*, fol. 70, ms. n° 5 de la Bibliothèque de Lisieux. — De Formeville, *Histoire de l'ancien évêché-comté de Lisieux*, t. II, p. 325.

2. Extrait du *Registre de Guillaume Guérart, tabellion de M. de Lisieux, 1390-1392*, Archives de M^e Delarue, notaire. — Voir *Le Réveil libéral* du 4 novembre 1905.

marché, plus amplement descriptif du travail à exécuter, avait été passé avec l'artiste à cet effet.

Un autre texte, emprunté au même registre, est beaucoup plus explicite en ce qui concerne la vitrerie des hautes fenêtres de la nef et du chœur. Voici ce texte : « 7 avril 1390. En dit jour fut présent Rogier de Jumièges qui congnut que pour la somme de LV livres tournois que lui avoit promis messire Jacques Guérart, fabriquer de la fabrique de Saint-Pierre de Lisieux, il estoit tenu et promist faire et verrer à ses propres cous et despens, tout le haut de la nef de ladite église de Saint-Pierre et toutes les verrières, border de bonnes coulleurs et en celles de devers le cuer, en chacune un ymage avecquez son tabernacle, et avecquez ce. doit icelluy Rogier, faire et verrer XVI fenestres. cest assavoir X de neuf verre et VI de vieil verre qui y est, et promist faire ycelle besoingne, à commencher du jour dud. et continuer jusquez ad ce que la besoingne soit achevée. »

Nous savons donc par cet acte que les fenêtres du chœur étaient garnies de vitraux à personnages placés sous des édicules ou dais, se détachant sans doute sur des étoffes damassées, comme c'était la coutume alors.

Il nous faut parvenir au milieu du xv^e siècle pour trouver de nouvelles mentions relatives aux vitraux, encore semblent-elles se rapporter à des verrières garnies de résilles de plomb. Dans un ancien registre des comptes de la fabrique, sous l'administration de Thomas Basin¹, on trouve qu'en 1452 Robin d'Arques, vitrier, avait descendu de la lanterne de l'église VII formes de verre pour les rappareiller et les remettre en plomb neuf. Chaque forme contenait 63 pieds et il lui était alloué 2 sols 3 deniers par forme suivant le marché qui avait été passé avec lui par le doyen, le vicaire, le trésorier et autres de la chapelle Saint-Nicolas.

C'est probablement en vue de ce travail que Robin Jehan avait touché, en cette même année, une somme de 18 sols pour avoir fait XVIII claires de bois neuf.

Pendant le cours du xvi^e siècle, de nombreux travaux furent faits aux vitraux, simples travaux d'entretien que nous nous contenterons d'énumérer

1. Quicherat, *Histoire de Charles VII et de Louis XI*, par Thomas Basin, *Société de l'Histoire de France*, t. IV, p. 299.

sommairement, les textes s'y rapportant ayant été intégralement publiés¹.

1505. 28 septembre. — Thomas Doefnart. « verrinier de la paroisse Saint-Jacques », répare et remet en plomb sept fenêtres de la lanterne.

1506. — Le même descend, répare et remet en place les trois verrières du pignon de la croisée « vers la fontaine bouillant » et une autre verrière proche le doyenné. A la fenêtre du milieu du croisillon Sud, il pose trois écuffons et plusieurs autres pièces peintes.

1525. — Le même répare l'une des vitres du haut de l'église. Vincent Bloffet « voirinier », relève deux des panneaux de la fenêtre du côté du palais près le grand autel du chœur; en répare une autre devant les orgues et devers le revestiaire et met des lozanges à la chapelle de Saint-Urfin.

1528. — Le même remet en plomb neuf une des « voirrines » de la lanterne.

1548. — Jehan Le Grand, travaille à la chapelle Saint-Taurin et à la chapelle Saint-Michel.

1554-1565. — Pierre Gauvin entretient la vitrerie et fait quelques travaux aux chapelles Saint-Denis, Saint-Michel et Saint-Martin.

Quelques menus travaux furent faits, en 1582 et 1596, par Laurent Le Charpentier et Guillaume Mocquerie.

La destruction de nos vitraux fut commencée par le fanatisme religieux des calvinistes; mais elle fut continuée de façon systématique par les chanoines du xvii^e siècle, sous prétexte que les verres de couleur obscurcissaient l'église et qu'ils les gênaient dans la lecture des offices.

En 1687, l'œuvre de destruction était très avancée à Lisieux; François Samson et Rochery, serruriers, travaillaient avec Mercier, vitrier, à la vitrerie de la cathédrale pour laquelle on ne dépensa pas moins de 600 livres 15 sols, et pourtant, par économie, on allait chercher le verre en paniers aux verreries de Conches et de Beaumont. L'année suivante, l'œuvre de vandalisme était accomplie. Rien ne fut oublié, pas même les fenêtres de la lanterne².

1. *Comptes de la fabrique de la Cathédrale*, dans *Bulletin de la Société Historique de Lisieux*, n^o 12, 1900, p. 12 et suiv.

2. Charles Vasseur, *Études historiques et archéologiques sur la Cathédrale de Lisieux*, p. 70.

L'auteur anonyme du *Mémorial*, à la date de 1688, parlant des travaux faits par ordre de Messieurs les chanoines pour embellir leur église, écrit tout simplement : « Ils l'ont fait vitrer de neuf en ôtant toutes les anciennes vitres qui estoient fort obscures¹. »

Le vandalisme des chanoines dépassa celui des calvinistes du xvi^e siècle ; ceux-ci ne s'attaquèrent qu'aux sujets à portée de leurs atteintes, tandis que les premiers détruisirent méthodiquement les verrières les plus élevées, à grands renforts de dispendieux échafaudages.

Ce sont les verriers du xii^e siècle qui imaginèrent d'enfermer les divers épisodes d'un récit dans une série de médaillons circulaires, et le vitrail tout entier dans une bordure magnifique. Ce sont eux qui étudièrent patiemment les lois de l'harmonie des couleurs et qui découvrirent ce beau bleu profond, pareil à un ciel d'été, qui palpite dans l'atmosphère, derrière les personnages.

Les vitraux du xii^e siècle nous apparaissent déjà dans toute la splendeur de leur coloration harmonieuse et puissante, témoignant d'une technique très avancée. La tradition byzantine se reflète sur les verrières. La simplicité des compositions et des mouvements, l'expression calme des figures sont inspirées d'un sentiment très profond. Les sujets, généralement de petite dimension et inscrits dans les médaillons, s'enlèvent en coloration franche sur des fonds d'intensité variée.

A Saint-Pierre nous ne possédons plus que deux fragments de ces vitraux primitifs : une petite roface décorative et un Christ assis et bénissant, conservés à la sacristie de la cathédrale.

La roface, qui n'a que 24 centimètres de diamètre, est sur fond bleu, formée de quatre palmettes jaunes sur fond brun et quatre feuilles rouges sur fond noir. Au centre, un quatre-feuille en vert clair sur un fond sombre.

Le médaillon, qui mesure 43 centimètres de diamètre, représente un Christ de majesté, assis et bénissant. Un nimbe bleu, crucifère jaune, entoure sa tête ; il porte une robe jaune-brun que recouvre un manteau vert ; l'en-

1. *Mémorial de ce qui s'est passé de plus remarquable dans la ville de Lisieux, 1676-1717*, dans *Bulletin Soc. Hist. de Lisieux*, n^o 6, 1875, p. 13.

semble de la composition se détache sur un fond brun foncé. « La figure du Christ est traitée en lignes raides sur des verres d'une teinte sombre afin de faire mieux ressortir l'expression de la tête encadrée de bleu clair. Quelques incorrections se remarquent dans la figure; l'ensemble du costume est lourdement drapé, la monture de plomb durcit encore les traits, mais cette dureté n'est pas inutile, elle augmente le 'réalisme de la peinture'. »

Et ceci est conforme à la tradition de cette époque, qui représente toujours le Christ comme un homme dans la force de l'âge, de trente-cinq à quarante ans, constamment barbu, jamais souriant, à la figure sérieuse quand elle n'est pas triste². Le Christ symbolise à la fois l'être et la puissance par excellence; les beaux manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale le démontrent dans leurs miniatures, et Guillaume Durand³ remarque que, même dans l'église latine, la toute-puissance est attribuée à Jésus. Il dit : *Imago Christi... picta ut residens in throno, seu in solio excelso, præsentem indicat majestatem, quasi dicat : Data est ei potestas in cælo et in terra. »*

Au XIII^e siècle, notre cathédrale s'enveloppa dans ce voile irisé dont nous admirons encore les restes de ses scintillantes broderies.

Les médaillons dits légendaires, à fonds bleu ou rouge, s'enlèvent sur d'étincelantes mosaïques qu'entourent de riches et larges bordures à feuillages. Les armatures de fer forgé suivent le contour des médaillons, forment comme le squelette du vitrail et contribuent, par leurs silhouettes noires, à donner de la fermeté à la composition qui, à distance, n'est jamais confuse.

Le verrier ne cherche pas à faire une œuvre individuelle, destinée à être examinée isolément; son but est de concourir, sous la direction unique du maître de l'œuvre, à l'ornementation du monument.

Non seulement par une judicieuse et harmonieuse distribution des couleurs, il illumine l'intérieur de la cathédrale d'un jour à la fois mystérieux et splendide qui ajoute à la sévérité grandiose de l'architecture; mais encore il aspire, comme l'imagier, à présenter l'enseignement des vérités fondamentales de la religion, les récits de la Bible, les vies des saints et, parfois,

1. Conférence de M. l'abbé Hardy, donnée à Lisieux en décembre 1913.

2. Voy. Didron, *Iconographie chrétienne, Histoire de Dieu*, Paris, 1843, p. 215 et suiv.

3. *Rationale divinarum officiorum*, lib. I, cap. III.



LE CHRIST EN MAJESTÉ, VITRAIL DU XII^e SIÈCLE (Desin de R. Sallès).

il exprime des idées théologiques plus savantes et plus compliquées que celles que développent les sculptures des façades.

Les vitraux narratifs consacrés à la légende des saints sont beaucoup plus fréquents; ce sont les pages éclatantes d'une légende dorée. L'ensemble formait un des plus beaux livres à miniatures que jamais prince ait payé au poids de l'or.

Que reste-t-il aujourd'hui de cette vitrerie merveilleuse qui ravissait et extasiait nos aïeux du moyen âge? A peine un vitrail complet ou du moins un médaillon à double scène, que l'on a divisé pour l'inscrire dans deux verrières modernes exécutées, avec assez de goût, dans le style qui nous occupe.

Ces vénérables fragments de la riche parure de notre cathédrale se voient aujourd'hui dans le collatéral du croisillon Nord, au-dessus des autels Saint-Pierre et Saint-Paul.

Le vitrail au-dessus de l'autel Saint-Paul a conservé une scène de la vie de saint Jean l'Évangéliste, son martyre à Rome devant la porte Latine. Sous le nom de saint Jean Porte-Latine (*Joannes ante portam latinam*) on fête chaque année le martyre que, vers l'an 96, l'empereur Domitien, fit endurer à l'apôtre, en le plongeant dans une chaudière d'huile bouillante, dont il sortit sain et sauf suivant la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ¹.

Nous trouvons cette scène fréquemment représentée dans les manuscrits du moyen âge, notamment dans les *Apocalypses figurées*, dont les bibliothèques possèdent de nombreux exemplaires. De tous les manuscrits signalés par L. Delisle², nous en avons choisi deux qui, par leur caractère éminemment artistique et par leur origine anglo-normande, nous ont paru offrir un intéressant objet d'étude et de comparaison avec les vitraux qui nous occupent.

C'est d'abord le beau manuscrit R. 10. 2, du collège de la Trinité à

1. *Joan.* XXI, 22. — *Act. Apost.*, III, 1-8. — *Voy. Legenda aurea. De Sancto Johanne.* A Rome encore, la chapelle *San-Giovanni-in-oleo* passe pour occuper l'emplacement même du supplice. Ce sujet a été très souvent représenté au XIII^e siècle; voyez notamment Emile Mâle, *L'Art religieux du XIII^e siècle en France*, p. 350. — Lucien Bégule, *Les Vitraux du moyen âge et de la Renaissance dans la région lyonnaise*, Paris, 1911, in-4, p. 35.

2. *Mémoires sur les figures de l'Apocalypse*, dans *l'Apocalypse en français au XIII^e siècle*, publiée par la Société des anciens textes français, Paris, 1901, p. 100.

Cambridge, dont les miniatures sont des œuvres de tout premier ordre et dont les légendes en français ont déjà attiré l'attention du savant Samuel Berger¹.

Le second est un manuscrit qui fit jadis partie de la « librairie » de Charles V et qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, n° 403 du fonds français². Ces deux manuscrits, du XIII^e siècle, nous seront d'un précieux secours pour identifier d'une manière absolue les deux fragments de vitraux de cette époque que notre cathédrale possède aujourd'hui.

Le manuscrit de Cambridge expose ainsi la scène du martyre de l'apôtre :
« le empereur cruel, pursur des crestiens, a ki cummaundement il fut mis en un tonel de oiele ardaunt, pur la cunfession del nun Jesu Crist, dunt il en issi si ne fu de ren blefcé, par la grace de Deu. »

L'empereur Domitien, vêtu d'une robe brochée verte que recouvre un manteau rouge, la tête ceinte de la couronne royale et tenant le sceptre, est assis sur un trône à droite. Près de lui, deux personnages debout. L'apôtre, nu, les yeux au ciel, les mains élevées dans l'attitude de la prière, est plongé à mi-corps dans une vasque verte reposant sur un trépied de fer. Au-dessous, un brasier dont les flammes entourent la vasque.

Si maintenant nous rapprochons de ce vitrail la miniature du ms. R. 10 de Cambridge et celle du ms. franç. 403 de la Bibliothèque nationale, nous trouverons une source commune d'inspiration et une représentation iconographique à peu près identique.

Dans le ms. de Cambridge (fol. 1^{vo}), l'empereur Domitien est assis sur un trône, un petit chien blanc à ses pieds. Il porte une robe bleue à galon rouge à la ceinture et au col, recouverte d'un manteau brun clair doublé de blanc et semé de fleurons. Sur la tête une couronne royale d'or, et dans la main gauche un sceptre. Près de lui, se tient debout un personnage revêtu d'une robe blanche à capuchon lui recouvrant la tête : par-dessus

1. Publié par M. R. James, *The Trinity college Apocalypse*, printed for the Roxburghe Club, London, 1902, in-fol.

2. Voy. Waagen, *Treasures of art in Great Britam*, t. II, p. 153. — *Galleries and Cabinets of art in Great Britam*, p. 521.

3. *La Bible française au moyen âge*, pp. 93-97-108.

4. Publié par L. Delisle et P. Meyer, *L'Apocalypse en français au XIII^e siècle*, Paris, 1901, in-8 et album in-fol.

sa robe, une dalmatique rose à galon d'or. Il tient de la main gauche une épée nue la pointe en l'air. Trois autres personnages assistent à la scène, et l'un d'eux semble vouloir arrêter l'apôtre, simplement vêtu d'une sorte de caleçon, qui se dispose à se plonger dans la chaudière, représentée ici par une cuve en bois, entourée de cercles rouges et bleus. Sur l'autre bord de la même cuve, l'apôtre en sort sans aucun mal à la grande stupéfaction d'un personnage qui se trouve devant lui. Dans cette miniature ne figure, en somme, que le commencement et la fin du martyre de l'apôtre.

Dans le dessin au trait, légèrement colorié en teintes rouges, vertes et bleues, du manuscrit de la Bibliothèque nationale (fol. 2), nous trouvons au contraire l'apôtre plongé dans la chaudière placée, comme dans notre vitrail, sur un trépied, au-dessus d'un feu ardent, que deux tortionnaires activent avec des soufflets. Un troisième verse sur la tête du saint le contenu d'une écuelle. A gauche, l'empereur est assis sur une banquette richement ornée, portant le costume royal, mais sans sceptre, écartant de la main gauche un personnage au profil caricatural qui lui parle à l'oreille. A droite, on voit le saint, complètement nu, sorti de la chaudière, sans aucun mal, les mains jointes, rendant grâce à Dieu.

Il n'est pas douteux que les verriers du XIII^e siècle aient connu ces figures de l'Apocalypse qui furent si souvent reproduites, non seulement sur les vitraux, mais en tapisserie, ainsi qu'en témoignent les fameuses tentures de la cathédrale d'Angers.

Le second fragment, qui semble bien avoir fait partie du précédent, est inscrit dans le vitrail placé au-dessus de l'autel Saint-Pierre: il représente une autre scène de la vie de saint Jean. La légende *Sanctus Johannes eva[ngelista]*, qui se lit au bas de ce fragment, semble bien démontrer que ces deux panneaux appartenaient primitivement à une même verrière décorant la chapelle Saint-Jean, qui se trouvait autrefois dans le croisillon Sud. La scène représentée ne comporte que trois personnages: l'apôtre, un homme debout à droite et au centre une femme, à moitié enveloppée d'un suaire, les mains jointes, assise sur un brancard. Nous avons devant les yeux la résurrection de Drusiana par l'apôtre saint Jean. Ce thème a été emprunté par Jacques de Voragine à un historien fabuleux de l'évangéliste, qui a joui de quelque crédit au moyen âge. On attribue ce récit à Abdias

de Babylone, dont l'œuvre fut publiée en 1551. par Wolfgang Ladius, sous le titre de *Historia certaminis apostolici*. Le pape Paul IV. en 1557, censura l'ouvrage et le rejeta comme apocryphe.

Quoi qu'il en soit, le récit d'Abdias, interprété par l'auteur de la *Légende dorée*, inspira les verriers du moyen âge, qui puisèrent dans les récits de Jacques de Voragine de nombreux sujets iconographiques pour l'illustration des légendes des saints.

Voici une adaptation du récit d'Abdias, que nous trouvons dans une ancienne traduction française de la *Légende dorée*, imprimée à Lyon vers 1482, par Nicolas Philippe et Marc Reynaud :

Et lors saint Jean qui là avoit esté aporté à grant injure, fut amené en Ephese à grant honneur et toutes les gens courroient à l'encontre lui et disoient : Benoist es-tu qui viens au nom de Notre-Seigneur Jesus-Christ. Et quand il entra dans la cité, Drusiana, qui avoit moult désiré sa venue, étoit portée morte, et les parents d'icelle et les veuves, et les orphelins, dirent à Jean : Voici, Jean, Drusiana morte que nous portons, qui obéissoit à tous tes admonestements et nous nourrissoit tous et désiroit moult ta venue et après disoit : Ha, ha, si je voie l'apôtre Dieu avant que je mourusse, et tu es venu et elle ne te peut voir. Et lors commanda à mettre yus la biere et delier le corps et dit : Notre-Seigneur est ressuscité. Drusiana lève, sors, et va en ta maison et me appareille ma réfection. Et celle se leva tantôt et s'en alla vers sa maison toute curieuse du commande de l'apôtre et lui étoit avis que elle n'étoit pas revenue de mort, mais éveillée de dormir¹.

Dans le manuscrit de l'Apocalypse conservé à Cambridge (fol. 33) on trouve la représentation de la résurrection de Drusiana, représentée par une curieuse miniature avec les légendes suivantes : *Ci coment lemporte Drusiana par enterer e cum seint Joban la resuscite par la priere des poeveres. Un deue es tri seint Joban preche e un verrai Jhesu Crist Nostre Segneur.*

Beau sire veez vostre amie Drusieine tre nus portum ci morte tre desireit

¹ Cité par Firmin-Didot, *Des Apocalypses figurées*, Paris, 1870, in-8, p. 35. — Voy. aussi *La Légende dorée*, édition et traduction Roze, t. I, p. 94. — Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. III, cap. 32.

vostre repeir. — Li men segnur Jhesu Christ te resuscite Drusieine. Levez sus si va a ta mesum, si me aparaile a manger.

Dans ce manuscrit, la scène se déroule à la porte même de la ville d'Ephèse, où saint Jean se dispose à entrer. L'assemblée est beaucoup plus nombreuse, puisqu'elle ne comporte pas moins de dix personnages. Deux d'entre eux présentent à l'apôtre des sortes de pancartes, sur lesquelles se lisent les légendes que nous venons de reproduire. Drusiana est assise sur un brancard élevé sur quatre pieds et posé à terre. Elle est encore, comme dans notre vitrail, à moitié vêtue de son suaire, sur lequel une ample draperie est rejetée. C'est le moment de la résurrection.

Dans le ms. français 403 (fol. 43^{vo}), la scène est divisée en deux parties. D'un côté, les gens d'Ephèse sortent de la ville et viennent au devant de l'apôtre lui annoncer la fatale nouvelle. De l'autre, Jean vient de franchir la porte et se trouve devant le brancard que l'on a arrêté près de lui. Drusiana y est assise, nue, recouverte d'un drap aux plis multiples et compliqués. Elle joint les mains et regarde l'apôtre d'un air étonné. Elle semble une toute jeune fille, tandis que sur notre vitrail et sur le ms. de Cambridge c'est déjà une femme d'un certain âge. Près du brancard, deux cierges allumés et, à terre, deux clochettes et un vase d'eau bénite avec son asperfoir. Cinq personnages, dont l'un porte une croix de procession, se trouvent derrière le brancard et trois autres sont debout près du saint. Tous manifestent leur satisfaction contenue et respectueuse.

Nous avons cru bon de rapprocher ces deux manuscrits des peintures de nos vitraux; il résulte clairement de cette comparaison que les verrières représentant des scènes de l'Apocalypse ont été inspirées directement par les manuscrits qui ont tous à peu près reproduit les mêmes sujets.

A cette époque, les scènes sont en général réduites à leur plus simple expression, aucun détail superflu ne surcharge l'image qui reproduit bien simplement, mais combien éloquemment, ce qu'elle veut exprimer.

Une inscription, placée au bas du vitrail de droite, nous apprend que ces deux verrières ont été restaurées et complétées par Albert Gsell, peintre verrier à Paris, en 1895. Nous retrouverons, d'ailleurs, le nom de cet artiste lorsque nous arriverons à l'examen des vitraux modernes.



Fig. 22. — La Vierge, vitrail de la Pentecôte.

Le xv^e siècle est plus amplement représenté, mais ce ne sont encore que des fragments, qui nous font regretter la disparition du merveilleux ensemble que devait offrir la vitrerie des chapelles des collatéraux.

Ce siècle marque une évolution rapide. Les artistes se sont affranchis de la direction du maître de l'œuvre et semblent travailler moins pour l'édifice que pour leur propre réputation. Au lieu de ces éblouissantes mosaïques diaprées des plus vives couleurs, ils adoptent, autour des personnages s'enlevant sur de riches draperies damassées, un parti ornemental d'architectures, souvent envahissantes, et où dominent le blanc et le jaune d'argent. Le dessin se perfectionne, les formes sont étudiées sur le corps humain, le modèle des draperies sur nature et, enfin, la perspective va bientôt apparaître dans le vitrail. Mais ce progrès est un danger pour l'art sévère du verrier, et la décadence est proche.

Les quelques spécimens de l'art de cette époque se trouvent dans les lobes des tympan des fenêtres des chapelles du collatéral Sud.

La deuxième fenêtre, en entrant par le bas de la nef, a conservé une *Pentecôte*¹ qui nous paraît avoir subi de sérieuses restaurations. La Vierge assise, vêtue d'une robe de brocart d'or, un voile blanc sur la tête, recouvert par un ample manteau à orfrois d'or, occupe le centre

1. Act. Apost., II, 1, 3, 4.

de la composition. Grégoire de Tours, Sophronius, Métaphraste, saint Bernard et d'autres, montrent bien que la sainte Vierge partageait la vie des apôtres. C'est pourquoi, avec saint Jean Damascène, saint Chrysostome et saint Germain, toute l'Église enfin, la proclame honorée au-dessus de toutes les créatures, au-dessus des chérubins, des séraphins et de tous les chœurs des anges. C'est dans cette pensée que les peintres de la Pentecôte n'hésitent pas à donner à Marie la place la plus honorable. Tous les monuments iconographiques, la *Bible* syriaque de Florence, le *Graduel* de Prün, le *Psfautier* du British Museum (Lanfdowne n° 383), nous montrent Marie occupant dans le cénacle, au milieu des apôtres, la place d'honneur¹.

La Mère de Dieu est entourée d'un groupe d'apôtres et de disciples au nombre de vingt-et-un. L'un tient un bourdon de pèlerin, un autre un livre. Tous sont à genoux, les mains jointes ou croisées sur la poitrine, ou élevées en un geste d'étonnement. En haut le Saint-Esprit, sous forme de colombe, les ailes éployées, la tête ceinte du nimbe crucifère, domine l'ensemble. Dans les lobes inférieurs, quatre anges vêtus de blanc, aux ailes rouges et vertes, sonnent de la trompette.

Un examen attentif de ce vitrail nous a fait découvrir quelques inscriptions, tracées en capitales gothiques.

1. Voy. Rohaut de Fleury, *La Sainte Vierge*, t. I, p. 233 et suiv., t. II, p. 428.

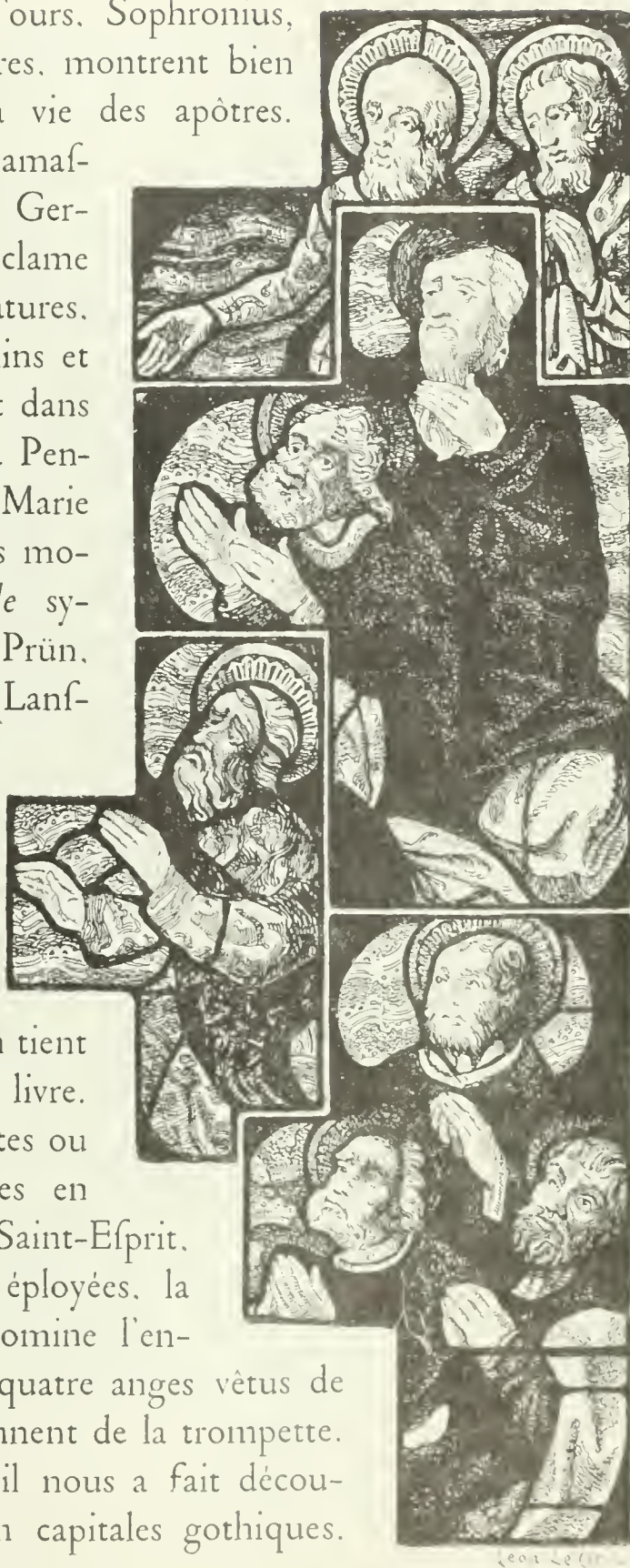


Fig. 78. — Les Apôtres, vitrail de la Pentecôte.

sur la bordure des vêtements des personnages. Sur l'orfroi retenant le manteau de la Vierge, on lit :

p. m. m.

Sur le manteau de l'apôtre tenant un livre, dans un des lobes supérieurs du vitrail à droite, se déroule une inscription dont nous n'avons pu déchiffrer que :

... muneris uxin...

L'ensemble de la composition s'enlève sur un fond bleu ondé. Les apôtres portent des robes de brocart blanches à broderies d'or, que recouvrent d'amples manteaux rouges doublés de vert. Quelques figures sont traitées magistralement et semblent offrir de véritables portraits. Les physionomies expriment ordinairement l'étonnement, quelques-unes sont empreintes d'une grande douceur et d'une puissante vivacité d'expression. Les langues de feu de l'Esprit saint ne sont pas apparentes, seule la colombe au nimbe crucifère occupe le lobe supérieur de la fenêtre. La pose des personnages, le groupement habile et les oppositions de couleur font de cette scène une page très expressive et très agréable par l'ensemble irisé du fond qui atténue la violence de certaines colorations.

La troisième fenêtre a conservé un *Couronnement de la Vierge*, qui a été étudié par Piel à qui nous en empruntons la description. " Dans la troisième chapelle à droite du portail, dit-il, il reste une portion de vitrail assez curieuse. Le gothique allemand des légendes, les plis des vêtements des anges, la forme de leurs ailes, indiquent un travail du xv^e siècle.

C'est un couronnement de la Vierge par Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit. La Vierge est à genoux les mains jointes. Elle est revêtue d'une robe ou surcot d'or recouverte d'un manteau étoffé à manches tombantes, bordé d'un galon d'or. Ses cheveux sont lissés sur le front et tombent en flocons d'or sur ses épaules.

Dieu le Père est coiffé d'une tiare d'or d'une seule couronne et surmontée d'une croix. Les cheveux et la barbe sont longs et blancs : un nimbe vert entoure sa tête. Son expression est grave et immobile.

Dieu le Fils a les cheveux de la couleur de ceux de la Vierge, ils sont longs, peu ondoyants et serrés autour de la tête par une couronne d'épines :



TÊTES D'APOTRES. VITRAIL DU XV^e SIÈCLE (Dessin de L. Leclerc).

son nimbe est également vert et crucifère. Le Père et le Fils tiennent la couronne de la main gauche et bénissent la Vierge de la droite. Ils sont enveloppés tous deux dans un même manteau violet.

Dieu le Saint-Esprit se trouve à la hauteur de leur figure, sous la forme d'une colombe voltigeant sur la tête de la Vierge, il a un nimbe d'or.

Quatre groupes, présidés chacun par un ange, assistent au couronnement. Chaque ange tient à sa main une légende; ceux de droite sont recouverts d'une chape, celui qui reste à genoux a une robe blanche.

Le groupe de droite, le plus voisin du Christ se compose de deux vierges, deux diacres, un évêque, un moine chauve barbu, robe et capuchon jaunes, manteau vert, et d'une veuve.

Le deuxième du même côté, au-dessous du précédent, est composé d'un roi, d'une reine, d'un pape entre deux cardinaux et de deux moines blancs ou religieuses en prière (à notre avis ce sont des chanoines, fig. 79).

Dans le premier groupe à gauche, il ne subsiste d'ancien que les ailes de l'ange et les trois moines à robes grises. Dans le second, trois saints nus, deux moines à capuchon jaune et manteau blanc et deux autres moines à manteau et capuchon gris.

Tous ces personnages sont réguliers, de différentes couleurs. Il est à remarquer qu'ils sont sept dans chaque compartiment, non compris l'ange. Les anges de droite ont les ailes vertes, ceux de gauche les ont jaunes.

Il y a de plus quatre anges portant des légendes et des chérubins couverts de plumes, jaunes et vertes¹.

La Légende dorée ne décrit pas le *Couronnement de la Vierge*, elle

1. *Alexandre Piel*, Lisieux, 1866, pp. 100-102.

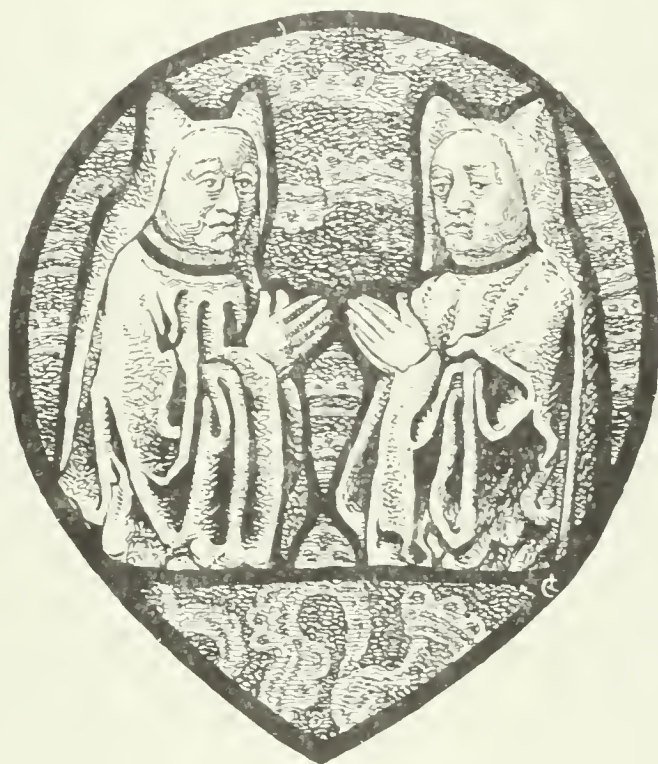


Fig. 79. — Chanoines avec leur aumusse sur la tête.

l'indique d'un mot. Il n'en fallait pas davantage pour éveiller l'imagination des artistes qui appliquèrent à Marie ces versets du psalmiste : « La reine s'est assise à sa droite en un vêtement d'or¹ : » ou encore : « Il a posé sur sa tête une couronne de pierres précieuses². »

En général, c'est toujours le Fils seul qui couronne sa mère, surtout aux XIII^e et XIV^e siècles : quelquefois c'est le Père, rarement les trois personnes ensemble. Au XV^e siècle, on retrouve le Père, en costume de pape ou d'empereur : le Fils revêtu d'un simple manteau et tenant quelquefois sa croix et le Saint-Esprit, sous forme de colombe planant entre eux³.

Nous citerons un dessin sur parchemin conservé au musée du Louvre : le *Triomphe de la Vierge*, peint en 1453 par Enguerrand Charonton, musée de Villeneuve-les-Avignon⁴, et un curieux vitrail de Notre-Dame-de-la-Couture de Bernay, donné avant 1500 par Louis des Haulles, abbé de Bernay⁵.

Quelquefois encore, le cas est assez rare et mérite d'être signalé, les trois personnes divines, sous la forme humaine, procèdent au couronnement de Marie. Nous en connaissons un exemple dans une très curieuse peinture circulaire, sur bois, conservée en Suisse au musée de Bâle. Les trois personnes divines, sous forme corporelle, sont assises sur un trône. Le Père, portant une couronne impériale, est assis au milieu : à droite et à gauche, le Fils et le Saint-Esprit, revêtus d'une robe blanche, tenant de la main gauche un sceptre fleuroné. Un seul manteau abrite les trois personnes qui, toutes, de la main droite, soutiennent la couronne sur la tête de la Sainte Vierge, à genoux devant le Père : ce dernier soutenant de la main gauche le globe du monde. Des nimbes rayonnants entourent les têtes des trois personnes de la Sainte-Trinité. Cette peinture, que nous croyons appartenir à l'école d'Avignon, présente tous les caractères du XV^e siècle avancé, précisément la date de l'exécution de notre vitrail.

1. *Assitit regina a dextris ejus, in vestitu deaurato.* Ps. XLIV, 10.

2. *Posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso.* Ps. XX, 4.

3. Chanoine Porée, *Note sur quelques représentations de la Sainte-Trinité*, p. 2.

4. Voir André Michel, *Histoire de l'Art*, t. II, 1^{re} part., p. 158 ; t. III, 1^{re} part., p. 158.

5. Voir Chanoine Porée, dans *Bulletin monumental*, t. XLVIII, 1881, p. 517.

E. Veudin, *Un spécimen de la Peinture sur verre*, dans *Sociétés des Beaux-Arts des départements*, t. XXIV, 1900, pp. 135-138.

Il est facile de trouver dans les poésies religieuses du moyen âge des textes se rapportant à la gloire de Marie dans le ciel. Voici d'abord un passage d'une des plus anciennes séquences qu'on ait composées sur ce sujet : « De quel éclat brille dans le firmament cette étoile de la mer qui a mis au jour la lumière de tous les astres, des hommes et des esprits célestes! »

*Quam splendida pollo stella Maris rutilat.
Quæ omnium lumen astrorum et hominum atque spiritum genuit.*

Dans une hymne anonyme, qu'on croit du iv^e siècle, encore en usage dans le bréviaire cistercien, nous lisons : « Que vous resplendissez d'une lumière glorieuse, royale fille de la race de David, sublime vierge Marie, qui siégez au-dessus de tous les habitants des cieux! »

*O quam glorifica luce coruscans
Stirpis davidice, regia proles,
Sublimis residens virgo Maria
Supra caligenas etheris omnes.*

Enfin ces vers d'Adam de Saint-Victor : « O Marie, étoile de la mer, vous occupez, par votre ineffable dignité, une place au-dessus de toutes celles qu'occupent les habitants des cieux! »

*O Maria, stella maris
Dignitate singularis,
Super omnes ordinis
Ordines cælestium.*

A ces témoignages poétiques, comment ne pas y ajouter les admirables passages que nous empruntons à une homélie de saint Germain, patriarche de Constantinople :

*Ave, lucida nubes quæ spiritualement divinum rorem nobis superinstillas,
quæque per hodiernum tuum in Sancta sanctorum ingressum...*

Ave, amænissimus et rationalis Dei paradisus, benevolentissima et omnipotenti ejusdem dextera hodie ad orientem plantatus...

Ave, sacrosancte ædificatum, et immaculatum, purissimumque Dei, summi Regis, palatium, ejusdem magnificentia circumornatum...

Ave, nova Sion et divina Jerusalem, magni Regis civitas, in cujus domibus Deus ipse cognoscitur...

Ave. Dei mons præpinguis et umbrosus : in quo enutritus rationalis Agnus atque infirmitates nostras portavit...

Ave, sanctus Dei thronus, divinum donarium, domus gloriæ, perpulchrum ornamentum, et cimelium electum...

Ave, Maria, gratia plena, sanctis sanctior, et cælis excelsior; et Cherubim gloriosior, et Seraphim honorabilior, et super omnem creaturam venerabilior. Ave columba, quæ glorioso ac splendido tuo in templum ingressu, nobis et fructum fers olivæ, et servatorem a spirituali diluvio, ac portum salutis annuntias, cujus pennæ deargentate et posteriori dorso in pallore auri, sanctissimi et illuminantis Spiritus fulgore irradiantur. Ave, urna ex puro auro conflata, et suavissimam animarum nostrarum dulcedinem, Christum scilicet, qui manna est, continens!...

Une autre scène, non moins curieuse, qui n'est malheureusement qu'une restitution moderne, puisqu'elle est signée Gsell dans le fond bleu de la peinture, mérite de retenir l'attention, d'autant plus qu'elle a été refaite d'après des données archéologiques et des documents anciens, c'est le *pèsement des âmes* qui occupe un lobe crucifère de la partie centrale.

Le pèsement des âmes, ou psychostasie, forme habituellement un sujet, un épisode de la grande scène du *Jugement dernier*. L'auteur principal de cette scène c'est l'archange saint Michel. Il est debout et la balance est suspendue dans sa main. L'âme est alors le sujet d'une vive contestation entre les anges et les diables; souvent un diabolin — et le cas se présente ici — placé traitreusement sous le plateau accusateur, cherche, en se cramponnant après, à le faire trébucher.

Cette scène n'est autorisée par aucun texte évangélique, mais elle est née d'une métaphore aussi vieille que le monde. On retrouve cette idée dans l'ancienne Égypte et l'Inde primitive¹. Les pères de l'Église emploient quelquefois cette comparaison, saint Augustin en particulier dit que les bonnes et les mauvaises actions seront comme suspendues dans une balance², et

1. Sanctus Germanus Constantinopolitanus patriarcha. *Homilia de S. Virgini Deiparæ mysteriis*. — *Patr. græc. lat.*, t. XCVIII, col. 306-310.

2. Voy. Maury, *La Psychostasie*, dans *Revue archéolog.*, 1884, t. I, p. 235.

3. *Sermo I.*, in *Fig. Pentecost.*



LA BÉATITUDE ÉTERNELLE, VITRAIL DU XV^e SIÈCLE (Dessin de L. Leclerc).

saint Jean Chrysostome reprend aussi cette pensée¹ qui frappa l'imagination populaire et que l'art réalisa si bien, les artistes ne manquant jamais de représenter les démons très acharnés à la perte de l'âme dont le procès était pendant au tribunal divin².

Le pèfement des âmes que l'on rencontre sur tant de monuments est-il simplement une allégorie, adoptée généralement par les artistes, comme plus propre à exprimer la sévère justice du jugement de l'Éternel? On serait tenté de le croire, et tout donne à penser qu'ils n'étaient que des figures de langage, pour ceux qui en faisaient usage, tandis qu'elles étaient traduites par le peuple dans un sens matériel et littéral.

La partie subsistante de ce curieux vitrail nous fait vivement regretter la perte du reste. Cette œuvre, par l'archaïsme de sa composition, se recommande de l'art des bords du Rhin et fait songer aux anciennes figures au trait des vieux livres d'heures du moyen âge.

Comme la scène précédente, celle-ci se détache sur un fond violet sombre qui accentue le relief et les contours des personnages, presque tous traités au blanc d'argent. D'un caractère beaucoup plus archaïque cette verrière se recommande par sa curieuse technique et surtout par l'ordonnance de sa composition. Il s'y trouve des physionomies et des détails de costumes intéressants, traités avec beaucoup de soin et de précision.

La scène du couronnement est fort belle; les figures des personnes divines sont très expressives malgré la rigidité de leurs lignes. La carnation brune de la sainte Vierge rappelle ces deux versets du Cantique des cantiques (I. 4, 5). « *Nigra sum sed formosa... Nolite me considerare quod fusca sim quia decoloravit me sol...* »

Les inscriptions gothiques qui se lisent sur ce vitrail sont toutes relatives à la Sainte-Trinité. Leur déchiffrement est assez difficile par suite de leur disposition et aussi à cause des transpositions qui semblent y avoir été faites lors des restaurations de cette verrière.

Voici quelques-uns de ces textes que nous sommes parvenus à relever, et qui ont été très obligeamment revus par M. le chanoine Porée, le

1. Cité par Vincent de Beauvais, *Spec. hist. epil.*, cap. cxviii.

2. Molanus, *De Historia sacrarum imaginum*, édit. Paquot, p. 374.

savant curé de Bournainville, que nous tenons à remercier tout particulièrement.

**in sancto spiritu
eum in veritate**

Ces deux inscriptions peuvent se référer au texte de l'Évangile : *in spiritu et veritate oportet adorare* (Joan., IV, 23).

**gloria tibi omnipotens deus trinus et unus
magnus et excelsus te deced ymnus (sic)**

Ces trois derniers mots commencent le psaume 64.

**trinitas immensa lux angelorum
ejus celi spes... m... banorum
benedictus sit trinitas.**

C'est le commencement de l'antienne du *Benedictus* à Laudes de la fête de la Sainte-Trinité.

**vobiscum misericordiam (Judith, VIII, 17).
sancta unitasque trina deitas vera
atque in omnem...
confitebimur... fecit... que in voce...
nos qui tibi menta devoti tu nos exaudi
nos quoque tibi psallimus tu nos exaudi
laus laus tua sit in eternum amen.**

Un des anges porte une inscription sur la bordure de son vêtement : nous n'avons pu lire que :

... r m a n...

La fenêtre suivante se rapporte à la vie de Notre-Seigneur, l'*Ascension*. Jésus vient de s'élever au ciel. La Vierge et les disciples sont dans une sorte de contemplation en présence du prodige, juste le moment où les anges leur adressent cette question : « Hommes de Galilée, pourquoi vous tenez-là, regardant au ciel ? »

Les apôtres le suivaient des yeux, lorsqu'il fut enveloppé d'une nuée brillante, symbole de sa gloire ; par où il faut entendre, suivant une expression familière aux Hébreux, la suite des anges qui l'accompagnaient¹.

1. *Viri Galilaei, quia statis aspicientes in caelum?* Act. Apost., I, 11.

2. *Exod.*, XXV, 22. — *Levit.*, XVI, 2.

Si l'Ascension est une des scènes de l'Évangile dont l'iconographie chrétienne se soit emparée avec le plus d'amour et qu'elle ait le plus reproduite, il n'en est peut-être pas dont la composition ait mieux triomphé des variations. L'école symbolique n'influe presque pas sur son origine et l'on retrouve déjà, aux portes de Sainte-Sabine, le Christ dans son auréole, Marie ayant les apôtres à ses côtés.

La Vierge debout, vêtue d'une robe de brocart, amplement décolletée, recouverte d'un manteau bleu, bordé d'un orfroi à pierreries, ses cheveux dorés tombant en flots ondoyants sur ses épaules, est entourée par les apôtres. Tous ont les yeux levés au ciel, et le seul sentiment qui paraît les animer est une surprise mêlée d'effroi. A remarquer surtout celui qui se tient à demi renversé, derrière la Vierge.

Cette dernière manque un peu de cette dignité calme, sereine, divine même que l'on retrouve dans les vierges françaises du XIII^e et du XIV^e siècle. Elle est grasse, la figure bouffie, les lèvres épaisses, rappelant à s'y méprendre les vierges de Martin Schongauer et de son école.

La présence de la Sainte Vierge, au moment de l'Ascension, est attestée par des monuments d'une haute antiquité, notamment dans la peinture d'une *Bible* syriaque du VI^e siècle conservée à la bibliothèque de San Lorenzo à Florence: Marie occupe le centre de la composition, au premier plan, au milieu des apôtres. Elle est debout, vêtue d'une robe violette, les bras en croix comme les orantes des catacombes¹.

Un des apôtres, à droite de la Vierge, porte sur la bordure de son manteau une inscription dont nous n'avons pu déchiffrer que les mots suivants :

... uenimus im x mox...

Par une fantaisie de l'artiste, le groupement des personnages composant cette scène n'est pas tout à fait rationnel. En effet, presque tous semblent planer dans l'espace. Le peintre a cédé évidemment à une exigence décorative, mais on ne s'explique pas très bien la position de certains apôtres qui manquent de point d'appui. Les figures, généralement anguleuses, très expressives, dénotent une certaine incorrection de dessin.

1. Rohaut de Fleury, *L'Évangile*, t. II, 1874, p. 302. — *La Sainte-Vierge*, t. I, 1878, p. 227.

Ces verrières, qui appartiennent au xv^e siècle, étaient sans doute décorées, dans leurs panneaux inférieurs, de saints personnages en pied, encadrés dans des motifs d'architecture et s'enlevant sur de riches draperies damassées aux couleurs éclatantes. Dans l'église de Notre-Dame de la Couture, à Bernay, il subsiste une grande verrière de cette époque offrant une semblable disposition. En bas, devaient se trouver les portraits des donateurs et les inscriptions votives dont nous ne pouvons que déplorer la disparition, ou bien encore de petites scènes superposées comme à la Madeleine de Verneuil.

Une des hautes fenêtres du croisillon Sud nous montre encore un intéressant fragment de la peinture sur verre à la fin du xv^e siècle. Nous voulons parler du *Saint Pierre Crucifié* qui se détache violemment sur le verre blanc dont on l'a encadré à la fin du xvii^e siècle. On sait que saint Pierre, le patron de la cathédrale, et c'est peut-être en cette qualité que nous devons la conservation de cette intéressante peinture — fut crucifié la tête en bas. Le prince des apôtres est attaché sur une croix, en forme de tau, avec des cordes aux mains et aux pieds. Il est entièrement vêtu de larges braies bleues à trois bandes jaunes horizontales; un justaucorps bleu serré à la taille par une ceinture de même couleur. La figure, très expressive, est traitée en griffaille et se détache sur un nimbe de couleur rouge.

Les critiques se sont demandés si, crucifié la tête en bas, saint Pierre avait été et devait être attaché à la croix avec des clous ou avec des cordes. Au point de vue théorique, la question ainsi agitée n'a point été résolue d'une manière péremptoire. Dans la pratique, l'usage des cordes est plus ordinaire, mais non pas absolu. La miniature du *Benedictional* de saint Ethelwold offre un exemple de l'emploi simultané des cordes et des clous; les bas-reliefs du ciborium de Sixte IV, dans la crypte du Vatican, en offrent un autre où les clous seulement sont employés. Chacun, à cet égard, reste libre de suivre ses impressions personnelles¹.

Les hautes fenêtres du chœur conservent encore, dans leur partie centrale, quelques rosaces et quelques jolies figurines du xvi^e siècle. Les anciennes verrières ont été employées comme bordure; nous avons retrouvé

1. G. de Saint-Laurent, *Iconographie de saint Pierre*, dans *Annales archéologiques*, t. XXV, 1865, p. 211.

des fragments de personnages et des lambeaux d'inscription remontant au xv^e siècle encadrant les affreux verres blancs dont messieurs les chanoines du xvii^e se montrèrent si fiers.

Si nous en croyons le témoignage d'un auteur anonyme qui écrivait en 1870¹, l'église Saint-Pierre possédait encore à cette date, dans le déambulatoire, des dais du xv^e siècle qui servaient d'amortissement à de grandes figures, une lapidation de saint Etienne, de la même époque, un reste de griffaille du xii^e siècle et deux médaillons du xiii^e représentant les traits de la vie de saint Urfin (?).

En admettant que ces fragments y fussent encore en 1870, ils n'y étaient certainement plus en 1911, ainsi qu'on l'a un peu trop légèrement affirmé aux membres d'une société savante qui visitaient alors notre belle cathédrale².

La vitrerie moderne peinte de la cathédrale comprend les trois fenêtres supérieures de l'abside, celles des collatéraux, du déambulatoire et de la chapelle de la Vierge, ces dernières sont décrites dans le chapitre spécial consacré à cette remarquable addition faite au monument au xv^e siècle.

Les trois verrières de l'abside, qui sortent des ateliers de Luffon, représentent le Christ, saint Pierre et saint Paul. Ce sont des œuvres à prétention archaïque, d'une sécheresse de dessin que rachète à peine un coloris assez vif.

Les fenêtres des collatéraux sont peintes en griffailles avec, au centre de la verrière, une bande historiée reproduisant diverses scènes de la vie de l'apôtre saint Pierre, patron de l'église. Nous n'insistons pas sur ces tableaux, dont la composition et l'exécution sont absolument dénués de toute valeur artistique. Par une louable pensée, on a peint dans les lobes des tympan de ces fenêtres les armoiries des anciens évêques de Lisieux et des abbayes dépendant de l'ancien diocèse. Disons que ces vitraux, moins celui de l'ange gardien, sont dus à la munificence de M^{lle} Renier, décédée à Lisieux en 1883, et que leur exécution ne coûta pas moins de 17.500 francs.

Les vitraux de la chapelle de saint Joseph de Cupertino (1861) ont été offerts par M. de Moidrey, avocat général à la cour de Caen. Avant d'occuper ce dernier poste, M. de Moidrey avait été substitut à Lisieux.

1. *Guide du Voyageur dans la ville de Lisieux*, pp. 25-26.

2. De Cenival, *Excursion dans le Lieuvin et le pays d'Auge*, p. 25, dans *Bulletin de la Soc. hist. de l'Orne*, 1911, t. XXX.

Le vitrail de la chapelle dédiée à l'Ange gardien fut composé et exécuté en 1807 dans les ateliers de M. Duhamel, peintre verrier à Evreux. Du berceau jusqu'à la tombe, l'ange gardien suit ses protégés : tel était le programme. La composition du peintre, trop chargée de détails, manque de vigueur : le rayonnement de certaines couleurs affaiblit les autres. Malgré sa transparence et sa luminosité, ce vitrail n'est qu'un mauvais pastiche des brillantes productions du moyen âge.

Vingt ans plus tard, un peintre verrier, doublé d'un archéologue, Laurent Gsell, s'engageait à décorer de verrières les fenêtres du déambulatoire. Sa soumission fut approuvée, par l'administration des Beaux-Arts, le 12 août 1887. L'œuvre de cet artiste se compose de médaillons, dans le style du XIII^e siècle, inscrits dans des griffailles. Cédant à une pieuse pensée, il a représenté un certain nombre de saints locaux, qui prouve avec quel soin on conserve le culte de nos saints. Dans nos cathédrales, les saints locaux tiennent, après les apôtres, la première place. Chaque personne retrouvait ainsi, dans la maison de Dieu, un peu de son passé. Tout ce qui, suivant les idées d'alors, méritait d'échapper à l'oubli dans les annales d'une ville, semblait conservé là pour l'éternité. L'humble peuple avait devant ces monuments une confuse idée de son histoire : il sentait qu'il n'était pas sans racine sur la terre, qu'il avait lui aussi ses aïeux.

Les médaillons de Gsell font aujourd'hui l'admiration des connaisseurs et des artistes, précisément à cause du soin scrupuleux apporté par le peintre qui ne craignit pas de remonter directement aux sources de la tradition. Conçues dans le style du monument, dont elles sont la parure, ces compositions font grand honneur à l'artiste et demeurent un de ses plus beaux travaux. Voici les sujets représentés sur ces verrières, en suivant le déambulatoire du sud au nord : saint Victor, saint Clair, sainte Cécile, saint Thomas Becket, saint Aignan, saint Antoine de Padoue, sainte Elisabeth, saint Ambroise, saint Dominique et la Vierge du Rosaire, saint François d'Assise, La Cène, saint Roch, saint Patrice, saint Urfin, saint Bertivin, saint Sébastien.

La simple énumération de ces noms ne doit-elle pas rappeler aux Lexoviens des chers souvenirs de leur passé. Saints dont le culte se rattache à

Sur ce vitrail, voy. *Le Normand*, 1^{er} juin 1867.

de pieuses croyances, au souvenir d'affociations dont nos aïeux étaient si fiers ou à des fondations charitables dont on ferait bien de s'inspirer encore aujourd'hui.

Dans les collatéraux du transept, notons encore deux intéressantes tentatives de résurrection de ces verrières irisées dont le moyen âge avait été si prodigue. Dans le croisillon Nord, au-dessus des deux derniers panneaux du XIII^e siècle qui soient parvenus jusqu'à nous, Albert Gsell a, en 1895, reconstitué deux autres parties de médaillons : la Cène et saint Jean écrivant l'Apocalypse. Ainsi complétés, ces deux médaillons ont été enchâssés dans une riche mosaïque où la combinaison du bleu avec le rouge donne à ces vitraux une nuance violacée un peu mélancolique.

Dans le croisillon Sud, au-dessus de l'autel de saint Ursin, deux autres verrières, œuvres du même artiste, et conçues dans cet admirable style du XIII^e siècle, représentent deux scènes de la vie de saint Germain et deux scènes de la vie de saint Ursin.

Ces vitraux portent des légendes latines que nous reproduisons ici. Sur celui de gauche, consacré à saint Ursin, on lit : *Sancti Ursini inveniuntur reliquiæ. — Sanctus Ursinus febricitantem sanat.* Il s'agit de l'invention ou découverte des reliques du saint et de la guérison d'un fiévreux, obtenue par son intercession¹.

Le vitrail de droite reproduit deux scènes de la vie de saint Germain, évêque d'Auxerre, en souvenir de l'église détruite, dédiée sous le vocable de ce saint, et qui s'élevait jadis non loin de la cathédrale. Ce vitrail porte les inscriptions suivantes : *Sanctus Germanus salvat Armoricos. — Sanctus Germanus episcopus resuscitat mortem.*

La première scène se rapporte à l'intervention du saint évêque en faveur des Armoricains², en 446, lorsque, à son retour de la Grande-Bretagne, il se disposait à rentrer dans son diocèse : saint Germain arrêtant, à la tête de son armée, Eocaric, roi des Allemnads, prince féroce et idolâtre, chargé par le général romain Aétius de châtier les Bretons rebelles.

La seconde rappelle la résurrection du fils de Volusien, chancelier du patrice Sigisvulte, que saint Germain, par ses prières, rappela à la vie alors

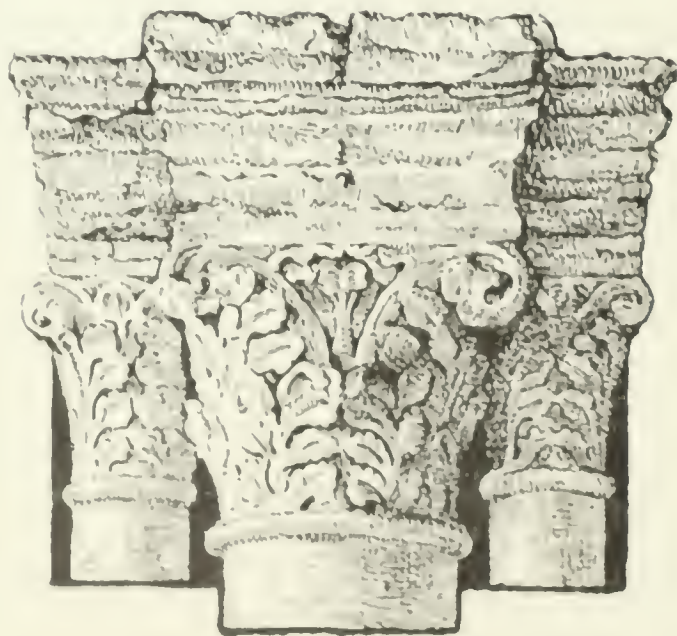
1. *Vie des saints Patrons*, p. 179 et suiv.

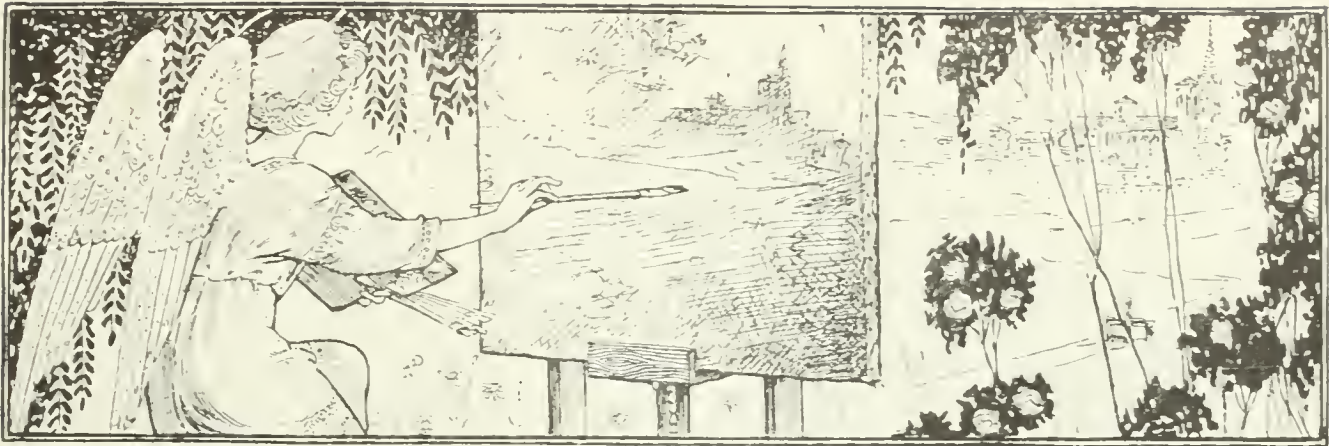
2. Godefcard, *Vie des Saints*, Paris, 1828, t. IX, pp. 369-371. — *Vie des saints Patrons*, p. 227.

de son voyage à Ravenne, où il étiat venu, au nom des Bretons, implorer la clémence de l'empereur Valentinien III.

On eut un moment la pensée de garnir de grifailles le tympan du grand portail: le 18 juin 1888, M. Sainte-Anne Louzier, architecte, écrivait à ce propos à M. Simon, président du conseil de fabrique: « Quant
 « au tympan de la grande porte, qui est une disposition appelée à dispa-
 « raitre quand on fera une restauration de l'édifice, je suis d'avis qu'un
 « vitrail en grifaille serait une dépense inutile. Vous pourriez très bien faire
 « réparer le vitrage actuel: ce serait, je pense, faire acte de bonne admi-
 « nistration. » On a suivi le conseil de l'architecte, et on a eu bien raison.

Le nombre des anciennes verrières diminuant de jour en jour, leur conservation devrait être l'objet d'une sollicitude d'autant plus constante. La destruction aveugle de ces œuvres d'art du passé ne saurait être imputée qu'à une ignorance barbare qu'on s'étonne de rencontrer encore de nos jours. Devant la possibilité des plus coupables pratiques, on ne peut que souhaiter l'intervention des moyens légaux de préservation et, d'abord, le classement d'office des vitraux anciens, qui sont des monuments historiques, au même titre que les édifices dont ils font partie.





CHAPITRE VIII

LES TABLEAUX



L'INTÉRIEUR de la cathédrale de Lisieux, n'eut longtemps d'autre ornementation que les saillies ouvragées dans la pierre de ses chapiteaux, le rude modelé de quelques bas-reliefs intéressants, les gravures hiéراتiques des pierres tombales et l'éblouissante parure de ses vitraux. En les cherchant un peu, on pouvait voir aussi quelques craintives peintures à la détrempe¹.

Il faut arriver au premier quart du xvi^e siècle pour constater la présence dans la cathédrale de Lisieux d'un tableau peint à l'huile : celui du *Miracle de la Chasse de saint Ursin*².

1. En décembre 1866, dans l'ancienne chapelle Saint-Ursin, on a découvert des traces de peintures à fresque sur lesquelles on pouvait distinguer encore plusieurs évêques (*Almanach de Lisieux*, pour 1868).

En avril 1869, dans la chapelle du Sacré-Cœur, on a également retrouvé une peinture murale représentant l'arbre de Jessé : un tableau moderne la déroba au regard (*Le Normand* du 1^{er} mai 1869).

Quelques autres peintures murales se devinent encore sur plusieurs colonnes de la nef : mais elles sont si frustes qu'on ne saurait rien préciser.

Dans la chapelle Saint-Martin, il existe un reste de peinture à la détrempe du xiv^e siècle, accompagnant une inscription obituaire d'un grainetier de Lisieux.

2. Ce chapitre des tableaux a été rédigé sur les notes prises par M. Salles au cours de ses visites à la cathédrale Saint-Pierre.

LE TABLEAU DU MIRACLE DE LA CHASSE DE SAINT URSIN

Il a connu bien des infortunes. Naguère haut placé, en 1793 il prit le chemin de l'exil, quitta la cathédrale grandiose et vint s'échouer dans un magasin d'antiquailles. Après la signature du Concordat, un généreux Lexovien l'aperçoit, le reconnaît aisément, l'arrache à la désolation et le fait accrocher au mur méridional de la chapelle de la Charité en l'église Saint-Jacques. Et c'est là qu'il faut se rendre pour deviner et comprendre le secret du tableau avec lequel nous désirons lier connaissance.



Fig. 10. — Un Normand implorant saint Ursin.

A vrai dire, jamais présentation ne fut plus désobligeante.

La lumière crue d'une verrière extrêmement transparente nuit beaucoup à l'aspect général de la toile. Elle se trouve plongée dans une obscurité si profonde que le regard s'exerce d'abord en vain à scruter ses ténèbres. Il faut tenir, regarder sans lassitude et sans hâte. Peu à peu, les yeux s'habituent à la tonalité morne et verdâtre, le tableau s'anime, sa conversation bridée se déride, elle devient instructive et captivante. Des silhouettes se dessinent

sur le fond rembruni, le ciel se découvre, un paysage, puis un long défilé, des fiévreux chaudement enveloppés dans des couvertures, enfin et surtout un superbe reliquaire.

Avant 1793, le tableau de saint Ursin se trouvait dans la cathédrale Saint-Pierre dans la chapelle dédiée aujourd'hui à saint Antoine de Padoue, à droite du maître-autel. Sur les piliers d'entrée de cette chapelle, à environ quatre mètres du sol, se remarquent encore des traces de crampons. Ne serait-ce pas ceux sur lesquels était fixé le tableau ?

En 1851, l'auteur de la *Vie des saints Patrons du diocèse de Lisieux*, p. 153, présente ainsi cette toile à ses lecteurs : « Il y a dans notre église cathédrale une belle chapelle de Saint-Ursin, en titre de bénéfice. On y voit un tableau en long, divisé en quatre carrés, au-dessus desquels on lit ces mots : COMMENT LES RELIQUES DE N. SAINT URSIN FURENT APPORTÉES PAR MIRACLE EN CETTE VILLE EN L'AN 1051, PAR LES SOINS DE HUGO EVESQUE DE LISIEUX. »

Un peu d'histoire locale s'impose pour pénétrer le sens de cette toile rapiécée et maladroitement retouchée.

C'était en 1055. Depuis une cinquantaine d'années, les architectes bâtissaient les grandes églises uniquement en pierre. Encouragés par l'évêque Herbert et par Hugues d'Eu son successeur, les Lexoviens s'empressèrent d'édifier une cathédrale qui par sa physionomie grave et son immensité provoqua bientôt l'admiration des diocèses avoisinants.

Tout heureux du succès, l'évêque Hugues d'Eu avait par avance arrêté les moindres détails de la dédicace de ce merveilleux édifice, sublime abri pour la méditation pieuse de ses fidèles.

Au moment où s'achevaient les préparatifs de la grandiose cérémonie, une cruelle épreuve, un frisson de souffrance traversa le pays d'Auge et le Lieuvin. La peste noire creusa de larges vides dans tous les rangs de la société. Quelles heures d'angoisse et d'inexprimable inquiétude, durent vivre les habitants de Lisieux et des alentours ! Quel déchirement en particulier pour l'âme toute de douceur et de bonté de l'évêque Hugues ! Ce qu'il y avait de terrible, c'est que la maladie était souvent foudroyante, on était bien portant la veille, mort le lendemain.

Avec ferveur la population se recommandait à Dieu. Églises et chapelles regorgeaient de monde. Dans tout le pays, le bruit se répandit qu'un saint très honoré à Bourges, saint Ursin, possédait le privilège de guérir les maladies contagieuses. Depuis un temps immémorial, les populations du Berry lui donnaient leur confiance ainsi qu'à saint Just son compagnon. Ses reliques opéraient partout d'éclatants prodiges. L'évêque de Lisieux trouva le moyen de décider le clergé et les habitants de Bourges à lui confier momentanément les reliques du généreux guérisseur. A peine arrivées à Lisieux elles firent merveille. Subitement la peste cessa d'exercer ses ravages, la joie de vivre prit rapidement la place de la désolation de jadis. Les délégués de Bourges qui avaient accompagné jusqu'à Lisieux les



Fig. 81. Statue de l'église Saint-Jacques.

reliques de saint Ursin ne recevaient que remerciements chaleureux de la part des nombreux malades revenus à la santé. Une place d'honneur leur fut réservée durant les fêtes de la Dédicace de la Cathédrale. Telle est, dans ses grandes lignes, la fiction que le chapitre de la cathédrale fit repré-



Fig. — Stat. de l'église
Saint-Jacques.

senter par un peintre normand dont le nom n'est malheureusement point parvenu jusqu'à nous. Mise en belle place, dans l'église principale du diocèse, la légende tant jolie pourra plus sûrement pénétrer les esprits et les cœurs. Mise à la portée de tous, elle ébranlera davantage les foules, et durant de longs siècles encore, les fiévreux viendront dévotement se recommander à saint Ursin, pieuse figure incertaine dont l'historien pourra peut-être quelque jour préciser le rôle tutélaire.

Des quatre scènes, formant jadis un tableau de 1 m. 50 de largeur sur un mètre de hauteur, sorte de frise divisée en quatre parties inégales par de frêles colonnes imitant le marbre, il ne reste que les trois de gauche.

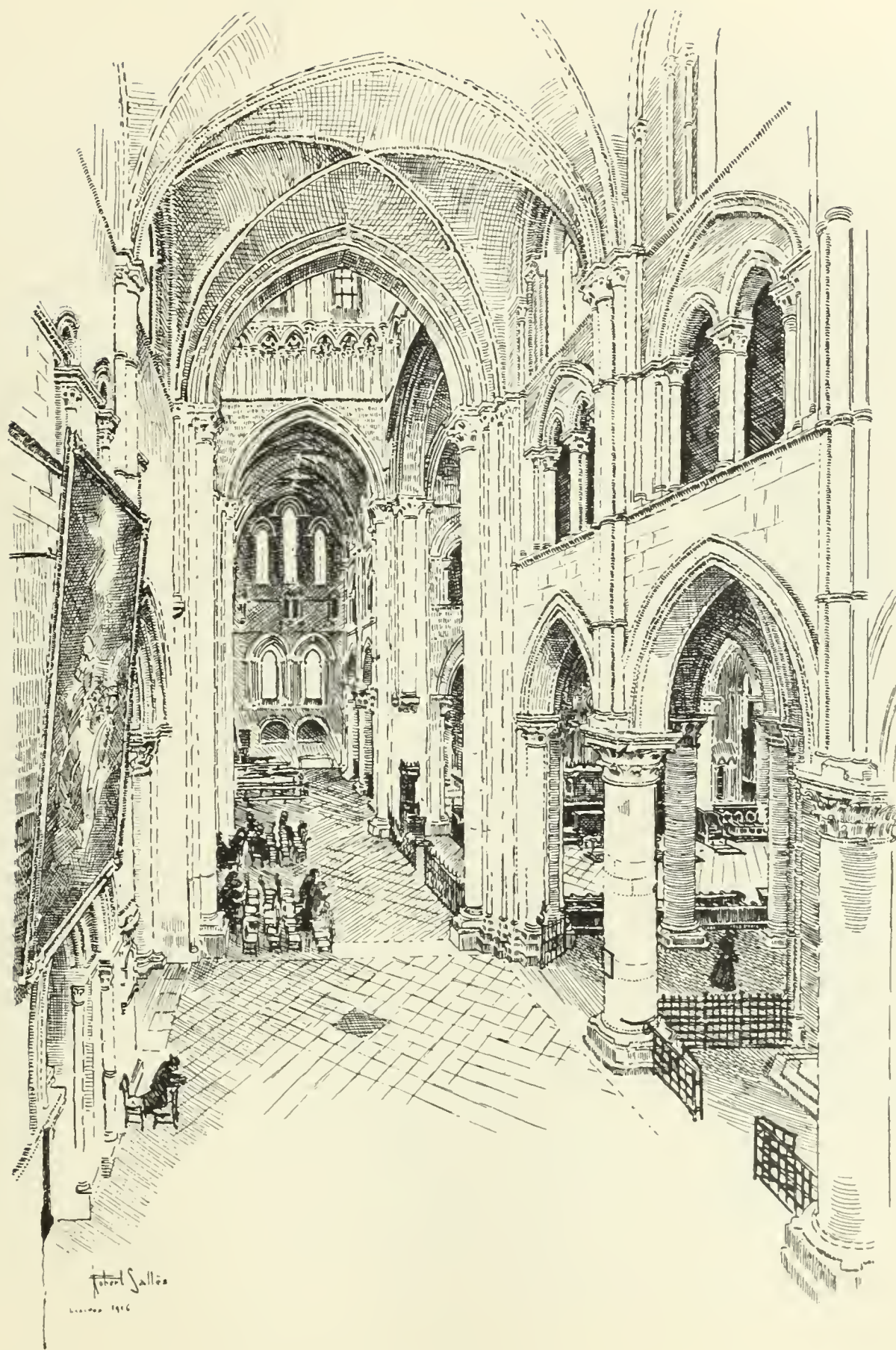
Dans le premier panneau, saint Ursin s'entretient familièrement avec le Maître de l'Évangile dont il avait été le sur confident.

Dans le deuxième panneau, le clergé et les habitants de Lisieux accompagnent la châsse de leur protecteur jusqu'à la sortie de la ville.

Dans le troisième panneau, les glorieux restes de saint Ursin regagnent Lisieux au milieu des chants d'allégresse de la multitude.

Le quatrième panneau, aujourd'hui disparu, représentait saint Ursin faisant la lecture à la Cène. Par sympathie pour son disciple, Jésus lui avait confié cette haute mission.

Que le Christ eut fait à *Monsieur saint Ursin* l'honneur de le choisir pour lecteur à la Cène, qu'il eût daigné s'entretenir avec lui sous le figuier, ces épisodes savoureux de l'histoire de l'archevêque de Bourges plaisaient infiniment aux Lexoviens du xvi^e siècle; mais ce qui les charmait plus encore c'était le souvenir des merveilles qu'il avait accomplies parmi leurs ancêtres.



VUE GÉNÉRALE SUR LES CROISILLONS ET LE CHŒUR (Dessin de R. Sallès).



« Réconforter » la tradition locale, tel fut le noble but proposé à l'artiste par le fabriquier de la cathédrale Saint-Pierre¹. Aussi, sur sa toile, les scènes d'intérêt général n'occupent qu'une place limitée, tandis que les épisodes d'intérêt local se déroulent sur la partie centrale du tableau et sont ainsi judicieusement mis en valeur.

Après la sublime cérémonie, les délégués de Bourges se hâtèrent de réclamer la restitution du précieux dépôt dont ils avaient la garde. Quelques jours plus tard, la châsse de saint Ursin est placée sur un chariot. Le chapitre de la cathédrale, le clergé des autres paroisses, la population toute entière accompagne les reliques jusque sous les châtaigniers séculaires de la forêt Rathouin, à peu de distance de la ville de Lisieux, sur la route de Paris. Les belles masses de verdure de la forêt offraient un cadre magnifique aux processions, les foules pouvaient s'abriter sous les arches de feuillage.

Déjà le cortège atteignait presque le sommet de la colline boisée, quand soudain le cheval qui trainait le chariot s'arrêta brisé de fatigue. Impossible de le faire avancer, tant le reliquaire devenait pesant. Dans une ferme proche, les envoyés de Bourges vont chercher une génisse : peut-être sera-t-elle plus docile à la voix des charretiers ? Le souffle précipité et les persévérants efforts de la bête ne parviennent pas à faire démarrer le véhicule. A la vue de ce prodige, l'évêque Hugues s'écrie : « O saint Ursin ! si vous désirez rester parmi nous ou regagner Bourges, manifestez votre volonté. » Le conducteur aiguillonne avec plus d'insistance la génisse épuisée. Encore un effort, encore un, dit-il, la montée va s'adoucir. Les roues massives du



Fig. 83. — Pèlerins

1. En 1081, le chapitre de la cathédrale fit recopier le tableau de saint Ursin par un peintre normand : « Payé à Villers painctre pour avoir refaict le tableau de l'histoire de saint Ursin, 45 livres 7 sols. » (Comptes de la cathédrale, en 1081.)

lourd chariot ne tournent toujours pas. Quel parti prendre? Le soleil déclinait à l'horizon, les saintes reliques ne pouvaient rester la nuit exposées à l'inclemence du temps, au milieu d'une épaisse forêt.

L'évêque invite le cortège à faire demi-tour. Aussitôt la génisse se met à marcher d'un pas allègre. Donc plus de doute, au lieu de s'en retourner vers le Berry, Monsieur saint Ursin désire rester au milieu des populations normandes. Le cortège rentre immédiatement en ville frénétiquement acclamé par la foule enthousiaste. Interdits, stupéfaits, les délégués de Bourges font la moue. Comment se présenter devant leurs concitoyens, comment leur raconter la vraie, la dramatique histoire? La joie des uns devient souvent le malheur des autres!



Fig. 24
Le Cortège des Reliques de Saint Ursin

Tout en haut du tableau, sur un étroit bandeau blanc, le peintre a inscrit en lettres noires cette instructive devise : COMMENT LES RELIQUES DE MONSIEUR SAINT URSIN FURENT APPORTÉES PAR MIRACLE EN CETTE VILLE EN L'AN 1055, PAR LES SOINS DE HUGO EVESQUE DE LISIEUX

Tout en bas du tableau se lit cette curieuse et pittoresque indication : CE TABLEAU A ESTÉ REFAIT SUR L'ORIGINAL VIII EN L'AN 1000 AUX DESPENS DE LA FABRIQUE

Le caractère archaïque des inscriptions précédentes n'est pas fait pour nous déplaire, bien au contraire, en rassemblant ces mots presque vieillis nous nous sentons plus près de nos aïeux, nous redevenons leurs voisins d'une heure.

✦ ✦ ✦

Le premier panneau se présente en hauteur. Saint Ursin, vêtu en archevêque, s'entretient avec le Sauveur.

La physionomie de saint Ursin est pleine d'attrance, de jeunesse et d'onction. Une ample chape faite d'étoffe rouge et souple, fermée sur la poitrine par une belle agrafe, enveloppe le saint archevêque. Le rochet et la soutane violette paraissent très riches. La tête est coiffée d'une mitre assez haute ornée de galons d'or, de perles et pierres précieuses. Les

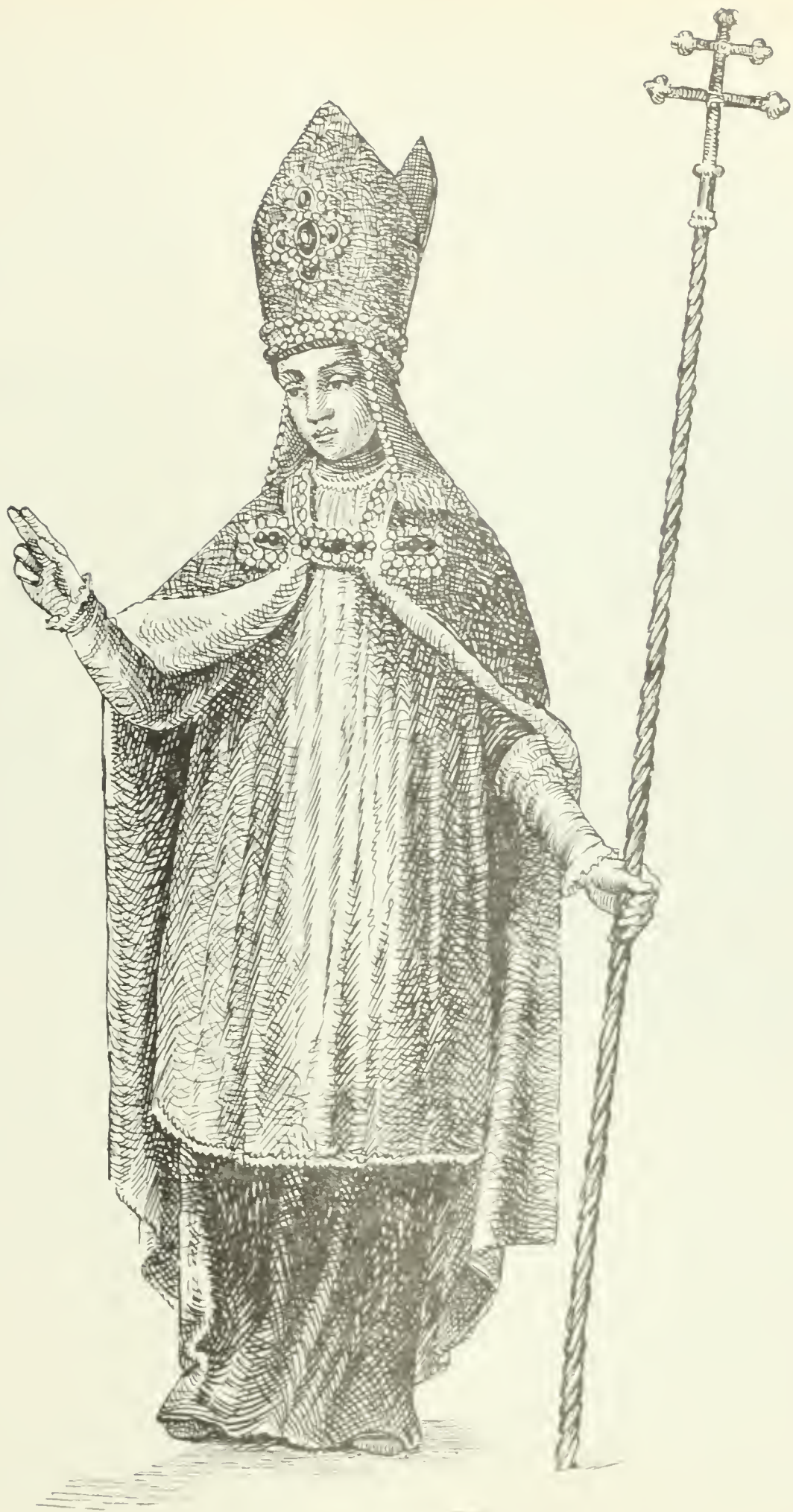


Fig. 51. — Saint Ursus

fanons de cette mitre, terminés par des effilés d'or, retombent gracieusement sur les épaules. L'attitude de saint Ursin indique nettement qu'il prêche la foule. Le Christ écoute et approuve son disciple...



Fig. 8. — Entretien de Jésus et saint Ursin sous le figuier

Ne dirait-on pas que les rôles sont renversés. Jésus, dans la circonstance, s'efface devant saint Ursin. C'est une marque de bienveillance sacrée, bien faite pour impressionner les fidèles, et leur donner une haute idée de la valeur intellectuelle et morale de leur saint patron. L'artiste a mis toutes les modestes ressources de sa science à donner à ce pieux personnage un grand accent de douceur et de bonté. Il a également admirablement traduit le caractère divin de Notre-Seigneur. Le visage, surtout, est remarquable d'expression, de beaux yeux profonds, un front et un nez réguliers, une longue chevelure soigneusement étudiée, une barbe soyeuse; le drapé harmonieux des vêtements, l'attitude digne, donnent au Christ beaucoup de noblesse et de grandeur...

Au loin, sous un figuier, Jésus s'entretient familièrement avec le saint évêque.

Le paysage représente une prairie légèrement mouvementée; à l'horizon se détache une colline voilée de brume et un petit taillis. Dans le ciel un peu tourmenté, une éclaircie agréable à l'œil relève l'aspect monotone de la composition.

Le grand panneau de gauche représente le Départ de la Chasse de saint Ursin pour Bourges.

Toute en bois doré, rehaussée de brillants et d'émaux, elle repose sur un drap de couleur rouge. Il est très intéressant de pouvoir distinguer les détails sculptés et gravés qui ornent les côtés et le dessus de cet inestimable reli-

Retouché. Lan. 1815



Comment Les Reliques De Monsieur Saint Vrsin furent Aportees Par



Cetableau AEsté. Refait Sur. Loriginal. Vieil .

Miracle En Cette Ville .^m Lan. 1055. par Les Soins De Hugo Euesque Delisieux



Enlan. 1681. Auxdespens. Déla. Fabricque

Retouché. Lan. 1815:



Comment Les Reliques De Monsieur Saint Vrsin furent Aportees. Par



Cetableau AEsté. Refait Sur. Loriginal. Vieil .

Miracle En Cette Ville .^m Lan. 1055. par Les Soins De Hugo Euesque Delisieux



Enlan. 1681. Auxdespens. Déla. Fabricque

LE TABLEAU DE SAINT-VRSIN, d'après un crayon de Sallès. — Autrefois en possession de la cathédrale Saint-Etienne, ce précieux triptyque se trouve actuellement dans l'église Saint-Jacques de Lisieux.

quaire. L'éclat brillant des ors, s'accrochant aux angles et aux saillies, forme contraste avec l'ombre des creux et affirme ainsi le relief des sculptures¹.

La mort dans l'âme, les habitants de Lisleux accompagnent les reliques de saint Ursin jusqu'à la sortie de leur ville... Les habitants de Bourges, au contraire, s'en retournent joyeux avec leur trésor. Ils se redressent avec fierté sur leurs chevaux blancs, se cambrent dans leur pourpoint de velours aux

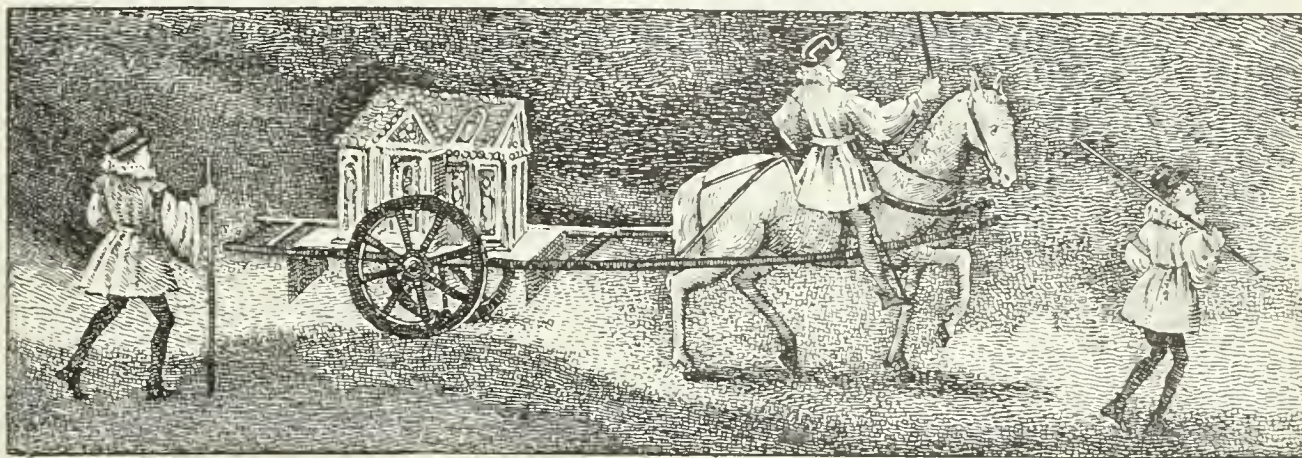


Fig. 87. — Départ des reliques pour Bourges.

couleurs éclatantes². Sur leurs beaux « capels », des plumes soyeuses ondulent gracieusement sous l'emprise discrète d'un vent très doux. C'est bien un drame qui plane sur ce cortège. D'un côté, se devinent la tristesse, l'amertume, les regrets; de l'autre, rayonne le bonheur le plus vif et le plus enthousiaste.

Au point de vue iconographique, il convient d'observer que les gestes de ces cavaliers, leurs costumes, leur attitude, ainsi que le dessin, le mou-

1. Dans un procès verbal datant du 14 avril 1399, Guillaume d'Estouteville donne la description de la châsse : « C'est, dit-il, une châsse d'environ six pieds de long, de deux pieds de large, et de deux pieds de haut, sans y comprendre la couverture en forme de toit qui est aussi à peu près de deux pieds; elle est couverte d'argent de tous cotés, dorée sur la couverture et enrichie d'ailleurs de pierres précieuses et de différentes figures ou images, sçavoir est à un bout du côté droit : l'image de N.-S., représenté assis donnant d'une main la bénédiction et tenant un livre de la main gauche; à l'autre bout, l'image de notre B. Patron saint Pierre aussi représenté assis et tenant des clefs et un livre; au milieu du côté de l'autel, de l'image de la Sainte Vierge portant son fils sur son sein; et au milieu de l'autre côté, de l'image de notre autre Patron, saint Ursin en habits pontificaux... » — *Vie des saints Patrons du diocèse de Lisleux*.

2. Remarquer l'anachronisme des costumes qui sont du xvi^e siècle alors que la scène historique se passe au xi^e.

vement et l'anatomie de leurs chevaux rappellent en tous points les détails d'un groupe de cavaliers des magnifiques bas-reliefs de l'hôtel du Bourgtheroulde à Rouen représentant la célèbre *Entrevue du Camp du Drap d'or*¹.



Fig. 87. Groupe de cavaliers du tableau de saint Ursin.



Fig. 88. Cavaliers du bas-relief de l'hôtel Bourgtheroulde.

Il faut croire que le créateur du tableau de saint Ursin n'ignorait pas le chef-d'œuvre rouennais que nous signalons. Peut-être en possédait-il un croquis?

Le rapprochement pourrait être un point de repère pour retrouver le nom de l'imagier anonyme qui travailla pour le chapitre de la cathédrale Saint-Pierre.



Fig. 89. Pèlerines.

La cérémonie de la *Restitution de la chasse de saint Ursin* revêt un caractère essentiellement religieux. Point de guerriers bardés de fer, pas d'archers ni d'arquebusiers mêlés à la foule. Tout juste deux gardes, la lance sur l'épaule, précèdent de quelques pas le chariot et guident le conducteur. Profondément pénétrés de la grandeur de leurs fonctions,

l'un et l'autre passent allègrement devant deux « pèlerines » pieusement agenouillées à l'ombre d'un pommier chargé de fruits.

1. Bas-reliefs exécutés après le mariage d'Eleonor d'Autriche et de François I^{er} en 1530. Vou de la Querrière. *Description historique des maisons de Rouen*, t. I, p. 174 et suiv. — Jules Adeline, *L'Hôtel Bourgtheroulde dans la Normandie monumentale (Seine-Inférieure)*, t. I, 1890, p. 35.



Fig. 90. — Retour des reliques à Lisieux.

Enfin, pour terminer sa composition, l'auteur a peint les chanoines de Lisieux marchant en bel ordre et chantant quelque litanie en l'honneur de leur glorieux bienfaiteur.

Malgré ses imperfections, ce panneau nous plait. Y aurait-on songé? Les teintes affombries du coloris achèvent d'attrister, très à propos, la scène, et la complètent par leur note mélancolique.

Le *second panneau*, nous détaille le retour imprévu de la châsse de saint Ursin à Lisieux.

Le cortège qui accompagnait les reliques de saint Ursin vient d'arriver près de la forêt Rathouin. Soudain le cheval qui emportait le précieux fardeau s'est arrêté, accablé par l'incroyable lourdeur de la châsse. La foule anxieuse s'associe avec une religieuse ferveur aux prières de l'évêque Hugues. Saint Ursin, ému de tant de spontanéité dans la supplication, se rend aux vœux de cette multitude et fait comprendre sa volonté de demeurer dans la paisible cité lexovienne.

C'est le moment choisi par l'artiste pour peindre la scène qui nous occupe.

Il montre la multitude dévalant la côte. La tête de la colonne s'apprête à franchir la porte de Paris. Tout ce monde remplit l'atmosphère du bruit de ses pas. Un chant grave, lent, se fait entendre. Ce sont les chanoines tout là-bas, en queue, qui



Fig. 91. — Délégué de Bourges avant le miracle.

chantent les louanges du Seigneur. Le maître des cérémonies, en un clin d'œil, est parvenu à reformer les rangs brisés de la procession. Déjà la croix et les acolytes ont repris la tête du

monies,
la proces-
cortège.



FIG. 105. — Clameule escortant les reliques de saint Ursin

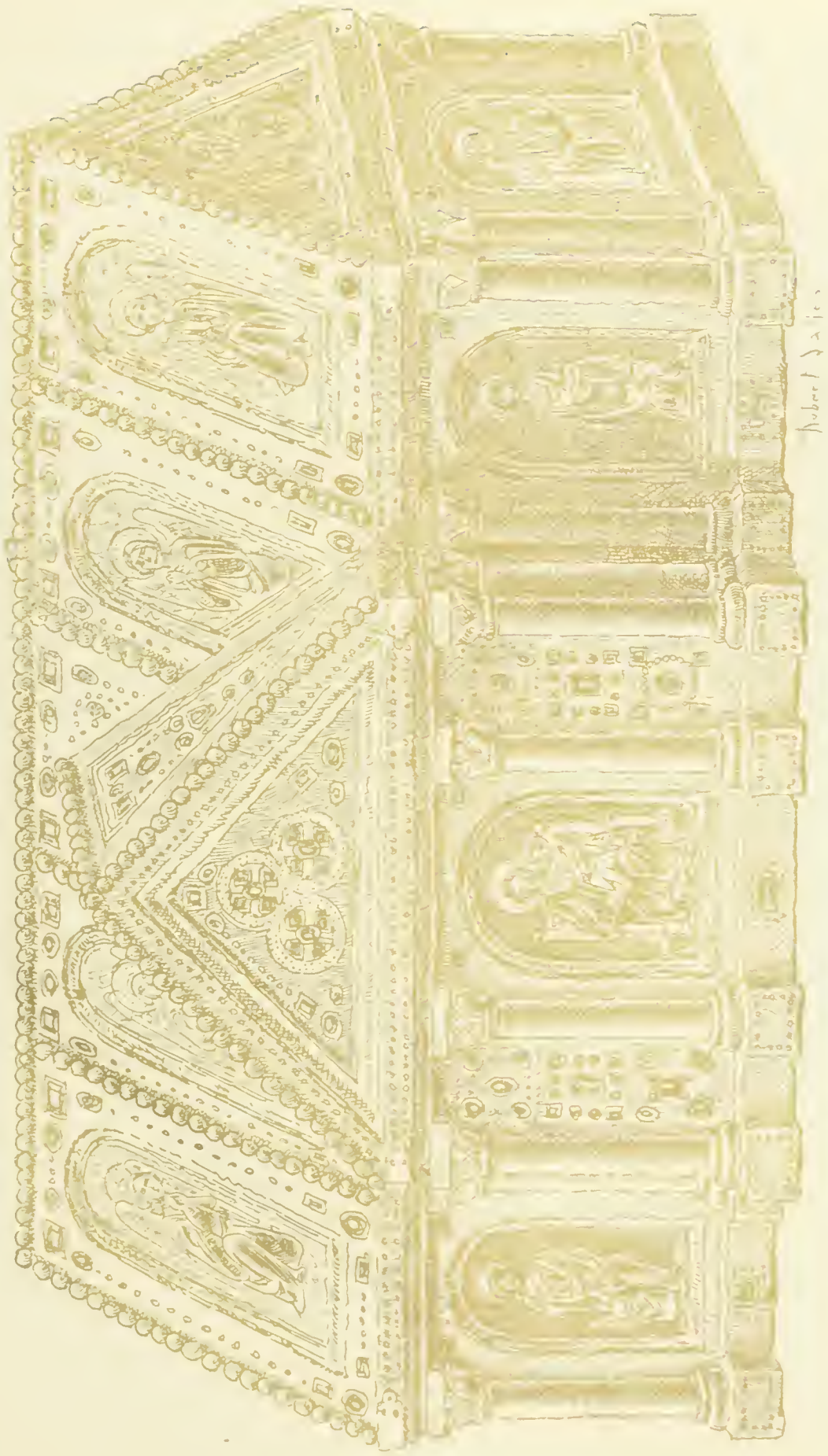
La nouvelle du miracle s'est vite répandue en ville, une femme a eu le temps de faire transporter sur un matelas son mari alité



Fig. 106. — Un délégué de Bourges après le miracle

par la fièvre. Comme elle implore avec ferveur et pitié pour lui! Les conversations vont leur train. A la porte de Paris, des témoins du miracle l'expliquent aux habitants des faubourgs accourus dès l'annonce de la joyeuse nouvelle. Ils écoutent tout yeux, tout oreilles, tandis que sur la route la chasse avance lentement, trainée par la génisse et flanquée de ses deux gardes. Le conducteur, désarçonné, est obligé de revenir pédestrement. Un riche Lexovien s'attarde, par condescendance, à consoler un des deux délégués de Bourges, douloureusement affectés par les événements qui viennent de s'accomplir.

L'ordonnance très symétrique de cette scène, le pittoresque des détails, enchantent nos regards. Cependant le travail pèche par excès d'austérité et de mélancolie. Vraiment on voudrait plus d'allégresse dans les physionomies, plus de mouvement dans les attitudes. A cette heure où les Lexoviens sont dans l'enchantement de savoir que la chasse de saint Ursin restera dans leur ville, comment le peintre n'a-t-il pas compris qu'un peu d'enthousiasme était de mise et devait détendre et adoucir les gestes de ces



CHASSE DE SAINT-URSIN (Essai de restitution par Robert Sallés).

figures rigides? La couleur n'aide pas non plus à faire comprendre le sujet. Les tons sont vraiment trop mornes et trop éteints. Bref, heureux comme mise en scène, ce panneau n'est pas aussi expressif que le précédent, il manque d'âme et de vérité. En fait, les deux scènes du *Miracle de la Chasse* se déroulent sur un fond de paysage presque identique.

Il est manifeste que l'artiste a cherché à camper ses personnages dans un cadre *vrai*. Copier sur nature la vue qu'on découvre du sommet de la côte Saint-Ursin en regardant vers le Nord, tel fut le premier soin de l'*Imaygier*. Même aujourd'hui, le touriste qui voudra bien aller sur la vieille route de Paris remarquera de suite que le paysage n'a guère changé depuis le seizième siècle. Si la topographie du tableau de saint Ursin reste très proche de la nature, la coloration de la verdure et du feuillage s'en éloigne notablement. Les verts employés sont de couleurs sombres. Par places, ils sont comme enfumés, brûlés, terreux. Ces tons conventionnels ne rappellent en rien les couleurs gaies et claires que l'œil se plaît à contempler dans les prés, les champs, les "clos" de notre merveilleux pays normand.

Le coloris assombri du tableau s'explique par les traditions picturales de l'époque où il fut créé. En Italie, nombre de peintres en renom employaient la formule des fonds sombres. En acceptant cette technique, en noyant dans une atmosphère ténébreuse les taches claires réparties sur les personnages et les objets de la composition, l'auteur du tableau de saint Ursin chercha à imiter la manière des plus savants théoriciens de l'esthétique nouvelle. Pourquoi lui en tenir rigueur?

Malgré sa perspective défectueuse, malgré le manque de proportion entre les êtres et les choses, malgré l'anachronisme des costumes, le tableau de saint Ursin reste une œuvre attachante.



Fig. 94.

Les Lexoviens commentant le miracle

Les yeux fureteurs des artistes s'attardent volontiers sur cette toile où le sentiment n'est pas voilé par le métier. Point d'effets inédits, mais quelle simplicité dans le récit, quelle naïveté dans le décor ! Jolie légende interprétée sans recherche par un peintre de chez nous. Ce tableau émeut l'imagination autant que sa vue plait aux yeux : toujours le poète a guidé la main de l'artiste.

LES SIX GRANDS TABLEAUX

Dans la seconde moitié du xvii^e siècle le chœur de la cathédrale était tendu de tapisseries. Ce fut l'official de Lisieux, le chanoine Lerat, qui eut l'idée de les remplacer par six grands tableaux de mêmes dimensions. Dans une réunion extraordinaire du chapitre, le 27 avril 1700, M. l'abbé Lerat fit savoir à la « Compagnie » qu'il avait en mains une somme d'argent destinée à l'achat de six grands tableaux. Le vœu des donateurs était, après assentiment du chapitre, de mettre ces œuvres d'art dans le chœur de la cathédrale, à la place des tapisseries déjà bien usagées. Une pareille initiative reçut de chaleureuses approbations, surtout *parce que, dans l'exécution d'ycelle, ni la fabrique ni les particuliers n'en seraient grevés*¹.

D'ailleurs, c'étaient les chanoines qui s'étaient cotisés pour offrir à leur église cette décoration importante². Les toiles furent commandées sans retard.

1. *Registre du Chapitre*, délibération du 27 avril 1700.

2. Etat des sommes qui m'ont été données par Messieurs cy-nommés pour être employées à la décoration de la cathédrale de Lisieux et à l'achat de six tableaux qui y sont posés :

M. l'abbé Dufresne, doyen	524 l.	M. Friquier de La Cauvinière.	100 l.
M. l'abbé de la Ville-du-Bois, chanoine et trésorier.	1.500 l.	M. Dubois, chanoine.	24 l.
M. de Mery, chanoine	500 l.	M. Fontaine, chanoine	72 l.
M. Le Bourg, chanoine	48 l.	M. Despana, chanoine	72 l.
M. De Vignerai, chanoine.	60 l.	M. Monfaint, chanoine	23 l.
M. Godefroy, chanoine.	48 l.	Total	5.150 l.

Le 1 octobre 1773 de M. Baillard Descours, chanoine, 500 livres.

Le 9 octobre 1773, reçu de Mgr l'Évêque de Lisieux, par les mains de M. Naudin, chanoine, la somme de mille quarante livres que Sa Grandeur a bien voulu donner pour les ouvrages de la décoration du chœur, laquelle somme avec le billet de M. Descours chanoine, faisant celle de 1.540 livres au moyen de quoi je suis rempli des avances par moi faites pour les ouvrages.

Signé : LE RAT.

(Copie faite sur les quittances par M. Puchot, président de la Société historique de Lisieux.)

Presque tous les guides, sur la foi des historiens normands les plus qualifiés, attribuent à *Lemonnier* la paternité de ces six tableaux.

Le peintre rouennais n'est l'auteur que d'une seule de ces toiles, les autres ont été peintes par des artistes parisiens, élèves de Vien, ayant une certaine notoriété. Les noms de ces artistes figuraient sur les quittances autrefois conservées aux archives de la cathédrale. Aujourd'hui, elles ont malheureusement disparu. En 1805, M. Puchot en avait par bonheur pris une fidèle copie et nous l'avait communiquée, en 1911.

Les sujets religieux imposés aux peintres devaient retracer les principaux épisodes de la vie des deux glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul. Ils furent interprétés par Larrieu, de la Cour, H. Lagrenée, Taillaffon, Robin et Lemonnier qui tous livrèrent leurs œuvres dans le courant de 1771, sauf Robin, qui expédia la sienne le 13 juin 1772. Chaque tableau, de 6^m70 de hauteur sur 3^m58 de largeur, fut payé 350 livres, excepté celui de Robin. Un léger supplément fut alloué à cet artiste en raison du succès marqué obtenu par sa toile au Salon du Louvre. Discrètement, l'artiste avait insinué que cette délicate attention du chapitre lui serait très sensible. Une lettre adressée à l'official de Lisieux par M. Chevalier, emballer de tableaux à Paris, nous apporte à cet égard quelques précisions : « Je viens de faire encaisser et emballer votre sixième tableau, la voiture sur laquelle il sera chargé devant partir après-demain, vous le recevrez vers la fin de la semaine. Je laisse à M. Rambaud à rendre compte de ce que demande M. Robin, notre peintre, et de ce qui a été promis. La place dans le Salon sera un témoignage de la bonté de l'ouvrage. »

Les tableaux parvinrent sans accident à Lisieux, chez M. l'abbé Chevalier, chanoine de Saint-Honoré, qui était chargé de les recevoir. L'emballage avait été particulièrement surveillé. Les toiles étaient roulées sur des cylindres de bois, les châffis et les cadres soigneusement emprisonnés dans des boîtes de 15 pieds de long sur 2 pieds de large et 18 pouces de profondeur. Précautions utiles lorsqu'on songe qu'en route, pendant plusieurs jours, ces précieux et fragiles objets seraient exposés aux intempéries de la saison et à la nonchalante insouciance des charretiers. Quelle déception pour le chapitre de la cathédrale s'il fût arrivé malheur à ses tableaux si impatiemment attendus ! Cadres et toiles arrivèrent heureusement en bon

etat. A la vue de ces richesses artistiques, les chanoines ne manquèrent pas d'exprimer hautement leur complète satisfaction et de faire diligence pour les mettre en bonne place au-dessus des stalles du chœur. Les tableaux furent apposés contre les piles dans l'ordre suivant :

Entre les deux premiers piliers, du côté sud : la *Conversion de saint Paul*, par de la Cour ; puis, sur une même ligne : *Saint Pierre guérissant les malades de son ombre*, par Robin ; la *Prédication de saint Pierre*, par Larrieu. De l'autre côté du chœur, en descendant, on voyait : *Saint Pierre délivré de prison*, par Taillafson ; *Saint Pierre ressuscitant Thabite*, par Lemonnier, et le tableau de H. Lagrenée représentant *Saint Paul devant l'Arcopage*.

Confortablement assis pendant les offices dans les magnifiques stalles du xiv^e siècle, les chanoines, entre deux prières, avaient la douce satisfaction de pouvoir admirer tout à leur aise ces imposantes peintures nées de leurs deniers, et de méditer à loisir les scènes édifiantes qu'elles représentaient. Ils pouvaient être fiers de " leur œuvre " : c'était un irréprochable spécimen de l'art de leur temps. Ces vastes pages religieuses tenaient utilement et largement la place des vieilles tapisseries accrochées jadis aux piles du chœur. Les tableaux isolaient complètement le chœur du déambulatoire et avaient l'avantage appréciable d'intercepter les courants d'air¹.

En 1793, les mains révolutionnaires ne respectèrent pas ces nobles productions d'art. C'est aux soins et au zèle généreux de l'artiste peintre Duval Le Camus que nous devons l'heureuse restauration de ces tableaux². Actuellement, l'un d'eux est placé dans le croisillon Sud, trois dans les chapelles du collatéral Sud et deux dans les chapelles du collatéral Nord.

1- D'après les notes de M. l'abbé Le Rat, les tableaux, lambris et peintures du chœur revinrent à 7.520 livres.

2- *Le Normand*, journal de Lisieux, année 1838.

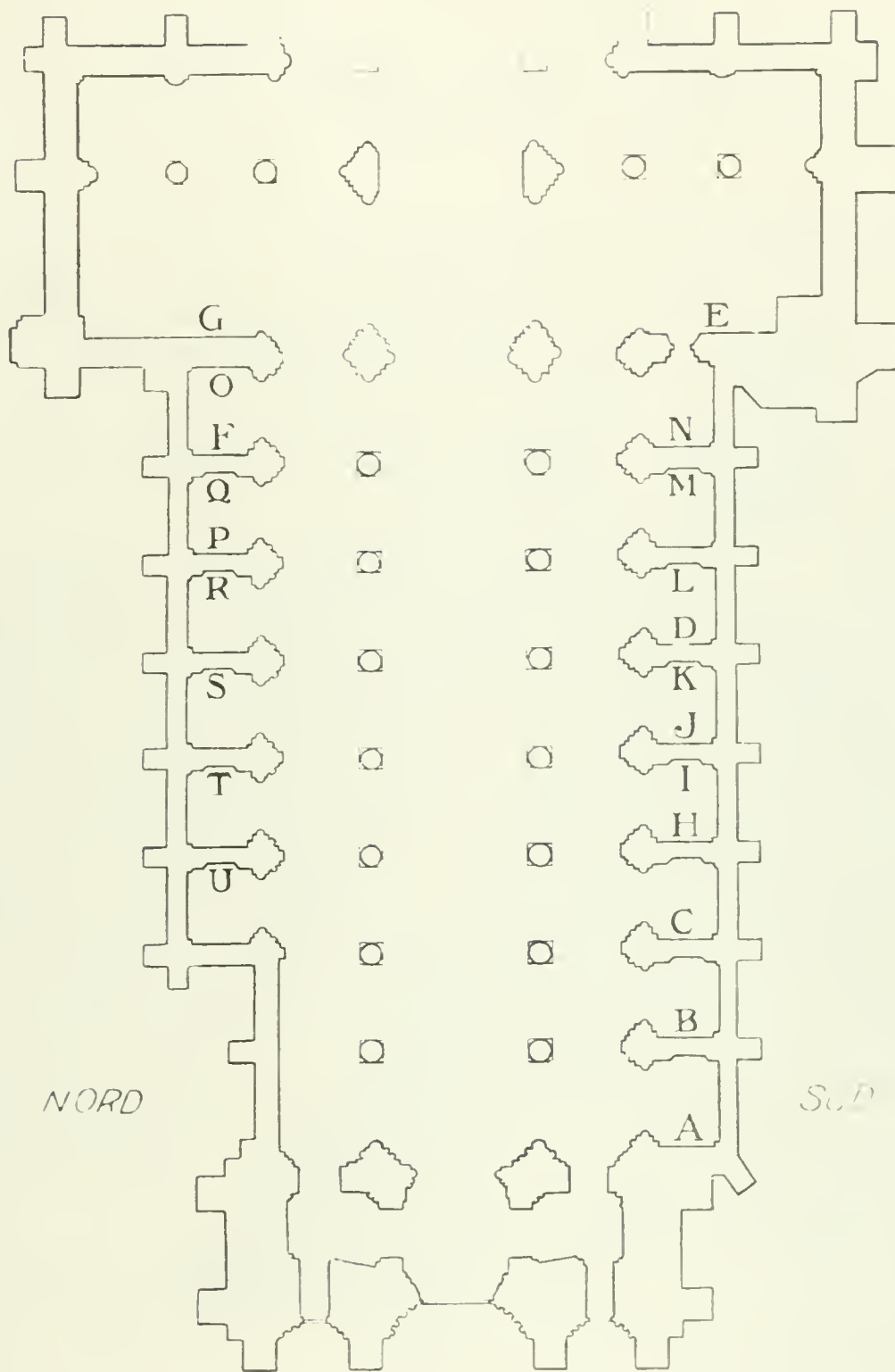


Fig 95. — Emplacement actuel des Tableaux.

- | | | |
|--|--|---|
| A. Prédication de saint Pierre. | G. Martyre de saint Sébastien. | O. Présentation de la Vierge au Temple. |
| B. Saint Paul devant l'Aréopage. | H. L'Extase de saint Jérôme. | P. Pieta. |
| C. Délivrance de saint Pierre par l'Ange. | I. Sainte Cécile. | Q. La Nativité du Sauveur. |
| D. Résurrection de Thabite. | J. La Cène. | R. Apparition du Sacré-Cœur à la Bienheureuse Marguerite-Marie. |
| E. Conversion de saint Paul. | K. Sainte Anne faisant lire la Vierge. | S. Présentation de Jésus au Temple. |
| F. Saint Pierre guérissant les malades de son ombre. | L. Saint François-Xavier. | T. La Visitation. |
| | M. L'Ange gardien. | U. L'Annonciation. |
| | N. L'Apothéose de saint Charles. | |

PRÉDICATION DE SAINT PIERRE

PAR LARRIEU 1

L'Apôtre parle à un groupe attentif. Il est debout à l'entrée d'un temple qui s'élève à côté des murailles de la ville. Larrieu l'a représenté avec un visage classique, le front dénudé avec une légère mèche, une toge bleue recouverte d'un vaste manteau de teinte jaune bistre. Pour le reconnaître, l'artiste lui a mis à la main droite les clés emblématiques.

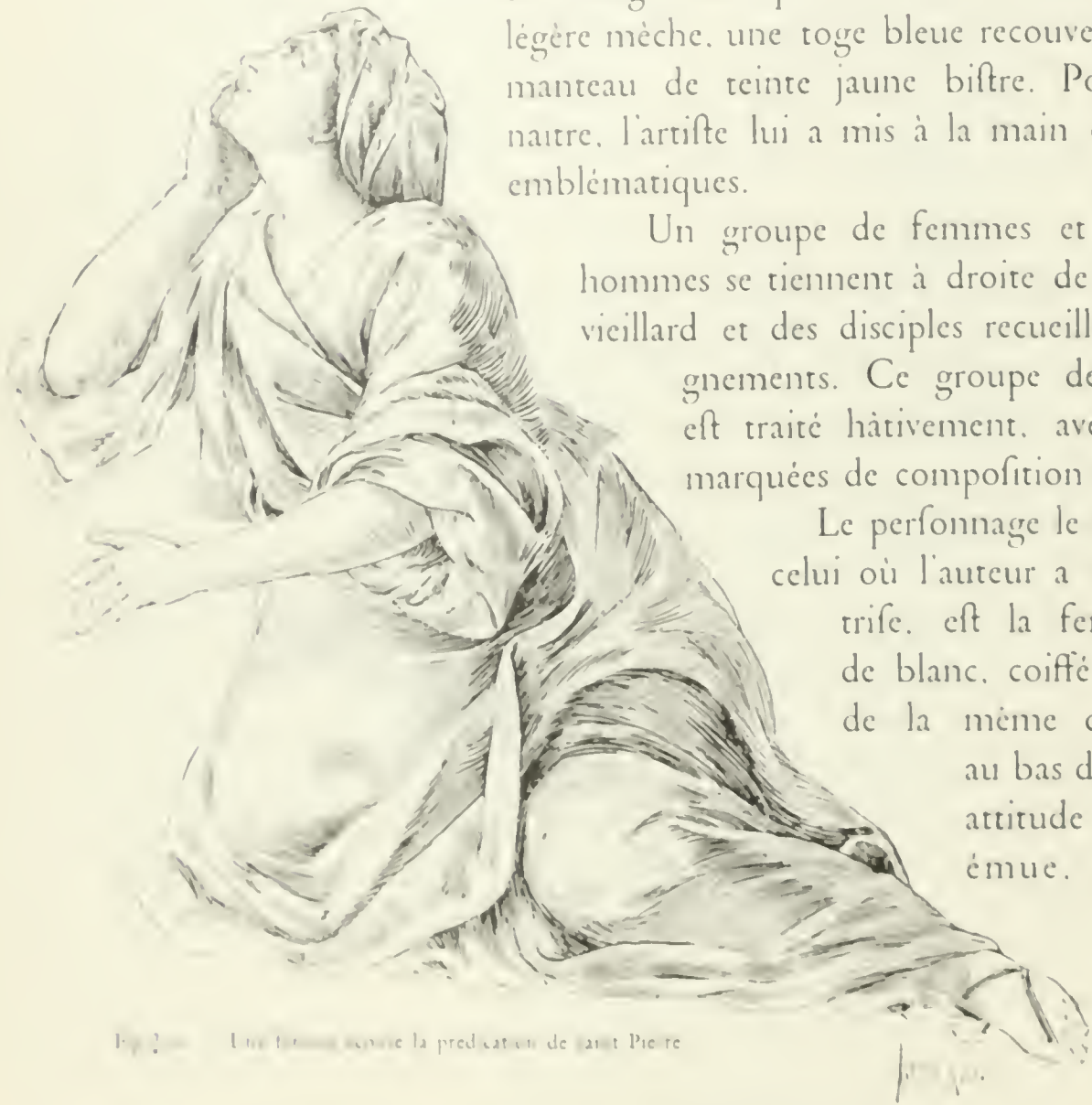


Fig. 2. — Une femme écoute la prédication de saint Pierre

Un groupe de femmes et de quelques hommes se tiennent à droite de l'Apôtre. Un vieillard et des disciples recueillent ses enseignements. Ce groupe de personnages est traité hâtivement, avec des fautes marquées de composition et de couleur.

Le personnage le mieux rendu, celui où l'auteur a révélé sa maîtrise, est la femme habillée de blanc, coiffée d'un turban de la même couleur, assise au bas des degrés : son attitude attentive et émue, remarquablement traduite, provoque l'admiration de

1. Le seul document concernant cet artiste est le suivant : « Je reconnais avoir reçu de M. Le Rat par les mains de M. Le Chevalier, chanoine de Saint-Honoré, la somme de trois cent cinquante livres pour le tableau représentant la Prédication de saint Pierre, que j'étais chargé de faire pour la cathédrale de Lisieux. »

A Paris, le 21 avril 1771

Signé : LARRIEU.

tous les artistes. Moins heureuses sont les deux femmes à gauche du tableau et les cinq autres placées à la droite. leur geste dramatique dépasse la mesure. Des erreurs anatomiques et techniques, trop nombreuses, enlèvent à l'ensemble de sa valeur artistique.

* * *

DEUXIÈME CHAPELLE

SAINT PAUL DEVANT L'ARÉOPAGE

PAR LAGRENÉE LE JEUNE.

Le tableau qui orne la deuxième chapelle est de Jean-Jacques Lagrenée, dit le Jeune, né à Paris en 1740 et mort dans la même ville en 1821. Il fut élu membre de l'Académie des Beaux-Arts, le 30 juin 1775. Dans cette toile, il a représenté la prédication de saint Paul devant l'aréopage, en y apportant une débauche de mouvement, de couleur et de dessin contre laquelle devait réagir David et son école.

Dans le monument italien où il fait siéger l'aréopage grec, Lagrenée a groupé d'une manière harmonieuse les savants et vieillards de l'aréopage au milieu desquels il a dispersé agréablement quelques jeunes figures qui ne sont point les moins charmantes, ni les moins bien traitées du tableau. A gauche de la toile, monté sur un énorme socle, le chef de l'aréopage, vêtu de bleu, écoute Paul et manifeste son attention par un geste contenu qui n'est pas sans éloquence. Auprès de lui, un autre vieillard plus calme, prête aussi une grande attention aux propos de l'Apôtre. Aux pieds de ces deux hommes, accoudé sur le bord de la tribune, un jeune éphèbe écoute avec



Fig. 97. — Saint Paul.

emotion l'orateur. La robe rosé délicatement ouvrée, la pose des mains et leur dessin remarquable, font de cette figure — qui occupe au deuxième plan le centre de la composition — l'une des parties les mieux traitées. L'apôtre Paul, le sujet principal de la toile, par la vulgarité de ses traits, le manque de noblesse de son front, semble avoir trahi la conception de l'auteur. Il paraît de beaucoup moins bien étudié que les personnages accessoires. L'œuvre de Lagrenée fut cependant estimée lors de son apparition. Elle figura au Salon de 1771. (*Catalogue n° 214.*) Voici en quels termes on l'appréciait : « Saint Paul prêchant dans l'aréopage, de M. Lagrenée le Jeune, quoique non terminé, semble aux connaisseurs de bon style. »

* * *

COLLATERAL SUD — TROISIÈME CHAPELLE

DÉLIVRANCE DE SAINT PIERRE PAR UN ANGE

TABLEAU DE J. TAILLASSON

Le tableau qui orne la troisième chapelle est de Jean Joseph Taillasson, peintre d'histoire et écrivain¹. Né à Blaye, en 1740, il mourut à Paris le 11 novembre 1800. Il fut élu membre de l'Académie, le 20 novembre 1789. Taillasson représente saint Pierre délivré par un ange et s'inspire du récit des Actes des Apôtres, chapitre 5, verset 17-21.

Pierre est éveillé, au milieu de la nuit, par l'apparition du messager divin. Un rayon lumineux emplit sa cellule, et d'un geste un peu maniéré, mais très harmonieux, l'ange porté sur une nuée lumineuse montre à l'Apôtre le chemin qu'il doit suivre pour fuir de prison. La tête de l'ange, ses ailes déployées sont teintées avec une élégance, une légèreté, une harmonie qui répondent remarquablement à l'idéal que s'en était formé l'artiste. Cet ensemble fait un contraste charmant et heureux avec l'Apôtre, vieillard aux traits émaciés mais vigoureux. Ses traits, traduisant à la fois l'admiration et la reconnaissance, sont peints avec une vigueur magistrale. Ces deux personnages suffiraient à emplir la toile; cependant l'artiste a disposé — à gauche et dans le coin — deux gardes endormis qui, placés au premier plan, nécessitent

1. Marionneaux, *J.-J. Taillasson*, Bordeaux, 1892, in-8°. — Bellier de la Chavignerie, *Dictionnaire des Artistes*, t. II, p. 559.



Fig. 98. — La Résurrection de Tabithe. détail du tableau de Lemonnier.

d'être traités avec vigueur : ils l'ont été, d'une manière heureuse, et la couleur cuivre de leurs vêtements forme, avec celle du manteau de Pierre et l'éclairage doré qui regne autour de l'ange, une dégradation savante qu'accroît encore le bleu complémentaire qui orne le costume des gardes et la robe du messager céleste. L'architecture s'estompe dans la nuit et disparaît heureusement. La mise en toile, l'arrangement de la composition, l'autorité du dessin, l'aisance de la facture montrent qu'à 36 ans Taillafson possédait des connaissances techniques complètes et faisait honneur à l'école de Vien, dont il fut un des plus brillants élèves. — Malheureusement, l'humidité de la cathédrale a terni d'une manière irréparable le premier plan du tableau.



COLLATERAL SUD — SIXIÈME CHAPELLE

LA RÉSURRECTION DE TABITHE

PAR LEMONNIER

Le tableau qui garnit la sixième chapelle, est une belle œuvre du peintre Lemonnier — né à Rouen le 6 juin 1743, décédé à Paris, le 17 août 1834 — dont la renommée artistique a illustré l'école de Rouen au XVIII^e siècle. Il est, à juste titre, considéré comme l'un des plus grands peintres de cette période. On lui avait injustement attribué tous les autres tableaux de la cathédrale Saint-Pierre de Lisieux. On distingue sa large signature au bas, à droite du tableau, alors que les signatures des autres toiles sont presque disparues. C'est à ce détail qu'il faut attribuer l'erreur qui a persisté si longtemps sur l'origine des tableaux de Saint-Pierre de Lisieux.

La résurrection de Tabithe est une magnifique composition à la fois, par la beauté du dessin et la couleur du procédé.

Une jeune femme morte est couchée sur un lit, et autour d'elle sa famille se soulève et fait des gestes de prière et de supplication dirigés vers l'Apôtre qui se tient debout, au pied du lit, les bras écartés, le visage tourné vers le ciel dans un mouvement d'imploration puissante. La minute pathétique a été admirablement traduite par une unité de sentiments et de gestes qui domine dans le tableau. La richesse des couleurs le ferait admirer s'il n'avait pas d'autres qualités esthétiques. Toutefois, on pourrait lui repro-

cher l'excessive multiplicité des draperies qui atténue la noblesse de l'ensemble.

Voici le passage de l'Écriture où l'artiste a puisé son sujet : *Il y avait à Joppé, parmi les disciples, une femme nommée Tabithe; elle était riche en bonnes œuvres et faisait beaucoup d'aumônes. Elle tomba malade et mourut... Les disciples ayant appris que Pierre se trouvait à Lydda à côté de Joppé, ils envoyèrent deux hommes pour le prier de venir jusque chez eux. Pierre partit avec eux. Dès qu'il fut arrivé, on le conduisit dans la chambre mortuaire... Pierre fit sortir tout le monde, se mit à genoux et pria; puis, se tournant vers le cadavre, il dit : « Tabithe, lève-toi ! » Elle ouvrit les yeux, et ayant vu Pierre, elle se mit sur son séant. (Actes des Apôtres, chap. IX, 36-43.)*

Dans sa notice sur Lemonnier, A. de Lespinois estime que son tableau de la résurrection de Tabithe est une œuvre de jeunesse, mais d'une jeunesse déjà mûre et qui donne la mesure de son avenir. Il paraît que, dans sa vieillesse, Lemonnier vint revoir le tableau de Tabithe et le contempla longtemps. C'est qu'il avait pour lui une prédilection marquée, et qu'il y retrouvait l'idée première du groupe des pestiférés de la peste de Milan, son chef-d'œuvre qu'il exécuta quatre ans après le tableau destiné à Saint-Pierre de Lisieux. Prix de Rome en 1770, Anicet-Charles-Gabriel Lemonnier contribua efficacement à la création du musée de Rouen. Il fut directeur de la manufacture des Gobelins de 1810 à 1816. Parmi ses œuvres de choix, quatre s'inspirent des Actes des Apôtres : Saint Pierre guérissant les paralytiques, 1770; la Mission des Apôtres, 1777; la Résurrection de Tabithe, 1771 et la Prédication de saint Paul¹.



CROISILLON SUD

LA CONVERSION DE SAINT PAUL

PAR DE LA COUR

Pierre de la Cour, élève de Vien, fut professeur à l'Académie de Bordeaux pendant près d'un demi-siècle. Il était aussi graveur et littérateur.

1. Pierre Marcel, *La collection de dessins de Lemonnier au musée de Rouen*, Paris, 1913, in-8°, p. 467 et suiv. — A. Lemonnier, *Notice historique sur la vie et les ouvrages de H. Lemonnier*, Paris, 1824, p. 6 et suiv. — A. de Lespinois, *Notice sur Lemonnier peintre d'histoire*, Rouen, 1870, in-8°, pp. 8-9.

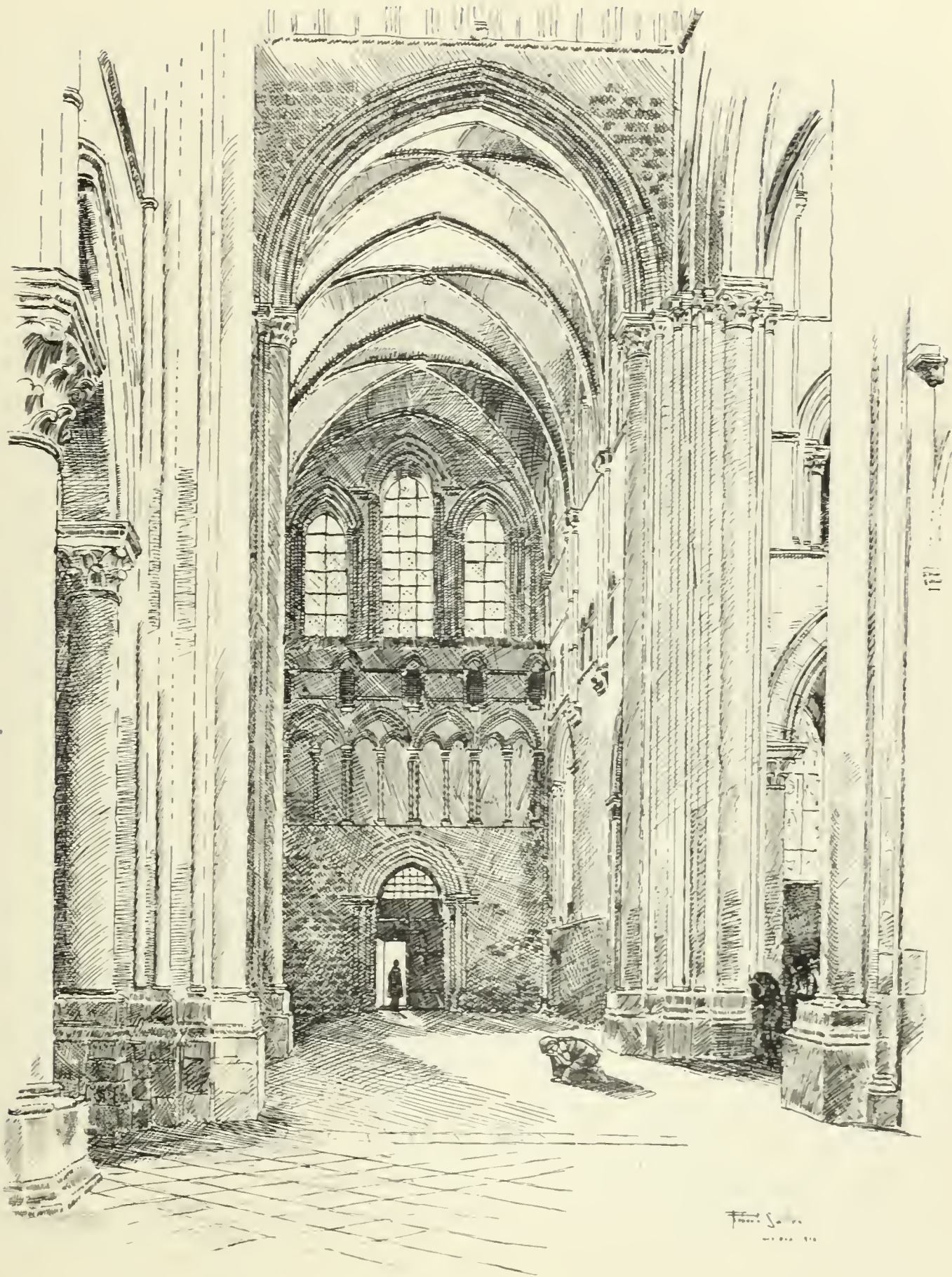
Né à Bordeaux, le 15 avril 1745, il est mort en cette même ville le 28 janvier 1811.

Les Actes des Apôtres (ch. IX, 1-30) présentent ainsi la conversion miraculeuse de Saul, plus connu sous le nom de Paul : *Saul ne respirant que haine et menace contre les disciples du Seigneur, alla trouver le grand prêtre et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il trouvait des gens de cette croyance, hommes ou femmes, il les amenât enchaînés à Jérusalem. Comme il était en chemin et qu'il approchait de Damas, tout à coup une lumière venant du ciel resplendit autour de lui. Il tomba par terre, et entendit une voix qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Il répondit : Qui êtes-vous, Seigneur ? Et le Seigneur dit : Je suis Jésus que tu persécutes. Lève-toi et entre dans la ville ; là on te dira ce que tu dois faire. Les compagnons de Saul demeurèrent saisis de stupeur ; car ils percevaient le son de la voix, mais ne voyaient personne. Saul se releva de terre, et bien que ses yeux fussent ouverts, il ne voyait rien ; on le prit par la main et on le conduisit à Damas. Paul passa quelques jours au milieu des chrétiens de ce pays, recouvra la vue, fut baptisé, et aussitôt il se mit à prêcher dans les synagogues que Jésus est le fils de Dieu.*

Le peintre de la Cour avait à évoquer sur sa toile les péripéties de cette scène dramatique, l'émouvante grandeur de ce combat imprévu où se rencontrent la volonté humaine et la volonté divine. Tâche certainement laborieuse et qui décourage les plus pathétiques des peintres.

De la Cour a représenté Saul, avec beaucoup de logique, au moment même où le trait fulgurant de la lumière céleste le frappe et l'éblouit. Il chancelle sur son cheval et étend les bras avec un geste de détresse et d'abandon ; le coursier s'écroule également, de même les compagnons de route du citoyen romain.

Le mouvement d'effroi cherché par l'artiste se traduit fatalement par une regrettable confusion de lignes et de plans. Certains raccourcis, malgré l'habileté avec laquelle ils sont exécutés, manquent d'élégance. Le mouvement des bras de Saul retire du mérite à la facture. Les fonds ont été interprétés, en des couleurs assombries, pour donner plus d'effet à la lumière qui inonde le buste de l'apôtre. Les qualités du peintre s'imposent cependant au spectateur : couleur puissante et riche, composition pleine



LE CROISILLON SUD

d'imagination, draperies et costumes somptueux, académie supérieurement traitée. De la Cour a produit une œuvre séduisante pour les amateurs éclairés d'alors — adversaires déterminés de toute innovation picturale — qui ne se déclaraient satisfaits que par les œuvres cent fois répétées des élèves appauvris de Rubens.

* * *

COLLATÉRAL NORD — SIXIÈME CHAPELLE

SAINT PIERRE GUÉRISANT LES MALADES DE SON OMBRE

TABLEAU DE J.-B. ROBIN.

Jean-Baptiste Robin, l'auteur du tableau accroché dans la sixième chapelle du collatéral Nord naquit le 24 juillet 1734, il fut reçu à l'Académie des Beaux-Arts en avril 1772. Il mourut à Choufy (Loir-et-Cher) en novembre 1818.

La scène se déroule au pied d'une colonnade monumentale qui, dans l'esprit du peintre figure probablement les portiques du temple de Jérusalem. Pierre, vêtu d'une tunique bleue recouverte d'un manteau brun, s'avance vers les nombreux malades avides de réconfort et de guérison.

L'attitude de l'apôtre, son regard, le geste si expressif de ses mains donnent une haute idée de sa puissance.

Cependant, de toute évidence, le peintre a concentré tout son effort artistique sur un malade à demi enveloppé dans une couverture de laine crème, rayée de bleu, bordée de rouge. Ce personnage de premier plan, par sa pose savamment étudiée et la vérité de son anatomie irréprochable, nous montre que Jean-Baptiste Robin était un dessinateur étonnant de précision et de vie. La luminosité du tableau, quoique manquant de chaleur, reste néanmoins harmonieuse. Les effets de clair et d'ombre sont judicieusement équilibrés. En jetant discrètement quelques reflets sur les masses sombres, l'artiste eût donné plus de relief à son œuvre.

Dès son apparition, en 1773, le tableau de J.-B. Robin figura à l'exposition nationale des Beaux-Arts au Louvre. L'un des critiques de l'époque l'appréciait en ces termes : « *Nous admirons le délire de M. Robin, agrée, qui a pris pour son sujet de tableau de réception saint Pierre guérissant les*

malades par son ombre. La première question qu'on fait en considérant cette grande machine c'est de se demander où est l'ombre du saint, qui n'en jette d'aucun côté. Car il aurait fallu, pour exprimer cette action bizarre, surtout en peinture, prendre le moment du lever ou du coucher du soleil, où les ombres sont très prolongées, diviser les malades en trois plans, dont les guéris, plus éclairés, annonceraient par leur joie, par leurs gestes de remerciement et d'acclamation, le miracle qui viendrait de se faire en eux : les autres seraient supposés dans le fort de l'opération, et les derniers attesteraient par l'état désespéré où ils se trouveraient, quelle va être la puissance de l'ami de Dieu. »

Le critique d'art est obligé de s'incliner devant l'incontestable valeur de l'artiste : « Au reste, en blâmant l'extravagance et le défaut de bon sens du compositeur, il faut applaudir à son talent. Des plans bien distincts, de grandes masses et une touche assez large font dire aux connaisseurs que cet ouvrage est dans le bon style. »

Devant ce jugement plein de contradictions qui ne songera, comme nous le faisons nous-même, au mot du poète :

La critique est aisée et l'art est difficile.

Que le chroniqueur du salon de 1773 formule des réserves, rien de plus naturel, mais au moins qu'il détaille les nombreuses qualités indéniées de l'œuvre qu'il apprécie.

✦ ✦ ✦

CROISILLON NORD

LE MARTYRE DE SAINT SÉBASTIEN

TABLEAU ATTRIBUÉ À CARRACHE

C'est dans le croisillon Nord que se voit le plus précieux des tableaux de la cathédrale. Il représente le martyre de saint Sébastien, thème que les artistes normands des xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles abordèrent maintes fois. Aussi bien la plupart des confréries de charité de notre région avaient saint Sébastien pour patron. Le tableau de la cathédrale Saint-Pierre parait le plus beau de tous ceux qui subsistent encore en Normandie.

En 1760, dans l'inventaire dressé à la mort de Mgr de Brancas, un Martyre de saint Sébastien et un saint Jean au Désert furent estimés 6.000 livres, somme élevée pour l'époque. Plusieurs érudits lexoviens affirment que le saint Sébastien de la cathédrale ne serait autre que le remarquable panneau inventorié au XVIII^e siècle. Ce n'est, en réalité, qu'une simple supposition. En effet, il ne faut pas oublier qu'à cette époque, l'une des chapelles de Saint-Pierre de Lisieux était dédiée à saint Sébastien. Qui nous garantit qu'un tableau représentant ce grand saint n'y était pas appendu ?

Saint Sébastien nous apparaît sous les traits d'un jeune adolescent, expirant, attaché à un arbre, le corps percé de flèches. Pour le maître, qui l'a traité dans la pose classique, le sujet devint l'occasion d'une admirable académie. L'ensemble des chairs, d'un ton ivoiré, éclairées partie en pleine lumière, partie en clair-obscur sent la technique d'une grande école. Les raccourcis des bras, l'anatomie du buste sont justement appréciés des connaisseurs.

La figure du jeune homme mourant, vue des trois-quarts, exprime la suprême angoisse dans le goût théâtral du temps. On peut toutefois reprocher à ce remarquable morceau de peinture un excès de recherche dans les lignes et les formes du corps, un manque de logique dans la pose du mourant qui défaille ; mais l'œuvre garde les belles qualités décoratives, l'émotion ressentie et rendue, l'heureuse composition de l'ensemble et



Fig. 9. — Saint Sébastien.

surtout la splendeur de la couleur malheureusement altérée par de nombreuses moisissures. Il serait à souhaiter que des précautions exceptionnelles soient prises pour la conservation de cette belle œuvre.

* * *

AUTRES TABLEAUX

QUATRIÈME CHAPELLE DU COLLATÉRAL SUD

L'EXTASE DE SAINT JÉRÔME

Affis sur un tertre, saint Jérôme étudie la Bible non loin d'un crucifix



Fig. 1000. — Saint Jérôme.

bizarrement fixé dans un arbre dépouillé de son feuillage. Une longue barbe blanche donne de la gravité à la figure. Le buste se détache sur un fond d'étoffe de tonalité sombre. Derrière le solitaire pensif, dans l'ombre, apparaissent vaguement une tête de lion et une tête de mort. Médiocre toile, à demi effacée. Les couleurs sont mornes. Seul, un rayon lumineux donne du relief au haut du front, à l'épaule droite du saint et vient caresser les feuillets du texte sacré. Est-ce une œuvre italienne au xvi^e siècle ou une simple copie ? L'absence de

signature ne permet pas de résoudre le problème. Toutefois au bas de la toile se détachent ces mots : *Ex dono D. D. Debonfils Canonicus Lexovienfis 1710.*

* * *



Fig. 100^{bis}. — Sainte Cécile.

MÊME CHAPELLE

SAINTE CÉCILE

PAR P.-H. GUÉRIN¹

Sainte Cécile, vêtue d'une robe blanche serrée à la ceinture et d'un manteau bleu clair, doublé de rose, pince de la harpe. L'attitude de la sainte semble indiquer qu'elle prend part à un concert céleste. Elle accompagne sans doute l'angelot, debout, à son côté. A terre deux hautbois et une partition. Un cahier de musique est déposé sur un meuble recouvert d'un tapis de velours vert frangé d'or. La physionomie de sainte Cécile n'est point d'un modelé savant, mais la couleur doucement lumineuse repose les yeux, les égaye, et fait valoir cette toile de petite dimension. Le pinceau de l'artiste ne se serait-il pas attardé complaisamment à imiter une tapisserie du XVIII^e siècle ?

* * *

CINQUIÈME CHAPELLE DU COLLATÉRAL SUD

LA CÈNE

PAR MICHEL-PIERRE DESCOURS

L'auteur de ce tableau, Michel-Pierre Descours naquit à Paris, le 27 février 1741 et mourut à Bernay (Eure), le 10 mai 1814².

C'est la Pâque juive que l'artiste a mise en toile. Sans souci d'exactitude locale et d'époque, le peintre bernayen groupe autour d'une table ovale Jésus et ses douze apôtres. Une salle circulaire ornée de hautes colonnes rappelle vaguement le Cénacle. Quelques têtes, observées avec justesse, intéressent les amateurs éclairés; mais, même aux meilleures physionomies, l'émotion et la douceur manquent. Prêt à transmettre aux siens un souvenir très tendre, le Christ laissa-t-il transparaître tant de dureté et de froideur? Les jansénistes furent seuls à le croire fermement. Or, la Cène de Descours remonte à une époque où leur doctrine avait encore de chauds partisans. Elle date en effet de 1785.

¹ Sur un tableau de l'église de Saint-Martin de Mailloc (Calvados), nous avons lu cette inscription : « Ph. Guérin, peintre à Pont-l'Évêque 1808. »

² Sur cet artiste, voir Chanoine Porec, *Un peintre bernayen, Michel-Hubert Descours*, Paris, 1886, pp. 17-20.

MÊME CHAPELLE

SAINTE ANNE FAISANT LIRE LA VIERGE

L'auteur anonyme de cette toile aime les tons sans éclat. Son art évoque l'âpre saveur d'œuvres espagnoles. La Vierge et un angelot enveloppé dans un nuage sont seuls traités en teintes lumineuses.

* * *

SIXIÈME CHAPELLE DU COLLATÉRAL SUD

SAINT FRANÇOIS XAVIER

Pauvre peinture. Elle ne mérite pas de retenir l'attention.

* * *

SEPTIÈME CHAPELLE DU COLLATÉRAL SUD

L'ANGE GARDIEN

PAR ÉDOUARD KRUG.

C'est en 1875 qu'Édouard Krug composa ce tableau pour la chapelle de l'Ange gardien, à la cathédrale Saint-Pierre. Krug naquit à Drubec (Calvados) le 5 juillet 1833. Elève de L. Coignet, il créa de nombreuses œuvres d'inspiration chrétienne. L'église Saint-Pierre de Mâcon renferme plusieurs de ses fresques. L'Ange gardien de Krug a été scrupuleusement étudié par le peintre Robert Salles. « Au milieu d'un paysage montagneux, au bord de la mer, éclairée à l'horizon par un soleil couchant très lointain, un ange debout, tout en blanc, tient une croix lumineuse. Il sert de guide à un jeune voyageur portant sur l'épaule un paquet au bout d'un bâton. Cet adolescent est vêtu d'un manteau bleu qui flotte derrière lui.

« Peinture très endeuillée. Inconsciemment on évoque de suite la palette de Prudhon et de Henner et l'on en cherche vainement la vibrante émo-

1. Sur cet artiste voir Chanoine Porée, *Un Peintre bernayen, Michel-Hubert Descours*, Paris, 1889, pp. 17-20.

tivité. Cette croix noyée dans un halo crayeux et glacé, sorte de phare polaire, occupe trop d'importance dans la composition. Il est étonnant qu'un artiste aussi avisé que Krug soit tombé dans une pareille erreur de goût. Le bleu, le rouge des étoffes et la note blanche des ailes de l'ange forment une harmonie de tons certainement choisis pour symboliser les couleurs du drapeau français. Idée touchante qui complète le caractère romantique de l'œuvre et cadre bien avec sa haute intention morale. »



HUITIÈME CHAPELLE DU COLLATÉRAL SUD

APOTHÉOSE DE SAINT CHARLES

Saint Charles, debout, un long crucifix en main, est accueilli par des anges soutenant avec déférence son chapeau et sa cappa de cardinal.

Dans le haut de la composition, un autre ange, pauvrement dessiné, porte la couronne destinée à l'élu du ciel. Malgré son cachet archaïque, l'apothéose de saint Charles paraît dater du XVIII^e siècle. La chaleur du coloris ne parvient pas à voiler le convenu de la draperie et de la perspective. L'artiste n'a pas su rendre avec vigueur l'impression d'ardente extase d'un visage de saint.



TABLEAUX DES CHAPELLES DU COLLATÉRAL NORD

SIXIÈME CHAPELLE DU COLLATÉRAL NORD

LA PRÉSENTATION DE LA VIERGE AU TEMPLE

L'auteur de cette Présentation de la Vierge au Temple n'a pas cherché à imaginer une scène émouvante. Son pinceau interpréta simplement le texte évangélique. Agenouillée sur les marches du siège du grand prêtre, la Vierge enfant porte une robe blanche. Une blonde chevelure enfermée par un ruban rose s'arrête à la naissance des épaules. Le grand prêtre accueille avec grâce celle qui va se consacrer à Dieu. Saint Joachim et sainte Anne la regardent avec tendresse. Le caractère juif des personnages est nettement marqué surtout pour le grand prêtre et l'un des servants du Temple. Il

est fâcheux que l'artiste n'ait point donné à la Vierge des traits plus distingués et un air moins vieillot. La tradition veut que ce tableau ait appartenu à l'église Saint-Germain. Un superbe cadre en chêne sculpté donne du relief à la toile de couleurs assez ternes.

* * *

CINQUIÈME CHAPELLE DU COLLATÉRAL NORD

PIETA

Affise au pied de la montagne sur laquelle s'éleva la croix, la Vierge des Douleurs tient sur ses genoux le corps inanimé de son divin Fils. Dans le lointain, s'estompent quelques monuments de Jérusalem. Peinture fruste, sans émotion profonde et sans poésie. Le bleu et le rouge dominant dans les vêtements. C'est une œuvre du déclin du xvii^e siècle.

* * *

MÊME CHAPELLE

LA NATIVITÉ DU SAUVEUR

Adroitement composé, ce panneau formant retable dénote une tranquille assurance de métier. Que n'est-il plus touchant de sentiment? La vivacité du coloris disparaît sous une abondante couche de poussière.

* * *

QUATRIÈME CHAPELLE DU COLLATÉRAL NORD

APPARITION DU SACRÉ-CŒUR A LA BIENHEUREUSE
MARGUERITE-MARIE

L'auteur de ce tableau, M^{lle} Godard, une Lexovienne qui aimait beaucoup la cathédrale Saint-Pierre, a fait preuve de bonne volonté en entreprenant un tel travail. La rigueur du dessin, le modelé du visage de Jésus s'imposent à l'attention des connaisseurs, mais n'emportent pas leur enthousiasme.

Il faut l'avouer sans détour, l'imagerie religieuse ne possède pas de représentation du Sacré-Cœur satisfaisante. L'apparition du Christ à la bienheureuse Marguerite-Marie attend toujours son peintre. Avec tout son souffle de croyant, *Maurice Denis* a déjà amorcé le sujet. S'il y revient, nul doute qu'il ne nous donne un chef-d'œuvre.



TROISIEME CHAPELLE DU COLLATERAL NORD

LA PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE

Si l'artiste anonyme de la Présentation qui orne la troisième chapelle du collatéral Nord ne comprenait guère la divine beauté de la lumière, il saisissait à merveille le côté mystique d'un sujet. Le souci du sentiment, l'expression naive des figures, les gestes vécus aident à oublier la pauvreté du dessin et l'exécution défectueuse de la draperie et des chairs. L'attitude de la Vierge rappelle les procédés de certains primitifs.

Un curieux défaut d'arrangement provoque le sourire. Un cierge porté par un personnage d'arrière plan vient se planter bien d'aplomb sur la tête d'un personnage de premier plan. Détail pittoresque et qui passe inaperçu d'un grand nombre de visiteurs. La toile remonte vraisemblablement aux premières années du XVIII^e siècle.



DEUXIEME CHAPELLE DU COLLATERAL NORD

LA VISITATION

« Toile d'une belle esthétique, très influencée par l'art italien du milieu du XVII^e siècle. Un groupe de quatre personnages se détache sur un fond d'architecture romaine, aux lignes savantes et harmonieuses. La Vierge occupe le centre de la composition. Son geste rappelle celui de la Vierge glorieuse de Murillo. Le faire de cette figure est très soigné: il y a même un peu d'affectation dans le modèle. Le visage de Notre-Dame est d'une belle expression. Sainte Elisabeth et les deux autres femmes offrent des harmonies de lignes charmantes.

“ L'ensemble du coloris est très monté de ton: celui du ciel bleu affombri est d'une richesse incomparable. Quel dommage que le nom de cette intéressante composition ne nous soit pas connu! L'autel placé tout contre le bas de la toile empêche peut-être de le posséder¹. ”

* * *

PREMIÈRE CHAPELLE DU COLLATÉRAL NORD

L'ANNONCIATION

Les cheveux noués par un mince ruban rose, un voile jaune bistre sur la tête, la Vierge porte un manteau bleu et une robe rose dont le drapé manque d'aïfance et d'harmonie.

Le profil de Notre-Dame rappelle celui de Louis XIV, et ses mains, d'une grosseur démesurée, seraient volontiers celles d'une paysanne. Autant l'attitude de la Vierge révèle un métier hésitant et timide, autant l'ange Gabriel intéresse par sa largeur de facture et son réalisme de bon aloi. Nous croyons savoir que cette toile assez inégale et représentative de deux procédés singulièrement différents fut donnée à la cathédrale, en 1802, par F. Mistral, ancien imprimeur des derniers évêques de Lisieux.

Telles sont les toiles que nos aïeux léguèrent à l'église Saint-Pierre. Plusieurs d'entre elles seraient peut-être plus à leur place dans un vaste et somptueux musée. Qu'importe, en les conservant, le clergé respecte la volonté de ceux qui, par amour de l'idéal nouveau, les achetèrent à prix d'or, pour orner la cathédrale. Le temps et les éléments ont meurtri, ridé, noirci certaines de ces œuvres d'art. Couronnées d'ans, chargées de souvenirs, embellies de la poésie du passé, elles ont pris un aspect qui achève à nos yeux leur beauté assez inégale.

De tout cet héritage, la Visitation de la Vierge et le martyr de saint Sébastien restent les deux plus savants morceaux. Là se trouvent concentrées toutes les nobles qualités du véritable artiste : la pureté des lignes, l'équi-

1. Note de M. R. Salles.

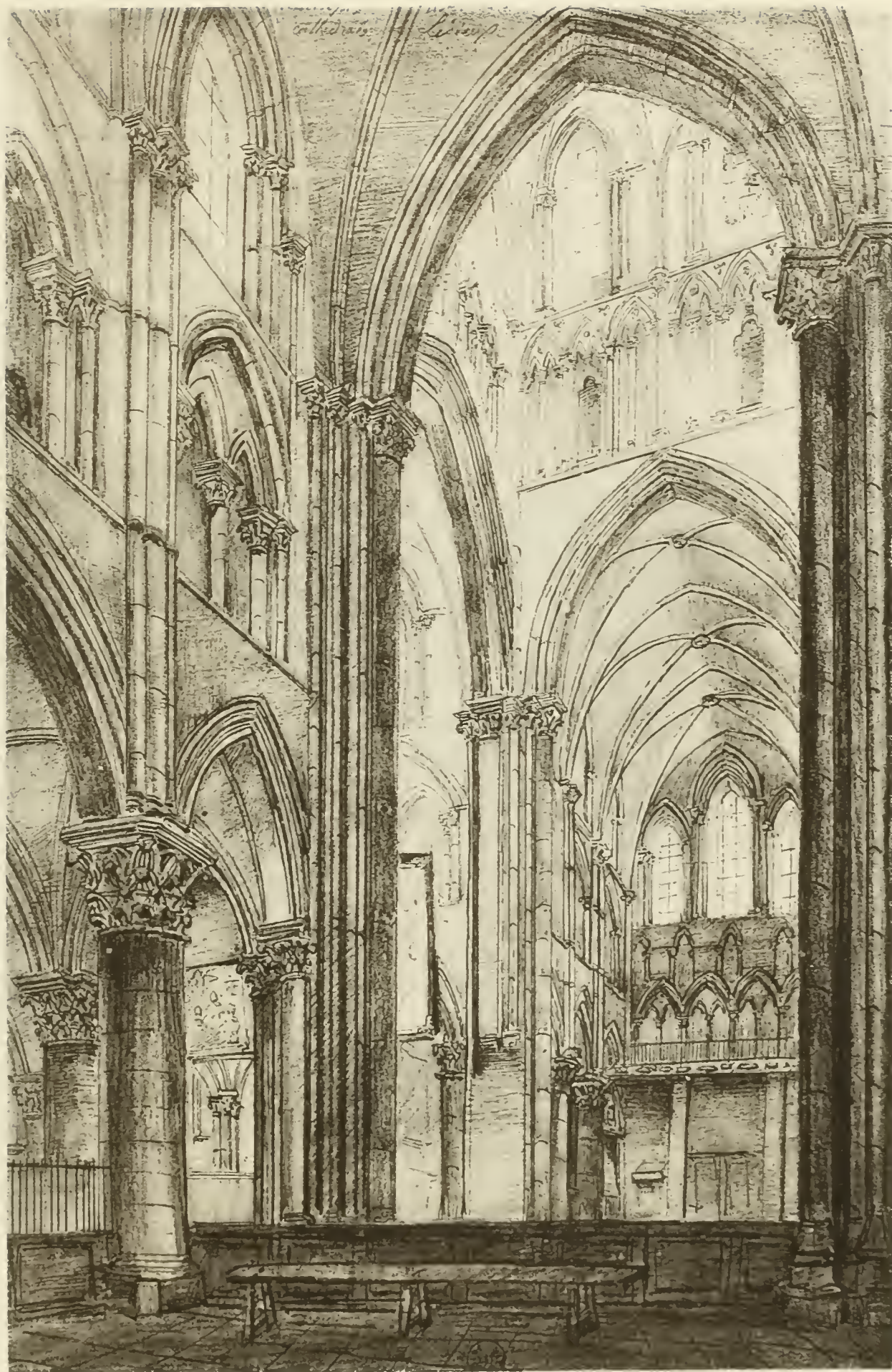
libre heureux de la composition, l'harmonie des tons. Comme les auteurs anonymes de ces toiles peignaient bien, et juste surtout!

Sans atteindre au même degré de perfection, les six grands tableaux du XVIII^e siècle constituent un document précieux pour indiquer les tendances de l'école française à l'époque où ils parurent. De la Cour, Lagrenée, Larrieu, Robin, Taillafson, Lemonnier sont les derniers représentants d'une manière que David allait dépasser à partir de 1785: le fouillis décoratif de Vien et de ses élèves: les Romains empanachés, les draperies fastueuses soulevées par des zéphyrus importuns, la dispersion des lignes, les mouvements maniérés, tout cela va disparaître devant un sentiment plus sobre de la composition et de la couleur. Comme les peintres qui travaillèrent pour le chapitre de la cathédrale Saint-Pierre, Louis David avait fréquenté l'atelier de Vien déjà vivement préoccupé du retour à la gravité antique. En voulant continuer son maître, le disciple le surpassa.

Par la perfection de ses restitutions, il séduisit ses contemporains et devint à son tour chef d'école. De même que Vien, David aimait Rubens: mais, dans les scènes grandioses et mouvementées, il apporte davantage de calcul, d'application et de connaissance de l'antique.

David prétendait ne rien peindre que d'après nature. Malheureusement, ses héros, ses personnages posent et n'agissent. Il ne les regarde que pour les rendre selon les formes de la statuaire gréco-romaine. Les six grands tableaux de Saint-Pierre de Lisieux permettent de comprendre en quel sens l'école de David modifia la technique de Vien, déjà influencée par l'art antique, et réagit contre le maniérisme de Boucher et de Fragonard.

Trop vastes pour être minutieusement travaillées dans toute leur surface, les six toiles présentent néanmoins des détails bien venus et parfois très poussés. Créées par des artistes dont l'Académie des Beaux-Arts avait consacré la renommée, ces larges compositions religieuses durent longuement défrayer les commentaires du monde ecclésiastique volontiers causeur et pétillant d'esprit. Imaginez qu'à la Noël de 1017 M. l'archiprêtre de Saint-Pierre commande pour l'église six magnifiques toiles aux maîtres de l'heure: à Cormon, Dagnan-Bouveret, Flameng, J.-P. Laurens, Lhermitte, L.-O. Merfon, quelle émotion ne serait-ce pas dans le clergé de Lisieux et dans le



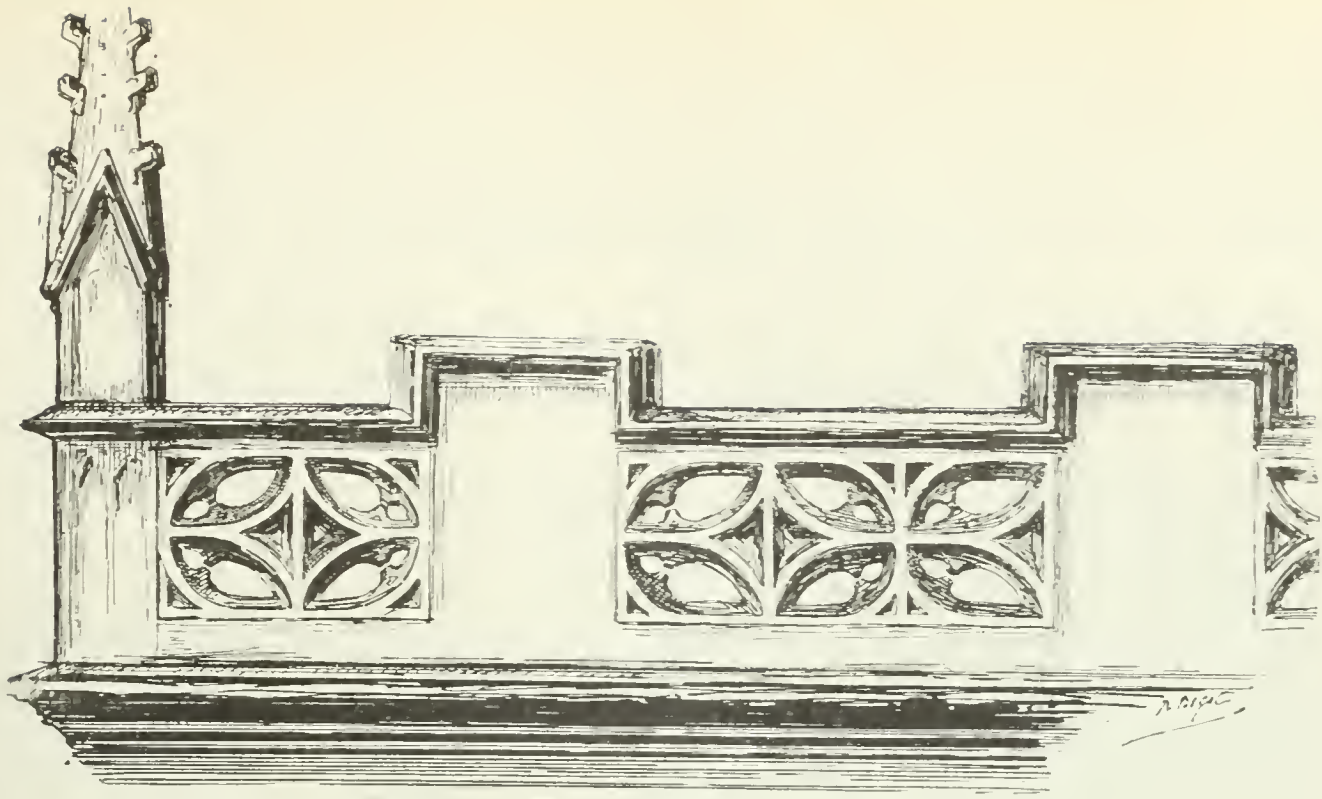
Bibliothèque Nationale. Estampes.

LE CROISILLON NORD (Dessin de Thorigny).

monde des artistes! Certes, nos peintres modernes pourraient livrer de belles œuvres, mais beaucoup moins apparentées entre elles que ne le furent les travaux de Charles Lemonnier et de ses collègues de l'Académie.

Plus franchement classiques que les peintures modernes, certaines productions du XVIII^e siècle avaient-elles le même accent de sincérité et d'émotion? Etaient-elles aussi unipersonnelles? Question singulièrement attachante et que nos lecteurs se feront un sensible plaisir de résoudre.





CHAPITRE IX

LES DÉPENDANCES DE LA CATHÉDRALE

L'ANCIENNE SALLE CAPITULAIRE ET LA BIBLIOTHÈQUE

Il existait encore au début du dix-neuvième siècle, au sud de la cathédrale, une vaste salle accolée au croisillon. C'était la salle capitulaire. Édifiée dans la seconde moitié du treizième siècle¹, après 1258, elle occupait une superficie double de celle des chapelles actuellement dédiées à Notre-Dame de Grâces et à l'Ange Gardien. Le bâtiment primitif comprenait deux pièces superposées. La première, voûtée sur croisées d'ogives, au rez-de-chaussée, servait de salle de réunion aux membres du chapitre. En 1790, les commissaires du district, chargés d'apposer les scellés sur les portes du chœur de la cathédrale et des lieux capitulaires, constatent dans la salle du chapitre la présence de divers objets d'or et d'argent, plus le grand reliquaire de saint Ursin : « Pesée en fut faite par le sieur Courdemanche et qui s'est trouvé d'un poids net de 22 marcs déduction faite par estimation d'un marc pour les reliques qu'il contient, d'une plaque de cuivre servant

1. *Registre des visites de l'Archevêque Eudes Rigaud*, édition Bonnin, p. 200.

a soutenir les dites reliques et de quelques petits médaillons de verre attachés au dit reliquaire, plus un médaillon en or orné de plusieurs pierres fines et d'un camée également attaché au dit reliquaire et dont le dit sieur Courde-manche a évalué l'or au poids d'environ une once¹. » Avant la Révolution, le reliquaire de saint Ursin était bien déchu de son antique splendeur.

Jusqu'en 1880, il était relativement facile de se rendre compte de la physionomie primitive de la salle capitulaire. La base du pilier central sur lequel venaient retomber les arcs ogives de la voute était encore visible, ainsi qu'un banc de pierre bordant le mur extérieur et le pavage². La négligence des couvreurs a laissé récemment disparaître ces vestiges anciens. Les tuiles

BIBLIOTHEQUE

Curavimus Volentibus Legere.

2. Mach. 2.

FIG. 100. — Inscription de la porte d'entrée de la bibliothèque de chapitre

brisées s'entassant les unes sur les autres ont fini par les recouvrir entièrement.

La seconde pièce, située à l'étage, servait de charrier et de bibliothèque. Des fenêtres en tiers-point éclairaient les deux salles. Un escalier logé dans l'angle du croisillon Sud permettait au public de pénétrer dans « la librairie » ou bibliothèque les mardis et jeudis de chaque semaine, de neuf heures à midi. Au-dessus du linteau de la porte d'entrée se lit encore l'inscription ci-dessus gravée sur une plaque de marbre noir.

La Révolution qui travaillait, disait-elle, à répandre toutes les lumières, commença par les éteindre toutes. La bibliothèque fut d'abord fermée,

¹. Etat du recensement des effets mobiliers de la cy-devant cathédrale de Saint-Pierre de Lisieux, dressé par les commissaires nommés à cet effet par le département du Calvados pour le district de Lisieux suivant leur procès-verbal des 14, 15, 16, 17 et 18 décembre 1790. — *Archives du Calvados*, Registre in-fol. de 72 pages.

². Vult en appendice une description abrégée de la salle capitulaire et de la bibliothèque.

puis inventoriée (14. 15. 16. 17 déc. 1790) et pillée. Nombre de livres ornés de gravures sur bois, les manuscrits offerts par Thomas Basin se trouvèrent dispersés¹. Combien à l'heure présente reste-t-il des 3.580 volumes mis à la disposition des lecteurs avant la tourmente révolutionnaire, bien peu, sans doute. Un bréviaire de Lisieux in-4° de 1018 pages sur vélin richement illustré, se trouve à la bibliothèque publique de la ville de Caen. Le cartulaire de Thomas Basin, bel in-folio sur parchemin, avec premières lettres enluminées, est conservé à la bibliothèque de Lisieux. Ce précieux document d'histoire locale, a été analysé par M. de Formeville² et étudié avec soin par M. Henri Moisy³. La perte des autres manuscrits est d'autant plus regrettable que plusieurs avaient été copiés dans les grandes abbayes bénédictines de la contrée, et probablement dans le prieuré de Sainte-Barbe-en-Auge, et sans doute dans sa succursale de Bequefort en Angleterre où séjournaient des copistes d'une indéniable



Fig. 102. — Nicolas Oresme présentant un livre à Charles V.

1. Sur la Bibliothèque du chapitre, voir Thomas Basin, *Histoire des règnes de Charles VII et de Louis XI*, édit. Quicherat, t. III, p. 207 et suiv., t. IV, p. 107, 208. — Etienne Deville, *Notices sur quelques manuscrits normands conservés à la Bibliothèque Sainte-Geneviève*, Fasc. V, *Manuscrits lexoviens*, Evreux, 1905, in-8.

2. Formeville, *Histoire de Lisieux*, t. II, p. 315.

3. H. Moisy, *Notes pour servir à l'histoire de Lisieux au xv^e siècle* dans *Bulletin Société Historique de Lisieux*, année 1874, n° 5.

habileté. La miniature anglaise a-t-elle été influencée au XII^e et XIII^e siècles par la miniature continentale spécialement par la miniature normande? question toujours en suspens par suite de la disparition des travaux français de cette



Fig. 100

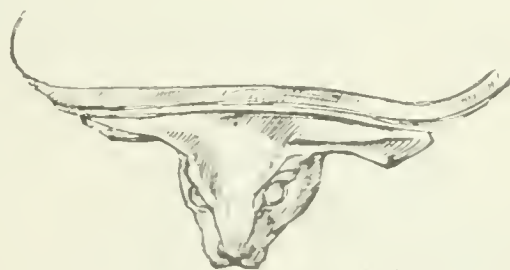
Le plomb des gouttières avait été volé, et la pluie, traversant la toiture, s'infiltrait peu à peu dans les voutes. Des lézardes et des crevasses profondes se voyaient dans les murs extérieurs. La fabrique ne pouvait pas grand chose pour enrayer une telle défolation. Un des marguilliers, ancien imprimeur de Mgr de la Ferrouays, F. Mistral, après avoir pris l'avis de deux experts en maçonnerie, entama des pourparlers avec le pro-

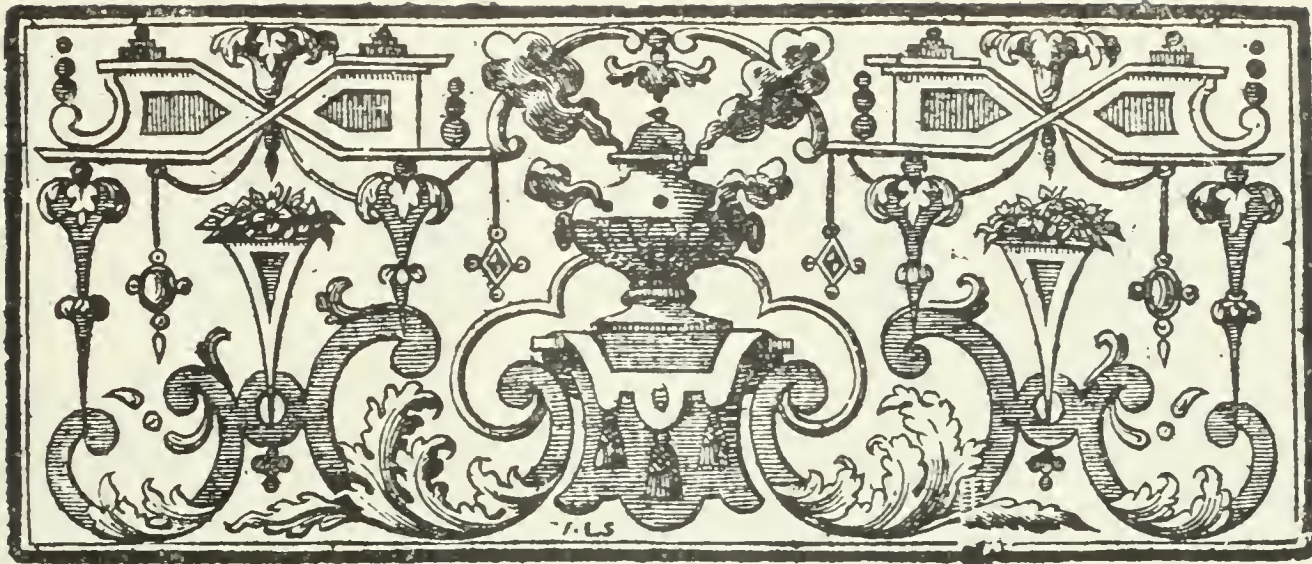
L'inventaire de décembre 1700 donne la liste de la plupart des livres de la Bibliothèque dans l'ordre suivant : Ecriture Sainte, Liturgie, Vies des Saints, Conciles, Droit civil et canonique. Aux murs de la bibliothèque étaient appendus « huit tableaux d'anciens évêques encadrés ». Parmi ces portraits figurait celui de l'évêque Hennuyer. Cf. *Registre des Délibérations du Chapitre*, juillet 1788. Une fois les scellés apposés sur les titres et papiers du chapitre tous ces objets furent « mis en charge et garde de Pierre Vivien et de Charles Cuillier ».



Fig. 101 — Pinnacles de la tour de l'abbaye

priétaire de la cour la plus rapprochée de la salle capitulaire. M. Jean-Jacques Lebrun. Celui-ci. « voulant manifester tout son dévouement au bien de l'église », se chargea volontiers de faire démolir de fond en comble la salle capitulaire et de solder les dépenses occasionnées par la réédification des murs de clôture, des contreforts, des verrières et des couvertures. Le samedi 15 septembre 1804 (28 fructidor an XII) un accord est conclu entre les parties. Au dire des entrepreneurs, Mistral et Le Brun, la démolition absolue s'imposait à tous les égards. « Il serait très avantageux de retrouver près du chœur deux chapelles qui n'avaient été employées à un autre usage que par la nécessité des circonstances... l'ouverture de ces deux chapelles procurerait à cette église une grande commodité, rendrait au centre de ce vaste édifice un beau jour et un coup d'œil agréable, et rétablirait dans sa distribution et son ensemble, une régularité et une symétrie dont l'absence est choquante. » Ainsi raisonnaient les entrepreneurs et les fabriciens du début du XIX^e siècle, raisonnement intéressé mais médiocre au point de vue artistique. Les vitraux « à la moderne », malgré leur transparence et leur puissante armature de fer, étaient d'un dessin assez mesquin; les deux nouvelles chapelles semblaient bien pauvres de lignes pour quiconque voulait établir la comparaison avec les dispositions architectoniques du bâtiment disparu. Fidèle à sa promesse, J. Lebrun employa les meilleurs matériaux à la réfection et à l'appareillage des murs, les colonnes furent sciées par les maçons et noyées dans le blocage, au simple aspect, le visiteur peut encore se rendre parfaitement compte de ce curieux détail.





LE CLOITRE

C'était une enclave de bâtiments situés le long de la nef de la cathédrale, du côté sud. Un seul document, le cartulaire de Thomas Basin, dans un acte du 9 septembre 1436, signale l'existence du « clovaistre Saint-Pierre ». Plus tard, la démolition de cette annexe de la cathédrale s'imposa pour constituer un cimetière à l'usage du personnel de l'évêché.

Le cloître se dressait sur l'espace compris entre les chapelles du collatéral sud et l'arrière des maisons de la Grande rue, terrain aujourd'hui occupé par une habitation particulière et un jardin d'agrément. Nous savons, qu'à brève échéance, la municipalité de Lisieux se propose d'élargir l'étroit passage qui borde la cathédrale du côté méridional. Ne pourrait-on pas donner à cette rue le nom de l'évêque Arnoul, dont la mémoire est étroitement liée à la construction de l'église Saint-Pierre? En accueillant avec bienveillance ce désir qui fut à diverses reprises exprimé par des artistes et des historiens, le Conseil municipal donnera une preuve nouvelle de l'intérêt qu'il porte au passé de la ville de Lisieux.





DOCUMENTS ANNEXES

I

Extrait d'un livre en parchemin attaché en une chaîne dans le Chapitre de l'église cathédrale de Lisieux intitulé *Secundus liber cartarum capituli* au feuillet XCXV. Ce qui ensuit.

Universis presentes litteras inspecturis, frater Petrus, humilis abbas Sti Victoris Parisiensis totusque ejusdem loci Conventus, salutem in Domino. Notum facimus quod nos, pensata utilitate ecclesie nostrae vendidimus et nomine venditionis perpetuo concessimus et quittamus venerabili viro Guillelmo de Ponte Arche, decano Lexoviensi, executori, ut dicitur, testamenti defuncti Petri Gallici quondam Lexoviensis canonici, fundatoris, ut dicitur (altarium Beati Dionisii et beati Taurini in ecclesia Lexoviensi ad opus) altarium praedictorum, undecim libras turonensium annui redditus, quas habebamus et percipiebamus annuatim in episcopatu Lexoviensi, ultra centum solidos turonensium per manum reverendissimi patris Lexoviensis episcopi, et sex libras turonensium in ecclesia de Gaceyo, per manum personae ejusdem loci, habendas et percipiendas annuatim a dicto emptore vel ab ipso causam possidenti, habendas per manus praedicti episcopi et rectoris, qui pro tempore fuerint in ecclesiis antedictis, pro undecim viginti libris turonensium nobis ab eodem emptore solutis, traditis et liberatis in pecunia numerata computabili et legali et de qua tenemur nos pro nobis et ecclesia nostra bene pagatos, renunciantes exceptioni non numeratae pecunio, non habita et non recepta, et promittimus bona fide et stipulatione legitima quod contra venditionem et quittacionem hujusmodi per nos vel per alios non veniemus in futurum, cedentes et transferantes in dictum executores, ad opus dictorum altarium, omne jus, dominium, proprietatem et possessionem et omnem actionem realem et personalem, utilem et directam, quae vel quas in dictis undecim libris turonensium annui redditus habebamus vel habere poteramus et quae nobis et ecclesiae nostrae competebant et competere poterant in eisdem quoquo jure seu ratione quarumque vel etiam omni juris auxilio canonici et civilis et omni privilegio a sede apostolica vel legato ejusdem pro nobis impetrato et impetrando, beneficio restitutionis in integrum et omnibus aliis exceptionibus tam juris quam facti, quantum ad haec renuntiando penitus et expresse in hac parte et per traditionem presentis instrumenti et aliorum instrumentorum quae super hoc habebamus, scilicet litterae collationis, concessionis et confirmationis praedicti redditus, Investissimus presentem emptorem, nomine quo supra, de undecim

ibris turonensium annui redditus antedictis. In cujus rei testimonium et perpetuam rei memoriam, sigilla nostra presentibus litteris duximus apponenda. Datum anno Domini millesimo ducentesimo octogesimo. mense Martis.

Collation faite, signée : Taupin et L. Belot, chacun un saing et un paraphe.

Collation faite sur ledict registre par moi soubsigné Guillaume de La Flèche, p^{bre}, notaire apostolique en l'évesché de Lisieux, pour valloir et servir qu'il appartiendra, instance et requeste de M^e Jacques Flambart clerc pourveu de la^d. chapelle de Saint-Denis fondée en la^d. église cathédrale, ce vingtième jour de juin, l'an mil six cent cinquante.

de Laflèche.

Archives du Calvados. G. Evêche de Lisieux. Cathédrale de Lisieux. Chapelle Saint-Denis.

II

Extrait d'un gros cartulaire en velin attaché d'une chaîne de fer au bureau du Chapitre de l'église cathédrale de Saint-Pierre de Lisieux, intitulé : *Tabula, seu calendarium ad inveniendas omnes et singulas cartas hujus cartularii per parrochias computando munerum in fine cujuslibet capituli modo quo sequitur*, ce qui ensuit folios ccc. XXXIIIJ, recto.

Omniibus Christi fidelibus presentes litteras inspecturis Willermus divina permissione Lexoviensis Episcopus, salutem in Domino. Noverit universitas vestra quod nos dedimus et concessimus Capitulo Lexoviensi duas partes decimarum parrochie sancti Dionisi de Vanmer, eq habendas et tenendas post decessum O... thesaurarii Lexoviensis, in puram et perpetuam elemosinam, ad procuracionem capitulo et clericis de choro in festo Assumptionis Beate Mariæ Virginis faciendam. Dedimus insuper et concessimus tertiam partem decimarum illius ecclesie presbitero ministranti ad altare Beate Mariæ in ecclesia Beati Petri Lexoviensis et tribus clericis quos, in celebratione missæ, singularis diebus, coadjutores habebit, habendam et possidendam in puram et perpetuam elemosinam post decessum dicti. O... thesaurii, qui singulis annis, quamdiu vixerit, dictis presbytero et clericis persolvat septem libras dimidium turonensium. Ut hoc autem in posterum ratum et stabile observetur, presenti scripto sigillum nostrum duximus apponendum. Actum anno gratiæ millesimo ducentesimo trigesimo tertio, mense novembri.

Collation faite, signée : Taupin et Belot avec paraphes.

Le présent fait sur le dit gros cartulaire attaché comme dit est et délivré à M. Robert Le Roux, maître de musique de la dite église cathédrale, pour luy valloir qu'il appartiendra, par moy souffigné secretaire ordinaire dudit chapitre de Lisieux, ce quatriesme jour de febvrier mil sept cents cinq.

A. Moessard, sec.

Archives du Calvados. G. Evêché de Lisieux. Cathédrale de Lisieux. Chapelle Notre-Dame.

III

VISITES DE L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN EUDES RIGAUD¹.

Visite de 1250 (n. st.) 12 Kal. Februarii 1249.

« Venimus Lexovias, et recepti fuimus a capitulo, cum processione et ecclesia parata, et sermonem fecimus in capitulo congregato seu convocato in domo domini episcopi². Ibidem visitationem exercuimus, et inquisivimus utrum episcopus exerceret pontificalia: responderunt quod in ecclesia Lexoviensi non celebravit, annus est elapsus; nesciunt quid faciat alibi, nec potest exercere pontificalia, ut pote dedicando ecclesias et consecrando crisma, benedicendo moniales et hujusmodi; item, non sermocinat, licet peroptime loquatur; non potest celebrare, nec ecclesias visitare. Requisiti quomodo et quibus confert beneficia sua, responderunt quod aliquando contulit talibus qui fuerant infamati sua postmodum restituti. Decanatus rurales venduntur seu affirmantur pro certo precio³. Magister Nicholaus de Chievrevilla, archidiaconus, non residet in ecclesia. Requisiti utrum episcopus habeat familiam honestam: responderunt quod sicut credunt. Requisiti quomodo conservat jura et bona ecclesie: responderunt quod nemora sua multum pejorata sunt, propter sui impotenciam. Item, utrum capitulum visitet: responderunt quod sic. Item, requisiti qualiter celebratus officium: responderunt quod bene; et si fiat marrenca: bene levatur. Requisiti qualiter servantur ornamenta: responderunt quod sufficiencia ornamentorum ibi est, sed minus munda tenentur. Item, requisiti utrum in ecclesia sint aliqui clerici infamati: responderunt quod bene corriguntur per decanum. Item responderunt quod statutum silentii bene servatur. Item, clerici et canonici chorum exeunt et vadunt confabulando per ecclesiam, dum celebratur officium... »

Visite de 1258 (n. st.) 8 id. Januarii 1257.

« Processione facta in ecclesia Lexoviensi, et nobis presentibus, fecimus sermonem canonicis ecclesie et populo. Quo facto, magnam missam celebravimus in pontificalibus. Quo facto canonicis et domino episcopo congregatis in revestiario quo utuntur loco capituli, quia aliud capitulum non habent, visitavimus eos... »

Visite de 1268 (n. st.) 2 non. Januarii 1267.

« Per gratiam Dei intravimus vestibulum matricis ecclesie Lexoviensis, et ibi canonicis et capellanis ac clericis chori ipsius ecclesie congregatis, proposuimus verbum Dei in latino...

Inquisito autem de statu ipsius ecclesie, invenimus per Dei gratiam, ipsam in bono statu existere et spiritualiter et temporaliter, et nihil in ea vice illa correctione dignum. »

1. D'après Th. Bonnin. *Registrum visitationum archiepiscopi Rothomagensis*. Rouen, 1852. in-4.

2. Guillaume II, du Pont de l'Arche, 19^e évêque de Lisieux.

3. Les statuts arrêtés au synode de Rouen, en 1245, défendaient expressément de trafiquer des doyennés ruraux et d'affermier les églises.

IV

Dans un Inventaire des Titres et Ecritures de la Fondation de la chapelle Sainte-Madeleine et Saint-Gatien, dressé au XVIII^e siècle, on lit :

Un cahier en papier et copies touchans lad. fondacion. La première est une concession accordée, le jour de samedi après l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie l'an 1270, par Guy du Merle, éveque de Lisieux, à Thibaut de Falaise, chanoine de Lisieux, tout ou partie de ce que ledit de Falaise a achete et acquis dans le village des Coquerels, situé dans lad. banlieue et domaine dans le fief de l'abbesse de Lisieux, dans le fief des orfèvres et ailleurs, dans lad. banlieue et domaine dudit éveque, tant en terres, maisons, possessions, bois, qu'en revenus et généralement quelconques, et que le tout fut amorty, ladite concession fut agréée et ratifiée par les Doien et Chapitre de Lisieux, au mois d'aout de l'année 1270, pour l'utilite de leur eglise.

La seconde est une copie de la fondation faite par Thibaut de Falaise, chanoine et archidiaque de l'église de Lisieux, au mois de juillet de l'an 1277, d'une chapelle dans la principale église de Lisieux, dans l'aile du côté droit de la nef d'icelle église, en l'honneur de la Bienheureuse Marie-Madeleine, et de saint Gatien confesseur, par l'acte de laquelle fondation il a donné pour le vivre d'un prêtre desservant continuellement, tous les achats et acquets qu'il a faits dans icelle fondation, par laquelle il est porté que ledit de Falaise veut et ordonne que le chapelain pourvu de ladite chapelle célèbre tous les jours une messe à l'autel de ladite chapelle, laquelle copie de la dite fondation fut vidimée par Guy, éveque dud. Lisieux, le mercredi, feste de saint Gilles de l'année 1277, au mois de septembre, à Canapville.

Archives du Calvados, série G. Eveché de Lisieux, Cathedrale de Lisieux. Chapelle Sainte-Madeleine et Saint-Gatien.

V

EXTRAIT DU DEVIS

Dressé par Pierre Fontaine, architecte-expert, en 1781.

« Ensuite avons visité le bâtiment de la bibliothèque, derrière led. bas côté (Sud) et la chapelle de Saint-André, lequel contient trente-trois pieds de large sur trente de long, y compris l'emplacement de l'escalier de la Tour...

A la Bibliothèque au dessous (du comble) éclairée de quatre croisées à grands carreaux, carrelée en carreaux de terre cuite et contenant vingt pieds de long sur trente un dans œuvre, dont le plancher supérieur est supporté sur deux sommiers, le tout plafonné en bourse — avec corniche — est nécessaire de reprendre les lezardes au plafond le long des sommiers, le surplus en bon état. A l'escalier montant à la Bibliothèque et grenier au-dessus est nécessaire de retailler

douze marches qui sont usées et d'en remplacer six qui sont hors d'état de servir, le tout en pierre de longueur et d'épaisseur pareille aux anciennes.

Ensuite sommes descendus au Chapitre, sous ladite Bibliothèque, voûtée en ogives avec pendant en pierre et supportée par une colonne dans le milieu formant deux arcades. Eclairée par deux croisées à chassis à verre du côté du midi, carrelée en carreaux de terre cuite.

La porte d'entrée du Chapitre est à deux vantaux et est placée dans la chapelle de Saint-André. Le dit Chapitre en bon état, toutes les quelles réparations portées au présent article nous avons estimées à la somme de quatre cent douze livres, dont les deux tiers à la charge du dit seigneur évêque sont de deux cent soixante-quatorze livres. » (Article 68^e du devis.)

(In-folio de 272 pages. — Lisieux. Bibliothèque municipale.)

VI

LA « CHARITÉ » DE LA CATHÉDRALE

« La dite Charité ayant été fondée sous l'invocation des apôtres saint Pierre et saint Paul et de saint Ursin, patron de la ville et de lad. cathédrale, dès le temps du transport miraculeux des reliques dud. saint Ursin faict par les soins de Hugues, évesque dud. Lisieux, nepveu de Richard, second duc de Normandie, en l'an mil cinquante-cinq, et la preuve de tous les habitants de lad. ville et banlieue, et dont on conserve la mémoire par une solennelle et générale procession qui se fait tous les ans en lad. ville. Laquelle Charité fut réformée en mil quatre cent quarante-trois dont led. Evêque et le Chapitre et tous les plus considérables sont et ont toujours esté les premiers frères depuis lequel établissement premier et de plus aud. qu'aucune de lad. ville et banlieue elle a toujours jouy des honneurs et préférence...¹ »

Bulle et martyrologe de la Charité de l'église cathédrale de Saint-Pierre, laquelle bulle était, en 1666, reliée et attachée dans un livre servant à la dite Charité, couvert en cuir noir et fermant à clef.

En l'an de grâce mil quatre cents et six, le jour de la feste des Reliques de l'église Saint-Pierre de Lisieux, qui furent le 4^{me} jour du mois d'avril, plusieurs bonnes personnes tant de l'église comme bourgeois et habitans de la ville et cité de Lisieux pour ce assemblez en lad. église de Lizieux, considérant les grands miracles comme préservaons d'ennemis et adverfaires, restituons de biens perdus, garifons de diverses maladies et autres miracles plusieurs que N^{re} Seigr a faictz et fait de jour en jour en lad. ville et cité de Lisieux et en plusieurs autres lieux par les mérites de Mon^{rs} S^t Pierre et S^t Paul apostres de Dieu et patrons de l'église dud. lieu et aussy par les mérites de Mon^{rs} S^t Ursin, duquel le corps et les reliques reposent en lad. église, désirant à la louange de la Benoitte Trinité et la vénéræon et honneur que la Vierge Marie et des dessusd. Mon^{rs} S^t Pierre, S^t Paul et S^t Ursin, et qui vaille à effacer péchés et grâces acquérir envers Dieu ont ordonné une Charité estre faicte dorénavant en lad. Eglise de Lizieux à la chapelle dud. Mon^{fr} S^t Ursin en la manière qui ensuit.

1. Extrait de l'arrêt du Parlement, du 8 mars 1667, dont il va être question plus loin.

Item, cette pretente Charite fut réformée et innovée selon les articles cy après déclarez par Meill^r du Chapitre de lad. Eglise de Lizieux et les frères dicelle Charité concordablement. Laquelle Charité est fondée de Monfr^s St Pierre, St Paul ajoutez et mis aujourd'hui, avec la première fondaon qui estoit de Monsieur St Urfin. Les articles furent accordez par mes dictz seigr^s du Chapitre eux tenant leur Chapitre en laq. Eglise et lieu acoustumé, le mercredi vingt-deuxiesme jour de may l'an mil iiij^sx liij. (1443.)

Item, reverend père en Dieu Monfr^s Guille Destouteville par la grâce de Dieu Evêque de Lizieux, a tous ceux et celles qu'en lad. Charite, par dévotion ce rendront, ou charitablement elargiront de leurs biens, en estat de grâce soit par huit jours après octroié et donné XX jours de vraie indulgence et de vray pardon.

Suit la teneur des nombreux articles de ce Règlement, dont voici l'analyse :

- | | |
|---|--|
| 1. — Reception : 6 deniers pour l'entrée. | 21. — Décès d'un frere : drap et bannière. |
| 2. — Freres quittant le diocèse. | 22. — Devoirs des chapelains. |
| 3. — 1 prévost, 1 echevin, 12 freres servants et 1 clerc. | 23. — Processions generales et du chet de Mont. saint Urfin. |
| 4. — Chaperon. | 24. — Testament en faveur de la Charité. |
| 5. — Fetes de la Charite en la chapelle St Urfin : (on sonnera la cloche St Urfin). | 25. — Pelerinage des associés. |
| 6. — Procession à la croix Saint-Urfin. | 26. — Excommunication. |
| 7. — Meisse de Requiem le lendemain des trois fetes. | 27. — Prières pour les associés. |
| 8. — Fêtes Saint-Pierre et Saint-Paul. | 28. — Frères decedes hors la ville de Lisieux. |
| 9. — Le lendemain, messe solennelle. | 29. — Habits convenables. |
| 10. — Meisse de Requiem. | 30. — Recouvrement des deniers. |
| 11. — Meisses de la Charité. | 31. — Messel ou Messelle (Lépreux). |
| 12. — Amendes. | 32. — Torches aux inhumations. |
| 13. — Deces des freres ou sœurs en la ville et taulbourg de Lisieux. | 33. — Cierges aux inhumations. |
| 14. — Meisse journalière pour la Charité. | 34. — Difficultés par suite de grande mortalité. |
| 15. — Revenu de la Charite : son emploi. | 35. — Devoirs du crieur. |
| 16. — Secours aux confrères nécessiteux. | 36. — Patenostres aux carrefours. |
| 17. — Convoi de prévosts. | 37. — Obeissance au prévost et echevin. |
| 18. — Boite ou tresor de la Charite. | 38. — Defunts portés aux paroisses voisines (ornements de la Charité). |
| 19. — Attributions de l'echevin. | 39. — Retribution aux chapelains et chantres. |
| 20. — Deces d'un frere : soin et assistance. | 40. — Retribution aux diacre et sous-diacre. |
| | 41. — Retribution aux sous-chantres. |

En mars 1666, la Charité de Saint-Germain empêche celle de Saint-Pierre de faire la levée d'un corps et de suivre l'ordre ordinaire du convoi. Appuyée par le Chapitre de la cathédrale, la Charité intente une action judiciaire à celle de Saint-Germain; l'affaire, d'abord portée en l'officialité, puis au bailliage d'Orbec, se termine devant le Parlement de Rouen, lequel, par un arrêt du 8 mars 1667¹ donne gain de cause à la Charité de Saint-Pierre et la maintient dans ses droits de préséance qu'elle exerçait depuis un temps immémorial².

1. Ce proces fut poursuivi par les soins du Chapitre, et l'un des chanoines, M. Charles du Thiron, en a recueilli toutes les pieces dont il forma un registre actuellement depote aux Archives departementales du Calvados, serie G, Evêche.

2. H. Veuchin. — *Les dix confreries funéraires ou Charites de la ville de Lisieux*, dans *Bulletin Soc. hist. de Lisieux*, N^o 100, 1867, p. 40-41. Voy. aussi Veuchin, *Documents concernant les confreries de charité normandes*, Evreux, 1892, p. 72 et suiv. dans *Recueil des travaux de la Société libre de l' Eure*, 1^{re} serie, t. IX.

VII

Département du Calvados. District de Lisieux.

État de l'argenterie trouvée dans les églises et communautés supprimées, dont l'envoi a été fait à l'Hôtel des Monnaies de Rouen pendant l'année 1792.

<i>Noms des établissements dont l'argenterie est provenue.</i>	<i>Situation des établissements.</i>	<i>Détail des objets d'argenterie.</i>	<i>Poids de chaque objet.</i>	<i>Époque de l'envoi fait à l'Hôtel des Monnaies de Rouen.</i>	<i>Observations.</i>
Église de Saint-Pierre, cy-devant cathédrale de Lisieux.	Lisieux.	Un plat	5 marcs 3 gr.	Avril 1792.	Le fourneau en tôle de l'encensoir a été retiré. Le bois et autres matières du bâton de grand chantre ont été retirés. Le bois et autres objets du bâton de la croix haute ont été retirés. Il y a eu cinq petits morceaux de cuivre de forme triangulaire qui ont été retirés des six chandeliers. Il y a un peu de fer-blanc retiré des bâtons d'appariteurs. Le surplus de la croisse en cuivre.
		Un encensoir, sa navette et cuiller	5 — 4 onces. —		
		Le bâton de la croix haute	5 — 1 — 3 »		
		Le bâton de grand chantre avec sa lanterne	8 — 1 — 6 »		
		6 chandeliers d'autel	35 — 1 — —		
		Deux bâtons d'appariteur, une vieille coquille pour l'eau bénite, deux petites custodes	2 — 1 — —		
		L'argent qui était au bâton de la croisse	2 — 6 — 5 gr. ¹ / ₂ .		
		Une croix en argent	9 — 5 — 2 gr.		
		73 — 5 — 9 gr. ¹ / ₂ .			

Le présent état certifié véritable par nous, administrateurs composant le Directoire du district de Lisieux, le 19 avril 1792, l'an IV de la liberté.

Signé : Delaunay, Cordier, Allaire, Bretheaume.

Collationné à l'original, pour être, la présente expédition, adressée au Ministre des Contributions publiques, à Paris, à Caen, ce 25 avril 1792, l'an IV de la liberté.

Signé : Bougon, secrétaire général.

VIII

Etat des pierreries fines ou fausses et matières étrangères aux objets d'or et d'argent trouvées dans les églises et communautés supprimées, dont la remise a été faite à M. Asselin, trésorier du district.

Eglise Saint-Pierre, ci-devant cathédrale de Lisieux.	Lisieux.	<p>Un baton en bois de la croûte qui était garni en argent, un autre baton en bois de grand chantre qui était garni en argent : six petites plaques en fer-blanc qui étaient sur les chandeliers d'autel : deux petits batons de bois d'appariteur qui étaient garnis d'argent : un petit bassin en toile qui était dans l'encensoir : une couronne en étoffe garnie en perles qui était sur la tête de la reliquaire de Saint-Urfin.</p> <p>Une petite médaille en cuivre garnie de pierres qui était attachée à la dite reliquaire.</p> <p>Un petit morceau de fer-blanc et une petite vis en fer et son cerou.</p> <p>Un petit tuyau et une petite plaque en cuivre battu.</p> <p>Cinq petits triangles en cuivre très légers qui étaient dans le pied des chandeliers d'autel.</p>	20 avril.
---	----------	--	-----------

(Cet état est clos comme le précédent.)

(Bibl. Nat. L^{es} cit.)

Communiqué par M. J. Bérauger

IX

Etat des pièces d'or et d'argent doré trouvées dans les églises et communautés supprimées, dont l'envoi a été fait à l'Hôtel des Monnaies, à Paris pendant l'année 1792, l'an II^e de la liberté.

Noms des établissements d'où les pièces d'or et d'argent sont provenues	Situation de ces établissements	Description des pièces tant d'or qu'en argent	Époque de l'envoi à l'Hôtel de la Monnaie	Observations
Eglise St Pierre, ci-devant cathédrale de Lisieux.	Lisieux.	<p>Six calices dorés, six patennes dorées, deux burettes en vermeil, deux instruments de paix dorés, deux ciboires dorés, une croix haute en vermeil, une petite croix d'autel, dont les extrémités sont dorées.</p> <p>Un petit saint doré, lequel était dans la lanterne du baton de grand chantre.</p> <p>Un vase de vermeil pour les saintes huiles.</p> <p>Un grand reliquaire de Saint-Urfin.</p>	Avril 1792.	Tous les objets compris au présent état font partie de l'argenterie trouvée dans l'église Saint-Pierre, ci-devant cathédrale de Lisieux, l'autre partie devant, aux termes de la loi du 27 mars 1791, être envoyés à Rouen comme n'ayant aucune dorures.

(Cet état est clos comme les précédents.)

(Bibl. Nat. L^{es} cit.)

Communiqué par M. J. Bérauger

X

17 prairial, an II (5 juin 1794).

État de l'argenterie trouvée dans les églises du district de Lisieux (Calvados), dont l'envoi a été fait à l'Hôtel des Monnaies de Paris ce jour 17 prairial.

(Il comprend un total de 1002 marcs, 4 onces, 5 gros d'argenterie, 127 provenances y sont indiquées avec détail).

On y relève :

Cy-devant cathédrale et église Saint-Germain de Lisieux.

Un soleil d'argent doré, orné d'une agathe et de pierres, 5 calices et leurs patennes, un ciboire doré, deux autres ciboires, dont un très petit, une custode, trois vases et une coquille, pesant ensemble 49 marcs, 1 once, 1 gros.

(Bibl. Nat. Ms franç. 7786.)

Communiqué par M. J. Béranger

XI

Lisieux, le 17 prairial l'an 2^e de la Rép. fr. une et indivisible (5 juin 1794).

Les administrateurs composant le directoire du district de Lisieux au citoyen Président de la Convention Nationale.

Citoyen,

Nous t'avons annoncé précédemment l'envoi de 1002 marcs d'argenterie provenant d'une partie des ci-devant paroissiales de notre district.

Nous t'adressons aujourd'hui la ceinture du ci-devant évêque de Lisieux émigré, sa croix de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, son cachet et son cure-dent en or, un autre cachet en argent, une cuillère, une fourchette aussi en argent et trois portefeuilles brodés sur lesquels sont prodigués les signes caractéristiques de l'orgueil féodal et ecclésiastique qui parlait toujours d'humilité et de pauvreté, preuve du honteux esclavage qui afflige encore l'humanité sur une grande partie du globe.

Ces objets ont été trouvés cachés, avec beaucoup d'autres du même genre, dans une maison qu'il avait fait louer par l'un de ses chanoines émigré comme lui, d'un autre émigré encore.

Les précautions qu'avaient prises tous ces vampires affamés du bien et du sang des Français, et dont la France fourmillait, prouvent l'espoir qu'ils avaient de revenir et l'envie de frustrer la République des ressources que nous offrent les biens qu'ils n'ont pu emporter avec eux, s'ils ne revenaient point.

Signé : Lerebours, Fouquier, Gaunel, Caplain.

(Arch. Nat. C 307, 1178.)

Communiqué par M. Béranger.

XII

Le 22 vendémiaire an IV (13 octobre 1795).

Le district de Lisieux envoie à l'Hôtel des Monnaies à Paris.

Objets des émigrés :

Jules-Bazile Ferron de la Feronnaye, évêque de Lisieux.

Deux glands de ceinture, un cordon en or, au bas duquel sont deux glands, un cordon de canne, une jarretière en or et soie verte, une petite boîte ou poivrière en coco garnie en argent, un bord de chapeau, un bouton, une ganse en or, un petit cercle en fil d'argent, plusieurs croix, rosettes, boutons, cachets, dont quelques-uns en cuivre, galon d'or et d'argent, bourses à mettre de l'argent et bourses à mettre sur les calices, cordons de montre et de canne, petites bagues, boucles d'oreilles à pierre noire.

Aucun poids ni évaluation ne sont donnés.

(Bibl. Nat. Ms franç 7797 p 120.)

Communique par M. J. Beranger

XIII

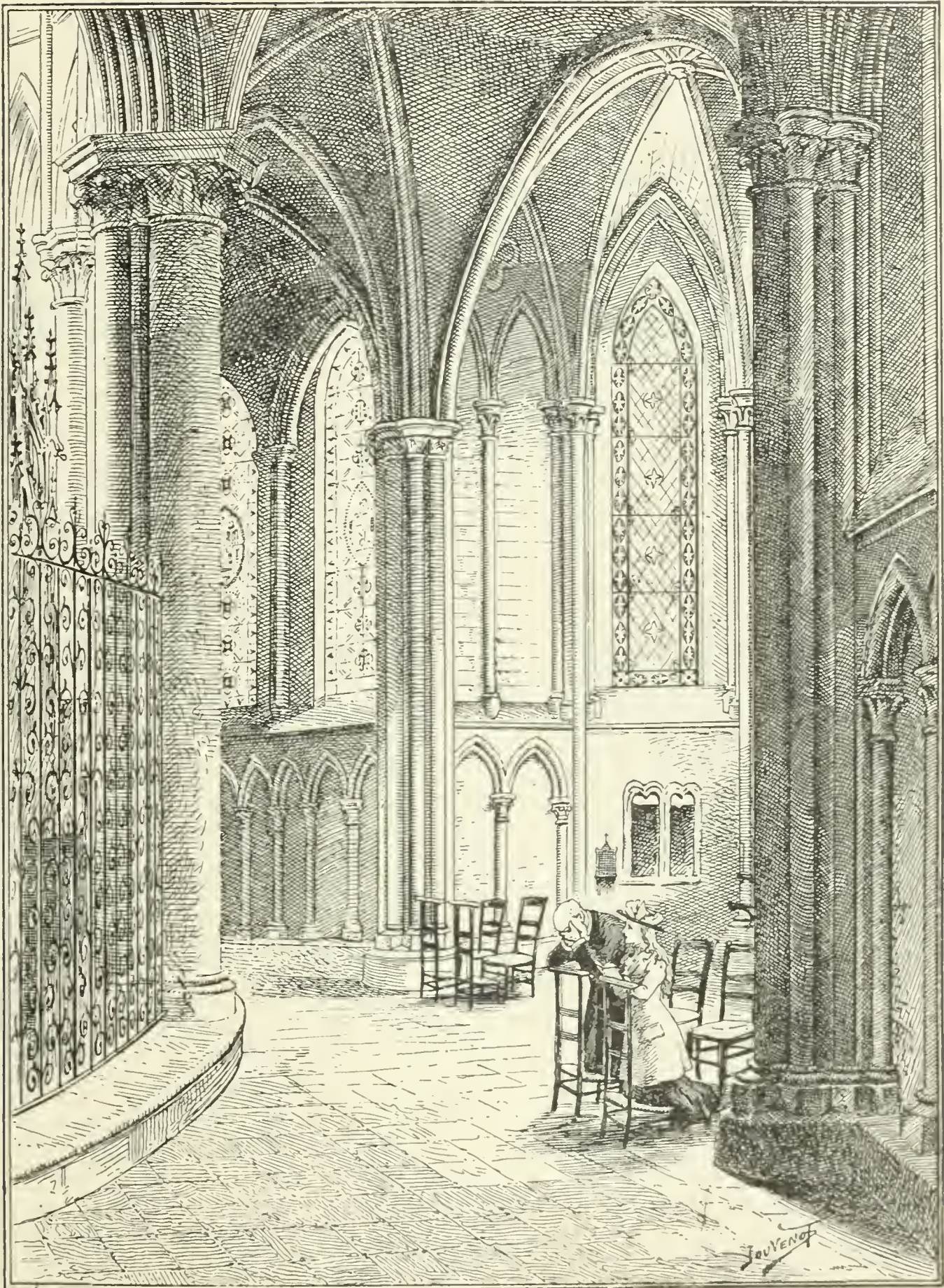
Dans un procès-verbal dressé le 14 septembre 1796 par Alexandre-Louis Roettiers, M^e de la Monnaie de Paris et Lazare-Salomon Routier, membre de la Commission établie au dit hôtel, des objets, diamants, pierres de couleur et autres, qui leur ont été remis par divers départements, on y trouve la désignation suivante :

N^o 183 De la ci-devant cathédrale, district de Lisieux, département du Calvados, perles retirées du mitre, poids 2 onces.

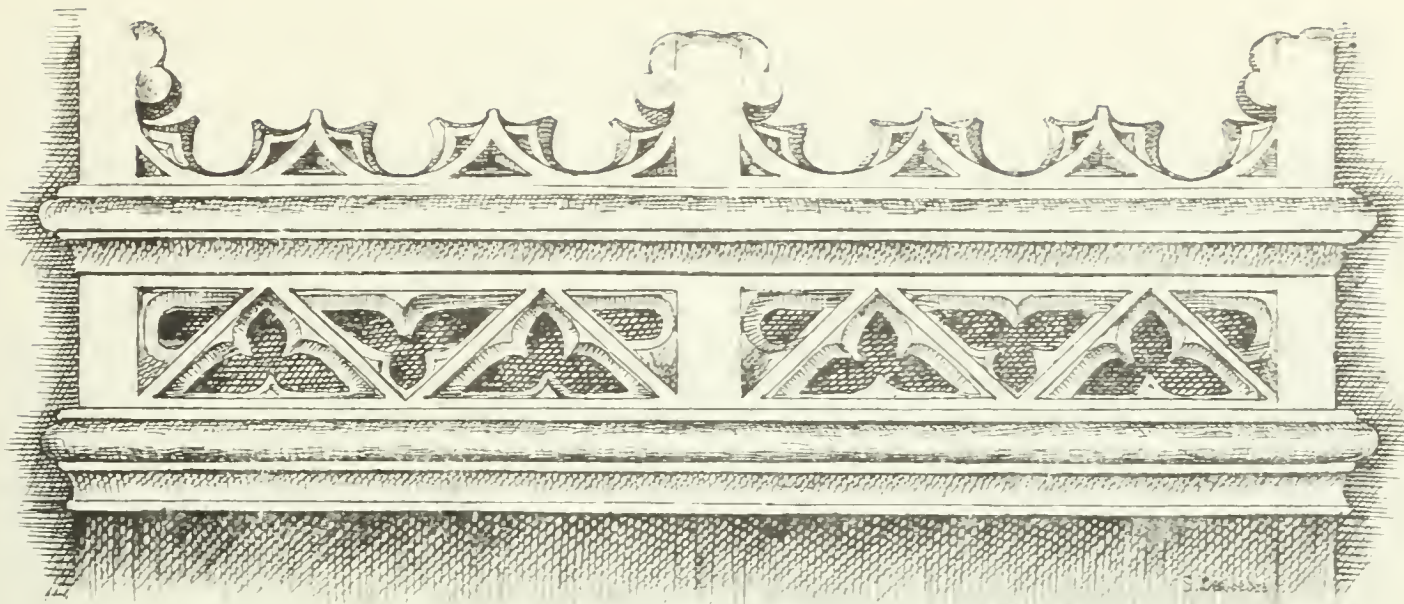
(Bibl. Nat. Ms franç 77810)

Communique par M. J. Beranger





SŒUR THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS ET SON PÈRE (Dessin de Jouvenot).



CONCLUSION

Telle est la vieille cathédrale, telle fut son histoire. Relique précieuse des âges lointains, confidente de nos aïeux, à ce titre elle intéresse les poètes & les historiens. La légende & l'histoire vont de compagnie sous ses hautes voûtes. Que d'érudits y sont venus méditer & deviser entre deux lectures! Quand on a passé de longues heures à contempler les lignes de son architecture, il devient plus facile de sympathiser avec la vie du Moyen Age, vie mystique & sereine, si laborieuse & si calme, en regard de notre vie moderne inquiète & fiévreuse.

Chef-d'œuvre de simplicité harmonieuse, la vieille cathédrale, tant de fois lavée par les pluies & les neiges fondantes, avec son porche à trois portes, termine agréablement la plus spacieuse place de Lisieux. Souvent enveloppée d'une atmosphère grisâtre qui se marie avec la couleur des vieilles demeures blotties autour de son abside, Saint-Pierre attire les artistes par l'aspect vigoureux de sa silhouette extérieure & par la mâle beauté de son élévation intérieure. Tout est prévu & agencé pour produire une décoration sobre. Toutes les lignes concourent à une même harmonie, elles ont un rythme & elles ont un ordre admirable.

Toutefois ce n'est point assez de pénétrer dans ce bel édifice ogival avec l'ardent désir de retrouver les formules appliquées par ses constructeurs. Il peut être agréable d'y éprouver de délicates sensations d'art, d'y surprendre des effets

de colonnes & de nervures imprévus, des points de vue pittoresques & variés : mais ce qui fait sa suprême attirance, c'est d'être une âme destinée à faire vivre les âmes. La cathédrale est avant tout l'abri superbe du Maître Éternel. Les pierres s'effritent au cours des âges, d'autres pierres viennent les remplacer. Lui, le Christ demeure. Par sa présence personnelle, il assure l'unité de la cathédrale. Aussi bien, elle n'a été construite que pour lui & les âmes qui le cherchent ou le suivent. Pour la maison de Dieu, la grande désolation, l'irréparable malheur ce serait d'être vide : sa plus précieuse parure c'est la foule qui s'y presse. Là, d'ailleurs, est sa sécurité. A la dernière page de son livre sur la grande pitié des églises de France, Maurice Barrès insiste avec raison sur cette idée : « Le jour où les églises deviendraient des objets respectés à cause de leur passé, des monuments curieux... elles seraient perdues. La solidité physique des sanctuaires, c'est d'être moralement féconds... Devant ces églises, ça et là demi-désertées, demi-écroulées, je me surprends à murmurer la grande vérité, le mot décisif : les églises de France ont besoin de saints. » Telle est, en effet, la condition essentielle de leur durée & de leur conservation.

Aux heures les plus glorieuses de sa vie mouvementée, lorsque la cité tout entière emplissait ses nefs, lorsque de puissants évêques & un imposant cortège de chanoines & de clercs passaient devant ses colonnes drapées de merveilleuses tapisseries, l'église Saint-Pierre n'eut point la joie de voir la solennelle glorification d'un saint de Lisieux ou des alentours.

Dans un prochain avenir, une telle consolation sera peut-être réservée à cette bonne aïeule. Elle mérite ce souverain honneur. Les personnes pieuses qui ont quarante ans & plus se souviennent aisément d'avoir maintes fois rencontré, dans la cathédrale, Thérèse Martin, aujourd'hui connue dans le monde entier sous le nom de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Pendant une dizaine d'années, de 1877 à 1888, la servante de Dieu vint entendre fréquemment la messe matinale dans la chapelle Notre-Dame. Quelles supplications recueillies, quelles demandes pleines d'espoir elle adressait silencieusement à Celui qui suscite, & encourage & protège les saints. Sa piété n'avait rien d'exubérant, & pourtant elle était attirante & suggestive. Un charme merveilleux se dégageait de toute sa personne ; aussi ceux qui la virent prier ne trouvent qu'un seul mot, pour traduire leur impression : mais quoi, Seigneur, est-ce donc si simple de vous aimer ?

Chaque dimanche, en compagnie de son père & de ses sœurs, la petite

Thérèse assistait à la messe & aux vêpres dans la chapelle de saint Joseph de Cupertino. Avec sa blonde chevelure, avec sa toilette élégante & discrète, son attitude candide & pure, elle provoquait la sympathie des fidèles, émus de tant de réserve & de suave distinction.

Comme elle lisait avec attention les paroles si divines & si humaines de la liturgie! « Au moment du sermon, écrit-elle¹, notre chapelle étant éloignée de la chaire, il fallait descendre & trouver des places dans la nef : ce qui n'était pas très facile. Mais pour la petite Thérèse & son père tout le monde s'empressait de leur offrir des chaises. Mon oncle (M. Guérin, marguillier de la cathédrale) se réjouissait en nous voyant arriver tous les deux, il m'appelait son petit rayon de soleil, & disait que, de voir ce vénérable patriarche conduisant par la main sa petite fille, c'était un tableau qui le ravissait. Moi, je ne m'inquiétais guère d'être regardée, je ne m'occupais que d'écouter attentivement le prêtre. » Dans le cadre grandiose de la cathé-



Fig. 105 Aspect de la Cathédrale vers 1840.

drale, quel médaillon exquis, bien digne de tenter un peintre illustre. Les grandes fêtes, comme le cœur de l'humble enfant les aimait! Elle n'était jamais plus heureuse qu'à la Fête-Dieu, lorsque, vêtue de blanc, elle levait ses yeux

1. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, religieuse carmélite, 1873-1897. *Histoire d'une âme écrite par elle-même*, Bar-le-Duc, 1898, in-8°, pp. 28-29. — Sœur Thérèse of Lisieux, *the little flower of Jesus*, London, 1913, in-8°, pp. 35-30.

clairs vers l'Hostie vivante ☩, selon la vieille coutume, jetai des roses effeuillées près des reposoirs éblouissants.

« J'aimais surtout les processions du Saint-Sacrement : quelle joie de semer des fleurs sous les pas du Bon Dieu. Mais, avant de les y laisser tomber, je les lançais bien haut, ☩ je n'étais jamais aussi heureuse qu'en voyant mes roses effeuillées toucher l'ostensoir d'or. »

C'est encore dans la cathédrale Saint-Pierre, en la chapelle de la Délivrante, que la sainte enfant se confessa pour la première fois. Bien doux souvenir pour elle.

« Je sortis (écrit-elle) du confessionnal si contente ☩ si légère que jamais je n'avais senti autant de joie. »

En souvenir des pieuses émotions que votre cœur goûta dans la vieille église, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, montez bonne garde sur elle, après les magnificences d'autrefois, il ne faut pas qu'elle connaisse l'isolement, l'abandon ☩ la ruine.





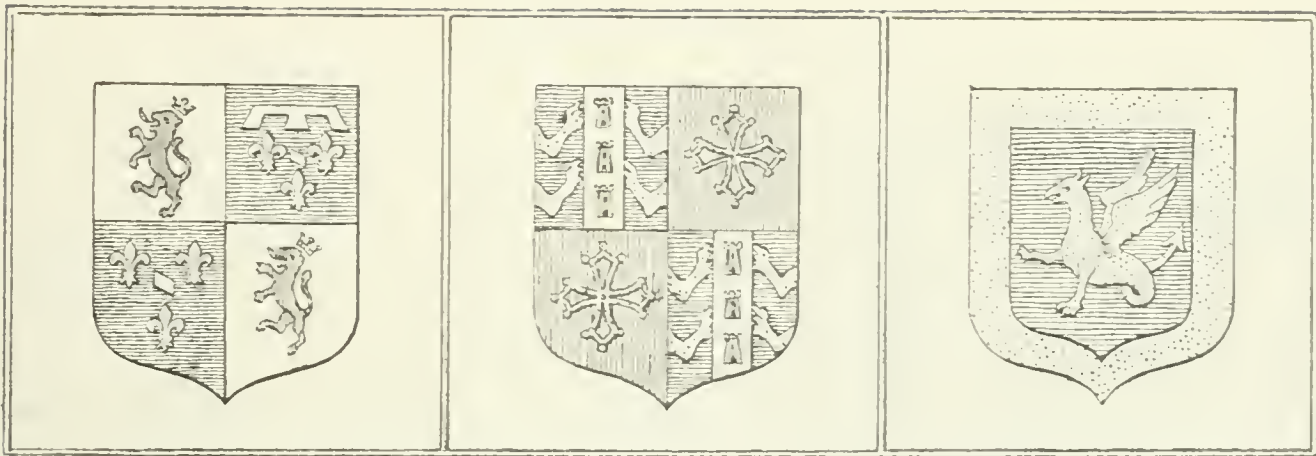
Cliché du lieutenant Renault.

SOUVENIR DE LA GRANDE GUERRE



Cl. Abbé Debon.

LES CHARITÉS EN PROCESSION (Gouache de Léon Leclerc).



BIBLIOGRAPHIE

I. — MANUSCRITS

Archives départementales du Calvados. Liasses non classées concernant la cathédrale Saint-Pierre de Lisieux.

Archives de la paroisse Saint-Pierre de Lisieux.

Archives de la Société historique de Lisieux. Séries H*. M*. N*. P*.

Archives municipales de Lisieux.

Séries D*. Délibérations du conseil général et du corps municipal.

— E*. Procès verbal de remise. Actes de catholicité. 1792.

— AA. « Te Deum » et fêtes, 1703-1783.

— FF. Procédure au sujet des pillages des protestants. 1577.

Bibliothèque municipale de Lisieux. Cf. spécialement. *Cartulaire de Thomas Basin*, xv^e siècle. Ms. n° 5.

Chartes du diocèse de Lisieux (Bibl. Nat., ms. lat., 9209).

Obituaire de la cathédrale de Lisieux, xvi^e siècle (Bibl. Nat., nouv. acq. lat., n° 1778).

Statuts de l'évêché de Lisieux en 1521 (Bibl. Nat., ms. lat., 15172, fol. 137).

Minutes de M^e Delarue, notaire à Lisieux.

Notes manuscrites de M. l'abbé Bosquain, ancien vicaire de la cathédrale Saint-Pierre : de MM. Rémy Du Vivier, Ch. Puchot et Ch. Vasseur.

II. — PÉRIODIQUES

Almanach de Lisieux pour 1764. Lisieux. J.-A. du Ronceray. in-8.

Almanach de Lisieux pour les années 1773, 1774, 1777 et 1787. Lisieux. F.-B. Mistral. in-8.

Almanach de la ville et du district de Lisieux pour 1791. Lisieux. chez Delaunay. in-8.

Almanach du Normand, 1867 et 1873. Lisieux, in-8.

Almanach du Lexovien. Lisieux, 1904, in-8, pp. 14-15.

Ami (l') du Clergé, année 1910, in-8°, pp. 902 et 910.

Annales archéologiques, par Didron aîné. Paris, 1844-1881, 28 vol. in-4°.

- Banquet*. Recueil de documents pour servir à l'histoire du diocèse. in-8°.
- Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*. 30 vol. in-8°.
- Bulletin de la Société historique de Lisieux*. N° 5, 6, 11, 12, 17, 18 et 22.
- Bulletin monumental*, publié sous les auspices de la Société française d'Archéologie.
Tomes II, 1836, p. 374; — VI, 1840, pp. 34, 37, 111; — VII, 1841, pp. 58, 173, 204, 589, 581; — X, 1844, pp. 647, 648; — XIII, 1847, pp. 190-194, 559; — XIV, 1848, p. 442; — XVIII, 1852, pp. 158-161; — XIX, 1853, p. 378.
- Journal Le Normand*. Articles de M. Arthème Pannier.
Cf. spécialement les numéros des 19 janvier, 2 et 30 mars, 14 septembre 1867; 6 et 27 mai, 3 juillet 1870. Le numéro du 2 mars 1867 renferme un plan terrien de la cathédrale.
- Mosses*. *Les littéraires et pittoresques*.
Articles de M. Fabre sur la généalogie des cathédrales.
- Revue de l'Art chrétien*. 1896, in-4°.
- Revue illustrée du Calvados*. Lisieux, in-4°.

III. — OUVRAGES IMPRIMÉS

- ANTHYME SAINT-PAUL. — *Histoire monumentale de la France*. Paris, 1911, in-4°.
L'auteur étudie les monuments du moyen âge avec beaucoup de sagacité et trace d'une main sûre leur généalogie. Les quelques réflexions qu'il consacre à la cathédrale de Lisieux montrent qu'il la connaît de *visu*.
- ARNOUL. — *Editions de ses Lettres*.
Epistolæ Arnulphi ep. Lexov. nunquam antehac in lucem editæ. (Edit. Minos.) Paris, 1585, in-8°. *Epistolæ ad Henricum II., et alios e codice ms. Oxoniensi*, edit. A. Giles. Oxford, 1811, in-8°. Migne. *Patrologie latine*, t. CCI, col. 5 et suiv. d'Achery. *Spicilegium*. Paris, 1723, 3 vol. in-fol. R. Poupardin. *Dix-huit lettres inédites d'Arnoul*. Paris, 1902, in-8°.
- BASIN (Thomas). — *Histoire de Charles VII et de Louis XI*, publiée pour la Société de l'Histoire de France par J. Quicherat. Paris, 1855-59, 4 vol. in-8°.
Dans le t. IV, pp. 100-202, extraits de deux registres de la fabrique présentant le compte de travaux faits à la cathédrale sous Thomas Basin, en 1451-52 et 1462-63.
- BAUDOT (A. de). — *La Sculpture française au moyen âge*, 2^e edit., Paris, 1884, in-fol.
- BAUDOT (A. de) et PERRAULT-DABOT (A.). — *Les Archives des Monuments historiques*, t. II, Paris, s. d., in-fol. Contient, p. 6 et pl. 35, un plan général et des coupes de la cathédrale.
- BAYET (C.). — *Précis de l'Histoire de l'Art*. Paris, 1908, in-8°.
- BEAUNIS (P.). — *Le Tou-Beau-Feu de la mémoire du maréchal de Fervacques*, edit. Le Verdier, Rouen, 1897, in-4°.
Dessins et textes sur les grandes cérémonies funèbres à Lisieux au xv^e siècle.
- BEGULE (Lucien). — *Les Vitraux du moyen âge et de la Renaissance dans la région lyonnaise*. Paris, 1911, in-4°.
- BETHUNE (baron de). — *La Cathédrale Saint-Pierre de Lisieux*, dans *Bulletin de la Gilde de Saint-Thomas et de Saint-Luc*, t. IX, 2^e partie, 1893, pp. 640-650. Trois planches, le bas-côté sud et les deux enfœux du croisillon nord.
- BILLON (le docteur). — *Notice sur une pierre sépulcrale découverte dans l'Hotel-de-Ville de Lisieux*, dans *Bulletin monumental*, t. XIII, 1847, pp. 100-104.
- *Capitologie, études sur les cloches et les sonneries*. Caen, 1866, in-8°. Extrait de l'Annuaire., publié par l'Association normande, t. XXXI-XXXIII.
- BILSON (J.). — *Les origines de l'Architecture gothique. Les premières croisées d'ogive en Angleterre*. Paris, 1904, in-4°. Extrait de la *Revue de l'Art chrétien*, 1904, pp. 305 et 493.

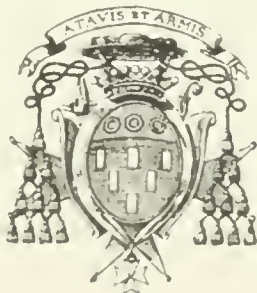
- BOUQUET (dom). — *Rerum Gallicarum et Francicarum scriptores*. Paris. 1738-1833. in-fol. t. I-XIX: continué par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, 1840-1904, t. XX-XXIV.
- BRÉARD (Ch.). — *L'Abbaye de N.-D. de Greftain de l'ordre de saint Benoit à l'ancien diocèse de Lisieux*. Rouen, 1904, in-8°.
- BRÉHIER (L.). — *Les Églises gothiques*. Paris. s. d., in-12.
Excellent travail où sont condensées les plus judicieuses observations sur l'art ogival.
- BRUTAILS (J.). — *Précis d'Archéologie du moyen âge*. Paris. s. d., in-8°.
Livre de vulgarisation, net, substantiel, d'une lecture facile.
- CAUMONT (A. de). — *Statistique monumentale du Calvados*. t. V. Caen, 1867, in-8°.
Étude historique et archéologique sur la cathédrale, pp. 200-231; Le texte, illustré d'une vue générale par E. Sagot, a été rédigé par Ch. Vasseur et A. Pannier.
- CÉNIVAL (de). — *Excursion dans le Lieuvin et le pays d'Auge*. Alençon, 1911, in-8°. Extrait du *Bulletin de la Société hist. et archéolog. de l'Orne*, t. XXX.
- CHAMARD (Dom François). — *L'établissement du Christianisme et les origines des églises de France*. Paris, 1875, in-8°.
- CHARMA (A.). — *Lisieux*, dans *La Normandie illustrée*. t. II. Calvados, pp. 59-65. Nantes, 1852, in-fol.
Un beau dessin de F. Benoist, la façade occidentale, avec figures, par J. Galdran.
- CHASTILLON. — *Topographie française*. Paris, 1655, in-fol.
- CLOQUET (L.). — *Les Cathédrales gothiques*. Paris, s. d., in-4°.
Intéressante étude sur la cathédrale, pp. 169-173; l'auteur fait de nombreux emprunts au travail de Lambin. Une vue du bas-côté sud de la nef est reproduite.
- Congrès archéologiques de France. XXXVII^e session, tenue à Lisieux en 1870*. Caen, 1871, in-8°.
- Congrès archéologiques de France. LXXV^e session, tenue à Caen en 1908*. T. I. Guide du Congrès. Paris, Caen, 1909, in-8°.
- CORNEILLE (Thomas). — *Dictionnaire universel, géographique et historique*. Paris, 1708, in-fol.
- COTMAN (John). — *Antiquités monumentales de la Normandie*, notes historiques de P. Louisy. Paris, 1881, in-fol.
Deux magnifiques planches dessinées et gravées par Cotman: façade est et transept sud.
- COURAJOD (L.). — *Leçons professées à l'école du Louvre (1887-1896)*. Paris, 1899, 3 vol. in-8°.
- DE LAPORTE. — *Sur un caveau funéraire de l'église Saint-Pierre de Lisieux*, dans *Bulletin de la Soc. des Antiq. de Normandie*, t. VII, 1874, p. 245.
- DELISLE (L.) et MEYER (P.). — *L'Apocalypse en français au XIII^e siècle*. Paris. Société des anciens textes français, 1901, in-8° et album in-fol.
- DIDRON. — *Iconographie chrétienne. Histoire de Dieu*. Paris, 1843, in-4°.
- DIDYME (Charles). — *La journée d'un Lexovien en 1787. Étude de mœurs locales*. Lisieux, 1888, in-8°.
La cavalcade des chanoines et l'histoire de saint Ursin intéressent surtout l'auteur qui connaît bien son "Lieux Lisieux".
- DINGREMONT. — *Mémoires sur la ville de Lisieux et sur les environs*. S. l. n. d., in-8°.
- DUBOIS (Louis). — *Histoire de Lisieux*. Lisieux, 1845, 2 vol. in-8°.
Pendant longtemps, cet ouvrage a fait autorité. Aujourd'hui, il convient de ne le consulter qu'avec précaution. Ennemi de l'art médiéval, il en parle à tort et à travers, et ne comprend pas la beauté du style ogival. Interprète et modèle trop les faits avec ses idées personnelles. Parmi les lithographies illustrant cet ouvrage, une vue de la cathédrale d'après un dessin de Doefnard.

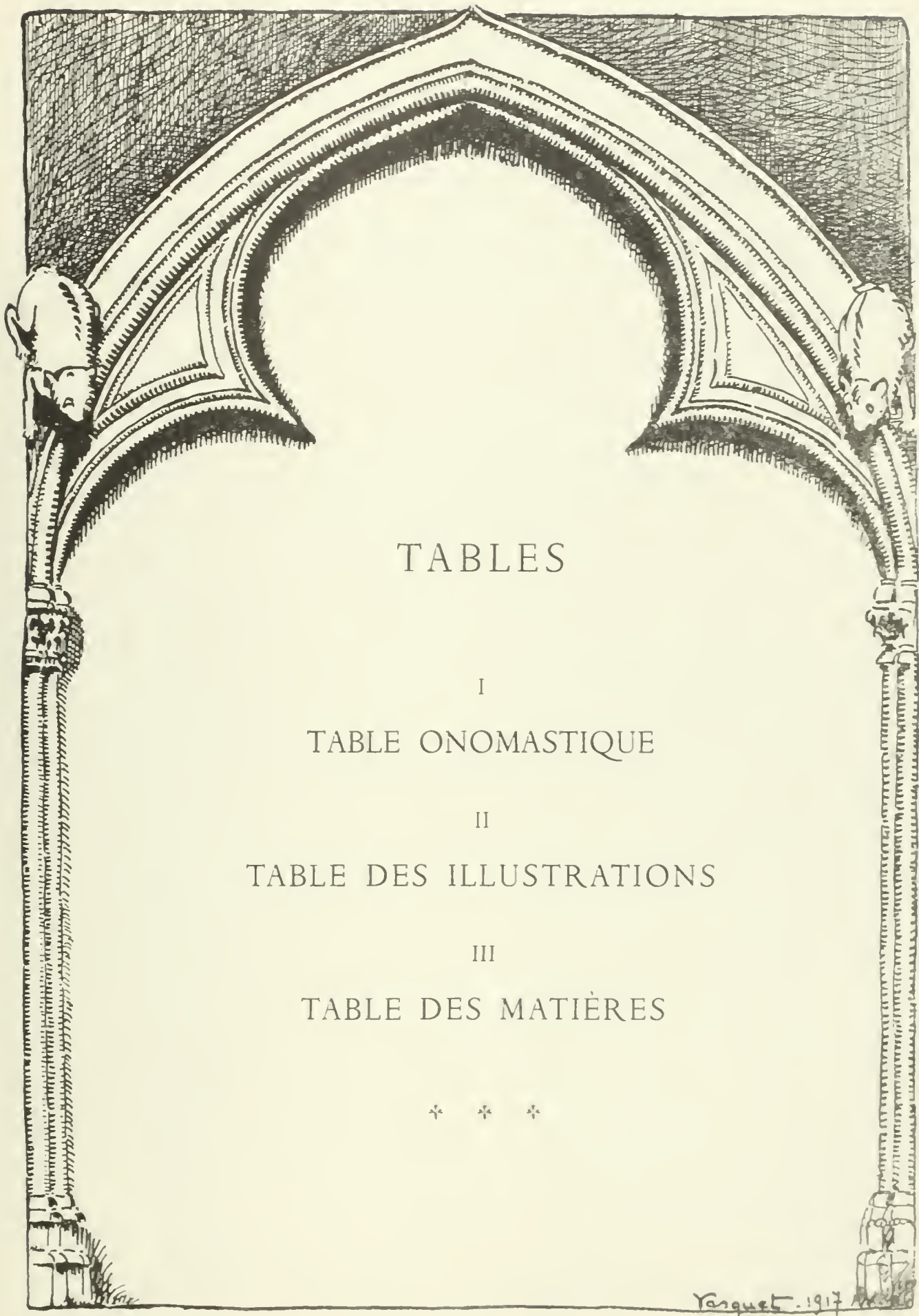
- DU'CARIEL — *Antiquités anglo-normandes*, traduction de L'échaude d'Anisy. Caen, 1823, in-8°.
 Livre de seconde main. L'auteur ne s'est point préoccupé des sources historiques. On y trouve, p. 75, une lithographie représentant la cathédrale.
- DU'CHESNE (André). — *Historiæ Normannorum scriptores antiqui*. Paris, 1619, in-fol.
- DU MONSTIER (A.). — *Neustria pia*. Rouen, 1663, in-fol., pp. 587-589.
- DU MOULIN (Gabriel). — *Histoire générale de Normandie*. Rouen, 1631, in-fol.
- DURAND (Guillaume). — *Rationale divinarum officiorum*, édit. Ch. Barthélemy. Paris, 1851, 5 vol. in-8°.
- ENGELHARD (Ch.). — *Pierre Cauchon*. Le Havre, 1906, in-8°.
 — *Le manoir Formeville*. Paris, 1911, in-8°. Extrait de *Sociétés des Beaux-Arts des départements*, t. XXXV, p. 235 et suiv.
 Plans intéressants des xiv^e et xviii^e siècles.
- *Essai sur Lisieux pendant le haut moyen âge*. Caen, 1914, in-8°.
 L'auteur, longtemps capitaine à Lisieux, aimait à déchiffrer les parchemins intéressant le passé de la ville. Chacune de ses études abonde en documents souvent inédits, mais il s'efforce trop de tirer des textes plus de renseignements qu'ils en contiennent en réalité. Sa brochure sur le repentir de Cauchon est d'une grande utilité pour l'étude de la chapelle Notre-Dame dans la cathédrale.
- ENLART (C.). — *Manuel d'Archéologie française, t. I. Architecture religieuse*. Paris, 1902, in-8°.
 — *L'Architecture gothique au xiii^e siècle*, dans *Histoire de l'Art*, publiée sous la direction d'André Michel, t. II, 1^{re} partie, p. 3 et suiv.
Études lexoviennes, t. I, Paris, Caen, 1915, in-8°.
- EXPILEY (Abbe J.-J. d'). — *Dictionnaire géographique des Gaules*. Paris, 1746, in-fol., t. IV, p. 324.
- FABRE (Joseph). — *Les bourreaux de Jeanne d'Arc*. Paris 1915, in-8°.
- FAROLET (Abbe). — *Discours... Notes pour servir à l'histoire de l'ancienne cathédrale de Lisieux*. Lisieux, 1849, in-8°.
 Malgré le peu de documents qu'il a eus à sa disposition, l'auteur donne une idée généralement juste de Saint-Pierre. Nous croyons avoir qu'il avait beaucoup profité des observations orales de l'architecte Piel.
- FIRMIN-DIDOT (Ambroise). — *Des Apocalypses figurées, manuscrites et xylographiques*. Paris, 1870, in-8°.
- FORMEVILLE (H. de). — *Sur les droits des chanoines de Lisieux*, dans *Bulletin de la Soc. des Antiq. de Normandie*, t. III, 1864, p. 124.
 — *Notice sur les chanoines de l'ancienne cathédrale de Lisieux*, dans *Mémoires lus à la Sorbonne. Histoire et philologie*, 1865-66, pp. 177-199.
 — *Histoire de l'ancien Evêché-comté de Lisieux*. Lisieux, 1873, 2 vol. gr. in-8°.
 De tous les historiens de Lisieux, Formeville est le plus précis, le plus sûr, malheureusement le moins clair. Le second volume contient les *Mémoires* de Noël Deshay, érudit impartial et généralement bien informé, qui écrivait en 1734. Il avait consulté les archives de l'évêché de Lisieux et profité des matériaux rassemblés par dom Brice pour le tome XI de la *Gallia christiana*.
- Gallia christiana, vetera* édit., 1656, t. II, 646-652; nova édit., 1759, t. XI, 762-811; instr. 199-218.
 Indispensable à consulter pour bien connaître l'histoire de la construction et de l'entretien de la cathédrale.
- GALLY-KNIGHT. — *Relation d'un voyage archéologique fait en Normandie*. Londres, 1836, in-8°.
 Les passages relatifs à Saint-Pierre sont empruntés à la bibliothèque de Caen. Ouvrage d'intérêt secondaire.
- GODESCARD. — *Vie des Saints*, t. IX. Paris, 1828, in-8°.
- GONSE (Louis). — *L'Art gothique*. Paris, s. d., in-fol.
 L'auteur a le souci de se mettre à la portée de tout le monde. Langue claire et savoureuse. Dans ce volume il est question de Saint-Pierre de Lisieux pp. 306-207 et 448. Tenaille exécutée à rajeunir la cathédrale.

- GOUDIER (Chanoine). — *Esquisse de l'histoire de Lisieux pendant le XIX^e siècle*. Bayeux, 1911, in-8°.
Renseignements puisés dans les journaux locaux.
- GRÉGOIRE DE TOURS. — *Le Livre des miracles et autres opuscules*, publiés pour la *Société de l'Histoire de France* par H. Bordier. Paris, 1857-65. 4 vol. in-8°.
- Guide du voyageur dans la ville de Lisieux*. Lisieux, 1870, in-8°.
- Guide illustré, publié par le syndicat d'initiative de Lisieux*. Lisieux, 1909, in-8°.
La plupart des indications techniques données par ce guide sont empruntées à la *Statistique monumentale du Calvados* de de Caumont.
- GUILMETH (Auguste). — *Notices sur diverses localités du Calvados*. Rouen. s. d., in-8°.
Livre superficiel et bien insignifiant.
- *Notice historique sur la ville et les environs de Lisieux*. Rouen, 1850, in-8°.
Vue de la cathédrale, façade occidentale, lith. de Polyclès Langlois, d'après un dessin de T.-D. Jolimont, 1845.
- HOURTICQ (Louis). — *Histoire générale de l'Art*, 2^e édit., Paris, 1914, in-8°.
- JACQUES DE VORAGINE. — *La Légende dorée*, traduction de l'abbé J.-B.-M. Roze. Paris, 1902, 3 vol. in-8°.
- JAMES (M.-R.). — *The Trinity college Apocalypse a reproduction in facsimile of the manuscript R. 16. 2 in the library of Trinity college*. Cambridge, printed for the Roxburghe Club. London, 1909, in-fol.
- JONSOHN (R.-J.). — *French gothic churches*. London, 1864, in-fol.
- LA GORCE (Pierre de). — *Histoire de la Révolution*. Paris, 1909, 2 vol. in-8°.
- LA MARTINIÈRE (Buzen de). — *Grand dictionnaire géographique, historique et critique*, t. III, 2^e part., p. 155. Paris, 1740, in-fol.
- LAMBIN (E.). — *La cathédrale de Lisieux dans Revue de l'Art chrétien*, 4^e série, t. VII, 1896, pp. 448-452.
— *La Flore des grandes cathédrales de France*. Paris, 1897, in-8°.
- LASTEYRIE (R. de). — *L'Architecture religieuse en France à l'époque romane*. Paris, 1912, gr. in-8°.
Le chapitre X est rempli de pénétrantes observations sur les principes essentiels du style gothique.
- LE COURT (Henry). — *Les Possessions du chapitre de Chartres au pays d'Auge*. Vannes, 1901, in-8°.
- LELONG (Jacques). — *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fevret de Fontette. T. I et IV. Paris, 1768, 1775, in-fol. n^o 1079, 1080, 4272, 6561, 6562, 9984-997.
- LE PRÉVOST (Auguste). — *Mémoires et notes pour servir à l'histoire du département de l'Eure, recueillis et publiés sous les auspices de la Société libre de l'Eure*, par Léopold Delisle et Louis Passy. Evreux, 1862-1869, 3 vol. in-8°.
- LE PRÉVOT (Chanoine J.). — *Les Vies des saints patrons du diocèse de Lisieux*. Lisieux [1740], in-12.
Livre très rare, rempli de renseignements sur l'histoire de la cathédrale. Doit être consulté avec contrôle et précaution à cause de ses tendances vraiment trop traditionnalistes.
- L'HOPITAL (J.). — *Le vieux Lisieux*. Lisieux, 1903, in-4°.
Bien jolie plaquette où l'auteur a déployé son grand talent d'écrivain et mis tout son cœur de Normand. Sur Saint-Pierre, pp. 10-14.
- MALE (Emile). — *L'Art religieux du XIII^e siècle en France*. Paris, 1902, in-4°.
Ouvrage d'une érudition très sûre : excellente initiation à la symbolique du moyen âge.
- MARIE (Abbé). — *Saint-Pierre de Lisieux, dans La Normandie pittoresque et monumentale*. Le Havre, 1896, in-folio.
Une magnifique héliogravure de Dujardin et quelques jolis clichés du photographe caennais, H. Magron, donnent à cette étude de seconde main un certain aspect artistique.

- MARIE-CARDINE. — *Histoire de Lisieux*. Lisieux, 1899, in-8°.
Résumé, à l'usage des enfants, des ouvrages de de Caumont, Louis du Bois, de Formeville et Vasseur
- MARTIN-SABON (F.). — *Catalogue des photographies archéologiques...* Paris, 1910, in-8°.
Vingt photographies inédites sur la cathédrale figurent dans ce catalogue, bien connu de ceux qui étudient l'art du moyen âge
- MAURY. — *Psychostasie dans Revue archéologique*, 1844, t. I, p. 235 et suiv.
- MÉLY (F. de) et MONTAIGLON (A. de). — *Histoire et description du musée de Lisieux*. Paris, 1892, in-8°.
Extrait de l'*Inventaire général des richesses d'art de la France, province, monuments civils*, t. VI, pp. 232 et suiv.
- MILLIN (A.-L.). — *Antiquités nationales*, t. II, XIX, p. 13, Paris, 1791, in-4°.
- MOLANUS. — *De Historia sacrarum imaginum et picturarum*, edit. J.-N. Paquot. Lovanii, 1771, in-4°.
- MONTFAUCON (Bernard de). — *Les Monumens de la monarchie française*, t. III, Paris, 1731, in-fol.
Nicolas Oresme présentant un livre à Charles V, fig. p. 32
- ORDERIC VITAL. — *Orderici Vitalis Angligenæ Uticensis monachi, Historiæ ecclesiasticæ libri tredecim: ex veteris codicis Uticensis collatione emendavit et suas animadversiones adjecit Augustus Le Prevost*. Paris, Société de l'Histoire de France, 1838-1855, 5 vol. in-8°.
Traduction française par Louis du Bois, *Histoire de Normandie*, dans la *Collection des mémoires sur l'histoire de France*, publiées par Guizot. Caen, 1826-1827, 4 vol. in-8°
- OTTIN. — *Le Vitrail, son histoire, ses manifestations à travers les âges*. Paris, s. d., in-4°.
- PANNIER (A.). — *Notes sur les découvertes faites dans l'église Saint-Pierre de Lisieux*, dans *Bulletin monumental*, t. XXXI, 1865, pp. 294-305.
- PIEL (Abbé). — *Inventaire historique des actes transcrits aux Infamations ecclésiastiques de l'ancien diocèse de Lisieux*. Lisieux, 1891, 5 vol. in-8°.
Mine précieuse de renseignements pour l'histoire de la cathédrale et du chapitre pendant le XVIII^e siècle
- PIEL (Alexandre). — *Miscellanées*. Lisieux, 1866, in-8°.
Pages intéressantes du célèbre architecte sur les peintures et les vitraux
- PORÉE (Chanoine). — *L'Art Normand*. Paris, 1914, in-8°.
L'auteur connaît bien la cathédrale qu'il admire sans restriction. L'une des planches, p. 24, représente la porte nord du portail occidental de Saint-Pierre
- POUPARDIN (R.). — *Dix-huit lettres inédites d'Arnoul*. Paris, 1902, in-8°. Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXIII, 1902, pp. 352-378.
Ces lettres, publiées d'après le ms. 6024 du Vatican, avaient déjà vu le jour dans un volume imprimé à Florence en 1803, sous le titre de *Spicilegium Libermanum digestit et recensuit Franciscus Hiverani*
- RIGAUD (Odon). — *Regestrum visitationum archiepiscopi Rothomagensis (1218-1260)*, publié par Th. Bonnin. Rouen, 1817, in-4°.
- ROBERT DE TORIGNI. — *Chronique de Robert de Torigni, abbé du Mont Saint-Michel, suivie de divers opuscules historiques*, publiée par Léopold Delisle. Rouen, Société de l'Histoire de Normandie, 1872-1873, 2 vol. in-8°.
Contient des renseignements très précis pour fixer l'âge de la cathédrale
- ROBERTSON (J.-C.). — *Materials for the history of Thomas Becket*. London, 1875-1883, 7 vol. in-8°.
- ROHAUT DE FLEURY. — *L'Évangile. Études iconographiques et archéologiques*. Paris, 1874, 2 vol. in-4°
— *La Sainte-Vierge. Études archéologiques et iconographiques*. Paris, 1878, 2 vol. in-4°.
- RUSKIN (John). — *The seven Lamps of architecture*. London, 1913, in-8°.

- SAINT-LAURENT (G. de). — *Iconographie de Saint-Pierre*, dans *Annales archéologiques*, t. XXV, 1865, in-4°.
- SARRAZIN (A.). — *Pierre Cauchon, juge de Jeanne d'Arc*. Paris, Beauvais, Rouen, Lisieux. Paris, 1901, in-8°.
- SAUVAGE (R.-N.). — *Un vol de reliques à Saint-Pierre de Lisieux en 1512*, dans *Bulletin Soc. hist. de Lisieux*, n° 18, 1910, in-8°.
- SCHOPPER (Jean). — *L'art du Moyen Age, la Renaissance néo-classique et les travaux de Peiresc*, dans *Bulletin archéologique*, t. XVII, 1899, p. 334 et suiv.
Sur les tombeaux de l'église de Lisieux, cf. *Bull. de la Soc. des Antiq. de Normandie*, t. III, p. 413.
- SEGUIN (Richard). — *Histoire du pays d'Auge et des évêques-comtes de Lisieux*. Vire, 1832, in-8°.
- SERBAT (Louis). — *Guide du Congrès archéologique de Caen*, Paris, 1900, in-8°.
Étude destinée aux archéologues de profession : le texte descriptif nécessite la plus grande attention. L'illustration comporte d'intéressantes photographies de M. Eug. Lefèvre-Pontalis.
- TASSIN. — *Plans et profils des villes de France*. Paris, 1631, 2 vol. in-4°.
- TAYLOR (J.), NODIER (Ch.), et CAILLEUX (A. de). — *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France. Normandie*, t. III. Paris, 1878, in-fol.
Contient pp. 4-6, quelques notes relatives à la cathédrale et cinq lithographies hors texte.
- TEYSSIER (Am.). — *Notice biographique sur Louis-Alexandre Piel*. Paris, 1843, in-4°.
Theophili presbyteri et monarchi libri III seu diversarum artium schedula, édit. de l'Escalopier. Paris, 1843, in-4°.
- TRIGAN (Charles). — *Histoire ecclésiastique de Normandie*. Caen, 1759-1761, 4 vol. in-4°.
- TURNER. — *Account of a tour in Normandy*. London, 1820, 2 vol. in-8°.
Ouvrage de vulgarisation. A la page 152 du tome II, une très curieuse gravure de J.-S. Cotman représentant les médaillons du croisillon nord.
- VASSEUR (Charles). — *Quelques réflexions sur le tracé de l'enceinte gallo-romaine de Lisieux*, dans *Bulletin monumental*, t. XXVI, 1880, pp. 314-322.
— *Études historiques et archéologiques sur la cathédrale de Lisieux*. Caen, 1882, in-8°. Extrait du *Bulletin de la Soc. des Antiq. de Normandie*, t. X, 1882, pp. 419-501.
Étude consciencieuse, très documentée, œuvre capitale au point de vue de l'histoire du monument.
- VILLEMEN (N.-X.). — *Monuments français inédits pour servir à l'histoire des arts*. t. I, Paris, 1806, in-fol.
Contient, p. 44 et pl. 67 la description et la représentation des deux statues tombales qui se trouvent dans un des enfeu du croisillon nord.
- VIOLLET-LE-DUC. — *Dictionnaire raisonné d'Architecture*. Paris, 1854-1869, 10 vol. in-8°.
- ZEILLER (Martin). — *Topographia Gallix*. Francofurti, 1657, in-fol.





TABLES

I

TABLE ONOMASTIQUE

II

TABLE DES ILLUSTRATIONS

III

TABLE DES MATIÈRES

* * *

Pasquet - 1917

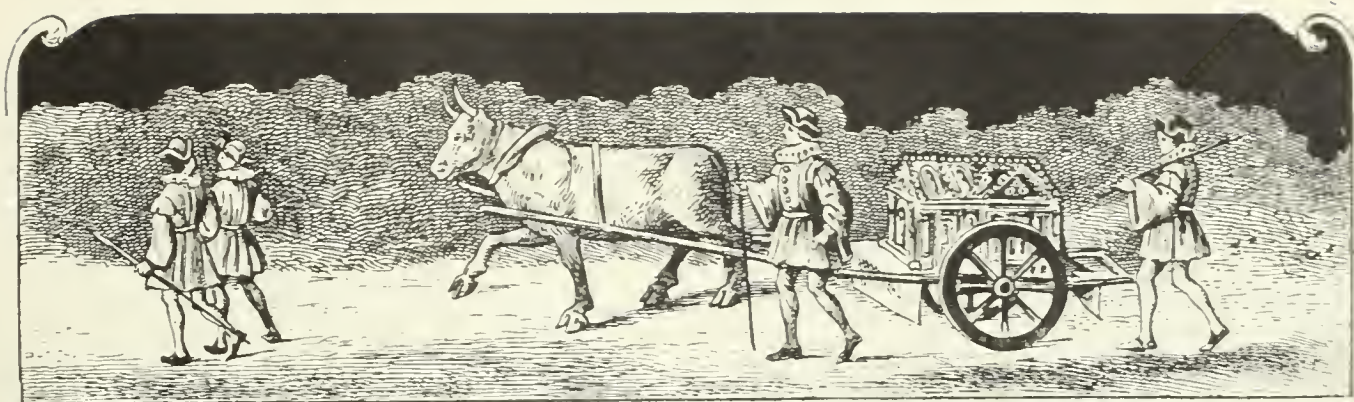


TABLE ONOMASTIQUE

- Abdias de Babylone. 219, 220.
 Abélard. 105.
 Achéry (dom Luc d'). 111, 114.
 Adam de Saint-Victor. 227.
 Adeline (Jules). graveur. 240.
 Aimoin, moine. 10.
 Alain de Dinan. 12.
Albi. cathédrale. 147.
 Alexandre III, pape. 108, 109, 113, 114, 116.
 Aliénor d'Aquitaine. 106, 113.
 Amette (cardinal). 102, 145.
Ammeville (église). 193.
Andelys (Les), église N.-D.. 21.
 Andrieu, horloger. 21.
 Anquetil (Jacques). 47.
 Anthyme Saint-Paul. 125.
Ardennes, abbaye. 23.
 Armandie, chaudronnier. 198.
 Arnoul, évêque de Lisieux. 3, 88, 103-118, 121, 281.
Arras, cathédrale. 150.
 Asselin, trésorier du district.
 Aubert (Jean), fondeur de cloches. 150.
 Aubert (Marcel). 107.
Auwillars, église. 193.
 Avignon, école de peinture. 226.

 Bach (Sébastien). 154.
 Baillard-Descours, chanoine. 250.
 Balande (Gaston), peintre.
Bâle, musée. 226.
 Barbot (abbé V.), 1v.

 Barrès (Maurice). 209, 294.
 Basin (Thomas), évêque de Lisieux. 36, 37, 53, 131, 151, 212, 213, 277, 281.
 Baudot (de), architecte. 2, 3.
 Baudouin III, évêque de Noyon. 124.
 Baunard (Mgr). 81.
Bayeux, cathédrale. 2, 18, 21, 24, 31, 69, 71, 72-76, 123, 210.
Bazcuville, église. 24.
Beaumont-le-Roger, verrerie. 45, 214.
 Baunis (P.). 183.
Beauport, église. 63.
Bec-Hellouin, abbaye. 20, 83, 162.
 Bégule (Lucien). 217.
 Bellier de La Chavignerie. 250.
 Bellot, entrepreneur. 74.
 Benoit de Peterborough. 116.
 Beranger (J.). 289-292.
Bernay, église N.-D.-de-la-Couture. 220, 232.
Bernières, église. 24.
 Bérout, appareilleur. 30.
 Berretta (P.), organiste. 152.
 Bertot (Jean). 130, 131.
 Béthune (baron). 5, 6.
 Bigot (Raymond), sculpteur. 142.
 Billon (D^r). 62, 156.
 Bloche, maire de Lisieux. 198.
 Blondel, curé de Saint-Pierre. 19, 156.
 Blosset de Carrouges (Étienne), évêque de Lisieux. 27, 54, 100. Son tombeau. 162, 181.
 Blosset (Vincent), verrier. 214.
 Boismont (de), archidiacre de Rouen. 159.

- Bédier, tondeur de cloches, 150.
 Bédier (Ch.), 285.
 Bédier, Leclercq, 285.
 Bédier (H.), 76.
 Bédier (J.-B.), évêque de Meaux, 117.
 Bédier (Ch.), peintre, 272.
 Bonet, 26, 97, 105.
 Boulé (Richard du), 212.
 Boullivé (Laurent), peintre, 55.
 Bouquet (dom), 12.
 Bourgeois (Maurin), peintre, 30.
 Bourgeois, 239-241, 244, 245, 248.
 cathédrale, 75.
 Boutey (Cl.), dessinateur, 11.
 Bouxin (abbé), 129.
 Braine, église Saint-Yved, 43, 52, 69.
 Brucas (Mgr de), évêque de Lisieux, 94, 102, 150, 172, 263.
 Brissu, sculpteur, 148.
 Bruil (Mgr), évêque de Bayeux, 86, 207.
 Breard (Ch.), 105, 109.
 Brejigny, 113.
 Brice (dom), 121.
 Britons (Jean), maçon, 15, 25.
 Brou, église, 147.
 Bullet (Jean), huchier, 136.
 Bulteau (abbé), 124.
 Bunel, cure constitutionnel, 192.
 Burel (L.-B.), tondeur de cloches, 150.

 Cœstin, maire de Lisieux, 204.
 Cœstun, abbaye aux Dames, 31.
 archives départementales, 10, 21, 29, 30, 41, 105, 187, 191, 194, 276, 284, 286, 288.
 bibliothèque municipale, 276.
 église Saint-Etienne, 18, 31, 40, 69, 71, 72, 75, 123.
 Jésuites, 183.
 manoir des Gens d'Armes, 59.
 Caffarelli (M^{re} N.-L.), 156.
 Cagnard (abbé), cure de Saint-Pierre, 66, 80, 147, 157.
 Cambrielle, collège de la Trinité, 218, 220, 221.
 Campart (M^{re} du), 142.
 Canel, 109.
 Cantelberg, cathédrale, 48, 120.
 Carlez (A.), organiste, 152.
 Caron (M^{re}), 101.
 Carrache (Annibal), peintre, 202.
 Carray (Olivier), tabellion, 20.
 Carchon (Pierre), évêque de Lisieux, 47, 75, 95-101, 99, 102, 131, 191.
 Carmon (A. de), 8, 133.
 Carville-Gall, 152, 154.
 Carville (F.), tondeur de cloches, 158.
 Carville (Jou), 153.
 Carville (E.), pape, 105.
 Cenival (de), 233.
Cesni-aux-Vignes, 45.
 Chamard (dom), 9.
 Charles V, roi de France, 134, 218.
 Charles VII, roi de France, 68.
 Charonton (Enguerran), peintre, 220.
 Chartraire (chanoine L.), 128.
Chartres, cathédrale, 20, 69, 123, 124, 127.
 — chanoines de, 12.
 Chéron (Henry), 30.
 Chevalier, chanoine, 251, 254.
 Chevalier, emballer, 250.
 Chevalier, menuisier, 145.
 Chevalier, orfèvre, 88.
 Childebert I, roi de France, 13.
 Christin, chanteur, 153.
Cividalé, église Santa-Maria in Valle, 60.
 Clément XIII, pape, 80.
 Clerval, abbé, 124.
 Coignet (Léon), peintre, 267.
Combray, château, 137.
Couches, verrerie, 45, 214.
 Condorcet (Mgr de), évêque de Lisieux, 20, 105, 153-155, 158.
 Contel (J.-Ch.), peintre, 84.
 Coppee (François), 76.
 Corbel, sculpteur, 138.
 Cormon, peintre, 272.
 Cospean (Philippe de), évêque de Lisieux, 146, 147.
 Cossart (André), maître maçon, 54.
 Costard (Boulques), chanoine, 63, 64.
 Cotman (John), 2, 60.
 Courdemanche, 159, 275, 276.
Courvauche, château, 109.
 Coutan (D.), 10, 42.
Contavces, cathédrale, 21, 31, 74, 75.
 Créqui (abbé Eustache le Jeune de), 150, 207.
 Cuillier (Charles), sonneur, 189, 278.

 Dagnan-Bouveret, peintre, 272.
Damas, 260.
 Danjou, architecte, 21, 23, 34, 88, 208.
 Darcet, architecte, 145.
 Darcy, organiste, 153.
 David, roi, 65.
 David (Louis), peintre, 255, 272.
 Debontils, chanoine, 264.
 Decq (A.), organiste, 152.
 De La Cour (Pierre), peintre, 251, 252, 259, 261, 272.
 Delahaye, sculpteur, 145.
 Delamare, abbé, 185.
 Delaporte (A.), 29, 100.
 De La Rocque, architecte, 27, 30, 152, 208.
 Delarue, notaire, 50, 93, 212.
 Delarue (Jules), 157.
 Delapuy (Cl.), imprimeur, 184.

- Delauney (M^{me}). 156.
 Delisle (Léopold). 45, 113, 115, 217, 218.
 Denis (Maurice). peintre. 270.
 De Samaison (Guillemot). architecte, 33, 54, 55, 65.
 Desbordes (M^{lle}). XIII.
 Descours (M.-H.). peintre. 266.
 Descours (M.-P.). peintre. 266.
 Deshays (Noël). 12, 94, 99, 100, 116, 119, 145, 160, 169.
 Despana. chanoine. 250.
 Desportes (L.). XIV.
 Desvergues (Ch.). sculpteur. 102.
 Deville (Etienne), II. 277.
 Didron (E.). 134, 135, 145, 216.
 Dœnart (Thomas). verrier. 55, 214.
 Domitien. empereur romain. 217, 218.
 Doynard (Abel). 21, 22, 29, 44, 136.
Drubec. 267.
 Drusiana, 219, 221.
 Dubois. chanoine. 250.
 Dubois (Louis). 6, 7, 58, 114, 115, 119, 175.
 Dubosq. chanoine. IV.
 Dubreuil. 211.
 Ducange. 177.
 Ducellier. curé de Saint-Pierre. 30, 102.
 Duchesne (André). 113.
 Duchesne (Aug.). 157.
 Duchesne-Fournet. 152.
 Dufresne. chanoine. 250.
 Duhamel. peintre verrier. 234.
 Dumoulin (Gabriel). 11.
 Dupaigne. organiste. 152.
 Duprey. curé de Saint-Germain. 192.
 Durand (Guillaume). évêque de Mende. 216.
Durham. cathédrale. 63.
 Duroy. architecte. XIII.
 Du Thiron. chanoine. 288.
 Duval Le Camus. peintre. 252.
 Du Vert (dom Claude). 22.
 Du Vivier (Rémy). III.

 Echard. 175.
Ecouis. église. 133, 134.
 Eléonor d'Autriche. 246.
 Engelhard (Ch.). 94.
 Enlart (C.). 121, 130.
Envermeu. prieuré. 162.
 Eocaric. roi. 235.
Ephèse. 220, 221.
 Escalopier (de L'). 211.
 Espouy (d'). 145.
 Ethérius. évêque de Lisieux. 10, 11, 45.
 Etienne. imagier. 21.
 Etienne de Nemours. évêque de Noyon. 125.
Eu. église Saint-Laurent. 21, 31, 68.
 Eusèbe. évêque de Césarée. 220.
 Evraert. ferronnier d'art, 149.

Evreux. cathédrale. 54.
 — église Saint-Taurin. 20.

 Fabre (Joseph). 204.
 Farcy. menuisier. 208.
 Farolet. curé de Saint-Pierre. 4, 88, 105, 115.
 Fauchet (Claude). évêque constitutionnel. 19, 195.
 Fauque. maire de Lisieux. 156.
Fécamp. église de la Trinité. 31, 113.
Fervaques. église. 185.
 Fervaques (Guillaume de Hautemer. maréchal de). 102, 182-186, 199, 200.
 Firmin-Didot. 220.
 Flameng. peintre. 272.
 Fleuriot (J.-A.). 157.
 Fleury, abbé. 103, 113.
 Fleury, organiste. 152.
Florence. bibliothèque. 223, 231.
 Fontaine. chanoine. 250.
 Fontaine (Pierre). architecte. 154, 286.
 Formeville (H. de). 4, 58, 59, 62, 85, 119, 120, 145, 151, 171, 175, 212, 277.
 Fougé (Jacques). peintre. 160.
 Foulques d'Astin. évêque de Lisieux. 161.
 Fournet (Céline). 157.
 Fournet (Jean-Lambert). 152, 156.
 Fragonard (H.). peintre. 272.
 Franck (César). 154.
 François I^{er}. roi de France. 246.
 Frazier-Soye. imprimeur. III.
 Frémanger. 205.
 Friquier de la Cauvinière. chanoine. 250.

Gacé. église. 283.
 Gaignières (Roger de). 68, 101.
 Gaillard (Jehan). serrurier. 153.
 Galli-Knight. 2, 121.
 Gallois (Pierre). chanoine. 283.
 Garcin (A.). organiste. 153.
 Garnier de Pont-Sainte-Maxence. 116.
 Gauvin (Pierre). verrier. 214.
 Geoffroy. comte d'Anjou. 12, 105, 113.
 Gernez. peintre. XII.
 Gilbert-Maminot. évêque de Lisieux. 13.
 Giles (D^r). 105.
 Gillottin (M^{me} A.). 156.
 Godard (M^{lle}). peintre. 86, 269.
 Godefroy. chanoine. 250.
 Gondouin. 206.
 Gonse (L.). 121, 130, 131.
 Goron. menuisier. 208.
 Gosset. chanoine. 170.
 Gosset (André). maçon. 28.
 Gosset Denis. (maçon). 54, 55.
 Granval. officier municipal. 202, 204.
 Grégoire de Tours. 10, 15, 70, 223.
Grestain. abbaye. 105, 108, 109, 162.

- Gœil (Albert), peintre-verrier, 221, 228, 231, 238.
 Guérard (Guillaume), tabellion, 93, 212.
 Guérard (Jacques), tabellion, 212, 213.
 Guerin, marguillier, 205.
 Guerin (Phi.), peintre, 266.
 Gueroult (Guillaume), 39.
 Guillaume, architecte, 122.
 — d'Asnières, évêque de Lisieux, 85.
 — de Cantorbéry, 116, 118.
 d'Estouteville, évêque de Lisieux, 29, 102, 160, 161, 245, 288.
 — de Granville, chanoine, 164.
 — Huband, abbé de Grestain, 109.
 — de la Fleche, notaire, 284.
 — du Pont de l'Arche, évêque de Lisieux, 3, 120, 121, 283, 284, 285.
 — de Sens, architecte, 45, 126.
 Guiliant (A.), 152, 153.
 Guizot, 106.
 Guy de Harcourt, évêque de Lisieux, 135, 161.
 Guy du Merle, évêque de Lisieux, 120, 161, 162, 285.
 Guyardon (Guy), 155.

 Hamon, abbé de Saint-Pierre-sur-Dives, x.
Harcourt, château, 161.
 Haussaire, sculpteur, 138, 150.
 Hennér, peintre, 267.
 Henri II, roi d'Angleterre, 104, 106, 111, 113, 114, 116.
 Herbert, évêque de Lisieux, 11-13, 239.
 Herbet, (M^e), 137, 145, 153.
Hertford, église, 63.
Hermival, 44.
 Hesbert (Pierre), peintre, 148.
 Heulte (Gérot), huchier, 136.
 Hippeau (C.), 116.
 Hiveran (Fr.), 109.
 Hoffmann, menuisier, 138.
Houlleur, église S^{te} Catherine, xii.
 — musée, 80.
Hotelleries (L), 169.
 Huard (Georges), 10, 20, 30, 116.
 Hugonin (Mgr), évêque de Bayeux et Lisieux, 149, 152.
 Hugues d'Eu, évêque de Lisieux, 12, 238, 239, 241, 242, 247, 287.
 Haymann (J.-K.), 124.

Ils, église, 24.
 Innocent III, pape, 172.

 Jacques d'Annebault, évêque de Lisieux, 29.
 Jacques de Voragine, 219, 223.
 Jansin (M.-R.), 218.
 Jean P^e, évêque de Lisieux, 109, 108, 115.
 Jean de Beaucourt, évêque de Sens, 83.
 Jean de Salisburg, 114.
 Jehan le Meneschier, charpentier, 27.
 Jeanne d'Arc, 78, 94, 102, 157, 201, *Jerusalem*, 269.
Joffe, 253.
 Jouenne de Longchamp, députée, 198.
 Jourdan du Hommet, évêque de Lisieux, 3, 114, 119-121.
 Jouvenot, dessinateur, xiii.

 Klein (Aloys), organiste, 152.
 Krug (Edouard), peintre, 267, 268.

 Lacordaire (de P.), 210.
 La Ferronnays (Mgr de), évêque de Lisieux, 171, 188, 189, 191, 207, 278, 292.
La Gouyère, hiet à Bonneville-la-Louvet, 29.
 Lagrenée (H.), peintre, 251, 252, 253, 256, 272.
 Lahaye (V.), ii, 75, 203.
 Lallier (Michel), tabellion, 29.
 Lamarek (Henri-Robert de), duc de Bouillon, 181.
 Lambin (E.), 5, 6, 51, 126.
 La Nuelle (D^e), 189.
 Lantier (Raymond), 26.
Laon, cathédrale, 31, 34, 43, 44, 112, 123, 127-129, 131.
 La Querrière (de), 246.
 Larcher, menuisier, 65.
 Larrien, peintre, 251, 252, 254, 257.
 Lasius (Wolfgang), 220.
 Lasmer (Jean), 151.
 Lassus, architecte, 7.
 Lastevrie (R. de), xiv.
 Laurens (J.-P.), peintre, 272.
Lausanne, église, 63.
 La Ville du Bois, chanoine, 250.
 Lavisse (Ernest), 204.
 Le Bourg, chanoine, 250.
 Lebrun (Jean-Jacques), 279.
 Le Charpentier (Laurent), verrier, 214.
 Le Clerc (Leon), peintre, 13.
 Le Court (H.), 12.
 Lefevre (Geo), peintre-sculpteur, xii.
 Lefevre-Pontalis (Eugene), 24, 27, 36, 124, 125.
 Lefrançois (M^e), 156.
 Le Grand (Jehan), verrier, 214.
 Legrand (Thomas), 54.
 Le Hennuyer (L.), évêque de Lisieux, 153, 165, 196, 278.
 Lehoux (Adrien), 28.
 Lemnier, sculpteur, 68.
 Le Marechal, 200.
 Le Metayer des Planchés, 150.
 Lemonnier (Mgr), évêque de Bayeux et Lisieux, 102, 219.
 Le Monnier (Louis), 20.

Lemonnier (G.-A.), peintre. 251, 252, 257-259, 272.
 Leneveu (Jean), doyen. 84, 85.
 Léon X, pape. 151, 158.
 Léon d'Ostie. 211.
 Lepartiers (Thomas), charpentier. 27.
 Le Prévost (Auguste). 12, 13, 106, 109.
 Le Prévost (Jean), chanoine. 47.
 Le Rat, chanoine. 250, 252, 254.
 Le Rat, procureur. 187.
 Leroux (Jacques), architecte. 54.
 Le Roux (Robert), maître de musique de la cathédrale.
 Le Roy, maire de Lisieux. 187.
 Le Roy, perruquier. 200.
 Lespinois (A. de). 259.
 Le Veneur (Jean IV), évêque de Lisieux. 54, 100, 144, 162, 181.
 Le Verdier (P.). 183.
 Levesque (Pierre), 29, 44.
 Lhermitte, peintre. 272.
 L'Huillier (dom). 103, 114.
Lichfield, église. 63.
Lincoln, église. 63.

Lisieux, Cathédrale :

- Age. 103-131.
- Armoiries. 30.
- Aspect général. 1-7.
- Autel majeur. 150, 151.
- Bibliographie. 297-303.
- Bibliothèque capitulaire. 65, 189, 276-278, 286, 287.
- Cathédrale romane. 9-13.
- Chaire à prêcher. 145-147.
- Chaire épiscopale. 144, 145.
- Chapelles des collatéraux. 79-89.
- Chapelles absidales. 74-76.
- Chapelle N.-D.. 3, 47, 75, 91-102, 121, 131, 137, 149, 182, 200, 233.
- Chapelles :
 - Ange-gardien. 87.
 - Sainte-Anne. 200.
 - Saint-Antoine-de-Padoue. 238.
 - Saint-Augustin (Saint-Joseph de Cupertino). 89, 233.
 - Sainte-Agnès (N.-D. de Lourdes). 81, 83, 85.
 - Sainte-Catherine (N.-D. du Perpetuel-Secours). 87.
 - Saint-Denis. 28, 214, 283.
 - Saint-Gilles. 121.
 - Saint-Laurent (N.-D. de la Salette). 89.
 - Saint-Léonard (N.-D. des Victoires). 86.
 - Saint-Leu. 121.

Lisieux, Chapelles :

- Sainte-Madeleine et Saint-Gatien (Sainte-Cécile). 88, 286.
- Saint-Mandé (Enfant-Jésus). 81.
- Saint-Martin. 214, 237.
- Saint-Maur (Sacré-Cœur). 85, 86, 237.
- Saint-Michel. 28, 89, 214.
- Saint-Nicolas (Saint-François-de-Sales, Saint-François-Xavier). 86, 213.
- Saint-Ouen. 121.
- Saint-Taurin. 214, 283.
- Saint-Thomas. 88.
- Saint-Ursin. 76, 77, 121, 124, 237.
- Saint-Vivien (N.-D. de la Délivrande). 80, 81.
- Chœur. 68-71.
- Cloches. 36, 108, 109, Ancienne sonnerie. 154-156, Sonnerie actuelle. 156, 158.
- Cloître. 281.
- Collatéraux. 48-51.
- Confrérie N.-D. de la Délivrande. 79, 80.
- Confrérie de Charité. 287, 288.
- Croisillons. 55, 68.
- Crosse de Guy du Merle. 162, 163.
- Deambuloire. 73-77.
- Dimensions. 18.
- Enfeux du croisillon Nord. 57-63.
- Extérieur. 15-37.
- Façade occidentale. 19-24.
- Fondation. 9.
- Fonts baptismaux. 62, 63.
- Histoire anecdotique. 167-210.
- Horloge. 21, 204.
- Intérieur. 38, 89.
- Jubé. 99, 147, 149.
- Mobilier. 133, 165.
- Murs latéraux, arcs-boutants, contre-forts. 31, 32.
- Narthex. 38-41.
- Nef. 41-44.
- Orgues. 152-154, 206, 214.
- Palais épiscopal. 25, 26, 109.
- Pavage du XI^e siècle. 13.
- Peintures. 80, 148, 237-273.
- Piscines. 51.
- Plafond de la tribune des Musiciens. 65, 66.
- Portail du Paradis. 32-34.
- Portails de la façade occidentale. 22.
- Puits dans la chapelle Saint-Augustin. 89.
- Salle capitulaire. 274, 275, 276, 287.
- Sanctuaire. 71-73.

- Lisieux*, Sculpture, 17, 19, 20, 23, 24, 30-33, 35, 51, 59-62, 63-67, 69, 72, 74, 86, 88, 95, 96, 102, 135, 136, 138-145, 148, 149, 181.
- Stalles, 133-144.
 - Tableaux, 237-273, leur emplacement actuel, 253.
 - Tombeaux, 46, 59-64, 67, 68, 81, 84, 85, 90, 102, 159-165, 181, 199.
 - Tours, 24-30; tour-lanterne, 35, 37; tour du Sud, 3; tour Saint-Martin, 75, 179; tour Saint-Ursm, 75.
 - Transept, 51, 55.
 - Trésor, 158, 159, 162, 181, 189.
 - Tribune des musiciens, 65, 66.
 - Tribune du « Gloria laus », 22.
 - Tritonum, 44-48, 71, 72.
 - Tufes vernissées couvrant autrefois la cathédrale, 31.
 - Vitraux, 28, 35, 49, 50, 55, 58, 58, 89, 99, 139, 158, 208, 211-230, 279.
 - Voûtes, 16-28, 30, 33, 48, 52, 63, 71, 73, 75, 89, 125, 126, 127, 129.

Lisieux, Ville :

- Abbaye de N.-D. du Pré, 174.
- Archives municipales, 191, 192, 194-197, 199, 204.
- Auberge de l'Écu de France, 54.
- Banque de France, 64.
- Bibliothèque municipale, 21, 154, 212, 276.
- Capucins, 169, 183.
- Chapelle Saint-Aignan, 10.
- Colonne de l'évêque, 212.
- Collège, 174.
- Dominicains, 187.
- Église Saint-Desir, 184.
- Église Saint-Germain, 19, 188, 192, 193, 195, 198, 199, 205, 269.
- Église Saint-Jacques, 192, 193, 198, 199, 205, 238-240.
- Hospice, 119.
- Hôtel-de-Ville, 62, 203.
- Maison canoniale de Sainte-Barbe, 64.
- Mathurins, 119.
- Musée, 109, 163.
- Place aux Fontaines, 212.
- Place du Marché, 193.
- Portes de la ville, 173, 174.
- Rues : du Bouteiller, 174; au Cert, 193; aux Chanoines, 64; Étroite, 194; aux Fevres, 51, 201; Grande-Rue, 284; Pont-Mortain, 10; d'Onville, viii, de la Paix, viii.
- Siège de la ville par Geoffroy d'Anjou, 12.

Lisieux, Ville :

- Société historique, 30, 47, 95, 145, 148, 149, 151, 160, 171, 175, 180, 214, 215, 250.
- Société « Le vieux Lisieux », 6, 88.
- Théâtre, 193.
- Lixarot*, 18.
- Loges (Les)*, 18, 54, 95, 148.
- Loir (abbé), 93, 155, 159, 160, 175.
- Londres*, British Museum, 223.
- Longpont*, église, 43, 69.
- Longues*, église, 63.
- Loulay*, abbaye, 162.
- Lorraine (Claude de), duc d'Aumale, 183.
- Louis VII, roi de France, 107, 111-113.
- Louis IX, roi de France, 122.
- Louis XI, roi de France, 68.
- Louis XII, roi de France, 151.
- Louis XIII, roi de France, 158.
- Louis XIV, roi de France, 271.
- Louis XVI, roi de France, 186, 204.
- Louis, comte de Flandre, 80.
- Louis des Hautes, abbé de Bernay, 226.
- Lourdes*, pèlerinage.
- Louviers*, église N.-D., 42, 81.
- Lozout, notable, 201.
- Lucas, architecte, 30.
- Luchaire (A.), 113.
- Lucius III, pape, 109.
- Lusson, peintre verrier, 99, 233.
- Lyddo*, 259.
- Lyon*, église, 0.
- Lyre, abbaye, 162.
- Macon*, église Saint-Pierre, 267.
- Mâle (Emile), 4, 62, 124, 217.
- Mallays (Th.), maréchal, 155.
- Mallet, 134.
- Mans (Le)*, cathédrale, 10, 75.
- Marcugo*, 210.
- Marguerite-Marie (Bienheureuse), 269, 270.
- Marie (abbé), 5, 6, 105, 109.
- Marie (J.), organiste, 152.
- Marionneau, 256.
- Marty (André), iv.
- Massein (abbé), iii, 220.
- Masseville, 118, 119.
- Matignon (Léonor I^{er} de), évêque de Lisieux, 192, 188, 171.
- Matignon (Léonor II de), évêque de Lisieux, 46, 95, 145, 148, 163-165, 169, 170.
- Mauger, archevêque de Rouen, 12.
- Mauger (Joseph), organiste, 154.
- Maupas*, prieure, 162.
- Maurv, 228.
- Medavy (Pierre de), 184.
- Mely (F. de), 163.
- Mercier, vitrier, 214.

- Mérimée, 7.
 Merlet (René), 124.
 Merson (L.-O.), peintre, 272.
 Méry (de), chanoine, 250.
 Métaphraste, 223.
 Meyer (P.), 218.
 Michel (André), 226.
 Michel (Jean), 178.
 Migne (abbé), 113, 114.
 Mignot (Jacques), trésorier, 148.
 Mignot, tailleur, 200.
 Milet (abbé), 207.
 Millet, architecte, 37, 74.
 Mistral, imprimeur, 175, 271, 278, 279.
 Mocquerie (Guillaume), verrier, 214.
 Moidrey (de), 233.
 Moisy (A.), III, 26.
 Moisy (H.), 26, 277.
 Molanus, 229.
 Mommsen (Th.), 9.
Mondave, abbaye, 120.
 Monsabré (R.-P.), 146, 147.
 Monsaint, chanoine, 250.
 Montaiglon (A. de), 163.
 Montassier, imprimeur, III.
 Montfaucon (B. de), 20.
Montreuil-sur-Mer, église, 75.
Mont-Saint-Michel, abbaye, 162.
 Mourret (F.), 109.
 Moutier, serrurier, 138.
Munich, églises, 4.
 Murillo, peintre, 270.
- Nantes*, cathédrale, 69.
 Naples, architecte, 138, 208.
 Naudin, chanoine, 250.
 Nicolas de Cheffreville, archidiacre, 285.
 Nicolas d'Harcourt, trésorier, 151.
 Nicolas de Savigny, doyen, 93.
 Noirot-Biais, 145.
Norrey, église, 74.
Notre-Dame-de-la-Roche, stalles de l'église, 135.
Notre-Dame-de-Licse, 158.
Nouvion-le-Vineux, église, 52.
Noyon, cathédrale, 21, 31, 44, 52, 69, 108, 112, 121, 123-125, 127.
- Odend'hal (Ch.), imprimeur, III.
 Oraison (César d'), gouverneur de Lisieux, 169.
 Orbec (Louis d'), bailli d'Évreux, 180, 183.
 Orderic Vital, 11-13, 104, 106, 114, 115.
 Osmont (M^{re}), 154.
- Pannier (Arthème), 5, 26, 42, 49, 53, 63, 80, 97, 105, 109, 126.
Parc (Le), église N. D., 161.
Paris, Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, 20, 121, 126.
- Paris*, Académie des Beaux-Arts, 272.
 — Archives nationales, 291.
 — Bibliothèque nationale, 20, 64, 102, 183, 218, 219, 221, 289, 292.
 — Bibliothèque Sainte-Geneviève, 277.
 — Chanoines de Saint-Victor, 110, 111, 116.
 — Cathédrale, 13, 43, 69, 112, 123, 128.
 — Eglise Saint-Etienne-du-Mont, 147.
 — Eglise Saint-Sulpice, 154.
 — Hôtel des Monnaies, 290-292.
 — Musée du Louvre, 226.
 — Musée du Trocadéro, 41.
 — Salon du Louvre, 251, 256, 261, 262.
- Pasquet, peintre, XIII.
 Pasquier de Vaux, évêque de Lisieux, 37.
 Patou (Georges), sculpteur, 41.
 Paul IV, pape, 29.
 Paulmier (Guillaume), 181.
 Périé, frères, 198.
 Perrier (Léonor), 157.
Peterborough, cathédrale, 63.
 Philippe-Auguste, roi de France, 113.
 Philippe (Nicolas), imprimeur, 220.
 Picot, cabaretier, 200.
 Picot (Emile), 9.
 Piel (abbé), 86, 171.
 Piel (Alexandre), architecte, 3, 4, 7, 208-210, 224.
 Piel (Jean), 212.
 Pierre, abbé de Saint-Victor, 283.
 Pierre-le-Vénérable, 104.
Pierrefitte-en-Auge, église, 68.
 Pillion (M^{re} Louise), 16.
Pin (Le), château, 189.
 Pitt (Pol), dessinateur, XIII.
 Plantin-Moretus, imprimeur, VI.
 Porée (le chanoine), 17, 129-131, 134, 226, 229, 266.
 Porter, 2.
 Poupardin (René), 109.
Préaux, abbaye, 162.
Pré-d'Auge, pavés, 80.
 Prévost, maçon, 30.
 Prou (Maurice), 11.
 Prudhon, peintre, 267.
Prun, abbaye, 223.
 Puchot (Charles), III, 250, 251.
 Puvis de Chavannes, peintre, V.
- Quesnel, ingénieur, 202.
 Quicherat (Jules), 36, 213, 276.
- Raguier (Antoine), évêque de Lisieux, 102.
 Raoul Glaber, 11.
 Raoul de Thiéville, évêque d'Avranches, 85.
Rathouin (forêt), 241, 242, 247.
Ravenne, 236.
 Régnier (Louis), III, 133.

- Rimsy*, cathédrale, 60.
 — église Saint-Remy, 42, 112.
 Rannault (lieutenant), d'É. mot de M. Barres à Liffroy.
 Renard (M^{re}), 232.
 Renard, abbé de Saint-Jarrod, 108.
 Revault (Marc), imprimeur, 229.
 Richard I, duc de Normandie, 12, 113.
 Richard II, duc de Normandie, 113, 257.
 Riguid (Eude), archevêque de Rouen, 121, 122, 275, 285.
 Robert, marquis, 116, 117.
 Robert des Ableges, évêque de Bayeux, 123.
 Robert de Torigni, 117, 118, 119.
 Robertson (H.-G.), 111, 118.
 Robespierre, 207.
 Robin (M^{re}), évêque de Bayeux, 156.
 Robin (Jean), verrier, 213.
 Robin (J.-B.), peintre, 251, 252, 261, 272.
 Robin (Jacques), verrier, 213.
 Roehery, scieur, 211.
Rochester, église, 63.
 Roettiers (Louis), 292.
 Roger, maçon, 116, 117.
 Roger de Junteges, peintre verrier, 59, 212, 213.
 Rohaut de Fleury, 223, 231.
 Rolée, curé de Saint-Pierre, 138.
Rome, chapelle San Giovanni in Oleo, 217.
 — Vatican, 272.
 Rotrou, évêque d'Evreux, 108.
 Roullet (L. S.), 212.
Rouen, cathédrale, 1, 23, 31, 54, 75, 121, 126, 129, 139, 186, 192.
 — chapitre, 178.
 — école de peinture, 258.
 — église Saint-Ouen, 81.
 — hôtel de Bourgtheroulde, 240.
 — hôtel de Lisieux, 99.
 — hôtel des Monnaies, 289.
 — Musée, 259.
 — Parlement, 172, 183.
 Rouxel de Médavy, évêque de Lisieux, 183-185.
 Roze (abbé), 229.
 Rubens (P.-P.), peintre, 261, 272.
 Ruskin (John), 2, 22, 23.
- Saints :
- Arnan, 19, 231.
 — Ambroise, 234.
 — André, 112.
 — Antoine de Padoue, 234.
 — Augustin, 228.
 — Bernard, 101, 223.
 — Bertvin, 234.
 — Charles, 268.
 — Clément, 134.
 — Denis, 31.
 — Dominique, 114.
- Saints :
- Athelwold, 232.
 — Etienne, 112, 143, 233.
 — François, 201, 234.
 — François-Xavier, 267.
 — Gabriel, 111, 271.
 — Gatien, 88.
 — Germain, 209, 235, 236.
 — Germain, évêque de Constantinople, 223, 227.
 — Jacques, 96, 97, 112.
 — Jean Chrysostome, 223, 229.
 — Jean Damascène, 223.
 — Jean l'Évangéliste, 217-221, 235.
 — Jérôme, 264.
 — Joachim, 268.
 — Laurent, 143, 201.
 — Mande, 81.
 — Martin, 9, 76, 77, 97.
 — Michel, 97, 141, 201, 228.
 — Patrice, 234.
 — Paul, 96, 97, 112, 233, 251, 255, 259, 260.
 — Pierre, 142, 232, 233, 245, 251, 254, 255, 257, 259, 261, 262.
 — Roch, 234.
 — Schastien, 67, 68, 97, 234, 262, 263, 264, 271.
 — Taurin, 9, 89.
 — Thomas de Cantorbéry, 83, 103, 114, 116, 117, 118, 234.
 — Ursin, 76, 97, 112, 143, 151, 209, 233, 234, 235, 237-239.
 — Victor, 234.
 — Victrice, 9.
- Saintes :
- Anne, 267, 268.
 — Catherine, 96, 97.
 — Cécile, 65, 88, 234, 265, 266.
 — Elisabeth, 234, 270.
 — Germaine, 81.
 — Madeleine, 88.
 — Ursule, 158.
- Saint-Anne Lonzier, architecte, 138, 159, 208, 236.
Saint-Denis, église, 63, 112.
Saint-Denis-de-Mailloc, château, 168, 169.
Saint-Evroul, abbaye, 11, 13, 38, 105.
Saint-Georges-de-Boscherelle, église, 31.
Saint-Hippolyte-du-Bout-des-Près, carrières, 81.
 Saint-Laurent (G. de), 232.
Saint-Mars-de-Fresne, église, 113.
Saint-Martin-de-la-Lieu, 18.
Saint-Omer, église N.-D., 78.
Saint-Pierre-sur-Dives, église, 21, 24, 48.
Saint-Quentin, église, 61.
Saint-Sauve, église, 78.
 Sainte-Marthe (de), 121.
Salisbury, cathédrale, 63.

- Salles (Robert), peintre, 76, 237, 267, 271.
 Samson (D.-A.), 157.
 Samson (F.), serrurier, 214.
 Sapincourt (D^r de), xiii.
 Sauvage (R.-N.), iii, 151, 179.
 Sauvageot, architecte, 40, 135, 136, 139.
 Shongauer (Martin), peintre, 231.
 Schopper (Jean), 160, 161.
Séez, cathédrale, 23.
Segni, cathédrale, 116.
Senlis, cathédrale, 69, 107, 112.
Sens, cathédrale, 21, 41, 45, 112, 114, 123-126, 128.
 Serbat (Louis), 5, 27, 42, 67, 70, 109, 134.
 Serlon, abbé de Saint-Evroul, 13.
 Sigebert, moine, 115.
 Sigisvulte, patrice romain, 235.
 Simon, marguillier, 30, 138, 236.
 Sixte IV, pape, 232.
Soissons, cathédrale, 69.
 Sophronius, 223.
 Suger, abbé de Saint-Denis, 63, 112, 113.
 Tabithe, 257-259.
 Taignier de La Bretesche (Nicolas), haut doyen, 170.
 Taillasson, peintre, 251, 252, 256, 258, 272.
 Tassin (dom P.), 20, 181.
 Taylor, 2.
 Théodose, empereur, 9.
 Théophile, moine, 211.
 Thérèse de l'Enfant-Jésus (sœur), 294, 296.
 Thibaud, évêque de Lisieux, 10, 171.
 Thibaut, évêque de Senlis, 107.
 Thibaut de Falaise, chanoine, 286.
Thiberville, 9, 47.
 Touchet (Mgr), évêque d'Orléans, 102, 104, 146, 157.
Touques, vallée, 11, 18.
 Tournailon (Henri), 152.
Tours, église Saint-Martin, 76, 77.
 Trembloy, professeur, 154.
Troves, église Saint-Urbain, 147.
 Turgis (Pierre), maçon, 54.
 Turner, 2, 58.
Ussy, église, 23.
 Valentinien III, empereur, 236.
 Vassal (M^r), 35.
 Vasseur (Charles), 3, 26, 42, 69, 84, 105, 107, 119, 134, 214.
 Vaudin (Simon), afficheur, 201.
Vernueil, église de la Madeleine, 232.
 Veulin (E.), 226, 288.
Vézelay, église, 112.
 Vien, peintre, 258, 259, 272.
 Vierge (la Sainte), 18, 67, 79, 80, 95-99, 148, 151, 177, 222-234, 246, 267-271.
 Vierne, organiste, 154.
 Vignerat (de), chanoine, 250.
 Villemin, 60.
Villeneuve-les-Avignon, musée, 226.
 Villers, peintre, 241.
 Vincent de Beauvais, 220.
 Viollet-le-Duc, architecte, 2, 3, 25, 31, 40, 41, 63, 150.
 Vivien (Pierre), sonneur, 189, 204, 278.
 Volusien, chancelier romain, 235.
 Vosgien, chanoine, 175.
 Vuafart (Albert), iii.
 Waagen, 218.
Westminster, église, 113.
 Widor (Ch.), 154.
Wurtzbourg, église, 4.
 Yon, procureur, 187.



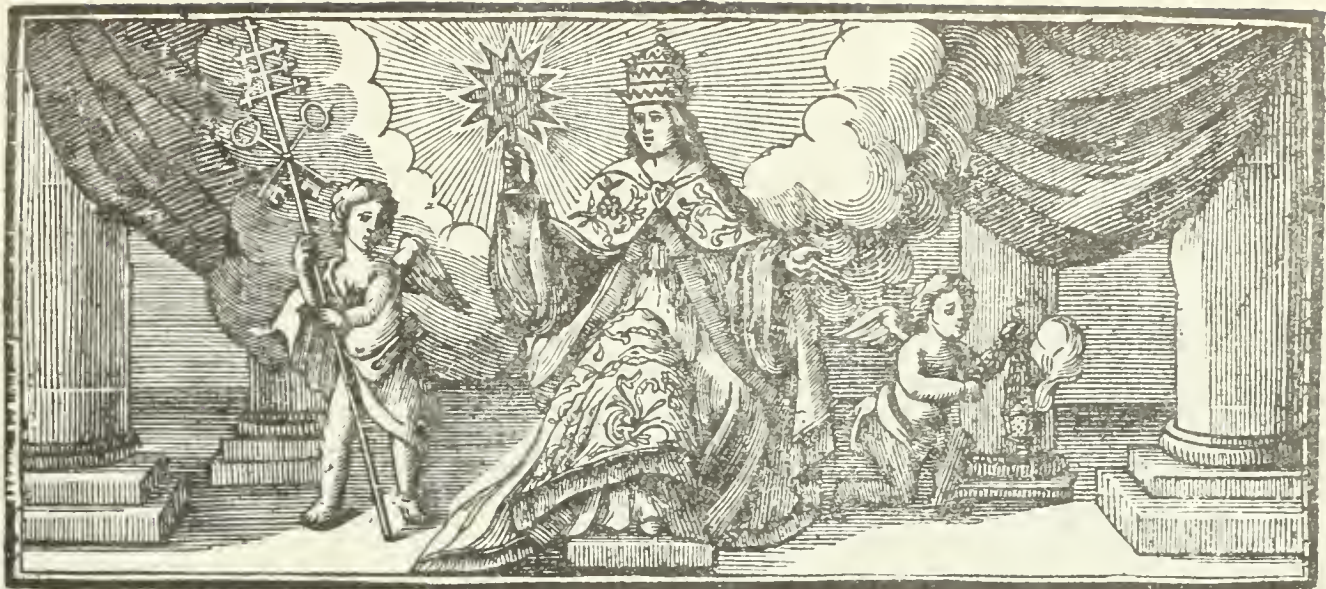


TABLE DES ILLUSTRATIONS

I. — TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

1. — La Cathédrale vue du clocher de Saint-Jacques.
2. — Les tours de la façade occidentale.
3. — L'abside de la chapelle Notre-Dame.
4. — La Cathédrale, ses tableaux, son autel.
5. — Vue extérieure de la Cathédrale.
6. — La Cathédrale Saint-Pierre et l'église Saint-Germain.
7. — Aspect extérieur de la Cathédrale avant 1789.
8. — Ordination d'Orderic Vital. — Sceau de l'évêque Arnoul. — Portrait de Marin Bourgeois.
9. — L'architecture gothique.
10. — Le chevet du croisillon Nord et les tours.
11. — Façade occidentale.
12. — Portail du bas-côté Sud.
13. — La tour du Nord. — La Cathédrale sous la neige.
14. — La tour du Sud et sa flèche.
15. — Arrière-chœur de la Cathédrale. — Le portail du Paradis.
16. — Cul-de-lampe du bas-côté Sud.
17. — La nef de la Cathédrale.

18. — Detail du narthex. — Le bas-côté Sud et la nef.
19. — Entrée du bas-côté Nord.
20. — Intérieur de la tour-lanterne. — Le triforium du chœur. — Le déambulatoire du Nord.
21. — Le croifillon Nord, ses enfeux ses statues.
22. — Médaillons circulaires décorant le soubassement d'un enfeu du croifillon Nord.
23. — Le croifillon Nord et son collatéral.
24. — Plafond de bois sculpté provenant de l'ancienne tribune des musiciens. — Groupe d'anges, bas-relief pierre, enfeu du croifillon Nord.
25. — Monument funéraire d'un chanoine du titre de saint Sébastien (croifillon Sud). — Monument funéraire d'un chanoine du titre de saint Michel (chapelle Notre-Dame).
26. — Le triforium et les voûtes du chœur.
27. — Les colonnes du chœur, côté nord.
28. — Le déambulatoire et les colonnes du chœur, côté nord.
29. — La Cathédrale vue du narthex.
30. — Le déambulatoire, côté nord.
31. — Vue générale : abside, croifillons, tours.
32. — Statue de Jeanne-d'Arc. — L'intérieur de la chapelle Notre-Dame. — L'extérieur de la chapelle Notre-Dame.
33. — Monuments funéraires de la chapelle Notre-Dame. — Monument funéraire d'un chanoine du titre de saint Jacques, chapelle Notre-Dame. — Monument funéraire d'un chanoine du titre de saint Paul, chapelle Notre-Dame.
34. — Monument funéraire d'un chanoine, chapelle Notre-Dame. — Fragments de l'ancien jubé, chapelle Notre-Dame. — Statue tombale, croifillon Nord.
35. — Curieux écoinçons de la chapelle Notre-Dame.
36. — Détail d'un monument funéraire de la chapelle absidale.
37. — Arcatures du narthex. — Le chevet de la Cathédrale.
38. — Le chœur et le croifillon Sud.
39. — Travée du chœur et croifillon Nord.
40. — Sculptures du narthex. — Chapiteaux du chœur.
41. — Piles du chœur et de la nef. — Piles de la nef. — Aspect primitif du collatéral Nord de la nef. — Entrée du déambulatoire Sud.
42. — Groupe de stalles du xiv^e siècle.
43. — La charité, saint Michel, le mendiant et sa bienfaitrice, panneaux des stalles.
44. — Monseigneur Hugonin, évêque de Bayeux et Lisieux.
45. — La Cathédrale et son ancien autel.
46. — Vue générale de la Cathédrale, côté nord.
47. — Le Christ en majesté, vitrail du xii^e siècle.
48. — Têtes d'apôtres, vitrail du xv^e siècle.
49. — La béatitude éternelle, vitrail du xv^e siècle.
50. — Vue générale sur les croifillons et le chœur.
51. — Le tableau de saint Ursin.
52. — Châsse de saint Ursin, essai de restitution.
53. — Le croifillon Sud.
54. — Le croifillon Nord.

55. — La façade occidentale de la Cathédrale. — L'abside de la Cathédrale.
 56. — L'entrée de l'évêque dans sa Cathédrale. — Le feu de joie de la fête Saint-Pierre.
 57. — La cavalcade saint Urfin. — Les funérailles du maréchal de Fervaques.
 58. — La Noël au xviii^e siècle. — La fête de la déesse Raifon.
 59. — La prière de l'aïeule.
 60. — L'église Saint-Pierre et l'église Saint-Jacques.
 61. — Vue de l'église Saint-Germain.
 62. — Le vandalisme révolutionnaire, en octobre 1793. — La réouverture de la Cathédrale,
 15 août 1802.
 63. — Monseigneur Lemonnier, évêque de Bayeux et Lisieux.
 64. — Souvenir de la Grande Guerre.
 65. — Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et son père.
 66. — Les charités en procession.

Couverture du volume : Vue de la Cathédrale, dans un encadrement emprunté à la chapelle Notre-Dame. Dessin de Robert Salles.

Composition décorative de Robert Salles, en tête du chapitre des tableaux.

Encadrement de la première page de la préface, emprunté à un monument funéraire de la chapelle Notre-Dame. Dessin de Léon Leclerc.

Armoiries de Pierre Cauchon, chapelle Notre-Dame, second plat du volume. Dessin de Jean Ch. Contel.

Plan en couleurs, gracieusement communiqué par la Société française d'Archéologie.

II. TABLE DES FIGURES DANS LE TEXTE

	Pages
1. — Alexandre Piel.	3
2. — Vue de la Cathédrale d'après un calendrier de 1852.	19
3. — Détail du portail du bas-côté Sud.	22
4. — Arcatures de la salle gothique.	26
5. — Pinnacle fleuroné du chœur.	32
6. — Arcature aveugle, croisillon Sud.	34
7. — Arc de décharge, croisillon Sud	35
8. — Support du narthex allongé au xiii ^e siècle.	39
9. — Profil du doubleau du bas de la nef.	40
10. — Chapiteaux feuillagés du narthex.	40
11. — Rinceau de la figurine du narthex.	41
12. — Collatéral Sud et narthex.	49
13. — Aspect général du collatéral Sud.	50
14. — Chapiteaux du collatéral Nord.	51
15. — Arcatures aveugles de la lanterne.	52
16. — Th. Bafin, d'après un vitrail de Caudebec-en-Caux.	53

	Pages
17. — Triforium du croisillon Nord,	59
18-19. — Croisillon Nord : figures d'un enseu	58
20. — La présentation d'un défunt au tribunal de Dieu,	61
21. — Medaillon sculpté, enseu du croisillon Sud	65
22. — Groupe funéraire, croisillon Sud,	67
23. — Groupe funéraire, croisillon Sud, détail	68
24. — Triforium du chœur	70
25. — Entrée du deambulatoire,	73
26. — Ecoinçons des arcatures trilobées de la chapelle absidale,	95
27. — Chapelle Notre-Dame : couronnement d'un bas-relief,	96
28. — Un chanoine du titre de St ^e -Catherine présente une supplique à l'Enfant-Jésus	99
29. — Tombeau de Pierre Cauchon, d'après Gaignières,	101
30. — L'évêque Arnoul	106
31. — Lisieux et sa cathédrale, d'après les <i>Plans et profils de Normandie</i> ,	108
32. — Corniche à modillons du bas-côté Sud,	112
33. — Travee de Saint-Pierre de Lisieux, Coupe longitudinale,	122
34. — Travee de Chartres	123
35. — Travee de Noyon,	124
36. — Travee de Sens,	125
37. — Profils de Saint-Pierre de Lisieux et des cathédrales de la même période,	127
38. — Travee de Notre-Dame de Paris,	128
39. — Travee de Laon,	129
40. — Lisieux : base du croisillon Sud,	130
41. — Lisieux : chapiteau de la nef,	131
42. — Une des stalles du chœur,	135
43. — Aspect des stalles avant 1789,	137
44-45. — Miséricordes de stalles,	139
46. — L'imaygier des stalles (?),	140
47. — Ange des stalles de la cathédrale Saint-Pierre,	141
48. — Ecoinçons d'une parclose : les rats,	143
49. — Couronnement d'une stalle	144
50. — Philippe de Cospean, évêque de Lisieux,	149
51. — Crosse épiscopale (Trésor de la cathédrale),	163
52. — Inscription tumulaire de Guillaume de Gramville,	164
53. — La cote Saint-Urfin en 1724,	168
54. — Léonor II de Matignon,	169
55. — Léonor I ^{er} de Matignon	171
56. — Saint Urfin, patron de Lisieux,	172
57. — Arrivée de la cavalcade saint Urfin à la porte de Paris	174
58. — Pinnacles fleutonnées de l'abside,	176
59. — La Cathédrale vue de l'ancienne gendarmerie	180
60. — Les piles de la nef	182
61. — Rouel de Medavy, évêque de Lisieux,	183
62. — Un certain de patenottes,	184

TABLE DES ILLUSTRATIONS

321

Pages

63.	— Le maréchal de Fervaques.	185
64.	— Les chanoines de Lisieux.	187
65.	— Mgr de La Feronnays.	189
66.	— L'ancien évêché de Lisieux.	190
67.	— Pile de la nef.	192
68.	— L'église Saint-Germain.	193
69.	— Lisieux en 1785.	194
70.	— Jean Le Hennuyer, évêque de Lisieux.	196
71.	— Lisieux au xvi ^e siècle.	200
72.	— Le portail du Paradis vers 1800.	201
73.	— Vue de Lisieux, prise sur la route de Pont-l'Evêque.	205
74.	— Tombeau de M. de Créqui au cimetière de Saint-Désir de Lisieux.	207
75.	— M. Danjoy, architecte.	208
76.	— Détail du grand portail.	209
77.	— La Vierge, vitrail de la Pentecôte.	222
78.	— Les Apôtres, vitrail de la Pentecôte.	223
79.	— Chanoines, vitrail du xv ^e siècle.	225
80.	— Un fiévreux implorant saint Urfin.	238
81.	— Saint Urfin, statue de l'église Saint-Jacques.	239
82.	— Saint Juste, statue de l'église Saint-Jacques.	240
83.	— Pèlerins.	241
84.	— Le Christ.	242
85.	— Saint Urfin.	243
86.	— Entretien de Jésus et de saint Urfin sous le figuier.	244
87.	— Départ des reliques pour Bourges.	245
88.	— Groupe de cavaliers, tableau de saint Urfin et hôtel du Bourgtheroulde à Rouen.	246
89.	— Pèlerines.	246
90.	— Retour des reliques à Lisieux.	247
91.	— Délégué de Bourges avant le miracle.	247
92.	— Chanoines escortant les reliques de saint Urfin.	248
93.	— Un délégué de Bourges après le miracle.	248
94.	— Les Lexoviens commentant le miracle.	249
95.	— Emplacement actuel des tableaux.	253
96.	— Une femme écoute la prédication de saint Pierre.	254
97.	— Saint Paul.	255
98.	— La résurrection de Tabithe, détail du tableau de Lemonnier.	257
99.	— Saint Sébastien.	263
100.	— Saint Jérôme.	264
100 ^{bis} .	— Sainte Cécile.	265
101.	— Inscription de la porte d'entrée de la bibliothèque capitulaire.	270
102.	— Nicolas Oresme présentant un livre à Charles V.	277
103.	— Ex-libris du Chapitre de Lisieux.	278
104.	— Pinacles fleurdonnés de l'abside.	278
105.	— Aspect de la Cathédrale vers 1840.	295

III. TABLE DES TETES DE CHAPITRES

	Pages
1. — Detail de sculpture, chapelle Notre-Dame	1
2. — Gargouilles du portail occidental.	1
3. — Detail du tableau de saint Urfin.	9
4. — Contrefort du chœur.	15
5. — Frise du narthex.	38
6. — Dalle tumulaire du chanoine Jouen.	70
7. — Les gardes ondormis, scène de la Résurrection, chapelle Notre-Dame.	93
8. — Corniche à modillons, bas-côtés Sud.	103
9. — Les oiseaux des stalles	133
10. — La Cathédrale, vue du clocher de Saint-Jacques	107
11. — Detail d'un vitrail, collatéral Sud.	211
12. — Ange peignant, composition de Robert Salles	237
13. — Balustrade de la tour Sud	275
14. — Tete de chapitre, <i>Rituel de Lisieux</i> , 1744	281
15. — Corniche à modillons	283
16. — Couronnement d'un monument funeraire, chapelle N.-D.	293
17. — Armoiries de M ^{grs} de Matignon, de Brancas et de Condorcet	297
18. — Detail du tableau de saint Urfin	305
19. — Tete de chapitre, <i>Rituel de Lisieux</i> , 1744	317
20. — La Cathédrale vue de la cote Saint-Urfin	325



IV. — TABLE DES CULS-DE-LAMPE

	Pages
1. — Miséricorde de stalle	14
2. — Miséricorde de stalle	7
3. — Aspect ancien du portail du Paradis	37
4. — Saint Urfin	77
5. — Armoiries de Pierre Cauchon, chapelle Notre-Dame	80
6. — Miséricorde de stalle	165
7. — Groupe de chapiteaux, croifillon Nord	236
8. — Composition décorative de Robert Salles	273
9. — Miséricorde de stalle	279
10. — Fleuron, <i>Rituel de Lisieux</i> , 1744	281
11. — Miséricorde de stalle	205
12. — Deux moines, vitrail du xv ^e siècle	206
13. — Armoiries de M ^{gr} de La Ferronnays	303
14. — Fleuron, <i>Rituel de Lisieux</i> , 1744	307
15. — Fleuron, <i>Missel de Lisieux</i> , 1752	322
16. — La Vierge, chapelle Notre-Dame	323
17. — Miséricorde de stalle	325





TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Lettre de Mgr Lemonnier, évêque de Bayeux.	
Lettre de Son Eminence le cardinal Amette.	
Un mot de M. Maurice Barrès à l'auteur.	
Avis au lecteur	1
Préface de M. L. Desportes	v
Introduction : Aspect général de la cathédrale. Ses historiens	1
Chapitre I. — La Cathédrale romane	9
Chapitre II. — La Cathédrale gothique : Etude descriptive	15
Chapitre III. — La chapelle Notre-Dame, par M. V. Lahaye	91
Chapitre IV. — L'Age de la Cathédrale	103
Chapitre V. — Le Mobilier	133
Chapitre VI. — Histoire anecdotique de la cathédrale	167
Chapitre VII. — Les Vitraux, par M. Etienne Deville	211
Chapitre VIII. — Les Tableaux.	237
Chapitre IX. — Les Dépendances de la cathédrale	274
Documents annexes	283
Conclusion	293
Table onomastique	305
Table des illustrations.	317
Table des matières.	325



R-B



ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 15 OCTOBRE 1917, AVEC LES CARACTÈRES TORY-GARAMOND, SUR LES PRESSES DE FRAZIER-SOYE, IMPRIMEUR D'ART, 168, BOULEVARD DU MONTPARNASSE, PARIS.

L

le St-Pierre de Lisioux.

NAME OF BORROWER

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 19 17 06 027 8